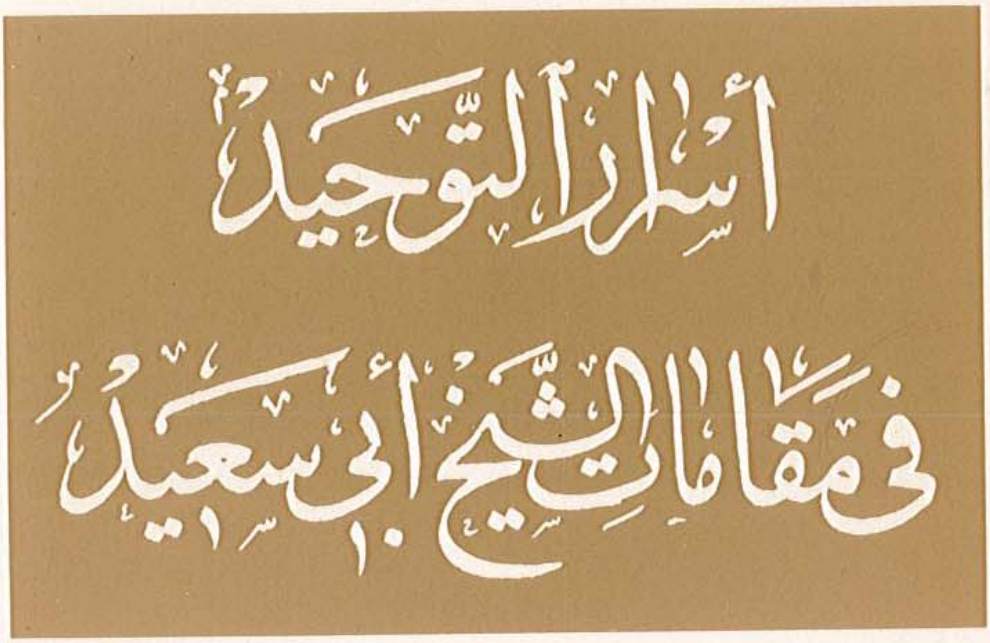
Mohammad Ebn E. Monawwar

Les étapes mystiques du shaykh Abu Sa'id



DDB

Mohammad Ebn E Monawwar

Les étapes mystiques du shaykh Abu Sa'id

Mystères de la connaissance
de l'Unique

(Asrar al Tawhid fi Maqâmât e al shaykh Abu Sa'id)

Traduction du persan et notes
par
Mohammad Achena

Desclée de Brouwer

COLLECTION UNESCO D'ŒUVRES REPRÉSENTATIVES
Série persane

Ouvrage publié en vertu d'un accord conclu entre l'Unesco et l'Université de Téhéran.

Conformément aux règlements de l'Unesco, cette traduction a été relue par Henri Massé.

Nous remercions M. Yves Codet dont les observations ont été à l'origine de certaines modifications utiles à la compréhension de cette traduction. Nos remerciements vont aussi et particulièrement à M. Louis Gardet dont le soutien et la sympathie active ont facilité la publication de cette traduction.

M. ACHENA.

Introduction et traduction française
© *Unesco 1974*

INTRODUCTION DU TRADUCTEUR

Le shaykn Abu Sa'id né en 357/967 à Meyhana, mort en 440/1049, dans la même ville, est le premier grand mystique d'expression persane.

Le présent ouvrage, écrit dans la deuxième moitié du VI^e^/ XII^e^ siècle par Mohammad ibn al Monawwar, son arrière-petit-fils, retrace les grands moments de sa vie.

Il est fort difficile d'établir le calendrier exact des événements de sa longue vie. On peut néanmoins en tracer les grandes lignes à partir de quelques points de repère. Etant né en 357/967, il était donc âgé de trente ans lors du couronnement du sultan Mahmud, de Ghazna et de trente-deux ans lors de l'extinction de la dynastie Samanid, en 389. Son dernier maître en sciences religieuses, à savoir Abu Ali Zahir Ibn Ahmad de Sarakhs, était mort en 389. Donc sa conversion au soufisme se situe dans les années précédant la disparition de ce dernier maître ; puisque c'est celui-ci qui l'avait encouragé à persister dans cette voie[1]. La longue période de sa vie de retraite et de mortification, sur laquelle son biographe se plaît à insister, se situe entre les années avant 389/998 et les années après 397/1006 ; cette dernière année étant celle où il avait atteint quarante ans et il était parvenu à l'état des révélations mystiques. A la biographie proprement dite du Shaykh (objet du livre I, *infra*, p. 29-71) s'ajoute une série d'anecdotes qui constituent la partie essentielle de l'ouvrage et qui rendent compte de ses expériences mystiques, de ses maximes, et de ses miracles. On peut dire que la parution de ce livre, avec ses idées généreuses et sa prose coulante et simple, a marqué la littérature mystique persane ; car il a fait

1. Cf. *Infra,* p. 41.

de l'anecdote l'une des formes principales de l'expression de la littérature mystique.

Outre cette biographie, deux autres écrits nous informent sur la vie et l'œuvre de notre shaykh. Le premier est une brochure de quelques feuilles, écrite probablement de son vivant, ou peu après sa mort, par un de ses disciples qui a pris l'enseignement du maître en dictée et qui l'a rédigé peut-être, avec quelque soin sous la forme susdite. Cette brochure intitulée *Mâqmât-e-Arba'in (Les quarante étapes mystiques)* a été publiée dans la revue *Ma'ârif-islami* (n° XII, Téhéran, avril 1971), d'après le microfilm d'un recueil de manuscrits Aya Sofya (n° 4819). Les formes de l'expression, les images, les structures des phrases rimées et rythmées et le vocabulaire rappellent les passages du dernier chapitre du 2e Livre du présent ouvrage[2]. Cette brochure est contenue dans un recueil dont la plupart des écrits sont datés de la première moitié du VIIIe (XIVe) siècle.

Le deuxième document sur la vie et l'œuvre de notre shaykh est une petite biographie composée par le cousin de l'auteur du présent ouvrage, comme l'affirme celui-ci (*infra*, p. 23). D'après H. Ritter le manuscrit de ladite biographie porte le titre de *Tchehel Maqâm,* ce qui signifie également *Les quarante étapes mystiques ;* (H. Ritter, Islam, Encycl. N.E. p. 150) mais elle a été éditée sous le titre de *Hâlat-o-Sokhanân-e-Shaykh Abu Sa'id Abu'l Khayr* (dernière édition, Téhéran 1349/1970).

L'auteur de la présente biographie laisse entendre qu'il a voulu réunir tout ce qu'avant lui, son cousin avait écrit sur la vie et l'œuvre de leur aïeul et tout ce qu'il a recueilli, lui-même, auprès des descendants et des fidèles du maître. Mais il y a lieu de remarquer que du temps même de l'auteur, selon sa propre affirmation, aucun des descendants directs du Shaykh n'était plus en vie. Une comparaison attentive des deux textes démontre que notre auteur a intégré la presque totalité des anecdotes de l'ouvrage de son cousin dans le sien. Mais il a laissé de côté les introductions aux chapitres, en se contentant de reproduire les anecdotes et les parties proprement biographiques. Dans la table des matières, nous avons marqué par la lettre H les anecdotes reproduites d'après le texte de « Hâlât ». Quant aux autres récits

2. Cf. *infra,* pp. 287-327.

et anecdotes qui ont considérablement grossi ce volume, on ne peut pas douter de l'affirmation de l'auteur de les avoir glanés, çà et là, auprès des descendants du maître disparu et ceux de ses fidèles. Mais, il faut préciser que certains de ces récits et anecdotes sont complètement ou partiellement faux. Nous les avons dénoncés dans les notes. Cependant nous nous empressons d'affirmer que ces imperfections n'enlèvent rien à la valeur de cet ancien ouvrage qui a été dès son apparition la source de l'enseignement et de l'inspiration des poètes et écrivains mystiques des générations suivantes. Toutefois ces derniers, par exemple Attar, n'ont emprunté, parmi ces récits et anecdotes que ceux qui leur avaient semblé véridiques.

Que les récits de la vie de notre shaykh soient entourés d'un halo de légendes, il n'y a là rien d'étonnant. Lui-même, de son vivant, était déjà entré dans la légende. Et c'est ainsi que la part de la croyance populaire dans les récits de la vie de notre shaykh est importante, mais elle ne peut pas constituer une raison pour les refuser complètement. C'est pour cela que nous avons tenu à traduire presque toutes les anecdotes de sa vie, tout en notant, pour certaines d'entre elles, les raisons historiques de leur invraisemblance. Par contre nous n'avons pas traduit toutes les anecdotes faisant état de ses miracles après sa mort. Par conséquent du IIIe chapitre du livre III, consacré aux miracles du Shaykh après sa mort, nous n'avons traduit que quelques anecdotes les plus caractéristiques ayant trait à la continuation de la croyance populaire en lui. Certaines de ces anecdotes sont en partie ou complètement fausses. Nous ne les avons pas traduites ; excepté l'anecdote relative à la fondation du khanegâh de Baghdâd qui est sans doute fausse au moins sous la forme rapportée par l'auteur. Car de tous les événements relatifs à cette fondation aucun n'est confirmé par un historien ; et ces événements n'étaient pas de nature à être négligés ou ignorés. Par exemple, le transfert de la cour du Calife sur la rive où était bâti ledit khanegâh, ou encore la transplantation de toute la capitale et de toutes les populations sur cette même rive, ne pouvaient pas rester inaperçus des chroniqueurs. S'il est vrai qu'il a existé des khânegâhs ou ribâts (couvents) subventionnés par des califes et dont certains directeurs comptaient parmi les descendants du Shaykh, il n'en reste pas moins vrai que le personnage qui est le héros de cette

anecdote est complètement inconnu. Mais ce qui est vrai c'est que ses disciples et descendants répandirent ses idées dans l'Iran et dans le monde musulman. Ils étaient toujours célèbres, même à l'époque mongole. Ils portent bien entendu le surnom de Abu Sa'id [3].

A la page 339, nous avons la liste des noms de ses enfants, qui, comme le signale l'auteur, a été dictée par le Shaykh lui-même à la séance d'adieu juste avant sa mort. Mais il y a lieu d'insister sur le fait qu'aucun de ses descendants n'eut le rayonnement spirituel du grand maître disparu.

Surnommé de son vivant Prince de la Voie mystique, il était admiré par les uns, désavoué par les autres. Son mode de vie, sa doctrine mystique, qu'il mettait en pratique dans tous les moments de sa vie quotidienne, scandalisèrent non seulement les théologiens légalistes, mais encore les mystiques traditionalistes de son époque. L'écho de ses paroles et attitudes audacieuses provoqua à l'autre extrémité du monde musulman, dans la ville de Cordoue, la critique jusqu'à l'anathème de son contemporain, le théologien littéraliste Ibn-e-Hazm [4]. Il fut condamné par les autorités religieuses de Nishâpur et risqua même sa vie [5]. Certes, son mode de vie, les réceptions luxueuses qu'il organisait, étaient, comme le disaient ses contradicteurs [6] — et comme le souligne R. A. Nicholson [7] — en flagrante contradiction avec les règles de la vie ascétique que le soufisme avait connues aux siècles précédents. Cependant si l'on place le shaykh Sa'id dans son milieu historique et social, sa personnalité prend alors un tout autre relief et ses gestes et attitude prennent une tout autre signification que celle de simples impulsions d'un homme aux désirs déséquilibrés, comme le veut Ibn-e-Hazm [8].

En effet, le shaykh Abu Sa'id était l'un des précurseurs des malamatyya [9], ce groupe de soufis du Khorâsân qui, pour atteindre

3. Cf. Modjmal-e-Fasihi, p. 40, Habib al Siyar, vol.
4. Al Fasl. fil Milal, t. IV, p. 88.
5. Cf. *infra,* p. 85.
6. Cf. *ibid.*
7. Cf. *Studies in islamic mysticism.*
8. Al Fasl. I. IV, p. 88.
9. Dans une étude prochaine, nous reviendrons sur cette école qui a marqué profondément toute la littérature mystique persane.

au renoncement complet et à la véritable sincérité dans la recherche de pureté, n'hésitait pas à rechercher et même à provoquer le blâme public et surtout celui des autorités religieuses officielles. Il était contemporain du sultan Mahmud, le Ghaznavide, dont le long règne de trente-quatre ans (depuis 387/997) fut marqué par des campagnes, entreprises aux Indes et dont les conquêtes successives facilitèrent l'avènement de l'immense empire Ghaznavide. Le seul résultat des guerres religieuses de Mahmud pour les gens, surtout pour la paysannerie, était la misère. A l'intérieur de cet empire la confiscation des biens de ceux que l'on taxait d'hérésie était une pratique courante[10] et cela avec la complicité des autorités religieuses qui se prêtaient docilement aux caprices de ce pouvoir avide et tyrannique[11]. Aussi, les institutions religieuses ne laissèrent pas d'être influencées par leur alliance avec ce pouvoir ; elles devinrent des moyens pour accéder à la puissance. D'où les batailles rangées entre les adeptes des différents rites dominants de l'époque. Nishâpur où résida quelque temps notre shaykh était le vaste champ de ces batailles. Les adversaires auxquels notre shaykh extorquait de l'argent — (Cf. 4 Ritter, *Islam,* Encycl. N.E.P. 151) — pour le distribuer aux pauvres étaient précisément ces hommes-là. Pour un soufi Malâmati, comme lui, la valeur des biens matériels ne pouvait être conçue qu'en fonction du repos qu'ils pouvaient procurer aux pauvres. Sa prodigalité dont nous avons dans ce même livre quelques échos était une réplique à l'avarice et à l'avidité insatiable de son époque.

Le soufisme, lui aussi, en se justifiant et en légalisant sa situation depuis l'exécution de Halladj, dévia de son but et s'acquit un prestige social ; il devint l'objet de rivalité et de jalousie. De là l'ironie de notre shaykh à l'égard du manteau mystique, symbole de ce prestige et de cette hypocrisie.

S'il est vrai que notre shaykh n'a pas créé une nouvelle école mystique et s'il est vrai qu'il n'a créé aucun ouvrage mystique d'importance, il n'en reste pas moins qu'il est le créateur de ce qu'on peut appeler à juste titre « la mystique persane ». Par ses paroles, ses prédications, ses gestes et attitudes, il a créé

10. Barthold, Turkestan 290-291.
11. *Ibid.,* p. 289.

de nouvelles valeurs pour la civilisation iranienne. Moins d'un siècle après la condamnation et l'exécution de Halladj, il est le premier mystique musulman à le glorifier, à se réclamer de lui et à le proclamer comme « celui qui, de l'orient à l'occident, était sans égal dans les sciences de l'état mystique » (Cf. *infra*, p. 89). Il est aussi le premier à reprendre dans ses prédications publiques, la thèse de la dispense du pèlerinage de La Mecque — pièce maîtresse de la condamnation de Halladj —, thèse qui devint plus tard l'un des thèmes majeurs de la poésie persane. Il est, en outre, à l'origine d'une somme d'inspirations poétiques, dans la poésie mystique persane : la préséance du cœur humain sur l'enclos de La Mecque, comme Lieu par excellence de la présence divine ; le problème du péché et la thèse métaphysique de la miséricorde divine ; une prédisposition généreuse à l'égard des pécheurs, la valeur sacrée de la parole, et surtout de la poésie comme forme de la présence de l'esprit.

Par sa foi en la poésie, il a fait de la langue et de la poésie persanes l'organe de l'expression des sentiments et idées mystiques.

Il était contemporain de Ferdowsi. La contemporanéité de ces deux hommes constitue l'un des moments de l'histoire culturelle et spirituelle de l'Iran. Lorsque vers les années 400/1009 le grand poète de l'*Epopée* iranienne, âgé de quatre-vingts ans, mettait la dernière main à son Shâhnâma, *Livre des Rois*[12], le shaykh Abu Sa'id, engagé déjà depuis quelques années dans la voie mystique était parvenu à l'état des révélations et du dévoilement et réunissait autour de lui nombre de disciples[13]. Et tandis que le poète de l'*Epopée* se considérait immortel, à juste titre, pour avoir répandu la semence du verbe[14] et mis sa belle langue poétique au service des gloires et antiques traditions, notre shaykh utilisait cette même langue pour répandre les généreuses idées mystiques. En effet, il est le créateur de la poésie mystique persane[15] ; de plus, en citant les poésies des poètes profanes du temps

12. Cf. *Livre des Rois*, traduc. franç., Jules Moh., t. VII, p. 408.

13. En effet selon son biographe le Shaykh avait atteint l'état des révélations mystiques à l'âge de 40 ans, à savoir vers les années 397/1006, cf. *infra*, p. 68.

14. Cf. *Livre des Rois*, t. VII, p. 408.

15. En s'appuyant sur l'affirmation de son biographe, certains se sont

passé ou contemporains, il a conféré à ces mêmes poésies un contenu mystique, et par là il a donné une nouvelle dimension à toute la poésie persane. Certes, en choisissant la langue persane comme organe de l'expression des idées mystiques, il a rendu celles-ci accessibles aux gens simples et même aux illettrés. En effet, jusque-là dans le monde musulman, seule la langue arabe était utilisée comme organe d'expression de toutes connaissances humaines [16]. Le soufisme (la mystique musulmane), constitué en un système de concepts, sous la forme d'une science religieuse à part, était réservé, comme d'autres sciences religieuses ou profanes, à une minorité intellectuelle. Dans ce qu'il convient d'appeler « la mystique persane » et dont le patriarche est le shaykh Abu Sa'id, ce n'est pas seulement la langue qui a changé, mais aussi et surtout le contenu. Il ne s'agit pas de définir des concepts et des termes techniques, mais de vivre la vie mystique. D'où l'importance des anecdotes de la vie des grands soufis et des récits des moments de l'expérience mystique. Le présent ouvrage fournit l'exemple du premier recueil d'anecdotes mystiques en langue persane.

Si l'on peut tracer les grandes lignes de sa doctrine à partir d'éléments recueillis çà et là et dans ses discours et prédications publics, c'est dans ses gestes, ses attitudes, ses choix et dans tous les moments de sa vie quotidienne que sa doctrine mystique trouve la plus éloquente expression. Donc ce qui constitue l'originalité de notre shaykh, c'est d'avoir uni la mystique à la vie de

empressés de nier l'authenticité des poésies qui portent son empreinte. Cependant il faut considérer que d'une part, celles-ci sont des poésies de circonstance ; d'autre part, de son vivant même, citer des poésies en chaire avait constitué l'une des pièces de son accusation. Il était normal que ses descendants s'efforcent de le disculper après sa mort en une période plus fanatique que celle où leur aïeul avait vécu.

16. Disons, en passant, que l'arabe n'a jamais été utilisé en Iran comme langue parlée quotidienne si ce n'est parmi les colons arabes installés dans certaines régions après la conquête et l'avènement de l'Islam ; ces derniers furent dissous graduellement et assimilés aux populations locales. Par contre la langue arabe, langue du Coran et de la religion musulmane, a été depuis la conversion des Iraniens à cette religion le moyen de communication scientifique, de même qu'elle a été le véhicule d'échange intellectuel dans tout l'empire musulman.

tous les jours. Selon lui le soufisme n'est pas l'isolement dans la solitude des montagnes ou la retraite dans les déserts ; de même que produire les miracles ne constitue pas un privilège pour l'homme. Ce qui constitue la véritable valeur de l'homme c'est de savoir vivre parmi les hommes, avec les hommes tout en demeurant uni à Dieu [17]. D'où sa grande joie de la vie ; ses paroles et attitudes inspirent la joie qui constitue l'un des éléments fondamentaux de sa vie spirituelle. Il la conçoit comme un lot divin. Sans doute lorsque Avicenne, son contemporain, déclarait dans ses Ishâlât : « Le mystique gnostique ('Arif) est joyeux, de bonne humeur et souriant », il pensait au shaykh Abu Sa'id qu'il avait rencontré et avec lequel il échangeait des lettres, dont quelques-unes ont été conservées jusqu'à nos jours.

Contrairement à l'affirmation de l'auteur qui situe leur rencontre dans la ville de Nishâpur [18], c'est à Meyhana que, très probablement, cette rencontre a eu lieu. Quant à la date de la rencontre, elle se situe dans les années 403/1012, l'année où Avicenne, après avoir émigré de Bokhârâ, contraint comme il le dit lui-même par la nécessité, regagna les confins du Khorâsan, passant par Nasâ, Bâvard, Tus et très probablement Meyhana [19].

Cette rencontre et la correspondance qui l'a précédée et qui l'a suivie constituent une preuve, s'il en était besoin, que le Shaykh, après son adhésion au soufisme, même s'il a abandonné ses études et s'il a selon son biographe enterré ses livres [20], n'a pas abandonné pour autant la pensée scientifique et philosophique. De plus, dans toute cette correspondance [21], c'est le Shaykh qui pose des questions d'ordre philosophique et c'est Avicenne qui répond.

Une caractéristique de sa pensée qui le rapproche d'Avicenne est qu'il se représente le monde comme un langage dont il faut découvrir le message. La meule, dans sa rotation, révèle une sagesse [22]. Le repos que procure l'eau chaude du bain est le sym-

17. Cf. *infra,* p. 204.
18. Cf. *infra,* pp. 199-200.
19. Autobiographie d'Avicenne *in Livre de Science,* traduit par M. Achena et H. Massé.
20. Cf. *infra,* p. 59-60.
21. Cf. *infra,* pp. 199-200.
22. Cf. *infra,* p. 277.

bole du bienfait qu'apporterait la réconciliation de deux opposants [23]. La détente produite par le bain est le symbole de la joie qu'apporte la pauvreté mystique, c'est-à-dire la force de se passer de toute possession [24].

Le monde de la parole, comme celui des choses, constitue un ensemble de données concrètes dont il faut découvrir — au-delà du sens littéral — la signification profonde. L'appel que lance un marchand [25] ou un bedeau contient sur un plan plus élevé un message sublime.

Dès lors, rien de plus normal que le Shaykh conçoive les versets du Coran, ainsi que les vers de toute poésie, comme des symboles de vérités ésotériques. La liaison entre le Coran et la poésie ne se limite pas à cette ressemblance qu'ils représentent, l'un et l'autre, un ensemble de symboles transfigurant un monde symbolisé. Le Shaykh établit une liaison plus étroite encore entre la poésie et le Coran [26] : pour rendre transparente la signification ésotérique des vers du Coran, il se réfère à la poésie et c'est dans la poésie qu'il trouve l'explication de la parole divine. Alors que les théologiens traditionalistes lui adressent des critiques acerbes et qu'ils lui lancent finalement l'anathème en l'accusant de réciter en chaire des vers au lieu des versets du Coran et des traditions du Prophète, il place le Coran et la poésie au même niveau. C'est un quatrain qu'il dicte pour que, contrairement à la tradition religieuse, on le récite devant son cortège funèbre [27] ; de même, il recommande d'inscrire des vers sur sa pierre tombale au lieu des versets du Coran ou des formules traditionnelles de prière [28].

Pour les poètes et écrivains des siècles suivants, il demeura l'éternelle source d'enseignement et d'inspiration. Le poète mystique Attâr, né en 540, juste un siècle après la mort de notre shaykh, lui témoigne une fervente dévotion, au point de le considérer à travers les années qui les séparent comme son véritable guide spirituel.

23. Cf. p. 222.
24. Cf. *infra,* p. 217.
25. Cf. pp. 80 et 205.
26. Cf. *infra,* p. 274.
27. Cf. *infra,* p. 346.
28. Cf. *infra.* p. 346-347.

INVOCATION

Au nom de Dieu Clément et Miséricordieux.

Louange à Dieu Qui illumina le cœur de Ses amis par les bienfaits de Ses lumières, Qui fit du cœur et de l'esprit de Ses amis les trésors de Ses mystères et Qui dissipa de l'intelligence de Ses élus l'ombre de l'orgueil. Salut à Mohammad, Son serviteur, Son envoyé et le meilleur de Ses élus, à sa famille, à ses compagnons, à ses alliés et à ses aides ! Que Dieu les bénisse et leur adresse Salutations. Action de grâce, reconnaissance et louange infinies, éloge sans fin, gloire éternelle à l'Artisan de la création et au Créateur des êtres ! Que Ses attributs soient exaltés et sanctifiés ; à Dieu qui, sans intention, sans obligation, sans motif ni recherche de l'avantage et du profit, mais par pure générosité, parfaite bonté et grâce et pour manifester Sa toute puissance, créa l'univers et qui le caractérisa par de nombreux prodiges et merveilles. En voici une : d'une poignée d'argile, Il créa Adam, l'Elu, le père du genre humain et le soutien des créatures du monde, dont il laissa le corps façonné de boue malléable durant des années entre la Mecque et le Ta'if et cela jusqu'à ce que la volonté divine accordât à ce corps la dignité de posséder l'esprit et de mériter l'âme humaine ; alors Il le favorisa de cette parure : « J'ai insufflé en lui de Mon esprit » ; puis, il lui attribua le nom d' « homme ». Or de même que les noms : « homme » (insân), familiarité (Ons) et intimité (moanasa) sont composés d'éléments de même famille, Dieu dans Sa parfaite sagesse créa en l'homme le besoin d'une compagne, afin que, s'unissant à elle, il pût se libérer de la tristesse de la solitude. Donc, il fit naître Hawa [Eve], mère du genre humain, de la côte gauche d'Adam, par voie d'engendrement et d'invention. Puis il plaça dans leur nature le désir charnel

qui est l'un des accidents de l'âme animale ; ainsi par l'intermédiaire de cet accident fut établi entre eux le principe de l'enfantement et des milliers d'individus humains définis et distincts les uns des autres apparurent sur l'étendue de la terre : en sorte que chaque groupe fut déterminé par une qualité spéciale, chaque peuple caractérisé par des traits particuliers, chaque communauté ayant une langue différente de celle des autres. La racine est une mais les branches et les rameaux sont infinis ; de sorte qu'ils constituent des signes révélateurs et des preuves évidentes de la toute-puissance du Créateur.

Dans chaque être, de Lui, il y a un signe
Démontrant qu'il est le Dieu unique.

Il désigna, comme prophètes et envoyés, les meilleurs des fils d'Adam. Et parce que ces Elus sont intermédiaires entre le Seigneur et les serviteurs, entre le Créateur et les créatures, Il imprima à leurs âmes un tel degré de détachement et d'élévation que, tout en restant liés aux hommes par leur apparence, ils demeurent unis à Dieu, par leur attribut. Et cela afin de conduire les hommes à la vérité que, grâce à la lumière prophétique, ils reçoivent de Dieu, le Vrai ; et de les préserver de l'erreur et de l'égarement, les délivrant ainsi des abîmes de l'ignorance et du désert de la perplexité, pour les mener à la rivière du discernement et au rivage du Salut et pour les élever du rang animal au privilège de la raison et des attributs humains.

Dans sa parfaite générosité et son infinie sagesse, Il créa après le groupe des prophètes, les amis de Dieu, qui sont possesseurs de pouvoirs surnaturels, confidents de Dieu et maîtres des grades mystiques et qui, dans la voie spirituelle, sont proches des envoyés et des prophètes. La différence entre la classe des prophètes et le groupe des amis de Dieu consiste seulement en ce que le prophète tout en demeurant uni à Dieu en esprit reste lié aux hommes, tandis que l'union à Dieu, chez l'ami de Dieu empêche celui-ci de s'occuper des hommes. En dehors de cela, le prophète a mission d'appeler les hommes à Dieu et de les conduire dans le droit chemin, alors que l'ami de Dieu est exempt de cette mission. En effet, envoyer des prophètes et instituer la mission prophétique, en tout siècle et en tout temps est impossible ;

mais l'existence de possesseurs de pouvoirs surnaturels et des grades mystiques, en tout temps et en tout siècle, est concevable. Or, il créa les amis de Dieu afin que l'homme informé de leurs états mystiques, de leurs paroles, de leurs attributs et de leurs actes se détournât du monde des apparences pour se tourner vers le monde spirituel, qu'il prît conscience qu'au-delà de ce monde chimérique et dénué de toute réalité, il existe un autre monde pour lequel seulement l'homme est créé ; et pour qu'en ce bas monde il pût faire les provisions pour le voyage vers l'au-delà, qu'il acquît la capacité de parvenir à ce monde, et s'il ne pouvait atteindre le grade des anges, êtres spirituels, qu'il s'élevât, au moins, au-dessus des bêtes et du rang animal.

Après les louanges et les actions de grâces infinies à l'Eternel adoré (que sa magnificence soit exaltée !), bénédiction, éloges et prières infinies, du fond de l'âme et paroles les plus sincères sur l'âme sanctifiée, sur le tombeau pur et sur le jardin parfumé de l'éternelle demeure du maître des envoyés et du guide des êtres choisis, Mohammad, l'Elu. Que la bénédiction et le Salut de Dieu lui parviennent. Sans quoi, les mouvements des corps célestes ni la stabilité des piliers de la terre ne seraient imaginables.

Après les bénédictions au prince du monde, sur lui le salut !, que mille bénédictions et prières rejoignent au fil des jours, des mois et des années, les âmes pures des saints compagnons du Prophète et de sa famille dont chacun était l'astre du salut et la lumière du droit chemin et de la faveur divine ! Ainsi soit-il ô Seigneur des mondes !

INTRODUCTION DE L'AUTEUR

Ainsi parle l'auteur de ces discours, le serviteur de Dieu, le pécheur, Mohammad fils de Monawwar, fils d'Abu Saïd, fils d'Abu Tâhir, fils d'Abu Sa'id, Falzlallâh, fils d'Abu'l Khayr de Meyhana, le grand shaykh [1], le souverain de la voie mystique et Preuve de la vérité [2] (que Dieu sanctifie sa chère âme et qu'Il éclaire sa tombe).

Dès le début de ma jeunesse, toute ma pensée était concentrée sur la recherche des discours bénis, des œuvres sacrées et étapes mystiques vénérables de mon aïeul, souverain de la Voie mystique et preuve de la vérité, Abu Sa'ïd Fazlallâh ibn-Abu'l Khayr de Meyhana [3]. Je m'informais auprès de ses descendants les plus âgés. Je m'efforçais, dans toute la mesure du possible, de vérifier les chaînes de transmission. Or, cette époque-là était celle du règne de la Foi, de l'éclat de la Voie mystique et de la Loi religieuse ; le monde était orné de la présence des grands imâms [4], hommes de Dieu qui étaient des soleils dans le ciel de la Foi et des astres dans le firmament de la certitude ; la terre était parée de l'existence des grands imâms qui étaient les piliers du monde mystique et les pôles de l'univers de vérité ; les adeptes étaient sincères et les amis dévoués ; les pensées étaient concentrées sur la recherche de la Loi religieuse et les esprits attirés à suivre la Voie spirituelle. Or, pour toutes ces raisons, tous les hommes connaissaient les états et étapes mystiques de notre shaykh et pour sanctifier leur séjour en ce bas monde, ils s'en entretenaient et ces traditions leurs servaient de conseils et d'exemples dans leur recherche de la vérité, les aidant à discerner les inspirations divines des suggestions de l'âme charnelle.

C'est pour cela que nos aînés ne se sont pas souciés de réunir ces traditions dans un livre. En effet, ces Grâces guidaient les

esprits ; elles étaient sur toutes les langues et toutes les oreilles en étaient charmées ; il n'y avait donc pas besoin d'en faire un recueil. Il en fut ainsi jusqu'à ces temps-ci où survinrent l'aventure des Qozz [5] et le désastre du Khorâsân. Il arriva ce qui arriva à tout le Khorâsân en général et à Meyhana en particulier. Nous avons vu ce que nous avons vu et nos souffrances ne connurent point de limites. En vérité, parmi toutes les villes du Khorâsân, aucune n'a connu l'épreuve, la dévastation et le tourment qu'a soufferts Meyhana ; aucune population n'a subi le mauvais sort autant que les habitants de cette ville. La signification réelle de cette tradition : « *Les épreuves les plus dures sont d'abord pour les prophètes, puis pour les hommes de Dieu* [6], *ensuite pour les meilleurs des hommes* », nous apparut alors, à nous comme à tous les habitants du Khorâsân ; voici un bref aperçu de cette longue histoire :

Dans la ville même de Meyhana, cent quinze personnes des descendants du Shaykh, petits et grands, furent exterminés à la suite de diverses sortes de tortures, terre, feu [7], etc., ou passées au fil de l'épée. Il faut ajouter à ce chiffre celui des personnes qui, dans d'autres villes, furent mises à mort ou ne survécurent pas à la famine et aux maladies causées par cette catastrophe. Que Dieu leur soit miséricordieux. On peut en déduire ce qu'il advint de leurs disciples sincères et de leurs amis dévoués. Par suite de la disparition des chefs religieux et des guides de la Voie spirituelle, le temps du déclin de la Foi et de l'auguste religion survint. La religion subit une régression complète et les plus grands troubles l'envahirent. Dieu mit à exécution sa menace : « *Ne voient-ils pas que nous frappons la terre, la resserrant de tous les côtés* [8]... » La signification de ce texte sacré devint manifeste : « *Dieu omniscient n'enlève pas la science brusquement et une fois pour toutes, mais il la réduit en réduisant le nombre des savants.* » Les prières cessèrent et les croyances furent corrompues. La plupart des musulmans ne gardèrent de la Foi que le nom et de la Voie spirituelle et de la Vérité que les seules apparences.

Animé en mon cœur par la grâce divine et sollicité par un groupe d'adeptes, je fus amené à composer un recueil sur les étapes et les états mystiques et les œuvres de mon aïeul, souverain de la Voie mystique et Preuve de la Vérité, le shaykh Abu

Sa'id ibn Abu'l Khayr. J'ai composé ce recueil afin d'encourager ceux qui aspirent à s'engager dans cette Voie et afin qu'il serve de guide et d'exemple à ceux qui cheminent dans la Voie de la Vérité. En effet, c'est « *sur la trace de leurs pas que nous sommes guidés*[9] ». Dieu dit en un autre verset où Il parle du groupe d'élus qui ont le privilège des faveurs divines : « *Ceux-là sont ceux que Dieu lui-même a dirigés dans le droit chemin. Suis-les donc dans leur bonne direction*[10]. »

Par suite des vicissitudes et des pillages successifs, Meyhana avait fini par se trouver dans un état tel que, de tous les vestiges de la vie de notre shaykh, il ne subsistait que sa tombe. Aussi fallait-il déployer beaucoup d'efforts pour en trouver la moindre trace et chercher partout pour réunir quelques éléments dispersés çà et là. Les peines et les souffrances avaient effacé sa mémoire des esprits, mémoire éclipsée par la préoccupation que traduit cette expression : le souci du pain m'a éloigné de la poésie.

Notre shaykh a vécu mille mois qui font quatre-vingt-trois années et quatre mois, ainsi qu'il l'avait affirmé dans la séance d'adieu, déclarant qu'il avait mené à terme ses mille mois et qu'il n'est pas de nombre au-delà de mille[11].

Comment serait-il possible d'enregistrer les événements d'une si longue vie ? D'ailleurs, il n'est pas possible de raconter l'ensemble des paroles, des actes et des attitudes d'une personne pendant toute la durée de sa vie.

Cependant, j'ai accompli tout ce qui fut dans la mesure du possible. Pour la vérification des récits et le contrôle des chaînes de transmission, j'ai dépensé le maximum d'effort et j'ai éliminé tout ce dont la transmission paraissait douteuse.

Avant nous, à l'époque où régnait encore l'ordre, l'imân le plus prestigieux du monde, Djamâl al Din Abu Ruh lotfallah ibn Abu Sad, qui était mon cousin, avait composé à la demande d'un disciple un recueil de cinq chapitres[12] mentionnant dans chaque chapitre une tradition comportant la chaîne de transmission et un exposé consacré à l'explication de cette tradition, comme cela convient à son éloquence et à son haut savoir. Il avait terminé chaque chapitre par une description de l'état mystique et par les paroles du Shaykh. En écrivant ce livre, il avait cependant suivi la voie de la brièveté et de la concision. Or, il n'est pas dans mes intentions d'exposer un simili en face de ce

précieux joyau ou d'opposer ce lot insignifiant de quelques pages à cette marque du plus haut degré de science et d'éloquence. En effet, je ne vois pas en moi la capacité d'atteindre sa grandeur, ni de parvenir même jusqu'à la poussière de sa monture dans le domaine de quelque science que ce soit. Mais n'a-t-on pas dit « qu'on enfile le joyau et le simili ensemble » ? J'ai seulement souhaité inscrire tout ce que cet homme éminent avait rapporté, et tout ce qui m'est parvenu des œuvres et des paroles bénies de notre shaykh et dont la véracité est bien établie ; et cela afin que ces traditions subsistent plus longtemps parmi les hommes et qu'en soit ravivé ce qui est oublié, à la suite des désordres et des troubles. Ce sera un souvenir de nous, car il est évident que plus se prolongent les jours des hommes, plus les nobles intentions s'abaissent. On trouve de moins en moins de voyageurs de la Voie spirituelle et la science religieuse n'est pas accessible à tous. La pratique de la piété est devenue aussi rare que la pierre philosophale. Il n'en reste pas moins que les paroles de ce grand homme de la Foi, homme sans égal de notre temps, charmeront les oreilles des croyants et rassureront le cœur et l'esprit de ceux qui aspirent à s'engager dans la Voie mystique. C'est un adage des grands qui dit : « La souvenance de la mémoire des hommes bienheureux procure la miséricorde divine. »

Etant donné que les états des hommes et l'ordre des choses se présentent sous trois formes, à savoir : le commencement, le milieu et la fin, cet ouvrage est en trois livres.

Premier livre : sur le début de l'état mystique du Shaykh depuis son enfance jusqu'à sa quarantième année. Cette première partie comportera les enseignements et les récits de ses pratiques de piété et de mortification qui nous sont parvenus. Mention sera faite de ses maîtres, de sa filiation dans l'initiation à la science spirituelle et de sa filiation de la prise du manteau mystique (khirqa) jusqu'au Prophète [18].

Deuxième livre : sur l'étape médiane de l'état mystique du Shaykh ; il comporte trois chapitres ; le premier chapitre, sur les récits relatifs aux miracles réalisés par notre shaykh et rapportés par des auteurs sûrs, en lesquels nous avons foi ; le deuxième chapitre, sur les récits comportant des enseignements et sur les anecdotes concernant les guides spirituels et leurs paroles citées par notre shaykh en guise de leçon salutaire ; le troisième cha-

pitre, sur les enseignements, les divers préceptes recueillis de ses discours, certaines de ses prières, certains poèmes qui ont été récités par sa bouche bénie et enfin quelques-unes de ses lettres que nous avons pu retrouver.

Troisième livre : sur la fin de l'état mystique de notre shaykh, en trois chapitres ; le premier chapitre, sur ses recommandations aux approches de la mort ; le deuxième chapitre, sur les circonstances de sa mort ; le troisième chapitre, sur ses miracles, après sa mort.

J'ai intitulé ce recueil *Les étapes mystiques du shaykh Abu Sa'id, Mystères de la connaissance de l'Unique.*

J'ai imploré l'assistance de Dieu miséricordieux pour qu'Il me guide dans la bonne voie afin de mener à bonne fin cet ouvrage. En récitant les traditions (hadith') j'ai supprimé les chaînes des transmissions par souci de brièveté.

Que Dieu (qu'il soit exalté et sanctifié), par Sa parfaite générosité, Sa faveur et Sa grâce nous accorde Son assistance ; qu'Il favorise les croyants par des récompenses accordées aux hommes de la voie spirituelle, et que, sous Sa protection, Il nous préserve de la décadence et de la régression. « Qu'Il nous garde de la disette après l'abondance ! Il est la meilleure aide et le meilleur secours. »

Or l'auteur de ces lignes, le serviteur de Dieu que je suis a voulu rendre un service et envoyer un cadeau à l'auguste souverain de l'Islam, le majestueux sultan, le grand roi des rois maître de tous les peuples, seigneur des princes arabes et non arabes, refuge des serviteurs de Dieu, protection divine dans les cités, appui des amis de Dieu, secours du monde et de la religion, honneur de l'Islam et des musulmans, bras de l'empire victorieux, couronne du peuple florissant, majesté de la communauté brillante, ordre de l'univers, Abu'l Fath Mohammad ibn-Sâm [14], compagnon du Commandeur des croyants, que Dieu honore sa parole et rende son empire éternel. Donc le serviteur de Dieu que je suis n'abandonne en aucune circonstance la coutume de prier pour la grandeur de l'empire de ce roi savant et juste et ne néglige, à aucun moment, de lui rendre grâce pour ses bienfaits ; de même il a voulu que son humble service et son présent trouvent une place dans l'auguste résidence de sa majesté, dans le haut lieu de sa présence où se prosternent les souverains. De cette manière,

chaque fois que ses augustes oreilles (Que Dieu les réjouisse toujours par de bonnes nouvelles), entendront quelques-unes de ces paroles de valeur et de ces incomparables inspirations et que celles-ci mériteront l'attention royale et l'appréciation souveraine, la mémoire de l'humble serviteur de Dieu que je suis sera renouvelée dans son éminente Cour et dans sa noble audience vers lesquelles se tournent tous les espoirs et toutes les chances.

En cherchant longtemps dans mon esprit, j'ai vu que tout ce qui me semblait un digne présent, s'avérait finalement incorrect en comparaison avec la majesté de la Cour royale, même si c'était le quart prospère de la surface de la terre. C'était comme si l'on portait du cumin à Kermân ou plutôt une patte de sauterelle à Salomon [15]. En conclusion de cette prémisse, j'ai considéré plus correct et préférable de chercher un cadeau qui soit sans égal. En effet, il est évident à l'esprit supérieur de Sa Majesté que tout ce qui constitue un cadeau en ce monde est promis à l'anéantissement, tout comme le monde et qu'il ne peut point assurer la félicité éternelle. Donc, si je pouvais concevoir dans tout l'univers un présent plus grand et plus précieux que ce livre, c'est ce présent-là que j'aurais envoyé à cette auguste Cour qui est la plus majestueuse du monde. Et comme toute l'intention du grand roi, (que Dieu reconnaisse son argument et honore sa dignité) est tournée vers la recherche des grâces religieuses, la croyance de l'humble serviteur de Dieu que je suis est que ce présent trouvera faveur auprès de lui ; car le seul moyen d'assurer les provisions pour la demeure éternelle est de suivre la tradition du Prophète, l'Elu, et l'exemple de la conduite des amis de Dieu ; et ceci ne peut se faire qu'après la parfaite connaissance des détails de leurs coutumes et de leurs traditions évidentes et cachées. Or le guide, le maître et l'aïeul de l'humble serviteur que je suis, est le shaykh Abu Sa'id (que Dieu sanctifie sa chère âme), et j'ai consacré ma vie et passé mes jours à la recherche de ses enseignements, de ses discours et de ses étapes sur la Voie de la religion et sur la Voie mystique ; j'en ai fait, dans la mesure de mes moyens, un recueil à l'intention des voyageurs de la Voie mystique. Ce recueil est tel qu'aucun disciple, jusqu'à nos jours n'en a fait de plus complet ni de plus instructif sur l'état mystique et les discours et enseignements de son maître ; or pour toutes ces raisons j'ai souhaité envoyer ce cadeau qui est le plus parfait et le plus précieux des

cadeaux, à la cour de ce roi, cour qui est la plus grande des cours des souverains de ce monde. En effet, la grâce et la miséricorde divines nous assurent la ferme espérance ou plutôt l'évidente certitude que ce roi juste, étant par son équité, par sa foi, par ses pratiques religieuses et par sa conduite, le plus majestueux des souverains de ce monde et le meilleur des rois de son temps, sera de même, dans la vie future et dans le paradis du séjour éternel, le plus grand des rois, par son rang et par la proximité à la Cour de la Toute-Puissance divine. Et suivant la tradition du Prophète, maître de la Loi religieuse (sur lui le salut divin) qui a dit : « une seule heure de justice par un roi juste vaut mieux que nombreuses années de pratiques de dévotion d'un ascète pieux », ce roi sera, sur toute l'étendue du royaume du paradis, parmi tous les souverains dans l'au-delà, le plus récompensé en félicité. Comme le Prophète, l'Elu a dit : « le monde est le champ de semence pour l'au-delà » et parce que ce roi, dans ce monde n'a semé que les grains de justice envers ses sujets, de bonté envers les faibles et les inférieurs, de générosité et de bienveillance à l'égard des hommes de la Foi et du Bien, nécessairement, la récolte de cette semence dans la vie future ne saurait être que cette récompense : « Dans un séjour de vérité, près d'un souverain omnipotent[16] ».

Qu'il daigne donc considérer mon souhait et honorer ce présent par son acceptation dans son auguste palais, qu'il me regarde, en tout état et en toute circonstance, comme le serviteur particulièrement dévoué à son règne, témoin reconnaissant de ses bienfaits et qui invoque, sans cesse le nom de Dieu dans ce majestueux palais, refuge de tous les hommes. Et si, par voie de l'oubli, dû à la condition humaine du serviteur que je suis, s'était produite quelque faute ou erreur que découvre le souverain grâce à la clairvoyance de sa sagesse, parure de l'univers, alors dans sa générosité souveraine qu'il raye cette faute de sa plume de pardon, qu'il daigne fermer les yeux sur cette faute, de par sa grâce royale.

Que le créateur (qu'Il soit exalté et sanctifié) maintienne resplendissant le soleil du règne de ce roi, ombre de Dieu, jusqu'à l'heure de la résurrection ; qu'Il le sauvegarde de l'éclipse du déclin, qu'Il perpétue jusqu'à la fin du monde l'ombre de la justice et de l'équité de ce soleil des souverains de ce monde et

de ce brillant astre des princes de notre époque sur les plus faibles d'entre les sujets et sur l'ensemble des inférieurs ; qu'Il ajoute à son règne sur ce monde, le pouvoir et la souveraineté dans l'au-delà et que, de par Sa grâce et Sa générosité, Il facilite et réalise Tout ce qui constitue la félicité de ce souverain juste en ce monde et en sa foi.

Louange à Dieu, Seigneur des mondes ! Bénédiction sur Son envoyé, Mohammad et sa famille ; Dieu, Seul nous suffit ; Il est le meilleur maître et le meilleur aide.

Premier livre

Sur les débuts de l'état mystique
de notre shaykh, Abu Sa'id ibn Abu'l Khayr,
que Dieu bénisse son âme !

LE MILIEU NATAL, LA JEUNESSE ET LES ANNÉES D'ÉTUDE

Sache que notre shaykh n'a jamais dit « je, moi ou nous ». Chaque fois qu'il a voulu parler de lui même, il a dit : « Ainsi a-t-il parlé. » « Ainsi a-t-il fait[1]. » Mais si dans ce livre je rapportais les paroles du Shaykh de la même manière qu'il s'exprimait lui-même en gardant sa propre façon de parler, ne fût-ce que par dévotion, cela risquerait de demeurer incompréhensible au vulgaire et certains lecteurs (ou peut être même la plupart d'entre eux), seraient induits en erreur pour suivre l'ordre du discours et la liaison des idées.

En effet, ils ne pourraient avoir constamment présent à l'esprit que notre shaykh par le mot « il » ou « lui » entendait « je ». Cela rendrait difficile la lecture du livre, surtout à ceux qui négligeraient d'en lire le commencement.

Ainsi donc j'ai remplacé le mot « il » par le mot « nous » à chaque endroit où notre shaykh a dit « lui », « il ». En effet, l'emploi de « nous » est plus répandu parmi les hommes et plus compréhensible pour les lecteurs.

Sache qu'on appelait le père de notre Shaykh, « Bu'l khayr[2] » et à Meyhana, on l'appelait « Bâbu Bu'l khayr ». Il était droguiste ; c'était un homme pieux et bon croyant, initié à la science de la Loi religieuse et la Voie (mystique). Il fréquentait sans cesse les hommes pieux[3] et les compagnons de la voie spirituelle.

Le shaykh Bu Sa'id est né le dimanche, 1er du mois de Moharram de l'année 357 de l'Hégire [7 décembre 967].

Le père de notre shaykh et nombre d'hommes respectables de cette communauté organisaient des réunions. Celles-ci avaient lieu une fois par semaine et chaque fois dans la maison de l'un d'eux Si un voyageur arrivait, ils le recevaient dans ces réunions et, après avoir consommé un repas léger, et accompli leurs prières et

litanies, ils s'adonnaient à la musique et à la danse mystique[4].

Un soir Bu'l Khayr, le père de notre shaykh, se rendait à la réunion des derviches ; la mère de notre shaykh lui demanda d'amener, avec lui, Bu Sa'id pour que le regard des derviches tombât sur lui. Bu'l Khayr y amena le Shaykh. Lorsque commencèrent la musique et la danse mystiques, le chanteur chanta ces vers :

L'Amour est un don fait aux derviches
Faire sacrifice de leur vie, c'est le gage de leur amitié
Les dinars et les dirhams ne sont pas des parures pour [les hommes
immoler leur vie, c'est l'œuvre de ces hommes.

Quand le chanteur eut fini de chanter ces vers, l'extase s'empara des derviches. Ce soir-là, ils dansèrent jusqu'à l'aube au rythme de ces vers que le musicien chanta sans cesse. A force de les entendre, le Shaykh retint ces vers par cœur. Quand ils rentrèrent à la maison, il demanda à son père ce qu'ils signifiaient. Le père du Shaykh répondit : « Silence ! Tu n'as pas à t'occuper de ces vers, tu ne peux pas en comprendre le sens. » Par la suite, lorsque le Shaykh atteignit au degré de spiritualité que l'on sait, et qu'il eut perdu son père, il récitait souvent ces vers et il ajoutait : « Il faudrait que Bâbu Bu'l Khayr fût en vie pour que je lui dise : " Toi-même tu ne comprenais pas ce que tu entendais en ce temps-là. " »

On a rapporté que le père de notre shaykh aimait fort le sultan Mahmud[5]. Il fit bâtir à Meyhana une grande maison qui, de nos jours, est connue sous le nom de la maison du Shaykh. Sur les murs de cette maison, il fit inscrire le nom du Sultan, ceux de ses hommes, de ses serviteurs, de ses éléphants et de ses chevaux. Le Shaykh était alors enfant[6]. Il dit à son père : « Dans cette maison, fais construire un appartement qui sera mon bien propre. » Le père du Shaykh construisit en haut de cette maison un appartement qui constitua l'oratoire même du Shaykh. Lorsque l'appartement fut achevé et qu'on allait appliquer l'enduit d'argile, le Shaykh ordonna d'inscrire, sur toutes les surfaces des murs et des plafonds de cet appartement : « Dieu, Dieu, Dieu. » Son père demanda : « Mon fils ! qu'est-ce donc cela ? » Le Shaykh répon-

dit : « Chacun inscrit, sur les murs de sa maison, le nom de son souverain. » Son père en fut tout heureux.

Il ordonna d'effacer tout ce que l'on avait inscrit précédemment sur les murs de la maison. Depuis ce jour, il considéra son fils d'un autre œil — et se consacra à son éducation.

Notre shaykh apprit le Coran auprès de Bu Mohammad-inâzi. Celui-ci était un imâm pieux et vertueux ; il était parmi les lecteurs du Coran les plus connus dans tout le Khorâsân. Son tombeau est à Nasâ[7].

*

LE RÉCIT DU SHAYKH ABU SA'ID

Notre shaykh a dit ceci. En mon enfance, au temps où j'apprenais à lire le Coran, un jour mon père, Bâbu Bu'l Khayr m'amena à la prière du vendredi. Sur le chemin de la mosquée parut le maître spirituel Abu'l Qâsim Bishr Yâsin[8].

Celui-ci était en effet l'un des savants les plus connus de l'époque et l'un des plus grands guides spirituels de tous les temps. Il était installé à Meyhana.

Or le Shaykh ajouta : « Lorsque Bishr Yâsin m'aperçut, il demanda à mon père : " O Abu'l Khayr ! A qui est cet enfant ? " Mon père répondit : " Il est à moi. " Alors il s'approcha de moi, il posa sa joue contre la mienne et ses yeux se remplirent de larmes ; puis s'adressant à mon père, il dit : " O Abu'l Khayr ! trouvant le royaume spirituel désert et les soufis égarés, je ne pouvais partir de ce monde ; maintenant que je vois ton fils, je suis rassuré ; car c'est de cet enfant que les royaumes spirituels recevront enseignement. " Puis il ajouta : " Amène-le-moi après la prière. " Quand nous eûmes terminé notre prière, mon père me conduisit chez Bu'l Qâsim Bishr Yâsin ; lorsque nous entrâmes dans son oratoire et que nous nous assîmes devant lui (il y avait là une niche perchée très haut) Bu'l Qâsim dit à mon père : " Prends Bu Sa'id sur tes épaules afin qu'il attrape une galette de pain qui se trouve dans cette niche. " Mon père me souleva ; je tendis la main et j'attrapai le pain dans la niche. C'était une galette d'orge chaude au point que j'en sentis la chaleur. Bu'l Qâsim Bishr prit la galette et il la partagea deux moitiés ; il m'en donna une en me disant : " Mange ceci. " Et il mangea

lui-même l'autre moitié ; il ne donna rien à mon père qui lui dit : " Shaykh ! pour quelle raison ne m'as-tu pas fait grâce de cetet nourriture bénite ? " Il répondit : " O Abu'l Khayr, il y a trente ans que j'ai posé cette galette dans cette niche et la promesse m'avait été faite que tout un monde serait ressuscité par celui dont la main rendrait sa chaleur à cette galette et qu'avec cet homme-là prendrait fin cette inspiration mystique (hadith). Or cette promesse vient d'être réalisée, car ton fils sera cet homme-là. " Ensuite Bu'l Qâsim Bishr-e Yâsin se tournant vers moi, me dit : " O Abu Sa'id ! apprends ces mots et répète-les sans cesse : ' Gloire à Toi ! et que Ton nom soit loué pour Ta Générosité, malgré Ta connaissance (de notre état). Gloire à Toi et que Ton nom soit loué pour Ta clémence malgré Ta puissance (sur nous). " Ayant appris ces mots, je les répétais sans cesse. » Et le Shaykh ajoute : « Nous sortîmes de chez lui sans que je sache ce que le maître disait ce soir-là. » Après cela le maître arriva au terme de sa vie alors que notre Shaykh, ayant grandi, eut reçu de lui maints enseignements.

Notre shaykh a dit : « Quand j'eus appris complètement le Coran, mon père me dit : " Demain il faudra aller chez le précepteur. " Je fis part au maître de ce que m'avait dit mon père. Le maître dit : " Que cela soit béni ! " Et il pria pour moi ; ensuite il me dit : " Apprends ces mots comme un souvenir de moi : Si tu tournes ta pensée vers Dieu, rien que le temps d'un clin d'œil, cela vaudra mieux que tout ce qu'illumine le soleil ; ce qui veut dire que si tu attaches ton esprit à Dieu, juste le temps d'un clin d'œil cela vaudra mieux que la possession de toute l'étendue de la terre. " " J'appris, ajoute le Shaykh, cette leçon salutaire ; et le maître me dit : " Oublie si je t'ai fait du mal. " Je répondis : ' J'ai oublié. ' Il fit : ' Que Dieu augmente ta science ! ' " Le lendemain mon père me conduisit chez Bu Sa'id Inâzi. Celui-ci était un imâm lettré et jurisconsulte. Je le fréquentai durant quelques années ; pendant ce temps, j'allais aussi chez Bu'l Qâsim Bishr-e Yâsin qui m'enseignait le culte islamique.

*

L'ENSEIGNEMENT DE BU'L QÂSIM BISHR-E-YASÎN

Le Shaykh a dit : « Un jour, Bu'l Qâsim Bishr-e Yâsin me dit " Bu Sa'id ! tâche d'éloigner l'espoir de récompense des pratiques religieuses, car jamais la sincérité et l'espoir de récompense ne peuvent se concilier. Toute pratique religieuse inspirée par un intérêt quelconque est un travail à gage ; mais inspirée par la sincérité, elle est dévotion. " Ensuite il me dit : " Apprends par cœur cette tradition du Prophète : ' Dieu, qu'il soit exalté, m'a dit dans la nuit de l'Ascension : O Mohammad ! rien ne peut mieux assurer Ma proximité à ceux qui la cherchent que l'accomplissement des devoirs que Je leur ai prescrits. En accomplissant les prières surérogatoires, Mon adorateur approchera sans cesse de Moi, jusqu'à ce que Je l'aime ; et quand Je l'aime Je deviens pour lui, l'oreille, la main, l'œil et l'aide ; alors, c'est par Moi qu'il entend, c'est par Moi qu'il voit et c'est par Moi qu'il saisit ' "; puis il me dit : " Accomplir les prières d'obligation c'est servir Dieu, mais accomplir les prières surérogatoires, c'est Lui témoigner Amour, Ensuite, il récita ces vers :

L'amour parfait n'attend rien de l'Etre aimé
Que pourrait valoir ce à quoi on assigne un prix ?
Tu préfères, certes, au don son auteur.
Que vaudrait le cadeau si l'on possédait la pierre philoso-
[phale ?

Et notre shaykh a ajouté : « Un jour, j'étais chez Bu'l Qâim-e-Bishr-e-Yâsin ; il me dit : " Mon fils, veux-tu parler à Dieu ? — Je le veux, pourquoi pas ? — Quand tu es seul récite ces vers :

Loin de Toi, ô mon Amour, je ne connais pas de repos.
Quant à Tes bienfaits, je ne saurais jamais les compter ;
Si chaque poil devenait une langue sur mon corps,
Je ne saurais te rendre le millième des grâces que je te dois.

Depuis lors, j'ai sans cesse récité ces vers et c'est ainsi que le chemin de la Vérité m'a été ouvert dès le jeune âge. »

Bu'l Qâsim Bishr-e Yâsin est mort à Meyhana en l'an 380

de l'Hégire. Chaque fois que le shaykh Bu Sa'id allait en visite pieuse au cimetière de Meyhana, il se rendait d'abord sur la tombe de Bu'l Qâsim-e Bishr-e Yâsin.

Le Shaykh a dit un jour au cours d'un entretien : « Il y avait un vieillard aveugle et fort croyant qui fréquentait cette mosquée (il désigna du doigt sa propre mosquée qui se trouve à l'entrée de sa tombe.) Il s'y asseyait en posant sa canne derrière son dos. Un jour, revenant de chez mon précepteur et le cartable à la main, je m'approchai de lui et le saluai ; il répondit à mon salut et dit : " Es-tu le fils de Bâbu Bu'l Khayr ? Qu'est-ce que tu étudies ? — Tel livre. " Alors le vieillard me dit : " Les guides mystiques ont dit : ' La véritable science est celle qui se révèle aux cœurs. ' " »Et le Shaykh ajoute : « Ce jour-là, je ne savais pas ce qu'était la vérité et ce qu'était la révélation de la vérité. J'ai attendu soixante ans, avant que Dieu me fît connaître la signification de cette parole. »

Quand notre shaykh acheva l'étude des lettres, il décida de se consacrer à l'étude de la jurisprudence. Il prit donc le chemin de Marv. Voici ce qu'il dit un jour au cours d'un entretien : « Le jour où je partis de Meyhana pour Marv, je savais trente mille vers par cœur. »

Or notre shaykh alla à Marv [9] auprès de l'imâm Bu Abdallâh al Khizri. Celui-ci était le plus grand imâm et jurisconsulte de son temps [10]. Il connaissait la science de la Voie spirituelle et il comptait parmi les imâms les plus considérés. Il était le disciple d'Ibn Soraydj [11]. Celui-ci était le disciple de Mozani et ce dernier était le disciple de Shafi'i Motallabi [13].

*

LE SOUFISME ET LE SHAFIISME

Notre shaykh adopta la doctrine shafi'ite. Tous les guides mystiques qui ont vécu après Shafi'i ont adopté la doctrine shafi'ite ; même ceux qui avant de s'engager dans la voie mystique avaient adopté une autre doctrine que celle de Shafi'i, adhérèrent à cette doctrine une fois que Dieu, dans Sa parfaite Grâce et Son éternelle bonté sans motif, leur eut accordé le bonheur de Son amitié et le privilège dont jouit ce groupe d'hommes spirituels à la Cour de Sa Grandeur. Par exemple, le shaykh Hosri [14] qui vivait

à Baghdâd et d'autres Guides spirituels dont on ne peut faire mention, ici car si nous entreprenons ces récits qui sont hors de notre propos, le discours sera trop long. Parmi les Guides spirituels, ceux qui ont vécu avant Shafi'i pratiquaient la doctrine de leur prédécesseur et de leur maître spirituel : certains prétendent que le grand shaykh Bâyazid Bastami [15] avait adopté la doctrine de l'imâm Abu Hanifa [16] ; il n'en est point ainsi. Car Bâyazid était disciple et porteur d'eau de Dja'far Sâdiq [17] et celui-ci l'appelait « Bâyazid porteur d'eau ». Ainsi Bâyazid pratiquait la doctrine de Dja'far Sâdiq qui était son guide spirituel et le guide spirituel de la Sainte famille du Prophète. En aucune façon il ne se peut que le disciple pratique une autre doctrine que celle de son maître ou qu'il s'oppose à lui dans sa croyance ou sa conduite. Pourtant que nul ne présume d'après ce que nous avons écrit ici au sujet de la doctrine de l'imâm Shafi'i (à savoir que les grands maîtres de la Voie mystique ont adopté la doctrine du grand imâm Shafi'i) qu'il en résulte un amoindrissement de la doctrine de l'imân Abu Hanifa. Il n'en est rien. Il ne faudrait jamais imaginer cela ! Point du tout ! Que Dieu nous en préserve et que pareille réflexion ne vienne à l'esprit de personne ! La grandeur et la piété de cet homme éminent surpassent de beaucoup mon jugement. Il fut en effet le flambeau, le chef suprême de la communauté musulmane. Or, en vérité, les deux doctrines sont égales et les deux imâms, dans tout ce qu'ils ont dit, ont suivi la parole du livre de Dieu et la tradition du Prophète. Si quelqu'un considère les deux doctrines sans parti pris, il constatera qu'ils sont, en réalité, les mêmes et s'il trouve quelque différence dans les applications, il la regardera du point de vue de cette parole du Prophète : « *la différence d'opinion dans ma communauté est une faveur divine* ».

Et si l'un ou l'autre de ces deux imâms a fait preuve de quelque indulgence en matière de doctrine, il faut voir cette indulgence à ce point de vue : « Il ne vous a imposé dans la religion aucun commandement gênant [18] », et la considérer du point de vue de : « Je fus envoyé pour annoncer la religion pure, généreuse et tolérante » ; et non point avec le fanatisme dont la plupart des hommes sont victimes. Il faut reconnaître que tout ce que commandent ces augustes imâms ne peut être que vrai et qu'ils sont eux-mêmes préservés et exempts de ce fanatisme qui existe dans

les fondements de notre être. C'est par une solide transmission que la tradition suivante est rapportée d'Abu al Dorr-Awradi qui a dit : « J'ai vu Mâlik ibn Anas et Abu Hânifa (que Dieu soit content d'eux), dans la mosquée de l'Envoyé de Dieu (sur lui la bénédiction et la salutation de Dieu), après la prière du soir, alors qu'ils étaient en train de discuter et de professer. Cela dura jusqu'à ce que l'un d'eux s'arrêtât sur une affirmation qu'il soutenait et qu'il mettait en pratique, tandis que l'autre s'en abstenait ; mais sans réprobation ni reproche et sans que l'un dénonce l'autre et cela au point que le lendemain ils assistaient ensemble à la même réunion de prière. »

Cependant, il faut savoir ceci. La voie choisie par la communauté des soufis est une vive attention dans la pratique de la dévotion ; et les guides mystiques au début de leur lutte de purification spirituelle se sont imposé des pratiques dont certaines sont de tradition et d'autres surérogatoires ; et tout cela en vue de la mortification de leur âme charnelle. Par exemple, Bu'Amr Boshkhovâni a dit : « Pour suivre la tradition du Prophète selon laquelle " La main droite est pour la partie supérieure du corps, et la main gauche pour la partie inférieure du corps ", depuis trente ans, ma main droite n'a pas atteint le dessous de mon nombril, et, ma main gauche le dessus de mon nombril, sauf pour une pratique de tradition religieuse. » De même Bishr-Hâfi n'avait jamais porté de chaussures, évoquant la parole de Dieu « Dieu qui, pour vous, a fait de la terre un tapis[19] », il disait : « Je n'ai pas le droit de marcher chaussé sur le tapis de Dieu. » Ainsi, il marcha toute sa vie les pieds nus. C'est pourquoi on l'a nommé Bishr-Hâfi, Bishr va-nu-pieds[20]. Notre shaykh a dit aussi : « Tout ce que j'avais entendu ou lu dans les livres au sujet des pratiques accomplies ou prescrites par le Prophète, je l'ai accompli ; et j'ai accompli tout ce que d'autres prophètes avaient pratiqué et que j'avais entendu ou lu dans les livres. »

La conduite de tous les guides spirituels qui ont suivi la tradition du Prophète fut identique ; à savoir qu'ils se sont imposé comme devoirs d'obligation toutes les prières que le Prophète a accomplies comme surérogatoires. Bref, ils ont porté leur choix sur tout ce qui pouvait mieux les aider à l'humiliation de l'âme charnelle et à la pratique rigoureuse des devoirs religieux. Or, si les soufis adoptent la doctrine de Shafi'i c'est parce que cette

doctrine impose plus de restrictions et exige plus de rigueur dans la pratique des devoirs religieux. C'est donc pour la mortification des désirs qu'ils ont porté leur choix sur la doctrine shafi'i et non parce qu'ils ont trouvé une différence entre les deux doctrines ou qu'ils ont voulu témoigner une préférence à l'égard de l'un des deux imâms.

Quant à nous, nous avons en eux la même foi qu'en les quatre premiers Califes. Nous les aimons de tout notre cœur, et nous rendons témoignage à leur justice et à leurs vertus. Nous ne les contestons pas — et nous prions pour ceux qui, dominant la passion, la haine et le fanatisme, se gardent de diffamer les compagnons du Prophète, les imâms et les grands shaykhs et d'attiser les haines et les conflits.

Bref, il est très bon de reconnaître qu'autrui est meilleur que soi-même ; et, en toute circonstance, s'abstenir de critiquer est une conduite fort appréciable. En effet, il est plus juste de consacrer son temps et ses efforts à se rendre meilleur que de s'occuper des défauts des autres. Que Dieu, par sa miséricorde et sa générosité, nous conduise tous dans la voie de sa grâce !

Or notre shaykh poursuivit pendant cinq ans ses études de jurisprudence auprès de l'imâm Bu Abdallâh al-Khizri. Il avait achevé un premier commentaire de jurisprudence, lorsque son maître Bu Abdallâh mourut. La tombe de cet imâm se trouve à Marv. Après la mort de celui-ci, le Shaykh se rendit auprès de l'imâm Bu Bakr-Qaffâl Marvzi[21]. Il étudia encore pendant cinq ans la jurisprudence auprès de ce dernier. Ses compagnons d'étude à ces cours de Qaffâl étaient le shaykh Nâsir Marvzi, le shaykh Bu Mohammad Djoveyni et le shaykh Bu Ali Sandji — chacun fut directeur spirituel de tout un monde. Notre shaykh acheva auprès de Qaffâl deux commentaires de jurisprudence. Ensuite de Marv, il se rendit à Sarakhs[22], auprès de Bu Ali Zâher Ibn Ahmad[23] qui était un maître dans l'interprétation du Coran et des traditions religieuses et qui fut le premier à propager la doctrine de Shafi'i dans cette ville.

Voici quelques-uns des imâms grâce auxquels les habitants de ces provinces ont été sauvegardés de l'innovation des Mo'tazilites[24] et ont adopté de nouveau le rite de Shafi'i : Hamid Zandjuya à Sharestân, à Farâva et à Nasâ ; Bu Amr Farâhi à Ostou

et à Khowdjân ; Bu Lobâbé Meyhani à Abivard et Khâvarân ; et Bu Ali Faqih à Sarakhs[25].

Or notre shaykh se rendait tous les jours auprès de Bu Ali Faqih : le matin pour étudier le commentaire du Coran, l'après-midi la méthodologie de la jurisprudence[26] et le soir, les traditions relatives au Prophète. Dans ces trois sciences, il était le disciple de Bu Ali Faqih.

Le tombeau de cet imâm se trouve à Sarakhs.

*

RENCONTRE AVEC LOQMÂN ET INITIATION A LA SPIRITUALITÉ MYSTIQUE

Quelque temps après qu'il eut commencé ses études auprès de cet imâm, un jour le Shaykh rencontra Loqmân de Sarakhs[27]. Lui-même a raconté l'histoire de cette rencontre : « A l'époque où je poursuivais mes études à Sarakhs, auprès de Bu Ali Faqih, je m'en allais un jour vers le Shârestân. J'aperçus Loqmân de Sarakhs, assis sur un tas de terre, cousant une pièce d'étoffe à sa pelisse. »

Or, Loqmân était l'un de ces sages qui ont l'aspect d'un fou. Dans sa première jeunesse, il s'était livré à maintes luttes de purification spirituelle et imposé une pratique rigoureuse des devoirs religieux. Mais, subitement, à la suite d'un dévoilement, il perdit la raison. Notre shaykh a dit : « Au début de sa jeunesse, Loqmân était théologien et un homme pieux ; ensuite, il fut atteint d'une sorte de folie et son mode d'existence changea... On lui demanda : " Loqmân, quelle est donc cette manière de vivre, après une existence de piété et de sagesse ? — Plus je servais Dieu, répondit-il, plus il me fallait le servir. A bout de forces, je dis : Mon Dieu, les rois rendent la liberté à leurs esclaves quand ils sont vieux. Tu es le Roi Tout-Puissant, j'ai vieilli à ton service. Rends-moi donc la liberté[28]. " J'entendis une voix : " Loqmân, je te libère. " » Or le signe de sa liberté était sa libération de la raison. Notre shaykh disait souvent : « Loqmân est un homme libéré des obligations et des interdictions, par la grâce de Dieu. » « Or, nous nous approchâmes de lui — dit notre shaykh — alors qu'il cousait une pièce d'étoffe

à sa pelisse — je le regardais. (En effet le Shaykh se tenait debout de façon que son ombre était tombée sur la pelisse de Loqmân). Ayant achevé de coudre la pièce d'étoffe sur sa pelisse [29], il me dit : « Bu Sa'id, je t'ai cousu avec cette pièce à cette pelisse. » ensuite il se leva, me prit par la main et me conduisit au Shârestan où se trouvait le khânegâh du maître Bu'l Fazl-é-Hasan [30]. Arrivé à la porte de la ville, il appela le maître Bu'l Fazl-é-Hasan qui arriva sur-le-champ ; mettant ma main dans celle du maître Bu'l Fazl, Loqmân dit : « Bu'l Fazl, garde-le bien, il t'appartient. » Le Maître Bu'l Fazl — ajoute le Shaykh — me prit par la main et me conduisit vers la banquette du khânegâh. Lorsque nous nous assîmes, le Maître prit un volume et se mit à l'examiner. Comme c'est l'habitude des hommes de science, je me demandai alors, par curiosité, de quel objet traitait ce livre. Le Maître s'en aperçut et me dit : " Bu Sa'id ! le but de la mission des cent vingt-quatre mille Prophètes qui sont apparus aux hommes n'était qu'un seul mot qu'il leur ont répété : ' Dieu ! ' Ils leur ont dit : Prêtez continuellement attention à ce mot ! Ceux auxquels il fut accordé d'entendre ce message répétèrent sans cesse ce mot jusqu'à ce qu'ils se tournassent complètement vers Dieu ; puis ils furent noyés en Dieu et purifiés ; alors ce mot apparut dans leur cœur et ils n'avaient plus besoin de le répéter. "

Le Shaykh ajoute : « Cette parole s'empara de moi à tel point que je ne pus dormir cette nuit-là. » Le lendemain matin, avant le lever du soleil, m'étant acquitté de la prière matinale, je demandai au Maître l'autorisation d'aller au cours de commentaire du Coran, auprès de Bu' Ali Faqih. Le sujet du commentaire de ce jour était ce verset : « *Dis leur Dieu et puis laisse-les se divertir dans leurs discussions futiles* [31]. » Le Shaykh ajoute : « En cet instant, par l'audition de ce verset, une porte s'ouvrit à mon cœur et je fus ravi à moi-même. L'Imâm Bu Ali s'aperçut de ce bouleversement et dit : " Où es-tu allé hier soir ? " Je répondis : " Chez Maître Bu'l Fazl — Lève-toi et retourne là ; désormais il t'est interdit d'abandonner cette spiritualité mystique pour venir écouter ces leçons. " » Le Shaykh ajoute : « Transporté et exalté, je retournai chez le Maître. Celui-ci m'ayant aperçu dit : " Bu Sa'id ! tu sembles enivré et tu ne discernes plus l'avant de l'arrière — Que m'ordonnes-tu, Maître ? — Rentre, isole-toi et concentre-toi sur ce mot. "»

Le Shaykh ajoute : « Pendant quelque temps, je répétai sans cesse le nom de Dieu sous la direction du Maître qui, un jour, me dit : " Bu Sa'id ! Maintenant les portes de ce mot te sont ouvertes, ton cœur sera assailli par des armées et tu seras transporté dans d'autres vallées ; maintenant il faut te retirer et t'isoler de toi-même et du monde ; tâche de t'imposer une observance constante dans tes pratiques et soumets-toi à la volonté Divine ! »

*

L'ABANDON DES ÉTUDES ET LE COMMENCEMENT D'UNE VIE DE RETRAITE ET DE MORTIFICATIONS

Le Shaykh ajoute : « Abandonnant toutes mes recherches et études dans les sciences, je retournai à Meyhana, et me retirai, dans la maison, devant la niche de prière de cette cellule (il désigna du doigt sa cellule). Durant cette retraite de sept ans, je répétai sans cesse le nom de Dieu ; chaque fois que le sommeil ou une faiblesse inhérente à la nature humaine allait s'emparer de moi, une figure noire, redoutable et terrifiante, armée d'une massue de feu, apparaissait devant la niche de prière et me disait : " Bu Sa'id ! dis : Dieu ! " A cause de son aspect terrible et furieux — ajoute le Shaykh — je demeurais tremblant et brûlant, évitant le sommeil et surmontant la faiblesse jusqu'au moment où de tous mes organes s'élevait cette voix : Dieu ! Dieu ! Je retournai alors chez Maître Bu'l Fazl. »

Le Maître Bu'l Fazl-è-Hasan, maître d'initiation [32] de notre shaykh, était disciple du shaykh Bu Nasr Sarradj [33]. On a surnommé celui-ci « le paon des pauvres ». Il est l'auteur de plusieurs traités sur la Voie mystique et sur la science de la Vérité. Il habitait Tus [34] (et son tombeau se trouve dans cette ville). Il était disciple de Bu 'Abdallâh ibn al-Morta'ish [35]. Celui-ci était un homme fort généreux et sans égal à son époque. Il mourut à Baghdâd. Il était le disciple de Djonayd [36]. Djonayd était disciple de Sariyy-e-Saqati [37] et celui-ci était disciple de Ma'ruf Karkhi [38] ; celui-ci était disciple de Dâvud Tâ'i [39]. Celui-ci était disciple de Habib Adjami [40]. Celui-ci était disciple de Hasan Basri [41] et celui-ci disciple du Commandeur des croyants Ali ibn Abi Tâlib, que Dieu honore son visage ! Ali était disciple, cousin et gendre du Prophète, l'Elu [42].

Or quand notre shaykh se rendit auprès de Bu'l Fazl-e-Hasan, celui-ci lui donna une cellule en face de la sienne et le surveilla sans cesse en lui prescrivant les disciplines indispensables à sa purification morale et à la mortification de ses désirs. Le Shaykh a dit : « Une nuit, lorsque tout le monde dormait et que les portes du khânegâh et celles du shârestân[43] étaient fermées, nous étions assis, le Maître Bu'l Fazl et moi, sur la banquette du portique du khânegâh ; nous discutions de la gnose mystique (Ma'rifâ) et la discussion était ardue. Nous vîmes alors Loqmân qui sauta du haut du khânegâh, vint s'asseoir devant nous et nous donna une réponse satisfaisante de façon qu'il nous éclaira et que la difficulté se dissipa. De nouveau il s'élança et sortit par la fenêtre. " Vois-tu la place que tient cet homme dans cette cour divine ? " me demanda le Maître Bu'l Fazl. " Je la vois.

— Pourtant il ne mérite pas d'être suivi comme guide.

— Pourquoi ? — Parce qu'il est dépourvu de la Science (ilm). "

Après que notre shaykh eut pratiqué quelque temps des exercices de mortification dans ce khânegâh, le Maître Bu'l Fazl l'invita à s'installer dans sa cellule ; il veilla de plus près sur les états du Shaykh et lui prescrivit diverses sortes de pratiques d'austérité.

Ensuite le maître Bu'l Fazl fit partir notre shaykh pour Meyhana. Le Shaykh s'y rendit et se retira dans la cellule qui fut, depuis lors, le lieu de sa retraite. Il pratiqua un ascétisme très dur et montra une exaltation extrême en sorte qu'il lavait les portes et les murs de sa cellule, se servait de plusieurs aiguières d'eau pour faire ses ablutions, faisait l'ablution de tout son corps à chaque prière. Jamais il ne s'appuyait à une porte ni à un mur, ne s'asseyait sur aucun tapis, s'abstenant ainsi de tout repos. Pendant toute cette période, il ne posséda qu'une seule chemise. Chaque fois que cette unique chemise s'usait, il la raccommodait avec une pièce d'étoffe, si bien qu'elle en vint à peser vingt mann. Il ne se disputa jamais avec personne. Il ne parlait avec les gens que lorsque c'était indispensable. Pendant toute cette période, il ne mangeait rien dans la journée et rompait le jeûne dans la nuit seulement par une galette de pain.

Il veillait les nuits. Dans sa cellule, il construisit une niche dans le mur, de sa taille et de la largeur de son corps et y ménagea

une porte. Il s'y installait en fermant la porte de cette niche et celle de sa cellule et il priait. Il se bouchait les oreilles avec du coton pour n'entendre aucune voix qui pût distraire son esprit. Il veillait ainsi sur l'intime de sa conscience [Sirr] afin qu'aucune idée autre que celle de Dieu ne pénétrât en son cœur. Il s'isola complètement des hommes. Ayant vécu quelque temps de cette manière, il ne pouvait plus supporter la compagnie des hommes ; la rencontre des gens le dérangeait. Il s'en allait donc continuellement hors de la ville, il errait dans les campagnes et les montagnes. Il se nourrissait des aliments licites qu'il y trouvait. Il y errait ainsi durant vingt jours ou un mois, alors que son père le cherchait en vain jour et nuit. C'était seulement quand quelqu'un des gens de Meyhana allant chercher du bois ou cultiver la terre, ou une caravane, apercevait, par hasard, notre shaykh dans le désert que l'on pouvait donner de ses nouvelles à son père. Celui-ci allait chercher son fils, et notre shaykh ne rentrait alors que pour donner satisfaction à son père. Puis, quand il restait quelques jours, il ne pouvait plus supporter le dérangement que lui causaient les gens, il se sauvait de nouveau et allait errer dans les campagnes et les montagnes.

Quand notre shaykh eut atteint l'état spirituel que l'on sait, on lui demanda : « Shaykh, en ce temps-là, nous te trouvions toujours en compagnie d'un vieillard majestueux. Qui était-ce ? Le Shaykh répondit : «C'était le Khizr. »

J'ai lu le récit suivant de la propre main du shaykh Bu'l Qâsim Djonayd ibn Ali al Sharmaghâni : « J'accompagnais le shaykh Abu Sa'id (que Dieu sanctifie sa chère âme) sur le chemin de Meyhana ; je marchais à côté de lui. Arrivé à la hauteur d'une montagne, il s'adressa au pauvre que je suis : " C'est la montagne d'où Dieu Puissant et Grand éleva Idris au ciel, (sur lui le Salut) ! *Nous l'élevâmes à une place sublime*[44]. " En me disant cela, le Shaykh désigna du doigt la montagne qui est connue sous le nom d'oratoire d'Idris. Elle se trouve à deux lieues de Harv va Tiyârân. Et le Shaykh ajouta : " Dans cette montagne, il y a des êtres qui viennent de l'Orient et de l'Occident pour y veiller la nuit ; il y a aussi de nombreux oratoires. J'y ai séjourné longtemps. Il y existe un plateau qui semble être une partie de la montagne se prolongeant dans le vide, de sorte que si quelqu'un y accède et regarde en bas, la peur lui fera perdre connaissance.

Une nuit où je passais dans cette montagne, j'ai posé mon tapis de prière sur ce plateau et j'ai adressé ces mots à mon âme charnelle : ' si tu dors, tu tomberas et tu seras mis en morceaux. ' Quand j'eus récité une partie du Coran, je me prosternai et le sommeil me surprit : je m'endormis et tombai sur-le-champ. En me réveillant, je me trouvai suspendu dans le vide. Alors je suppliai la protection de Dieu qui par sa Grâce me ramena du vide sur la montagne. "

Le plus souvent, notre shaykh suivait sa retraite au ribât-è-Kohan ; c'est un édifice situé dans le voisinage de Meyhana, sur la route d'Abivard. C'est là que, souvent, il se livrait à ses luttes de purification contre son âme charnelle et à la mortification. Il est aussi à signaler une hauteur, sur la route de Marv, non loin de la porte de Meyhana, hauteur qu'on nomme Za'qal ; à signaler aussi un autre édifice sur le chemin de Tus à deux parasanges de Meyhana, au pied de la montagne. On nomme cet édifice ribât-è-Sarkalla ; encore un autre situé à la porte de Meyhana, sur le chemin qui conduit au cimetière.

*

RÉCIT DU SHAYKH

Le Shaykh a dit : « C'était un jour pluvieux où il y avait beaucoup de boue dans les rues ; j'étais pris d'un serrement de cœur (qabz) et la porte de l'instant de joie m'était fermée. Je me dirigeai vers la maison et m'assis au bas de la porte de l'entrée. Ma mère s'approchant de moi se mit à m'appeler : " Entre, entre ! " disait-elle et moi je lui répondais par des paroles douces. Après que je fus assuré qu'elle s'était éloignée, je pris mes chaussures à la main et je me mis en route. Arrivé au ribât-e-Gurestân, je me lavai les pieds dans le cours d'eau et après m'être chaussé, je frappai à la porte de l'édifice. Le gardien ouvrit et, regardant mes chaussures, il dit : " Avec un temps pareil et avec tant de boue, ses chaussures sont sèches ! " Il était étonné. Or j'entrai dans le ribât. Il y avait là une chambre où je m'enfermai, en mettant une poutre derrière la porte. Alors j'invoquai Dieu en ces termes : " O mon Dieu, ô mon Seigneur ! Je te conjure par Ta Souveraineté, par Ta Divinité, par Ta Grandeur, par Ta Puissance, par Ta Majesté, par Ta Pureté, par Ta

Splendeur, et Ta Suprême Félicité, de ne point me priver de tout ce que j'ai demandé et que Tu m'as accordé, de tout ce que je n'ai point demandé, n'ayant pas été apte à le concevoir, mais dont Tu m'as privilégié, de tout ce qui est dans le Trésor de Ta Science cachée que personne d'autre que Toi ne connaît et auquel personne d'autre que Toi n'a accès. Ne me prive point de tout cela et réalise tous mes souhaits ! " Ayant terminé cette prière, je sortis de là et rentrai à la maison. »

Tous les lieux dont nous avons fait mention, ont été les oratoires de notre shaykh. Tant qu'il vivait à Meyhana, il séjournait souvent dans ces endroits ; il y a encore beaucoup d'autres lieux, mais si l'on fait mention de tous, ce récit sera trop long et le moindre avantage d'en avoir parlé consiste en ce que si quelqu'un par la grâce de Dieu arrive un jour sur ces lieux, il y ferait pèlerinage, prenant conscience que ces lieux portent l'empreinte des pieds de ce grand homme unique de notre ère.

Ainsi notre shaykh sans cesse s'isolait des hommes et en se recueillant dans ces lieux, il s'adonnait à la lutte de purification spirituelle et aux pratiques de mortification. Cependant son père le cherchait partout, et ce n'est qu'après, plus ou moins, un mois de recherche qu'il pouvait le trouver et le reconduire à la maison. Alors il le traitait avec beaucoup d'affection afin qu'il ne repartît pas.

*

RÉCIT DU PÈRE DU SHAYKH

Le père du Shaykh a rapporté ce qui suit : « Tous les soirs, après la prière du soir, je rentrais à la maison, je verrouillais la porte et je veillais à ce que Bu Sa'id se couchât. Je ne me couchais que lorsque je m'étais assuré qu'il était endormi. Une nuit, je me réveillai ; il était minuit et Bu Sa'id n'était pas là ; je le cherchai partout dans la maison ; mais je ne le trouvai point. Le verrou de la porte était levé. Je me recouchai, restant attentif. A l'aube, au moment de la prière matinale, il rentra, verrouilla la porte, remit son vêtement de nuit et se coucha. Je le surveillai pendant plusieurs nuits ; il continua d'agir de la même manière. Je fis semblant de tout ignorer en continuant à le surveiller. Cependant, mon cœur se laissait emporter par mille

inquiétudes, selon l'expression : " L'ami sincère s'adonne facilement aux pires inquiétudes. " Je me dis : il est jeune et selon l'expression : " *La jeunesse est une sorte de folie* ", il se peut que de mauvais compagnons l'aient détourné du droit chemin. Or, une nuit, je me décidai à le surveiller afin de savoir où il allait et ce qu'il faisait ; cette nuit-là, lorsqu'il se leva, je me levai et le suivis. Il alla jusqu'à ce qu'il arrivât au ribât-e-Kohan. Il y entra et ferma la porte. Je montai sur le toit du ribât ; je le vis entrer dans l'oratoire du ribât dont il ferma la porte. Je l'observais par la lucarne. Il y avait là une poutre à laquelle était attachée une corde. Dans un coin de l'oratoire, on avait creusé un puits. Il prit la poutre et la porta vers le puits, il la lia par la corde à son pied et la posa sur le puits. Il se suspendit ainsi à la poutre, dans le puits, la tête en bas ; alors il se mit à réciter le Coran ; je l'écoutais ; au petit matin, il termina la récitation de tout le Coran. Il se retira du puits, posa la poutre à sa place, sortit de l'oratoire pour faire ses ablutions rituelles. Je descendis du toit et rentrai précipitamment à la maison où je me couchai comme à l'accoutumée. Il rentra et, comme les nuits précédentes, il se coucha ; mais c'était tout juste le moment de se lever. Donc je me levai, feignant de ne rien savoir, je le réveillai pour que nous allions ensemble à la prière commune, dans la mosquée. Par la suite, je continuai de le surveiller ; il persista longtemps dans cette pratique de mortification.

Sans cesse, notre shaykh balayait les mosquées. Il aidait les faibles dans leurs besognes. La plupart des nuits, il montait sur l'arbre qui se trouve aujourd'hui à la porte de son tombeau, afin de se suspendre à l'une de ses branches durant des heures. Dans toutes ces positions, il ne cessait de réciter des litanies. Pendant les froids les plus rudes, il faisait l'ablution rituelle de son corps, à l'eau froide. Il faisait le service des pauvres. »

Un jour, notre shaykh dit, au cours d'un entretien : « Il est arrivé un moment où j'ai pensé avoir acquis la science, la pratique de la dévotion et de la méditation constante sur Dieu. J'ai conclu qu'il me fallait dépasser tout cela. Ayant réfléchi, je ne pus trouver ce dépassement que dans le service des pauvres. En effet, quand Dieu veut du bien à l'un de ses adorateurs, il le conduit à s'humilier soi-même. Ainsi, m'étant mis au service des pauvres, je nettoyais leurs latrines. M'étant consacré quelque

temps à ces tâches, celles-ci me devinrent comme une seconde nature. Puis, je me mis à quêter pour les pauvres, car je ne trouvai, pour moi-même, rien de plus pénible que cela : au début, lorsque les gens me voyaient, ils me donnaient un dinar ; après quelque temps, l'aumône tomba jusqu'à un seul dirham ; cela se réduisit à un raisin sec ou à une noix et, enfin, il arriva un moment où l'on ne donnait même pas cela. Donc, ayant un groupe de pauvres à ma charge, et ne voyant aucune issue, je leur sacrifiai mon turban ; ensuite, je vendis mes chaussures, puis la doublure de mon habit, et, à la fin, mon habit même. Un jour, mon père me rencontra sans habit et la tête nue. Impatienté, il s'écria : " Mon fils ! que dire de cela ? — Cela, répondis-je, on le nomme un je-ne-sais-quoi de Meyhana. " »

Donc, notre shaykh balayait les mosquées, sacrifiait ses biens et même sa dignité aux derviches et aux pauvres gens. Il offrait même jusqu'à la dernière bouchée de son pain. Quand surgissait un problème qu'il ne pouvait résoudre, il allait, pieds nus, jusqu'à Sarakhs, trouver le maître Bu'l Fazl-e-Hasan qui l'aidait à le résoudre. Puis, notre shaykh revenait à Meyhana.

Le récit suivant a été rapporté, par une transmission solide d'après le shaykh Abd al Samad qui était l'un des disciples du Shaykh : très souvent, lorsque le Shaykh se rendait à Sarakhs, il marchait dans l'air, entre le ciel et la terre ; mais ce n'est que les maîtres spirituels du soufisme qui pouvaient l'apercevoir en cet état. Or le maître Bul'Fazl avait un disciple, nommé Ahmad. Un jour, celui-ci aperçut notre shaykh marchant dans l'air ; il se précipita auprès du Maître Bu'l Fazl et lui dit : « Le shaykh Bu Sa'id de Meyhana arrive, marchant entre le ciel et la terre. — As-tu vu cela ? — Je l'ai vu. — Tu ne partiras pas de ce monde avant de devenir aveugle. »

Le shaykh Abd al Samad a dit : « A la fin de sa vie, Ahmad devint aveugle, tout comme l'avait prédit le Maître Bu'l Fazl. »

*

REMISE DU MANTEAU MYSTIQUE

Lorsqu'il se fut adonné quelque temps de cette façon aux luttes de purification spirituelle, il alla à Sarakhs, chez Bu'l Fazl-e-Hasan

auprès duquel il resta encore un an. Le maître lui ayant prescrit diverses pratiques de mortification, lui remit le manteau mystique (Khirqa). Cette information provient de transmission peu sûre. Le récit véridique est que notre shaykh, durant toute la vie de Bu'l Fazl-e-Hasan, se livra à des exercices de dévotion et à des pratiques de mortification, qu'il ne reçut pas le manteau mystique de la main du maître Bu'l Fazl-e-Hasan et que, après la mort de celui-ci, il alla rejoindre Bu Abd-al-Rahmân Solami[45], de qui il reçut le manteau (Khirqa). Or celui-ci avait reçu l'habit de la main de Bu'l Qâsim Nasrâbâdi[46], celui-ci de la main de Shibli[47], celui-ci de la main de Djonayd, celui-ci de la main de Sariyy-e-Saqati, celui-ci de la main de Ma'ruf Karkhi, celui-ci de Dja'far-Sâdiq, celui-ci de la main de son père Mohammad Bâqir, celui-ci de la main de son père Ali Zayn al Abidin, celui-ci de la main de son père Hosayn, celui-ci de la main de son père, le Commandeur des croyants Ali ibn Abi Tâlib, celui-ci de la main de Mohammad l'Elu[48].

Quand notre shaykh reçut le manteau, il retourna auprès de Bul' Fazl-e-Hasan (suivant ce récit contesté). Celui-ci lui dit : « Maintenant tout est terminé. Il faut retourner à Meyhana pour diriger les hommes vers Dieu et leur prodiguer des conseils. » Le Shaykh regagna Meyhana suivant l'ordre du Maître. Il persista dans ses luttes de purification spirituelle et ses exercices de mortification, en dépassant les prescriptions du Maître. Pendant ce dernier séjour à Meyhana, le Shaykh fut l'objet de la vénération publique, ce qu'il relata un jour lui-même, au cours d'un entretien.

Voici comment : un jour on posa une question à notre shaykh, à propos de ce verset du Coran : « *Ensuite ils sont rendus à Dieu, leur véritable maître*[49]. » — « Ce verset, dit notre shaykh, se rapporte aux hommes voués à la spiritualité et c'est l'état de leur dernière étape qui vient après tous les efforts, toutes les pratiques de dévotion, tous les voyages, les stations, les souffrances, les détresses et les diffamations. Ils doivent subir toutes les humiliations qui apparaissent les unes après les autres. Ils sont conduits vers la porte de la contrition pour qu'ils fassent d'abord acte de contrition, à la grande joie de leurs ennemis, et puis amenés à l'humiliation de leur âme charnelle. Ils endurent toutes ces souffrances en apportant, dans toute la mesure du

possible, quelque repos aux hommes. Ensuite, ils s'attachent à diverses pratiques de piété : ils veillent la nuit, ils jeûnent le jour, ils suivent fidèlement la loi divine — ils entreprennent chaque jour une nouvelle tâche, en s'imposant maintes pratiques de dévotion. J'ai accompli tout cela. Au début, je me suis imposé dix-huit tâches pour me délivrer des charges de dix-huit mille mondes ; j'ai jeûné continuellement, je me suis abstenu de nourriture prohibée, j'ai, sans cesse, psalmodié les litanies, j'ai veillé pendant la nuit, je me suis abstenu de me coucher ; si je m'endormais ce n'était qu'en m'accroupissant, je ne me suis assis que face à la qibla [50] ; je n'ai pas cherché le repos même en m'adossant à quelque appui. Je n'ai jamais jeté un regard impudique sur les jouvenceaux. J'ai résisté à la tentation des choses prohibées et à leur esclavage. Je n'ai pas mendié. Dans ma soumission aux décrets divins, j'ai maintenu une observance continue. Je me suis toujours contenté de peu. J'ai sans cesse, fréquenté la mosquée. Je ne suis pas allé dans les bazars, car le prophète a dit : " Le pire de tous les lieux est le bazar et le meilleur de tous les lieux est la mosquée. " Dans tout ce que j'ai accompli j'ai suivi l'exemple du Prophète. Tous les jours, j'ai récité une fois le Coran d'un bout à l'autre. Doué de la vue, j'ai vécu comme un aveugle ; doué de l'ouïe, j'ai vécu comme un sourd ; pourvu d'une langue, j'ai vécu comme un muet. Pendant toute une année, je n'ai parlé à personne. On m'a traité de fou et j'ai supporté cette qualification en vertu de cette tradition : " *La foi du fidèle ne devient parfaite que si les gens le croient fou.* " J'ai accompli tout ce dont j'avais lu ou entendu dire que le Prophète l'avait fait ou prescrit. J'avais entendu que le Prophète, lors de la bataille de Ohod, fut blessé au pied de sorte qu'il ne pouvait plus se tenir sur ce pied ; c'est pourquoi il faisait ses prières en se tenant sur les orteils ; pour suivre son exemple, je me suis tenu debout sur les orteils et dans cette position, j'ai accompli des prières à quatre cents prosternations. Dans mes gestes extérieurs comme dans mes attitudes intérieures, je me suis conformé à la tradition de sorte que cette habitude m'est devenue une seconde nature. J'avais entendu dire et lu dans les livres que Dieu a créé des anges qui Le prient la tête renversée. Pour suivre leur exemple, je me suis mis la tête par terre et j'ai demandé à mon épouse, la mère de Bu Tâhir, — que Dieu l'assiste —

d'attacher par une corde mes pieds au mur et de me laisser en cette position ; j'ai prié alors en ces termes : " Seigneur, je ne veux pas de mon moi ! Libère-moi de mon moi ! " et en cette posture, j'ai récité le Coran. Quand j'arrivai à ce verset : " Dieu vous suffira contre eux. Il entend tout, Il est Omniscient[51] ! ", le sang me sortit des yeux et je perdis connaissance. Tout se transforma par la suite. Et combien d'autres exercices de ce genre que la parole ne pourrait décrire et pour lesquels j'ai obtenu, à la fin, l'assistance et les faveurs divines ! Mais j'ai eu un moment l'illusion que c'était moi qui accomplissais tout cela. Sa grâce s'est manifestée pour me montrer qu'il n'en était rien, que tout cela était faveur divine. Donc, je me suis repenti et j'ai reconnu que j'avais eu des illusions. Si maintenant tu disais : " Je ne suivrais pas cette voie parce que c'est une illusion ", je répondrais : " C'est par ton refus que tu es dans l'illusion ; tant que tu n'auras pas éprouvé tout cela, cette illusion ne te sera pas révélée ; tu ne découvriras l'illusion que lorsque tu auras accompli toutes les obligations de la Loi : l'illusion atteint-elle la foi ? Mais la foi tient de la Loi ; ne pas accomplir tes devoirs d'obligation religieuse c'est de l'infidélité ; et les accomplir tout en te considérant (comme auteur de tes actes) c'est le dualisme ; tu es et Il est ; il y a là deux êtres : cela c'est l'association ; donc il faut anéantir ton moi. "

Or je fis une retraite durant laquelle je fus pris du désir d'anéantir mon moi ; une lumière apparut qui dissipa les ténèbres de mon être ; Dieu Grand et Puissant me révéla que celui-là n'était pas moi et celui-ci, non plus n'était pas moi ; celui-là était Sa faveur et celui-ci était Sa grâce. En dehors de Sa souveraineté, de Sa bienveillance et de Sa bonté, rien n'existe. Or je devins tel que je disais, sans cesse :

Quand j'ouvre les yeux, je ne vois que Ta beauté ;
Alors tout mon être devient un cœur pour que nous échangions des confidences ;
Je me défends de parler avec les autres ;
Là où l'on parle de Toi, je fais durer la conversation.

Donc que le respect et la vénération populaires furent tels que des disciples se réunirent autour de moi pour se tourner

vers Dieu et que les voisins, par suite du respect que je leur inspirais, ne burent plus de vin. Le témoignage de leur vénération en vint au point qu'on achetait à vingt dinars l'écorce de melon que je laissais tomber. Un jour, je montais un animal de selle ; il fit ses besoins et les gens ramassèrent les excréments de l'animal pour les appliquer sur leur visage. Alors Dieu me montra que rien de tout cela n'était de moi ; une voix s'éleva de la mosquée récitant ce verset : " *Ne te suffit-il pas du témoignage de ton Seigneur*[52] *?* " Une lumière jaillit en mon cœur et la plupart des voiles disparurent. Parmi les hommes, ceux à qui j'avais inspiré de la vénération se détournèrent de moi et cela à tel point qu'ils allèrent auprès du juge témoigner de mon impiété. Partout où il m'arrivait de passer, ils s'écriaient : " Sous l'effet néfaste de cet homme, nulle plante ne poussera plus sur cette terre. " Il en fut ainsi jusqu'à un jour où j'étais assis dans la mosquée ; les femmes montèrent sur le toit de la mosquée et jetèrent des immondices sur ma tête. J'entendis alors la voix répéter : " *Ne te suffit-il pas du témoignage de ton Seigneur ?* " L'hostilité alla jusqu'au point que les fidèles refusèrent d'assister à la prière commune en affirmant : " Tant que cet homme insensé sera dans cette mosquée, nous nous abstiendrons de pratiquer la prière commune "; et moi je disais :

Tant que je fus lion, je fis des panthères ma proie ;
De tout combat où je voulus vaincre, je sortis vainqueur ;
Dès l'instant où j'embrassai Ton amour,
Même un renard boiteux put me chasser de la jungle.

« Par suite de tout cela, un état de serrement de cœur s'empara de moi ; alors, en cet état et préoccupé par cette idée, j'ouvris au hasard le Coran ; le verset suivant se présenta à mon regard : " ... *Nous vous éprouvons par le bien et par le mal en vue de la tentation et c'est à nous que vous serez ramenés*[53]. " Dieu disait ainsi : " Tout cela est épreuve, qu'il y ait du mal ou du bien ; ne te soumets ni au mal ni au bien, retourne à Nous. " Depuis lors je n'existais point ; rien n'existait en dehors de Sa Grâce. »

Aujourd'hui, en toute circonstance, Bokhârâ tient la place [de Baghdâd.

La victoire s'installe là où se trouve le souverain du [Khorâsân.

Ce chapitre fut narré par notre shaykh au cours d'une réunion. Sur ces entrefaites, le père et la mère du Shaykh moururent et le Shaykh fut ainsi délivré du lien qui le liait au respect de leur opinion. Il se dirigea vers le désert qui se trouve entre Sarakhs et Bâvard[54]. Pendant sept ans, il se livra, dans ce désert, aux pratiques et aux exercices de mortification, et aux luttes de purification spirituelle, en sorte qu'il ne rencontra personne et que nul ne sut comment il se nourrissait durant cette période de sept ans.

Nous avons entendu de nos maîtres — et cela était répandu parmi le peuple et l'élite — que, pendant ces sept années, il se nourrissait de branches de tamaris.

On a rapporté ceci : quand le Shaykh (que son âme soit sanctifiée) eut atteint le degré de spiritualité que l'on sait, un jour il était assis à la porte de l'oratoire et mangeait des morceaux de melon que l'un de ses disciples tournait avec un canif, dans la poudre de sucre. L'un des opposants qui passait par là dit : « Quel goût a ce que tu manges en ce moment et quel goût a dû avoir ce que tu aurais mangé pendant sept ans dans le désert ? Lequel est plus agréable ? » Le Shaykh répondit : « Tous les deux ont le goût de l'Instant présent. Si l'Instant présent a pour attribut la joie, les branches de tamaris seront plus agréables que ce melon ; mais si l'Instant présent est fait de tristesse — car enfin, *c'est Dieu qui resserre ou étend*[55] — alors, la chose la plus agréable, même sous une couche de cette poudre de sucre, sera plus désagréable que ces épines-là. »

C'est pour cette raison que notre shaykh a dit : « Celui qui m'a connu au commencement est devenu un croyant véridique, mais celui qui m'a connu à la fin est devenu un impie (Zendiq). » Il voulait dire qu'au commencement de son état mystique il s'adonnait à la mortification et à la lutte de purification spirituelle et comme les hommes, en leur majorité, sont superficiels, prêtant foi aux apparences, ils observaient cette vie dure que menait le Shaykh et ces pratiques de dévotion dans la voie divine, alors leur foi dans cette voie augmentait et ils atteignaient le degré

des croyants véridiques ; mais à la fin, c'était le temps de la vision de l'Etre divin et le temps où ces pratiques d'antan avaient apporté leurs fruits et de toute façon c'était l'état du repos et du bien-être et qui était opposé à celui du commencement ; ainsi les gens contestaient ce qui était la Vérité ; et celui qui conteste la Vérité est un impie.

Dans la réalité perceptible il existe de nombreux exemples de cela ; en voici un : quelqu'un désire se rapprocher d'un roi, pour accéder au rang de confident du roi. Il lui faudra endurer beaucoup de peines et de malheurs afin de gagner la confiance royale ; il lui faudra éprouver la souffrance de la chaleur et du froid, supporter l'humiliation des hommes dignes et des gens indignes, entendre des insultes et se résigner à tout cela avec un cœur joyeux et un visage souriant ; il lui faudra répondre à chaque violence par une politesse, à chaque injure par une prière et par une louange, cela jusqu'à atteindre la dignité de confident du roi. Parmi des milliers d'hommes il y en a à peine un seul qui puisse accomplir tout cela et s'il l'accomplit, atteindra-t-il ou non ce grade ? Dans le cas où l'honneur de la faveur du roi et de la gloire de la proximité de la cour royale seraient acquises, il lui faudrait encore rendre d'innombrables services en vue de gagner la confiance du souverain. Quand enfin le souverain lui accorde sa confiance et la dignité de confident, toutes ces dures épreuves et les dangers mortels seront terminés et ce sera le temps de grandeurs, de dignité et de prospérité ; alors, apparaîtront diverses sortes de bonheurs et de plaisirs. Ainsi cet homme n'aura d'autre service à remplir que d'accompagner le roi ; car il ne pourra plus, même un seul instant, ni de jour, ni de nuit, s'éloigner de la présence royale. Et cela afin qu'à chaque instant où le souverain le demande, qu'il désire lui confier un secret ou lui accorder l'honneur d'une conversation, il soit présent. Ces idées sont fort claires et l'analogie avec ce qui vient d'être dit est bien manifeste.

Notre shaykh a dit : « Chaque fois que j'avais un problème à résoudre, je me rendais à Sarakhs, durant la nuit, auprès du maître Bu'l Fazl-e-Hasan et je retournais, dans la nuit même, après avoir trouvé auprès du maître une solution à mon problème. »

Or après sept années de retraite dans le désert notre shaykh retourna enfin à Meyhana.

*

LES VOYAGES

Notre shaykh a dit : « Ensuite, j'ai éprouvé le besoin de rencontrer le shaykh Bu'l 'Abbâs-e-Qassâb[56] qui était le dernier des guides spirituels. Le maître Bu'l Fazl était retourné à Dieu. Tant qu'il était en vie, c'était à lui que j'avais recours pour tout problème ; après sa disparition personne ne m'était désigné, excepté le shaykh Bu'l 'Abbâs-Qassâb. (Notre shaykh n'a appelé personne shaykh d'une manière absolue, excepté le shaykh Bul' 'Abbâs-Qassâb. Il appelait le maître Bu'l Fazl-e-Hasan, « maître », car celui-ci était son maître d'initiation.)

« Donc, je partis pour Amol[57] — dit notre shaykh — par la route de Bâvârd et de Nasâ[58], car j'avais l'intention d'aller en pèlerinage sur les tombes des guides spirituels. Dans ce voyage, Ahmad Nadjdjar[59] et Mohammad-e-Fazl m'accompagnaient (Mohammad Fazl fut le disciple et le compagnon de notre shaykh, du début jusqu'à la fin. Son tombeau est voisin de celui du maître Bu'l Fazl-e-Hasan, à Sarakhs). Nous allâmes, tous trois, à Bâvard et, de là, en passant par Darré-yè-Gaz, nous nous rendîmes à Shâh-Meyhana (c'est un village dépendant de Darré-yè-Gaz).

*

ABU SA'ID ET LE VIEUX CULTIVATEUR

Le Shaykh ajoute : « Ensuite, nous décidâmes d'aller en pèlerinage sur la tombe du Maître (pir) Bu 'Ali. J'avais l'esprit préoccupé par une pensée. Quand nous arrivâmes près de la tombe du Maître, nous aperçûmes un rocher au pied duquel coulait un ruisseau. Sur ce rocher, nous fîmes nos ablutions rituelles et nous accomplîmes une prière à deux prosternations. Alors nous vîmes un garçon qui, poussant un bœuf, labourait la terre ; auprès de lui, un vieillard semait des grains de millet, il avait l'air ébloui et, de temps à autre, se tournant vers la tombe, il jetait un cri. Une inquiétude envahit mon cœur. Le vieillard s'approcha de nous et nous salua. " Pourrez-vous alléger

la peine du vieillard que je suis ? " nous demande-t-il. " Si Dieu le veut. — Voici la pensée qui me serre en ce moment le cœur : imaginez que Dieu, en créant cet univers, n'ait créé aucune créature, qu'il ait empli de grains de millet toute l'étendue de cet univers, de l'est à l'ouest et du ciel à la terre, qu'il ait ensuite créé un oiseau en lui assignant comme nourriture un seul grain tous les mille ans, qu'il ait alors créé un homme en mettant dans son cœur la flamme de cette inspiration (mystique) et qu'il lui ait dit : ' Tant que cet univers ne sera pas vidé de ces grains de millet par cet oiseau, tu n'atteindras point le But et tu continueras d'être consumé par cette flamme et cette douleur ' ; or si Dieu avait agi ainsi, c'eût été encore hâter l'événement. " » Le Shaykh a dit : « Grâce à ce vieillard, l'avènement de la révélation (que nous attendions) se réalisa et notre problème fut élucidé [60]. » Lorsque nous arrivâmes sur la tombe de Bu 'Ali, nous reçûmes maintes faveurs divines. De là, nous nous dirigeâmes vers Nasâ.

Avant d'arriver à la ville de Nasâ, le Shaykh se trouva aux abords d'un village ; il voulut y faire halte ; il demanda le nom de ce village. On lui répondit : « Andarmân (Reste là). Non, dit le Shaykh, nous n'y entrons pas pour ne pas rester là ! » Donc il n'entra pas dans ce village et il n'entra pas non plus dans la ville de Nasâ, il traversa les villages qui se trouvent au bas de cette ville. Il fit halte dans le village de Radân (les sages). Ensuite il se dirigea vers la ville de Yaysama. En ce temps-là le shaykh Ahmad Nasr, l'un des grands maîtres spirituels, était à Nasâ dans le khânegâh de Sarâvi, qui se trouve en haut de la ville, à côté du cimetière, sur le mont qui abrite les tombes des guides mystiques. C'est là en effet que le maître Abu Ali Daqqâq [61] a bâti un khânegâh. Ce soir-là il s'endormit, il vit en songe le Prophète qui en désignant l'endroit où se trouve aujourd'hui le khânegâh des soufis, lui dit : « Construis ici un khânegâh pour les soufis » ; et le Prophète traça une ligne autour de ce lieu afin de déterminer la grandeur du bâtiment. Le lendemain, le maître Bu Ali se leva et alla vers ce terrain ; la ligne que le Prophète avait tracée était encore apparente et tout le monde l'observa. Donc le maître Bu Ali construisit le khânegâh sur ce terrain suivant la ligne tracée. Depuis lors de nombreux hommes vénérables et guides spirituels ont foulé le sol de ce khânegâh. Et ce monument,

dans ses parties principales, subsiste encore de nos jours. Dans le cimetière, situé sur le chemin de la montagne et à côté du khânegâh se trouvent les tombes de quatre cents guides mystiques, parmi les plus grands et les plus vénérés des hommes de Dieu. C'est pour cette raison que les soufis surnomment la ville de Nasâ la « petite Syrie ». Car il y a autant de tombes d'amis de Dieu dans la ville de Nasâ qu'il y a de tombes de Prophètes en Syrie. La terre de Nasâ est une terre précieuse. De tout temps l'existence des grands Shaykhs, des hommes possédant des pouvoirs surnaturels et parvenus aux états mystiques suprêmes lui a assuré sa parure. Les guides spirituels ont dit : « Chaque fois que des troubles et des calamités s'abattent sur le Khorâsân, ils s'effacent dès qu'ils s'approchent de Nasâ. De notre temps nombre de fois nous avons observé ce fait : car durant cette période de trente et quelques années où troubles, pillages et dévastations se sont succédés, toute calamité dirigée vers cette ville a été éloignée par la grâce de Dieu et par les miracles des hommes de Dieu. Même de notre temps qui est celui de la disette de la croyance et du manque de la foi musulmane et plus particulièrement dans le Khorâsân, où du soufisme il ne reste plus ni état intérieur, ni simple apparence ni même un nom, là, dans la ville de Nasâ, il existe des maîtres spirituels bienheureux, des guides pourvus d'états et d'instants mystiques (Hâlât-awqât). Qu'ils demeurent en vie pendant de longues années ! Et c'est ainsi que se révèle le sens de cette tradition : C'est grâce à eux que la pluie tombe et que la nourriture est offerte... »

Dans cette ville (Nasâ) il existe aussi nombre de femmes de haute spiritualité qui y vivent sous le voile et dont on ne trouve point d'exemple dans d'autres pays. Bien que la plupart des hommes de Dieu, suivant cette tradition : « Ils sont sous le voile de mon manteau, personne d'autre que Moi ne peut les reconnaître », sont loin des regards des hommes, les effets de leur vie pieuse et les faveurs de leurs prières sont fort nombreux.

Or le shaykh Ahmad Nasr avait dans le khânegâh de Sarâvi une retraite appelée aujourd'hui : « La chambre du Shaykh. » De sa retraite, sortant la tête et s'adressant à un groupe de disciples qui était assis sous le portique du khânegâh, il dit : « Quiconque désire rencontrer le Faucon royal de la voie spirituelle, qu'il se rende à Yaysama ! »

Or le Shaykh a dit : « Ayant passé Nasâ, nous nous dirigeâmes vers Yaysama, car nous avions à faire pèlerinage sur la tombe de Ahmad-e-'Ali [62]. » Le village de Yaysama où se trouve la tombe de Ahmad-e-'Ali est un village situé à deux parasanges de Nasâ. Ahmad-e-'Ali est l'un des guides spirituels les plus renommés du Khorâsân. Il était disciple du shaykh Othmân de Hira [63]. Le shaykh Abd-al-Rahmân Solami, dans son livre *Les classes de soufis*, le mentionne sous le nom de Mohammad Aliyân Nasâvi ; mais dans la région de Nasâ il est connu sous le nom d'Ahmad-e-'Ali.

Il était parvenu aux états mystiques supérieurs et possédait des pouvoirs surnaturels évidents. En voici un : lorsque notre shaykh rentra de ce voyage au cours duquel il reçut tant de grâces, il envoya son fils aîné, Abu Tâhir, à Nasâ pour quelque affaire. Arrivé à Nasâ, Khâdjé Bu Tâhir fut atteint d'un mal au pied, de sorte qu'il ne pouvait plus bouger. Or pendant l'absence de celui-ci, le Shaykh eut à Meyhana un fils qu'il nomma Motahhar. Comme il connaissait la maladie de Bu Tâhir par intuition et vue intérieure, il appela un derviche et lui dit : « Il faut aller à Nasâ auprès de Bu Tâhir. » Et il écrivit une lettre à Khâdjé Bu Tâhir en ces termes : « Au nom de Dieu miséricordieux, nous attachons ton bras à celui de ton frère. Nous sommes informé que tu souffres d'un mal au pied. Il faut aller sur la tombe de Ahmad-e-'Ali à Yaysama, afin que ce mal soit guéri, si Dieu le veut. »

Après avoir reçu cette lettre, Khâdjé Bu Tâhir décida de faire le pèlerinage. On le transporta sur une litière jusqu'à Yaysama où il passa une nuit, sur la tombe de Ahmad-e-'Ali. Le lendemain, Dieu lui accorda la guérison et la douleur disparut.

*

QUESTIONS POSÉES PAR LE VIEUX BOUCHER DE YAYSAMA

Le Shaykh a dit : « Nous fîmes le pèlerinage sur la tombe d'Ahmad-e-'Ali, nous avions devant nous l'avènement d'une révélation [Waqi'a]. Nous entrâmes donc dans ce village pour le traverser. Un vieux boucher qui était assis sur la banquette de

sa boutique, s'approcha de nous et nous salua. Il envoya vers nous un commis pour savoir où nous faisions halte. Dans une mosquée qui se trouvait au bord de la rivière, nous nous arrêtâmes, nous fîmes nos ablutions rituelles et nous accomplîmes une prière à deux prosternations. Le vieillard arriva, nous apportant un repas. Après que nous eûmes mangé, le boucher dit : " Y a-t-il, parmi vous, quelqu'un qui réponde à une question ? " Mes compagnons me désignèrent du doigt. Il se tourna donc vers moi : " Quelle est la condition du service et celle du travail à gage ? " Je lui répondis en me référant à la science de la Loi religieuse [Shari'at]. " As-tu quelque chose d'autre à ajouter ? " me demanda-t-il. Je demeurai silencieux. En me lançant un regard pénétrant, le vieil homme reprit : " Ne parle plus de celle que tu as répudiée. " Il voulait dire ceci : Tu as déjà répudié la science exotérique ; je t'ai posé une question et tu as commencé à répondre en te référant à la science de la Loi. Puisque tu l'as répudiée, ne te retourne plus vers elle. Voici comment notre shaykh répudia la science de la Loi.

Lorsque Loqmân amena notre shaykh chez Bu'l Fazl-e-Hasan, à Sarakhs, et que celui-ci lui prescrivit les pratiques de mortification, notre shaykh se détourna de la science discursive (ilm qâlat) vers la science extatique (ilm Hâlat). Alors il enterra tous les livres qu'il avait lus et tous ceux qu'il avait écrits ; et sur cet emplacement, il éleva une estrade où il planta une tige de myrte qui végéta en peu de temps et devint un grand arbre aux branches et au feuillage abondants que les habitants de notre région, lors de la naissance d'un enfant ou de la toilette mortuaire et l'enveloppement du mort dans le linceul, utilisaient pour la bénédiction et qu'on emportait dans les pays lointains. De notre temps encore, cet arbre demeurait toujours frais et verdoyant. Mais lors des troubles provoqués par l'invasion des Qozz, quand il y a trente-cinq ans, survint la catastrophe du Khorâsân (où depuis il y va de mal en pis), cet arbre comme d'autres vestiges de la vie de notre shaykh périt.

Le Shaykh a lui-même dit un mot à ce sujet lors d'un entretien : « Au commencement, lorsque cette inspiration mystique nous fut accordée, nous possédions des livres en nombre considérable et des opuscules en quantité abondante. Nous les prenions et les étudiions un à un, mais nous ne trouvions point de quiétude.

Alors nous avons invoqué Dieu en ces termes : " Dieu ! l'étude de ces livres ne procure point de repos à notre esprit ; au contraire ces études nous privent de Toi. Accorde-nous la faveur d'un bien par lequel nous puissions nous passer de tout et dans lequel nous ne trouvions que Toi. " Dieu nous accorda sa grâce. Or nous abandonnâmes ces livres les uns après les autres et chaque fois nous éprouvions quelque quiétude. Ainsi nous arrivâmes aux livres de commentaire du Coran. Nous commençâmes par la sourate préliminaire pour arriver ensuite à la sourate « La Génisse », puis à « La Famille d'Imrân », puis à la sourate « Les Femmes », puis à la sourate « Les Troupeaux », jusqu'à ce verset : « Dis-leur : Dieu, et puis laisse-les se divertir dans leur discussion futile. » Ici nous laissâmes le livre. Nous fîmes beaucoup d'efforts pour avancer encore d'un verset ; mais ce fut impossible. Alors nous abandonnâmes le livre aussi.

Au moment où le Shaykh enterrait ses livres, on en avertit son père. Celui-ci arriva et s'adressant à son fils, lui dit : « Bu Sa'id ! Que fais-tu donc ? » Le Shaykh répondit : « Te rappelles-tu le jour où je vins dans ta boutique et te demandai : " Qu'y a-t-il dans ces sacs ? " tu me répondis : " Dans ces sacs, il y a du je-ne-sais-quoi de Balkh ! — Oui, je m'en souviens. — Eh bien, cela, c'est du t'en-fais-pas de Meyhana. " »

Au moment où il jetait de la terre sur ses livres, il dit en les regardant : « Quels excellents guides vous étiez ! Mais, après avoir atteint le But, il est absurde de se soucier des guides. »

Après cet événement, on entendit cette autre phrase sortir de la bouche bénie du Shaykh : « Le premier pas dans cette voie est la destruction des pupitres et des livres et l'oubli des sciences. »

Après avoir enterré ses livres, lorsque le Shaykh planta la tige de myrte et qu'il fit couler de l'eau dessus, quelques personnages lui dirent : « Shaykh ! Il eût été préférable que ces livres fussent offerts à quelqu'un qui aurait pu en tirer quelque profit ? » Le Shaykh répondit : « Nous avons voulu délivrer complètement notre cœur de la reconnaissance et du souvenir de la présentation des cadeaux. »

Par ailleurs, ces mots sont tombés de la bouche bénie du Shaykh : « Un jour, je regardais un opuscule appartenant à l'imâm Hamdân. Alors, j'entendis ces mots : " De nouveau, tu te remets aux opuscules ! veux-tu que Nous t'y renvoyions ? " »

Le Shaykh a ajouté : « Nous fîmes contrition et demandâmes sans cesse pardon jusqu'à ce qu'il nous fût accordé. »

Un des compagnons du Shaykh a rapporté ce qui suit : « Un soir, le Shaykh gémissait dans son oratoire et cela dura jusqu'à l'aube ; ce qui me causa de la peine et m'empêcha de fermer l'œil jusqu'au lever du jour. Le lendemain, le Shaykh parut. Je lui demandai : " Qu'y avait-il cette nuit pour qu'on entende le Shaykh gémir toute la nuit sans cesse ? " Il répondit : " Hier, j'avais vu dans la main d'un savant un opuscule que j'avais emprunté et lu. Dans la nuit, je fus châtié par un mal de dents ; c'était pour me dire : ' Pourquoi revenir à ce que tu as répudié ? ' " »

Le Shaykh a dit : « Ce vieux boucher dit : " Tant que tu ne t'es pas libéré, tu ne seras pas un bon serviteur de Dieu et tant que tu n'es pas un serviteur à gages pur et vertueux, tu ne trouveras point le paradis. " » Le Shaykh ajouta : « La révélation que nous devions avoir fut expliquée grâce aux paroles de ce vieillard. »

*

PRISE DU DEUXIÈME MANTEAU

De là, le Shaykh partit pour 'Amol, afin de rencontrer Bu'l 'Abbâs-è-Qassâb. Il resta auprès de lui durant un an. Le Shaykh Bu'l 'Abbâs-è-Qassâb avait, dans son khânegâh, une retraite semblable à un enclos ; il y vécut retiré pendant quarante et un ans, au milieu des soufis. Le shaykh Bu'l Abbâs offrit à notre shaykh une retraite, en face de la sienne... Notre shaykh y passait toute la nuit et s'attachait continuellement à ses pratiques de mortification. Une nuit, le shaykh Bu'l Abbâs ayant été saigné et la bande de pansement s'étant défaite, la veine se rouvrit, sa main et son vêtement furent tachés de sang ; alors il sortit de sa retraite, et comme le shaykh Bu Sai'd prêtait une attention constante aux états et aux propos de Bu'l Abbâs il sortit, lui aussi, lui lava la main et refit le pansement. Il lui prit son vêtement et lui offrit le sien ; puis, mettant un vieux vêtement, il se mit à purifier l'habit du shaykh Bu'l 'Abbâs, le fit sécher et le lui porta dans la nuit même. Le shaykh Bu'l 'Abbâs lui dit : « Maintenant, c'est à toi de porter cet habit. — Que le

Shaykh veuille bien, dit Bu Sa'id, m'en vêtir de ses mains bénies. » Le shaykh Bu'l Abbâs l'en revêtit de ses mains, et ce fut le deuxième manteau qu'obtint le Shaykh.

*

MYSTÈRE DE LA VÊTURE DU MANTEAU MYSTIQUE

En effet, que personne ne s'imagine que si l'on reçoit de la main d'un guide spirituel un habit, on ne pourra plus en recevoir un deuxième de la main d'un autre guide, car le mystère de la vêture du manteau mystique consiste en ceci : un guide de la voie spirituelle est en état d'offrir le manteau et mérite la dignité de maître spirituel lorsque ayant acquis la science de la Loi religieuse (Shari'at), de la Voie mystique (Tariqat) et celle de la Vérité (Haqiqat) il met, parfaitement, en pratique ses connaissances en ces trois sciences, après avoir vu et connu toutes les étapes et stations de cette Voie, et après avoir été purifié quant à ses attributs humains et délivré de l'empire de l'âme charnelle. C'est ainsi que le shaykh Abu'l Hasan Kharaqâni a dit à propos de notre shaykh, lorsque celui-ci arriva à Kharaqân : « Ici il n'est plus d'humanité charnelle, plus de désir charnel ; ici il n'est que le vrai, que le vrai. » Nous en rendrons compte en son temps ; nous l'avons mentionné ici à titre de référence. Or un tel guide connaît l'état d'un disciple ou d'un fidèle, il reconnaît par expérience ce qui de lui est secret ou apparent, il voit en lui par un regard lucide et clairvoyant la capacité de dépasser le rang de simple serviteur pour entrer dans ce groupe. Donc, lorsque le guide s'assure que le disciple a acquis la capacité de franchir l'étape des pratiques de piété et des exercices de mortification, afin d'être considéré comme un membre de cette communauté (que cette capacité soit acquise sous la direction de ce même guide ou sous celle d'un autre ayant pouvoir d'éduquer les disciples), il le revêt du manteau mystique et ainsi il est reconnu que cette personne est digne de siéger avec ce groupe. Si l'autorité de ce guide est reconnue, tout le monde accordera confiance à cette vêture comme au témoignage d'un témoin sincère et à la sentence du juge intègre et inflexible de la Loi.

C'est pourquoi, lorsque les soufis ne connaissent pas un derviche et que celui-ci entre dans un khânegâh ou veut accompagner un

groupe de soufis, on lui demande : « Qui a été ton guide et de la main de qui as-tu reçu le manteau mystique ? » Ces deux filiations[63] ont beaucoup d'importance aux yeux de ces hommes. Dans le soufisme, il n'y a guère que ces deux filiations. Les soufis ne considèrent pas comme l'un des leurs celui dont ces deux filiations spirituelles ne remontent pas à un guide jouissant d'autorité.

Il y aurait beaucoup à dire sur la direction spirituelle, sur la condition de disciple, sur le manteau mystique et sur l'initiation. Mais, notre but, dans ce livre, n'est pas de traiter de ces questions. Et si quelqu'un atteint un degré de spiritualité supérieure, dans sa vie et par la voie d'une expérience personnelle de mortification, sans maître ni guide spirituel, les hommes de cette communauté ne le considéreraient pas comme un des leurs. Car c'est notre shaykh qui a dit : « Celui qui n'est pas formé par un maître ne vaut rien. Et si un homme parvient aux plus hauts degrés et étapes spirituels, au point que les choses, par-delà la perception sensible, se découvrent à lui, il ne serait apte à rien, si cet homme était sans maître ni guide spirituel. » Le pivot de la vie mystique est le guide spirituel ; car le guide spirituel dans sa communauté est comme le prophète dans son peuple. Et il est certain et évident que par soi-même l'on ne peut parvenir nulle part. Sur ce sujet les maîtres du soufisme ont exprimé de nombreuses maximes contenant d'innombrables conseils, notamment notre maître le shaykh Abu Sa'id, dont certains discours seront mentionnés en leur temps.

Or si quelqu'un est épris de la vie mystique et si cet amour s'empare de lui, alors la douleur le mènera vers le seuil des guides spirituels et il s'y installera, afin de recevoir des leçons salutaires. Car c'est une science qui ne s'acquiert que par l'Amour. La Foi n'est pas dans l'expression des souhaits ni dans les manifestations éclatantes mais dans quelque chose qui s'établit dans le cœur et qui est vérifié par l'acte.

> « Toi qui ignores le cœur enflammé et l'âme prête à brûler,
> Sache que l'amour ne s'acquiert pas, il s'offre. »

Cependant que personne ne trouve d'excuses dans nos propos ni ne prétexte que de notre temps un tel maître, réunissant toutes

ces conditions, n'existe pas et que de nos jours des guides spirituels comparables à ceux d'antan ne se manifestent plus. Cela ne peut être qu'une tromperie de l'âme charnelle et justification à la paresse. Quiconque possède l'esprit disposé à cette spiritualité et l'âme portée vers cette voie spirituelle sera tel que le shaykh Abu' Hasan Kharaqâni en a parlé : « Au commencement il fallait deux choses : le voyage et le maître ; dans cette préoccupation j'ai cherché longtemps et cela m'était difficile. Mais Dieu (qu'il soit exalté) fit en sorte que chaque fois que j'étais arrêté par un problème, un savant shafiite survint pour me le résoudre. Ainsi j'ai pu vivre durant quatre-vingt-trois ans avec le Vrai, en sorte que je n'accomplis aucune prosternation contraire à la Loi religieuse, ni ne vis, même le temps d'une respiration, selon le désir de l'âme charnelle. Quant au voyage, il me fut donné de parcourir la distance entre le firmament et le fond de la terre d'un seul pas. » Quand l'amour est véridique et la volonté pure, alors tel sera le fruit de la vie.

Dans cette communauté d'hommes, il est un grand principe selon lequel tout est chacun et chacun est tout. Entre les soufis du monde entier il n'y a aucune opposition ; car il ne peut exister de dualité s'ils sont les soufis. Et le soufi en apparence et sans profondeur est hors de notre propos. S'il peut y avoir des différences dans les formes d'expression des guides mystiques, les idées sont toujours les mêmes. Puisqu'il en est ainsi quand quelqu'un reçoit des mains d'un guide un premier manteau on le nomme *manteau initial* et les autres *manteaux de bénédiction.* Mais, si l'on y jette un regard plus profond, on constate que tous les guides de la voie mystique ne faisant qu'un, ils ont tous le même pouvoir de vêture et que tous les habits sont les mêmes. Quiconque est admis par l'un, l'est par tous. Quant à celui qui a revêtu successivement deux habits, c'est comme s'il en appelait au témoignage de deux témoins sincères pour affirmer son appartenance à cette communauté.

*

L'UNITÉ MYSTIQUE ET L'ÉGALITÉ DES RELIGIONS

Ecoute à ce propos, une bonne réflexion : si tu la comprends bien, tu ne douteras plus que tous les véritables soufis et les guides

spirituels ne font qu'un et qu'il ne peut y avoir de dualité entre eux. Sache ceci : toutes les religions et tous les hommes sensés reconnaissent que Celui qui est unanimement adoré et But suprême est un seul et même Etre. Il est Un de tous points de vue et la dualité est impossible en Lui. Donc, si les voyageurs et les chemins qui mènent à Lui sont divers, toutes les diversités disparaîtront et la multiplicité sera transformée en unité lorsqu'ils arriveront au But. En effet, le voyageur n'atteindra pas le But tant que, dans sa nature, il restera quelque chose de ses attributs humains. Et si, au cours du voyage mystique, quelque changement intervient dans l'état du voyageur, tout sera transformé en unité dès qu'il aura atteint l'objet désiré et recherché, et tout deviendra unité absolue. C'est ainsi que l'un de ces shaykhs a dit : « Je suis le vrai », un autre a dit : « Gloire à moi-même », et notre shaykh a dit : « Il n'y a personne d'autre que Dieu dans mon manteau[65]. »

Il est donc vérifié que, tant que le voyageur n'a pas atteint le But, il ne mérite pas le rang de guide, étant donné qu'il a encore lui-même besoin d'un guide qui le dirige dans cette voie. Donc, quand les maîtres spirituels disent : « Tout est chacun et chacun est tout », ils entendent par là l'arrivée au but ultime et il n'est point de doute que chacun étant Tout et Tout étant chacun, toutes les mains et tous les manteaux mystiques ne feront qu'un. Donc, celui qui prétend qu'on ne peut recevoir le manteau mystique des mains de deux maîtres, ne fait qu'exposer son propre état ; enfermé encore dans le monde de la dualité, il ne voit et ne conçoit que dualité. Il ne connaît rien de l'état des guides spirituels. Quand il aura ouvert les yeux sur ce monde spirituel, il pourra voir la réalité.

Mais si l'on entend par cette assertion qu'on ne peut recevoir un deuxième manteau avec l'intention d'annuler la validité du premier, cette affirmation est bien vraie. Donc, si telle est l'intention, il n'est pas permis de recevoir un deuxième manteau. Quiconque fait une telle action annule le premier manteau et le second lui sera interdit. Il sera dépourvu et déchu. Que Dieu nous en préserve !

Le shaykh Bu'l Abbas-e Qassâb avait reçu son manteau de la main de Mohammad ibn Abdallâh Tabari[66] ; celui-ci de la main de Mohammad ibn-é Djorayri[67] ; celui-ci de Djonayd ; celui-ci de Sariyy-é-Saqati ; celui-ci de Ma'ruf Karkhi ; celui-ci de Dâvud-

al Tâ'i ; celui-ci de Habib-é'Adjami ; celui-ci de Hasan-é Basri ; celui-ci du Prince des croyants Ali ; et Ali de la main du Prophète, l'Elu (sur lui le salut et la bénédiction de Dieu).

Or le shaykh Bu Sa'id regagna sa retraite. Le lendemain, après la prière du matin, les gens regardant le shaykh Bu'l Abbâs le virent vêtu de l'habit du shaykh Bu Sa'id et celui-ci vêtu de l'habit du shaykh Bu'l Abbâs. Tous étaient surpris et l'on se demandait ce qu'il en était. Le shaykh Bu'l Abbâs connut, par divination, la pensée des gens. Il dit : « Hier soir, tous les cadeaux furent offerts à ce jeune homme de Meyhana. Que Dieu les bénisse ! » Puis, se tournant vers notre shaykh, il lui dit : « Rentre à Meyhana afin que dans quelques jours cet étendard soit planté devant la porte de ta maison. » « Suivant son ordre, a dit notre shaykh, je rentrai à Meyhana, comblé d'honneur et de grâce... et des disciples se réunirent autour de moi. »

Quand il arriva à Meyhana, le shaykh Bu'l Abbâs était déjà décédé à 'Amol.

Notre shaykh a rapporté ceci : « Lorsque je me trouvais à 'Amol, j'étais assis un jour auprès du shaykh Bu'l Abbâs Qassâb. Deux hommes se présentèrent ; l'un deux dit : " Nous avons eu une discussion. L'un de nous prétend que c'est la tristesse éternelle qui est la plus complète ; l'autre estime que c'est la joie éternelle qui est la plus parfaite. Qu'en pense le Shaykh ? " En passant les mains sur son visage, il répondit : " Dieu soit loué ! Pour le fils de boucher que je suis, il n'y a de halte ni dans la joie ni dans la tristesse. *Pour votre Seigneur, il n'y a ni matin ni soir.* La tristesse et la joie sont tes attributs à toi. Tout ce qui est attribut pour toi est créé et le créé n'a pas accès à l'Eternel. Le fils de boucher que je suis est le serviteur de Dieu pour ce qui est commandé et pour ce qui est interdit ; il est soumis à l'ordre du Prophète dans l'observance de la Tradition ; et il ne s'agit pas là de passe-temps de vieilles femmes, mais de champs de bataille pour les héros. Si quelqu'un prétend suivre la voie des héros, voilà de quoi le montrer. " Quand les deux hommes furent partis, je lui demandai qui ils étaient. Il répondit : " L'un est le shaykh Bu'l Hasan-Kharaqâni [68] et l'autre Bu Abdallâh é-Dâstâni [69]. " »

Le Shaykh a dit : « Un jour, j'étais auprès du shaykh Bu'l Abbâs-é-Qassâb. Au cours de notre entretien, il dit : " Ce qui

te fut donné comme lot de la connaissance de l'Unicité divine, c'est : l'expression et la désignation. Or, l'Etre de Vérité n'est pas objet d'expression ni de désignation. " Puis, s'adressant à moi, il ajouta : " Bu Sa'id, si l'on te pose cette question : ' Connais-tu Dieu ? ne dis pas : Je Le connais, car ce serait Lui donner un associé ; ne dis pas non plus : Je ne Le connais pas, car ce serait impiété, mais dis : Dieu, par sa grâce, nous a fait connaître Son Essence et sa Divinité. " »

Le shaykh Al Islam Abu Sa'id, mon grand-père, a rapporté que cette spiritualité mystique fut dévoilée à notre shaykh en sa quarantième année. En effet, il ne pourrait en être autrement, car les amis de Dieu, substituts des prophètes, n'ont atteint le degré le plus élevé de l'Amitié divine qu'à l'âge de quarante ans. Il en est de même de cent vingt-quatre mille prophètes[70] qui n'ont été investis de leur mission qu'à la quarantaine... « ... *Quand il parvint à sa maturité, quand il parvint à la quarantaine*[71]. » à l'exception de Jean, fils de Zacharie et de Jésus, fils de Marie, qui ont reçu leur mission et leur message divin avant quarante ans. C'est ainsi qu'il est dit — dans le Coran — au sujet de Jean : « *O Yahyâ prends ce livre fermement ; nous avons donné la sagesse à Yahyâ alors qu'il n'était qu'un enfant*[72]. L'état de Jésus est évoqué en ces termes « *Comment* — dirent-ils — *parlerons-nous à un enfant au berceau*[73] ? »

Et le Shaykh, pendant quarante ans, s'imposa des pratiques de mortifications et des luttes de purification spirituelle ; et bien qu'il eût atteint l'état et le dévoilement mystiques avant l'âge de quarante ans, il n'en continua pas moins ses pratiques pieuses, en vue du perfectionnement et de la pérennité de son état mystique. De cela, il a parlé lui-même au cours d'un entretien. On lui posa une question au sujet de ce verset : « *S'est-il jamais écoulé un laps de temps pour l'homme, sans qu'on se soit souvenu de lui*[74]. » Le Shaykh répondit : « Le moule d'Adam était abandonné pendant quarante ans entre la Mecque et le Ta'if. " *Nous avons créé l'homme d'une goutte de sperme contenant un mélange afin que nous l'éprouvions*[75]. » Or des mixtions se sont constituées dans la nature de l'homme ; toutes ces impiétés, ces égoïsmes, ces oppositions, ces dénégations, ces animosités, ces inimités, ces disputes entre les hommes et ces querelles de moi et de toi que Nous avons établies dans son âme, en un laps de

temps, en quarante ans, maintenant qu'il a atteint la maturité, qu'il a atteint quarante ans, nous effaçons tout cela des cœurs de nos amis en vue de les purifier au terme de quarante ans. » Ainsi ces pratiques de dévotion ne peuvent prendre fin qu'à l'âge de quarante ans ; toute autre affirmation à ce sujet ne serait point exacte, et celui qui ne poursuivrait ses pratiques de mortification que jusqu'à un âge inférieur à quarante ans, il ne les aurait pas complétées. A mesure qu'il fait des efforts pour dompter ses désirs charnels, le voile disparaît et cette spiritualité se dévoile ; mais celle-ci se voile de nouveau ; or ce qui se voile de nouveau n'est pas encore complet. Et nous n'affirmons pas ceci d'après ce que nous aurions vu ou entendu, mais d'après une expérience personnelle.

Dans le récit de la vie du Shaykh il est établi qu'au temps où il fréquentait Maître Bu Ali Daqqâq, un jour où ils étaient assis ensemble, il lui posa cette question : « Maître ! l'inspiration mystique peut-elle devenir permanente ? — Non ! » répondit le Maître. Alors le Shaykh baissa la tête et après une heure, levant de nouveau la tête, il répéta la question : « Maître ! se peut-il que cette inspiration mystique devienne permanente ? » De nouveau le Maître répondit : « Non ! » Lorsque, pour la troisième fois le Shaykh répéta la question, le Maître fit : « Si cela arrive, ce sera un phénomène rare. » Ayant entendu ce mot, le Shaykh se mit à battre des mains et à s'écrier : « En voici, un de ces phénomènes rares ! »

Après cette époque, notre shaykh était envahi de temps à autre, par des états de serrement qui étaient causés non point par le voilement mystique, mais par serrement dû à sa condition humaine. En ces moments il faisait appel à chacun en lui posant quelque question et cela jusqu'à entendre une parole apportant la détente. On rapporte qu'un jour, le Shaykh, pris d'un serrement, appela chacun pour lui demander de dire quelque chose ; mais la détente ne venait pas. Il ordonna à son serviteur de sortir et d'amener quiconque il rencontrerait. Le serviteur sortit et apercevant quelqu'un qui passait par hasard par là, il lui dit : « Le Shaykh t'appelle. » L'homme entra et salua. Le Shaykh lui dit : « Dis-nous quelque chose ! — Mes propos ne peuvent point convenir à l'oreille bénie du Shaykh et je ne connais aucun discours digne de vous que je puisse vous

citer. — Dis ce qui te vient à l'esprit. — Je vous conterai un récit de mon propre état », fit l'homme et il poursuivit : « Une fois cette idée me vint à l'esprit que le shaykh Abu Sa'id était un homme comme nous. Cet état de dévoilement mystique dont il est favorisé n'est que le résultat de ses luttes spirituelles et de ses pratiques de dévotion. Moi aussi je vais me mettre aux pratiques de dévotion et de mortification afin d'arriver à ce même état. Pendant quelque temps je me mis aux diverses pratiques de mortification et de dévotion ; ensuite naquit dans mon esprit la conviction que j'étais parvenu à un haut degré de spiritualité tel que tout vœu que je formerais trouverait quelque exaucement et ne saurait être, en aucune façon, refusé. Alors je songeai à demander à Dieu de transformer pour moi les pierres en or, afin que je puisse passer le reste de ma vie dans le confort et réaliser tous mes désirs. J'allai donc chercher une grande quantité de pierres que j'amassai dans un coin de mon oratoire. Puis je choisis une nuit sainte ; je fis mes ablutions et passai toute cette nuit-là à prier, jusqu'à l'aube, moment propice où le vœu est exaucé. Alors levant les mains au ciel, j'invoquai Dieu en ces termes, avec la foi et l'assurance les plus sincères : " Dieu ! transforme ces pierres en or ! " Après avoir répété cette supplication plusieurs fois, j'entendis d'un coin de la maison une voix qui dit : " Couvre-lui les moustaches d'énormes quantités de merde. " » Dès que l'homme eut prononcé ces mots, la détente envahit notre shaykh ; il obtint l'instant de joie. Alors il se mit à danser en répétant : « Couvre-lui les moustaches d'énormes quantités de merde. » C'est ainsi que se produisit l'état de joie et que la détente se substitua au serrement. Chaque fois que le serrement s'intensifiait notre Shaykh se rendait sur la tombe du maître Bu'l Fazl, à Sarakhs.

Khâdjé Bu Tâhir, le fils aîné du Shaykh, a rapporté ceci. Un jour, notre shaykh prêchait et, ce jour-là il se trouvait en état de peine. Au milieu de son discours, il se mit à pleurer, et tout le monde pleura avec lui. « Chaque fois, dit-il, que je suis en proie à la peine, je cherche refuge auprès de la tombe du maître Bu'l Fazl, afin que ma peine se transforme en joie. Sellez donc les chevaux. » On amena le cheval du Shaykh. Il le monta et tout le groupe de fidèles l'accompagna. Dès qu'ils arrivèrent à la campagne, le Shaykh retrouva sa joie. Il se mit à parler et la

foule s'exclama. Arrivé à Sarakhs, le Shaykh poursuivit son chemin vers la tombe du maître Bu'l Fazl-e-Hasan. Il demanda au chanteur de chanter ces vers :

> Cette mine de générosité et de bonté est la mine de joie,
> Chacun se tourne vers La Mecque pour prier,
> Mais nous, nous tournons vers le visage de l'Aimé.

Les chanteurs chantaient ces vers et tenant les mains du Shaykh, ils le faisaient tourner autour de la tombe du maître Bu'l Fazl. Les derviches, la tête et les pieds nus, tournaient autour de la tombe en jetant des cris. Quand le calme fut revenu, le Shaykh dit : « Faites de ce jour une date, car vous ne verrez plus un jour pareil. » Depuis ce jour, chaque fois qu'un derviche faisait vœu d'aller en pèlerinage à la Mecque, le Shaykh l'envoyait vers la tombe du maître Bu'l Fazl, en lui disant : « Il faut aller en pèlerinage sur cette tombe, et tourner sept fois autour d'elle, afin que ton vœu de pèlerinage soit exaucé. »

Selon ses compagnons, après qu'il eut terminé ses pratiques de mortification et que furent réalisés l'état et le dévoilement mystiques, le Shaykh ne négligea jamais aucune des œuvres de dévotion traditionnelles ni aucune des pratiques coutumières du Prophète, l'Elu, et cela ni en voyage ni en ville. Il se consacrait complètement à la prière, de sorte que, même endormi, on entendait sortir de sa gorge le mot : Dieu... ! Mais les hommes ont été très rarement avisés des pratiques de mortification et de piété du Shaykh qui les cachait à leur regard. Il n'en parlait pas et ne voulait point les faire connaître au public, à l'exception de ceux dont, au milieu de ses discours, il faisait mention, à titre d'exemple et en guise d'exhortation et d'encouragement pour les disciples. Il en fut de même de tous les hommes de Dieu, qui ont caché au regard du public leur état mystique et leurs miracles, à l'exception de ce qui a été dévoilé sans leur intention. Parmi ces hommes de Dieu il y en a eu qui, lorsque quelque chose de leur pouvoir surnaturel a été dévoilé sans leur intention, ont invoqué Dieu : « Mon Dieu ! le mystère qui existait entre Toi et moi est révélé aux hommes ; ôte-moi la vie, car je n'ai point le courage d'être importuné par les hommes qui me détourneront de Toi. » Ayant ainsi imploré, ils ont rendu l'âme pour rejoindre la miséricorde

divine. Or parmi ces hommes de Dieu, il y en a qui ne sont pas des guides spirituels de cette communauté ; quant à ceux qui sont des guides spirituels ils ne cherchent certes pas à montrer leurs miracles, mais si quelque chose de leur pouvoir surnaturel se dévoile sans leur intention, ils ne s'en émeuvent pas non plus. Il se peut même que pour une raison salutaire du moment, ils arrivent eux-mêmes à faire montre de leur pouvoir ; en effet, l'importunité des hommes ne les éloigne pas de Dieu ; car ils ont la mission de prêcher le bien aux hommes, de diriger la vocation des disciples, de les conseiller et de réformer leur caractère. Cette catégorie de guides spirituels est, certes, plus mûre.

La voie mystique comporte de nombreuses étapes ; les guides spirituels de cette communauté en ont désigné mille et une — ce qui exige une explication très étendue. Mais ici notre propos se limite à affirmer que les guides mystiques n'ont pas cherché à montrer leur pouvoir surnaturel et qu'au contraire ils ont essayé de le cacher au regard du public. En effet, une différence entre le prophète et l'ami de Dieu est que les prophètes sont chargés de faire montre de leurs miracles, alors que les amis de Dieu ont l'obligation de cacher leur pouvoir au regard des hommes.

C'est en vertu de ces principes que les luttes spirituelles, les pratiques de mortification et les miracles de notre shaykh sont demeurés le plus souvent voilés au regard des hommes et que personne n'en a été avisé. Or ce qui nous a été transmis par des hommes dignes de confiance et justes, nous l'avons vérifié par un examen poussé à l'extrême. Quant à ce qui a été entre lui et Dieu, on n'en peut sans doute rien dire.

Notre shaykh a vécu mille mois, ce qui fait quatre-vingt-trois ans et quatre mois. Il est mort le soir du jeudi 4 du mois de Sha'bân, l'année 44-/1048-1049 à Meyhana, dans sa retraite qui se trouvait en sa propre demeure. On l'inhuma le vendredi matin, dans sa tombe qui fait face à sa maison, là où il avait lui-même désigné. Que Dieu ne prive pas les hommes de la grâce sanctifiante de ses hautes pensées et inspirations et qu'il nous aide, nous et tous les hommes, à le suivre avec persévérance et fidélité ; nous l'en conjurons par Mohammad et sa famille.

Deuxième livre

Sur l'étape médiane de l'état mystique
du Shaykh
que Dieu sanctifie son âme !

Chapitre 1

Sur les récits connus
et établis des miracles de notre shaykh,
que sa chère âme soit sanctifiée [1].

*

LE SHAYK ABU SA'ID DANS LA VILLE DE TUS

Anecdote : Lorsque le shaykh Bu Sa'id retourna à Meyhana, après s'être acquitté de ses pratiques de mortification et qu'il eut atteint l'état mystique le plus parfait et le dévoilement mystique, il décida de se rendre à Nishâpur [2]. Arrivé à Bâj, village qui se trouve à deux parasanges de Tus [3], il se fit précéder par un derviche et lui dit : « Rends-toi dans cette ville, auprès de Ma'shuq [4] et demande-lui s'il nous autorise à entrer dans son domaine [5]. » Ma'shuq était un de ces sages à l'aspect de fou. Il était fort généreux et il avait atteint l'état mystique le plus accompli. Il résidait en la ville de Tus et son tombeau se trouve en cette ville.

Lorsque le derviche partit, le Shaykh ordonna de seller son cheval et suivi du groupe de derviches, il reprit le chemin de Tus. Arrivé à l'endroit qui se trouve à une parasange de Tus et qui est nommé Dobarâdarâr (ce sont deux collines d'où l'on peut apercevoir la ville), son cheval s'immobilisa et tout le groupe s'arrêta. Le derviche transmit le message du Shaykh à Ma'shuq qui répondit en souriant : « Dis au Shaykh d'entrer. » Quand Ma'shuq eut prononcé cette parole dans la ville, le Shaykh avança, suivi du groupe des soufis, jusqu'à ce qu'il rencontrât le derviche qui lui transmit la réponse de Ma'shuq. Le Shaykh alla directement vers Ma'shuq qui était venu à sa rencontre et qui le serra dans ses bras. De là, le Shaykh se rendit au khânegâh du Maître Bu Ahmad, jadis la résidence de Bu Nasr Sarradj. Maître Bu Ahmad fut plein d'égards pour notre shaykh. Il le retint

pendant quelques jours à Tus où il organisa à son intention des séances de prédication. Les habitants de Tus, après avoir entendu notre shaykh et vu ses miracles, s'attachèrent à lui en témoignant leur foi. Et j'ai entendu Amir imâm Izz al Din Ilbâshi (que Dieu lui donne longue vie) dire ceci : « J'ai entendu Amir Sayyed Bu Ali 'Araz dire ce qui suit : " Lorsque le shaykh Abu Sa'id arriva à Tus et qu'il prêcha dans la maison du Maître Abu Ahmad, j'étais encore jeune garçon. Une fois, en compagnie de mon père, j'allai écouter la prédication du Shaykh qui avait réuni une foule très nombreuse, de sorte qu'il n'y avait plus de place ni à l'entrée ni sur la terrasse. De la terrasse, des bras de sa mère, un jeune enfant tomba dans le vide. Le Shaykh, l'ayant aperçu, s'écria : 'Prends-le!' Alors apparurent dans l'air deux mains qui attrapèrent l'enfant et qui le posèrent par terre, de façon qu'aucun mal ne lui fût causé. Toute l'assemblée observa ce fait et un cri s'éleva de la foule et de nombreux évanouissements se produisirent. " Bu Ali jura avoir vu cela de ses propres yeux. »

*

LE SHAYKH ET NIZAM AL MOLK

Anecdote : Kamâl al Din Bu Sa'id mon oncle paternel, a rapporté ce qui suit : « J'avais accompagné mon père, Khâdjé Bu Sa'id, et mon grand-père, Khâdjé Bu Tâhir, à Sarakhs, saluer Khâdjé Nizâm al Molk qui nous fit le récit suivant : " A l'époque où le shaykh Abu sa'id arriva à Tus, j'étais encore jeune garçon. Avec un groupe de garçons, je me trouvais au commencement de la rue des Chrétiens. Le Shaykh, à la tête d'une foule, s'avançait vers nous. Arrivé près de nous et s'adressant à ses compagnons, il dit : 'Quiconque désire voir le maître du monde, qu'il regarde, le voilà, debout là', et il me désigna du doigt. Surpris, nous nous regardions tout en nous demandant de qui il voulait parler ; en effet, nous étions tous des enfants et nous ne comprîmes rien. Quarante ans se sont écoulés depuis cette date-là. Maintenant, il est évident que c'était à nous que le Shaykh faisait allusion ce jour-là. " »

*

L'AMOUR PROFANE ET L'AMOUR DIVIN

Anecdote : Khâdjé Bu'l Qâsim Hâshemi a rapporté ce qui suit : « J'avais dix-sept ans lorsque le shaykh Bu Sa'id vint à Tus. Mon père étais alors gouverneur de Tus et fidèle du Shaykh. Il se rendait tous les jours au khânegâh du Maître Bu Ahmad pour assister à la prédication du Shaykh où il m'amenait aussi. Or en ce temps-là, j'avais de l'attachement pour une jeune femme, comme cela arrive aux jeunes gens. Une nuit, cette femme m'envoya ce message : " Je vais à un mariage ; attends-moi afin que je te voie au retour. " Je l'attendis sur la terrasse, mais la nuit me parut longue et le sommeil m'accabla. Pour résister au sommeil, je me mis à réciter ces vers :

Dans mes yeux, les larmes ont remplacé le sommeil,
Car j'ai grand-hâte de te revoir.
On me dit : " Dors afin de la voir en songe. "
O vous qui ignorez l'amour, est-ce pour moi le moment
[de dormir ?

Je répétais ces vers ; mais le sommeil s'empara de moi. Je dormis jusqu'au moment où le muezzin annonça l'heure de la prière matinale. Je me réveillai, mais je ne vis personne. Le lendemain, j'allai avec mon père à la prédication du Shaykh où je me tins debout derrière mon père. Quelqu'un posa au Shaykh une question sur le problème de l'amour divin. Il répondit : " Considérez l'amour que vous portez à un être humain : quelle souffrance vous endurez et quelles ruses vous mettez en œuvre, et cela sans avoir la certitude de réaliser votre désir ! Dans l'amour divin, comment est-il possible d'atteindre le But sans avoir suivi la Voie ? Or, voilà ce jeune homme (et il me désigna du doigt) auquel, hier soir, une bien-aimée avait fait une promesse. Il veilla la moitié de la nuit, en récitant : ' Dans mes yeux les larmes ont remplacé le sommeil ', et quoi encore, jeune homme ? " » Khâdjé Bu'l Qasim ajoute : « Je demeurai bouche cousue de confusion. Le Shaykh répéta sa question. Je m'évanouis. Lorsque je repris connaissance, j'entendis le Shaykh dire : " S'il est vrai que, dans tes yeux, les larmes avaient rem-

placé le sommeil, pourquoi t'es-tu laissé vaincre par le sommeil, qui t'a empêché de rejoindre l'amie ? " Puis, il récita tout le poème. Et en s'adressant à moi, il ajouta : "Cela suffit. " Alors l'extase s'empara de nombreux derviches qui jetèrent leur manteau, et mon père les racheta pour une réception [7]. Et lorsque le Shaykh fut reçu dans notre maison, mon père lui demanda ceci : " Si vous prenez de l'eau, veuillez en prendre de la main de Bu'l 'Qâsim. " Et moi, un pot à eau à la main, j'étais debout derrière le Shaykh qui, de ma main, prit deux fois de l'eau ; et il me dit : " Tu sera un homme vertueux. " J'ai vécu quatre-vingt-un ans ; je ne commis jamais aucune action prohibée et cela grâce à la parole du Shaykh ; je n'ai eu à subir aucune servitude de la part des hommes, ni à faire du mal à personne. C'est ainsi que j'ai été bénéficiaire de l'avènement de ces deux miracles du Shaykh. »

*

DEUX GUIDES SPIRITUELS

Anecdote : On a rapporté qu'un jour, à Tus, le shaykh Bu Sa'id et le shaykh Abu'l Qâsim Gorgâni [8] étaient assis ensemble sur une banquette et un groupe de disciples se tenait debout devant eux. Un disciple pensa tout bas : « Quel est le degré de grandeur de ces deux hommes ? » Le Shaykh Bu Sa'id se tourna immédiatement vers ce disciple et lui dit : « Quiconque désire voir deux souverains sur le même trône, unis par le même cœur, qu'il regarde. » Le disciple ayant entendu ce mot regarda les deux hommes ; et Dieu, ôtant le voile de devant ses yeux, lui fit découvrir la véracité de la parole du Shaykh ; ainsi il reconnut la grandeur des deux hommes. Ensuite, il pensa tout bas : « Dieu possède-t-il, sur la terre, adorateurs plus glorieux que ces deux personnages ? » Le shaykh Bu Sa'id, se tournant sur-le-champ vers lui, dit : « C'est un petit royaume dans lequel arrivent soixante-dix mille hommes semblables à Bu Sa'id et à Bu'l Qâsim et soixante-dix mille n'y parviennent point. » En disant cela il forçait l'admiration [9].

*

LA DISTANCE QUI SÉPARE DE LEUR DIEU LES SERVITEURS

Anecdote : Le shaykh Bu Sa'id, après un bref séjour à Tus, partit pour Nishâpur. Khâdjé Mahmud'-e-Morid qui résidait à Nishâpur était un grand homme. C'est auprès de lui que le Shaykh envoyait les disciples, et en parlant de lui, il disait : « Mahmud est un bon guide. » Un jour, Mahmud'-e-Morid dit à ses disciples : « La nuit passée j'ai vu en songe la montagne de Tus se fendre en deux parties et la lune sortir d'entre les deux parties, pour descendre ensuite dans le khânegâh de la rue d'Adanikubân. Le shaykh Bu Sa'id va venir maintenant ; il faut le conduire au khânegâh de la rue d'Adanikubân. » Mahmud'-e-Morid et ses disciples sortirent de la ville et se portèrent à la rencontre du Shaykh. Ils le conduisirent à la rue d'Adanikubân au khânegâh de Bu Ali Tarsusi. Mahmud dit : « Il sera long de faire la cuisine ; il faut apporter du bazar une tête de mouton rôtie. » On étendit la nappe. Quand la tête de mouton fut servie, le Shaykh dit : « Félicitons-nous ! Nous attaquons en commençant par le commencement[10]. » Le repas fini, Khâdjé Mahmud dit : « Shaykh, que dirais-tu d'aller au hammâm ? » Le Shaykh répondit : « Il faut y aller. » Le Shaykh et le groupe des derviches entrèrent au hammâm. Quand on étala le tapis de hammâm du Shaykh, l'employé lui apporta le pagne le plus propre. Mais Khâdjé Mahmud enleva son turban, le baisa et le posa devant le Shaykh qui dit : « Félicitons-nous ! Du moment que Mahmud tire son couvre-chef, les autres ne sont plus à craindre. » Il prit donc le turban de Mahmud, l'attacha à sa ceinture et entra au hammâm. Ce jour-là, il se reposa. Le lendemain, la séance de prédication fut organisée dans le khânegâh de la rue d'Adanikubân. Au début de la séance, quelqu'un posa cette question à notre shaykh : « Il y a, dans cette ville, un grand homme nommé Bu'l Qâsim Qoshayri[11] et qui affirme que, en faisant deux pas, le fidèle peut parvenir à Dieu. Qu'en dit le Shaykh ? » Il répondit : « Moi, je dis que le serviteur peut parvenir à Dieu en faisant un seul pas ! » Les disciples du Maître Bul' Qâsim Qoshayri revinrent auprès de lui et lui rapportèrent les propos du Shaykh. Maître Bu'l Qâsim Qoshayri leur dit : « Ne lui avez-vous pas

demandé comment ? » Le lendemain, les disciples du Maître Bu'l Qâsim Qoskayri posèrent cette question au Shaykh : « Hier, tu as dit que le serviteur peut parvenir à Dieu en faisant seulement un pas. — Aujourd'hui, je dis la même chose. — Mais, comment cela ? — Entre Dieu et son serviteur, il n'y a qu'un seul pas, ce qui consiste à faire un pas hors de soi, afin de parvenir à Dieu. » Le Shaykh venait de prononcer ces paroles, lorsqu'un marchand ambulant cria, à la porte du khânegâh : « Viens avec peu de chose et tu seras comblé ! » « Ecoutez ce sage, reprit le Shaykh, et pratiquez son conseil ; venez avec peu de chose et vous serez tout. » Puis, il récita ce vers :

Que l'harmonie et l'entente règnent entre nous et jamais la querelle
Afin que l'amour continue, sans brouille.

Les disciples du Maître Bu'l Qâsim Qoshayri lui rapportèrent les propos du Shaykh. Il dit : « Ce que dit le Shaykh est la vérité. » Notre shaykh prêchait tous les jours et si, au cours de son discours, quelqu'un pensait à quelque chose, il lui révélait cette pensée par une allusion, par une anecdote ou par un poème, de manière que seule cette personne pouvait s'en apercevoir. Puis, il reprenait son discours. Les habitants de Nishâpur vinrent à lui, tous ensemble, dès la première fois. Au cours de ses prédications, il récitait sans cesse des poésies et des vers. Il organisait de grandes réceptions et il autorisait la danse [12]. Pour ces raisons, les chefs de tous les rites désavouaient notre shaykh.

*

DIEU PARLE-T-IL A SES SERVITEURS ?

Anecdote : Khâdjé Hasan Moaddib a rapporté ce qui suit : « Lorsque le renom du Shaykh fut répandu à Nishâpur, à savoir que le directeur des soufis était arrivé de Meyhana, qu'il prêchait et qu'au cours de sa prédication, lisant dans la pensée des hommes, il révélait leurs secrets, moi qui méprisais les soufis, je me dis : " Le soufi qui ne possède pas la science, comment serait-il capable de prêcher ? En outre, Dieu n'a doué personne de la connaissance des choses cachées. Comment donc cet homme serait-il apte à

lire dans la pensée intime des hommes ? " Un jour, vêtu d'un riche costume et coiffé d'un turban du Tabarestân [13], j'allai écouter la prédication du Shaykh par curiosité. Je m'assis juste devant la chaire sur laquelle prêchait le Shaykh, Quand il eut terminé sa prédication, il demanda de quoi vêtir un pauvre. L'idée me vint de lui offrir mon turban, mais je me dis : " C'est un turban qu'on m'a rapporté d'Amol [14] en cadeau. Il vaut dix dinars, je ne peux pas faire un cadeau de ce prix-là. " De nouveau, le Shaykh lança son appel pour les vêtements du pauvre ; j'eus encore l'idée de lui offrir mon turban, mais de nouveau je repoussai cette idée et la première reprit place en mon esprit. Un vieillard était assis auprès de moi, il demanda au Shaykh si Dieu parle à ses adorateurs. Le Shaykh répondit : " Oui, il parle, mais pour un turban, il ne parle pas plus de deux fois ! A l'homme qui est assis à côté de toi, Il a dit deux fois : ' Donne à ce pauvre ce turban que tu portes ', mais cet homme dit qu'il ne le donnera pas, parce qu'il vaut dix dinars et qu'on le lui a apporté d'Amol en cadeau. " » Et Hasan Moaddib ajoute : « Dès que j'entendis ces paroles, je fus saisi d'un frémissement, je me levai, et après avoir baisé les pieds du Shaykh, j'offris mon turban et mon vêtement à ce pauvre. Le désaveu et la réprobation disparurent de mon esprit. Je redevins vraiment croyant, je consacrai tous mes biens et ma personne au service du Shaykh. » En effet, Khâdjé Hasan Moaddib était le serviteur particulier de notre shaykh. Il passa le reste de sa vie à son service. Sa tombe est à Meyhana.

*

LE SHAYKH DANS LE DÉSERT

Anecdote : J'ai entendu le serviteur particulier du shaykh Bu Sa'id, Mohammad Showkâni et son frère Zayn al Tâyifa Omar Showkâni, rapporter ce récit fait par leur père : « J'étais jeune lorsque les fils du shaykh Bu Sa'id m'envoyèrent de Meyhana à Nishâpur pour servir au khânegâh du Shaykh. Donc, j'y servais les derviches. Un jour, j'allai au hammâm qui se trouvait à côté du khânegâh. Le Shaykh allait souvent à ce hammâm. J'entrai et je me fis raser les cheveux ; alors un vieillard s'approcha de moi pour me masser. Je refusai et dis : " Vous êtes un homme

âgé, alors que je suis jeune ; il est donc de mon devoir de vous servir. " Il me répondit : " Laisse-moi te masser, car j'ai à te conter une histoire. " Je le laissai faire. Il commença donc l'histoire que voici : " J'étais jeune ; j'avais une boutique à un carrefour de cette ville et je faisais de la pâtisserie. Ayant pratiqué quelque temps ce métier et ayant gagné assez d'argent pour en constituer un capital, j'eus le désir de me lancer dans les affaires. J'abandonnai ma boutique et je fis mes préparatifs de voyage. N'étant pas encore sorti de la ville, je rencontrai une caravane qui partait pour Bokhârâ [15]. Je louai un chameau et je partis en compagnie de ces gens. Nous arrivâmes à Sarakhs où nous restâmes deux jours ; puis nous prîmes la route de Marv. Selon la coutume de ceux qui voyagent à pied, je prenais quelque avance sur la caravane pour dormir jusqu'à ce qu'elle me rejoigne ; alors je me levais et je la suivais. Une nuit, j'allais ainsi ; il était tard, j'étais très fatigué, rendu et accablé de sommeil. Je pris un peu d'avance, je me mis un peu à l'écart de la route, je m'étendis et demeurai dans un profond sommeil. Cependant la caravane arriva et continua sa route. Quant à moi, je restai endormi jusqu'au moment où la chaleur du soleil me réveilla. Je me levai, mais je ne vis nulle part trace de la caravane. Ce n'était que sable et je ne voyais nulle piste. Je courus un peu, çà et là et, me sentant égaré, je perdis presque conscience ; mais je me dis : ' Courant un peu par-ci, un peu par-là, je n'aboutirai nulle part ; il serait donc sage que je m'efforce de réfléchir afin de me décider pour une direction déterminée. ' Je pris donc une direction dans laquelle j'avançai jusqu'à la tombée de la nuit. Sous l'effet d'une chaleur intense, j'étais accablé de faim et de soif. Quand l'air fraîchit, je repris un peu de force et je me dis qu'il valait mieux marcher de nuit. Je marchai donc toute cette nuit jusqu'à l'aube. Quand il fit jour, je ne vis que désert de sable parsemé d'épines. Il n'y avait nulle part trace d'habitation, j'en fus accablé. Cependant, je continuais de marcher, malgré la faim et la soif, jusqu'à ce que la chaleur du soleil s'accrût et que ma soif dépassât toute limite ; je tombai et je me préparai à mourir ; mais, je me dis qu'en pareille circonstance, l'effort seul est profitable et que l'on ne doit se résigner à la mort qu'après l'avoir multiplié ; il me restait un dernier moyen : atteindre le sommet de la plus haute de ces dunes et jeter un regard circulaire sur

ce désert ; peut-être trouverais-je un lieu habité, une source ou un campement de nomades. ' S'il en est ainsi, me dis-je, c'est tout ce que je désire. ' Sinon, je m'enfoncerai là-haut, dans le sable, et je me résignerai à la mort. Donc, j'observai et j'aperçus une dune plus élevée ; j'usai de toutes mes forces pour en atteindre le sommet et regardai le désert ; je vis, au loin un point noir : c'était de la végétation. Je repris courage et me dis : ' Là où il y a de la végétation, il y a de l'eau. ' Je descendis de la dune et je me dirigeai vers cette végétation. Arrivé là, je vis de la terre ferme et un filet d'eau qui sortait de cette terre. Je m'approchai de cette source, je bus quelques gorgées d'eau, je fis mes ablutions et ma prière et je me prosternai pour remercier Dieu de m'avoir rendu la vie. Puis, je me dis : ' Il faut que je reste ici, il n'y a pas autre chose à faire. Il se peut que quelqu'un vienne chercher de l'eau. Sinon je demeurerai encore toute une journée et je ne partirai qu'après m'être bien reposé. Car, enfin ici, il y a de l'eau. ' Après avoir mangé quelques racines, je m'éloignai de la source pour monter au sommet de l'une des dunes les plus hautes. Je fis ébouler le haut du sable, de manière à y pratiquer une cavité dans laquelle j'entrai ; je m'entourai d'herbes sèches, en sorte que personne ne pouvait me voir, tandis que je pouvais regarder de tous côtés. Peu après midi, apparut au loin un point noir qui se dirigeait vers la source : c'était un homme. Je me dis : ' Dieu est grand ! Il y a maintenant espoir que je sois sauvé ! ' Quand il arriva plus près de moi, je vis un homme de haute taille, à peau blanche, corpulent, aux yeux bien ouverts, la barbe longue et descendant jusqu'au nombril, vêtu du manteau rapiécé des soufis, tenant un bâton et une aiguière, un tapis de prière sur les épaules, un bonnet de soufi sur la tête, des sandales de coton aux pieds. De son visage émanait une clarté ; il s'approcha de la source, étala son tapis de prière selon les coutumes des soufis, emplit son aiguière, s'en alla derrière la dune, fit ses ablutions, puis il accomplit une prière à deux prosternations, après quoi il leva les mains vers le ciel pour invoquer Dieu. Ensuite, il fit une prière surérogatoire, puis il récita le Takbir et la Shahâda avant d'accomplir la prière d'obligation. Ayant terminé ses prières, il peigna sa barbe, se leva, mit son tapis sur son épaule, prit son bâton et son aiguière et s'en alla par le désert jusqu'à ce qu'il eût disparu

à mes yeux. Ebloui par sa prestance, saisi par son visage et par l'ardeur de sa prière, je demeurai tout absorbé. Lorsqu'il eut disparu et que je repris conscience de moi-même, je me fis ces reproches : ' Qu'ai-je donc fait ! Je cherchais partout un être humain qui me sauverait de ce désert redoutable ; j'ai trouvé un homme de lumière, et je ne lui ai pas demandé mon chemin ! A présent, je n'ai plus qu'à attendre ; peut-être reviendra-t-il ! ' Donc, j'attendis jusqu'au moment de la prière du soir. Le même point noir apparut au loin ! Il s'approcha et je reconnus le même personnage. Il fit, de nouveau, sa prière de la même façon. Quant à moi, je fus plus hardi : je sortis des herbes sèches et je descendis de la dune. Lorsqu'il eut terminé sa prière et, après avoir dit une invocation, il se leva pour partir ; je saisis le pan de sa robe et je lui dis : ' Shaykh ! Au secours ! Pour l'amour de Dieu, sauvez-moi ! Je suis de Nishâpur, j'étais parti avec une caravane pour Bokhârâ ; depuis deux jours, j'ai perdu mon chemin ; la caravane est partie ; je suis égaré dans ce désert et je ne connais pas le chemin. ' Il baissa la tête un moment ; puis, il me prit par la main ; je vis alors surgir du désert un lion qui vint se prosterner devant lui ; il mit sa bouche à l'oreille du lion et lui chuchota quelque chose. Ensuite, il me fit monter sur le fauve en me mettant en mains ses crins et me disant : ' Tiens fermement tes jambes contre les flancs du fauve, et descends à l'endroit où il s'arrêtera ; puis va tout droit dans la direction où il aura tourné sa tête. ' Je fermai les yeux et le lion se mit en route. Une heure passa. Le lion s'arrêta, je mis pied à terre et j'ouvris les yeux. Le lion s'en alla. J'aperçus une route. Après avoir cheminé quelque temps, je vis la caravane qui s'était arrêtée. Tout joyeux, je continuai mon voyage avec elle jusqu'à Bokhâra, et de la marchandise que j'avais emportée, je tirai un bon bénéfice. J'achetai la marchandise destinée à Nishâpur et j'y retournai. De nouveau, je m'installai dans ma boutique et je repris mon métier de pâtissier. Quelques années passèrent. Un jour, je me rendis dans la rue d'Adanikubân ; je vis une foule compacte à la porte du khânegâh. Je demandai ce qui s'y passait et l'on me dit : un homme est arrivé de Meyhana, il se nomme Bu Sa'id-e-Bu'l Khayr ; il est maître et directeur des soufis, il fait des miracles ; il est descendu dans ce khânegâh ; aujourd'hui, il prêche. Je me dis : moi aussi, je vais entrer pour entendre ce qu'il

dit. J'entrai ; près du portique du khânegâh, il y avait une colonne ; je restai là, debout. Le Shaykh était en chaire et il prêchait. Je le regardai : je me rappelai l'homme qui dans le désert m'avait fait monter sur le lion. Il avait le visage tourné de l'autre côté, vers son auditoire. Ayant entendu sa voix, je le reconnus ; j'étais sur le point de révéler ce secret lorsque soudain, se tournant vers moi, il dit : " Eh bien ! N'as-tu pas ouï dire que l'on ne doit pas parler en pays habité de ce que l'on a vu en pays sauvage ? " A peine avait-il achevé cette phrase que je poussai un cri et tombai sans connaissance. Lorsque je revins à moi, le Shaykh avait terminé sa prédication, l'auditoire s'était retiré et un derviche, assis, tenait ma tête sur ses genoux. Je me remis et me levai. Le derviche me dit : " Le Shaykh t'a ordonné de te rendre auprès de lui. " Donc, je me présentai au Shaykh et me jetai à ses pieds. Il me témoigna beaucoup d'égards et m'offrit, à titre de bénédiction, un souvenir qui lui appartenait. Puis il ordonna à Hasan Moaddib d'apporter des vêtements neufs dont il me fit revêtir après qu'on m'eut retiré mes vêtements de pâtissier. Il m'offrit ensuite un paquet de sucre et me dit : " Emporte-le pour tes enfants et promets-moi de ne jamais révéler ce secret à personne, tant que je serai en vie. " J'acceptai et je restai fidèle à ma promesse et je ne dis mot de cette histoire à personne, tant qu'il fut en vie. Lorsqu'il eut émigré vers le monde de l'éternité, je te racontai cette histoire. »

*

CONDAMNATION DU SHAYKH

Anecdote : Khâdjé Hasan Moaddib, qui était le serviteur particulier du Shaykh, a rapporté ce qui suit : « Quand le Shaykh Bu Sa'id, au début de son état mystique, vint à Nishâpur où il prêcha, les habitants de cette ville lui réservèrent un bon accueil et beaucoup de fidèles se réunirent autour de lui. En ce temps-là, le chef des Karramites[16] était maître Bu Bakr Ishâq Karrami ; le chef des Hanafites[17] et des Rafizis[18] était le Cadi Sâ'id[19]. Chacun d'eux possédait de nombreux partisans. L'un et l'autre désavouaient hautement notre shaykh et tous traitaient tous les soufis en ennemis. Or notre shaykh réci-

tait souvent des poèmes en chaire et organisait des réceptions somptueuses, à tel point qu'à chacune il dépensait plus de mille dinars. En outre, il organisait des séances de musique et de danse mystiques. Ces chefs religieux désapprouvaient totalement ces pratiques. Mais le Shaykh ne s'en souciait guère et il persévérait dans sa conduite. Donc ils se réunirent pour rédiger une déclaration. Les chefs des Karramites et ceux des Hanafites affirmaient dans cette déclaration ce qui suit : " Un homme de Meyhana est venu dans cette ville. Il prétend au soufisme et il prêche, mais en chaire, au lieu de commenter le Coran et de citer les traditions du Prophète, il récite des poèmes. Il fait organiser des séances de musique et de danse, il danse lui-même et fait danser les jeunes gens. Tout en prétendant à l'ascèse, il mange et fait manger des poulets rôtis et des pâtisseries aux amandes, sans se soucier que ces manières de vivre ne sont nullement celles des ascètes et des soufis. Les habitants de la ville sont allés à lui d'un seul coup ; ils se sont écartés du droit chemin et ainsi la population, à cause de cet homme, est tombée dans le désordre. Si des mesures urgentes ne sont pas prises, des troubles ne tarderont pas à éclater. " Ils envoyèrent cette déclaration au souverain de Ghazna[20]. La réponse suivante fut donnée au dos de la déclaration : " Que les chefs des deux rites Hanafite et Shafi'ite se réunissent, examinent le cas de cet homme et lui infligent le châtiment qu'exige la Loi religieuse. " Ce fut un jeudi que cet ordre arriva. Il provoqua la grande joie des adversaires de notre shaykh, qui dirent : " Demain, c'est vendredi ; samedi, nous tiendrons une assemblée, nous planterons des gibets sur la grand-place et nous pendrons le shaykh et tous les soufis. " Et ils se mirent d'accord sur cette décision. La nouvelle se répandit par toute la ville. Ceux qui croyaient au soufisme furent peinés, mais personne n'osait en parler au Shaykh. » Khâdjé Hasan Moaddib ajoute : « Le jour suivant, après la prière du soir, le Shaykh m'appela et me demanda : " Quel est le nombre des derviches ? — Ils sont cent vingt personnes dont quarante résidents et quatre-vingts voyageurs. Demain, au déjeuner, il faut que tu serves à chacun d'eux, une cervelle de mouton abondamment saupoudrée de sucre et diverses douceurs. N'oublie pas l'eau de rose et les parfums à brûler. Nous brûlerons du

bois d'aloès et nous aspergerons d'eau de rose les soufis. Il faut préparer des nappes bien blanches. Il faut servir le repas dans la Grande Mosquée pour que ceux qui disent du mal de nous en notre absence, voient de leurs propres yeux ce que Dieu, d'au-delà du monde invisible, fait manger aux élus de la Cour de Sa Grandeur. " Alors que le Shaykh me donnait ces ordres, il n'y avait même pas, dans toute la caisse, de quoi acheter une galette de pain ; et je ne connaissais à Nishâpur personne à qui j'oserais demander un dirham ; car toute la population était troublée par la nouvelle répandue ; et je n'osais pas demander au Shaykh où chercher le montant de cette réception. Je me retirai ; le soleil allait se coucher. Je me tins au coin de la rue d'Adanikubân, pensif et perplexe, ne sachant que faire. Le soleil pâlissait et déclinait ; les commerçants fermaient boutique, pour rentrer à leur domicile. C'était l'heure de la prière et il faisait sombre. Je vis alors apparaître, du fond du bazar, un homme qui courait vers sa maison. M'ayant vu immobile, il me dit : " O Hasan ! qu'as-tu donc pour être debout si perplexe ? Si tu as besoin de quelque chose, tu n'as qu'à me le dire. " Je lui contai mon histoire. Aussitôt, il ouvrit sa bourse et me dit : " Mets ta main à ma bourse et prends-y autant qu'il te faut. " Je mis la main dans sa bourse et je pris une poignée de pièces d'or. Tout joyeux, je le remerciai ; puis j'agis conformément aux ordres du Shaykh. On eût dit que ma poignée d'or était juste à la mesure de ce qu'avait commandé le Shaykh, car tout ce qu'il avait ordonné fut préparé, sans qu'un seul dirham manquât ou fût de trop. Donc tout fut au point cette nuit même. Le lendemain, de bonne heure, j'allai prendre les nappes et je les étendis dans la Grande Mosquée, suivant les indications du Shaykh. Celui-ci arriva en compagnie du groupe des soufis. Il y avait nombre de spectateurs. La nouvelle fut rapportée au Cadi Sâ'id et à Bu Bakr Ishâq. Le Cadi Sâ'id dit : " Laissez-les se régaler aujourd'hui de cervelle de mouton, car demain ce seront les corbeaux qui mangeront leur cervelle. ". Quant à Bu Bak Ishâq Karrami, il dit : " Aujourd'hui laissez-les graisser leur ventre, car demain ils graisseront leur gibet ! " Les soufis, avertis de ces menaces, furent inquiets et désolés. Quand ils eurent finis de manger, le Shaykh dit : " Il faut étaler les tapis de prière des soufis dans

la Maqsura[21], derrière le Cadi Sâ'id, car c'est là que nous ferons notre prière. " Or le Cadi Sâ'id était le prédicateur de la ville. » Et Hasan Moaddib ajoute : « Je portai les tapis de prière dans la Maqsura, derrière le Cadi Sâ'id. J'étalai les cent vingt tapis en deux rangées, de sorte qu'il n'y avait plus de place pour personne. Le Cadi Sâ'id monta en chaire et au cours de sa prédication, il désavoua notre shaykh. Après la prière, celui-ci se leva et se dirigea vers la porte de la mosquée, affichant ainsi sa volonté de ne plus rester pour la prière surérogatoire. Le Cadi Sâ'id tourna la tête, comme s'il voulait lui adresser quelque reproche ; mais le Shaykh le regarda dans les yeux. Le Cadi Sâ'id baissa la tête, le Shaykh s'en alla et tous les soufis le suivirent. Quand le Shaykh arriva au khânegâh, il me dit : " Va au carrefour des Kermaniens. Il y a là une biscuiterie où tu verras des craquelins appétissants, parsemés de graines de sésame et de pistaches. Achètes-en dix mann. Un peu plus loin, il y a un marchand de raisins secs ; achètes-en dix mann, que tu mettras dans deux sacs blancs et propres et que tu porteras chez maître Bu Bakr Ishâq. Dis-lui de rompre son jeûne aujourd'hui avec ces aliments. » Et Hasan ajoute : « J'allai donc au carrefour des Kermaniens et j'exécutai les ordres du Shaykh. Ensuite, j'allai au domicile de Bu Bakr-e-ishâq, je demandai audience et je lui dis : " Le Shaykh vous salue et vous prie de rompre, ce soir, votre jeûne avec ces aliments. " Quand il vit ce que je lui apportais, il changea de couleur et demeura quelque temps perplexe. Ensuite, il me fit signe de m'asseoir. Il appela son majordome Bu'l Qâimak et lui dit : " Va chez le Cadi Sâ'id et dis-lui ceci : Nous nous étions mis d'accord pour discuter demain avec le Shaykh et les soufis et les maltraiter ; je renonce pour ma part, à cette décision ; tu feras envers eux ce que tu voudras. S'il te demande pourquoi, dis-lui : " Hier soir, j'avais fait vœu de jeûner, Ce matin, en allant à la Grande Mosquée, j'ai aperçu dans la biscuiterie située au carrefour des Kermaniens, des craquelins appétissants ; j'en ai eu envie, plus loin, j'ai vu des raisins secs et je me suis dit que le craquelin et le raisin sec sont de bonnes choses avec lesquelles, ce soir, je romprai mon jeûne. Cependant, arrivé à la maison, je les avais oubliés, mais je n'avais révélé à personne ce qui m'était venu à l'esprit. Or maintenant le Shaykh m'a envoyé ces deux

aliments afin de rompre mon jeûne. Voilà les faits. Pour ma part, je n'oserai point discuter avec une personne qui peut lire de cette manière dans l'esprit des hommes. " Le majordome Bu'l Qâsimak s'en alla et retourna avec le message que voici : " J'allais t'envoyer un message au sujet de cette importante question et te dire qu'aujourd'hui il est venu faire sa prière derrière moi ; quand la prière d'obligation fut terminée, il s'est relevé et il est parti sans accomplir la prière surérogatoire ; je me suis tourné vers lui pour le réprimander et dire : " Est-ce le signe distinctif des soufis de ne pas faire la prière surérogatoire en un jour de vendredi ? " Le shaykh me lança alors un regard tel que je crus mourir de peur ; j'eus l'impression de n'être qu'un moineau en face d'un faucon se jetant sur sa proie. Je fus incapable de prononcer un seul mot, malgré tous mes efforts. Il m'a montré aujourd'hui sa grandeur et son pouvoir. Je ne veux pas agir contre lui. C'est à toi que le souverain s'est adressé, c'est donc à toi de décider ce que tu dois faire. ". Quand le majordome Bu'l Qâsimak eut transmis ce message, Bu-Bakr Ishâq se tourna vers moi et me dit : " Va dire au Shaykh : ' le Cadi Sâ'id avec trente mille partisans, Bu Bakr Ishâq avec vingt mille partisans et le Souverain avec cent mille guerriers et sept cents éléphants de guerre t'ont livré combat ; ils ont voulu te vaincre ; mais tu les as mis en déroute avec dix mann de craquelins et dix mann de raisins secs ! Maintenant tu es libre de te conduire comme tu voudras, selon ta foi : *Vous avez votre religion et j'ai la mienne*[22] *!* ' " »
Et Hasan dit : « Je revins auprès du Shaykh et lui rapportai ce qui s'était passé. Le Shaykh, se tournant vers ses disciples, leur dit : " depuis hier, vous tremblez de peur. Vous vous êtes imaginé qu'on souillerait le gibet de votre sang. Mais au gibet, il faut un Hosayn-e- Mansut Hallâdj qui de son temps était sans égal dans la science de l'état mystique en Orient et en Occident. Car c'est du sang des hommes valeureux que l'on teinte le gibet, non du sang des lâches ". Alors il s'adressa au chanteur et lui demanda de chanter ces vers :

Entre dans le champ de bataille, armé d'un bouclier, et de carquois !
Ne te révolte pas contre toi-même, mais contre nous !

Que le monde soit submergé par l'eau ou dévoré par le feu ! Qu'importe !
Puisses-tu vivre dans la joie et dans le bonheur en dépit de tout.

Les chanteurs chantèrent ces vers. Les compagnons dans l'ardeur de l'extase, poussèrent des cris ; dix-huit d'entre eux firent vœu d'aller en pèlerinage à La Mecque, et de nombreux manteaux furent jetés. Le jour suivant, le Câdi Sâ'id vint, avec ses partisans, saluer le shaykh et lui présenter ses excuses, en ajoutant : " Shaykh, je fais acte de contrition. " Le Câdi S'âid était surnommé : *la Beauté lumineuse de Nishâpur* à cause de la beauté de son visage. En réponse à ses excuses, le shaykh récita ces vers :

Toi ! O souverain ! tu as dit : « Je suis la Beauté de [Nishâpur ».
O Beauté de Nishâpur, à toi tout Nishâpur !
A toi tout ce que tu possèdes et tout ce que je possède !
Ne veux-tu donc donner la raison de ta haine contre nous ?

Quand le Shaykh eut récité ces vers, le Câdi Sâ'id se jeta à ses pieds, pleura et implora son pardon. Ce fut alors une réconciliation générale. Depuis lors, dans toute la ville de Nishâpur, personne n'osa plus souffler mot contre les soufis.

*

LA CONTRITION D'UNE DAME

Anecdote : Il y avait à Nishâpur une femme qui s'appelait Ishi Nili ; issue d'une grande famille, elle s'était vouée à la prière et à l'ascèse ; les habitants de Nishâpur cherchaient les grâces de sa bénédiction. Depuis quarante ans elle n'avait pas mis les pieds hors de sa maison. Elle avait une gouvernante qui la servait. Quand la réputation du shaykh fut répandue dans Nishâpur, un jour Ishi dit à sa gouvernante : « Lève-toi et va à la prédication du Shaykh et retiens bien le discours qu'il prononcera pour me le répéter à ton retour. » La gouvernante se rendit à la prédication du shaykh qui parlait en chaire ;

mais elle ne retint point son discours. Or le shaykh récita ces vers :

Je possédais un sou et demi, même un peu moins.
J'ai acheté un pot de vin, même un peu moins ;
Sur notre luth il ne reste plus ni corde aiguë, ni corde [grave.
A qui prétends-tu parler de vie de bohème et des soucis ?

Quand la gouvernante rentra, Ishi lui demanda ce qu'avait dit le shaykh. La gouvernante récita les vers qu'elle avait retenus, Ishi protesta : « Va te laver la bouche ! Comment de telles paroles peuvent-elles être prononcées par des savants religieux et des hommes pieux ? » La gouvernante se lava la bouche pour la purifier de ces mots.

Ishi avait pour occupation la préparation des médicaments ophtalmiques. Cette nuit-là, durant son sommeil, elle vit en songe quelque chose de terrifiant ; elle sursauta ; elle sentit un mal aux yeux. Malgré tous les médicaments qu'elle prépara, aucune amélioration ne se produisit ; elle s'adressa à tous les médecins, mais elle n'obtint aucune guérison. Durant vingt jours et vingt nuits elle gémit de ce mal. Une nuit elle s'endormit et un songe lui vint : elle reçut ce message : « Si tu désires la guérison de tes yeux, il faut te procurer le contentement du shaykh ! » Le lendemain Ishi, confiant mille dirhams Fathi, dans une bourse, à sa gouvernante, lui dit : « Porte cette bourse au shaykh et pose-la devant lui, dès qu'il terminera sa prédication ; mais ne dis rien et reviens. » La gouvernante se rendit à la prédication du shaykh. Quand celui-ci termina sa prédication, elle le salua et posa devant lui la bourse pleine d'argent. Le shaykh avait coutume de manger un morceau de pain sec que lui apportait, avec un cure-dent, un de ses disciples, après la prédication. Lorsque la gouvernante se présenta devant le shaykh, celui-ci était en train de se curer les dents ; elle allait retourner lorsque le shaykh l'appela : « Porte ce cure-dent à ta maîtresse et dis-lui ceci : " Lave ce cure-dent dans un peu d'eau que tu passeras sur tes yeux afin qu'ils guérissent. De ton cœur aussi ôte la négation et la réprobation envers ce groupe d'hommes mystiques afin que ta vue intérieure soit

également guérie ! " » La gouvernante transmit ce message à Ishi qui observa le conseil du shaykh. Après avoir lavé le cure-dent dans l'eau qu'elle passa sur ses yeux, elle fut guérie sur-le-champ par la puissance divine. Le lendemain, elle se leva et porta au shaykh tout ce qu'elle possédait d'or, de bijoux et de vêtements ; elle lui dit : « Shaykh ! Je me suis repentie et j'ai ôté de mon cœur la négation et la désapprobation. » Le shaykh fit : « Que Dieu te bénisse ! » Et il ajouta : « Amenez-la auprès de la mère de Bu Tâhir pour qu'elle l'habille de la robe mystique. » Il lui conseilla de se consacrer au service de la communauté mystique. Ishi se vêtit de la robe mystique et se consacra au service de la communauté ; elle fit don de tout ce qu'elle possédait.

*

PREMIÈRE RENCONTRE AVEC QOSHAYRI

Anecdote : On a rapporté ce qui suit : le shaykh Bu Sai'd alla à Nishâpur et pendant un an, le maître Bu'l Qâsim Qoshayri s'abstint de faire sa connaissance et le désavoua sans cesse. Cependant, soixante-dix disciples du Maître Imâm Bu'l Qâsim Qoshayri avaient rendu visite à notre Shaykh. Parmi eux il y avait Bu Nasr Harazi qui disait au Maître Imâm Qoshayri : « Viens au moins voir et écouter cet homme ! » Enfin, après une année, le Maître Imâm Qoshayri accepta de voir notre shaykh. La veille de sa visite, il fit ses ablutions, selon ses habitudes. Mais, au moment où il se purifiait, il n'observa pas les prescriptions complètement... Puis il entra dans la chambre de la servante, la réveilla et lui donna l'ordre de lustrer la selle et les rênes du cheval. Le lendemain, il se rendit à la réunion de prédication du Shaykh, qui commença son discours comme à l'accoutumée. Le Maître Bu'l Qâsim Qoshayri le regardait ; il observait sa prestance et son autorité sur les esprits et il se dit : « Cet homme n'est pas plus savant que moi, et, quant à la pratique des devoirs d'obligation religieuse, nous sommes égaux. Comment alors a-t-il pu obtenir ce rang ? » Le Shaykh, se tournant aussitôt vers lui, déclara : « Maître, l'on ne peut se procurer cette inspiration mystique que lorsqu'on tient à ne pas négliger les prescriptions de la tradition (sonna) et que l'on n'entre pas

dans la chambre de la servante pour la réveiller et lui ordonner de lustrer les rênes et la selle de son cheval ; on ne peut chercher cette inspiration qu'en faisant lustrer son cœur et non les rênes et la selle de son cheval. » Quand Maître Bu'l Qâsim Qoshayri entendit ces paroles, il fut troublé. Le Shaykh descendit de la chaire et s'approcha de lui. Ils s'embrassèrent. Par la suite, Maître Bu'l Qasim Qoshayri abandonna son hostilité envers le shaykh et entre eux se produisirent de nombreuses rencontres.

*

QOSHAYRI CONTRE LES SÉANCES DE MUSIQUE ET DE DANSE (SAMA') DU SHAYKH

Anecdote : On a rapporté ce qui suit. Cette réprobation du Maître Imâm Bu'l Qâsim Qoshayri à l'égard de notre Shaykh disparut de son cœur, cependant, dans son for intérieur, il désaprouvait encore la danse mystique et la musique autorisées par notre shaykh. Un jour, il passait devant la porte du khânegâh du Shaykh. Les soufis, emportés par l'extase, dansaient. Le Shaykh en accord avec eux, dansait aussi. Maître Bu'l Qâsim Qoshayri, jetant un regard à l'intérieur du khânegâh, se dit : « Suivant la Loi quiconque tourne sur soi pour danser ne saurait plus être entendu comme témoin, car la danse ôte à l'homme la vertu d'équité. » Le lendemain, le Shaykh se rendait à une invitation — et Maître Bu'l Qâsim Quoshayri aussi était sorti. Ils se rencontrèrent au carrefour et ils se saluèrent. « Maître ! dit le shaykh, quand m'as-tu vu dans les rangs des témoins ? » Maître Bu'l Qâsim Quoshayri reconnut en cette parole la réplique à la réflexion qu'il s'était faite la veille. C'est ainsi que cette réprobation aussi disparut de son esprit.

Un autre jour, le maître imâm passait devant le khânegâh du Shaykh où suivant son ordre, on avait organisé le Samâ (séance de musique et de danse mystiques). Le Shaykh lui-même était envahi par l'état mystique et le groupe de soufis était emporté par l'instant de joie (Waqt). Le chanteur chantait ces vers :

Ce n'est point une honte de devenir impie pour une idole !
Tu n'auras pour aimée une idole que si tu deviens impie !

Ce vers sema une certaine contestation dans le cœur du maître imâm qui se dit tout bas : « Si l'on peut interpréter toutes les poésies d'une manière ou d'une autre, celle-ci en est une dont ne peut se faire aucune interprétation et cependant le Shaykh est envahi de joie par cette même poésie. » Or cette réflexion passa à l'esprit du maître imâm, mais il n'en dit rien et s'en alla. Plus tard, un jour, il se rendit chez le Shaykh. Quand ils s'assirent, celui-ci s'adressa au maître imâm et lui dit :

Ce n'est point une honte de devenir impie pour une idole ?
Tu n'aurais pour aimée une idole que si tu deviens impie ?

Il récita ce vers sous forme interrogative, à savoir : N'est-ce point une honte que tu deviennes impie pour une idole ? N'aurais-tu pour amie une idole qu'une fois impie ?

Quand le maître imâm entendit cette manière d'interpréter, lui qui malgré l'intuition et la science qu'il possédait dans cette voie et qui après de longues réflexions n'avait pu appliquer une interprétation à ce vers, accepta que pour le Shaykh, le Samâ' — la musique et la danse mystiques — était licite ; et en son cœur, il fit vœu de ne plus jamais contester aucun geste du Shaykh. Après cela, tous les jours, il rendait visite à notre shaykh ou bien c'était le Shaykh qui se rendait auprès de lui.

*

UN FILS DE QOSHAYRI NOMMÉ BU SA'ID

Anecdote : Maître Bu Ahmad qui était le confident du Maître Bu'l Qâsim-é-Qoshayri et qui était un homme éminent a rapporté ce qui suit : « Un jour, à l'aube, Dieu accorda au Maître Imâm qu'un fils lui vînt au monde. On en avertit le Maître Imâm, mais parmi les gens du khânegâh personne ne se doutait de rien. Or quelqu'un frappa à la porte du khânegâh du Maître Imâm qui dit : « Probablement, c'est le shaykh Bu Sa'id. » On ouvrit la porte ; c'était, en effet, le shaykh Bu Sa'id qui entra et qui, s'adressant au Maître Imâm, dit : « J'ai été averti que Dieu vous a donné un fils. Je ne possède que mon nom, je le lui offre ; nommez-le Bu Sa'id [24]. En reconnaissance, le Maître

Imâm organisa trois réceptions et son gendre, Khâdjé Bu'Amr, qui était un homme fort riche organisa quarante réceptions en reconnaissance de cela.

*

DE LA PATIENCE

Anecdote : Khadjé Bu Bakr-é-Mo'addib a rapporté ce qui suit : Un jour, le Shaykh prêchait ; au milieu de son discours, il dit : « Le Maître Imâm tarde à arriver » et il ajouta : « C'est étrange ! C'est étrange ! » Puis il reprit son discours pendant un moment et, de nouveau, il dit : « Mon cœur regarde vers le Maître Imâm qui était souffrant hier soir. » Le Shaykh avait à peine fini cette phrase que le Maître Imâm (Abu'l Qâsim-é-Qoshayri) apparut à la porte du khânegâh. Une exclamation s'éleva du public. Le Shaykh s'adressant alors au Maître Imâm dit : « Maître, hier soir, nous ne t'avions pas oublié. Aujourd'hui, en compensation de la visite que je te devais, je vais te conter une anecdote : Un jour un grand propriétaire terrien recevait chez lui. Son cultivateur lui avait apporté des concombres primeurs de la saison. Le propriétaire compta les membres de la famille et il en donna un à chacun. Il en donna un aussi au jeune serviteur qui se tenait debout. Il n'en resta aucun pour le propriétaire lui-même. Le serviteur mangeait le concombre avec appétit, de sorte que le propriétaire en eut envie. Il s'adressa alors au serviteur : " Donne-moi un morceau de concombre " lui dit-il. Le jeune serviteur en donna un morceau au propriétaire qui, l'ayant porté à la bouche, le trouva amer. " Jeune homme ! dit-il, comment manges-tu un concombre aussi amer avec tant d'appétit ? " Le jeune serviteur répondit : " De la main du Maître dont j'ai mangé tant de choses douces depuis si longtemps, par quelle excuse repousserais-je une seule amertume ? Et le Shaykh récita :

O Maître !
Pourquoi désespérer de l'Ami sous un menu prétexte
Car il en est ainsi de l'Amour : tantôt douleur, tantôt joie.
Si c'est l'Ami qui humilie, l'humiliation n'est plus un mal
Et s'il console de nouveau la brûlure de cette affliction sera cicatrisée.

Pour un seul mal, l'on ne peut oublier cent bontés.

L'on ne peut savourer la douceur de la datte en pensant aux épines.

Si l'Ami se fâche, tu n'as qu'à implorer son pardon.

L'on ne peut se faire un nouvel ami à chaque lever du jour.

Lorsque le Maître Imâm entendit ce discours, il poussa un cri et s'évanouit. Le Shaykh, après avoir terminé sa prédication, rentra et le public se dispersa. Les soufis s'approchèrent du Maître Imâm et lui demandèrent ce qui s'était passé la veille. Il répondit : « C'est une chose étrange : hier soir j'éprouvais quelque paresse à réciter des litanies, ce qui causa du trouble dans mon esprit. Donc je me proposai d'aller à la mosquée du vendredi et de faire une ablution dans le bassin de cette mosquée pour me rendre ensuite en pèlerinage sur la tombe des guides mystiques et là, continuer mes litanies. Arrivé à la mosquée du vendredi je descendis dans le bassin, après avoir posé mon tapis de prière et mes vêtements dans la niche du mur de la mosquée. Je versais de l'eau sur ma tête lorsqu'un individu surgit et déroba mes vêtements et mes chaussures. J'en étais fort désolé et je fis quelque réflexion querelleuse. Je sortis de l'eau, j'allai au khânegâh et mis d'autres vêtements, avec l'idée de suivre ma décision initiale et d'aller en pèlerinage sur les tombes. Arrivé devant la mosquée du vendredi, mon pied heurta une pierre, je fus blessé au pied, mon turban tomba par terre ; quelqu'un surgit et le déroba. Je demeurai stupéfait. Or, levant la tête vers le ciel, je dis : " O Dieu ! s'il ne te faut plus Bu'l Qâsim, lui, il n'a pas la force de subir tes soufflets et tes coups ; car c'est pour toi qu'il a voulu faire ce pèlerinage et réciter cette litanie. Puisque tu n'en veux plus, il y renonce. "

Personne au monde ne savait rien de mon état, mais aujourd'hui le Shaykh a dit : " Nous avons été hier soir avec toi. " Du moment qu'il sait percer ce secret, que d'infamies il connaît sur nous !

*

L'ESPION DE LA COUR DIVINE

Anecdote. J'ai entendu Khâdjé Abu'l Fotuh Ghazâyéri dire ce qui suit : Devant la porte du khânegâh du Shaykh, au début de la rue Adanikubân, il y avait une estrade. Tous les jours on la balayait, après l'avoir aspergée d'eau ; on y étalait un tapis et le Shaykh s'y installait ; les adultes s'asseyaient devant lui et les jeunes restaient debout. C'était une place agréable, vaste et réjouissante. Un jour le Shaykh y était assis comme d'habitude ; soudain il leva la tête et dit : « Voulez-vous voir l'espion de la Cour divine ? Regardez cet homme ! » Sur le champ, le maître Abu'l Qâsim Qoshayri apparut au bout de la rue. Quand il arriva là, il salua et passa. Le Shaykh en le regardant et en le suivant du regard dit : « Ce maître est le Maître. »

*

LA LOI RELIGIEUSE ET LA VOIE SPIRITUELLE

Anecdote : on a rapporté qu'un soir le Maître Imâm Bu'l Qâsim Qoshayri pensa ceci : « Demain j'irai à la prédication du Shaykh pour lui poser cette question : Qu'est la Loi religieuse et qu'est la Voie spirituelle ? afin d'entendre la réponse du Shaykh. » Le lendemain il se rendit à la séance de prédication du Shaykh et prit place. Celui-ci commença sa prédication et, avant que le Maître Bu'l Qâsim ne pôsat sa question, il dit : « O toi qui désires poser des questions sur la Loi religieuse et la Voie spirituelle, sache que nous avons résumé toutes les sciences en ces vers :

De l'Ami, nous est parvenu l'ordre de nous préparer à l'œuvre.
— Voilà la Loi.
De témoigner l'amour de cœur et de supprimer le superflu.
— Voilà la Voie.

L'Imâm al-Haramayn Bu'l Ma ' âli a dit : « Ce souverain de la Loi religieuse et de la Voie mystique a résumé dans ces vers tout ce que nous avions écrit et lu dans les livres. »

*

L'ÉPOUSE DE QOSHAYRI A LA PRÉDICATION DU SHAYKH

Anecdote : Khâdjé Bu'l Fotuh Ghazâyeri a rapporté ce qui suit : La fille du Maître Bu Ali Daqqâq, Kad Bânu Fâtima[25] était sous l'autorité conjugale de l'Imâm Bu'l Qâsim Qoshayri. Elle demanda au Maître Qoshayri la permission de se rendre à la prédication du Shaykh Bu Sa'id, mais le Maître ne la lui accorda pas. Comme elle renouvela sa demande plusieurs fois le Maître Imâm lui dit : « Je t'accorde la permission, mais vas-y discrètement et en te couvrant la tête d'un vieux voile, afin que personne ne soupçonne qui tu es ! » Fâtima agit tout comme le lui avait indiqué le Maître Imâm. Elle se rendit à la prédication du Shaykh, s'assit sur la terrasse parmi les femmes. Ce jour-là le Maître Imâm n'était pas présent à la prédication. Le Shaykh commença sa prédication par le récit d'une anecdote du Maître Bu Ali Daqqâq et il ajouta : « Un être issu de lui est actuellement présent ici. » Quand Bânu Fâtima entendit ces mots elles en fut bouleversée et s'évanouit. Elle tomba de la terrasse. Alors le Shaykh invoqua Dieu : « O Dieu, pas tant d'indiscrétion ! » Elle demeura suspendue en l'air et jusqu'à ce que les femmes tendissent la main et la retirassent sur la terrasse. Bânu Fâtima rapporta cet événement au Maître Imâm.

*

LA RETENUE DE QOSHAYRI

Anecdote : J'ai entendu Zayn al-Tâyifa 'Omar Showkâni rapporter ce récit d'après l'Imâm Ahmad Mâlikân : Un jour, le shaykh Bu Sa'id, le Maître Imâm [Abu'l Qâsim Qoshayri] et un groupe de soufis passaient par le bazar de Nishâpur. Dans une boutique du bazar étaient exposés des navets cuits. Un derviche en eut envie. Le Shaykh s'en aperçut, s'arrêta et appela Hasan Moaddib et lui dit : « Va acheter au marchand de navets tous ses navets et apporte-les. » Non loin de là, il y avait une mosquée. Le Shaykh en compagnie du Maître Imâm et du groupe de soufis entra dans la mosquée. Hasan alla dans la boutique de l'homme, apporta les navets et les soufis furent

invités à les consommer. Ils mangeaient et le Shaykh leur tenait compagnie. Mais le Maître Imâm s'en abstenait et, dans son for intérieur, désapprouvait [cette attitude] ; car la mosquée se trouvait en plein milieu du bazar et avait une entrée découverte.

Deux ou trois jours après, notre shaykh et le Maître Imâm étaient invités à une réception. Un grand banquet était organisé et diverses sortes de mets préparés. On étendit la nappe. Or il y avait un mets dont le Maître Imâm avait envie, mais il était hors de portée de sa main ; et la timidité l'empêchait de l'atteindre. Alors, le Shaykh, se tournant vers lui, dit : « O Maître ! lorsqu'un repas t'est offert tu ne le manges pas et quand tu en as envie tu en es empêché. »
Le Maître Imâm se repentit en son cœur de ce qui s'était passé et prit conscience de son erreur.

*

CORRECTION D'UN SOUFI COUPABLE

Anecdote : Le shaykh Bu Nasr a rapporté, d'après Hasan Moaddib, ce qui suit : Un jour, à Nishâpur, le Maître Imâm Bu'l Qâsim Qoshayri fit enlever à un derviche son manteau, le maltraita et le chassa de la ville. La cause en était que ce derviche avait nourri et manifesté un certain sentiment de tendresse envers Ismâ'ilak Daqqâq qui était un proche parent (beau-frère) du Maître Imâm Bu'l Qâsim Qoshayri. Or ce derviche avait demandé à l'un de ses amis d'organiser une soirée en invitant des musiciens et en y amenant Ismâ'ilak ; et il avait dit : « Je brûle de passion pour lui. » Cet ami réalisa le désir du derviche. Il organisa une soirée ; il invita les musiciens et Khâdjé Ismâ'ilak. Le lendemain, le Maître Imâm Bu'l Qâsim en fut averti. Il fit enlever au derviche son manteau, il le bannit de la ville après l'avoir censuré. Lorsque cette nouvelle parvint au khânegâh du Shaykh, tous les derviches en furent désolés. Le Shaykh ordonna à Hasan Moaddib d'organiser une réception somptueuse, d'y convier tous les groupes de soufis de la ville ainsi que le Maître Imâm Bu'l Qâsim Qoshayri et d'allumer beaucoup de chandelles. (Et Hasan a

rapporté) : « Je préparai tout ce que le Shaykh avait ordonné, j'invitai le Maître Imâm Bu'l Qâsim et les soufis de la ville. Quand le Maître Imâm arriva, le Shaykh le fit asseoir à ses côtés, sur la banquette. Les soufis étaient assis sur trois rangs, face à la banquette du Shaykh, chaque rang groupant cent hommes. La nappe fut étendue et Khadjé Bu Tâhir en était chargé. Il était alors un très beau jeune homme. Ce soir-là, vêtu d'une veste courte, il surveillait le service et il circulait autour de la nappe, éblouissant comme une source de lumière. Quand arriva le moment des sucreries, je posai une coupe de gâteaux aux amandes devant le Shaykh et le Maître Imâm. Après qu'ils en eurent mangé quelques-uns, le Shaykh dit à Bu Tâhir : « Prends cette coupe de gâteaux et approche-toi du derviche Bu 'Ali Torshizi et sers-le en mettant une moitié de chaque gâteau dans ta bouche et l'autre dans la sienne. Khadjé Bu Tâhir prit la coupe de gâteaux, s'approcha du derviche, s'assit respecteusement devant lui, prit un gâteau dont il mangea lui-même une moitié et dont il mit l'autre dans la bouche du derviche. Il prit un autre gâteau et fit de même. Le derviche poussa un cri, déchira son manteau et sortit du khânegâh en faisant vœu d'aller en pèlerinage à Ka'ba. Le Shaykh dit à Bu Tâhir : « Je te consacre au service de ce derviche ; va prendre son bâton et son aiguière, suis-le partout où il ira, masse-le chaque fois qu'il fera halte. Continue à le servir jusqu'à la Ka'ba ! » Khâdjé Bu Tâhir prit le bâton et l'aiguière du derviche et il partit à sa suite. Bu'Ali, regardant en arrière, vit Khâdjé Bu Tâhir qui courait derrière lui ; il lui dit : « Où vas-tu ? » — « Mon père m'a envoyé à ton service ! » Et il lui expliqua ce qui s'était passé. Bu'Ali retourna chez le Shaykh et lui dit : « Shaykh, pour Dieu ! rappelle Bu Tâhir ! » Le derviche se prosterna et s'en alla. Après son départ, le Shaykh se retournant vers le Maître Imâm dit : « Maître ! quand on peut éloigner un derviche de cette ville et l'exiler au Hidjâz, au moyen d'une moitié de gâteau, pourquoi donc le maltraiter, lui enlever son manteau et le diffamer ? Et ce moindre mal que j'ai fait, je l'ai fait à cause de toi. Car ce derviche, depuis quatre ans, s'était attaché à mon fils Bu Tâhir et, moi, je faisais semblant de l'ignorer. Et je ne l'aurais pas révélé si tout cela n'était pas arrivé à cause de toi ! »

Le Maître Imâm se repentit de son action et il éprouva de la joie. Quant aux derviches ils furent enchantés.

*

RENCONTRE AVEC LE SHAYKH ABDALLAH BAKU

Anecdote : On a rapporté ce qui suit : Lorsque le Maître Imâm Qoshayri renonça à sa désapprobation contre notre shaykh, il lui demanda : « Il faut qu'une fois par semaine tu viennes prêcher dans mon khânegâh. » Le Shaykh accepta et il y allait prêcher une fois par semaine. Un jour c'était son tour de prédication ; on avait installé la chaire et les gens venaient prendre place. Le shaykh Abdallâh Bâku arriva pour rendre visite au Maître Imâm. Après les salutations et les politesses d'usage, le shaykh Abdallâh Bâku demanda ce qu'était cette chaire. Le maître Imâm répondit que c'était celle du shaykh Bu Sa'id qui allait prêcher et il ajouta : « Attends et écoute. » Abdallâh dit : « Je le conteste, c'est-à-dire, je n'ai aucune foi en lui. »

« Moi aussi je disais la même chose, mais en réfléchissant véritablement j'ai fini par avoir foi en lui ; attention, cet homme par intuition devine les pensées. Ne prends aucune attitude ni ne porte aucun jugement hostile, car il le révélera sur-le-champ ! » Or le shaykh Bu Sa'id apparut et monta en chaire, et, après que les lecteurs du Coran eurent psalmodié quelques versets, le Shaykh récita la prière et commença son discours. Le shaykh Abdallâh Bâku se dit tout bas : « Que de vent dans le vent ! » Il avait à peine achevé cette pensée que le Shaykh se tournant vers lui, dit : « L'origine du vent est dans le vent ! » Ayant dit cela, il poursuivit son discours. Le Maître Imâm se tournant vers le shaykh Abdallâh demanda : « Qu'as-tu donc fait ? — J'ai eu telle réflexion. — Ne t'avais-je pas averti que cet homme devine tout ce que tu fais et tout ce que tu penses ? » Par la suite lorsque le Shaykh montra de l'ardeur dans son discours et que le shaykh Abdallâh l'observa, il se dit tout bas : « Que de fois en persévérant, je me suis isolé de moi-même, que de guides mystiques j'ai fréquentés et servis depuis quatre-vingt-dix et quelques années ! Pourquoi donc n'avons-nous point les révéla-

tions des mystères qui se dévoilent à cet homme ? » Le Shaykh, se tournant sur le champ vers lui, récita ce vers :

« Maître, tu es tel du moment que ton destin est tel et tel.
Moi je suis tel autre, puisque mon destin est tel autre.

Que le prophète Mohammad et sa famille soient bénis ! Il passa alors la main sur son visage, descendit de la chaire et se dirigea vers le Maître Imâm et Abdallâh Baku. Après qu'ils furent assis, le Shaykh s'adressant au Maître Imâm Qoshayri dit : « Recommande à ce seigneur de se réconcilier avec nous ! » Le Shaykh Abdallâh dit : « Je me réconcilierai avec toi lorsque tu viendras tous les jeudis prêcher dans mon khânegâh ». Le Shaykh répliqua : « Les regards d'un grand nombre de guides spirituels sont posés sur toi ; nous viendrons par respect pour ces regards et non point pour toi ! » Quand le Shaykh prononça ces mots, des exclamations s'élevèrent de la foule. Le shaykh Abdallâh chassa de son cœur la désapprobation contre notre shaykh et toute l'assemblée se réconcilia.

Tel était l'état de ces hommes-là, qui suivaient la voie de la sincérité ; leur entente n'était point le fait de la dissimulation et de l'hypocrisie et c'est ainsi que même d'un mot rude provenaient tant de pureté et de joie. Cela tenait à leur véracité et à leur sincérité dans leur foi. En notre temps, de mille paroles d'entente et de bonté ne résulte même pas une parcelle de quiétude car ces paroles sont mêlées d'hypocrisie, de duplicité et de mensonge. Il nous reste à prier pour que Dieu nous réveille du sommeil de l'inconscience, avant notre trépas et qu'il nous accorde la grâce de la sincère croyance et de la conformité aux exemples de guides spirituels d'antan.

*

UN SONGE DE ABDALLAH BAKU

Anecdote : On a rapporté ce qui suit : Après qu'eut disparu de son cœur son opposition à notre shaykh, le shaykh Abdallâh Bâku allait souvent lui rendre visite et converser avec lui. Mais il continuait toujours à nourrir un sentiment de désapprobation envers les séances de musique et de danse mystiques (Samâ') du Shaykh et de temps à autre il exprimait même cette désapprobation. Cela continua jusqu'à ce qu'une nuit, il eût un songe au

cours duquel il entendit la voix du messager divin dire : « Levez-vous et dansez pour Dieu ! » Il se leva et en évoquant Dieu il dit : « Ce fut un rêve embrouillé que Satan m'a inspiré. » Il s'endormit et de nouveau il eut le même songe, entendant la même voix qui disait : « Levez-vous et dansez pour Dieu ! » Il se réveilla, invoqua Dieu et se rendormit après avoir récité quelques chapitres du Coran. Or il eut de nouveau le même rêve. Alors il reconnut que ce rêve ne pouvait être que vérité. Le lendemain, à l'aube, il alla au khânegâh du Shaykh lui rendre visite. Il entendit la voix du Shaykh qui depuis l'intérieur du khânegâh disait : « Levez-vous et dansez pour Dieu ! » Ainsi cette désapprobation disparut du cœur du shaykh Abdallâh.

*

LE SHAYKH ABU SA'ID ET ABDALLAH BAKU

Anecdote ; C'était aussi à cette même époque qu'un jour le shaykh Abdallâh Bâku rendit visite à notre shaykh. L'ayant aperçu assis sur un siège ministériel, une dénégation surgit dans son cœur. Or notre shaykh dit : « Ne considère pas le siège ministériel, regarde plutôt le caractère et le comportement. » Quand notre shaykh, par ce mot concis lui montra ce point subtil, le shaykh Abdallâh Bâku se repentit de sa dénégation et se fit la promesse de ne plus contester aucun geste de notre shaykh.

*

UN RÉCIT DE DJOVEYNI

Anecdote : l'Imâm al Haramayn Djoveyni[27] a rapporté ce qui suit : Quand le shaykh Bu Sa'id arriva à Nishâpur, mon père[28] le désavouait hautement, de sorte qu'en sa présence personne n'osait parler du shaykh Bu Sa'id. Un jour ayant terminé sa prière du matin, il me dit : « Habille-toi, pour que nous allions rendre visite au shaikh Bu Sa'id. » Cela m'étonna venant de lui. Nous partîmes donc vers le khânegâh du Shaykh. Nous ayant aperçus entrer par la porte du khânegâh, celui-ci s'écria : « Entre, intime de Dieu, chez l'aimé de Dieu ! » Je fus aussi étonné de ce propos. Mon père entra ; le Shaykh était seul dans

l'oratoire ; il appela ses disciples et leur dit : « Venez me lever ! » (Notre shaykh à la fin de sa vie se levait péniblement — et cela à cause des pratiques de mortification qu'il s'étaient imposées au début de sa conversion à la mystique et surtout lorsqu'il s'était suspendu par les jambes. Donc le plus souvent il s'asseyait sur une banquette en laissant ses pieds libres et pour se lever sans l'aide de personne, il avait à s'appuyer sur ses bras contre la banquette.) Deux personnes se précipitèrent pour aider le Shaykh à se mettre debout. Mon père le prit dans ses bras. Ensuite tous les deux assis, ils se mirent à converser. Une heure après, le Maître Imâm apparut et ils discutèrent ensemble pendant quelque temps. Or, le maître Imâm Qoshayri se leva et s'en alla et mon père le regardait partir ; alors le Shaykh approcha sa bouche de l'oreille de mon père et lui murmura quelques mots tout bas. Et je vis mon père donner un baiser à la jambe du Shaykh. Je fus plus étonné encore de ce geste. Mon père se leva ensuite et nous sortîmes. Arrivés à la maison, je demandai à mon père : « Aujourd'hui j'ai été étonné par trois faits : d'abord par le fait que tu désavouais le shaykh Bu Sa'id mais qu'aujourd'hui tu m'aies ordonné de me lever pour aller lui rendre visite. Deuxièmement, quand nous sommes arrivés auprès du Shaykh, celui-ci a dit : « Entre, intime de Dieu, auprès de l'aimé de Dieu ! » Troisièmement, lorsque le Maître Imâm s'en allait, tu le regardais partir et le Shaykh t'ayant dit quelque chose à l'oreille, tu as baisé sa jambe. » Mon père répondit : « Hier soir j'eus un songe : je me vis en un lieu sacré, un beau pays béni où je vis le shaykh Bu Sa'id prêcher pour une foule nombreuse. Mais moi, dans l'excès de mon désaveu contre lui, je détournai le visage pour ne point voir ce lieu. Alors une voix du monde invisible dit : " Tu détournes ton visage d'une personne qui a le rang d'aimé de Dieu sur la terre ! " Ayant entendu ces mots qui provoquèrent mon orgueil, je me dis : " Si, lui, est l'aimé de Dieu, quel rang ai-je donc ? " La voix dit : " Tu as le rang d'Intime de Dieu ! " En me réveillant je n'éprouvais plus aucun désaveu contre le Shaykh ; au contraire, chaque désapprobation était remplacée par mille amitiés. Aujourd'hui lorsque nous allâmes lui rendre visite, il dit : " Intime de Dieu ! entre chez l'aimé de Dieu ! " Ainsi il démontra que par miracle et intuition mystique il connaissait le songe

que j'avais eu la veille ! Quand le Maître Qoshayri se leva, je le regardai partir et la réflexion suivante traversa mon esprit : " Si le Shaykh a le rang d'aimé de Dieu et si j'ai le rang d'Intime de Dieu, quel est le rang du Maître Imam ? " Alors le Shaykh approcha sa bouche de mon oreille pour me dire : " Il a le rang d'Interlocuteur (Kalim) de Dieu ! "Je fus donc étonné de la supraconscience du shaykh sur les esprits des serviteurs de Dieu ; alors je baissai la tête pour donner un baiser à sa jambe. » Or je demandai à mon père : « Comment puis-je connaître la signification de ces rangs ? » Mon père me cita cette tradition du Prophète de transmission établie : « Les savants de ma communauté sont comme les prophètes des fils d'Israël ! » Après cela je continuais d'accompagner mon père pour aller saluer le Shaykh.

*

UN RÉCIT DU GOUVERNEUR DU KHORASAN

Anecdote : On a rapporté ceci d'après le gouverneur militaire du Khorâsân qui a dit : La raison de ma vénération pour le shaykh Bu Sa'id et ses descendants a été le fait suivant : Lorsqu'au début de ma carrière, j'arrivai à Nishâpur, je n'étais qu'un cavalier et on m'appelait Hâdjib Mohammad. Chaque matin où, en passant devant le khânegâh du shaykh Bu Sa'id, et, en regardant à l'intérieur je pouvais l'apercevoir, ce jour-là m'était béni. Une nuit je pensai que le lendemain j'irai rendre visite au Shaykh et lui porter quelque présent.

Je comptai donc mille dirhams d'argent, dont trente en ce temps-là valaient un dinar. J'enveloppai ces mille dirhams dans un papier, en attendant le lever du jour pour aller saluer le Shaykh et les poser devant lui. Dans la maison j'étais seul — et je n'avais révélé ma pensée à personne. Ensuite j'eus l'idée que cette somme était trop élevée et que cinq cents dirhams étaient suffisants ; donc je les partageai en deux moitiés en mettant cinq cents dirhams derrière l'oreiller et en portant cinq cents dirhams pour le shaykh. Je le saluai et confiai l'argent à Khâdjé Hasan Moaddib. Celui-ci murmura tout doucement à l'oreille du Shaykh : « Hâdjib Mohammad a apporté un petit présent. » Le shaykh fit : « Qu'il soit béni ! Mais il n'a pas

apporté tout, il en a laissé la moitié derrière l'oreiller ! Hasan a une dette de mille dirhams. Donc il faut qu'il donne tout à Hasan pour que celui-ci ait le cœur libéré de sa dette. » Le gouverneur du Khorâsân ajoute : Ayant entendu ces mots je fus bouleversé ; j'envoyai un serviteur pour aller chercher le reste de l'argent qu'il apporta et donna à Hasan. Ensuite, m'adressant au Shaykh, je dis : « Shaykh, adopte-moi ! » Le Shaykh en prenant ma main dans la sienne répondit « C'est fini, va en paix ! » Le gouverneur ajoute : Après cela personne n'eut pouvoir sur moi, je demeurai toujours en paix. S'il m'arrivait de supporter quelques dépenses c'était toujours dans les limites de mon pouvoir. Jamais je n'eus à souffrir et chaque jour mes affaires étaient en progression. Le Shaykh, m'ayant vu repartir, avait dit : « Que de gloires suivront cet homme ! »

*

UN RÉCIT DU SERVITEUR DU SHAYKH

Anecdote : Bu Sa'id Khashshâb, qui était le serviteur particulier du Shaykh a rapporté ce qui suit : Un jour le Shaykh sortait du khânegâh de la rue Adanikubân pour aller au Hammâm. Le gouverneur du Khorâsân passait par là. Il avait installé sur son cheval une magnifique selle. En ce temps-là il n'était pas encore gouverneur. On l'appelait Hâdjib Mohammad. Ayant aperçu le Shaykh, il descendit de son cheval et se prosternant devant le Shaykh il lui dit : « Si j'y suis autorisé, je dirai un mot ! — Dis donc ! — Il faut que le Shaykh m'accorde une place dans son cœur ! — Je l'accorde. » Le gouverneur se prosterna et s'en alla. Le shaykh entra dans le hammâm et alors qu'il continuait de parler de cette rencontre, je ne pus plus me retenir et je lui dis : « Shaykh, un homme tel que lui t'a demandé une chose pareille et toi, tu l'as acceptée ? Quel mérite a-t-il pour cela ? » Le shaykh répondit : « Cet homme partage un secret avec Dieu, il n'est donc pas étonnant qu'il trouve ce qu'il cherche. » Depuis ce jour la situation du gouverneur s'éleva.

Quelque temps après cela, Khâdjé Bu'l Fath, petit-fils du Shaykh rapporta ce qui suit : Un jour j'étais debout devant le Shaykh, et en ce temps-là le gouverneur du Khorâsân était Ahmad Dehestâni et Hâdjib Mohammad était son chambellan. Ce jour-là,

ils étaient venus rendre visite au shaykh. Hâdjib Mohammad marchait en avant ; c'était un beau jeune homme. Il entra et se prosterna devant le Shaykh qui lui dit : « Entre, ô gouverneur du Khorâsân ! » Il répondit : « Le voici le gouverneur du Khorâsân, qui arrive. » En effet Ahmad Dehestâni le suivait. Le shaykh fit : « Non, le gouverneur du Khorâsân c'est bien toi ; celui-là est un chien qui sera dévoré par les chiens ! » Le Shaykh n'accorda aucune attention à Ahmad Dehestâni qui en fait était gouverneur du Khorâsân. Quelques jours plus tard Ahmad Dehestâni fut tué et mis en pièces. Hâdjib Mohammad devint gouverneur du Khorâsân et durant soixante ans les finances du Khorâsân furent soumises à sa compétente autorité. Il disait toujours avec fierté : « C'est par le Shaykh que je suis installé au gouvernement du Khorâsân ! »

*

UN RÉCIT DE NIZAM AL MOLK[29]

Anecdote : L'Imâm Bu' Fath Abbâs a rapporté ceci : J'accompagnai mon père à Ispahân chez Nizâm al Molk. Lorsque nous fûmes introduits chez lui, mon père pria pour lui. Alors Nizâm al Molk s'adressant à mon père dit : « Khâdjé Imâm ! tout ce que j'ai acquis, ce fut grâce au shaykh Bu Sa'id ! — Comment cela ? — Un jour je me trouvais à Nishâpur, monté sur un cheval indocile, je passais par la rue d'Adanikubân. Quelqu'un me suivit et me dit : " On t'appelle. " Je suivis l'homme et j'entrai dans le khânegâh ; je vis le shaykh Bu Sa'id, qui me fit les salutations d'usage ; j'avais déjà rencontré le shaykh Bu Sa'id (mention sera faite de cette anecdote en son temps). Or il me prit par la main et me dit : " Tu seras un homme généreux ! " Je me prosternai devant lui et je sortis. Le lendemain j'allai de nouveau chez le Shaykh et je m'assis discrètement près d'une colonne en sorte que le Shaykh ne me voyait pas. Il parlait en chaire ; ayant terminé sa prédication il dit : " Hasan a une dette ! " En ce temps-là je m'étais fait faire une ceinture comme l'exigeait l'élégance de la jeunesse. Or je défis la ceinture et je l'offris. Le shaykh dit à Hasan de la lui porter. Hasan porta la ceinture au shaykh qui la prit. Ayant passé son doigt dans la boucle de la ceinture et l'ayant fait tourner plusieurs fois,

il dit : " Avant longtemps quarante mille hommes en ceinture d'or seront à ton service. Aujourd'hui j'ai fait la revue de mes hommes. Ils sont quarante mille sous mes ordres, tous en ceinture d'or. Tout ce que j'ai acquis ce fut grâce aux bénédictions du Shaykh. " »

*

LE PROBLÈME D'UN GUIDE SPIRITUEL DE LA TRANSOXIANE

Anecdote : Dans la ville de Marv, il y avait un guide spirituel qu'on appelait Mohammad Bu Nasr de Khotan [30] ; il était l'un des grands guides mystiques de la Transoxiane. Au temps où Boghrâ khân s'élança au massacre des soufis de la Transoxiane, un groupe de guides mystiques se réfugia secrètement dans la ville de Marv. Mohammad de Khotan était l'un d'eux. Il n'avait jamais rencontré notre shaykh. A Marv, il y avait un Imâm qu'on appelait Bu Bakr Khatib. Il avait été disciple de Qaffâl et avait connu notre shaykh au cours de Qaffâl. Il allait partir pour Nishâpur, pour une affaire importante. Mohammad Bu Nasr de Khotan alla donc le voir et lui dit : « J'ai entendu dire que tu pars pour Nishâpur ; j'ai un service à te demander. Je voudrais que tu poses la question suivante au shaykh Bu Sa'id et que tu m'apportes la réponse : " Les phénomènes [Athâr] sont-ils sujets à l'effacement ? [Mah] ? " et il ajouta : « Cependant, je voudrais que le shaykh Bu Sa'id ne sût pas que c'est moi qui aie posé cette question. » Je répondis : « Je ne peux pas retenir cette phrase » et lui demandai de l'écrire sur une feuille. Il l'écrivit et me la donna. Bu Bakr Khatib ajoute : « En arrivant à Nishâpur, j'étais à peine descendu dans le caravansérail que j'entendis deux soufis appeler à haute voix : " Qui est Khâdjé Bu Bakr de Khotan dans la caravane de Marv ? " Je me présentai. Ils m'annoncèrent un message du shaykh Bu Sa'id qui disait : " Je ne me sens pas à l'aise de te voir descendre dans un caravansérail, il faut que tu viennes chez nous. " »

En compagnie de deux soufis, j'allai donc chez le shaykh qui en me voyant récita cette poésie à haute voix :

Salut à Sa'dâ et à son messager

Louange au visage du messager pour l'amour de celui qui
[l'a envoyé.

Puis le Shaykh ajouta : « Si toi tu prends à la légère la mission dont t'a chargé ce grand maître, sache que sa parole m'est très chère. Depuis l'instant où tu as quitté Marv, je compte les haltes, les unes après les autres ». Bu Bakr Khatib ajouta : « J'éprouvai à ce moment une grande confusion et le Shaykh reprit : " Rapporte-moi donc ce que ce grand maître t'a confié. " Alors, sous l'effet de l'ascendant du Shaykh, j'oubliai tout ce que je savais et je répondis : " Je ne m'en souviens pas ; j'avais écrit son message sur un papier que j'ai oublié dans la poche de mon vêtement de voyage. " Le Shaykh reprit : " Tu retenais bien les textes multiples de la Jurisprudence, mais tu ne pouvais pas retenir la question d'un Maître spirituel ! " Je me sentis encore plus accablé par ce reproche du Shaykh qui ajouta : " Si je répétais la question du Maître, t'en souviendras-tu ? " — Je répondis : " Que le Shaykh veuille bien la répéter. " " Voici la question : la disparition des phénomènes est-elle possible ? " Dis au Maître : « Il (le feu de l'enfer) n'épargne ni ne laisse rien[32]. " " L'essence même (ayn) ne subsiste pas ; comment se pourrait-il que le phénomène (Athâr) demeurât... " » Bu Bakr Khatib ajouta : « Je demeurai perplexe et demandai au shaykh de bien vouloir s'expliquer. Le Shaykh dit : " Cela ne peut être expliqué par des formules savantes : apprends ces vers par cœur et récite-les lui :

Mon corps se fondit en pleurs que répandirent mes yeux ;
Pour vivre ton amour, il faut se passer de son corps.
De mon être, il ne reste plus aucune trace. Qu'est donc
[cet amour ?

Je répondis : " Que le Shaykh ordonne que l'on écrive ces vers sur une feuille. " Il ordonna à Hasan Moaddib de les écrire sur une feuille. Arrivé à Marv, je vis Mohammad Khotani venir à ma rencontre. Je lui dis : " Tu m'as envoyé à un souverain qui perce tous les mystères de l'univers, comme s'ils étaient exposés devant lui, sur un plateau. " » Je lui fis le récit de tout ce qui était advenu et lui montrai le papier. Ayant lu

les vers, il jeta un cri et tomba sans connaissance. De là il fut transporté à sa maison et sept jours après il rendit l'âme.

LE SHAYKH ABU SA'ID DANS L'ÉGLISE DE NISHAPUR

Anecdote : on a rapporté ce qui suit : Au temps où le shaykh Bu Sa'id était à Nishâpur, il y avait dans cette ville un imâm partisan de Bu Abdallâh Karrâm qui s'appelait Bu'l Hosayn Tuni. Il désapprouvait notre shaykh et sa désapprobation était telle que chaque fois que l'on prononçait devant lui le nom du Shaykh, il le maudissait ; il n'était jamais passé dans la rue d'Adanikubân où se trouvait le khânegâh du Shaykh depuis le temps où celui-ci demeurait à Nishâpur. Un jour le Shaykh dit : « Sellez le cheval afin que nous allions rendre visite à Bu'l Hosayn Tuni. » Un groupe de soufis et de disciples du Shaykh désapprouvèrent dans leur cœur ce geste, se disant tout bas : « Le Shaykh rend visite à un homme qui maudit dès qu'il entend le nom même d'Abu Sa'id ! » Le Shaykh monta sur son cheval et partit, accompagné de ses disciples. Sur le chemin un Shi'ite sortit de chez lui et apercevant le Shaykh accompagné du groupe de ses disciples, il se mit à le maudire. La foule allait le brutaliser lorsque le Shaykh leur dit : « Calmez-vous ; il se peut qu'en récompense de sa malédiction la miséricorde divine lui soit accordée. » Les disciples du Shaykh firent : « Comment la miséricorde divine serait-elle accordée à celui qui maudit un homme tel que toi ? — Que Dieu nous protège ! Ce n'est pas nous qu'il maudit ; il croit que nous sommes dans l'erreur et que lui, il est dans le vrai ; c'est cette erreur qu'il maudit pour l'amour de Dieu. » L'homme, debout, écoutait la parole du Shaykh. Sur-le-champ il se jeta aux pieds du cheval du Shaykh et il dit : « Shaykh, je me repens. C'est toi qui es dans le vrai et c'est moi qui suis dans l'erreur. Fais-moi connaître l'Islam afin que de nouveau je devienne musulman. » Le Shaykh, s'adressant alors à ses disciples, leur dit : « Vous voyez donc quel effet produit une malédiction faite pour l'amour de Dieu ! »

Plus loin, Hasan Moaddib envoya un soufi en avant afin d'avertir Bu'l Hosayn que le shaykh allait arriver pour le sa-

luer. Le derviche en avertit Bu' Hosayn, mais celui-ci maudit le shaykh et il ajouta : « Qu'a-t-il à faire chez nous, cet homme ? Il lui faut aller à l'église des chrétiens. » Ayant entendu ces mots, le derviche retourna auprès de Hasan Moaddib et lui rapporta tout ce qui était arrivé. Par hasard, ce jour-là était un dimanche et le Shaykh connaissait par intuition tout ce qui s'était produit. Il dit à Hasan : « O Hasan qu'y a t-il donc ? » Hasan révéla ce qu'il avait entendu et le Shaykh dit : « Eh bien ! Nous allons exécuter l'ordre du maître. » Il se dirigea vers l'église en déclarant : « Au nom de Dieu miséricordieux ! Il faut agir selon l'ordre du maître. » Quand il arriva dans l'église, les chrétiens étaient réunis et occupés à leurs prières propres. En apercevant le Shaykh dans l'église tous se rassemblèrent autour de lui ; ils l'observaient et se demandaient pour quelle raison il était là. Or ils avaient construit une chapelle devant l'église et sur les murs de la chapelle ils avaient posé des images du Christ et de Marie et en se tournant vers ces images, ils se prosternaient. Le Shaykh jeta un regard du coin de l'œil sur les images et dit : « Est-ce toi qui as dit aux hommes : Prenez ma mère et moi-même pour des dieux, à l'exclusion d'Allâh ? Mais si Mohammad et la religion de Mohammad sont vrais, prosternez-vous donc devant Dieu, le Vrai ! » Le Shaykh avait à peine prononcé ces mots que les deux images tombèrent à terre de manière que leurs visages étaient tournés du côté de la Ka'ba. Les chrétiens ayant observé cela jetèrent des cris et quarante d'entre eux coupèrent leur ceinture et se convertirent à Islam. Ils se vêtirent alors du manteau mystique et firent ablution. Alors le Shaykh se tournant vers le groupe de soufis, dit : « Tel sera le sort de celui qui suivra l'ordre des maîtres spirituels. Tout cela vient de la grâce acquise par l'obéissance à l'ordre de ce maître. » Cette nouvelle fut rapportée à Bu'l Hosayn Tuni ; on lui rapporta ce qui était advenu au Shaykh et ce que celui-ci avait dit. L'Imâm Bu'l Hosayn envahi par l'émotion, dit : « Apportez-moi cette planche de bois (il entendait la litière), transportez-moi au khâneghâh du Shaykh ! » On le plaça dans la litière. Quand il arriva au khânegâh il demanda qu'on le sortît de la litière. Depuis la porte du khânegâh, il se traîna sur ses flancs, tout en jetant des cris, jusqu'à la banquette du Shaykh où il se jeta à ses

pieds. L'émotion s'empara de l'assistance et Bu'l Hosayn déchira son manteau. Le Shaykh et le groupe de soufis l'imitèrent. Ainsi il se repentit de tout ce qu'il avait fait dans le passé et il devint l'un des fidèles du Shaykh.

*

FRAIS D'UNE RÉCEPTION

Anecdote : On a rapporté qu'au temps où le Shaykh était à Nishâpur, un jour un groupe de ses disciples passait par le bazar. Des musiciens venus de Tus jouaient et chantaient dans le bazar. Lorsque le groupe de disciples du Shaykh arriva au khânegâh, ils lui dirent : « Des musiciens sont arrivés de Tus, ils jouent et chantent dans le bazar. Il nous faut les entendre. » Le Shaykh s'adressa alors à Hasan et lui dit : « Va dans le bazar de Nishâpur, adresse-toi à l'homme qui te paraîtra le plus beau ; dis-lui : les chanteurs sont arrivés de Tus et ce soir nos compagnons ont besoin de les entendre. Tu voudras bien subvenir aux frais de leur réception afin que les musiciens avec nos compagnons se détendent ce soir ensemble. » Hasan sortit, parcourut le bazar de tous les côtés, retourna devant le Shaykh et lui dit : « J'ai cherché partout dans Nishâpur, je n'ai pu trouver personne de plus beau que le Shaykh lui-même. » Celui-ci ayant entendu ces mots enleva son manteau et dit : « Porte ce manteau à la boutique de notre Bu Dja'Far ; dis-lui que le Shaykh demande cinquante dinars pour la préparation d'un souper pour ce soir afin que les musiciens de Tus se détendent ; et cela en attendant qu'un militant de l'Islam apparaisse et qu'il libère ton cœur du souci de ces prêts ! » Hasan ajoute : « Suivant l'ordre du Shaykh je me rendis à la boutique de Bu Dja'Far et transmis son message. Bu Dja'Far dit : " Témoignes-tu que le mot ' Notre Bu Dja'Far ' a été prononcé par la bouche même du Shaykh ? — Demain, au jour de la Résurrection, je répondrai que le mot ' Notre Bu Dja' Far ' a été prononcé par la bouche même du Shaykh ! " Bu Dja'Far compta cinquante dinars, les enveloppa dans un papier et me les tendit avec le manteau du Shaykh en me disant : " Donne tout cela au Shaykh. " Arrivé devant le Shaykh, et lui ayant soumis tout ce que Bu Dja'Far m'avait confié, j'aperçus

celui-ci entrer derrière moi apportant encore cinquante dinars et un paquet d'étoffe porté par un jeune domestique. En les posant devant le Shaykh, il lui dit : " Ce que je vous ai envoyé par Hasan, c'était suivant votre ordre et ce que vous apporte moi-même, c'est en reconnaissance de ce que les mots : ' Notre Bu Dja'Far ' ont été prononcés par votre bouche ; c'est ce qui nous sauvera à la résurrection. " »

*

LES DETTES DU SHAYKH

Anecdote : A cette même époque où le Shaykh était à Nishâpur, Hasan Moaddib, qui était le serviteur particulier du Shaykh, avait emprunté à chacun quelque somme qu'il avait dépensée pour les soufis. Or les vivres arrivaient de moins en moins et ces bandits de compagnons en réclamaient sans cesse. Un jour tout le groupe se présenta à la porte du khânegâh. Le Shaykh dit à Hasan de les faire entrer, ce qu'il fit. A ce moment un jeune marchand ambulant passait par là en criant : « Sucreries ! sucreries ! » Le Shaykh dit : « Appelez ce marchand. » On l'amena. Le Shaykh lui dit : « Pèse tout ce que tu possèdes. » Il pesa toutes ses sucreries, les posa devant les derviches qui les mangèrent. Le garçon s'adressant alors au Shaykh dit : « Il me faut de l'argent ! » Le Shaykh dit : « Cela va arriver ! » Quelques instants plus tard, le garçon répéta sa demande et le Shaykh lui fit la même réponse. Alors le garçon déclara : « Mon patron va me battre ! » et il se mit à pleurer. A ce moment là, quelqu'un entra dans le khânegâh, posa une bourse emplie d'argent devant le Shaykh et dit : « Un Tel vous a envoyé cela et il vous prie de vous rappeler de lui dans vos prières ! » Alors le Shaykh s'adressa à Hasan et lui dit : « Prends cet argent et distribue-le aux créanciers ! » Hasan prit l'argent, le distribua, régla le prix des sucreries au garçon de sorte qu'il n'en resta plus rien et que l'on ne devait plus rien à personne. « Cet argent, dit le Shaykh, était lié aux larmes de ce garçon ! »

*

LA VALEUR DES BIENS

Anecdote : Hasan Moaddib a rapporté ce qui suit : Il y avait à Nishâpur un fidèle du Shaykh qui s'appelait Bu Amr Khoshkuya ; un jour il m'appela et me dit : « J'ai foi de toute mon âme en le Shaykh et je te demande de t'adresser à moi, pour tout ce dont tu auras besoin, sans t'inquiéter, s'agirait-il de beaucoup de choses ! » Hasan ajoute : « Un jour le Shaykh m'envoya sept fois chez lui pour toutes sortes de demandes auxquelles Bu Amr donna pleine satisfaction. A la huitième fois alors que le soleil allait se coucher le Shaykh me dit : « Hasan ! Va chez Bu Amr et rapporte de l'eau de rose, du camphre et du bois d'aloès ! » Je partis mais j'avais des scrupules, car Bu Amr était sur le point de fermer sa boutique. De loin il m'aperçut et il me dit : « Pourquoi te trouves-tu là si tard ? » Je répondis : « J'ai honte d'être venu tant de fois aujourd'hui. — Qu'a donc ordonné le Shaykh, je suis à ses ordres ! — De l'eau de rose, du camphre et du bois d'aloès ! » Alors il ouvrit la porte de sa boutique, il m'offrit tout ce que je désirais et il me dit : « Puisque tu as des scrupules de t'adresser à moi pour ces petites choses, demain je vais engager le caravansérail et le hammâm contre mille dinars afin que tu les emploies pour tes dépenses et que tu ne t'adresses à moi que pour de plus grands besoins ! » Hasan ajoute : « Je fus tout content et je me dis : " Maintenant je suis délivré des humiliations de la mendicité. " Donc, tout joyeux je retournai auprès du Shaykh et lui remis le bois d'aloès et l'eau de rose. Le Shaykh me jeta un regard de réprobation et me dit : " Sors et purifie-toi de l'attachement à ce bas monde afin que je puisse te permettre de t'asseoir parmi les soufis ! " » Hasan dit : « Je sortis et je me tins debout devant la porte du khânegâh, tête découverte et pieds nus, et, appuyant mon visage contre le mur, je pleurai longtemps avant de rentrer. Ce soir-là le Shaykh ne m'adressa point la parole. Le lendemain il sortit faire sa prédication. Tous les jours, au milieu de son discours, il se tournait vers Bu Amr, mais ce jour-là il ne le regarda point. Lorsque le Shaykh termina sa prédication Bu Amr Khoshkuya s'approcha de moi et me dit : " O Hasan ! Qu'avait donc aujourd'hui le Shaykh pour qu'il ne m'ait pas

regardé ? " Je lui répondis : " Je ne sais pas ! " Et je lui rapportai ce qui s'était passé la veille. Bu Amr s'approcha du Shaykh et après avoir baisé le coin de son banc il lui dit : " Etre admiré de notre temps ! Notre vie est liée à la faveur de ton regard. Aujourd'hui tu ne nous as pas regardé. Qu'avons-nous fait de mal, dis-le afin que nous implorions ton pardon et que nous exprimions nos excuses. " Le Shaykh dit : " Tu fais descendre notre dignité, des hauteurs du ciel au bas fond de la terre et tu l'y détiens pour mille dinars. Si tu veux que nous soyons content de toi, apporte-nous ces mille dinars comptant, pour que tu voies de quel poids ils pèsent dans la balance de notre pensée. " Bu Amr s'en alla et rapporta deux bourses, contenant chacune cinq cents dinars de Nishâpur et il les posa devant le Shaykh qui me dit : " Hasan, prends-les et achète des viandes de bœufs et de moutons. Avec les bœufs tu feras de la harissa[33], avec les moutons tu feras du zirâbâ au safran[34] et aux épices. Achète aussi des gâteaux aux amandes. Allume mille chandelles en plein jour. Apporte de l'eau de rose en grande quantité. Ainsi demain tu organiseras un grand festin à Pushangân (c'est une campagne très agréable aux alentours de Nishâpur). Ensuite tu lanceras dans la ville cet appel : " Quiconque désire un repas pour lequel il n'aura à souffrir aucun acte de reconnaissance dans ce monde, ni de querelle dans l'au-delà, qu'il se présente ! ' " » Hasan ajoute : « Je préparai tout cela et j'envoyai des crieurs dans la ville. Plus de deux mille hommes se rendirent à Pushangân. Et le Shaykh y arriva accompagné du groupe de ses disciples. Il plaça à table les communs du peuple comme les nobles et de ses propres mains bénies, il les aspergeait d'eau de rose. Il faisait brûler lui-même du bois d'aloès pendant que les gens mangeaient. L'un des désapprobateurs du Shaykh était là. Il pensa tout bas : " Quel gaspillage fait cet homme ! Allumer mille chandelles en plein jour ! " Le Shaykh, au milieu de la foule, s'avança vers l'homme, s'arrêta devant lui et dit : " Homme généreux ! Libère ton cœur de la critique et de la désapprobation. Tout ce que tu fais pour Dieu n'est point gaspillage ; mais le moindre sou dépensé pour le désir de l'âme charnelle est du gaspillage ! " L'homme se jeta alors aux pieds du Shaykh, devint son fidèle et sacrifia, pour lui, toutes ses richesses. » Et Hasan ajoute : « Lorsque le repas fut terminé et que

tout fut consommé, je pris les nappes et retournai dans la ville. Le soir, le Shaykh alla se coucher et il m'appela et me demanda d'aller voir s'il restait encore quelque chose dans la réserve ; et il ajouta : " Car je ne peux pas m'endormir ! " Je cherchai donc dans la réserve mais je n'y trouvai rien. Je revins et je dis : " Je ne trouve rien ! — Cherche bien ", dit le Shaykh ! J'allai chercher de nouveau sans rien trouver. Je lui dis : " Je ne trouve rien. " Or je cherchai encore une fois et je trouvai une galette de pain que j'apportai au Shaykh. " Va l'offrir, me dit le Shaykh, pour que nous puissions dormir ! " Je l'offrais et le Shaykh s'endormit. »

Telle fut la tradition de tous les guides mystiques, à savoir qu'ils distribuaient le jour même tout ce qu'ils recevaient ; ils n'ont jamais rien laissé de côté ni en petite quantité ni en grande quantité pour le lendemain et cela, suivant la tradition du Prophète qui se rendit, un jour, dans la retraite de Balâl Habashi [35]. Ayant observé une moitié d'une galette de pain sec sur un pot d'eau cassé il lui demanda : « Qu'est-ce donc cela ? — Il y avait une galette de pain sec avec la moitié de laquelle j'ai rompu hier mon jeûne et j'ai gardé cette autre moitié pour ce soir ! » Alors le Prophète dit : « O Balâl ! Dépense et n'aie point peur qu'il y ait disette sous le trône divin. »

*

ÉDUCATION D'UN DISCIPLE

Anecdote : En cette même période où notre shaykh se trouvait à Nishâpur, de nombreux fidèles venaient à lui ; certains de comportement raffiné, d'autres de comportement moins raffiné. Un paysan, ayant fait contrition, s'était retiré dans le khânegâh. Il avait une paire de souliers de montagne auxquels il avait fixé des morceaux de métal de telle sorte que chaque fois qu'il entrait dans le khânegâh ses souliers produisaient un bruit qui gênait les soufis. Le Shaykh l'appela un jour et lui dit : « Tu iras dans la vallée Darmiyun (c'est une vallée entre la montagne de Nishâpur et celle de Tus, la route qui va de Tus à Nishâpur passe par cette vallée. Il y a aussi une source qui sort de cette vallée et qui rejoint la rivière de Nishâpur). Quand tu arriveras dans cette vallée tu marche-

ras un peu et tu trouveras un rocher ; tu accompliras une prière à deux prosternations sur ce rocher et tu attendras jusqu'à ce que l'un de nos amis vienne te rendre visite ; tu lui transmettras nos salutations ! » Puis le Shaykh murmura quelques paroles au derviche et lui demanda de tout transmettre, « Car, ajouta-t-il, c'est un ami bien cher à nous et durant sept ans il nous a tenu compagnie ! » Le derviche partit plein d'enthousiasme et tout au long du chemin il se disait : « Je vais rencontrer un des amis de Dieu ou bien l'un des quarante hommes parfaits qui sont les pivots de l'univers constituant l'ordre et le soutien dans la destinée des hommes. Grâce à son regard qui tombera sur moi, ici bas et dans l'au-delà, mon sort sera favorisé ! » Quand il arriva à l'endroit désigné il attendit pendant une heure. Puis un bruit terrible qui faisait trembler la montagne se fit entendre. Le derviche ouvrit bien les yeux ; il vit s'approcher un dragon noir, le plus grand qui puisse exister et dont le corps occupait tout l'espace entre les deux montagnes. A sa vue il perdit courage et ses membres s'affaiblirent au point que malgré ses efforts il ne pouvait plus s'éloigner. Le dragon s'approcha du rocher, y posa sa tête et s'y arrêta. Lorsque le derviche reprit conscience, il vit le dragon immobile ayant posé la tête sur le rocher en signe d'humilité ; hors de lui et pris de crainte il dit : « Le Shaykh te salue ! » Le dragon frotta son visage contre la terre et se prosterna. Ainsi le derviche s'apercevant que c'était bien à ce dragon que le Shaykh avait adressé le message, il lui transmit tout ce que celui-ci avait dit. Le dragon se prosterna longuement. Quand le derviche acheva son message, le dragon s'en retourna et l'ayant vu disparaître, le derviche descendit de la montagne. Après avoir marché pendant un certain temps, il s'assit, prit une pierre, cassa et enleva les morceaux de métal fixés à ses souliers. Il suivit ensuite son chemin doucement jusqu'au khânegâh. Quand il entra, personne ne s'en aperçut. Il salua si doucement que les compagnons entendirent à peine sa voix. Quand les guides mystiques le virent, ils voulurent savoir quel était le maître dont le service et la compagnie d'une demi-journée avait produit un effet tel que plusieurs vies de mortification n'auraient pu apporter tant d'humilité et de raffinement. On lui demanda chez qui le Shaykh l'avait envoyé. Il fit le récit de l'événe-

ment. Tout le monde en fut surpris. Les guides mystiques en demandèrent l'explication au Shaykh qui répondit : « Pendant sept ans, ce dragon a été notre compagnon et nous nous sommes procuré l'un et l'autre beaucoup de quiétude. » Bref, depuis ce jour-là, personne ne remarqua la moindre action grossière de la part du derviche, ni n'entendit le moindre bruit. Il fut éduqué et corrigé par un seul moment d'attention du Shaykh.

*

LA GLOIRE DE L'ASCENDANCE

Anecdote : le maître Abd-al-Rahmân, qui était le lecteur de Coran de notre shaykh, a rapporté ce qui suit :

« Un jour, le Shaykh prêchait à Nishâpur. Dans l'auditoire, se trouvait un Alide[36] (Alavi). Il se dit : " C'est nous qui possédons les honneurs de l'ascendance prophétique, mais c'est le Shaykh qui est à l'honneur et qui recueille la gloire. " Shaykh se tournant à l'instant même vers l'Alide, dit : " Sayyed[37] ! Il faut mieux que cela, mieux que cela ! " Puis, se tournant vers son auditoire, il dit : " Savez-vous ce que dit ce Sayyed ? Il dit : ' C'est nous qui possédons les honneurs de l'ascendance prophétique ' mais l'honneur et la gloire sont là. Or sachez que Mohammad avait acquis tout ce qu'il possédait non par la gloire de ses ascendants, car Bu Djahl et Bu Lahab[38] descendaient aussi des mêmes ascendants, mais par sa liaison à Dieu. Alors que vous vous contentez du seul mérite d'appartenir à la famille de cet être supérieur, nous nous sommes attaché entièrement à nous unir à lui, et nous ne nous arrêterons pas là. Par conséquent, il nous fait participer à la dignité et à la gloire, montrant par là que la voie menant à sa présence est le lien d'attachement à sa personne et non le lien de parenté. »

*

LE MESSAGE DIVIN

Anecdote : Mon Grand-Père, le Shaykh al Islam, a raconté ce qui suit : « Un jour, le shaykh Bu Sa'id prêchait à Nishâpur. Un savant éminent était présent dans l'assemblée. En écoutant le Shaykh, il se dit : " De tout ce que déclare ce

shaykh, il n'y a rien dans aucune des sept parties du Coran ! "
Le Shaykh, se tournant aussitôt vers ce savant, lui dit : " Ce que je dis se trouve dans la huitième des sept parties ! — Quelle est donc cette huitième des sept parties ? — La septième des sept parties est ceci :
O Prophète ! fais connaître ce qui est descendu vers toi[39] *!*
La huitième des sept parties est ceci :
Il révéla à son serviteur ce qu'il avait à lui révéler ![40]
Vous croyez que la parole de Dieu est limitée. La Parole Eternelle qui fut révélée à Mohammad, ce sont ces sept parties du[41] Coran. Mais, ce qu'il révèle, sans cesse, au cœur de ses serviteurs est sans limites et ne sera pas interrompu. A chaque instant, un message parvient au cœur de ses serviteurs, comme l'affirme le Prophète l'Elu : " Craignez la sagacité du croyant, car il observe grâce à la lumière divine. " Ensuite le Shaykh récita ce vers :

Tu es la quiétude de mon âge ; c'est là une expérience, non [un récit
Là où intervient l'expérience, à quoi servirait le récit ?

Et il ajouta : " Il est dit dans la Tradition que l'étendue de la ' Table Conservée ' est telle que si tu y lances un cheval de course, en commençant par une extrémité, tu ne parviendras pas à l'autre extrémité même après quatre mille ans. Une seule ligne de son écriture, plus fine qu'un seul cheveu, révélée aux hommes les retient, depuis Adam jusqu'à la résurrection. On ne connaît point le reste. " »

*

LE CADI SA'ID ET LE SHAYKH

Anecdote : A cette même époque, où notre shaykh était à Nishâpur, de nombreux désapprobateurs s'élevaient contre lui. Parmi eux se trouvait le Cadi Sâ'id dont il a été fait mention dans ce livre. Bien qu'il ne le contestât pas ouvertement, il n'en persistait pas moins à le désapprouver en son for intérieur. En effet, les Hanafites nient le pouvoir surnaturel des Amis de Dieu et le Cadi Sâ'id était leur chef. Un jour, on lui rapporta que Bu Sâ'id affirmait ceci : « Même si le monde entier était

submergé de sang pur, nous ne mangerions que ce qui est licite. » Il fit : « Je vais éprouver cet homme ! » Il ordonna donc d'apporter deux brebis engraissées et semblables, l'une payée d'un argent honnêtement acquis, l'autre d'un argent mal acquis ; préparées de la même façon, on les fit rôtir de la même manière et on les mit sur deux plateaux. Le Cadi dit : « Je vais rendre visite au shaykh et vous apporterez ces brebis rôties après moi et vous les poserez devant le shaykh Bu Sa'id afin que nous voyions si par un pouvoir surnaturel, il saura distinguer le bien licite du bien mal acquis. » Quand le Cadi Sâ'id entra chez le Shaykh, les serviteurs posèrent les rôtis sur leur tête pour les porter chez notre shaykh. Lorsqu'ils arrivèrent au carrefour, de jeunes Turcs ivres les croisèrent et, armés de leur fouet, les frappèrent. Ils emportèrent le rôti mal acquis. Les serviteurs du Cadi entrèrent dans le khânegâh apportant un seul rôti qu'ils posèrent devant le Shaykh. Le Cadi leur jeta un regard furieux et dans son intérieur, la bile s'agita. Alors le Shaykh lui dit : « O Cadi, la charogne est destinée aux chiens et les chiens ne cherchent que la charogne. Le bien mal acquis est destiné au corrompu et le bien licite est parvenu au méritant. Toi, tu n'as point à te faire de la bile ! » Le Cadi fut bouleversé et la désapprobation disparut de son cœur. Il se repentit et demanda pardon au Shaykh qu'il quitta plein de foi en lui.

*

LE CENSEUR HANAFITE

Anecdote : On a rapporté qu'un jour un commerçant apporta en cadeau un pot de bois d'aloès et une somme de mille dinars de Nishâpur à notre shaykh qui ordonna à Hasan d'organiser un festin. Ces mille dinars furent dépensés pour ce festin, conformément à son habitude de dépenser tout ce qu'il possédait en une seule fois ; il donna l'ordre d'installer un fourneau et d'y allumer un feu dans lequel on fit brûler le pot de bois d'aloès et il disait : « Je fais cela pour que nos voisins aient leur part de parfum. » Il ordonna aussi d'allumer beaucoup de chandelles en plein jour. Il y avait en ce temps-là un censeur hanafite fort autoritaire. Il entra dans le khânegâh et s'adressant au Shaykh, il lui dit : « Qu'est-ce donc ce que tu fais ? Allumer

des chandelles en plein jour et mettre un pot de bois d'aloès dans le feu n'est point convenable et personne ne fait pareille chose selon la loi ! » Le Shaykh dit : « Je ne savais pas que cela ne fût pas convenable. A toi d'éteindre ces chandelles ! » Le censeur s'avança vers une chandelle pour l'éteindre et il la souffla. Le feu prit sur sa barbe, sur ses cheveux et ses vêtements, qui furent brûlés en grande partie. Alors le Shaykh dit :

Toute chandelle allumée par Dieu
Brûlera la moustache de quiconque tentera de l'éteindre !

Le censeur se repentit.

*

UN SOUFI VOLÉ

Anecdote : Il y avait à Nishâpur un soufi qui convoitait les biens de ce monde et qui s'appliquait à les accumuler. Une nuit, un voleur pénétra dans sa maison et lui vola tout, sauf un vieux manteau dans lequel se trouvait l'argent comptant qu'il possédait. Le lendemain, le derviche fort abattu et désolé assista à la réunion de prédication du Shaykh, mais il n'en parla à personne. Le Shaykh, au milieu de sa prédication, se tournant vers ce derviche, récita ces vers :

Oui, objet aimé ! Hier soir, Je suis venu sur la terrasse de [ta demeure !
Tu t'es dit : C'est un voleur ! Ce n'était pas un voleur, [c'était Moi.

Le derviche poussa un cri et s'avança vers le Shaykh. Il posa, devant lui l'argent qui lui restait. Le Shaykh dit : « Il faut que cela soit ainsi ; il faut que tout soit à la disposition de tous. »

*

LE DEGRÉ DE SPIRITUALITÉ DU SHAYKH ABU SA'ID

Anecdote : Le shaykh Abu'l Qâsim Rubâhi était à Nishâpur, l'un des grands soufis et directeur spirituel de dix derviches qui comptaient parmi les fidèles de l'Imâm Abu'l Qâsim Qoshayri.

Lorsque le Shaykh arriva à Nishâpur, les dix derviches se présentèrent pour assister à sa prédication et, s'attachant à lui, ils devinrent enfin ses disciples.

Abu'l Qâsim Rubâhi a rapporté : « Pendant longtemps j'implorais Dieu de me montrer le degré spirituel du Shaykh Abu Sa'id ! Dans cette pensée, durant des nuits je pleurais et implorais Dieu. Enfin une nuit, je vis en songe le Prophète qui avait au doigt de la main droite une bague au chaton de turquoise, et qui me dit : " Tu cherches à avoir le degré spirituel du shaykh Abu Sa'id ? " Je répondis : " Oui, ô Envoyé de Dieu ! " Il me montra alors sa bague et me dit : " Il est comme le chaton enchâssé dans la bague ! " Tremblant, je me réveillai et le lendemain je me rendis à la prédication du Shaykh et je m'assis devant lui ; en se tournant vers moi, il me dit : " Quelle est l'histoire de cette bague ? " Quand j'entendis ces mots je tombai à ses pieds. " Que Dieu sanctifie sa chère âme ! " »

*

LE SONGE D'UN FIDÈLE DU SHAYKH

Anecdote : J'ai lu dans un écrit de la main du Khâdjé Abu'l Barakât qui a dit avoir entendu du Khâdjé Ismail Abbâs ce qui suit : Bu Othmân[42] de Hira[43] était l'un des guides mystiques de Nishâpur ; il résidait dans le quartier Malqâbâd. Dévoué à notre shaykh, il installa une chaire pour la prédication dans son khânegâh et lui demanda d'y prêcher une fois par semaine, ce que le Shaykh accepta. Bu Othmân a dit : « Une nuit, je vis en songe le Shaykh prêcher dans mon khânegâh et le Maître Suprême de la Loi, le Prophète, l'Elu, y être présent assis de l'autre côté de la chaire. Mais le Shaykh ne le regardait point et je me dis : " Il est surprenant que le Shaykh ne regarde point le Maître Suprême de la Loi ! " Sur-le-champ, le Shaykh se tournant vers moi me dit : " Ce n'est point le moment de regarder un autre que Lui. C'est le moment du dévoilement et de la révélation ! " Quant il eut terminé sa prédication, il se tourna vers le Maître Suprême de la Loi et lui dit : " Il a été révélé à toi et à ceux qui furent avant toi que vos actes seront vains si vous êtes associateurs[44] ! Que Dieu bénisse Mohammad et toute sa famille ! " En disant cela, le

Shaykh se passa les mains sur le visage et descendit de la chaire. Alors je me réveillai et demeurai perplexe.

*

LE SONGE D'UN COMPAGNON DU SHAYKH

Anecdote : Abu Bakr Mohammad-Al Wâ'iz de Sarakhs a rapporté ce qui suit : Après la mort du Shaykh je fis une ode pour lui et je fis louange de sa tombe. J'avais dit dans cette ode les deux vers suivants :

Celui qui affirma que le Vrai occupe l'espace,
fut induit en erreur parce qu'il te voyait dans l'espace [sensible
C'est par égard pour les hommes que Dieu te plaça dans [l'espace.
Car les hommes ne peuvent point se passer de la réalité [sensible.

Quand j'eus récité cette poésie sur sa tombe bénie et en présence des fils et des disciples du Shaykh, le shaykh Abd al Samad al Hosayn al Soufi, de Sarakhs, qui était l'un des disciples du Shaykh et qui comptait parmi ses dix compagnons me dit : « En confirmation de ces deux vers écoute cette anecdote » ; ainsi, sur la tombe sacrée du Shaykh et en présence d'une assistante nombreuse, il fit le récit suivant :

« A Nishâpur j'étais au service du Shaykh : une nuit je le vis en songe assis en un lieu où il n'avait point l'habitude de s'asseoir. Quand je lui eus demandé : " Pourquoi n'es-tu pas assis à ta place propre ? ", il me répondit qu'il était à sa place propre. Et lorsque j'eus répété ma question, il me dit : " Il n'y a point de lieu propre pour moi, ni haut, ni bas, ni gauche, ni droite, ni direction. Et si nous résidons en un lieu, c'est pour le bien des hommes, et pour que, par nous, soient réalisés leurs souhaits et que leurs problèmes soient résolus grâce à nous. " Je me réveillai et me mis à réciter des litanies. Le lendemain matin, j'étais assis parmi l'assistance lorsque le Shaykh sortit de l'oratoire et monta en chaire, comme d'habitude. Pendant un moment il réfléchit, puis en levant la tête, il dit : " O Abd al

Samad, viens nous raconter le songe que tu as eu hier soir ! " Je demeurai surpris car je n'avais fait part de mon rêve à personne. Or j'approchai la bouche de l'oreille du Shaykh et je me mis à raconter mon rêve à voix basse de manière qu'aucune autre personne n'entendît. Mais j'avais à peine commencé mon récit que le Shaykh haussa la voix et me dit : " Raconte de manière à ce que les hommes comprennent que c'est pour eux que nous sommes placés dans l'espace ; autrement il n'y a point de lieu pour nous. " Je fus fort ému et je fis le récit de mon rêve aux gens. La joie s'empara de tous. Voici que maintenant, après sa mort, il t'a inspiré ces deux vers. »

*

LA PRIÈRE DU VIEUX MUSICIEN

Anecdote : Hasan Moaddib a rapporté ce qui suit : Un jour, à Nishâpur, alors que le Shaykh avait terminé sa prédication et que le public s'était dispersé, je demeurai debout, devant lui, car j'avais beaucoup de dettes ; les créanciers me pressaient et j'étais très préoccupé. Je m'attendais à ce que le Shaykh me dise quelque chose à ce sujet, mais il ne disait rien. Soudain, il me fit signe de regarder derrière moi. Je me retournai et je vis une vieille femme qui entrait dans le khânegâh. J'avançai vers elle. Elle me remit une bourse pleine d'or et me dit : « Voici cent dinars, donne-les au Shaykh et dis-lui qu'il prie pour moi. » Je pris la bourse et, tout content, je me dis : « Je vais maintenant régler mes dettes ! » Donc je posai la bourse devant le Shaykh qui me dit : « Ne la pose pas ici ! Prends-la et va au cimetière de Hira. Il y a, dans ce cimetière, une coupole à moitié détruite. Un vieillard y est couché. Salue-le de ma part, donne-lui la bourse et dis-lui de venir me trouver dès qu'il aura dépensé cet argent. Je lui en donnerai encore. » (Et Hasan ajoute :) « J'allai ; je vis un vieillard très faible, endormi, la tête posée sur un tanbur[45] ; je le réveillai, je lui transmis le message du Shaykh en lui donnant la bourse. L'homme poussa une exclamation et me demanda de l'amener chez le Shaykh. Je lui demandai quelle était son histoire. » Il me répondit : « Je suis, comme tu le vois, joueur de tanbur. Tant que j'étais jeune, j'étais entouré de la sympathie du public. Il n'y avait pas, en ville, une réunion de

deux personnes, sans que je ne fusse la troisième. Mais maintenant que j'ai vieilli, ma situation a changé ! On ne m'invite plus ! Comme je ne peux plus gagner mon pain, ma femme et mes enfants aussi m'ont chassé. » Ils m'ont dit : « Nous ne pouvons pas te garder ; quant à nous, confie-nous à la Providence ! » Je ne savais plus où aller. J'ai cherché refuge dans ce cimetière et j'ai pleuré de douleur. J'ai alors imploré Dieu en ces termes : « Seigneur ! Je ne connais aucun métier ; je n'ai plus ni jeunesse ni force. Tous, même ma femme et mes enfants m'ont chassé. Il ne me reste que Toi. C'est donc pour Toi que, ce soir, je vais jouer de la musique, afin que tu me donnes à manger. » Alors, j'ai joué du tanbur jusqu'à l'aube, tout en pleurant. Au matin, épuisé, je me suis endormi jusqu'à l'heure où tu m'as éveillé ! » (Et Hasan ajoute :) Nous vînmes ensemble chez le Shaykh. Celui-ci était assis à sa place. Le vieillard se jeta à ses pieds et fit acte de contrition. Le Shaykh lui dit : « Mon brave homme ! Tu as imploré Dieu dans une ruine, en état d'humilité, de pauvreté et d'isolement : Il ne t'a pas délaissé. Va donc dépenser cet argent et dis, à Dieu seul, ce que tu as à dire. » Ensuite, se tournant vers moi, il dit : « Hasan ! Nul n'est perdant dans son rapport avec Dieu. Cet homme a reçu ce dont il avait besoin : tu recevras, toi aussi, ce dont tu as besoin ! » (et Hasan ajoute :) Le lendemain, lorsque le Shaykh termina sa prédication, quelqu'un vint me trouver et me donna deux cents dinars-or, en me demandant de les remettre au Shaykh. Quand je les posai devant le Shaykh, il me dit : « Emploie-les à payer tes dettes. » Et ainsi fut fait[45]. »

*

LES DETTES DE HASAN MOADDIB

Anecdote : C'est aussi Hasan Moaddib qui a dit : Une fois à Nishâpur, j'étais rempli de dettes que j'avais contractées pour les soufis et j'attendais une instruction du Shaykh. Un jour à l'aube, après avoir terminé la prière du matin, il me dit : « Hasan, apporte de l'encre et du papier. » Je me dis tout bas : « Dieu est grand. » Et j'apportai de l'encre et du papier. Alors le Shaykh écrivit cette poésie :

Partout où tu iras, ce sont deux bœufs et un âne qui labourent,
Que tu ailles à Herât ou que tu ailles à Marv.

Puis il me dit : « Prends ce papier et sors du khânegâh, tourne à droite et donne-le à la personne qui viendra vers toi. » Hasan ajoute : « En sortant du khânegâh je vis un jeune homme s'avancer vers moi, je le saluai et lui donnai le papier. Il le baisa mais comme il faisait nuit il ne put lire. Nous arrivâmes devant un établissement de bains. Le jeune homme y entra et lut le papier, c'était la révélation de la réponse à son problème. Il me demanda de l'amener auprès du Shaykh. » Je le conduisis auprès du Shaykh qu'il salua et il posa devant lui cent dinars en or, une poche de musc et un morceau de bois d'aloès. Le Shaykh lui dit : « Sois tranquille, ton souhait sera réalisé ici même. » Le jeune homme se retira et me demanda de le suivre. Nous entrâmes dans un caravansérail où il compta de nouveau cent dinars, il me les donna et me dit : « Distribue-les pour les dettes du Shaykh. Et si mon souhait est réalisé ici même, je donnerai encore cent dinars. » Je lui demandai quel était son problème. Il me répondit : « Depuis trois ans j'ai un associé en Bulgarie et un autre à Nahr Vâlé. Hier un messager arrivant de Marv m'a informé que l'un des deux associés était arrivé à Marv. Alors je me décidai à me rendre à Marv ; mais le soir même un autre messager arriva pour m'informer que l'autre associé était à Hérât. Toute la nuit je me demandai si je devais aller à Marv ou à Hérât. Au petit matin, je me dis : « J'irai rendre visite au Shaykh, je lui porterai cent dinars-or avec un peu de parfum et je lui demanderai s'il vaut mieux que j'aille à Hérat ou que j'aille à Marv, alors je suivrai son conseil. Ce matin j'étais en train de venir lorsque tu avanças vers moi et me donnas le papier. Puisque maintenant le Shaykh a affirmé que mon désir serait réalisé ici même, j'attends de voir ce qui va se produire. » Hasan ajoute : « Dans l'après-midi je vis le jeune homme qui me dit : " Mon associé qui était à Hérât est arrivé. " Le soir en allant vers le bazar, je le vis courir vers moi ; il me dit : " L'autre associé vient d'arriver de Marv ; je venais te chercher. " Ainsi que le Shaykh avait prédit mon but sera atteint ici-même. » Alors il me donna encore cent dinars. Je retournai auprès du Shaykh qui me dit : « Prends ces trois cents dinars-or, distribue-les pour tes dettes et

désormais ne t'insurge plus jamais ; car ce que mange cette communauté ne peut être l'objet d'aucune discussion, étant donné que c'est Dieu qui l'assure. »

*

LA VIANDE ILLICITE D'UN AGNEAU[47]

Anecdote : Hasan Moaddib a dit : Depuis plusieurs jours on n'avait pas apporté de viande dans le khânegâh car je n'en avais pas les moyens et la communauté en réclamait sans cesse. Un jour le Shaykh au milieu de sa prédication me dit : « Hasan ! lève-toi et approche-toi de ce jeune homme (il désigna alors quelqu'un du doigt) et dis-lui : La pièce d'or que tu as attachée à ta ceinture vaut un dinar ; donne-la moi. » Je m'approchai du jeune homme et je lui dis : « Jeune homme, la pièce d'or que tu as attachée à ta ceinture vaut un dinar, offre-la aux derviches. » Ayant entendu ces mots le jeune homme se mit à pleurer et il délia la pièce d'or qu'il me donna. Je portai la pièce au Shaykh qui me dit : « Va du côté du bazar des forgerons. Là le jeune boucher a entre ses mains un agneau de lait engraissé qu'il est en train de préparer et pour lequel il se donne beaucoup de mal ; achète-le ; ensuite va en compagnie du jeune homme jusqu'au fumier de la ville et jette l'agneau dans le creux du fumier pour que les animaux de cette fosse se graissent la gueule. » Je partis et chemin faisant, je protestais, dans mon for intérieur, en pensant que depuis plusieurs jours on ne trouvait pas de viande dans le khânegâh et voici que le Shaykh jetait aux chiens un agneau de lait engraissé. Quand j'arrivai là, je trouvai la situation telle que le Shaykh l'avait décrite ; j'achetai l'agneau, je donnai la pièce d'or au boucher, j'amenai le jeune homme avec moi jusqu'au fumier et je jetai l'agneau devant les chiens. Une foule désapprouvant mon geste, regardait ce spectacle. Le jeune homme se mit à pleurer et me demanda de le conduire devant le Shaykh ; je le conduisis devant le Shaykh ; il se jeta à ses pieds en disant : « Je fais acte de contrition. » Hasan ajoute : J'étais debout devant le Shaykh qui me dit : « O Hasan ! Depuis quatre mois ce jeune homme se donne du mal pour cet agneau qui mourut hier soir. Le jeune homme se refusa à le jeter. Et nous, nous ne pouvions pas accepter que cette carcasse parvienne à la bouche des gens

et qu'un croyant en mange. Eh bien cet homme a atteint son but ; ces animaux aussi ont engraissé leur gueule ; mais alors pourquoi donc te révoltes-tu ? Ces derviches sont des hommes purs ; ils ne peuvent manger que ce qui est pur ; alors le jeune boucher se leva et dit : « J'ai des moutons bien licites. J'en offrirai une vingtaine pour les soufis. » Et le Shaykh dit : « Il aura fallu qu'arrive tout cela afin que les chiens se graissent la gueule, que cet homme parvienne à son but et vous à la viande licite ! »

*

LE MUEZZIN ET LE TURC

Anecdote ; Au temps où le Shaykh était à Nishâpur, un soir le muezzin de la mosquée Motarraz psalmodiait les versets du Coran au minaret de la mosquée. Dans le voisinage de la mosquée, il y avait un Turc souffrant qui prit plaisir à la voix du muezzin et il en eut des larmes aux yeux. Quand le soleil se leva, il envoya quelqu'un au muezzin et l'invita chez lui ; il lui dit : « Hier soir c'était toi qui psalmodiait le Coran au minaret ? — Oui. — Fais encore ! » Alors le muezzin psalmodia quelque cinq versets. Le Turc lui offrit une pièe d'or qu'il prit ; ensuite il sortit pour se rendre à la réunion de prédication du Shaykh, qui parlait en chaire ; au milieu de son discours, deux gardiens de chiens apparurent à la porte du khânegâh et demandèrent quelque chose au Shaykh. Celui-ci se tournant vers le muezzin dit : « Donne à ces deux hommes la pièce d'or que tu as reçue du Turc. » Le Muezzin demeura pensif un moment, se disant tout bas : « Le Turc en me donnant la pièce d'or était tout seul et là il n'y avait aucune autre personne présente en ce moment. Qui donc a rapporté cela au Shaykh ? » Alors le Shaykh s'adressa de nouveau à lui : « N'y pense pas trop, l'eau de vidange du bain ne peut convenir qu'à l'égout ! »

*

LA CONVERSION D'UN ZOROASTRIEN

Anecdote ; Hasan Moaddib a rapporté ce qui suit : Un jour, le Shaykh m'appela et me dit : « Tu sortiras du khânegâh, tu

tourneras à droite, tu t'arrêteras devant la première personne que tu rencontreras. Ensuite tu avanceras la main vers elle et tu diras : " Mets ici tout ce que tu possèdes ! "» Hasan ajoute : Suivant l'ordre du Shaykh, je sortis du khânegâh, je rencontrai un zoroastrien. Je m'approchai de lui et lui tendis la main. Celui-ci me dit : « D'abord il faut que je me convertisse à l'Islam. » Et il me demanda de le conduire chez le Shaykh ! Arrivé devant celui-ci, le zoroastrien lui dit : « Shaykh ! Fais-moi connaître l'Islam. » Puis il se convertit à l'Islam et sacrifia tous ses biens pour l'idéal du Shaykh.

*

LA CONTRITION DU PRÉFET DE NISHAPUR

Anecdote ; Un jour, à Nishâpur le Shaykh appela Hasan Moaddib et lui dit : « Il faut aller chez le préfet de police et lui dire qu'il doit subvenir à la préparation du repas des derviches. » Celui-ci, le préfet de police de toute la ville, était opposé aux soufis. Hasan rapporte : « Je partis et chemin faisant, je me disais : il n'y a pas d'homme plus tyrannique ni plus opposé au Shaykh que ce préfet. Comment cela s'arrangera-t-il ? Quand je m'approchai de lui, je le vis frapper quelqu'un à coups de bâton, alors qu'une foule, de loin, regardait la scène. Je demeurai perplexe. Soudain le préfet m'ayant aperçu s'écria : « Que fait là ce soufi ? » Quelqu'un s'approcha de moi et me demanda pourquoi j'étais là ; je m'approchai du préfet et lui transmis le salut et le message du Shaykh. « Le Shaykh vous demande de subvenir à la préparation du repas des soufis. » Alors, il se mit à m'accabler de railleries. Puis il prit une bourse et la jetant vers moi, il dit : « Le Shaykh désire-t-il préparer son repas avec de l'argent mal acquis ? Dis à ton Shaykh que c'est là l'argent que je viens de saisir à cet homme à coups de bâton. » Je ramassai l'argent, je retournai auprès du Shaykh et je le posai devant lui : « Ramasse-le, me dit le Shaykh, et prends-en tout ce qui est nécessaire à la préparation du repas. » Les derviches stupéfaits désapprouvaient le Shaykh en silence. Je partis alors préparer le repas. Et le moment venu, je mis la nappe. Le Shaykh tendit la main et se mit à manger, et le groupe de ses fidèles l'imita, tout en le désapprouvant tout bas. Le lendemain, le Shaykh prêchait. Au milieu

de son discours un jeune homme se leva et vint en pleurant se jeter à ses pieds. Il pleurait ; il baisait les pieds du Shaykh et il disait : « Pardonne-moi, je t'ai trahi, et j'en ai subi le châtiment. » Le Shaykh fit : « De quelle trahison s'agit-il ? il faut le dire aux derviches. — Mon père, dit le jeune homme, au moment de sa mort m'appela et en me confiant deux bourses d'argent, me dit : " Après ma mort, porte cet argent au Shaykh afin qu'il le dépense pour les derviches. " Je n'ai pas exécuté l'ordre de mon père et je me suis dit qu'il valait mieux dépenser cet argent pour moi-même plutôt que de le donner au Shaykh. Car c'est mon propre héritage légal. Le préfet m'arrêta sur la foi d'une accusation mensongère, il me punit, en me frappant de cent coups de bâton et en me confisquant l'une des deux bourses. J'étais là lorsque ton serviteur arriva et transmit le message. Le préfet lui rendit l'argent. Cet argent est le bien légal du Shaykh, et voici la deuxième bourse que j'apporte moi-même. » Il posa la bourse devant le Shaykh et dit : « Pardonne-moi pour tout ce que j'ai fait. » Le Shaykh fit : « Jeune homme, ne t'inquiète pas, car nous avons reçu ce qui nous était dû. Toi aussi tu as reçu ce qui t'était destiné ; et ce qui t'est arrivé était inévitable. » Puis le Shaykh s'adressant à l'assemblée dit : « Tout ce qui parvient à cette communauté ne peut être que licite. » On rapporta cette nouvelle au préfet qui se présenta immédiatement au Shaykh. Il fit acte de contrition, renonça à la tyrannie et devint un fidèle du Shaykh.

*

DEUX HOMMES ÉPROUVENT LE SHAYKH

Anecdote ; On a rapporté qu'à l'époque où le Shaykh était à Nishâpur, deux hommes bien connus se sont dit : « Il nous faut examiner le Shaykh pour voir s'il est capable d'accomplir des miracles ; nous irons auprès du Shaykh et nous lui demanderons quelque somme d'argent et nous le dépenserons pour acheter de la harissa. » Ils inventèrent donc une histoire, se rendirent chez le Shaykh et lui dirent : « Dans notre voisinage, il y a une orpheline, nous l'avons mariée. Pour lui procurer le nécessaire, nous avons demandé à chacun quelque chose. Ce soir, nous allons la confier à son mari. Nous voulons l'amener dans la lumière de

la bénédiction du Shaykh afin que leur vie conjugale soit sanctifiée par une grâce du Shaykh. »

Le Shaykh appela Hasan : « Apporte-leur deux grandes chandelles, dit-il ; car la harissa se vend trop cher. » Ayant entendu ces mots, les deux hommes se jetèrent aux pieds du Shaykh et firent acte de contrition ; ils devinrent compagnons du Shaykh.

*

LA CONVERSION D'UN MÉDECIN ZOROASTRIEN

Anecdote : On a rapporté ce qui suit : Le Shaykh était affaibli. Pour le soigner on appela un médecin qui, par hasard, était zoroastrien. Quand il arriva devant le Shaykh, il voulut lui tâter le pouls, celui-ci appela Hasan : « Hasan ! apporte un coupe-ongles pour couper ses ongles et des ciseaux pour dégager sa lèvre de ses moustaches. Puis enveloppe les cheveux et les ongles coupés dans un papier, et donne-les lui, car ces gens n'ont pas coutume de les jeter. Apporte aussi un peu d'eau afin qu'il se lave les mains. » Hasan ajoute : « Le médecin demeurait perplexe et n'osait point s'opposer ; et lorsque je finis d'exécuter les ordres du Shaykh, il prit la main du Shaykh dans la sienne, mais celui-ci retourna sa main et prit celle du médecin dans la sienne et la garda ainsi pendant un moment, puis il la lâcha. Alors le médecin se leva pour partir. En allant vers la porte du khânegâh, il se retournait et regardait derrière lui. Alors le Shaykh lui dit à haute voix : « Combien de fois te retourneras-tu ? Tu seras empêché de partir. » Le zoroastrien revint et se convertit à l'Islam grâce au Shaykh et toute sa famille embrassa la foi musulmane.

*

UNE TRADITION DU PROPHÈTE

Anecdote : Le Maître Bu Sâlih Dandâni était le fidèle privilégié du Shaykh ; il était chargé de couper les moustaches du Shaykh et préparait aussi ses cure-dents. Un jour, un derviche dit au Maître Bu Sâlih : « Apprends-moi à couper les moustaches. » Le Maître Bu Sâlih répondit, en riant : « Derviche ! il faut la science de soixante-dix savants religieux pour savoir couper

les moustaches d'un derviche. Ce n'est pas une affaire aussi simple. »

Or, ce Maître Bu Sâlih a rapporté que vers la fin de sa vie le Shaykh ne possédait qu'une seule dent. Toutes les nuits, après le repas, il me demandait un cure-dents et le tournait tout autour de sa dent. Au moment de se laver les mains, il passait un peu d'eau sur cette dent. Une nuit, quand le Shaykh prit le cure-dents, poussé, par le plaisir que l'homme prend à critiquer tout le monde, je me dis tout bas : « Le Shaykh n'ayant point de dent, n'a pas besoin de cure-dents. Pourquoi donc me demande-t-il tous les soirs un cure-dents ? » Le Shaykh leva la tête, jeta un regard sur moi et me dit : « C'est pour suivre la tradition et pour implorer la miséricorde divine. Car le prophète a dit : " Dieu est miséricordieux envers ceux de ma communauté qui se curent les dents au moment de l'ablution et après le repas. " » Je repris conscience et je fondis en larmes.

*

MOZAFFAR-É-HAMDAN

Anecdote : On a rapporté ce qui suit : Au temps où le Shaykh Bu Sa'id était à Nishâpur, il envoya l'un de ses fidèles Khâdjé Alayk et Hasan Moaddib pour une mission importante à Meyhana. Khâdjé Alayk a rapporté ceci. Lorsque nous arrivâmes à Nowqân [48], Hasan me dit : « Allons voir Khâdjé Mozaffar. » Celui-ci était un homme d'une grande dignité. Khadjé Alayk répondit : « Le Shaykh nous a chargé d'une mission à Meyhana, nous ne pouvons pas nous écarter de notre chemin. » Or Hasan insista beaucoup mais sans résultat. « Nous allâmes à Meyhana et nous nous acquitttâmes de la mission dont nous avait chargés le Shaykh. Sur le chemin du retour quand nous arrivâmes à à Nowqân, Hasan me dit : « Je vais rendre visite à Khâdjé Mozaffar ; tu dois m'accompagner ; sinon j'irai seul. » Je consentis à l'accompagner. Quand nous nous assîmes chez Khâdjé Mozaffar, celui-ci se mit à parler et Hasan Moaddib en l'écoutant eut envie dans son for intérieur de séjourner là. Lorsque l'Imâm Mozaffar termina son discours je fis : « Cette pensée que tu formules comme conclusion, notre Shaykh l'a énoncée comme introduction. » Khâdjé Imâm Mozaffar fut vexé et Hasan reprit cons-

cience, Nous sortîmes et quand nous arrivâmes à notre étape Hasan me fit cette confidence : « J'eus l'idée de demeurer là ; mais après avoir entendu la réflexion que tu fis, je repris conscience et renonçai à ma décision. »

Arrivés à Nishâpur nous nous rendîmes au khânegâh et le Shaykh, dès qu'il nous aperçut, s'adressa à Hasan : « Cet homme-là avait bien chargé ta sacoche à paroles, si seulement Alayk ne l'avait pas renversée. » Hasan tomba à genoux et demanda pardon.

*

L'INTERCESSION DU SHAYKH

Anecdote : A l'époque où le Shaykh était à Nishâpur, Khâdjé Abu Mansur Varqâni[49] qui était le ministre de Toghril[50], tomba malade. Quand il s'aperçut qu'il approchait de la fin de sa destinée, il fit appel au shaykh Bu Sa'id et à Abu'l Qâsim-Qoshayri et leur dit : « Je vous ai aimés ; maintenant j'ai une seule prière à vous adresser : lorsque je mourrai, venez sur ma tombe et restez-y le temps que je puisse, avec votre aide, répondre à l'Interrogation. Tous les deux acceptèrent cette demande. Quand Bu Mansur rejoignit la miséricorde divine, notre Shaykh et le maître Imâm s'apprêtèrent à cette tâche et quand ils arrivèrent au cimetière, on n'avait pas encore couvert le tombeau. Le Maître Imâm dit au Shaykh : « On n'a pas encore couvert le tombeau. Tu y restes pendant que je renvoie les gens. » Le Shaykh étala son tapis de prière et s'assit là. Lorsqu'on inhuma Khâdjé Bu Mansur et qu'on couvrit la tombe, le Shaykh se leva et dit : « C'est fini » ; il s'en alla et rencontra le Maître Imâm, qui lui dit : « Et la recommandation du défunt ? Qu'en fait le Shaykh ? » Le Shaykh fit : « Il n'est besoin de rien, les envoyés sont arrivés et ils ont fait l'interrogation ; alors l'un d'entre eux a dit à l'autre : " Ne vois-tu pas qui se trouve sur la tombe ? " Ayant dit cela ils sont partis. Après eux nous partîmes aussi. »

*

LA MORT D'IBRAHIM INAL

Anecdote : Ibrâhim Inâl, frère cadet du sultan Toghril, était un tyran. Il était le préfet du Nishâpur dont les habitants deman-

daient au Shaykh, à la fin de chaque prédication, une invocation à Dieu à son sujet. Le Shaykh n'invoquait pas Dieu à son sujet, mais il disait qu'Ibrâhim deviendrait meilleur. Cela dura jusqu'à un vendredi où le shaykh prêchait ; or Ibrâhim Inâl entra dans la réunion et pleura beaucoup. Lorsque le Shaykh eut fini de prêcher, Ibrâhim s'avança vers la banquette du Shaykh et s'arrêta devant celui-ci qui lui demanda : « Qu'y a-t-il ? — Adopte-moi. — Ce n'est pas possible. — Il le faut bien. — Ce n'est point possible », fit le Shaykh. Alors Ibrâhim répéta sa supplique trois fois et le Shaykh jeta sur lui un regard vif et dit : « Ta richesse disparaîtra. — Soit. — Tu perdras ton rang de prince. — Soit. — Cela te fera perdre la vie. — Soit », dit Ibrâhim. Alors le Shaykh fit : « Apportez de l'encre et du papier. » On les apporta et le Shaykh écrivit : « Ibrâhim est des nôtres. Signé Fazlallâh. » Ibrâhim Inâl prit le papier, le baisa, le mit dans sa ceinture et sortit. Il partit le soir même pour l'Irâq[51]. Il s'installa à Hamadân et s'insurgea contre le sultan Toghril. Celui-ci partit en guerre contre lui et le fit arrêter. Ibrâhim envoya un message à Toghril en ces termes : « Je sais que tu me feras exécuter, mais j'ai une prière à t'adresser. Un écrit de Bu Sa'id se trouve dans ma poche ; ma prière est qu'au moment de l'inhumation de mon corps, l'on mette cet écrit dans ma main. Il m'avait prédit cet événement. C'est cet écrit qui sera mon secours. »

*

INJURES D'UN BOUCHER

Anecdote : On a rapporté qu'un jour, à Nishâpur, le Shaykh accompagné d'un groupe de soufis, passait dans la rue d'Adanikubân. Il y avait dans cette rue un boucher. Lorsque le Shaykh et ses compagnons arrivèrent devant la boutique du boucher, celui-ci murmura tout bas : « Voici une poignée de vauriens ; regarde leur tête et leur cou ; ils ressemblent à des moutons engraissés ! » Puis, à voix si basse que personne ne l'entendit, il murmura quelques injures. Mais le Shaykh le savait, par divination. Il dit à Hasan Moaddib : « Amène-moi ce boucher. » Hasan s'approcha du boucher et lui dit : « Le Shaykh te demande ! » L'homme fut effrayé et il se mit en route. Mais le Shaykh envoya un derviche au-devant de Hasan pour lui dire que,

d'abord, on mène le boucher au hammâm. Hasan l'envoya donc au hammâm et revint lui-même auprès du Shaykh. Celui-ci lui donna l'ordre d'amener deux derviches au hammâm pour masser le boucher, puis d'aller au bazar acheter une fine étoffe de coton, une paire de chaussures, et un turban de lin du Tabarestân. Hasan envoya les deux derviches au hammâm ; puis il se rendit au bazar et apporta tout ce que le Shaykh avait ordonné. Le shaykh dit aux derviches de coudre, pour le boucher, une chemise et un caleçon. Quand ces vêtements furent prêts, le Shaykh dit à Hasan : « Va habiller cet homme, donne-lui cent dirhâms, et dis-lui de répéter ce qu'il disait tout à l'heure et de revenir chercher de l'argent, dès qu'il aura fini de dépenser cette somme. » Hasan exécuta tout ce que le Shaykh avait ordonné. Le boucher fondit en larmes, il se consacra au service du Shaykh et devint son fidèle.

*

RÉCIT D'UNE INTUITION

Anecdote : Le jurisconsulte Bu Bakr-Showkâni a rapporté ce qui suit : « Mon père le savant jurisconsulte Mohammad a dit : « A l'époque où j'étudiais les sciences religieuses à Nishâpur, le Shaykh résidait dans cette ville. Chaque jour après mes cours, j'allais le rejoindre pour rester auprès de lui jusqu'à la fin de l'après-midi et après la prière du soir je rentrais à l'école. Un jour, comme, d'habitude, je me rendis chez le Shaykh et je le trouvai sur son tapis de prière. Il leva le coin du tapis et y prit une poignée de raisins secs et dit : « C'est un cadeau arrivé pour les soufis. Nous l'avons partagé et nous avons gardé votre part : pour chacun sept raisins, donc trois fois sept. » Mais à l'école nous n'étions que deux condisciples, alors que le Shaykh comptait trois fois sept. Je le saluai et je sortis ; chemin faisant je comptai les raisins ; il y en avait bien trois fois sept. Quand j'arrivai à l'école, je trouvai, assis dans mon logis, le frère de mon condisciple qui venait d'arriver d'Irâq. J'entrai, je le saluai et je partageai les raisins. Comme l'avait voulu le Shaykh, chacun en reçut sept.

*

ABU ALI FARMADI [52]

Anecdote : Khâdjé Imâm Abu Ali Fârmadi a rapporté ce qui suit. Au début de ma jeunesse j'étais étudiant à l'école religieuse de Sarrâdjân de Nishâpur. Il fut répandu dans la ville que le shaykh Bu Sa'id était arrivé de Meyhana à Nishâpur, qu'il prêchait, que ses miracles étaient connus du public et que toute la population de Nishâpur et les chefs de toutes les doctrines religieuses lui témoignaient leur foi. J'allai le voir. Ayant observé son visage, j'eus de l'admiration pour lui et mon attachement envers lui et envers tout le groupe de soufis augmenta dans mon cœur. J'attendais tous les jours l'heure de sa prédication ; ainsi j'entrai secrètement dans son entourage de sorte que je m'imaginais qu'il n'en savait rien lui-même. Un jour, assis dans mon logis à l'école, j'eus le désir de revoir le Shaykh, mais ce n'était pas le moment habituel de sa sortie. Je voulus patienter, mais je n'en eus point le courage ; donc je sortis et quand j'arrivai au carrefour, je vis le Shaykh partir, accompagné d'une foule. Je les suivis inconsciemment. On conduisait le Shaykh à une invitation. Quand on arriva à la porte de la maison de l'hôte, j'entrai et je m'assis dans un coin de sorte que le Shaykh ne me voyait point. Lorsqu'on commença le Sama' (la musique et la danse mystiques) le Shaykh fut envahi par l'instant de joie ; il déchira son manteau. La séance de musique et de danse (le Samâ') terminée, il enleva son manteau que l'on mit en pièces. Le Shaykh sépara la manche et la pièce triangulaire du pan de son manteau et cria : « Où est Bu Ali Tusi ? » Je ne répondis pas. Je me dis tout bas : « Le Shaykh ne me connaît pas et il ne me voit pas ; peut-être que quelqu'un parmi ses fidèles s'appelle Bu Ali Tusi. » Il appela de nouveau, mais cette fois aussi je ne répondis pas. Les gens me dirent : « Peut-être que c'est toi qu'il appelle. » Alors je me levai et m'avançai vers le Shaykh qui me donna la manche et la pièce triangulaire du pan de son manteau en me disant : « Tu es pour nous comme cette manche et cette pièce. » Je pris les pièces du manteau et les embrassai. Depuis lors je rencontrais constamment le Shaykh dont je recevais les lumières, et quand il quitta Nishâpur, je fréquentais le maître Imâm Bu'l Qâsim-Qoshayri et je lui exposais les états mystiques qui m'arrivaient. Il me disait :

« Va, mon enfant, t'occuper de l'étude des sciences. » Pendant deux ou trois ans je me mis à l'étude des sciences religieuses. Un jour je sortis la plume de l'encrier, elle était toute blanche. Je la sortis trois fois, elle était toujours blanche. Alors je me présentai au maître Imâm pour lui exposer cet état ; il me dit : « Puisque la science t'abandonne, toi aussi abandonne-la et livre-toi désormais aux pratiques de dévotion. » Je pris donc mes affaires pour les transporter de l'école au khânegâh et je me mis au service du maître Imâm. Un jour celui-ci s'était rendu seul au hammâm. Je m'y précipitai et je versai quelques seaux d'eau sur le parterre du hammâm. Le maître Imâm sortit du hammâm et après avoir accompli sa prière, il dit : « Qui donc a versé de l'eau sur le parterre du hammâm ? » Je me dis : peut-être ai-je commis une impolitesse, et je me tus ; une deuxième fois il posa la même question et je ne répondis pas non plus. Quand pour la troisième fois il répéta la question, je répondis que c'était moi. Alors le Maître Imâm me dit : « Bu Ali, tu as acquis par un seau d'eau ce que Bu'l Qâsim n'a pu acquérir en soixante-dix ans. » Donc pendant quelque temps sous sa direction, je me soumis aux luttes de purification. Un jour j'eus un état mystique qui me rendit perplexe. J'exposai cette révélation au maître qui me dit : « Bu'Ali, c'est la limite de ma direction, nous n'avons pas accès à ce qui se trouve au-delà de cette limite. » Alors je pensai qu'il me fallait désormais un guide spirituel qui me dirigeât dans la voie mystique et qui me fît dépasser cette étape. Or, cet état mystique allait en s'amplifiant et j'avais entendu le nom de Bu'l Qâsim Gorgani. Je me mis en route vers Tus. Je ne connaissais pas sa résidence. En arrivant dans la ville, je m'en enquis ; on me dit qu'il résidait, avec ses fidèles, dans une mosquée dans le quartier du Rudbâr. J'allai vers cette mosquée où je le trouvai. Après avoir accompli une prière à deux prosternations, je m'approchai de lui. Il leva la tête et dit : « Viens, Bû Ali, me dire ce que tu as ? » Je le saluai et je lui fis part des révélations advenues dans mon esprit. Le shaykh Bu'l Qâsim me dit : « Sois béni ! tu es encore au commencement ; l'éducation mystique te fera parvenir à un degré élevé. » Je me dis : « Voici le guide spirituel qu'il me fallait », et je m'attachai à son service ; mais ce n'est qu'après une longue période que le shaykh Bu'l Qâsim m'honora de sa faveur ; il me donna sa fille en mariage, et par la

suite ma destinée s'éleva. En effet quelque temps après le shaykh Bu Sa'id arriva à Tus. Je le rejoignis ; il me dit : « Bu'Ali, avant longtemps le don de la parole te sera accordé. » En effet le shaykh Bu'l Qâsim ne tarda pas à m'autoriser à monter en chaire et en très peu de temps l'éloquence s'ouvrit à moi.

*

UN DISCIPLE DE DJOVEYNI CHEZ LE SHAYKH

Anecdote : Khâdjé Imâm Bu Nasr Ayâzi de Sarakhs a rapporté ce qui suit. J'étais à Nishâpur où j'étudiais la jurisprudence. Depuis quelque temps, je m'étais engagé dans l'étude des méthodes des omissions et des variantes dans les traditions [Khilâf et Ta'liq] auprès de Khâdjé Imâm Bu Mohammad Djoveyni lorsque j'entendis que le shaykh Bu Sa'id était arrivé de Meyhana et qu'il prêchait. Par curiosité j'assistai à sa réunion de prédication. L'ayant observé, je fus surpris de sa majesté et de son ascendant. Lorsqu'il se mit à parler, son discours eut sur moi un tel effet que je me dis : « Bien que dans le domaine des sciences religieuses, je sois parvenu à un degré élevé, je ne saurais, cependant me passer de Dieu ; et la voie vers Dieu est celle qu'indique cet homme ; moi aussi, je dois m'engager dans cette voie. » Cette pensée avait à peine traversé mon esprit que du haut de la chaire, le Shaykh s'écria : « Il faut s'engager dans cette voie. » Surpris par la parole du Shaykh je me demandai comment il avait deviné cela. Alors un doute s'éleva dans mon cœur et je me dis : « Ce n'était qu'une coïncidence. » De nouveau lorsque le Shaykh reprit la parole la même pensée traversa mon esprit, et sur-le-champ, le Shaykh s'exclama : « Cette spiritualité mystique ne supporte pas l'attente. » Ainsi le pouvoir surnaturel du Shaykh s'étant manifesté de nouveau, mon doute se dissipa. Quand il termina sa prédication, je me levai et me dirigeai vers l'école afin de plier bagage et de rejoindre le Shaykh. Quelqu'un en avertit Khâdéj Bu Mohammad Djoveyni, qui immédiatement se précipita chez moi et me demanda : « Où vas-tu ? » je lui fis part de mon histoire. Il dit : « Je ne t'empêcherai pas d'aller rejoindre le Shaykh. Mais que tu sois allé à la réunion de prédication du Shaykh, que tu aies observé un homme vénérable, éloquent et possédant des pouvoirs surnaturels manifestes, que tu aies trouvé

son état mystique supérieur à ta science, soit ! mais si de là tu t'imagines que toi aussi, tu deviendras le shaykh Bu Sa'id, tu fais erreur. Car tu ignores les exercices de mortification et les luttes de purification spirituelle qu'il a accomplis. Nous connaissons ce qu'il a fait pour atteindre ce degré spirituel ; dans ce vain espoir, tu abandonneras tes études, tu te priveras de la science, sans parvenir pour autant au degré spirituel du Shaykh. »

Ayant considéré ce conseil avec impartialité, j'ai vu que la réalité était celle qu'il m'indiquait. Ainsi la vénération que je portais au Shaykh demeura intacte ; et tout en poursuivant assidûment mes études, je fréquentais le Shaykh, dont je recevais les enseignements, et qui me comblait de ses faveurs.

*

RÉVEIL D'UN SOUFI

Anecdote : Le Maître Sâbuni a rapporté ce qui suit : Une nuit, accablé par le sommeil, j'eus la paresse de me lever au moment où il le fallait pour la prière nocturne. J'avais placé un pot d'eau à mon chevet. Un chat le renversa. J'en fus dérangé et pourtant j'eus la paresse de me lever et mes yeux s'alourdirent dans le sommeil. Alors une pierre tomba du haut du toit sur une cuvette se trouvant au milieu de la cour. Les gens de la maison crièrent : « Au voleur. » Je me réveillai et me mis à réciter des invocations. Le lendemain je me rendis à la réunion de prédication du Shaykh qui au milieu de son discours se tourna vers moi et dit : « Lorsqu'un serviteur de Dieu s'endort durant toute la nuit, qu'il tarde à se lever, un chat et une souris reçoivent l'ordre de se disputer, de renverser le pot d'eau de manière à troubler son sommeil ; ensuite c'est un voleur qui est poussé à jeter une pierre dans sa cour, de sorte qu'on croie alors au voleur. Mais ce n'est point un voleur, c'était Notre Envoyé chargé de te réveiller afin que tu communiques un moment avec Nous.

Vers :

O idole au visage lumineux, hier soir, j'étais sur la terrasse,
Tu as dit : « C'est un voleur. » Ce n'était point un voleur [c'était bien moi. »

Lorsque le Shaykh prononça ces mots je fondis en larmes et je reconnus que le Shaykh ne nous abandonne en aucune circonstances.

*

UN FIDÈLE DIRIGE LA PRIÈRE

Anecdote : Khâdjé Bu'l Fath, le petit-fils du Shaykh, a rapporté ce qui suit : Maître Musâ a dit : « Un jour, à Nishâpur le Shaykh me dit : "Mets-toi en avant et accomplis une prière à deux prosternations afin que nous te suivions ; récite toutes les louanges de Dieu qui se trouvent dans le Coran. " » Le Maître Musâ ajoute : « Je demeurai perplexe ne sachant comment accomplir une telle prière. Suivant l'ordre du Shaykh, je me plaçai en avant et dès que je prononçai le Takbir, tous les versets de louange de Dieu se trouvant dans le Coran, coulèrent sur ma langue. Après avoir terminé la prière le Shaykh me dit : " Musâ, j'étais incapable de rendre grâces à Dieu, tu nous y as suppléé ; que Dieu t'accorde sa bonté. " »

*

MALÉDICTION SUR UN PRINCE CENSEUR

Anecdote : Bu Bakr-é-Mokarram a rapporté ce qui suit : Il y avait à Nishâpur un prince qui, sans cesse, censurait notre shaykh. Un jour on avait apporté un panier de bois d'aloès et mille dinars pour notre shaykh qui dit à Hasan : « Prépare du zirabâ et du halvâ, mets tout le bois d'aloès dans le feu, afin que nos voisins aient aussi leur part. Une nappe bien garnie fut mise et soudain le censeur apparut pour censurer notre shaykh ; il dit : « Qu'est-ce donc que cette dilapidation en une période de pénurie et de détresse ? Quel gaspillage ! Quelle sottise ! » Il se mit à maltraiter notre shaykh qui ne répondait point et les compagnons souffraient. Finalement le shaykh leva la tête et après lui avoir jeté un regard dit : « Entre ! » Le censeur entra mais courbé. « Baisse toi plus encore » fit le Shaykh. Le Prince censeur fut complètement plié en deux et demeura en cette position. Puis il s'en retourna non sans effort et alla s'installer dans une mosquée près du khânegâh. Le Shaykh ordonna à un derviche

de le servir. Le Prince passa deux ans et demi en cet état, puis il mourut.

*

LE SHAYKH ET UN FIDÈLE

Anecdote : Khâdjé Ismâïl-Mokarram a dit : Un jour à Nishâpur, je suivais un chemin ; je rencontrai le shaykh Bu Sa'id que je saluai. Il me répondit aimablement : je le suivis en regardant son pied et son étrier. Je pensai tout bas : « Plaise à Dieu que le Shaykh m'autorise à lui embrasser le pieds. » Sur-le-champ, le Shaykh arrêta son cheval, de sorte que je pus arriver jusqu'à lui ; il sortit son pied de l'étrier et l'avança vers moi ; j'embrassai son pied ; puis il fit avancer son cheval et je m'en allai.

*

LE VIGNOBLE D'UN FIDÈLE

Anecdote : Rashid-al Tâyifa Abd al Djalil a rapporté ce qui suit. A Nishâpur le Shaykh avait un fidèle, un homme de condition modeste dont le seul luxe dans ce monde était un petit vignoble. Il rendit visite au Shaykh et lui dit : « Il faut que le Shaykh et ses compagnons viennent dans ce vignoble. » Le Shaykh répondit qu'il ne pouvait pas. Puis l'homme vint plusieurs fois répéter sa demande mais le Shaykh n'acceptait point. Quand l'homme eut beaucoup insisté le Shaykh monta sur son cheval et ses compagnons le suivirent. Le vignoble était petit et les gens nombreux ; ils mangèrent tous les raisins. Un derviche plaça deux grappes de raisin dans un tapis de prière qu'il posa dans un coin du vignoble de sorte que personne ne pouvait le voir. Lorsque après avoir mangé tous les raisins les derviches partirent l'homme regarda son vignoble et n'y trouva rien. Quelqu'un lui dit : « Que Dieu t'apporte l'abondance. » L'homme fit : « De toute façon l'abondance de cette année a déjà disparu. » Et ne trouvant plus de raisin dans son vignoble, il l'abandonna. Il ne rendit plus visite au Shaykh, non plus. L'année suivante, au moment où l'on cultive les vignobles il se dit : « Abandonner le vignoble ne sert à rien. Il faut l'entretenir. S'il y a eu faute, c'est moi seul qui l'ai commise. » Alors il se rendit dans le vignoble,

et en le parcourant dans tous les sens, il aperçut, dans un coin, un tapis de prière neuf ; il le prit, il l'ouvrit et il y trouva deux grappes de raisins frais, couvertes de feuilles vertes. Il se réjouit et il se dit : « Il faut porter ces raisins comme cadeau au sultan Suri[53] afin qu'il accorde une faveur à mes enfants et à moi-même. » Or il posa les raisins sur un plateau qu'il porta au sultan Suri qui était en ce temps-là le souverain de Nishâpur. Le cadeau plut à celui-ci qui ordonna de remplir le plateau de pièces d'or. L'homme se réjouit et reconnut que cela était dû au pas béni du Shaykh et il eut quelques remords. Donc, il prit dix dinars des pièces d'or et il alla rendre visite au Shaykh qui en le voyant lui dit : « Si le sultan Suri ne t'avait pas rencontré, tu aurais pu perdre le meilleur de toi-même. »

*

LE CENSEUR DE NISHAPUR

Anecdote : A Nishâpur, il y avait un censeur [Mohtasib] qui était partisan de Bu'Addallâh Karrâm. Il désavouait notre shaykh. Un jour, il prit un paquet de linge sale pour le porter au blanchisseur. Chemin faisant, il jeta un coup d'œil vers l'assemblée de prédication du Shaykh. Celui-ci prêchait. Le commissaire se dit : « Je vais revenir tout de suite et montrer à ces gens-là comment ils méritent d'être traités. » Il alla donc chez le blanchisseur et lui donna un dirham. Celui-ci dit : « Donne au moins le prix du savon, quant à mon salaire, j'y renonce volontiers. » Le censeur lui donna quelques coups de fouet. Le vieil homme se mit à pleurer et le censeur s'en retourna. Or le Shaykh continuait sa prédication. Le censeur entra et, se tournant vers le Shaykh, il dit : « Shaykh ! jusqu'à quand cette hypocrisie et cette impiété ? »

— Maître Censeur, que faut-il donc faire ?

— Il ne faut ni prêcher, ni réciter des poésies.

— Nous ferons comme le Maître censeur le désire, mais il aurait fallu aussi que le Maître censeur n'agît point comme il a agi ce matin. Il ne fallait pas qu'il portât son linge au blanchisseur en ne lui donnant qu'un seul dirham et qu'il le fouettât, lorsque le blanchisseur a dit : « Donne, au moins, le prix du savon, je renonce à mon salaire. » Il ne fallait pas que le pauvre

homme prît le chemin de la campagne avec le cœur brisé et les yeux noyés de pleurs. Mais, le Maître censeur ne craint donc pas que du cœur de ce vieil homme s'élève une flamme. Eh bien ! S'il faut laver ton linge, apporte-le ici et donne-le à Hasan qui te le lavera, le parfumera et te le renverra. Ainsi un fidèle ne souffrira pas par toi et un péché grave ne sera pas commis par toi. » Quand le censeur entendit ces paroles, il rougit, se jeta aux pieds du Shaykh et se repentit de l'avoir désavoué et censuré.

*

VOYAGE D'UN FIDÈLE

Anecdote : Khâdjé Bu'l Fotuh Ayâzi a rapporté ce qui suit. J'entendis Khâdjé Hosayn'Ibâdi dire : « Un jour à Nishâpur, je me trouvais à la prédication du Shaykh. Le souvenir de ma mère et de la ville de Sarakhs me vint à l'esprit et sur-le-champ, le Shaykh se tournant vers moi récita cette poésie.

Va vite rejoindre ta mère souffrante,
Qui pleure et qui gémit de la séparation.

Je quittai l'assemblée, et je pris le chemin de Sarakhs. Là je trouvai ma mère souffrante et épuisée. J'eus juste le temps de la revoir. Le lendemain, elle mourut. Alors je reconnus la raison pour laquelle le Shaykh m'avait incité à me hâter. »

*

PRIÈRE D'UN ENFANT

Anecdote : Un jour le Shaykh prêchait à Nishâpur. Dans l'assistance se trouvait un commerçant qui avait pensé inviter le Shaykh et lui offrir un repas de zirabâ et de halvâ. Au milieu de son discours le Shaykh se tournant vers ce commerçant dit : « Jeune homme ! le repas de zirabâ et de halvâ que tu as préparé pour nous, donne-le à un porteur qui le transportera et qui le posera là où il sera fatigué. » L'homme partit et posa la marmite sur la tête d'un porteur qui la transporta jusqu'à ce qu'il fût fatigué. Ainsi il arriva à la porte d'une maison d'où il appela ; un vieillard sortit de la maison et dit : « Si tu as du zirabâ et de la

halvâ au sucre, entre ! » Le commerçant se dit : « De tous les miracles du Shaykh, ceci est le plus prodigieux. » Il demanda à l'homme : « Comment as-tu su que nous avions du zirabâ et de la halvâ ? » Le vieillard répondit : « Depuis quelques jours, nous n'avons pas trouvé de nourriture. Un de nos enfants dans son berceau prononça cette fervente prière : " Dieu, donne à mes parents et à mes frères du zirabâ et de la halvâ. " Sa prière fut exaucée. Le shaykh Bu Sa'id ayant eu l'intuition, nous les envoya. »

*

RÉCONCILIATION

Anecdote : Le shaykh Bu'l Hasan Sandjâri a rapporté ce qui suit : J'entendis le shaykh Bu Moslim Pârsi dire : « Quand le shaykh Abd-al-Rahmân Solami mourut à Nishâpur, je partis pour Meyhana rencontrer le shaykh Abu Sa'id. Il commençait à être réputé. Lorsque j'arrivai à Meyhana, j'allai le chercher dans la mosquée où je le trouvai ; il me fit bon accueil et donna l'ordre à un derviche de me trouver quelque chose à manger. Celui-ci alla et revint en disant : « Je n'ai rien trouvé. » Alors le Shaykh me dit : « O homme pauvre ! comme tu es pauvre. » Or, je demeurai un jour auprès de lui. Au moment du retour je le priai de m'écrire quelque chose de sa main propre. Je posai devant lui une feuille de papier sur laquelle il écrivit cette poésie :

> Les nuages de la séparation ne cachent plus la lune de l'amitié.
> La lumière de l'aube a dispersé les ténèbres de la discorde.
> Doucement le vent des regrets a soufflé. Et rencontré le pardon venant du cœur.

Je pris le papier et lui fis mes adieux. Au moment où j'allais tourner le dos le Shaykh récita ce verset : « Tu les vois te regarder alors qu'ils ne te voient point [55]. » Je m'en retournai et je partis pour Pârs. Longtemps après, un jour, un derviche parmi nos compagnons qu'on appelait Mohammad Kuhiyân décida d'aller rencontrer le shaykh Abu Sa'id au Khorâsân. Je lui dis : « Quand tu verras le Shaykh, après lui avoir transmis mon salut,

tu lui réciteras ce verset. " Tu les vois te regarder, alors qu'ils ne te voient point. " » Le derviche partit et rendit visite au Shaykh. A son retour il me dit : « Quand j'arrivai le Shaykh était là ; dès que je le saluai il répondit à mon salut et il récita : " Tu les vois te regarder alors qu'ils te voient point. " »

*

UN ANCIEN CONDISCIPLE DU SHAYKH

Anecdote : Le maître Imâm Ismaïl Sâbuni a dit : « Au temps où le shaykh Abu Sa'id était à Nishâpur, un jour j'allais lui rendre visite. Chemin faisant je pensais au temps où, en compagnie du Shaykh nous étudiions les traditions du Prophète auprès d'Abu Zâhir à Sarakhs et je me demandais quelles étaient ces traditions et dans quel volume elles se trouvaient. Telles étaient les idées qui me venaient à l'esprit. Lorsque j'entrai chez le Shaykh il se leva et me prit dans ses bras et quand je m'assis il me demanda : « Maître, des traditions que nous étudiions à Sarakhs auprès de Bu Ali Zâhir, quelle est la première dans le premier volume ? » Je répondis : « Tant que je n'aurai pas examiné le volume je ne saurais le dire. »

Le Shaykh dit : « La tradition commence par ces mots : " L'amour de ce bas monde est le commencement de tout péché. " » Alors le Shaykh demanda : Quelle est la deuxième tradition ? » Je répondis que je ne savais pas. Il reprit : « La deuxième tradition est celle-ci : " Abandonne ce dont tu doutes pour ce dont tu es sûr[56] " » Puis le Shaykh me demanda la troisième tradition. Je répondis que je ne me la rappelais pas. Il dit : « La troisième tradition est : " Le Prophète (sur lui la bénédiction et le salut de Dieu) ne conservait rien pour le lendemain. " » Le maître Ismaïl ajoute : « Quand le Shaykh me cita ces traditions je me rappelai qu'il en était ainsi et je compris qu'il voulait me dévoiler la pensée que, chemin faisant, j'avais eue à l'esprit. Alors j'eus la certitude que le Shaykh connaît tous nos secrets.

*

CE QU'EST LA FOI

Anecdote : Le shaykh Ismaïl Sâvi a dit ceci : « Le shaykh Bu Sa'id vint à Nishâpur et je ne manquais jamais ses réunions de

prédication. Dans ses discours il citait beaucoup de poésies et moi, dans mon cœur je désavouais cela. Un jour au milieu de sa prédication, en me regardant, il cita ce vers :

Nous avons choisi l'amour et nous nous y sommes complète-
[tement abandonnés.

C'est à toi que s'adresse cette contradiction. » Le désaveu disparut de mon cœur. Un autre jour, j'allai à la réunion de prédication du Shaykh, le lecteur de Coran récitait ce verset : « Ainsi nous t'avons communiqué un esprit de Notre Ordre, à toi, qui ne savais pas ce qu'étaient le Livre et la Foi[57]. » Le Shaykh revenait sur les mots : « Tu ne savais pas » et il le répétait. J'en fus bouleversé mais je me maîtrisai. Quand j'arrivai à la maison, j'eus la fièvre. Alors je pensai envoyer quelque chose au Shaykh, mais le lendemain ma fièvre tomba et j'y renonçai. Quelques jours après, j'allai de nouveau à la réunion de prédication du Shaykh. J'avais sur moi un manteau de laine. Un homme pauvre demanda de quoi se vêtir. Alors le Shaykh s'adressa à moi : « Ce sera une bénédiction de donner ce manteau à ce pauvre, mais à condition de n'y point renoncer ensuite, comme ce fut le cas l'autre jour. » Je demeurai stupéfait et je donnai mon manteau de laine et tous mes vêtements à l'homme.

*

CONVERSION D'UN ISRAÉLITE

Anecdote : A cette même époque où le Shaykh était à Nishâpur, un jour de samedi, le groupe de soufis suivait un chemin où parut un juif ; somptueusement vêtu et ayant étalé sa pèlerine sur ses épaules, il se rendait à la synagogue. Dieu lui accorda la clairvoyance de sorte qu'il vit sa propre humilité et la grandeur du Shaykh. Couvert de honte devant celui-ci, il s'enfuit. Le Shaykh le suivit jusqu'à ce que le juif arrivât dans une rue sans issue où il s'arrêta forcément et le Shaykh arriva jusqu'à lui ; alors en posant sa main sur le front du juif il récita cette poésie :

Il ne faut point adresser de mots froids au chamelier
Qui consent à la solitude et qui se contente des marches
[nocturnes.

Et il ajouta : « Pauvre homme ! que Dieu t'accorde longue vie ; sans Lui comment vas-tu et comment vis-tu ? »

Le Shaykh ayant prononcé ces mots s'en retourna. Le juif courut derrière lui en criant : « Je témoigne qu'il n'y a de divinité qu'Allah, qu'Il est Un et que Mohammad est son envoyé. » Ayant attrapé le Shaykh, il tomba à ses pieds, entra dans le khânegâh et dans l'entourage du Shaykh.

*

DJOVEYNI ET SON MANDATAIRE

Anecdote : On a rapporté qu'au temps ou le Shaykh était à Nishâpur, de nombreux juifs et chrétiens se convertissaient à l'Islam grâce à lui. Les collègues du Shaykh devaient aussi convertir les non-musulmans à l'Islam, et particulièrement le shaykh Bu Mohammad Djoveyni[58] qui était le guide spirituel de cette époque et qui avait un mandataire juif. Il l'invitait sans cesse à se convertir à l'Islam, mais celui-ci ne l'acceptait point. Un jour il lui dit : « Si tu embrasses la foi musulmane, je te céderai un tiers de mes biens », le juif répondit : « Jamais je ne vendrai ma foi pour les biens de ce bas monde. » Ensuite le shaykh Bu Mohammad insista en lui promettant la moitié de ses biens s'il admettait de se convertir à l'Islam. De nouveau le juif répondit qu'il ne vendrait pas sa foi pour les biens de ce monde. Le shaykh Bu Mohammad insista pour la troisième fois en lui promettant les deux tiers de ses biens, s'il épousait la foi musulmane ; or le juif n'accepta pas non plus. Le shaykh Bu Mohammad Djoveyni fut déçu. Un jour, par hasard, le shaykh Bu Mohammad passait par la rue d'Adani Kubân, et ce mandataire l'accompagnait. Ce jour-là le Shaykh prêchait. Bu Mohammad Djoveyni entra dans la réunion de prédication du Shaykh, le mandataire le suivit et alla s'asseoir derrière une colonne. En commençant son discours, le Shaykh se tourna vers la colonne derrière laquelle le mandataire était assis et il dit : « O juif, sors de derrière cette colonne. » Le juif s'efforça en vain de résis-

ter. Involontairement il se leva et se présenta devant le Shaykh qui lui dit : « Répète. » Le juif demanda : « Répéter quoi ? — Répète ce vers :

J'étais impie, je suis devenu croyant.
J'étais infidèle, je me suis soumis à l'Ordre.

Le juif répéta le vers. Ensuite le Shaykh lui dit : « Va auprès du Khâdjé Imâm Bu Mohammad, pour qu'il t'enseigne la foi musulmane et dis-lui ceci : " Les choses dépendent de leur Instant propre (Waqt). Quand survient l'Instant il n'est point besoin du tiers ou de la moitié des biens ou même des deux tiers des biens. Car les événements ont leur temps propre. " » Le shaykh Bu Mohammad eut le moment de joie et renonça à l'espoir qu'il avait caressé.

*

LES FRAIS D'UN MARIAGE

Anecdote : Bu Nasr Shirvâni était un homme bienfaiteur. Installé à Nishâpur, il possédait beaucoup de richesses. Chaque fois qu'il rendait visite à notre shaykh et qu'il voyait ses miracles évidents, sa dévotion envers lui augmentait. Un jour le Shaykh accompagné du groupe de soufis alla au hammâm de la rue Adanikubân. Ce jour-là il était vêtu d'un manteau de laine tout neuf et coiffé d'un somptueux turban. Quand il entra dans le hammâm le barbier se trouvait là debout. Le patron du hammâm se précipita pour apporter la toile la plus propre pour le Shaykh et lui assura tous les égards, jusqu'à ce que le Shaykh entrât dans les bains. Le barbier ayant observé l'aspect imposant du Shaykh et les égards du patron du hammâm demanda à ce dernier qui était cet homme. Il répondit que c'était le shaykh Abu Sa'id, le guide spirituel des soufis et qui possédait des pouvoirs surnaturels. Le barbier comptait parmi ceux qui désavouaient le Shaykh. Il dit : « S'il possède des pouvoirs surnaturles, qu'il m'envoie donc ce manteau de laine dont il est vêtu ; car j'ai demandé la main d'une jeune fille ; pour me l'accorder, on me demande des garanties et les frais du mariage, et je n'ai rien. » Un moment se passa et ce fut le temps pour le Shaykh de

se faire raser les poils. Le barbier s'approcha du Shaykh qui lui dit : « Jeune homme ! je vais te donner trois conseils que tu auras constamment à l'esprit. Premièrement chaque fois que tu auras à enlever des poils, tu purifieras tes mains et le rasoir. Deuxièmement tu commenceras par le bras droit. Troisièmement, tu garderas dans tes mains les chevaux et les poils que tu auras ôtés afin de les cacher aux regards de la personne. » Le barbier exécuta minutieusement tout ce que le Shaykh lui avait ordonné. Et lorsque le Shaykh en eut fini, il dit à Hasan : « Apporte ce manteau de laine et ce turban pour ce jeune homme afin qu'il les emploie pour les frais de son mariage. » Le jeune homme se jeta aux pieds du Shaykh et fondit en larmes. Hasan Moaddib a rapporté ceci. « J'apportai les vêtements du Shaykh et je les offris au barbier, mais j'étais inquiet de penser que le Shaykh n'ayant plus de vêtements resterait sans habit, dans le hammâm. En descendant dans les bains, soucieux et perplexe, j'entendis le Shaykh dire : « O Hasan ! Nous ne vous en parlerons pas tant que nous n'en sommes pas avertis ; va donc à l'entrée du hammâm car Bu Nasr Shirvâni t'attend là. » Hasan ajoute : « Je remontai dans l'entrée du hammâm et j'aperçus Bu Nasr Shirvâni qui tenant dans les mains un ensemble de vêtements tout propres, enveloppé dans un tapis de prière, me demanda : « Hasan ! Le Shaykh se trouve-t-il dans le hammâm ? » Je répondis : « Oui, il a offert ses vêtements au barbier. » Bu Nasr dit : « Dieu soit exalté ! Tout à l'heure en récitant le Coran je fus vaincu par le sommeil et je vis en songe un personnage, qui s'approchant de moi me dit : « Lève-toi ! Le Shaykh se trouve dans le hammâm, il a offert ses vêtements à quelqu'un et il y reste sans vêtement. En me réveillant je me dis : " Ce n'est peut-être qu'un simple rêve ", et je me remis à réciter le Coran. De nouveau plongé dans le sommeil, je vis, en songe, le même personnage qui me redit les mêmes paroles. Je ne fus toujours pas convaincu et étant envahi encore une fois par le sommeil, je pris l'oreiller et je me couchai. Une fois endormi, je revis de nouveau en songe le même personnage qui, cette fois s'approchant de moi, s'exclama : " O Bu Nasr, tu te prétends dévoué au Shaykh. Trois fois je t'ai dit de lui porter des vêtements ; car il est sans vêtement dans le hammâm, mais toi, tu demeures toujours insouciant. Si tu attends plus longtemps, tu seras anéanti. " Je sursautai d'effroi, je préparai tout de suite

les vêtements et les apportai. » Bu Nasr s'assit dans l'entrée et moi, en entrant dans le hammâm, je vis le Shaykh faire ses ablutions. Il sortit après les avoir terminées ; puis il s'habilla. Alors Bu Nasr posa devant lui une bourse de cent dinars de pièces d'or et le Shaykh fit : « Il faut offrir cet or au patron du hammâm ; car lorsque le commis se marie, le moins que puisse faire le patron est de préparer les sucreries. » Nous donnâmes l'or au patron du hammâm et le Shaykh partit vers le khânegâh accompagné de Bu Nasr. Celui-ci demeura définitivement auprès du Shaykh et dépensa tous ses biens pour la réalisation des idéaux du Shaykh qui, lors de son départ définitif de Nishâpur pour Meyhana, offrit son manteau de laine bleu à ce même Bu Nasr Shirvâni et lui dit : « Il faut que tu rentres dans ton pays pour y planter notre étendard. » Donc Bu Nasr suivant l'ordre du Shaykh partit pour Shisvân et y institua un khânegâh qui subsiste de nos jours et qui porte son nom. Il y déposa le manteau du Shaykh et il devint le guide et le précurseur des soufis de ce pays. Ce manteau du Shaykh est toujours conservé dans ce khânegâh où les gens après chaque prière du vendredi se rendent pour une visite pieuse à ce manteau. S'il survient une disette ou une calamité, les habitants de cette province portent ce manteau hors de la ville et prient. Alors Dieu, par sa miséricorde et par égard pour le Shaykh, éloigne le mal de ces hommes. Les habitants de cette province nomme ce manteau « le grand antidote ».

Grâce à la bénédiction du Shaykh, quatre cents khânegâhs ont été fondés dans cette province.

*

RENCONTRE AVEC ABU'L HASAN KHARAQANI

Anecdote : Cette anecdote est établie et composée d'après des récits sûrs dont une partie provient de Khâdjé[59] Bu Tâhir ; une autre de Khâdjé Hasan Moaddib et une troisième de Khâdjé Bu'l Fath. La voici. Un jour, dans le khânegâh du Shaykh, les disciples s'étaient livrés à la musique et à la danse mystiques. Au milieu de la danse, l'état d'extase s'empara du Khâdjé Bu Tâhir, et en cet état il fit vœu d'aller en pèlerinage à La Mecque.

Après la danse, il en demanda l'autorisation au Shaykh. Alors

le Shaykh dit aux assistants : « Nous, tous, devons l'accompagner à ce pèlerinage. » Les guides spirituels qui étaient présents dirent : « Mais le Shaykh a-t-il besoin de cela ? — Je suis attiré dans cette direction », dit le Shaykh. Donc une foule nombreuse accompagna le Shaykh. A la porte de Nishâpur, on entendit le Shaykh murmurer ces mots : « Si nous n'y sommes pas présents, ces êtres chers ne pourront pas supporter cette douleur. » Les gens se regardèrent et se demandèrent de qui il parlait ; mais ils ne comprirent rien. Quand ils arrivèrent à Hayy et Maqarr, quelqu'un informa le shaykh Bu'l Hasan Kharaqâni de la venue du Shaykh. Le shaykh Bul' Hasan se réjouit. Il avait un fils qui s'appelait Ahmad et auquel il portait une grande affection. Ahmad avait demandé la main d'une jeune fille. Le mariage devait avoir lieu le soir où le Shaykh arrivait à Kharaqân ; mais, soudain, le jeune homme fut enlevé, décapité et sa tête fut déposée devant la porte de l'oratoire de son père. Le lendemain, avant l'aube, à l'heure de la prière, le shaykh Bu'l Hasan sortit de son oratoire et son pied heurta la tête tranchée. Alors il appela son fils pour qu'il apportât la lampe ; mais ce fut la mère qui l'apporta. Alors, le père vit la tête de son fils et s'écria : « O mon cher enfant, ami de ton père ! Qu'as-tu donc fait ? Que te reste-t-il à faire après ce que tu viens de faire ? » Puis il appela quelques amis qui enlevèrent le corps d'Ahmad, le lavèrent, l'enveloppèrent dans un linceul et le laissèrent ainsi en attendant l'arrivée du Shaykh. Mais celui-ci tardait à venir. C'était le début de la journée. Le shaykh Bu'l Hasan, regardant au loin, vit arriver un soufi auquel il demanda pourquoi le Shaykh tardait à venir. Le soufi répondit : « Parce qu'hier soir il a perdu son chemin, sinon il serait arrivé dans la nuit même. » Le shaykh Bu'l Hasan protesta vivement : « Silence ! dit-il ; lui, il ne perd jamais son chemin. Une terre, privée de toute félicité et désireuse de ses pas, supplia Dieu : " Seigneur, faites que je sois foulée par les pas d'un de Tes Amis, afin que demain je sois honorée entre toutes les terres. " Dieu (qu'Il soit exalté) exauça la prière de cette terre. Il envoya quelques-uns de Ses Elus pour conduire Abu Sa'id vers cette terre. Et ainsi, pendant son absence, notre fils fut décapité. »

Le soufi, ayant entendu ces mots, s'en retourna et fit au Shaykh le récit des événements. Celui-ci dit : « Dieu est grand. » Ainsi

les disciples du Shaykh comprirent que ce que celui-ci avait dit à la porte de Nishâpur (à savoir : « Si nous ne sommes pas là, ces êtres chers ne pourront supporter cette douleur ») se rapportait à cet événement.

Quand le shaykh Abu Sa'id arriva à Kharaqân, il alla au khânegâh du shaykh Bu'l Hasan. Il avait là un oratoire où celui-ci demeurait. En voyant arriver notre shaykh, il se leva et s'avança vers lui, jusqu'au milieu de l'oratoire. Ils s'embrassèrent. « Pour une telle douleur, dit le Shaykh Bu'l Hasan il fallait un tel remède ; et pour une telle arrivée, seul le sacrifice de la vie de Ahmad pouvait convenir. » Puis le shaykh Bu'l Hasan invita notre shaykh à s'asseoir à la place que d'habitude il occupait lui-même ; mais notre shaykh ne l'accepta point. Donc tous deux s'assirent au milieu de l'oratoire et échangèrent des propos. Cependant les lecteurs du Coran psalmodiaient les versets et la foule se lamentait et versait des larmes. Alors le shaykh Bu'l Hasan jeta son manteau aux lecteurs du Coran et leur dit : « Nous avons un devoir à accomplir et des amis éminents nous attendent. » On emporta donc le cercueil, on récita la prière et l'on inhuma le corps. Sur le tombeau, beaucoup de gens s'évanouirent..

Le shaykh Bu Sa'id, cette fois, resta trois jours chez le shaykh Bu'l Hasan. Pendant ces trois jours, il garda le silence, alors que le shaykh Bu'l Hasan l'invitait à parler. Il répondait toujours : « Dieu m'a envoyé ici pour écouter. C'est à toi de parler. » Puis le shaykh Bu'l Hasan lui dit : « Tu es mon souhait ; tu es le souhait que j'ai présenté à Dieu ; j'ai imploré Dieu de m'envoyer un de Ses amis, afin que je puisse lui dévoiler mes secrets. J'étais trop vieux et trop faible pour venir jusqu'à toi. Tu ne seras pas conduit à La Mecque. Tu es trop grand pour aller en pèlerinage à La Mecque. C'est la Ka'ba qui sera amenée vers toi, pour qu'elle tourne autour de toi. Je vois, chaque nuit, la Ka'ba tourner autour de toi ; tu n'as donc plus besoin d'y aller. Il faut rentrer maintenant à Nishâpur. » Le Shaykh dit : « Je vais en pèlerinage à Bastâm. Je ne rentrerai qu'après ce pèlerinage. » Donc, après trois jours de séjour à Kharaqân, le shaykh Bu Sa'id partit pour Bastâm [60]. A proximité de cette ville, il y a une colline d'où l'on peut voir la tombe de Bâyazid. Lorsque le shaykh Bu Sa'id arriva sur cette colline, et que de là

il aperçut la tombe de Bâzazid [61], il s'arrêta et, pendant un long moment, il médita. Puis il leva la tête et il dit : « Si quelqu'un a perdu un bien, c'est ici qu'on le lui rendra !... Ici est la place des hommes purs, ici il n'y a pas de place pour les impurs. » Il resta une journée à Bastâm. De là, il alla à Dâmghân où il demeura trois jours. Dans cette ville, il fit faire les préparatifs de retour à Nishâpur, car cent hommes l'accompagnaient dans ce voyage. On loua des bêtes de sommet et des chevaux de selle, car, parmi les compagnons, il y avait des vieillards. Après la prière de midi, le Shaykh et ses compagnons organisèrent une séance de musique et de danse mystiques qui dura jusqu'à la tombée du jour, alors que le chanteur chantait ces vers :

Une voix s'est élevée disant : Vois donc, c'est l'Etre aimé.
Je sais maintenant qui se soucie de ma destinée ;
Par centaines les roses ont fleuri sur ses joues
Que j'aille vite les cueillir, car cueillir des roses c'est mon [métier. »

Le Shaykh avait deux chevaux, l'un lui servait de monture, l'autre portait son bagage. Il offrit ce dernier au chanteur, en lui disant : « Ce cheval est désormais à toi. » Après la prière de nuit, il demanda son cheval et dit à Khâdjé Bu Tâhir : « Tu conduiras les derviches à Salât. » (Salât est un village qui se trouve dans la direction du Khorâsân.) Le Shaykh monta son cheval et, en compagnie de Hasan Moaddib, d'un derviche et d'un serviteur, il se dirigea vers ce village...

Quand ils arrivèrent à la campagne, il faisait encore nuit. Et c'était aussi une période où l'insécurité régnait. Le Shaykh dit à Hasan : « Récite-nous quelque chose. » (Et Hasan ajoute.) Je récitai des poèmes qui enchantèrent le Shaykh ; les voici :

Ma beauté lumineuse me fit promesse d'une rencontre dans [la nuit ;
Quand elle accomplit sa promesse, j'accomplis les vœux [que j'avais faits ;
Je lui dis : « Ma reine, pourquoi préfères-tu la nuit à l'éclat [éblouissant du jour ;

Je ne peux, répondit-elle, changer de coutume ;
Telle est la coutume de la pleine lune à son apparition. »

A minuit, le Shaykh proposa quelques instants de repos. Donc, nous nous mîmes un peu à l'écart de la route ; le shaykh mit pied à terre. Aucun de nous ne possédait de tapis à étaler. Nous étalâmes donc par terre la couverture de selle du cheval, afin que le Shaykh pût s'y reposer. Puis, le jour parut ; nous arrivâmes au village de Salât et nous descendîmes chez le chef du village. Le Shaykh me chargea de dire au chef du village que des convives arriveraient le soir. A la tombée de la nuit, les derviches arrivèrent. Le chef du village avait préparé une fastueuse réception et ils passèrent la nuit dans la maison. Le lendemain, de bonne heure, ils s'acquittèrent de la prière et des litanies. Quand le soleil se leva, le Shaykh les réunit en assemblée. Puis il dit à Khâdjé Bu Tâhir : « Je suis venu jusqu'ici pour t'accompagner. J'ai fait ce que j'avais à faire. Je ne me sens pas attiré au-delà d'ici. A toi de te décider, si tu te sens attiré. » Khâdjé Bu Tâhir répondit : « J'en ai fini avec cette affaire, en accord avec le Shaykh. » Puis, le Shaykh, s'adressant à chacun des derviches, l'un après l'autre, leur dit : « Que celui qui a l'intention de continuer sa route vers La Mecque parte en cette direction et que celui qui le juge nécessaire revienne avec nous. Nulle restriction pour personne. Que chacun exprime son intention. » Donc, à ceux qui désiraient partir pour le Hidjâz, il conseilla de se mettre en route ; il fit préparer leur voyage et ils partirent le cœur joyeux. Il appela alors le chef du village et il lui dit : « Il nous faut un endroit agréable. » Or ce chef avait un jardin ; il prépara une somptueuse réception et il y invita le Shaykh et ses compagnons. Ceux-ci passèrent une agréable journée. Le lendemain, ils quittèrent ce village pour se diriger vers Arziyân et Nushâbâd, deux villages voisins ; ils descendirent aux abords de ces deux villages qui se trouvaient sur le chemin de Sabzevâr [62]. Car, pour retourner à Nishâpur, le Shaykh avait l'intention de ne repasser ni par Bastâm ni par Kharaqân. On loua des bêtes de somme et l'on fit les préparatifs du voyage ; car il fallait cheminer quatre à cinq jours dans le désert. Des derviches en grand nombre accompagnaient le Shaykh. Le shaykh Bu'l Hasan Kharaqâni, informé du départ du Shaykh, voyait bien

qu'il ne repasserait pas par Kharaqân. Il dépêcha donc trois soufis auprès de lui. Ceux-ci arrivèrent chez le Shaykh, tard dans la soirée. Ils transmirent les salutations et le message du shaykh Bu'l Hasan Kharaqâni. Ensuite le Shaykh leur demanda ce que le shaykh Bu'l Hasan avait ordonné. « Le shaykh Bu'l Hasan, dirent-ils, vous adjure de ne pas partir sans aller le voir ! — J'obéirai », fit le Shaykh. Puis il dit à Hasan : « Donne quelque chose à ces hommes qui arrivent de voyage ; puis renvoie deux d'entre eux afin qu'ils retournent auprès du maître pour le rassurer. Mais que l'un d'eux reste avec nous pour nous accompagner. Si les âniers viennent, décommande leur service et rends-leur leurs sacs. » Hasan rapporte : « Les âniers arrivèrent dans la soirée ; je leur rendis leurs sacs sans me faire rembourser le loyer payé. En outre, je leur laissai toutes les provisions contenues dans les sacs, car le Shaykh ne m'avait donné aucune instruction à ce sujet. » Les soufis, ignorant tout ce qui venait de se passer, crurent qu'ils partaient vers le désert mais le Shaykh prit la direction de Bastâm et de Kharaqân. Un savant juriste de Bastâm, monté sur un cheval, rejoignit le Shaykh. Ils chevauchaient ensemble. Ce jour-là le Shaykh était fort joyeux et récitait des poésies arabes. Le savant juriste a rapporté que ce jour-là le Shaykh récita plus de mille vers... Or, en ce jour où le Shaykh se dirigeait vers Bastâm, il était fort joyeux et prononça ces mots : « Si quelque chose de cette spiritualité échappe à quelqu'un, engagé dans la Voie mystique, il ne serait pas étonnant que Dieu le lui révèle, s'il consacre quelques moments à venir en pèlerinage en ce lieu, tout en dédiant ces moments à Dieu. »

Après avoir accompli le pèlerinage de Bastâm, le Shaykh se dirigea vers Kharaqân et resta trois jours auprès de Bu'l Hasan Kharaqâni. Un jour, au milieu d'un entretien celui-ci demanda au shaykh Bu Sa'id : « Dans votre province existe-t-il des fêtes de mariage ? — Il en existe, dit le Shaykh, et dans ces fêtes il y a souvent de nombreuses beautés plus pures que la mariée. cependant le trône de la mariée et l'éclat n'appartiennent qu'à une seule d'entre elles ! » Le shaykh Bu'l Hasan jeta un cri et récita ce vers : « Le roi ne voyait dans la coupe que l'expression de sa personne propre. » De même, un autre jour, le shaykh Bu Sa'id et le shaykh Bu'l Hasan étaient assis l'un

à côté de l'autre en compagnie d'un groupe de notables. Le shaykh Bu'l Hasan se tournant vers l'assistance dit : « Au jour de la Résurrection tous les grands hommes seront réunis et pour chacun sera installée une chaire sous le Trône divin. Puis la voix divine leur demandera de parler aux hommes sur Dieu ; quant au shaykh Bu Sa'id, une chaire sera installée pour lui, afin qu'il parle à Dieu sur Dieu, alors que le shaykh Bu Sa'id n'y existera point. » Ainsi passèrent trois jours. Le quatrième jour, le shaykh Bu Sa'id demanda au shaykh Bu'l Hasan l'autorisation de partir. Celui-ci lui conseilla de prendre le chemin de Djanâshak. « Car, dit-il, c'est un chemin qui passe par de nombreux villages, les uns après les autres, ainsi le voyage sera plus facile aux derviches. » Il fit accompagner le Shaykh par trente derviches jusqu'à Nishâpur, afin que ceux-ci lui apportent, les uns après les autres, des nouvelles de chaque étape du voyage. Le jour du départ, toute la famille, les enfants et le groupe des amis du shaykh Bu'l Hasan étaient sortis pour faire leurs adieux au Shaykh. Au moment de la séparation, le shaykh Bu'l Hasan dit à notre shaykh : « Ta voie est celle de la joie et de la félicité. La mienne est celle de la peine et de la tristesse. Toi, sois gai et joyeux, tandis que je porterai mon lot de tristesse. L'un comme l'autre, nous accomplissons ce que décide le Seigneur... »

*

LE DERNIER RETOUR Á MEYHANA

Anecdote : Khâdjé Bu'l Fath, le petit-fils du Shaykh a rapporté ce qui suit : Le retour définitif de notre shaykh de Nishâpur à Meyhana eut pour origine une dispute entre deux derviches parmi les disciples du Shaykh. Quand un différend surgissait entre deux personnes, le Shaykh avait l'habitude de garder le silence et de ne rien dire jusqu'à ce qu'elles aient vidé leur cœur. Ensuite, il disait quelques mots et les réconciliait. Lorsque le Shaykh, selon sa coutume, eut dit quelques mots à ces deux personnes, la paix régna, de nouveau, entre elles. Depuis un certain temps, tous les enfants et petits-enfants du Shaykh étaient à Nishâpur, mais ils voulaient rentrer à Meyhana. Lorsque cette dispute surgit entre ces deux derviches et qu'elle s'apaisa ensuite,

le Shaykh dit à Khâdjé Bu Tâhir : « J'ai le cœur serré. Fais les préparatifs du voyage des enfants, pour retourner à Meyhana. » Khâdjé Bu Tâhir prépara donc ce voyage. Il fit louer quarante ânes et quarante bissacs pour quarante derviches, afin que chacun eût son sac personnel. Il en désigna huit pour apporter des nouvelles des différentes étapes du voyage. Les habitants de Nishâpur fournirent leur aide en cette occurrence, car ils pensaient que le départ des enfants du Shaykh leur donnerait plus d'occasions de le voir. Le jour du départ de ses enfants, le Shaykh vêtu d'une robe flottante et d'une coiffure, monta sur son cheval. Il les accompagna jusqu'à la porte de Shukhnân. Là, il s'arrêta pour voir les bissacs qu'il fit passer, l'un après l'autre, devant lui en s'enquérant du propriétaire. Il recommandait à chaque voyageur les précautions à prendre. Le dernier fut Khâdjé Bu'l Fath, et celui-ci rapporte ce qui suit : « En ce temps-là, j'avais dix-huit ans ; lorsque j'arrivai devant le Shaykh, il me demanda : " Quel est ton bissac ? — Je voyage à pied. — Présente mes salutations à ta mère et dis-lui qu'elle soit affectueuse envers les enfants et que d'ici une quarantaine de jours, je serai avec eux. " Je mis mon visage sur les pieds du Shaykh et je partis. » (Et il ajoute) : « Jusqu'ici j'étais témoin de cet événement. Quand le Shaykh arriva à Meyhana, j'entendis de la bouche des serviteurs particuliers du Shaykh, la suite de cette histoire. » (Et il ajoute.) « Mon père, Khâdjé Bu Tâhir, ne nous accompagna pas ; et il retourna, avec le Shaykh, à Nishâpur. Le lendemain, le Shaykh monta en chaire. Avant leur départ, les enfants du Shaykh s'asseyaient à droite de la chaire. Le Shaykh avait l'habitude de sortir de son logis au lever du soleil. Ce jour-là, son regard tomba sur l'endroit où ses enfants s'asseyaient d'habitude. " Mes enfants, dit-il, sont comme les parties de mon cœur ! Je ne puis plus voir leur place vide. Bu Tâhir a une dette : il faut que cette dette soit payée, afin que je puisse partir à leur suite. " Les habitants de Nishâpur et les fidèles du Shaykh furent désolés de ces paroles. Ils ne voulaient pas voir le Shaykh partir. Or ils payèrent sa dette ; mais le Shaykh agit selon ce qu'il s'était proposé. Lorsque tous les préparatifs furent faits, il fixa le jour de son départ. Tous les notables et chefs spirituels de Nishâpur se rassemblèrent pour lui demander de renoncer à sa décision. Mais leur effort demeura sans résultat.

Au moment du départ, le shaykh Mohammad Djoveyni et Maître Ismâïl-é-Sâbuni vinrent, tous deux, demander au Shaykh de revenir sur sa décision. Celui-ci était assis sur la banquette, devant la porte du khânegâh. Ils entrèrent et saluèrent. Le Shaykh les fit asseoir, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Ils dirent : " Shaykh ! Meyhana, de toute façon, est trop mesquine pour vous et c'est un regret, pour nous, de vous y voir confiné. " Le Shaykh répondit : " Quant à moi, je regrette de vous voir confinés et dans ce bas-monde et dans l'autre monde ! " Tout confus, ils reconnurent que le Shaykh ne voulait pas demeurer ; ils prirent congé et se retirèrent. Le Shaykh fit les préparatifs et partit. »

Au moment où l'on sellait son cheval, assis sur la banquette qui se trouvait à la porte du khânegâh, il s'adressa à ceux qui devaient y rester et leur dit : « Je laisse ce khânegâh comme je l'ai trouvé, sans y rien changer. » Puis il récita ce vers :

Un oiseau se posa au sommet d'une montagne puis, il s'en [alla.
Mais, regarde ! Qu'est-ce qui fut ajouté à cette montagne et [qu'est-ce qui en fut diminué ?

Le groupe des fidèles dit au Shaykh : « Ce khânegâh demeura prospère grâce à toi et nous tous y avons trouvé la quiétude. Désigne donc ton remplaçant, afin que si un voyageur arrive, il ne soit pas déçu. » Le Shaykh répondit : « Laissez ouverte la porte du khânegâh. Quiconque y viendra, apportera sa part de nourriture. Je ne vous ai laissé aucun bien, mais Dieu subviendra au nécessaire. » Il en fut ainsi que le Shaykh avait dit. Ce khânegâh était dépourvu de moyens, mais il était le plus prospère de tous les khânegâhs de Nishâpur. Or, tous les chefs spirituels qui avaient accompagné le Shaykh à la porte de la ville, l'entendirent réciter ce vers :

J'irai là où se produisit la rencontre entre Toi et moi.
J'irai là et je m'isolerai, le visage contre le mur.

Ainsi le Shaykh, après avoir fait ses adieux à ceux qui l'avaient accompagné, se dirigea vers le col de Rashk. Quand il arriva à proximité de la grotte Sanduq-Shekasté, son cheval

fit un faux pas et s'abattit. La jambe du Shaykh resta prise sous le corps du cheval et fut blessée. On étala un tapis et l'on étendit le Shaykh sur ce tapis. Quatre personnes prenant les quatre coins du tapis, l'amenèrent ainsi au pied du col. On le déposa dans la grotte. Un derviche venait de la ville de Tus. Le Shaykh l'avant aperçu l'appela et lui demanda où il allait. « A Nishâpur, répondit-il. — Va au khânegâh des derviches, porte-leur mon salut ; ils m'avaient dit et redit que je ne devais pas partir ; dis-leur de ma part que cet accident m'est arrivé par la faute du cheval et non par ma faute ; qu'ils ne se le représentent pas comme leur miracle ! » On transporta le Shaykh du col de Rashk jusqu'à Tus, sur mains croisées. Le Maître Bu Bakr demeurait encore à Tus. Il fit appel à un groupe de paysans du village de son khânegâh, leur disant : « Cette année, je ne vous demanderai pas de redevance, à condition de porter la litière du Shaykh jusqu'à Meyhana. » Donc il fit fabriquer une litière sur laquelle on porta le Shaykh jusqu'à Meyhana. Arrivé là, le Shaykh garda encore le lit durant quelques jours jusqu'à ce qu'il fût rétabli.

*

LE SOUFI ENDORMI

Anecdote : On a rapporté que, se rendant de Nishâpur à Meyhana, le shaykh Bu Sa'id s'arrêta à une étape. Les derviches mangèrent quelque chose et se couchèrent. A l'aube, au moment de la prière, le muezzin appela à la prière. Les derviches se levèrent, firent leurs ablutions, se mirent sur un rang pour accomplir la prière. Un derviche, épuisé par le voyage, demeurait endormi. Lorsqu'il s'éveilla, le groupe avait déjà commencé la prière. Donc il eut honte de se lever et resta couché, faisant semblant d'être endormi et attendant la fin de la prière. Un voleur était venu pour enlever quelque bagage. Le derviche, qui le surveillait, lui lança une pierre. Ainsi le voleur sut que quelqu'un l'observait. Il s'enfuit sans avoir pu rien voler. Les derviches ne se doutaient de rien. Lorsqu'ils eurent achevé leur prière, ils trouvèrent le derviche toujours couché. Ils le blâmèrent en disant : « Voyez donc l'impiété de cet homme qui a manqué à sa prière. » Le Shaykh leur répliqua : « Il vous faut l'impiété d'un

homme qui manque à sa prière pour surveiller vos bagages, afin que la prière soit faite. » Ils ne comprirent pas ce que le Shaykh voulait dire. Quand ils furent venus à leurs bagages et furent informés de ce qui s'était passé, ils se repentirent de leur reproche[63].

*

UN SOUFI PÈLERIN DE LA MECQUE

Anecdote : On a rapporté, d'après mon aïeul le shaykh-al-Islam Bu Sa'id, qu'un jour, à Meyhana, le shaykh Bu Sa'id prêchait. Au milieu de son discours, il cita cette tradition : « Les savants sont les héritiers des prophètes. » Et il ajouta : « Je vais vous parler en fonction de cette tradition. Un homme que Dieu et son Prophète aiment et qui aime Dieu et son Prophète va arriver incessamment à Meyhana. »

Après un long moment le Shaykh, s'adressant à Bu Tâhir, dit : « Tu es le serviteur des derviches, lève-toi et va accueillir notre Yahyâ ! » Khâdjé Bu Tâhir se leva et tous l'imitèrent. On vit apparaître, au bout de la rue, un derviche en haillons, couvert de poussière, portant une besace et un pot à eau. Le Shaykh était encore en chaire. Quand Yahyâ l'aperçut, il s'inclina devant lui en signe de respect. Quand il arriva devant la chaire du Shaykh (qui se trouvait sur une estrade, à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'entrée de son tombeau), le Shaykh lui fit signe de s'asseoir. Le derviche s'assit alors que tout le monde avait les yeux fixés sur lui... Il demeura trois jours chez notre shaykh et, chaque jour, celui-ci, au milieu de ses discours, se tournait vers lui pour lui adresser quelques paroles. Le quatrième jour, Yahyâ se leva et dit : « Shaykh ! Ma pensée est attirée vers la direction du bas » (c'est-à-dire, vers La Mecque). Le Shaykh répondit : « Que cela soit béni ! Porte mon salut à Sa Grandeur ! » Yahyâ s'inclina et s'en alla à reculons jusqu'à ce qu'il perdît de vue le Shaykh ; et il s'en alla tout droit. Le Shaykh donna à ses enfants et au groupe de ses derviches l'ordre de l'accompagner jusqu'à la porte de la ville... L'année suivante, à la même saison, et au même moment, le Shaykh, au cours d'une prédication, dit soudain : « Allez accueillir notre Yahyâ ! » Khâdjé Bu Tâhir partit avec tout le monde vers la porte de la ville, au-devant de

Yahyâ. On le vit apparaître, portant même besace et même pot. Lorsqu'il aperçut les enfants du Shaykh, il les salua. Arrivé devant le Shaykh, il lui baisa les mains. Il s'assit et le Shaykh lui dit : « Yahyâ ! On ne saurait renoncer aux faveurs d'une telle Seigneurie ! Il faut faire bénéficier toute cette assistance de ce que tu as rapporté de ce voyage. » Yahyâ leva la tête et dit : « Shaykh ! Je suis allé, j'ai entendu, j'ai vu, j'ai trouvé, mais le Bien-Aimé n'était pas là ! »

Le Shaykh poussa un cri et dit : « Répète ce que tu viens de dire. » Yahyâ répéta cette phrase. Le Shaykh poussa de nouveau un cri et dit : « Répète encore une fois ! » Yahyâ répéta une troisième fois. Le Shaykh poussa encore un cri et se tournant vers l'assistance, il dit : « Nulle véracité ne surpasse celle de cet homme. Ecoutez-le ! » Ensuite, il dit à Yahyâ : « Une telle faveur ne peut être sans témoignage de reconnaissance ; il faut la témoigner en préparant une soirée pour les personnes présentes. » Hasan Moaddib, Khâdjé Bu Tâhir et Yahyâ se levèrent et partirent, tous préoccupés, car il était bien difficile de préparer tout cela à Meyhana. Le public était aussi au nombre de cent personnes. Hasan Moaddib a dit : « Lorsque nous arrivâmes à l'entrée du bazar, nous entendîmes un homme dire à un autre : " Voilà le serviteur du Shaykh et les soufis que tu cherchais. " Un jeune homme s'approcha alors de nous et nous salua : " Nous venions, dit-il, de Pushang de Herât, en compagnie d'une grande caravane. Les bandits nous attaquèrent. Je formai alors le vœu que si j'étais sauvé des mains de ces bandits, je donnerais un kharvar de raisins secs aux soufis. Me voici sauvé de cette calamité. Venez donc prendre les raisons secs. " Nous étions sur le point de l'accompagner, lorsqu'un autre homme s'approcha de nous et, nous saluant, il nous dit : " Moi aussi je formai le vœu de donner dix mans de sucre blanc. " Un troisième survint et dit : " Je formai le vœu d'offrir cinq dinars de Nishâpur. " Or, nous prîmes le sucre, les raisins secs et l'or et nous nous en retournâmes ; sur le chemin du retour, nous aperçûmes Khâdjé Hamuya qui était le gouverneur de la ville et l'un des fidèles de notre shaykh. " D'où venez-vous ? " nous demanda-t-il. Nous lui contâmes l'histoire de la réunion en reconnaissance à Dieu. Il offrit, lui aussi, deux cents mans de pain et les choses nécessaires à la soirée. Nous retournâmes auprès du Shaykh. Nous

préparâmes un grand festin selon les ordres du Shaykh. Il y eut un grand moment de joie. Yahyâ demeura trois jours à Meyhana, puis il repartit pour la Transoxiane. »

*

LA FONDATION D'UN KHANEGAH

Anecdote : Le shaykh Bu Amr Boshkhevâni était un homme fort précieux et généreux. Pendant trente ans il fit retraite à La Mecque. C'est lui qui a dit : « Suivant cette tradition du Prophète : la main droite est à la partie supérieure du corps et la main gauche à la partie inférieure, depuis trente ans ma main droite n'est descendue au-dessous du nombril, sauf par obéissance à la tradition. » Il avait pratiqué beaucoup d'actes de dévotion de ce genre. Il a rapporté ce qui suit : « Lorsque la réputation du Shaykh se répandit du Khorâsân jusqu'au sanctuaire de La Mecque, les habitants de La Mecque se dirent : " Il nous faut quelqu'un pour nous informer sur l'état du shaykh Bu Sa'id afin de savoir quel est cet homme. " Tous portèrent leur choix sur le shaykh Bu Amr Boshkhevâni, et ils lui demandèrent d'aller à Meyhana et d'apporter des nouvelles au sujet du shaykh Bu Sa'id. Bu Amr Boshkhevâni se dirigea vers Tus et de là il arriva à Meyhana. Au cours de ce voyage, il avait accompli dix-sept ablutions de tout son corps ; en effet, pour chaque désir charnel qui lui venait à l'esprit, il accomplissait une ablution. Quand il arriva aux abords de Meyhana, c'était le moment de la prière du soir. L'appel à la prière était déjà fait ; le public avait accompli la prière de tradition et le muezzin attendait l'ordre du Shaykh pour appeler le public à la prière d'obligation. Le Shaykh dit au muezzin : " Attends un moment, un homme au cœur éveillé va arriver. " Quand le shaykh Bu Amr était arrivé à une lieue de Meyhana, il avait enlevé ses chaussures. Le Shaykh dit à ses enfants : " Enlevez vos chaussures et allez accueillir un homme tel que les pieds d'aucun autre plus précieux que lui n'ont foulé le sol de Meyhana. "

« Le groupe de soufis, en compagnie des enfants du Shayk alla accueillir le shaykh Bu Amr. Il arriva et présenta ses respects au Shaykh et il se mit à accomplir la prière de tradition avant la prière commune. Puis le shaykh Bu Sa'id et le shaykh Bu

Amr se retirèrent et pendant trois jours et trois nuits ils discutèrent en secret. Après cela Bu Amr demanda la permission de retourner à La Mecque. Le Shaykh lui dit : " Il faut aller à Boskhevân ; car tu es, dans cette province, notre remplaçant et tout le monde t'y attend. " Donc, Bu Amr, suivant l'ordre du Shaykh rentra à Boshkhevân. Au moment des adieux notre shaykh lui offrit trois cure-dents qu'il avait lui-même taillés. " Si, lui dit-il, on te demande l'un de ces cure-dents pour dix dinars, ne les vends pas ; si on te les demande pour vingt dinars ne les vends pas non plus ; mais si on te les demande pour trente dinars... " Ici le Shaykh s'interrompit. Bu Amr fit ses adieux au shaykh et il s'en alla. Quand il arriva à Boshkhevân, il descendit dans le khânegâh des soufis. Les habitants de Boshkhevân et de Nasâ recherchèrent ses faveurs. Tous les jeudis, il commençait une récitation complète du Coran dans le khânegâh, les habitants de ce village et tous les notables des villages voisins de Boshkhevân s'y réunissaient. Quand la récitation du Coran se terminait, Bu Amr demandait un pot à eau. Puis il y trempait l'un des cure-dents que notre shaykh lui avait offerts. On emportait de cette eau pour les malades de cette province et Dieu, par la bénédiction de ces deux guides spirituels, leur accordait la guérison. En ce temps-là, il y avait à Boshkhevân un gouverneur qui souffrait de la colique. Une nuit le mal le fit souffrir sans arrêt. Alors quelqu'un arriva chez Bu Amr et lui dit : "On dit que tu possèdes un cure-dents que tu trempes dans l'eau et que par cette eau les malades guérissent. Donne un peu de cette eau afin que j'en porte pour le gouverneur. " Bu Amr envoya un peu de cette eau et dès que le gouverneur la but, il fut guéri. Le lendemain, le gouverneur se rendit auprès de Bu Amr et lui dit : " On m'a informé que tu possèdes trois morceaux de bois. Vends-moi l'un d'eux. — A combien l'achèteras-tu ? lui demanda Bu Amr. — A dix dinars. — Il vaut plus ! — A vingt dinars. — Je ne le vendrai pas ! — Trente dinars ", fit le gouverneur. Alors Bu Amr lui donna un cure-dents selon la recommandation du shaykh Bu Sa'id. Il prit les trente dinars et fonda un khânegâh qui existe encore de nos jours et qui fut bâti grâce à cet or... Quant aux deux autres cure-dents, Bu Amr recommanda qu'on les enterrât avec lui. »

*

L'ILLUSION D'UN SOUFI

Anecdote : Khâdjé Bu'l Qâsim Zarrâd était l'un des disciples de notre shaykh. Il avait fait de longs voyages et accompli de rudes pratiques de mortification. Il a rapporté ce qui suit : En compagnie d'un groupe de guides mystiques, nous partîmes de Kufa, en pèlerinage au Hidjâz. Quand nous sortîmes de la ville pour nous mettre en route, certains dirent qu'il fallait marcher en méditant le détachement (Tadjrid) ; d'autres dirent qu'il fallait marcher en méditant la confiance en Dieu (Tawakkol). Je me suis dit : « O Bu'l Qâsim, il faut parcourir le chemin en état de veille (Bidâri) et marcher n'importe comment. » Je fis vœu de reculer de chaque pas que je ne ferais pas en état de veille. Or nous prîmes le chemin du désert. Au retour de ce voyage j'entrai dans l'oratoire du Shaykh. J'y restai la nuit et je priai en me mettant à l'endroit où le Shaykh posait les pieds lors de ses prières. Quand la nuit arriva à son terme je fis mon ablution. J'eus ensuite la perception d'une lumière à l'intérieur de moi-même. J'en fus très content et je me dis : « J'ai trouvé ce que je cherchais ! » Le matin, au moment où le Shaykh sortait du khânegâh, j'allai le voir la tête pleine d'orgueil. J'avais en effet l'intention de lui parler de ce qui s'était passé la veille. « C'est toi, me dit-il, qui vas parler, ou moi ? » Je répondis : « Que le Shaykh veuille bien parler. — Ce que tu as perçu ne mérite point la considération dans cette Voie mystique, car ce que tu as perçu est une grâce de l'ablution ; en effet, le Prophète a dit : " L'ablution est une lumière qui se projette sur celui qui la pratique. " Donc il ne faut pas s'en enorgueillir. » Je pris conscience de mon orgueil et je m'en repentis.

*

L'AVÈNEMENT DES SELDJUQIDES

Anecdote : Lorsque les Seldjuqides se révoltèrent à Nur[64] de Bokhârâ, ils allèrent au Khorâsân et s'installèrent à Bâvard et à Meyhana ; une population nombreuse s'allia à eux et ils conquirent la majeure partie du Khorâsân. Le sultan Mas'ud leur adressa un ordre assorti de menaces. Les Seldjuqides répon-

dirent : « Cette affaire dépend de la volonté divine ; arrivera ce qu'Il voudra. » Le Shaykh, par son intuition spirituelle, savait à l'avance ce qui arriverait. Lorsque les deux frères, Tchaghri et Toghril rendirent visite à notre shaykh, à Meyhana, celui-ci était assis avec le goupe de soufis dans l'oratoire du khânegâh. Ils s'avancèrent vers le Shaykh et le saluèrent, puis baisèrent ses mains. Le Shaykh médita pendant un moment, puis, levant la tête, il dit à Tchaghri : « Nous t'avons donné comme royaume le pays du Khorâsân, et à Toghril le pays d'Irâq. » Tous deux s'inclinèrent devant le Shaykh et s'en allèrent. Après cela, le sultan Mas'ud prit la tête de son armée et alla les combattre. Quand il arriva à Meyhana, il s'installa à la porte de la forteresse où le Shaykh et les habitants de la ville étaient réunis. Meyhana comptait, en ce temps, un grand nombre d'habitants de sorte que, dans le caravansérail de grossistes, le commerçant de la ville avait installé quarante balances romaines et, dans la forteresse, se trouvaient quarante et un lanciers. La population blessa et tua de nombreux guerriers parmi les plus réputés de l'armée du Sultan. Hasan Moaddib a rapporté ceci : Une nuit, après la prière du soir, le Shaykh me dit : « Il faut aller à Bâdna (c'est un petit village situé à deux parasanges de Meyhana) et dire à telle vieille femme de nous envoyer la jarre de graisse de bœuf qu'elle nous a réservée. » Hasan ajouta : on me descendit de la muraille de la forteresse au moyen d'une corde et je passai au milieu de l'armée du Sultan sans que personne ne m'aperçût. Je me rendis à Bâdna et apportai la jarre de graisse. A l'aube, j'arrivai au pied de la forteresse. On me hissa au haut du mur au moyen de la corde, je rejoignis le Shaykh qui, après avoir accompli la prière du matin, sortit et monta en chaire. Il ordonna d'allumer des brasiers au milieu de la rue, de poser sur le feu des marmites contenant chacune une partie de la graisse. Les marmites de graisse bouillaient et nul ne savait qu'elles étaient les intentions du Shaykh. Les hommes étaient en plein combat lorsque la paix fut annoncée. Le gouverneur de Meyhana sortit de la forteresse et fut accueilli avec honneur ; quant aux quarante et un lanciers, on les fit sortir de la forteresse. Le Sultan ordonna de leur couper la main droite. Ils s'approchaient des marmites et on leur enfonçait la main coupée dans la graisse bouillante. Le Shaykh pleurait et disait : « Mas'ud a coupé la

main de son royaume. » Le Sultan, après avoir infligé ce châtiment, s'en alla vers Marv. Les Seldjuqides, informés de l'arrivée du Sultan, se hâtèrent vers Marv, engagèrent la bataille et firent subir une défaite au Sultan. Ainsi le royaume fut transféré de la famille de Mas'ud à la famille Seldjuqide. Tchaghri régna sur le Khorâsân et Toghril sur l'Irâq.

Le Shaykh a dit, au cours d'un de ses entretiens, ce qui suit : « Un jour, le prince Toghril vint à Meyhana. Il descendit en pleine campagne. Comme oreiller, il avait la selle de son cheval et comme tapis le feutre de la selle. Il envoya quelqu'un dans le village avec ce message : " Nous sommes des étrangers, descends ici en hôtes, envoyez-nous un peu de farine. " Quand on lui apporta de la farine, il partit à destination de Sarakhs où se trouvait un groupe de ses partisans et parents. Il dit : " Il faut commencer par mes propres parents. " Il réquisitionna les chevaux de tous ceux qui se réunirent autour de lui. Ainsi, tout le monde se soumit à son autorité. Cependant, Suri envoya un messager disant : " Pourquoi agissez-vous ainsi ? Vous nous obligez à venir vous appréhender. " Toghril envoya quelqu'un pour répondre : " Cela ne dépend ni de vous, ni de nous ; cela dépend de Dieu seul ! Arrivera tout ce qu'Il voudra ! " Le Shaykh ajouta : " Nous avions prévu que cet homme posséderait puissance et dignité de ce monde. Maintenant, nous le voyons conquérir tout le Khorâsân. " »

*

PRIÈRE EXAUCÉE DU SHAYKH

Anecdote : Hasan Moaddib a rapporté ceci : Un jour, le Shaykh chevauchait dans un chemin. Comme d'habitude je l'accompagnais à pied tenant par la main son étrier. Notre shaykh disant tout bas : « Je suis vieux, faible et trop épuisé. Accorde-moi Ta grâce et pardonne-moi. » Le Shaykh avait à peine achevé cette phrase que le cheval du Shaykh fit un mauvais pas et s'abattit. Le Shaykh roula par terre, mais il n'eut aucune blessure. Il récita ce verset : « Que Dieu soit loué ! *L'ordre de Dieu est une prédestination fixée d'avance* [65]. » Puis il se prosterna et dit : « Que Dieu soit loué ! Nous avons laissé derrière nous

cet accident de cheval. » Hasan dit : « Alors j'ai constaté que le Shaykh avait vu ce danger. »

*

LE MARTYRE DU VIEUX SHABU'I

Anecdote : Mon grand-père le shaykh al Islam Abu Sa'id a dit avoir entendu de son père Khadjé Bu Tâhir ce qui suit : Il y avait à Meyhana un vieil homme qui était l'oncle de ma mère. On l'appelait le shaykh Shabu'i. C'était un petit vieillard à barbe hirsute, pauvre, et père d'une famille nombreuse. Il travaillait toujours, mais jamais il n'était absent des prédications du Shaykh. Un jour à la réunion du Shaykh, il fut pris d'un état tel qu'il s'accroupit au milieu de la foule comme du gibier pendu à la gorge. Le shaykh lui dit : « Maître ! Qu'as-tu donc ? » Il répondit : « Je ne sais pas. » Le lendemain le shaykh ordonna d'attacher la ceinture du vieillard, de retrousser ses manches et de lui donner un balai, afin qu'il balaie la mosquée. Le vieillard prit le balai et se mit à balayer la mosquée. Le gouverneur de Meyhana, Khâdjé Hamuya qui était auprès du Shaykh, a dit ceci : « A ce moment-là, cette idée m'est venue à l'esprit qu'il serait préférable que quelqu'un de plus jeune s'occupe de ce travail. » Le Shayk, par intuition, devina ma pensée, et il dit : « O Khâdjé, ce vieillard a atteint le rang d'adepte à l'âge de la vieillesse. L'on ne peut atteindre le but tant qu'on n'a pas marché. » Le vieillard dit, les yeux pleins de larmes : « O Shaykh, fais-moi grâce, je suis vieux, je suis faible et père d'une famille nombreuse. » Le Shaykh baissa alors la tête et dit : « Laisse ce balai. C'est fini. »

Mon père Khâdjé Bu Tâhir a dit : Au moment de la prière de l'après-midi, les derviches devaient porter le blé des soufis au moulin. L'insécurité règnait en ce temps, car c'était le début de l'agitation des Turcomans. Je demandai au Shaykh : « Qui dois-je envoyer au moulin ? — Le vieux Shabu'i », répondit-il. Je l'envoyai alors en compagnie de quelques derviches. Quand ils arrivèrent au moulin, ils y entrèrent, fermèrent derrière eux la porte du moulin et se mirent à moudre le blé. Les Turcomans arrivèrent au moulin ; ils frappèrent à la porte, mais on

n'ouvrit pas. Le vieux s'approcha de la porte et s'y adossa. Un Turcoman lança une flèche par une fente de la porte. La flèche s'enfonça dans le corps du vieux et sortit de sa poitrine. Il fut tué sur le coup. On le mit sur un âne et on le transporta à Meyhana. On l'amena ainsi devant la maison du Shaykh. Lorsque celui-ci aperçut la barbe blanche du vieillard rougie par le sang, il pleura et il cita ce verset : « Parmi les hommes, il en est qui ont accompli leur destin, il en est d'autres qui attendent.[66] » Puis il fit de grandes funérailles et le lendemain il prêcha sur sa tombe.

Le gouverneur de Meyahana a rapporté ceci : Lors de la prédication du shaykh sur la tombe du vieillard, je pensais tout bas : « A quoi a servi le martyre de ce vieillard ? » Le shaykh, par son pouvoir surnaturel, devina ma pensée ; et se tournant vers moi, il récita ces vers :

O Seigneur :
Que cherches-tu en regardant de loin ce champ de bataille ?
Ici on risque d'être mordu par des dragons et heurté par [des éléphants.
Prends garde ! Qui entre dans ce champ perdra et l'âme et [le cœur.
Qui cherche le salut n'a rien à gagner dans le château du [roi.

Puis en passant la main sur son visage, il dit : « Que le Prophète et sa famille soit bénis », et il descendit de la chaire.

*

LE PROBLÈME DES GUIDES SPIRITUELS DE LA TRANSOXIANE

Anecdote : On a rapporté qu'en Transoxiane, il y avait un groupe de guides spirituels qui se réunissaient souvent en assemblées et qui prodiguaient de nobles enseignements sur la Voie (mystique). Leur maître était un grand homme qui avait de nombreux disciples et autant de fidèles parmi le public profane. Ces derniers leur étaient dévoués au point qu'ils leur

avaient réservé des appartements particuliers dans leur maison. Ces soufis avaient l'habitude de veiller toutes les nuits pour méditer après la prière du soir. Le lendemain, une fois la prière du matin accomplie, le Maître commençait à enseigner et à répondre aux problèmes sur lesquels les derviches avaient médité ou aux questions qu'ils s'étaient posées.

Le serviteur de ce groupe était une personne nommée 'Imrân. C'était un homme d'une piété fervente. Une nuit, cette pensée lui était venue à l'esprit : « C'est un étrange problème ; si je Le cherche, Il dit : " O toi, pauvre créature, où cours-tu ? Crois-tu pouvoir parvenir jusqu'à Moi ? " Si je ne Le cherche plus, il dit : " Et hâtez-vous donc ! " Si je cherche autre que Lui, Il dit : " Tu es païen. " Si je renonce à Lui, Il dit : " Tu es impie. " » Ainsi il passa toute la nuit dans ces réflexions. Le lendemain, le maître commença à parler et à répondre aux questions des disciples. Lorsque ce fut le tour d'Imrân, il se leva et exposa son problème : « Quelqu'un fut épris de la recherche de Dieu. Il sacrifia toute une vie à cette recherche ; tantôt par la prière, tantôt par la mortification de ses désirs tantôt en servant Dieu. Ainsi il a sacrifié une vie sans que jamais aucune idée lui soit révélée pour satisfaire le désir de recherche qui était né en lui. Pourquoi cela ? » Le maître baissa un moment la tête. Il n'avait aucune solution à donner à ce problème. Il réfléchit longuement, puis il leva la tête et dit : « O 'Imrân, attends jusqu'à vendredi, jour où tous les guides spirituels seront réunis, afin que chacun puisse méditer sur ce problème ; peut-être trouvera-t-on enfin une réponse claire à cette question. » Le vendredi, tous les guides de ce pays tinrent leur assemblée et 'Imrân posa sa question. Chacun dit quelque chose sur ce problème, sans qu'aucune solution précise ne fût donnée. Celui qui avait posé la question ne fut pas, en effet, satisfait. Toutes les réponses se contredisaient. Ainsi le jour arriva à son terme alors que personne n'avait encore donné une réponse à 'Imrân. A la fin tous les guides demeurèrent silencieux. 'Imrân s'emporta et s'écria : « J'ai perdu toute une vie dans cette illusion. Aujourd'hui je vois vos héros. En parlant de ma douleur, j'ai aussi découvert la capacité de vos médecins ; mon secret est dévoilé et vous m'abandonnez dans ma douleur. » Une clameur s'éleva du public et cette nuit-là tous

veillèrent en méditant ce problème. Le lendemain, chacun exprima ce que sa méditation lui avait inspiré. La question demeura toujours sans réponse. Leur Maître dit alors : « Nous ne connaissons pas de remède à cette douleur. Il y a dans le Khorâsân, non loin de nous, un homme qui s'appelle le shaykh Bu Sa'id. Il faut aller là et lui demander une solution à ce problème. Nous ne nous disperserons pas avant que la réponse ne nous parvienne. » 'Imrân se leva et se mit en route. Quand il arriva, c'était encore le matin et le Shaykh était en train de prêcher. Ayant vu approcher 'Imrân, il dit avec une sincérité qui venait du fond du cœur et de l'âme : « Sois le bienvenu, ô 'Imrân ; entre donc, car aujourd'hui c'est pour toi que nous tenons cette assemblée. » 'Imrân s'inclina et resta debout au loin. « Entre donc ! lui dit le Shaykh. Tu arrives de loin. » Il s'approcha alors, du shaykh qui dit : « O derviche, les états mystiques ne sont pas tous de même qualité. Ou bien c'est Lui que tu cherches. Ou bien tu cherches un autre que Lui, par son intermédiaire ! Plus de cent vingt mille prophètes ont cherché par Lui, un autre que Lui ; tant que Mohammad n'était pas venu, personne ne l'avait cherché. Mohammad fut le premier à le rechercher lui-même. Et Dieu — qu'il soit exalté — lui a rendu grâce en ces termes : " La vue [du prophète] ne se détourna ni ne se fixa ailleurs. " si c'est bien Lui que tu recherches, la recherche ne rencontrera qu'obstacle, le chemin n'est fait que d'obstacles, alors que l'objet de la recherche est infini. Mais si tu recherches par son intermédiaire, ta recherche n'est pas complète. Il t'a affranchi afin que tu parles de lui et qu tu fréquentes ceux qui sont proches de lui. C'est ainsi que tu es entré dans son palais, tandis que les autres sont endormis ou égarés. Car les autres sont occupés à la recherche d'autres buts que Lui, pendant qu'Il t'a attaché à Lui-même et à Ses amis. » 'Imrân dit : « O Shaykh, n'est-il pas vrai qu'il est généreux ? » « Généreux, répondit le Shaykh, est celui qui offre avant qu'on lui demande et qui pardonne avant qu'on lui présente des excuses. O 'Imrân ! rentre, car la Communauté t'attend. » 'Imrân s'inclina et s'en retourna. Quelqu'un demanda au Shaykh : « Quel est l'état des pécheurs que nous sommes ? » Le Shaykh répondit : « O jeune homme, le Prophète — qu'il soit béni et exalté — a dit : " Dieu et ses anges pardonnent à ceux qui

confessent leurs péchés. " 'Imrân, faisant sans halte son chemin arriva auprès des guides mystiques. Ceux-ci l'attendaient. Il leur expliqua ce qui s'était passé. Ils écoutèrent le message, ils se levèrent, en hommage au shaykh Bu Sa'id, et en se tournant vers Meyhana ils se prosternèrent.

*

L'ÉDUCATION D'UN DISCIPLE

Anecdote : On a rapporté ce qui suit : « Un jour, un derviche partit de l'Irâq pour rencontrer le Shaykh. Quand il arriva à Meyhana, le Shaykh était à Bâdna, un village à deux lieues de Meyhana. Or le derviche ne s'arrêta pas à Meyhana ; il partit pour le village de Bâdna. Quand il arriva auprès du Shaykh, il lui baisa les pieds et il l'accompagna à pied jusqu'à Meyhana. Chemin faisant, il posa cette question au Shaykh : " O Shaykh, quel est le droit du guide spirituel envers le disciple et quel est celui du disciple envers le guide spirituel ? " Le Shaykh ne donna aucune réponse sur-le-champ ; ils arrivèrent à Meyhana et le lendemain le Shaykh sortit pour prêcher. Il dit au derviche qu'il fallait partir immédiatement à Chazneyn, près de telle personne et lui demander comme prêt pour les soufis cent dinars-or et deux mans de parfum à brûler. Le derviche partit immédiatement porter le message du shaykh. Il obtint les cent dinars-or et le parfum à brûler et il s'en retourna. Quand il arriva dans la ville de Hérât, il alla avec un derviche de Hérât au hammâm. Il y avait dans le hammâm un jouvenceau. Le derviche s'éprit de lui. Il révéla cela à l'homme de Hérât. Celui-ci dit qu'il fallait un peu d'argent pour l'amener à la maison. Le derviche lui donna deux dinars. L'homme de Hérât fit quelque préparatif et amena le garçon chez lui. Le derviche se présenta aussi. Ils mangèrent quelque chose. Lorsque celui-ci voulut entreprendre le garçon, il vit le shaykh Bu Sa'id qui surgit d'un coin et cria sur lui. Le derviche jeta un cri et s'évanouit. Lorsqu'il reprit connaissance, il demanda ses chaussures de voyage et partit pour Meyhana. Quand il y arriva, le Shaykh prêchait en chaire. Le derviche chaussé de ses chaussures de voyage, s'approcha du shaykh qui lui dit : « Le droit du guide spirituel envers le disciple consiste en ceci : quand on

te donne un ordre, tu as le devoir d'aller selon l'ordre du guide jusqu'à Chazneyn pour le bien des derviches. Quant au droit du disciple sur le guide spirituel, il consiste en ce que, quand il t'arrive de te trouver sur le point de commettre un acte blâmable sur ton chemin, il t'empêche de commettre une telle action inconvenante. » Le derviche eut honte et demanda pardon.

*

UN FIDÈLE DU SHAYKH

Anecdote : Khâdjé Alayk a rapporté ce qui suit : J'étais à Nishâpur. J'eus le désir de rencontrer le Shaykh. Je partis de Nishâpur et en une journée et une nuit j'arrivai à Meyhana. En m'approchant des abords de la ville, j'eus l'idée de faire l'ablution de mon corps, avant d'entrer à Meyhana et de rencontrer le Shaykh. Arrivé au bord de l'eau, j'aperçus un derviche qui s'avançait vers moi, et je n'avais pas encore enlevé mes chaussures ; il me dit : « Le Shaykh te demande de venir comme tu es. » Khâdjé Alayk ajoute : « J'arrivai auprès du shaykh, ayant mes chaussures aux pieds. Il était assis sur le banc de l'oratoire : « Apportez un tabouret pour qu'il enlève ses chaussures ici même. » On apporta un tabouret et on le posa devant le Shaykh. On enleva ensuite mes chaussures en face même du Shaykh, qui dit : « Apportez-les-moi. » On les lui porta. Il baisa mes chaussures et frotta contre ses joues mes linges de pieds ; puis il dit : « Est grand celui qui fait, ne fût-ce qu'un seul pas, pour cette spiritualité. » Puis il s'adressa à moi et dit : « Prends garde de t'imaginer que c'est toi qui es venu. C'est nous qui t'avons amené. »

*

LA CONTRITION D'UN OPPOSANT

Anecdote : On a rapporté qu'un jour le shaykh Bu Sa'id prêchait. Un opposant était venu s'asseoir derrière une colonne et il observait le shaykh. Il le vit assis sur un siège, s'appuyant contre des coussins et révélant ses pouvoirs surnaturels. L'homme regardait en cachette les attitudes du Shaykh et dans son for intérieur il le contestait. Le Shaykh se tournant vers lui, dit :

« O homme qui es assis derrière la colonne, laisse ton cœur se libérer de cette désapprobation et avance-toi ! » L'homme se leva de sa place derrière la colonne ; il jeta un cri et dit : « Quelle puissance ! »
— « Non, répondit le Shaykh, tu te trompes, il faut dire : quelle soumission ! » Un cri s'éleva du public ; l'homme fit acte de contrition et devint un fidèle du Shaykh.

*

L'ASCÉTISME DE BU'L FATH

Anecdote : Khâdjé Bu'l Fath a rapporté ce qui suit : Grandi au service du Shaykh, j'avais pu observer ses états mystiques. Ayant ouï parler de ses pratiques de mortification, j'en déduisis que ces états mystiques étaient le fruit de ces pratiques. L'idée me vint donc de m'adonner secrètement à ces pratiques, et je me dis : « Il faut commencer par s'abstenir de l'aliment mal acquis ; donc, j'ai tout avantage à gagner mon pain et à vivre du travail de mes mains. » Mais je ne connaissais aucun métier. Cependant, il y avait, dans le voisinage du Shaykh, un nommé Mira qui était propriétaire d'un moulin. J'allai le trouver. J'appris de lui le tressage des corbeilles en jonc. Chaque jour, à l'heure chaude, alors que le Shaykh faisait la sieste, j'allais en secret à la campagne, j'apportais des joncs et je me mettais à tresser des corbeilles. Je les vendais et de l'argent que je gagnais, j'achetais de l'orge que je passais au moulin à bras et j'en faisais du pain. Je jeûnais tous les jours. Le soir, au moment de rompre le jeûne, je m'installais au repas des derviches, je tirais de ma manche mon unique galette de pain et je la mangeais en cachette. Je m'asseyais toujours loin du Shaykh, afin qu'il ne m'aperçût pas. Je multipliais ablutions et prières surérogatoires et je m'imaginais que nul n'était informé de ce secret. Le Shaykh ne m'en avait pas parlé, jusqu'au jour où il quitta Meyhana pour Nishâpur.

Quand il arriva à Tus, il alla rendre visite à un Sayyèd qu'on appelait Sayyèd Bu Tâlib Djafari. Le Shaykh lui témoignait une grande amitié en sorte que, chaque fois qu'il le retrouvait, il ne prenait le repas qu'avec lui. Or, un jour, le Shaykh et Sayyèd Bu Tâlib déjeunaient ensemble. En ce

temps-là, il y avait, à Nowqân, un ascète. Ayant appris l'arrivée du Shaykh, il vint lui rendre visite. Lorsqu'il salua le Shaykh, celui-ci répondit correctement, mais sans lui prêter attention. L'ascète fut désolé, car l'indifférence du shaykh à son égard diminuait sa dignité et son autorité auprès du public ; puis désolé, il se retira. Sayyèd Bu Tâlib dit alors au Shaykh : « Shaykh ! tu n'as pas fait bon accueil à notre ascète. — Il ne faut pas d'ascètes, il ne faut pas d'ascètes ! » répliqua le Shaykh et il ajouta : « Sayyèd ! Il faut éviter la compagnie des bigots, car ce sont des dénonciateurs à la Cour divine. Le Seigneur saisira les hommes sur leur dénonciation, mais Il ne les relâchera pas sur leur intercession. C'est ainsi que ces gens-là continueront d'importuner les hommes, même dans l'au-delà ! » Puis, le Shaykh, se tournant vers moi, me dit : « Si tu pars vers l'au-delà, garde-toi de parler de moi. Ne dis surtout pas : " Je suis lié au Shaykh ", car tu marches dans la voie de la bigoterie et tu as entrepris une besogne de ton propre chef, sans plus suivre ma voie ! »

Et Khâdjé Bu'l Fath ajoute : En entendant ces paroles du shaykh, je tombai sans connaissance. Revenu à moi, je pleurai et j'implorai jusqu'à ce que le Shaykh m'eût pardonné. Alors il me dit : « Renonce à cela », et je répondis : « J'y renonce. »

*

QUEL HOMME ÉTAIT LE SHAYKH

Anecdote : Khâdje Bu'l Qâsim-Hakîm était un homme éminent qui vivait à Sarakhs. Il avait de nombreux disciples. Tous étaient des hommes considérés. Quand la réputation du Shaykh parvint à la ville de Sarakhs, ils voulurent savoir à quel degré d'état mystique il atteignait. Un jour qu'ils étaient réunis, ils parlèrent du Shaykh ; l'un d'eux dit : « C'est un grand homme », l'autre répliqua sur un ton ironique : « Sa maison se trouve derrière la montagne », ce qui signifie ce n'est qu'un pauvre paysan. L'un d'eux, nommé Yahyâ le Turc était un homme distingué. Il dit : « Parler des mystères n'est point notre affaire. J'irai à Meyhana pour résoudre cette importante question. » Ainsi il prit la route de Meyhana où il arriva le matin alors que le Shaykh prêchait. Quand il entra dans la Mosquée, le

Shaykh l'aperçut et lui dit : « Sois le bienvenu, Yahyâ ! Tu es donc venu m'éprouver ? Il te faut m'observer de très près ! Mais les soufis s'impatientent dans l'attente de ton retour. Que t'ont-ils dit lorsque tu t'es mis en route ? — Que le Shaykh le dise lui-même. — Ils t'ont dit de bien me regarder, afin de voir quel homme je suis. — C'est bien cela. — M'as-tu bien vu ? — Je t'ai bien vu. — Que leur diras-tu donc ? — Je leur dirai ce que tu voudras que je leur dise. — Va leur dire : j'ai vu un homme qui n'a point de cordons à sa bourse et qui ne cherche querelle à personne. » Yahyâ poussa un cri et tomba sans connaissance. Quand il revint à lui, il se releva et, tout joyeux, s'en retourna. Arrivé chez Bu'l Qâsim Hakim, il conta au groupe des soufis ce qui s'était passé. Tous furent ravis et ils décidèrent d'aller à Meyhana rendre visite à notre shaykh.

*

LE SHAYKH A MARV

*Anecdo*te : On a rapporté que le Shaykh décida de se rendre à Marv. En ce temps-là, Khâdjé Ali Khabbâz était le serviteur des soufis et maître Bu Ali Siyâh directeur du groupe des soufis de cette ville. Lorsqu'ils furent informés de l'arrivée du Shaykh, ils se dirent : « Cet oiseau arrive et il va nous enlever notre millet à toi et à moi. » Ayant discuté pendant un moment, ils convinrent de se préparer à accueillir le Shaykh. Khadjé Ali Khabbâz fit les préparatifs d'une réception digne du Shaykh, à tel point que il fit acheter et abattre deux ânes pour les chiens du quartier. Et quand le domestique lui demanda pourquoi abattre deux ânes, il répondit : « Puisqu'un si grand souverain arrive, que les chiens du quartier se graissent l'estomac ! » Donc ils allèrent au-devant du Shaykh. Or celui-ci voulait descendre au khânegâh d'Abdallâh Mobârak. Mais Bu Ali Siyâh lui dit : « Chaque année, nous servons mille béliers dans l'espoir qu'un faucon nous arrive un jour. Aujourd'hui un tel faucon nous arrive ; nous ne pouvons pas le laisser descendre ailleurs. » Le Shaykh répondit : « Soyons généreux ! Tous sont des faucons, il n'y a point de bélier. » Maître Bu Ali Sayâh dit : « Le Shaykh nous a montré à nous-mêmes ce que nous

valons. S'il ne l'avait pas fait, nous aurions mal fini. » Donc le Shaykh entra dans la ville et descendit au khânegâh du Maître Bu Ali Siyâh. Puis il monta en chaire alors que les directeurs mystiques s'étaient assis et que les disciples s'étaient mis en rangs devant lui. Le Shaykh se mit à parler. Khâdjé Ali Khabbâz ressentit une grande jalousie. Puis survint Bu Ali Siyâh accompagné de ses disciples. Observant le pouvoir et l'ascendant de notre shaykh, il se dit : « Si les gens le voient et l'entendent parler, toute mon autorité sera abolie et je perdrai la sympathie des habitants de Marv. » A l'instant même, le Shaykh, se tournant vers Khâdjé Ali Khabbâz, lui dit : « Khâdjé ! Va donc à ce bazar. On y fait de très beaux gâteaux, apportes-en un aussi beau que ton visage. » Khâdjé s'élança et apporta un gâteau de choix. Le Shaykh le prit et, se tournant vers Khâdjé Bu 'Ali, il dit : « Je te cède la ville et le royaume de Marv en échange de ce gâteau ; de plus, ce gâteau je le sacrifie pour toi. » Et il le donna à Bu 'Ali. Il quitta ce lieu à l'instant même. On insista beaucoup pour le retenir, au moins jusqu'à l'heure du repas. Mais ce fut inutile. Il ne resta point et se rendit au khânegâh d'Abdallâh Mobârak. Khadjé Ali Khabbaz installa le repas en pleine campagne, le repas terminé, le shaykh reprit le chemin de Meyhana.

*

LES COUPS DE BATON DES TURCOMANS

Anecdote : Khâdjé Bu Bakr-é-Moaddib a rapporté ce qui suit : J'étais à Meyhana au service du Shaykh. Un jour, une pluie abondante tomba et un torrent impétueux se forma. Dans l'après-midi, le Shaykh sortit et dit : Il est temps d'aller se baigner. » Je l'accompagnai jusqu'au bord de la rivière. S'adressant au groupe de ses disciples, il leur dit : « Allez vous baigner. » Tous se mirent à l'eau. Vêtu de mes meilleurs vêtements, j'étais auprès du Shaykh et je le regardais, lorsque Hasan-Moaddib surgit derrière moi et, mettant sa tête entre mes jambes, m'enleva et, après m'avoir porté jusqu'au bord de la rivière, m'y jeta. Je fus submergé et je ne savais pas nager. L'eau emporta mon turban et mes chaussures et je perdis conscience. On me sauva et l'on me tint la tête en bas jusqu'à

ce que l'eau fût sortie de ma gorge. Alors le Shaykh s'écria : « A la prière mortuaire ! » On me transporta et l'on m'étendit devant le Shaykh qui me couvrit d'un tapis de prière. Les assistants se rangèrent pour prier ; le Shaykh prononça les quatre *takbirs* et récita la prière mortuaire. Puis se penchant vers moi, il leva le coin du tapis qui couvrait mon visage et murmura à mon oreille : « Après avoir fait le mort, lève-toi maintenant ! » Lorsque le Shaykh partit je le suivis couvert d'un drap attaché à ma ceinture et laissant le groupe derrière moi. Le Shaykh rentra et, ce soir-là, il ne vint pas prendre place autour de la nappe du dîner. Le lendemain, il monta en chaire. Après qu'il eut commencé à prêcher, il dit, s'adressant à Hasan : « Lève-toi ! Il te faut aller vers Balkh en 12 jours et revenir en 12 jours et n'y rester qu'un seul jour. Bu Bakr Khoshkuya de Nishâpur se trouve actuellement là. Présente-lui nos salutations et dis-lui qu'il nous faut trois manns de parfum à brûler pour les soufis et cent dinars pour payer des dettes : tu dois les obtenir et les emporter. « Hasan Moaddib partit. Quand il arriva à Zardak, c'était l'époque de l'invasion des Turcomans. Ils l'arrêtèrent, le frappèrent et lui infligèrent toutes sortes d'humiliations en l'accusant d'espionnage ; ils l'emprisonnèrent durant une nuit et une journée. Hasan a raconté ce qui suit : « Ce soir-là, le froid et le tourment m'ont épuisé à tel point que je ne pus retenir une miction. A minuit je demandai en mon esprit le secours du Shaykh : « Shaykh ! Sauve-moi ! » m'écriai-je. A peine avais-je dit ces mots, que je vis le chef des Turcomans sortir de chez lui et s'approcher de moi ; il délia mes mains et m'envoya sous une tente ; là, on m'apporta de l'eau chaude pour me laver ; ensuite le chef m'amena sous sa propre tente et me demanda pour le compte de qui j'espionnais. Je lui répondis que je n'étais pas espion, que j'étais disciple du shaykh Bu Sa'id, l'ascète de Meyhana ; et je décrivis l'aspect du Shaykh. Le chef des Turcomans reprit : « Le vieillard avec les caractéristiques que tu décris je l'ai vu en songe. Il avait une épée à la main ; il m'a dit : Lâche cet homme, sinon je te tuerai avec cette épée. Donc j'ai eu peur et je te libère ; va partout où tu voudras. » Je partis pour Balkh ; mais Bu Bakr Khoskuya était déjà parti pour Ghazneyn. Je rebroussai donc chemin. Au vingt-cinquième jour,

j'étais aux alentours de Meyhana suivant l'indication du Shaykh. C'était le matin et le Shaykh avait dit en chaire « Hasan va bientôt arriver, allez l'accueillir. » Les fils du shaykh et le groupe de soufis m'accueillirent et je me présentai devant lui qui s'écria : « Bravo ! Hasan, est-ce toi qui raconteras, ou moi ? » Je répondis : « Que le shaykh veuille bien raconter lui-même. » Il reprit : « Nous savions que tu ne verrais pas Bu' Amr ; pourtant tu es parti et les Turcomans t'ont appréhendé ; ils t'ont enchaîné et tu as beaucoup souffert. Puis tu nous as demandé secours ; nous t'avons sauvé ; tu es parti pour Balkh et tu n'as pas pu renconter Bu 'Amr. » Je répondis : « Puisque tu le savais, pourquoi donc as-tu consenti à la souffrance du pauvre homme que je suis ? — O Hasan ! reprit le Shaykh, moi, je ne pouvais pas apaiser cette âme impétueuse qui ce jour-là poussa Bu Bakr Moaddib dans l'eau ; pour l'apaiser il fallait le gros bâton des Turcomans. »

*

VOYAGE A SARAKHS

Anecdote : On a rapporté qu'une fois le Shaykh se rendit à Sarakhs et descendit au khânegâh du maître Bu'l Fazl-é-Hasan. Le serviteur du khânegâh, un nommé Abu'l Hasan, ne disposait d'aucune ressource. Il se dit : « Un homme d'une si grande dignité et un public aussi nombreux sont descendus ici alors que je n'ai aucune provision à leur servir. » Le serviteur a rapporté ceci : « Lorsque cette pensée me vint à l'esprit, le Shaykh m'appela et me dit : " O Abu'l Hasan, il faut aller dans le bazar, près de tel banquier et lui dire : ' Bu Sa'id demande d'envoyer trente dinars. ' " J'allai chez le banquier et lui dis : " Le Shaykh demande trente dinars d'or. " Dès que le banquier entendit cette phrase il compta trente dinars d'or de Nishâpur et il me laissa repartir. Je les apportai au Shaykh Il me dit : " Prends et dépense-les ! " Le lendemain le Shaykh me dit : " O Abu'l Hasan ! Va auprès de ce banquier, demande-lui encore trente dinars et dépense-les. " Je fis comme le Shaykh m'ordonna. Le troisième jour le Shaykh me dit : " Va encore auprès de ce même banquier et demande-lui séparément une somme de trente dinars et une autre de dix dinars. Pour les

trente dinars loue des ânes jusqu'à Nishâpur et dépense les dix dinars pour les frais du jour. " J'allai chez le banquier et lui dis : " Tu donneras séparément une somme de trente dinars et une autre somme de dix dinars. " Le banquier me demanda : " Qu'est-ce que c'est que cela ? Les autres jours, ce n'était pas de cette manière que tu formulais ta demande. " Je lui dis : " Le Shaykh part pour Nishâpur. Si demain tu as l'intention de venir réclamer ton argent, dépêche-toi et réclame-le au Shaykh avant qu'il ne parte. " Le banquier m'accompagna auprès du Shaykh. Les soufis avaient déjà chargé les bêtes de somme. Le banquier se présenta devant le Shaykh qui monta sur son cheval et s'en alla sans rien dire. Le banquier le suivit jusqu'à la porte de la ville et lorsqu'il le vit sortir de la ville, il fut désolé. On était à peine arrivé sur la route de Nishâpur que j'aperçus une caravane qui venait de Nishâpur. Un homme marchait devant la caravane. Quand il arriva près de nous, il nous demanda, en désignant le Shaykh, qui il était. On lui répondit qu'il était le shaykh Bu Sa'id Bu'l Khayr. Cet homme s'approcha du Shaykh et le salua. Le Shaykh en lui répondant dit : "Rends ces cent dinars-là à ce banquier. " L'homme sortit de sa poche un sac d'or et le donna au banquier. Celui-ci prit le sac d'or et dit : " Je ne retournerai que si tu m'adoptes. — Je t'adopte ", dit le Shaykh qui le rendit ainsi heureux ; et nous quittâmes le shaykh pour rentrer.

*

LE CADI DE SARAKHS

Anecdote : Le Cadi Sayfi était l'un des juges et l'un des imâms les plus renommés de Sarakhs. C'était un Hanafite et il témoignait une opposition extrême à notre shaykh et à tous les soufis. Lors du séjour de notre shaykh à Sarakhs, c'était lui qui était le juge de la province de Sarakhs. Il était riche et honoré. Plusieurs fois il mobilisa des gens en leur promettant des biens en vue d'assassiner notre shaykh. Mais personne n'avait l'audace de concevoir l'idée même d'un tel acte et le Shaykh était bien tranquille. Enfin un jour quelqu'un accepta de commettre l'assassinat du Shaykh. Le juge consentit à payer une somme importante dont il avança une partie. Un jour fut fixé pour l'exécu-

tion de l'assassinat. C'était le jour où le Shaykh prêchait ; c'était aussi le jour de la prédication du Cadi Sayfi. On annonça sur les minarets : « Le Cadi Sayfi prêchera à tel endroit. Soyez-y présents. » Quand notre shaykh entendit cette annonce il dit : « Faites vos ablutions pour aller accomplir pour le Cadi la prière des morts. » Le public demeura stupéfiait et le shaykh après avoir prononcé cette phrase continua son discours. A ce moment-là le Cadi était au hammâm. Il faisait ses ablutions pour aller prêcher ensuite. Quelques jours auparavant, un paysan avait fait le serment de répudier sa femme, et puis il était revenu sur son serment. Or le Cadi l'avait obligé à se séparer de cette femme ; il l'avait jeté pendant quelque temps en prison et il l'avait frappé après l'avoir forcé à payer la dot et le don nuptial. Ce jour-là le paysan était venu en ville pour donner à un forgeron une faucille à repasser. Il avait repris sa faucille et il allait repartir pour son village lorsqu'il aperçut le Cadi qui sortait du hammâm. Il avait le cœur empli de haine contre le Cadi. Il se jeta à l'instant même sur lui, le frappant d'un coup de faucille qui lui déchira le ventre. La nouvelle de l'assassinat du Cadi fut aussitôt répandue, alors que le Shaykh prêchait encore. Il dit : « Lui, il a prononcé un jugement contre nous, mais qui était-il alors ? Il était à notre merci. Nous avons prononcé un jugement contre lui, mais qui était-il alors ? Il était alors soumis à l'arrêt de Dieu. »

*

CONVERSION D'UN LAIC AU SOUFISME

Anecdote : Le shaykh 'Omar Showkâni a rapporté ce qui suit : Khâdjé Mohammad, le père de l'éminent Imâm Mâlékân Showkâni, dans sa jeunesse portait le bonnet et la tunique. Un jour où le shaykh Bu Sa'id recevait chez lui, il passa devant le Shaykh avec son bonnet et sa tunique. Le Shaykh l'ayant observé dit : « Ce jeune homme se trouve dans des vêtements d'emprunt. » On lui rapporta cette réflexion du Shaykh. Il dit : « Il en est ainsi qu'affirme le Shaykh ; depuis longtemps je suis tourmenté par cette idée. » Quelque temps après il fit acte de contrition. Il acheta une grande maison qu'il transforma en khânegâh. Il dépensa beaucoup de sa richesse pour l'idéal de cette commu-

nauté et pour celui du Shaykh. Il installa quarante soufis dans son khânegâh à Showkân. Il fit construire, de ses propres biens, le superbe dôme et les minarets de la grande mosquée qui existe encore de nos jours.

*

LE SHAYKH DANS UN VILLAGE DE BANDITS

Anecdote : J'ai entendu ce même 'Omar Showkâni dire ce qui suit : Un jour le Shaykh allait vers la ville de Tus, par la route de Sardâvah ; il avait l'intention de faire halte dans le village de Rafiqân. Un derviche précéda le Shaykh pour avertir de son arrivée les habitants du village et pour chercher s'il se trouvait là un khânegâh où l'on pût descendre. Quand il arriva là, il s'aperçut qu'il n'existait pas de khânegâh, car les habitants du village étaient tous des bandits. Il y avait cependant un instituteur, un homme vertueux qui avait accompli le pèlerinage de La Mecque. Il vivait de l'argent que lui rapportait l'instruction des enfants. Quand il entendit que le Shaykh allait arriver, il vint l'accueillir, en amenant avec lui le derviche. Il dit au Shaykh : « Tous les habitants de ce village sont des bandits et il n'y a pas de khânegâh. — Je descendrai, dit le Shaykh, dans la maison du chef de ce village. — Mais le chef de ce village, dit l'instituteur, est pire que tous les autres, car il est le chef des bandits, ses biens sont plus impurs encore que ceux de tous, et il boit sans cesse. » Mais le Shaykh ne prêta pas attention à ces paroles ; et l'instituteur s'en retourna pour aviser le chef du village de l'arrivée du Shaykh. Quand le chef du village entendit que le Shaykh allait bientôt descendre chez lui, il ordonna de nettoyer la maison et d'étaler des tapis. Cependant il était préoccupé, car il ne trouvait rien de licite dans sa maison pour servir le Shaykh. Il avait une vieille mère qui lui demanda ce qui lui causait tant de préoccupation. « Le shaykh Bu Sa'id, répondit-il, arrive de Meyhana et il va descendre ici, et je ne trouve dans toute ma propriété rien de licite pour le servir ici. » Sa mère était une femme vertueuse ; elle enleva de son poignet une paire de bracelets et les posa devant son fils : « Tiens, lui dit-elle, ces bracelets sont un héritage de ma mère qui les avait reçus elle-même en héritage de sa mère. Si le Shaykh descend chez toi, c'est par la

double vue de cette bouchée licite. » Le chef prit les bracelets et en dépensa la valeur pour les frais de réception du Shaykh et de ses compagnons. Cependant les paroles de sa mère lui attendrirent quelque peu le cœur ; et lorsqu'il rencontra le Shaykh et qu'il entendit ses paroles, il fit contrition grâce à lui. La plupart des habitants du village firent aussi contrition. Le chef gardait le compte de ses dépenses pour savoir combien de l'argent des bracelets était dépensé pour le Shaykh et les soufis et s'il allait manquer ou rester quelque chose de cette somme. Or le jour où cette somme se termina le Shaykh demanda qu'on sellât son cheval. Malgré l'insistance du chef pour que le Shaykh restât encore deux ou trois jours, celui-ci n'accepta point et il partit.

Quelque temps après, Nizâm-al-Molk acheta ce village de Rafighân et en fit donation aux descendants du Maître Abu Ahmad qui par leur mère sont les petits-enfants de notre shaykh. Il en demeure ainsi, encore de nos jours — par la bénédiction de la parole du Shaykh.

*

HAMZA LE COUTELIER

Anecdote : C'est aussi de 'Omar Showkâni que j'ai entendu ce qui suit : Il y avait à Azdjâh un derviche qui s'appelait Hamza et qui était coutelier. Disciple du Shaykh, c'était un homme précieux, un soufi fervent. Chaque jour de prédication du Shaykh, il partait à l'aube de Azdjâh, de sorte qu'il arrivait au moment où le Shaykh sortait de l'oratoire pour monter en chaire ; et lorsque celui-ci terminait sa prédication, il retournait à Azdjâh. Il ne manquait aucune prédication du Shaykh. Il était pauvre et père d'une famille nombreuse. Un jour qu'il se rendait à Meyhana à la prédication du Shaykh, il avait sur lui une pièce de monnaie en or. Arrivé aux abords de Meyhana il se dit : « Si je porte cette pièce d'or à la prédication du Shaykh et si quelqu'un demande dans cette réunion quelque chose au Shaykh, celui-ci saura inévitablement que j'ai de l'or sur moi. » Il se dit : « Il vaut mieux que je cache cet or au pied d'un mur. » Il cacha donc la pièce et se rendit à la prédication du Shaykh. Celui-ci au milieu de son discours, se tournant vers Hamza, dit : « O Hamza,

lève-toi et va prendre la pièce d'or que tu as placée sous cette muraille-là ! Car un voleur est en train de la voler. » Hamza se leva et se rendit là où il avait caché sa pièce d'or. Il aperçut un homme qui creusait la terre au même endroit. Il prit la pièce d'or, il l'apporta et la posa devant le Shaykh. Depuis cette date, il s'attacha au Shaykh à tel point qu'il ne pouvait plus vivre séparé de lui. Il alla s'installer à Meyhana avec sa famille et ses enfants. Tant que le Shaykh fut en vie, il lui tint compagnie. Quand le Shaykh mourut, il retourna à Azdjâh. Sa tombe se trouve là ; c'est un lieu de pèlerinage saint et béni.

*

NIZAM-AL-MOLK

Anecdote : Nizâm-al-Molk — que Dieu lui soit miséricordieux — avait fondé à Ispahân un khânegâh pour les soufis ; et il avait chargé Amir Sayyed Mohammad, qui était un descendant du prophète et un homme fort savant, de l'administration de ce khânegâh. Il était de coutume que chaque année des savants religieux, des maîtres du soufisme et des pensionnés se réunissent dans ce khânegâh. Lorsque le mois de radjab arrivait, Nizâm-al-Molk appelait ce Sayyed Mohammad et lui donnait l'ordre de présenter les besoins de chacun. Il leur offrait alors à chacun selon ses besoins et ses mérites, soit une bourse, soit une donation ; de sorte que tous ayant obtenu satisfaction, rentraient chez eux et invoquaient Dieu en sa faveur.

Une année, le mois de radjab arriva, mais satisfaction ne fut donnée à personne ; et le mois de sha'bân vint aussi à son terme, vint le mois de ramadân et il n'appela personne de cette communauté qui soudain se mit à en parler. Chacun disait quelque chose : certains affirmaient que quelque ennui était arrivé à Nizâm-al-Molk : d'autres supposaient que quelqu'un lui avait dit du mal d'eux. Or, lorsque le mois de ramadân arriva à son terme, et que l'on aperçut le Croissant du mois de shawwal, Nizâm-al-Molk envoya quelqu'un chez Sayyed Mohammad, lui disant : « Dès que tu auras terminé de dîner tu conduiras chez moi dix personnes choisies parmi les savants religieux et les maîtres du soufisme. »

Sayyed Mohammad a rapporté ce qui suit : « Lorsque j'eus

terminé de dîner, je me fis accompagner de dix maîtres du soufisme et je partis chez Nizâm-al-Molk ; c'était au moment de la prière de nuit et j'étais fort préoccupé de savoir ce qui arriverait. Quand j'entrai chez Nizâm-al-Molk, je le vis assis sur son tapis de prière et devant lui une chandelle. Je le saluai. Il me témoigna beaucoup de considération ; puis il dit : « Sachez qu'au début de ma jeunesse je m'adonnais à l'acquisition des sciences ; mais cette recherche ne se réalisait pas comme je le souhaitais. Or je dis à mon père : " Il faut que tu m'envoies à Marv, pour que je suive mes études là. " Mon père y consentit et il m'envoya là-bas accompagné d'un serviteur avec un âne ; et il me dit : " Lorsque tu arriveras à Azdjâh, tu demanderas aux hommes de la caravane d'y faire une halte d'un jour et tu iras à Meyhana rendre visite au shaykh Bu Sa'id. Tu lui présenteras tes respects ; tu ouvriras tes oreilles afin de retenir tout ce qu'il dira ; tu le prieras de te secourir par ses invocations en ta faveur ! " Quand la caravane arriva à Azdjâh, je demandai aux gens de la caravane d'y faire une halte d'une journée. Ils acceptèrent ; accompagné de mon serviteur je partis pour Meyhana, où j'arrivai à l'aube. Embrassant d'un coup d'œil le pays de Meyhana j'aperçus tant de soufis avec des frocs bleus que toute la campagne me parut de couleur bleue ; ils étaient assis en groupes çà et là. J'en fus surpris, me demandant ce qui était arrivé pour qu'un si grand nombre d'hommes soit sorti de la ville et dispersé. Lorsque je les interrogeai, ils se levèrent tous et vinrent vers moi. Chacun séparément, s'approchait de moi, me saluait, et me prenait dans ses bras. Je leur demandai alors pour quelle raison ils étaient sortis. Ils me répondirent ceci : " Nous vous annonçons la bonne nouvelle, aujourd'hui, lorsque nous eûmes accompli la prière du matin, le Shaykh nous dit : ' Quiconque désire voir le jeune homme qui conquerra le monde, et qui gagnera l'autre monde, devra l'accueillir sur la route d'Azdjâh. ' Nous sommes donc sortis pour t'accueillir. "

En entendant ces mots je fus ému, j'eus les yeux remplis de larmes ; accompagné de cette foule, je me dirigeai vers le Shaykh. On me conduisit devant lui. Je lui présentai mes respects, le saluai et baisai sa main. Il me regarda et me dit : " Bravo jeune homme ! La maîtrise du monde t'est acquise, apprête-toi à

l'œuvre ; le destin est à ta recherche. Or sur le chemin que tu suis maintenant rien ne t'est destiné ; mais le temps où les étudiants en sciences religieuses réaliseront leurs vœux, grâce à toi, n'est pas loin. Prends-tu l'engagement de tenir cette communauté en estime ? — Par le respect que le Shaykh inspire envers eux, je promets de ne me considérer devant eux, que comme la poussière de leurs pas. " Le Shaykh baissa la tête pendant un moment, alors que je me tenais toujours debout respectueusement, devant lui, puis, levant la tête il me dit : " Tu es toujours là, jeune homme ? — J'ai une question à vous poser, lui dis-je. — Pose-la, fit le Shaykh. — La fin ultime de cette œuvre que révèle le Shaykh comporte-t-elle quelque signe afin que je m'y prépare ? — Il y en a dit le Shaykh ; le moment où tu seras privé de l'aide de Dieu, ce sera le dernier moment de ta vie ! " »

Or Nizâm-al-Molk, les yeux en larmes, dit : « O hommes éminents, depuis le premier du mois de radjab, moi, Hasan, je me propose sans cesse tous les jours de faire parvenir comme tous les ans les pensions et la subsistance de tous les compagnons ; mais, Dieu, qu'il soit exalté, ne m'avait pas encore accordé son assistance. Il y a trois jours que je ne me suis pas levé de ce lieu. J'ai prié Dieu qu'il m'accorde son aide pour une dernière fois, afin que je puisse accomplir mon devoir de bienfaisance envers vous tous. Je sais que c'est la fin de mes jours, comme l'a affirmé le Shaykh. » Puis, s'adressant à moi, il me dit : « Il faut que toi, Sayyed Mohammad, tu conduises toute la Communauté à la trésorerie, que tu présentes les besoins de chacun, afin que satisfaction soit donnée aux besoins de tous et qu'au ministère tu renouvelles les ordres des pensions. »

Sayyed Mohammad ajoute : « Le lendemain, après la prière de la grande fête, le sultan leva le camp ; mais Khâdjé Nizâm-al-Molk resta encore trois jours. Suivant ses ordres, je donnai satisfaction aux besoins de tous et je pris de là, des pièces d'or ; je renouvelai les bourses. Le quatrième jour, Nizâm-al-Molk partit à la suite du sultan. Arrivé à Nahâvand, il fut tué, en martyr, par les hérétiques. Que Dieu lui soit miséricordieux.

*

PRÉDESTINATION DE DEUX DISCIPLES

Anecdote : Khâdjé imâm Bu Ali Fârmadi, que Dieu sanctifie sa chère âme, a rapporté ce qui suit : Lorsque je me rendis auprès du shaykh Bul' Qâsim Gorgâni, qui m'ordonna la pratique de diverses sortes de mortifications et que je devins éduqué et purifié, il me lia, par un lien d'amitié fraternelle, à Abu Bakr Abdallâh. Ensuite, il m'envoya près du shaykh Bu Sa'id, à Meyhana. Lorsque nous arrivâmes à Meyhana, nous nous rendîmes chez le Shaykh après avoir accompli les devoirs et les pratiques pieuses de tradition. Le Shaykh ordonna à Hasan d'apporter un essuie-mains qu'il me tendit : « Enlève, avec cet essuie-mains, me dit le Shaykh, la poussière des murs. » Puis, il ordonna à Bu Bakr de mettre en ordre les chaussures des derviches. Après trois jours de séjour pendant lesquels nous nous acquittâmes de ces services, le Shaykh nous dit, au quatrième jour : « Il faut que vous alliez maintenant auprès du shaykh Bu'l Qâsim. » Nous nous rendîmes donc près de celui-ci. Quelque temps après, les deux shaykhs rendirent l'âme. Je reçus le don de l'éloquence et des disciples apparurent de toutes parts. Ma renommée fut répandue partout dans le monde. Mais le shaykh Bu Bakr Abdallâh malgré sa grandeur, ne jouissait pas de célébrité. Il ne fut même pas connu. Un jour, le shaykh Bu Bakr Abdallâh dit : « Le shaykh Bu Sa'id ordonna au shaykh Bu'Ali de nettoyer, avec un chiffon, les poussières des murs ; et ainsi il essuie la poussière des péchés du cœur des créatures de Dieu. Il nous ordonna, à nous, de mettre en ordre les chaussures des derviches ; ainsi nous demeurâmes, pour toute la vie, sur le seuil, et personne ne nous connut ni ne parla de nous. »

*

LE PRINCE MAS'UD

Anecdote : Le prince Mas'ud Bu'l Khayr était un grand souverain. Un jour, pour les dépenses qu'il avait faites pour les derviches, le Shaykh se trouva engagé dans de grandes dettes. Il envoya Hasan, auprès du prince, pour lui dire qu'il fallait libérer les derviches du souci des dettes. Lorsque Hasan arriva

devant le prince et transmit le message du Shaykh, le prince lui témoigna beaucoup d'égards et dit : « Je vais libérer de ce souci le cœur précieux du Shaykh. » Et lorsque Hasan alla, pour la deuxième fois, il dit une autre chose pour le renvoyer. Comme, depuis lors, Hasan se rendit plusieurs fois auprès du prince et comme celui-ci faisait, chaque fois, une autre promesse, sans jamais les tenir, ayant ainsi outrepassé les limites, le Shaykh écrivit le vers suivant, sur un papier, et dit à Hasan de le porter au prince :

Si tu ne remplis pas la promesse que tu nous as faite,
Tu ne pourras sauver ta vie de notre puissance, même si tu [deviens un lion.

Hasan Moaddib donna le papier à Mas'ud, qui, après l'avoir lu, se fâcha et dit à Hasan : « Qu'est-ce que cela signifie ? » Donc il renvoya Hasan sans lui avoir donné satisfaction. Celui-ci revint et conta ce qu'il avait entendu. Mas'ud avait l'habitude de garder chez lui des chiens de Ghur qui mordaient quiconque se trouvait sur leur chemin. Dans la journée, ils étaient enchaînés ; la nuit, on les relâchait pour les laisser rôder autour des tentes. Alors personne n'osait approcher de celles-ci. Cette nuit-là, Mas'ud eut la tentation d'aller rôder discrètement autour des tentes de ses courtisans et de ses serviteurs, comme c'est l'habitude des souverains, et cela dans le but de se rendre compte de ce qu'ils faisaient et de ce qu'ils disaient. Il se leva à minuit ; il se fit couvrir d'une pelisse depuis la tête en laissant apparaître ses cheveux afin que personne ne puisse le reconnaître. Tous les serviteurs et courtisans étaient endormis. Ainsi il sortit de sa tente. Il avait à peine fait quelques pas que les chiens se jetèrent sur lui et le mordirent, sans le reconnaître. Il cria. Les serviteurs en furent alertés. Ils se précipitèrent de tous côtés. Mais lorsqu'ils arrivèrent, les chiens l'avaient déjà tué et dévoré.

*

LE SEUL PRÉCEPTE DU SOUFISME

Anecdote : Le shaykh Abd-al-Samad-ibn-Mohammad-al-Soufi de Sarakhs, qui était un disciple particulièrement dévoué du

Shaykh, a rapporté ce qui suit : Je m'étais absenté, pendant quelque temps, des prédications du Shaykh et je regrettais d'avoir été privé de ces faveurs. Quand j'arrivai à Meyhana, le Shaykh prêchait. M'ayant aperçu, il se tourna vers moi et dit : « Abd-al-Samad ! Ne regrette rien, car si même tu t'absentais durant dix ans, je n'aurais répété qu'une seule parole qui pourrait être inscrite sur cet ongle. » (Il désigna le majeur de sa main droite.) Et voici cette parole : Immole ton moi, sinon rien [68]. » Quand le Shaykh eut prononcé ces mots, je poussai un cri et tombai sans connaissance.

*

LA VIANDE D'UNE GAZELLE

Anecdote : On a rapporté qu'une fois le groupe des soufis de Meyhana avait manqué de viande pour la cuisine, pendant quelques jours ; Hasan n'avait pas de moyen d'y remédier, tandis que la communauté désirait de la viande. Or, un jour, le Shaykh se leva et sortit de la ville, du côté de la porte de la route de Marv, suivi du groupe de ses disciples, il monta sur la colline (za'qal) qui se trouve aux abords du désert de Marv. Lorsqu'il monta la côte et qu'il s'y arrêta, une gazelle apparut venant du désert. Elle s'avança jusqu'à arriver devant le Shaykh. Elle se jeta à terre et se mit à se rouler par terre. Le Shaykh avait les yeux pleins de larmes. Il disait : « Il ne faut pas ! Il ne faut pas ! » Puis se tournant vers le groupe des soufis, il dit : « Savez-vous ce que dit cette gazelle ? Elle dit : " Je suis venue me sacrifier pour les compagnons afin que soit réalisé votre désir. " Et nous disons : " Il ne faut pas, car tu as des petits. " » Mais elle insista. Alors le Shaykh et ses compagnons les yeux en larmes, jetèrent des cris. Or le Shaykh envoya la gazelle chez le boucher et dit à Hasan : « Demande au boucher de l'égorger avec un couteau aiguisé afin que soit réalisé le désir des soufis. » Hasan partit suivant l'ordre du Shaykh préparer l'affaire. Ainsi grâce à la viande de cette gazelle, la communauté se détendit.

*

UN DRAGON

Anecdote : Khâdjé Bu Ali Fârmadi a rapporté ce qui suit : Une fois, en compagnie du shaykh Bu Sa'id et d'une foule nombreuse nous venions de Tus à Meyhana. Nous arrivâmes près d'une montagne. Un dragon s'avança vers nous, et nous eûmes tous peur, nous nous sauvâmes. Mais le Shaykh restait toujours sur son cheval. Lorsque le serpent arriva plus près, le Shaykh descendit de cheval et le serpent se mit à rouler sur la terre. Un moment passa ; puis le Shaykh dit : « Tu t'es donné de la peine ; retourne maintenant ! » Le dragon retourna et se dirigea vers la montagne. Le public s'approcha du Shaykh et lui demanda : « O Shaykh ! Qu'était-ce ? » Le Shaykh répondit : « Il y a quelques années, ce serpent nous tenait compagnie dans cette montagne ; aujourd'hui ayant été informé que nous passions par ici, il est venu renouveler le pacte d'amitié. — En effet, la fidélité dans l'amitié est la foi. » Puis le Shaykh ajouta : « Pour quiconque possède la douceur de caractère, tout vient vers lui avec douceur ; comme Abraham (sur lui la bénédiction et le salut de Dieu) dont la voie était le bon caractère et c'est pourquoi le feu retourna vers lui avec douceur.

*

LE SHURBA

Anecdote : Un jour le Shaykh prêchait à Meyhana ; un derviche se leva et demanda un mann de viande. Un Turc, présent à la réunion déclara : « Je le donnerai. » Lorsque le Shaykh termina sa prédication, le derviche s'avança vers lui et présenta ses respects ; le Shaykh lui dit : « O derviche ! que feras-tu avec cette viande ? » Il répondit : « J'en ferai cuire un shurbâ [un bouillon de viande]. — Pourquoi as-tu dit shurbâ, car tu as semé des troubles en toi-même [69] ? » Or le Turc lui donna la viande, qu'il porta chez lui. Dans sa maison, il trouva un étranger assis aux côtés de sa femme illicitement. Il ne put se contenir ; il sortir son poignard, tua sur-le-champ et l'homme et la femme ; il laissa la viande et il se sauva.

*

il sortit de chez le Shaykh, il dit : « J'avais appris le Sahih quinze fois ; malgré mes efforts, je n'ai pas pu me rappeler la dernière tradition. »

*

CONVERSION D'UN JEUNE HOMME A L'ISLAM

Anecdote : C'est aussi Khâdjé 'imâd al Din Mohammad qui a rapporté ce qui suit : J'entendis mon Grand-Père, Maître Abu Bakr de Nowqân dire : « Un jour, le shaykh Bu Sa'id, Khâdjé Hamuya et moi-même, nous étions assis dans l'oratoire du Shaykh, à Meyhana. Un jeune homme, qui venait de Khotan, se présenta et demanda : « Quel est le Chef de Meyhana ? » Le Shaykh désigna du doigt Khâdjé Hamuya. Le jeune homme lui dit : « Fais-moi connaître l'Islam. » Khâdjé Hamuya dit au Shaykh : « Fais-lui connaître l'Islam. » Alors je dis : « Ne le faites pas attendre ; libérez-le de ses liens. » Le Shaykh me dit : « Fais-lui connaître l'Islam. » Je lui fis connaître l'Islam. Le jeune homme se convertit à l'Islam. Or je lui demandai quelle était la raison de son geste. Il me dit ce qui suit : « Nous étions deux frères, originaires de Khotan ; nous partîmes dans le Tabarestân pour commercer. Une nuit je vis en songe une personne qui me dit : " Lève-toi, va à Meyhana et fais-toi convertir à l'Islam par le chef de Meyhana. " Je m'éveillai et j'étais préoccupé par cette pensée. Lorsque nous traversâmes le fleuve et que je me dirigeai vers ce côté-ci de la rivière, je sentis mon cœur lassé du commerce et du désir des biens de ce monde. Ainsi cette intuition divine agit sur mon esprit et je me trouvai attiré par l'Islam. Donc j'eus la conviction que ce rêve était vrai. Je dis à mon frère : " A toi de disposer de nos richesses. " Je renonçai à tout et me mis en route, jusqu'à ce que j'arrivasse devant vous et que je me convertisse à l'Islam. Puis le Shaykh se tournant vers moi, me dit : " Comme cela convient à ton rang de jurisconsulte, tu nous as censuré. Pour réparer cela, enseigne-lui le Coran, afin que sa prière soit exacte. " J'appris à ce jeune homme à lire le Coran, jusqu'au chapitre de " La Lumière ". Quand Khâdjé Hamuya rentra chez lui, il envoya tous les vêtements qu'il avait sur lui au Shaykh pour lui demander d'en dépenser la valeur en vue de la purification du jeune homme.

Le Shaykh ordonna à Hasan de vendre tous ces vêtements. On invita les derviches à un festin. On purifia le jeune homme qui, plus tard, compta au nombre des gens vertueux.

*

COMMENT VIVRE

Anecdote : Khâdjé Abd-al-Karim, serviteur particulier du Shaykh, a rapporté ce qui suit : « Un jour un derviche me demanda de mettre par écrit pour lui quelques anecdotes relatives à la vie du Shaykh. Je m'étais mis à écrire lorsque le Skaykh me fit appeler. Quand j'arrivai devant lui, il me demanda ce que je faisais. Je répondis : Un derviche m'a demandé quelques anecdotes sur la vie du Shaykh ; je les écrivais pour lui. " Le Shaykh dit : "Abd-al-Karim ! Ne fais pas le conteur d'anecdotes. Fais en sorte que ta vie devienne sujet d'anecdotes ! " »

*

LE VÊTEMENT DE PORTEFAIX

Anecdote : Il y avait à Azdjâh, un derviche nommé Hamza, le coutelier. Il était un fidèle du Shaykh. Chaque jour qu'il y avait prédication du Shaykh, il se rendait à Meyhana et, après la prédication, il retournait chez lui, à Azdjâh, excepté le jeudi où il restait à Meyhana jusqu'au lendemain, afin de pouvoir accompagner le Shaykh à la Mosquée du vendredi ; puis il s'en retournait, quand le Shaykh avait accompli la prière du vendredi. Or, Hamza était un brave homme plein d'ardeur, mais il avait les apparences d'un exalté. En ce temps-là les derviches se réunissaient dans un coin de l'oratoire du Skaykh. Un jour d'été, en pleine chaleur, Hamza fit une entrée impétueuse dans le khânegâh, en claquant très bruyamment les portes. La violence de sa conduite fut telle qu'elle troubla tous les derviches et provoqua leur colère unanime. Le Shaykh savait tout de cette situation. Il sortit de sa chambre, alors que ce n'était pas l'heure habituelle de sa sortie. Les soufis ayant vu apparaître le Shaykh s'émurent davantage et ils portèrent plainte contre Hamza, qui, dirent-ils, « nous dérange ». Le Shaykh fit appeler Hamza. Il était allé au bazar. On l'amena devant le Shaykh qui lui dit : « Hamza,

les derviches se plaignent de ce que tu les déranges ! » Il répondit : « Shaykh ! Si ces derviches ne peuvent supporter Hamza, qu'ils ne portent plus leur vêtement de portefaix, car cet habit de portefaix est fait pour porter les fardeaux. » A cette réponse, la joie s'empara du Shaykh. Il poussa un cri. Puis il dit à Hamza : « Répète. » Ce qu'il fit. Le Shaykh poussa un cri, de nouveau. Il ordonna à Hasan d'apporter du sucre qu'il répandit de ses mains bénies sur la tête de Hamza, en s'exclamant et en disant : « Que celui qui ne peut supporter le dommage des autres, ne porte plus le vêtement des portefaix ! »

*

LE SHAYKH DANS LA VILLE DE BAVARD

Anecdote : On a rapporté ce qui suit : Une fois, le shaykh Bu Sa'id, que sa chère âme soit sanctifiée, passait par la ville de Bâvard. Il y avait, dans cette ville, un chef militaire qui avait fait acte de contrition. Il se présenta devant le Shaykh et lui dit : « Ne serait-il pas possible que le Shaykh s'arrêtât quelques jours à Bâvard, afin que les habitants de cette ville trouvassent la quiétude en sa présence ? » Le Shaykh accepta et y resta trente jours. Chaque matin, ce militaire donnait un dinar à Hasan, pour les frais des repas des derviches. Hasan dépensait cet argent, alors que les hommes protestaient, demandant si cet argent était licite. Mais le Shaykh, selon son habitude, ne répondait point. Après trente jours, il prit la décision de partir. Alors que tous les derviches étaient groupés, il fit appeler le militaire ; quand celui-ci arriva, le Shaykh posa cette question : « D'où venait cet or que tu dépensais pour les repas des derviches ? » Il répondit : « J'avais reçu en héritage un collier de ma grand-mère. Ce collier comportait trente boules d'or. J'en dépensai une chaque jour pour les repas des derviches. Aujourd'hui de ces boules il ne reste plus aucune, alors que le Shaykh s'est décidé à partir. » Lorsque les hommes entendirent ces mots, leur doute se dissipa et leur foi envers le Shaykh augmenta.

*

REGARD DU SHAYKH

Anecdote : Khâdjé imâm Bu 'Asim-'Ayâti avait deux fils. Il dit à son frère Bu Nasr'Ayâzi : « Conduis-les auprès de ce Maître, c'est-à-dire le shaykh Bu Sa'id, afin que son regard tombe sur eux et qu'il invoque Dieu en leur faveur. » Ils partirent et lorsqu'ils arrivèrent auprès du Shaykh et que le Shaykh les aperçut de loin, il dit : « Le message m'est parvenu ; je l'ai compris. Que Dieu les fasse grandir en une belle croissance ! »

*

Sache que les anecdotes sur les miracles de notre shaykh, que Dieu sanctifie sa chère âme, sont trop nombreuses pour qu'elles puissent être contenues dans ce recueil. Or, comme nous nous sommes imposé la concision et la brièveté, nous les avons restreintes à ce nombre. Cependant nous avons employé le le maximum d'efforts dans la vérification des chaînes de transmission et l'authenticité de leurs auteurs ; nous avons consacré tous nos soins et tous nos efforts à cette fin. Or si nous dépassions ce nombre d'anecdotes, nous dépasserions la limite de la concision et nous risquerions de susciter l'ennui. Si quelqu'un les étudie en vue d'en tirer un profit, même un dixième du dixième de ce nombre, suffirait.

Que Dieu rende éternelle la bénédiction des enseignements de ce grand homme !

Chapitre 2

Récits dont on tirera profit
et anecdotes concernant les directeurs spirituels,
citées par notre shaykh
à titre de leçon salutaire.

*

LA HATE DANS LA BONNE ACTION

Anecdote : On a rapporté qu'un jour le shaykh Bu Sa'id se trouvait au local des ablutions et qu'en se lavant et se purifiant, il appela Hasan Moaddib et lui dit : « Viens, enlève-moi ce manteau, vends-le et achètes-en des sucreries pour les derviches. » En partant sur l'ordre du Shaykh, Hasan lui dit : « Y aurait-il un inconvénient à ce que tu achèves d'abord tes ablutions ? » Le Shaykh répondit : « Il ne faut pas attendre, car Satan pourrait me détourner de cette décision. » Par ce point subtil, le Shaykh lui montra que dès qu'une pensée inspirée par Le Miséricordieux vient à l'esprit, il faut se hâter de la mettre en exécution.

*

LES TACHES PÉNIBLES D'UN SOUFI

Anecdote : Au temps du Shaykh, il y avait un derviche qui s'astreignait aux services les plus pénibles. Un jour, il fabriquait des briques ; ses mains et ses pieds étaient couverts d'argile. Dans cet état, il quitta brusquement son travail et vint dire au Shaykh : « Shaykh ! Je ne peux pas accomplir toutes ces tâches pénibles seulement pour l'amour de Dieu ; je désire que le Shaykh me dise, de temps à autre : « C'est bien ! Bravo ! Et qu'il m'encourage par son approbation ! »

Le Shaykh fut touché de la sincérité de ce derviche. Depuis lors, chaque fois qu'il le voyait au travail, il lui adressait quelque compliment ; le derviche en était tout réjoui et réconforté.

*

QUI RÉSOUT NOS DIFFICULTÉS ?

Anecdote : Au temps où le Shaykh se trouvait à Tus, un jour qu'il était en compagnie de l'Imân Abu'l Hasan Râwaqi, une affaire importante le préoccupait. Le Shaykh et l'Imân conversaient sur un sujet lorsque l'affaire en question trouva une solution satisfaisante. Alors le Shaykh murmura : « C'est Dieu qui résout nos difficultés. » Puis il ajouta : « Louange à Dieu, Seigneur de l'Univers ! » L'Imân Abu'l Hasan dit : « Et nos difficultés ? Shaykh ! est-ce un menuisier qui les tranche ? » Le Shaykh répondit : « Non certes, mais la solution à vos difficultés, vous la faites dépendre de vous-même ; vous dites : " J'ai agi ainsi : je vais agir de telle façon ; il fallait agir de telle manière. " Quant à nous, pour résoudre nos problèmes, nous n'existons même pas. »

*

LE TOUT ET LE RIEN

Anecdote : Un jour, Khâdjé 'Imâm Mozaffar Hamdân, se trouvant à Nowqân, dit : « Me comparer au shaykh Bu Sa'id, c'est comparer une mesure pleine de millet à un seul grain de millet. Le seul grain, c'est le shaykh Bu Sa'id, et le reste c'est moi. » Un des disciples du Shaykh était présent ; en entendant ces mots il se leva très irrité, mit ses bottes, alla trouver le Shaykh et lui conta ce qu'il avait entendu de Khâdjé Imâm Mozaffar. Le Shaykh répondit : « Va dire ceci à Khâdjé Imâm Mozaffar : ce seul grain de millet, tu l'es aussi ; quant à moi, je ne suis rien. »

*

MORT D'UN JEUNE ENFANT DU SHAYKH

Anecdote : Un jeune enfant du Shaykh mourut. Le Shaykh l'aimait beaucoup. Lorsque l'enfant fut porté au cimetière, le Shaykh l'ensevelit de ses propres mains. Il sortit de la fosse tout en pleurant et en murmurant ces vers :

Le mal, il faut l'accueillir, comme si c'était du bien.
Le poison, il faut le savourer comme si c'était du miel.

Je me suis emporté comme un poulain sauvage qui ignore
[que plus il tire le lasso, plus il en souffre [1].

Après cela, un autre fils du Shaykh mourut ; il déclara : « Les habitants du Paradis m'ont demandé un souvenir ; je le leur ai envoyé, en attendant mon départ, deux petits fruits parfumés [2]. »

*

UN VILLAGE NOMMÉ « PORTE DE L'AMI »

Anecdote : Au temps où le Shaykh résidait à Nishâpur, un jour, il ordonna que l'on fît seller son cheval pour une promenade hors de la ville. Le cheval fut sellé et le Shaykh partit, accompagné d'un groupe nombreux. A peine sortis de la ville de Nishâpur, ils arrivèrent à un village. Le Shaykh demanda le nom du village. On lui répondit : « La Porte de l'Ami. » Le Shaykh descendit dans ce village et s'y arrêta toute la journée. Le lendemain, les compagnons demandèrent au Shaykh de quitter le village et d'aller de l'avant. Le Shaykh leur dit : « A un homme, il faut de longues marches pour parvenir à la Porte de l'Ami ; puisque nous y sommes, où donc aller ? » Il y demeura quarante jours ; des grâces divines apparurent, la plupart des gens de ce village firent acte de contrition et devinrent des fidèles de notre shaykh.

*

LA RENCONTRE AVEC AVICENNE

Anecdote : Un jour, le shaykh Bu Sa'id prêchait à Nishâpur, Khâdjé Bu Ali Sinâ [3] parut à la porte du khânegâh. Bien qu'ils eussent échangé des lettres, ils ne s'étaient pas encore rencontrés. Lorsque Bu Ali Sinâ entra, le Shaykh se tourna vers lui et dit : « Voici un philosophe qui arrive. » Bu Ali Sinâ entra et s'assit. Le Shaykh continua son prêche. Quand il l'eut achevé, il rentra dans sa chambre, suivi de Bu Ali Sinâ. Ils fermèrent sur eux la porte de la chambre et ils discutèrent pendant trois jours. Nul n'entra auprès d'eux sans y être autorisé et nul ne fut informé de ce qu'ils se dirent. Trois jours plus tard, Bu Ali Sinâ partit. Ses élèves lui demandèrent : « Comment as-tu trouvé le

Shaykh ? » Il répondit : « Tout ce que je sais, il le voit. » Les disciples du Shaykh lui demandèrent comment il avait trouvé Bu Ali Sinâ ; il répondit : « Tout ce que je vois, il le sait... » Ainsi Khâdjé Bu Ali Sinâ s'attacha à notre shaykh, il lui rendait souvent visite et il observait ses miracles. Un jour, il parut à la porte du logis du Shaykh. Celui-ci avait demandé de seller son cheval pour aller en pèlerinage à Andarzan (qui est à une lieue des abords de Nishâpur, dans la montagne où on situe la caverne et l'oratoire d'Abraham). Or quand Bu Ali parut, le Shaykh lui dit : « Nous avions l'intention d'aller en pèlerinage. — Nous vous accompagnerons » fit Bu Ali.

Ils partirent tous deux. Un groupe nombreux de soufis, fidèles du Shaykh et disciples de Bu Ali les accompagna. Sur leur chemin, ils trouvèrent un roseau. Le Shaykh dit : « Ramassez ce roseau ! » On le ramassa et on le lui apporta. Il le prit dans la main jusqu'au moment où ils arrivèrent à un rocher. Le Shaykh fixa le roseau sur le rocher. Bu Ali, ayant aperçu ce geste, se jeta aux pieds du Shaykh. Mais personne ne sut jamais ce qui, à ce moment, vint à l'esprit de Bu Ali pour que le Shaykh lui fît ce signe. Cependant Bu Ali s'attacha tant à notre shaykh qu'il se passait peu de jours sans qu'il ne lui rendît visite. Depuis lors, chaque fois qu'il composa un livre en philosophie, comme les Isharât et d'autres encore, il en consacra un chapitre entier à prouver les pouvoirs surnaturels des amis de Dieu et les états mystiques des soufis. Il composa, en outre, des ouvrages particuliers pour expliquer leurs grades spirituels et les moyens de progresser dans la voie mystique et la voie de la Vérité. Ces ouvrages sont bien connus.

*

UNE EXPÉRIENCE DE MORTIFICATION

Anecdote : Au temps où à Nishâpur, Khâdjé Hasan Moaddib entra dans le cercle des fidèles du Shaykh en se vouant entièrement à son service, il dépensa pour lui tous ses biens. Le Shaykh le chargea tout particulièrement de servir les derviches. Il lui prescrivit des pratiques de mortification en vue de son éducation et il le pressa d'accomplir toutes les tâches nécessaires pour progresser dans cette voie. Mais au cœur de Khâdjé Hasan restait

quelque attachement à sa dignité de chef. Un jour, le Shaykh l'appela et lui dit : « Hasan ! Il faut prendre la hotte, aller au carrefour des Kermaniens, acheter toutes les panses et toutes les fressures de moutons que tu trouveras, les mettre dans la hotte et les apporter au khânegâh sur ton dos. » Hasan mit la hotte sur son dos et s'en alla sur l'ordre du Shaykh, bien que cet ordre lui parût pénible ; mais, contraint, il alla au carrefour de Kermaniens ; il acheta toutes les panses et fressures de mouton qu'il put trouver, les mit dans la hotte dont il se chargea. Le sang et les impuretés coulaient sur ses vêtements et il se sentait confondu d'humiliation devant les gens qui l'avaient vu naguère en vêtements somptueux ; il lui était fort pénible de renoncer à sa dignité de chef ; il en est ainsi pour tout homme. Le Prophète a dit : « La dernière chose qui sortira de la tête des amis de Dieu, c'est l'amour du pouvoir. » Or, en donnant cet ordre à Khâdjé Hasan, le Shaykh cherchait à extirper de son esprit ce qui lui restait d'ambition et d'orgueil. Or Hasan, la hotte sur le dos, la porta du carrefour des Kermaniens au khânegâh du Shaykh, par la rue Adanikubân (ce qui fait la moitié de la longueur du bazar de Nishâpur). Quand il arriva au khânegâh, il se présenta devant le Shaykh qui lui dit : « Il faut porter cette hotte, telle qu'elle est, à la porte de Hira, afin d'en laver le contenu et puis le rapporter » (ce qui fait l'autre moitié de la longueur du bazar de Nishâpur). Hasan partit donc pour la porte de Hira ; il lava et nettoya le contenu de sa hotte, puis il retourna au khânegâh. Quand il y arriva, il ne lui restait plus rien de son orgueil. Libéré et joyeux, il entra. Le Shaykh lui dit : « Il faut maintenant confier tout cela au cuisinier, afin qu'il prépare, ce soir, une soupe aux tripes pour nos compagnons. » Hasan remit le contenu de la hotte et tout le nécessaire au cuisinier, qui s'en occupa. Or, le Shaykh s'était aperçu que Hasan avait supporté à grand-peine la mortification qu'il lui avait imposée. Il l'appela et lui dit : « Il faut maintenant faire tes ablutions, revêtir tes habits propres, te rendre au carrefour des Kermaniens, puis jusqu'à la porte de Hira et demander à tous les gens du bazar s'ils ont vu passer un homme chargé d'une hotte. » Hasan, suivant l'ordre du Shaykh, alla poser cette question à chaque boutique, d'un bout à l'autre du bazar ; mais nul ne lui répondit avoir vu un tel homme, ou qu'il était cet homme. Quand Hasan

arriva devant le Shaykh, celui-ci lui dit : « Hasan ! C'est toi qui te vois toi-même ! Sinon, personne ne peut te voir autrement que tu ne le veux. C'est ton moi qui se présente à toi-même, sous tel ou tel aspect. Il faut dominer ton moi — et l'occuper à méditer la Vérité, à tel point qu'il ne puisse plus craindre ni lui-même, ni les autres créatures. »

Hasan, ayant considéré cet état, se libéra complètement de son illusion d'orgueil et de supériorité. Il devint un homme libre. Le cuisinier prépara la soupe aux tripes. Le Shaykh et ses disciples s'installèrent pour souper. Le Shaykh dit : « Compagnons ! Mangez donc, car ce soir c'est la soupe de la grandeur de Hasan que vous mangez [4] ! »

*

DE LA CONSTANCE A GARDER UN SECRET

Anecdote : Un jour, quelqu'un se présenta au Shaykh et lui dit : « Shaykh ! Je suis venu pour que tu me dévoiles quelque chose des secrets de Dieu. » Le Shaykh lui dit de revenir le lendemain, ce que fit l'homme. Le Shaykh avait ordonné de capturer une souris et de la mettre dans une boîte, puis de bien fermer la boîte. Le lendemain, lorsque l'homme revint et qu'il demanda au Shaykh de tenir sa promesse, celui-ci fit apporter la boîte et dit : « Attention ! Il ne faut pas ouvrir cette boîte ! » L'homme prit la boîte et s'en retourna chez lui. Mais, impatient de savoir quel secret contenait la boîte, il l'ouvrit et la souris se sauva. L'homme revint trouver le Shaykh : « Shaykh ! je t'ai demandé des secrets divins et tu m'as donné une souris ! — Je t'avais confié, dit le Shaykh, une souris dans une boîte, tu n'as pas pu la garder. Comment garderais-tu les secrets divins, si je te les confiais ? »

*

CONSEILS A UNE MARIÉE

Anecdote : Chaque fois qu'un disciple se mariait, le Shaykh appelait la mariée et lui disait : « Tu as trois devoirs à bien remplir : d'abord tu te garderas de t'emparer de toute provision que ce maître du foyer apportera à la maison, par exemple la farine, des graines et d'autres nécessités, et de les dépenser

pour tes propres besoins comme font les femmes pour filer ou pour tisser des étoffes de lin et cela sans autorisation de leur mari, ce qui ferait disparaître du foyer la bénédiction. Deuxièmement : tu ne laisseras pas d'araignées faire leur toile dans la maison, car c'est là que Satan s'abrite et nos compagnons ne doivent pas cohabiter avec Satan. Troisièmement : tu purifieras à l'avance tout ce que tu mettras dans la casserole, que ce soit de la viande ou des légumes. Tu te souviendras de ces conseils. »

*

DE LA PATIENCE

Anecdote : Une fois, le Shaykh allait faire ses ablutions. Il envoya un derviche quérir de l'eau. Mais le derviche tardait à revenir. Ceux qui étaient présents se mirent à protester et à blâmer le derviche de tarder à revenir d'un endroit aussi proche. Lorsque le derviche arriva, le Shaykh ayant entendu leurs protestations, dit : « L'eau avec laquelle nous devions faire nos ablutions n'était pas encore sortie de la source. Ce derviche attendait qu'elle en fût sortie. Comme cette eau est enfin sortie et arrivée là, il l'a prise et nous l'a apportée, vous n'avez donc pas à le désapprouver.

*

LE SAVOIR ET LE SOUFISME

Anecdote : Khâdjé imâm Bu Bakr Sâbuni avait été condisciple de notre Shaykh à Marv. Quand le Shaykh parvint au degré de spiritualité mystique que l'on sait, Khâdjé imân Bu Bakr alla un jour lui rendre visite et lui dit : « Shaykh, nous avons été condisciples à la haute école religieuse et nous avons fait nos études ensemble. Dieu t'a fait parvenir à un haut degré de spiritualité mystique, alors que moi je suis resté seulement un savant juriste. Quelle en est la cause ? » Le Shaykh lui répondit : « Te rappelles-tu le jour où notre maître nous dictait cette tradition : « *Une preuve de la bonne foi de l'homme est son renoncement à tout ce dont il peut se passer.* Nous avons écrit tous les deux cette tradition. Qu'as-tu fait lorsque tu es rentré chez toi ? — Je l'ai apprise par cœur et je me suis mis à étudier

autre chose. — Mais moi, je n'ai pas agi ainsi. Quand je suis arrivé à la maison, je me suis défait de tout ce dont je pouvais me passer et de la pensée de le posséder. Quand à ce dont on ne peut se passer, c'est-à-dire Dieu, je me suis mis, de tout mon cœur à le méditer. " Dis-leur : ' C'est Dieu ' et puis laisse-les se divertir dans leurs discours frivoles[5]. " " je suis celui dont tu ne peux te passer ! Ne te sépare donc pas de celui dont tu ne peut te passer. " Il n'y a pas d'autre Dieu que Lui. Prends-le donc pour Protecteur[6]. »

*

DE L'ÉLÉGANCE

Anecdote : Une fois, à Sarakhs, on posa cette question à notre shaykh : « Quel est l'homme le plus élégant ? » Il répondit : « Dans votre ville, c'est Loqmân. — Shaykh ! Dans cette ville, il n'y a pas d'homme plus hideux ni plus malpropre que lui ! — Vous vous trompez, fit le Shaykh, élégant est celui qui est pur. Est pur celui qui n'est attaché à rien ; il n'est pas d'homme plus détaché ni plus pur que Loqmân ; car il n'est attaché à rien. »

*

LE VÉRITABLE HOMME

Anecdote : On dit à notre shaykh : « Telle personne marche sur l'eau. » Il répondit : « C'est bien facile, la grenouille et le hochequeue aussi vont sur l'eau. » On lui dit : « Telle personne vole dans l'air. — Le moineau et la mouche volent aussi. » On lui dit : « Telle personne se transporte en un clin d'œil d'une ville à l'autre. — Satan aussi se transporte de l'est à l'ouest, en un clin d'œil. De telles choses n'ont pas de valeur réelle. L'homme véritable est celui qui vit parmi les hommes, qui se conduit, qui se repose comme tous les autres hommes, qui fréquente les hommes et qui observe une bonne conduite envers eux, tout en ne s'écartant pas de Dieu, même un seul instant[7]. »

*

LE DÉSIR DE POSSESSION

Anecdote : Un jour à Meyhana, le muezzin appelait à la prière ; le temps s'écoulait et les derniers mots de l'Appel étaient prononcés, mais le Shaykh ne sortait toujours pas de chez lui. Le muezzin se présenta plusieurs fois à la porte de la maison du Shaykh tout en répétant les derniers mots de l'Appel. A la dernière minute, au moment où le temps de la prière allait prendre fin, le Shaykh sortit et la prière fut accomplie. Puis le Shaykh s'installa et ses compagnons l'entourèrent. Ils lui demandèrent : « Pourquoi le Shaykh sort-il aujourd'hui, si en retard ? » Il répondit : « Le désir de possession des biens du monde s'était accroché au pan de mon vêtement ; il disait : " Tout a sa part de toi, moi aussi je dois avoir ma part. " Nous insistâmes — continua le Shaykh — pour nous en délivrer ; ce fut impossible. Comme le temps de la prière touchait à sa fin, nous lui abandonnâmes Mafzal, pour qu'il nous laissât tranquille. »

Après cela, Khâdjé Mafzal et ses enfants eurent une grande part à la richesse de ce monde. Parmi les enfants du Shaykh, aucun ne posséda jamais plus que pour les dépenses quotidiennes d'une vie modeste. Excepté Mafzal et ses enfants qui tous détenaient de grandes richesses. Parmi les descendants du Shaykh, ceux à qui échurent des biens de ce monde, furent pour la plupart, sinon tous, des enfants de Khâdjé Mafzal.

*

UN PAS EN AVANT

Anecdote : Une fois, le shaykh Bu Sa'id arriva à Tus ; les habitants de cette ville lui demandèrent de prêcher. Le Shaykh accepta et l'on installa une chaire dans le khânegâh du Maître. Les gens y arrivaient et ils s'y installaient. Lorsque le Shaykh monta en chaire et que les lecteurs du Coran commencèrent à réciter les versets, le public fut si nombreux qu'il ne resta plus de place pour personne. Le bedeau se leva et, se tournant vers la foule, dit : « Que Dieu soit miséricordieux envers celui qui fera, de là où il est, un pas en avant ! » Ayant entendu ces mots, le Shaykh dit : « Que Dieu bénisse le Prophète et sa

famille ! » Puis passant la main sur son visage, il ajouta : « Tout ce que je voulais dire et tout ce qu'ont dit tous les prophètes, cet homme l'a dit en cette phrase : Que Dieu soit miséricordieux envers celui qui fera, de là où il est, un pas en avant ! » Ayant dit ces mots, il descendit de la chaire et, ce jour-là, il ne parla pas davantage.

*

DU SOUFISME

Anecdote : Le shaykh Bu Sa'id a dit : « De nombreux guides spirituels ont parlé du soufisme. Le premier d'entre eux a dit la même chose que le dernier. Les paroles ont été différentes, mais l'idée est demeurée toujours la même : " Le soufisme est l'abandon du superflu. Il n'y a rien de plus superflu que ton moi. Dès l'instant où tu es préoccupé de toi-même, tu t'éloignes de Lui. " » Le Shaykh a dit : « Les maîtres et guides mystiques ont dit : tout ce qui est pour Dieu n'est pas pour les hommes et tout ce qui est pour les hommes n'est pas pour Dieu. »

Une fois, le Shaykh psalmodiait le Coran ; vers la fin de sa vie, il psalmodiait tous les versets exprimant la miséricorde de Dieu et omettait tous les versets ayant trait au châtiment. Quelqu'un lui dit : « Shaykh ! Le Coran lu dans cet ordre n'est plus le Coran ! » Alors le Shaykh récita ces vers :

« Toi, échanson ! donne du vin et toi, musicien, joue du
[luth
Que je boive en ce jour, car c'est le jour de notre joie
J'ai là du vin, de l'argent, des belles aux joues couleur de
[tulipe
Il n'y a pas de chagrin et s'il y en a, il est destiné au
[cœur des ennemis. »

Puis le Shaykh ajouta : « Tout ce qui est miséricorde est pour nous, tout ce qui est châtiment est pour d'autres. » Alors une idée passa par l'esprit d'un derviche. Le Shaykh se tournant vers lui, dit cette phrase qu'il a souvent répétée : « et cela malgré Abu'l-Dârdâ[8] ».

Le Shaykh a dit, d'après Bu Bakr Wâsiti[9] : « L'attachement de l'homme à l'homme, c'est comme l'attachement du prisonnier au prisonnier. » Il a dit aussi : « Une fois, quelqu'un demanda à un guide spirituel de lui dire quelque chose. Il répondit : " Tout l'univers, du point le plus élevé du ciel jusqu'au point le plus bas de la terre n'est qu'un atome par rapport à la puissance de Dieu et toute science est incapable de révéler même une parcelle de l'Etre Divin. Parler de l'Etre qui dépasse tout être est impossible, car il dépasse l'expression. " »

Le Shaykh a dit : « On demanda une fois à un guide spirituel de parler. Il répondit : " Tout ce qui est autre que Dieu n'a pas de réalité, pourquoi donc en parler ? " »

Le Shaykh a dit, d'après Sahl ibn Abdallâh : « Est indigne de l'habit mystique celui qui, tout en le portant, a dans son cœur le souci du pain quotidien et qui ne reconnaît pas, au moins, que c'est Dieu qui par sa Grâce assure la subsistance des créatures. »

Notre shaykh a dit : « J'étais chez Bu'l Abbas Qassâb, dans le Tabarestân, les derviches lui rendaient visite et chacun d'eux présentait une demande, une prière. Bu'l Abbas Qassâb disait : " Mon Dieu, à chacun il faut quelque chose ; quant à moi, ce dont j'ai besoin, c'est de ne jamais avoir besoin. Chacun a un moi. Quant à moi, je souhaite de ne jamais avoir un moi ; à moi, il ne faut jamais être moi. " »

*

PAROLE EXTATIQUE

Anecdote : Un jour, le shaykh Bu Sa'id prêchait à Nishâpur. Au cours de son discours, animé d'une grande ardeur, il dit : « Il n'y a que Dieu dans mon manteau. » Il porta alors son index sous son manteau, au-dessus de sa poitrine, en sorte que son manteau fut soulevé à cet endroit par son doigt. De nombreux guides spirituels, tels que Maître Bu'l Qâsim Qoshayri, Bu Mohammad Djoveyni, Maître Ismâïl Sâbuni et d'autres encore étaient présents. Aucun ne protesta. La joie s'empara de tous, en sorte qu'ils étaient hors d'eux-mêmes. En accord avec notre shaykh, tous les shaykhs jetèrent leur manteau au milieu de l'assemblée. Lorsque le Shaykh eut achevé sa prédication et qu'il

fut descendu de la chaire, on déchira son manteau et ceux des guides spirituels. Ces derniers se mirent d'accord pour ne pas mettre en pièce la coudée d'étoffe de lin sur laquelle le Shaykh avait posé son doigt et de la préserver afin que dans l'avenir les voyageurs lui rendissent une visite pieuse. Or cette pièce d'étoffe était en possession des descendants de Khâdjé Bu'l Fath, petit-fils du Shaykh et demeura intacte jusqu'au désastre des Ghozz pendant lequel elle disparut ainsi que d'autres objets sacrés.

*

UN VERS COMPOSÉ POUR HAMZA

Anecdote : A Nishâpur, il y avait un derviche qui s'appelait Hamza-al-Torâb [Hamza — la terre]. Ce surnom lui avait été donné à cause de sa grande humilité. Un jour, il adressa une lettre à notre shaykh ; au bas de cette lettre, il avait signé : « Moi, la poussière de vos pieds ! » Le Shaykh écrivit au dos de cette lettre, le vers que voici et la lui renvoya :

Si tu es poussière, je suis poussière de ta poussière !
Dès que je suis devenu poussière de ta poussière, je me
[suis trouvé purifié.

Le shaykh al Islam, le grand-père de l'auteur de ces lignes, a dit : « Certains ont prétendu que les poèmes cités par notre shaykh ont été composé par lui-même ; mais il n'en est pas ainsi, car le Shaykh était absorbé par la présence divine à tel point qu'il ne pouvait s'occuper à écrire des poèmes. Il n'a donc fait que ces vers qu'il a écrit au dos de la lettre de Hamza. Les deux vers suivants lui sont attribués aussi, mais cela n'est pas non plus établi, les voici :

Etre aimé ! dans le désert du Khâvarân, il n'y a pas une
[épine
Qui ne veuille du mal à ma vie et à mes jours.
Mais, avec la faveur et la grâce de Ta beauté,
Je ne craindrais point de donner cent mille fois ma vie.

Quant aux autres poèmes que notre shaykh a cités, ce sont ceux qu'il avait entendus de ses maîtres et dont il se souvenait.

*

LE VÉRITABLE HOMME

Anecdote : Le Shaykh a dit ce qui suit : J'entendis Bu'l Qasim Bishr-e-Yâsin qui, un jour, me récita ces vers :

L'homme est celui qui, avec son cœur déchiré, a le sourire
[aux lèvres,
Mais un tel homme ne se trouve pas tous les jours.

*

CELUI QUI VIT EN DIEU

Anecdote : Notre shaykh a rapporté ce qui suit : Un jour, un homme entra chez le maître Bu'l Fazl-e-Hasan et lui dit : « O Shaykh, hier soir, j'ai rêvé de toi et je t'ai vu mort, étendu sur un cercueil. » Maître Bu'l Fazl dit : « C'est toi-même que tu as vu en songe. Les soufis ne meurent point. Celui qui vit en Dieu ne mourra jamais. »

*

QUE DEMANDER A DIEU

Anecdote :On a rapporté qu'un jour, un derviche faisait ses ablutions, lorsque le Shaykh approcha du bassin aux ablutions. Le derviche disait, en se lavant les mains : « Mon Dieu offre-moi Le Livre, je t'en conjure ! » Le Shaykh l'interrompit : « Qu'en feras-tu ? Et pour y lire quoi ? Il ne faut pas faire une telle prière, car tu n'as pas le pouvoir de Le supporter. — Que dois-je donc dire ? demanda le derviche. — Dis, répondit le Shaykh, O Dieu sois miséricordieux, pardonne-moi mes péchés et ne m'interroge point. »

*

BÉNÉDICTION DE LA FAMILLE DU PROPHÈTE

Anecdote : Bâbâ Hasan était le directeur de prière du Shaykh, et durant la vie de celui-ci, il avait la charge de la direction

de la prière commune de tous les soufis. Un jour, à l'aube, il accomplissait la prière du matin, quand il arriva à la formule de Qonut, il récita cette prière : « Dieu, sois béni et exalté ! Que Dieu bénisse Mohammad. » Ensuite, il se prosterna pour prononcer la prière de la prosternation. Lorsqu'il eut terminé la prière, le Shaykh lui demanda : « Pourquoi n'as-tu pas récité la formule de la bénédiction de la famille du Prophète ; pourquoi n'as-tu pas dit : " Que Dieu bénisse Mohammad et sa famille ! " »

Bâbâ Hasan répondit : « O Shaykh, les opinions des compagnons divergent sur la première formule de la profession de foi et sur la formule de la bénédiction de la famille du Prophète ; ils ne s'accordent pas pour prononcer ou pour ne pas prononcer ces formules ; et moi par prudence je me suis abstenu de les prononcer. » Le Shaykh fit : « Quant à nous, nous refusons de suivre un cortège dans lequel ne se trouve pas la famille de Mohammad. »

*

LE SHAYKH ET L'IMAM QOSHAYRI

Anecdote : Lorsque le Shaykh était à Nishâpur et que de toutes parts, des contestations s'élevaient contre lui, le Maître Imâm Qoshayri aussi se rangea parmi les opposants ; et finalement, quand il se rendit à la prédication du Shaykh, son désaveu envers notre shaykh disparut de son esprit. Cependant, de par la nature humaine, il restait encore, dans son for intérieur, un peu de désapprobation. Un jour, le Maître Imâm et un groupe accompagnaient notre shaykh dans une rue. Un chien étranger se trouvait là. Les chiens du quartier le voyant se mirent à hurler ; ils l'attaquèrent, le blessèrent et le chassèrent. Or le Shaykh arrêta son cheval et dit : « Bu Sa'id est un expatrié dans cette ville, il ne convient pas de le traiter comme un chien ! » Alors cette négation et ce désaveu disparurent complètement de l'esprit du Maître Imâm pour faire place à une sincère amitié.

*

BRIN DE PAILLE SUR LA VOIE SPIRITUELLE

Anecdote : Khâdjé Abd-al-Karim, le serviteur particulier de notre shaykh, était originaire de Nishâpur. Il a rapporté ce qui suit : « J'étais très jeune lorsque mon père me mit au service du shaykh Bu Sa'id. Après m'avoir amené auprès du Shaykh, il rentra à la maison. Je me tenais debout devant le Shaykh, attentif à ses ordres. Il remarqua sous le portique du khânegâh un brin d'herbe sèche. Il me fit signe de le lui apporter. Ce que je fis. Il me demanda : " Comment appelle-t-on cela dans votre langage ? " Je répondis : " Brin d'herbe (Khâsha). " Le Shaykh dit alors : " Sache que ce bas monde et l'autre monde sont des brins d'herbe sur la Voie spirituelle. Tu n'atteindras pas le but tant que tu ne les auras pas enlevés de ton chemin. Le Seigneur de notre monde, le Prophète a dit : ' Le premier degré de la foi, c'est de supprimer les obstacles qui se trouvent sur la voie. ' " Puis il ajouta : " Toute chose qui n'est pas pour Dieu n'as pas de réalité, et toute personne qui n'est pas pour Dieu n'est pas une personne. Là où existe ton moi, tout est enfer, là où n'existe pas ton moi, tout est paradis. ' " »

*

L'ILLUSION D'UN FIDÈLE

Anecdote : Un des fidèles du Shaykh, venant d'Irâq, lui apportait de beaux vêtements comme cadeau. En chemin, il se faisait des illusions et s'imaginait que le Shaykh serait fort heureux de recevoir ces cadeaux. Il était arrivé à une lieue de Meyhana, lorsque le Shaykh ordonna de seller son cheval qu'il monta et il se dirigea vers la campagne, en compagnie d'un groupe de ses disciples. Le derviche apercevant le Shaykh caressa encore plus son illusion. Il s'imagina que le Shaykh était sorti de la ville pour l'accueillir, à cause des vêtements qu'il lui apportait. Ainsi, le cœur plein de l'amour de ce monde, il s'avança vers le Shaykh et il se jeta à ses pieds. « Apporte-nous, lui dit le Shaykh, ces vêtements que tu nous as destinés. » Le derviche présenta les vêtements et le Shaykh donna l'ordre de les mettre en pièces et d'attacher chaque morceau à un buisson d'épines. Le derviche

voyant ce geste eut honte et se sentit écrasé d'humiliation. Par ce geste, le Shaykh lui démontra quelle valeur les biens de ce monde avaient à ses yeux, et qu'une telle illusion dans la pensée du derviche ne provenait que d'un attachement pour ce monde. Il fit savoir aussi, que la communauté des soufis ne doit s'abaisser ni à l'attachement à ce bas monde ni à prêter attention à l'éternité de l'au-delà. C'est ainsi que le monde perdit sa valeur aux yeux de ce derviche. Arrivé à Meyhana, il fut éduqué et devint l'un des hommes les plus aimés de cette communauté.

*

DE LA QUIÉTUDE

Anecdote : Un jour, un derviche arriva à Meyhana ; il se présenta devant le Shaykh en chaussures de voyage : « Shaykh, dit-il, j'ai fait de longs voyags et j'ai fatigué mes pieds. Mais je n'ai pu parvenir à la quiétude ni rencontrer un homme en paix. » Le Shaykh répondit : « Cela n'est point surprenant, car en ces voyages, tu n'as recherché que la réalisation de tes propres désirs ; si tu avais quitté ton moi un seul instant, tu serais parvenu à la quiétude et tu l'aurais assurée à autrui. La prison de l'homme, c'est le moi de l'homme. Il parvient à la quiétude dès qu'il met le pied hors de sa prison. »

*

DÉBAUCHE D'UN ALIDE

Anecdote : Il y avait à Tus un Sayyed nommé Sayyed Hamza qui était un fidèle du Shaykh. Le Shaykh lui témoignait une grande amitié ; chaque fois qu'il arrivait à Tus, le Sayyed le recevait chez lui. Une fois, le Shaykh arriva à Tus ; il demanda Sayyed Hamza. Il lui fut répondu qu'il n'était pas possible de le voir, car depuis quarante jours il vivait dans la débauche et était constamment ivre ; ayant enivré ses serviteurs et ses servantes, il les avait dévêtus et mis tous ensemble. Le Shaykh dit : « C'est étrange ! A pareille cour, on ne peut commettre péché moindre que cela. » Puis il n'ajouta rien et ne le blâma point. Lorsque le Sayyed Hamza fut informé de l'arrivée du Shaykh, il s'amenda sur-le-champ et le lendemain il alla rendre visite au Shaykh.

Celui-ci l'accueillit, comme à l'accoutumée, fit semblant de ne rien savoir et ne lui retira rien de son estime.

*

QUESTION D'ABDALLAH BAKU

Anecdote : Au temps où notre shaykh était à Nishâpur, le shaykh Bu Abdallâh Bâku résidait au khânegâh du shaykh Abu Abd-al-Rahmân Solami ; il devint maître spirituel de ce khânegâh, après la mort de Solami. De temps à autre, le shaykh Abdallâh Bâku posait des questions à notre shaykh, avec l'intention de le contredire. Cependant le Shaykh ne laissait pas ses questions sans réponses. Un jour, le shaykh Abdallâh dit à notre shaykh : « Shaykh ! Je te vois faire des choses que nous n'avons jamais vu faire par nos maîtres. Premièrement, tu places les jeunes en face des vieux ; tu mets les petits, en toute affaire, à égalité avec les grands ; et tu ne fais nulle distinction entre les uns et les autres. Deuxièmement, lors de l'audition de la musique, tu autorises les jeunes à pratiquer la danse mystique. Troisièmement, chaque fois qu'un derviche jette son manteau, tu le lui restitues en proclamant que chaque derviche mérite son manteau mystique plus que les autres. Or, nos maîtres n'ont pas agi de la sorte. » Le Shaykh dit : « Y a-t-il encore autre chose ? — Non », dit Abdallâh Bâku. Alors, le Shayk reprit : « Quant à l'histoire des petits et des grands, aucun d'entre eux n'est petit à mes yeux. Quiconque s'engage dans cette voie mérite d'être traité comme un grand, même s'il est jeune, car il se peut qu'à un jeune, en un seul jour, soit accordée la grâce qui nous fut refusée à nous, depuis soixante-dix ans. Personne ne sera considéré comme petit, du moment que notre croyance est telle. Au sujet de la danse mystique des jeunes, il faut savoir que l'âme des jeunes gens n'est pas exempte de passion et que leur passion domine leur âme et leur corps. Or, s'ils battent des mains, la passion quitte leurs mains ; s'ils agitent les pieds, la passion y diminue. Si donc de cette manière, la passion est réduite dans leurs membres, ils sauront s'abstenir des péchés capitaux. Mais si toutes leurs passions s'accumulent, ils demeureront dans le péché. Il vaut mieux que le feu de leurs passions s'éteigne par la danse mystique que par un péché capital. Quand au manteau jeté par un derviche,

il est dès lors à la disposition de la communauté tout entière. C'est donc la communauté qui décide du sort du manteau jeté. Pour se libérer de la charge que ce manteau lui impose, elle revêt de nouveau le derviche de ce manteau ; ainsi, il recouvre son manteau, mais ce n'est plus le même, puisque c'est l'habit mystique reçu de la communauté. » Ayant entendu ces paroles, le shaykh Bu Abdallâh dit : « Si nous n'avions pas renconté le shaykh Bu Sa'id, nous n'aurions pas connu un seul soufi. »

*

L'ENFER

Anecdote : C'était à cette même époque qu'un jour le shaykh Bu Abdallâh Bâku se trouvait à la réunion de prédication du Shaykh en état de distraction. Jambes croisées, il s'était donné l'aspect d'un chef. Le Shaykh l'aperçut alors qu'il adressait gaiement à quelqu'un des paroles agréables. Cette personne dit au Shaykh : « Que Dieu vous accorde le Paradis ! — Pas de paradis, fit le Shaykh, non, je ne veux pas de paradis où l'on trouve que quelques aveugles, quelques boiteux et une poignée de misérables. Il me faut, à moi l'enfer où se trouvent Djamshid, Nemrod, Pharaon, Hâmân et où se trouvent ce grand chef (il désigna du doigt Bu Abdallâh) et moi-même. » (Il se désigna alors du doigt lui-même.) Le shaykh Bu Abdallâh fut fort vexé et il eut conscience de sa conduite. Il comprit son incorrection et se repentit. Il s'approcha du Shaykh, reconnut son tort, et depuis lors, ne s'assit plus ainsi.

*

A QUI APPARTIENT LA ROYAUTÉ

Anecdote : Un jour, le Shaykh prêchait à Nishâpur et le shaykh Bu'l Qasim Qoshayri était présent à cette réunion. Ce même jour, celui-ci avait entrepris une action en justice au sujet d'un moulin situé dans le village de Hosayn Abâd. Un paysan prétendait que le moulin lui appartenait et le shaykh Bu'l Qâsim prétendait, lui aussi, être propriétaire du moulin. Or, le lecteur psalmodiait, dans cette réunion, ce verset du Coran : « *A qui appartient, en ce jour, la royauté*[10] *?* » Le Shaykh dit : « Avec *moi,*

il n'y a point de différend : mets-toi en accord avec le Maître Imâm qui prétend être le propriétaire du moulin de Hosayn Abâd. »

*

LA SÉRÉNITÉ DU SHAYKH

Anecdote : On a rapporté qu'un jour, le Shaykh, en compagnie d'une foule nombreuse, parcourait une rue de Nishâpur. Une femme, du haut de la terrasse d'une maison, jetait des cendres dont une partie tomba sur le manteau du Shaykh. Or, celui-ci ne s'en émut point. Quant à ses compagnons, ils s'indignèrent et voulurent faire mouvement contre la maîtresse de la maison. Le Shaykh les rappela au calme en disant : « Il faut être reconnaissant de ce qu'on se borne à jeter de la cendre sur celui qui mérite bien le feu infernal [11]. » Ce fut pour les compagnons un moment de quiétude ; ils ne molestèrent personne et furent très émus.

*

DANS L'ÉGLISE DE NISHAPUR

Anecdote : On a rapporté qu'un jour le Shaykh parcourait à cheval une rue de Nishâpur. Il arriva devant une église. C'était le dimanche. Les chrétiens étaient à l'église. Les soufis qui accompagnaient le Shaykh lui demandèrent d'entrer dans l'église afin que les chrétiens pussent le voir. Le Shaykh mit pied à terre et lorsqu'il entra dans l'église, tous les chrétiens vinrent au-devant de lui et lui témoignèrent grand respect en se tenant debout devant lui. Les lecteurs du Coran accompagnaient ce jour le Shaykh. Quelqu'un dit au Shaykh : « Permets-tu que les lecteurs psalmodient quelque verset ? » Le Shaykh répondit : « C'est d'accord. » Les lecteurs récitèrent un verset ; les chrétiens furent enchantés ; ils eurent les larmes aux yeux. Ensuite le Shaykh se leva et sortit. Quelqu'un dit : « Si le Shaykh avait fait le moindre signe, tous les chrétiens auraient dénoué leur ceinture [Zonnar [12].] Alors, le Shaykh répondit : « Ce n'est pas nous qui leur avons mis cette ceinture pour la dénouer maintenant. »

*

SERVICE DE DIEU

Anecdote : Un jour, le Shaykh prêchait à Nishâpur. Au milieu de son discours il dit : « Depuis la porte du khânegâh jusqu'au mihrâb des bijoux sont dispersés ; mais pourquoi ne les ramassez-vous pas ? » Les gens regardèrent ; ils s'imaginaient réellement des bijoux dispersés pour qu'ils les ramassent. N'ayant rien trouvé, ils dirent : « O Shaykh, nous ne voyons pas ici de bijoux. » Le Shaykh fit : « Service de Dieu ! Service de Dieu ! »

*

LE FILS DU SHAYKH A L'ÉCOLE

Anecdote : A l'époque où Khâdjé Bu Tâhir, le fils aîné du Shaykh était encore jeune, un jour les écoliers apportèrent à la maison la tablette à écrire de Bu Tâhir, comme c'était la coutume. Khâdjé Hasan se précipita auprès du Shaykh et lui dit : « Les écoliers ont apporté la tablette à écrire de Khâdjé Bu Tâhir. » Le Shaykh demanda : « A quel chapitre du Coran ? » Hasan répondit : « Au chapitre de " Ils ne se trouvaient point ". » Le Shaykh ordonna d'offrir des fruits aux enfants. Hasan leur offrit des fruits. Alors le Shaykh s'adressant aux enfants demanda : « Quel est l'aîné parmi vous ? » Ils désignèrent l'un d'entre eux. Le Shaykh l'appela et lui dit : « Dis à votre maître ceci : Ne renvoie jamais la table au chapitre de : " Ils ne se trouvaient point ". Quand tu veux renvoyer la tablette renvoie-la au chapitre de : " N'avons-nous pas ouvert ? " »

*

LE BLAME DU SHAYKH

Anecdote : A Nishâpur, il y avait une vieille femme qui possédait un petit logis, à côté du khânegâh de notre shaykh. Elle battait, sans cesse, un mortier vide afin de troubler l'esprit des soufis. Ceux-ci se plaignaient auprès du Shaykh qui ne répondait jamais. Un jour, la vieille femme s'absenta. Les soufis se dirent : « Allons ouvrir la lucarne du logis de la vieille afin qu'en rentrant elle en soit occupée et qu'elle nous laisse tranquilles. » Le

Shaykh ne dit rien. Les soufis allèrent ouvrir la lucarne et la vieille femme, en rentrant, la trouva ouverte, alors, elle s'écria : « O surprise ! Un homme si grand et un blâme si petit ! »

*

LE PLAISIR DU HAMMAM

Anecdote : On a rapporté qu'un jour, à Nishâpur, le Shaykh alla au hammâm. Khadjé Imâm Bu Mohammad Djoveyni[13] vint au khânegâh lui rendre visite. On lui dit que le Shaykh était au hammâm. Il y alla pour tenir compagnie à notre shaykh. Lorsqu'il y entra, le Shaykh lui demanda : « Est-ce agréable ce hammâm ? » Bu Mohammad répondit : « Oui. — Pourquoi est-il agréable ? — Il est agréable parce que le Shaykh s'y trouve. — Non, il faut une réponse meilleure que celle-ci. — C'est donc au shaykh de le dire. — Il est agréable parce que tu t'y trouves avec seulement une étoffe et un seau, et que ni l'un ni l'autre ne t'appartiennent. »

*

LE MANTEAU DE SOUFI

Anecdote : Khâdjé Bu'l Fath, le petit-fils du Shaykh, a dit : « Une fois, un groupe de gens venant d'Irâq apportèrent à notre shaykh, en cadeau, un manteau de soufi avec franges. Lorsqu'ils le posèrent devant le Shaykhn, celui-ci le revêtit tout de suite. Il y avait un chat qui rôdait sans cesse autour du Shaykh. Il s'approcha du Shaykh et urina sur le manteau. Alors, le Shaykh dit : « Nous nous étions proposé de revêtir un manteau de soufi et de nous présenter, quelques instants, comme un soufi. Voici que ce chat a pissé sur notre soufisme. Venez donc prendre ce manteau et donnez-le à Bu'l Fath, car c'est lui qui est soufi. » On enleva le manteau du dos du Shaykh et on le donna à Khâdjé Bu'l Fath. Celui-ci racontait cette histoire, sans cesse, avec quelque orgueil.

*

LE SHAYKH ET LES TURCOMANS

Anecdote : On a rapporté que le Shaykh, se rendant de Nishâpur à Meyhana, arriva à la porte de Now-Bahâr, en passant par la ville de Tus. Il chevauchait seul et ses compagnons le suivaient à quelque distance. On était au début de l'époque turcomane et dans le Khorâsân régnaient la terreur et l'insécurité[14]. Quatre ou cinq Turcomans surgirent sur le chemin de Shaykh et tentèrent de lui prendre son cheval. Le Shaykh leur dit : « Je suis monté sur ce cheval à l'aide de quatre personnes ; attendez qu'elles vienent m'aider à descendre et vous aurez le cheval. » Ils étaient en train de discuter lorsque les compagnons du Shaykh survinrent. Celui-ci, s'adressant à eux, leur dit : « Faites-moi descendre et donnez-leur ce cheval. » Les compagnons objectèrent : « Nous sommes assez nombreux pour leur résister, nous ne leur donnerions rien. — Vous ne ferez pas cela ; je leur ai promis ce cheval, il leur appartient déjà ; donnez-le-leur. » On exécuta l'ordre du Shaykh. Les Turcomans prirent le cheval et partirent. Le Shaykh, accompagné des soufis, descendit dans un village. Le lendemain, tous les Turcomans se présentèrent, amenant le cheval du Shaykh et un autre beau cheval. Ils présentèrent maintes excuses et, s'adressant au Shaykh, lui dirent : « Ces jeunes gens ont agi par ignorance, pardonnez-leur. » Le Shaykh n'accepta pas les chevaux : « Je ne reviendrai pas sur ce à quoi j'ai renoncé », dit-il. Les Turcomans, ayant entendu ces paroles, firent acte de contrition et, cette même année, partirent tous en pèlerinage à La Mecque, grâce à la bénédiction du Shaykh.

*

UNE VOISINE DU SHAYKH

Anecdote : Au temps où le Shaykh était à Nishâpur, il y avait une vieille femme qui possédait un petit logis au-dessus du khânegâh du Shaykh, de manière qu'elle pouvait toujours observer le Shaykh, et pourtant, elle allait régulièrement à la prédication du Maître Abu'l Qâsim Qoshayri. Par contre elle n'assistait jamais à la prédication du Shaykh et ne voulait point entendre ses paroles. Un jour on lui dit : « Tu observes le Shaykh tous les jours,

mais tu ne te présentes jamais à ses prédications et tu te rends à la prédication du maître imâm. Vois-tu là quelque chose que tu n'aperçois pas ici ? Que signifie donc cela ? » La vieille femme eut des larmes aux yeux : « Que puis-je faire, dit-elle, cela ne dépend pas de moi car Dieu m'a révélé le maître et Il ne m'a pas révélé le Shaykh. »

*

DE LA JOIE

Anecdote : On a rapporté qu'un jour le Shaykh prêchait à Nishâpur et que ce jour-là il tenait à la main un carré d'étoffe. Au milieu de son discours, il dit : « Ce sont trois cents dinars de Nishâpur que vaut ce carré, car Hasan a trois cents dinars de dette. » Une vieille femme dit : « Je les donnerai. » On lui dit : « Il s'agit de trois cents dinars de Nishâpur, comment pourras-tu en disposer ? » Elle répondit : « Je sais que je les possède, car lorsque le Shaykh a fait son appel, j'ai fait mes comptes. J'ai calculé ce que, de chez mon père, j'avais apporté, en dot, chez mon mari et ce que mon mari m'avait offert ; le total était de trois cents dinars. Et je les ai sacrifiés à l'appel du Shaykh. — Que cela soit béni, dit le Shaykh. » Il offrit donc le carré à la vieille femme par l'entremise de Hasan Moaddib. Et puis il dit : « O Hasan, demande-lui la prière que je dois faire pour elle. » Hasan posa la question à la vieille femme ; elle répondit : « Une prière pour la joie du cœur. » Le Shaykh dit en souriant : « Femme naïve ! Pourquoi n'as-tu pas demandé une dignité, des biens mobiliers et des propriétés abondantes ; comment as-tu pensé à la joie du cœur ? Depuis soixante-dix ans nous nous sommes recueilli à la recherche d'un moment de joie et nous n'avons même pas senti le moindre parfum de ce souffle. »

*

RESPECT DU SAVANT

Anecdote : Un jour, le shaykh Bu Sa'id tenait audience dans son khânegâh. Le chef des Alides[15] de Nishâpur vint le saluer et il s'installa à côté du Shaykh. Alors le shaykh Bu'l Abbâs Shaqqâni[16] survint et le Shaykh lui offrit une place supérieure à celle

qu'occupait le chef des Alides (Sayyed-e-Adjall). Celui-ci fut fort vexé du geste du Shaykh qui, en se tournant vers lui, déclara : « Sayyed ! Si l'on vous aime, c'est pour l'amour du Prophète ; mais si l'on aime ces hommes, c'est pour l'amour de Dieu. »

*

JOUONS LE JEU

Anecdote : On a rapporté qu'un jour le Shaykh allait par le bazar de Nishâpur, en compagnie des soufis. Il vit s'avancer un groupe de jeunes gens, vêtus chacun d'une culotte de cuir et portant un homme en triomphe. Quand ils arrivèrent devant le Shaykh, celui-ci leur demanda : « Qui est cet homme ? — Le grand maître des joueurs. » Le Shaykh lui demanda : « Comment es-tu parvenu à ce grade ? — Shaykh ! En jouant droitement et en jouant le jeu. » Le Shaykh poussa un cri et dit : « Jouons droitement, jouons le jeu et soyons grand maître[17]. »

*

ABANDONNE TON MOI

Anecdote : Khâdjé Bu'l Fath, le petit-fils du Shaykh, a rapporté ce qui suit : Lorsque Khâdjé Sangâni[18] s'attacha à notre Shaykh, il était un jeune homme fort élégant, vêtu de somptueux vêtements. Un jour, on conduisait notre Shaykh à une réception. Il avait l'habitude de marcher derrière les gens qui l'accompagnaient. Khâdjé Sangâni précédait, ce jour-là, le Shaykh et ne cessait de se regarder soi-même. Le Shaykh lui dit : « Ne marche pas devant tout le monde. » Khâdjé Sangâni marcha derrière tout le monde. Après qu'on eut fait quelques pas, le Shaykh lui dit : « Ne marche pas derrière tout le monde ! » Il marcha donc à la droite du Shaykh. Après avoir fait quelques pas, le Shaykh lui dit : « Ne marche pas à ma droite ! » Khâdjé Sangâni se mit donc à la gauche du Shaykh, qui lui dit : « Ne marche pas à ma gauche ! » Khâdjé Sangâni, vexé, dit au Shaykh : « Shaykh ! où dois-je donc aller ? » Le Shaykh dit : « Abandonne ton moi et marche tout droit ! » Puis il récita ce vers :

« Tant que tu es avec ton moi, qu'auras-tu à faire dans cette [Voie ?

C'est la Voie qui conduit à la source de l'immortalité et qui [fuit l'homme ! »

Khâdjé Sangâni se jeta aux pieds du Shaykh, se repentit et fit vœu d'aller en pèlerinage à La Mecque. Il devint un homme vertueux.

*

UN IVROGNE VOISIN DU SHAYKH

Anecdote : Khâdjé Bu'l Fath, le petit-fils du Shaykh, a rapporté ce qui suit. Le Shaykh, venant de Nishâpur, accompagné d'un groupe nombreux de soufis, était arrivé à Meyhana ; le lendemain, il prêchait en cette ville sur la banquette de son oratoire où se trouve maintenant sa tombe. Une foule nombreuse, transportée d'enthousiasme, l'écoutait lorsque éclatèrent cris et vacarme d'un groupe d'ivrognes. En effet, dans le voisinage de notre shaykh, il y avait un homme qui s'appelait Ahmad Bu Sharah. Ce soir-là, il avait réuni chez lui ses amis qui, ayant passé la nuit à la débauche, s'étaient enivrés à l'aube et faisaient grand tapage. Les soufis et le public furieux s'élancèrent en criant : « Allons renverser leur maison sur leur tête ! » Mais le Shaykh interrompant son discours, leur dit : « Dieu soit loué ! Ils sont occupés de leur vanité à tel point qu'ils ignorent votre Vérité ; mais vous, vous qui contemplez la Vérité aussi éblouissante, vous n'en êtes pas saisis au point de négliger leur futilité ! » Ayant entendu ces mots, les gens furent émus et renoncèrent à les contraindre au bien. Et Khâdjé Bu'l Fath ajoute : le lendemain, je me tenais devant le Shaykh. Ahmad Bu Sharah passa, honteux, devant lui. Il n'osait pas regarder le Shaykh qui lui dit : « Salut à toi ! Nous ne nous sommes pas combattus ; nous sommes un bon voisin pour toi. Le Prophète a fait maintes recommandations sur les droits du voisin et le bon voisinage. S'il t'arrive d'avoir des invités, tu n'as qu'à invoquer ces droits et nous t'aiderons. » Quand le Shaykh eut ainsi parlé, Ahmad se jeta à ses pieds et dit : « Shaykh, je te promets de ne jamais recommencer. Je fais acte de contrition. » Il devint un fidèle du Shaykh. Peu de temps après, le Shaykh était à l'agonie. Il faisait ses recommandations à chacun. Ahmad se leva et dit : « Shaykh ! je suis

vieux, je n'ai pas assez entendu tes conseils ; et toi, tu t'en vas. Que vais-je devenir ? — Réjouis-toi, lui dit le Shaykh, quiconque a été baigné une seule fois de la lumière divine, la moindre chose que Dieu lui accordera, c'est Sa miséricorde. »

*

RÉUNION DES CONTRAIRES

Anecdote : Khâdjé Bu'l Fath a rapporté aussi ce qui suit. Le Shaykh avait l'habitude d'aller au hammâm tous les mercredis. Le même jour le shaykh Bu Mohammad Djoveyni qui venait au khânegâh l'accompagnait au hammâm. Un mercredi qu'ils s'y trouvaient tous deux, le Shaykh dit à Bu Mohammad Djoveyni : « D'où viennent ce repos et cette détente propres au hammâm ? » Il répondit : « L'homme est épuisé et fatigué ; l'eau chaude coulant sur son corps produit repos et détente. — Il faut une raison encore meilleure que celle-ci. — L'homme devient sale pendant la semaine ; ses poils et ses cheveux repoussent ; en se rasant et en se lavant il redevient propre et plus léger et il retrouve le repos. — Il faut une raison meilleure encore ! — Quelle est-elle donc, selon toi, Shaykh ? — Il me semble, dit le Shaykh, que les deux opposés se réconcilient et qu'ils produisent par leur réunion tant de repos. » Le shaykh Bu Mohammad eut des larmes aux yeux et dit : « O Shaykh, ce qui se révèle à toi ne se révèle à personne.

*

LE SHAYKH ABU'L HASAN KHARAQANI

Anecdote : Un jour le Shaykh prêchait et l'un des fils du shaykh Abu'l Hasan Kharaqâni était présent. Au milieu de son discours, le Shaykh dit : « Ceux qui, depuis l'époque du Prophète jusqu'à nos jours, se sont affranchis de leur moi ont rencontré par la suite quelque obstacle ; nous pouvons les énumérer si vous le voulez. Or s'il est une personne qui s'est purifiée de son moi, c'est le père de cet homme. » Il désigna alors du doigt le fils du shaykh Abu'l Hasan Kharaqâni. Puis il dit : « Le shaykh Abu'l Kharaqâni, que sa chère âme soit sanctifiée, a dit quelque part : tous les théologiens de la communauté s'accordent

qu'il faut connaître Dieu par la raison ; mais lorsque Bu'l Hasan éprouva la raison, pour se diriger par elle vers Dieu, il la trouva aveugle sur cette voie ; car elle ne peut ni voir, ni connaître, ni guider tant que Dieu ne lui accorde pas le discernement. Et nous avons prêté secours à nombre de personnes que nous avons libérées de l'illusion qu'est la confiance en la raison. »

*

LE SHAYKH A MEYHANA ET A NISHAPUR

Anecdote : Mon père Nur-al-Din Monawwar, que Dieu lui soit miséricordieux, a rapporté ce qui suit : Le shaykh Bu Sa'id en se rendant en un lieu de la ville de Nishâpur arriva à la « rue de Harb [la Guerre] » ; il aperçut des magasins bien décorés et garnis de beaux fruits. En effet, cette partie de la ville était la plus belle du bazar de Nishâpur. En arrivant en cet endroit, il demanda comment on le nommait. On lui répondit : « Rue de Harb [la Guerre]. Alors notre shaykh dit : « Bravo ! Ceux dont la rue de la Guerre est ainsi, quelle sera alors leur rue de la Paix. »

C'est aussi mon père qui a rapporté qu'un jour le Shaykh, que sa chère âme soit sanctifiée, allait prêcher. Lorsqu'il alla s'installer sur la chaire et que les lecteurs commencèrent à réciter les versets du Coran, il aperçut un grand public et de nombreuses questions lui furent posées. Chacun le questionnait sur un problème différent. Or le Shaykh regardait le public et demeurait silencieux alors qu'on continuait à lui poser des questions. Enfin il rompit le silence et récita ce vers :

Si dans la ville de Khotan, je renonce à l'être aimé,
L'amitié de Bâvard, de Nasâ et de Tus me sera suffisante.

Puis il se passa les mains sur le visage, et descendit de la chaire. Ce jour-là, il ne dit plus un mot.

C'est aussi mon père qui a rapporté qu'au début de la vocation de notre shaykh, lorsque les habitants de Meyhana désapprouvaient notre shaykh, le gouverneur de Meyhana avait invité de Sarakhs un jurisconsulte dans l'intention de contredire le

Shaykh ; et ce jurisconsulte prêchait et formulait des réponses aux questions religieuses. Un jour ce jurisconsulte se rendit à la prédication du Shaykh. Quelqu'un posa cette question à notre shaykh : « Jusqu'à quelle quantité le sang de puce est-il toléré, dans le vêtement de prière ? » Notre shaykh répondit : « Le directeur de prière en ce qui concerne le sang de puce est ce maître directeur (il désigna alors le jurisconsulte). C'est à celui-ci que vous devez poser de telles questions. Quant à nous, ne nous posez que des questions sur des inspirations émanant de Lui. »

*

MESSAGES AU GOUVERNEUR DE MEYHANA

Anecdote : On a rapporté que le Shaykh envoyait Hasan Moaddib chaque vendredi, auprès de Khâdjé Hamuya, pour demander de ses nouvelles et pour lui adresser un message, un mot. Khâdjé Hamuya en était fort content et il s'en enorgueillissait. Un jour de vendredi très froid, pendant l'hiver, alors que le Shaykh était très occupé à une affaire importante, il appela Hasan, et, lui dit : « Va auprès de Khâdjé Hamuya, salue-le et dis-lui : " Aujourd'hui il fait très froid. " » Ainsi en ce jour-là, le Shaykh ne manqua pas de lui exprimer sa délicate attention et cela afin que Khâdjé Hamuya ne fût pas peiné à la pensée que le Shaykh l'avait oublié le jour où il avait fait froid.

*

PROPOS DU SHAYKH

Anecdote : Un jour, le Shaykh prêchait. Au milieu de son discours, il dit : « Il arrivera un temps où personne n'aura la patience de s'installer en permanence durant un an dans un endroit, faire une retraite de cinq jours dans un oratoire, ou rester un seul jour dans une mosquée. »

Le Shaykh a dit aussi : « Un jeune homme alla auprès d'un maître spirituel, il lui dit : " Maître ! dis-moi quelque chose. " Le maître se recueillit un moment. Puis, levant la tête, demanda au jeune homme : " Attends-tu une réponse ? — Oui ", répondit celui-ci. Le maître dit : " Tout ce qui est en dehors de Dieu (qu'il soit exalté) ne vaut pas la peine d'en parler ; et tout ce

qui se rapporte à Dieu ne peut pas être formulé par des mots ; car Dieu est trop glorieux et trop élevé pour être qualifié par un attribut ou pour être appelé par un nom. " »

*

LE SHAYKH ET LE CHEF DES ALIDES

Anecdote : Au temps où le shaykh Bu Sa'id était à Nishâpur, un soir, il fut conduit comme hôte, en compagnie de ses fidèles au khânegâh de Sanduqi. Ce khânegâh se trouvait au voisinage de la maison du chef des Alides Sayyed Hasan. Lorsque la chaleur de la danse et de la musique monta et qu'elle provoqua l'ardeur des soufis, le chef des Alides Sayyed Hasan fut dérangé dans son sommeil par les chants et danses des soufis. Il demanda à ses domestiques ce qui se passait. On lui fit savoir que le shaykh Bu Sa'id se trouvait dans le khânegâh de Sanduqi, qu'il y avait des invités et que les soufis chantaient et dansaient. Or le chef des Alides réprouvait les soufis. Il dit à ses domestiques : « Montez sur la terrasse et détruisez le khânegâh sur leur tête ! » Les domestiques du Sayyed montèrent sur la terrasse et se mirent à la démolir en jetant les briques dans la cour du khânegâh. Les compagnons furent troublés. Le shaykh leur demanda ce qui se passait. On lui fit savoir que les domestiques du chef des Alides détachaient les briques de la terrasse et les jetaient dans la cour. « Apportez-moi, dit le Shaykh, les briques qu'ils ont jetées. » On ramassa toutes les briques et on les lui apporta sur un plateau. Or les domestiques du grand Sayyed Hasan observaient cette scène du haut de la terrasse. Le Shaykh prenait les briques une à une, il les embrassait, puis il les frottait contre son visage en disant : « Tout ce qui nous vient de la Présence prophétique nous est beau et précieux et il faut l'accueillir dans l'âme et dans le cœur. N'est-il pas assez grand, ce mal causé par notre faute ? Car nous avons troublé le sommeil d'un être si aimé. Il faut aller maintenant dans le khânegâh de la rue d'Adani Kubân. » Il se leva à l'instant même, il monta sur son cheval et accompagné des soufis des deux khânegâh, il s'en alla. Durant tout le parcours, les chanteurs chantèrent. Et cette nuit-là se déroula comme une belle nuit de musique et de danse.

Lorsque les domestiques du chef des Alides rentrèrent fort

désolés et les larmes aux yeux, celui-ci crut un moment que les soufis les avaient frappés ; il leur demanda : « Qua'vez-vous donc, pourquoi pleurez-vous de la sorte ? » Ils contèrent tout ce qui s'était passé. A leurs explications, il se repentit de son geste et il demanda : « Qu'arriva-t-il enfin ? » On lui répondit : « Ils sont tous partis ! » Le chef des Alides fort désolé eut les larmes aux yeux et sa désapprobation des soufis disparut. Pendant toute la nuit, il se tourmenta. Le lendemain, il se leva de bonne heure, il donna l'ordre de seller son cheval, qu'il monta pour aller demander pardon au Shaykh ; alors que celui-ci aussi était monté à cheval de bonne heure et venait en compagnie de ses fidèles demander pardon au Sayyed. Ils se rencontrèrent au carrefour de Nishâpur. Ils se prirent l'un et l'autre dans leurs bras, en se demandant pardon l'un à l'autre. Chacun priait l'autre de retourner chez lui. Le chef des Alides dit à la fin : « Si le Shaykh veut bien accepter mes excuses, ce sera donc à lui de retourner, afin que je puisse l'accompagner. » Le Shaykh répondit : « J'obéis à l'ordre de Sayyed. » Tous les deux rentrèrent au khânegâh. Chacun des deux fit ses excuses à l'autre et toute l'assistance se sentit unie dans la sincérité. Le chef des Alides dit « Si donc le Shaykh a bien voulu accepter nos excuses, qu'il daigne se rendre ce soir chez nous. » Ce soir-là, le Shaykh se rendit chez le chef des Alides. Celui-ci avait organisé un grand festin et le groupe des soufis des deux khânegâh s'y détendit. Le chef des Alides se dévoua sincèrement envers notre shaykh, à tel point qu'il dépensa durant le séjour de celui-ci à Nishâpur trente mille dirhams pour la réalisation des idéaux du Shaykh.

*

LE MENDIANT QUI ENVIAIT LE MANTEAU DU SHAYKH

Anecdote : On a rapporté qu'une fois, au cours de la réunion de prédication du Shaykh, un homme pauvre se leva et se mit à conter une longue histoire. Le Shaykh l'interrompit en disant : « Jeune homme ! assieds-toi afin que je t'apprenne à conter. » Le jeune homme s'assit et le Shaykh reprit : « A quoi veux-tu en venir avec cette histoire ? La prochaine fois, lorsque tu veux

demander quelque chose, dis seulement : " Dire la vérité, c'est la loyauté ; mentir, c'est trahir ; or moi, j'ai besoin de telle chose. " — Ainsi ferai-je ; et, avec la permission du Shaykh, je vais répéter pour voir si j'ai bien appris. — Dis », fit le Shaykh. Le jeune homme reprit : « Dire la vérité, c'est loyauté ; mentir, c'est trahir ; or, j'ai besoin du manteau du Shaykh. — Que cela soit béni ! » répondit le Shaykh. Il se dévêtit du manteau et l'offrit à l'homme. Lorsque le Shaykh eut terminé sa prédication, ses disciples entourèrent l'homme et lui proposèrent cent dirhams pour racheter le manteau. Mais l'homme refusa jusqu'à ce que la surenchère atteignît mille dirhams. Alors, il le vendit. On rapporta le manteau au Shaykh ; mais il ne l'accepta pas, il le renvoya à l'homme, et lui laissa l'argent aussi. C'est ainsi que cet homme devint l'un des plus dévoués disciples du Shaykh.

*

UN COUTELIER DISCIPLE DU SHAYKH

Anecdote : Un jour, le Shaykh prêchait à Meyhana. Il y avait là un ouvrier qui s'appelait Hamza de Azdjâh, disciple du Shaykh et auquel celui-ci témoignait des égards particuliers. Chaque jour, Hamza partait de bonne heure de Azdjâh pour arriver à Meyhana et prendre sa place habituelle dans la réunion, juste au moment où le Shaykh quittait son appartement. Or, ce jour-là, Hamza était en retard alors que le Shaykh souhaitait le revoir. Car c'était un soufi fort humble et un compagnon plein d'ardeur. Il arriva au milieu du discours du Shaykh qui, se tournant vers lui, s'écria : « Entre ! Entre, ô Hamza :

Du reflet de ta face, tu as illuminé notre demeure !
Par ton nectar, tu as donné couleur de feu à notre visage !
Tu as sextuplé notre joie et notre bonheur.
Que ta vie soit heureuse, toi qui nous as rendu heureux ! »

Des cris de joie s'élevèrent alors et l'extase s'empara de tous.

*

DIEU DE SARAKHS

Anecdote : Un jour le Shaykh était l'objet d'un serrement de cœur [qabz]. De Meyhana, il partit pour Sarakhs, comme c'était son habitude. Quand il arriva à Dastguerd, il rencontra Loqmân qui lui demanda :« Où vas-tu Bu Sa'id ? » Le Shaykh répondit : « J'ai le cœur serré, je vais à Sarakhs. » Loqmân fit : « Quand tu arrivera à Sarakhs, tu salueras de notre part le Dieu de Sarakhs. »

*

LA MORT DE LOQMAN

Anecdote : Le shaykh Bu Sa'id a dit ce qui suit : Nous étions à Sarakhs auprès du Maître Bu'l Fazl. Quelqu'un entra brusquement et dit : « Loqmân est à l'agonie ; étant épuisé, il a demandé à être transporté au khânegâh de Burdjâ. Depuis trois jours il se trouve là. Il a cessé de parler. Aujourd'hui il m'a envoyé pour transmettre ce message, disant : " Dites au Maître Bu'l Fazl que Loqmân est sur le point de partir. Y a-t-il quelque mission ? " Maître Bu'l Fazl après avoir entendu ce message dit : " Allons-y. " Il se leva, et nous nous rendîmes dans ce khânegâh, en compagnie des fidèles du Maître. Lorsque Loqmân aperçut Maître Bu'l Fazl, il sourit. Maître Bu'l Fazl s'assit au chevet de Loqmân qui le regardait, et qui rendait une respiration fiévreuse, mais il ne soufflait mot. Quelqu'un dans l'assistance dit : " Il n'y a de divinité, que Lui, Allah ! " Loqmân fit un sourire : " O jeune homme ! dit-il, nous avons payé notre tribut, nous avons obtenu notre patente, et nous avons dévoué tout le reste à l'Unicité divine. — Mais il faut, dit cette personne, se faire rappeler ! " Loqmân répliqua : " Tu m'incites à faire du tapage à sa Cour Suprême ? " Cette réplique plut au Maître Bu'l Fazl et il fit : " C'est vrai ce que dit Loqmân. " Une heure plus tard, il cessa de respirer. Mais il continuait à regarder le Maître sans qu'aucun changement n'apparût dans son regard. Certains dirent : " Il a fini " ; d'autres affirmèrent qu'il n'avait pas encore fini ; car son regard demeurait inchangé. Le Maître Bu'l Fazl

dit : " Il a fini, mais tant que nous sommes là il ne fermera pas les yeux. " Il se leva et Loqmân ferma les yeux. »

*

LE PAIN DE DIEU

Anecdote : On a rapporté que lorsque le shaykh Bu Sa'id arriva à Qâyèn, les habitants organisèrent de nombreuses réceptions pour lui. Un jour, il se rendit à l'une de ces réceptions. Lorsqu'il arriva, on envoya quelqu'un pour chercher Khâdjé Bu Sa'id Haddâd qui était un grand homme de l'époque. Il répondit à cette invitation en ces termes : « Il y a quarante ans que je n'ai mangé que mon propre pain ; je n'ai mangé le pain de personne... » Le Shaykh fut informé de ce message et dit : « Il y a plus de cinquante ans que je n'ai mangé ni mon pain, ni le pain de personne. Je n'ai mangé que le pain de Dieu, étant convaincu que tout Lui appartient. »

*

LA MUSIQUE ET LA DANSE MYSTIQUE [sama']

Anecdote : Au temps où notre shaykh était à Qâyèn, il y avait, en cette ville, un imâm nommé Mohammad de Qâyèn. Tous les jours, celui-ci rendait visite à notre shaykh et il l'accompagnait à toutes les réceptions. Un jour, il accompagna notre shaykh à une réunion de musique et de danse mystiques. Au milieu de la danse, on entendit l'appel à la prière. L'imâm Mohammad dit : « A la prière ! A la prière ! » Le Shaykh répliqua : « Nous sommes déjà en état de prière ! » et il continua à danser. Mais l'imâm Mohammad se retira et se mit en prière ; puis il rejoignit le groupe. Lorsque les soufis eurent terminé leur séance de danse, le Shaykh dit, en désignant l'imâm Mohammad de Qâyèn : « Du point où le soleil se lève jusqu'au point où il se couche, il ne luit pas sur un homme plus généreux ni plus vertueux que celui-ci. Mais il ne comprend rien à cette inspiration mystique. »

*

LES LITANIES NOCTURNES DU SHAYKH

Anecdote : On a rapporté qu'un jour, à Nishâpur, un groupe de personnalités telles que Mohammad Djoveyni, Maître Ismaïl Sâbuni et Abu'l Qâsim Qosharyri était réuni chez le Shaykh. Chacun disait ce qu'il récitait comme litanies nocturnes. Lorsque ce fut le tour du Shaykh, ils lui demandèrent : « Shaykh ! quelles sont tes litanies de nuit ? » Le Shaykh répondit : « Chaque nuit, nous disons : Seigneur ! demain donne quelque chose de bon à manger aux soufis ! » Ils se regardèrent pendant un moment, puis dirent : « Shaykh ! que signifie cette prière ? » Le Shaykh répondit : « Le Prophète, l'Elu a dit : Dieu aide son adorateur aussi longtemps que celui-ci aide son frère croyant. » Et tous avouèrent que la prière du Shaykh était la plus parfaite.

Le point subtil de cette anecdote est que le Shaykh leur fit observer que les litanies qu'ils récitaient et la prière qu'ils accomplissaient avaient pour seul but la récompense qu'ils en attendent pour la vie future — et le degré qu'ils en recherchaient — ce qui est toujours la recherche d'un avantage pour soi-même. Donc, s'ils implorent la grâce de Dieu, ce n'est que pour eux-mêmes. Mais le principe de la prière est d'implorer la grâce de Dieu pour les autres. Voici une des invocations d'un grand maître mystique : « Seigneur, au jour dernier, fais que les organes de mon corps remplissent à eux seuls toute l'étendue de l'Enfer, de sorte qu'il n'y ait plus de place pour personne ; fais appliquer sur moi tous les châtiments que tu as destiné à toutes tes créatures, afin que je me venge contre mon moi ; que je voie mon âme châtiée comme elle le mérite et que tes créatures soient sauvegardées de tes châtiments. »

*

UN RÉCIT DE DJOVEYNI

Imâm al Haramayn Abu'l Ma'âli Djoveyni a rapporté ce qui suit : Un jour, mon père le shaykh Bu Mohammad Djoveyni me dit : « Prépare-toi pour aller voir Bu Sa'id Bu'l Khayr et tâche de retenir tout ce qu'il dira afin de me le répéter. » J'allai auprès du Shaykh que je saluai. Il me demanda comment j'allais et ce que je lisais. Je répondis : « J'étudie *Les Théories de la discor-*

dance. — Il ne faut pas de discordance, dit le Shaykh, pas de discordance. » Je rentrai ; je rejoignis mon père et lui répétai ce que le Shaykh m'avait dit. Mon père fit : « Désormais n'étudie plus la théorie de la discordance ; n'étudie que la jurisprudence et la science religieuse. » Et je suivis ce conseil jusqu'à ce que, grâce à leur attention, je parvinsse à un haut degré dans la science.

*

LE SHAYKH A HÉRAT

Anecdote : On a rapporté qu'une fois le Shaykh allait vers la ville de Hérât, et de nombreux chanteurs l'accompagnaient en ce voyage. Il arriva au village Rîkâ (c'est un village à deux lieues de la ville de Hérât) ; il y avait dans ce village un homme qui s'appelait Bu'l Abbâs Rikâyi. Celui-ci avait un frère qui était un homme de valeur et bienfaiteur. Ces deux frères possédaient un château où ils vivaient constamment ensemble, comme c'est la coutume des gens de Hérât. Et c'est dans ce château qu'ils donnaient audience et qu'ils offraient l'hospitalité chaque fois qu'un derviche y arrivait. Or ils s'opposaient à la musique et à la danse mystiques. Quand le Shaykh arriva, ils le reçurent donc dans ce château. Après un dîner à la fortune du pot, le Shaykh dit : « Veuillez réciter une poésie. » Bu'l Abbâs fit : « Nous n'avons pas cette coutume. » Le Shaykh s'adressa au chanteur : « Récite quelque chose. » Le chanteur récita une poésie qui transporta le Shaykh ; il se leva et se mit à danser ; et toute l'assistance le suivit excepté le shaykh Abu'l Abbâs qui manifestait une certaine réprobation. Notre shaykh le prit par la main et le tira vers lui afin qu'il consentît à danser. Mais Abu'l Abbâs demeurait réticent. « Regarde ! » lui dit alors notre shaykh. Il regarda vers la campagne. Il vit toutes les montagnes, tous les arbres danser en conformité avec le Shaykh, et tous les édifices. Bu'l Abbâs, inconsciemment, se mit à danser et en prenant son frère par la main lui dit : « Viens donc, puisque nous ne pouvons pas nous mesurer avec cet homme ! » Les deux frères se mirent à danser et, depuis lors, loin de s'en abstenir, ils s'attachèrent à la musique et à la danse mystiques.

Le Shaykh demeura ce jour-là dans ce village. Le lendemain, il partit pour la ville de Hérât. Lorsqu'il arriva à la porte de cette ville, il dit : « L'Islam est entré dans cette ville, mais l'impiété n'en n'est pas sortie. » Entré dans la ville, il alla au khânegâh où se trouvait Khâlu. Celui-ci s'avança depuis le khânegâh pour accueillir notre shaykh. Ainsi, ils se virent mais le Shaykh ne lui parla pas et s'en retourna. Il alla vers la maison du Cadi de Hérât où il entra sans y être conduit. Le Cadi en fut informé ; il sortit de sa chambre pieds nus, vint s'agenouiller devant le Shaykh et lui dit : « Shaykh, dis-moi au moins un mot ! » Le Shaykh dit : « L'attachement à ce bas monde est le chef de tous les péchés. » Puis il se tut, et il se leva. Le Cadi supplia le Shaykh pour le retenir encore une heure ; mais celui-ci n'accepta point. Alors qu'il repartait, un habitant de Hérât l'accompagna en prenant par la main la courroie de la selle de son cheval ; il lui posa cette question : « Shaykh ! Que penses-tu de ce verset : " Le Miséricordieux, siégeant majestueusement sur le trône. " » Le Shaykh répondit : « Nous avons à Meyhana de vieilles femmes qui se souviennent que Dieu existait depuis toujours alors qu'il n'y avait point de trône. »

Au moment où le Shaykh allait sortir de la ville, il arriva à un endroit où se trouve la fosse des égouts, comme c'est la coutume de la creuser en cette ville. On nommait cette fosse : Lieux d'Aisance de Ya'qub. Un homme debout au bord de la fosse criait : « Gowhar ! [Perle]. Viens donc ! » Alors, on vit apparaître à la porte d'une maison une vieille femme, laide, crasseuse, au visage grêlé, aux vilaines grosses dents et d'une mauvaise réputation. Le Shaykh et ses compagnons ayant vu cette femme, celui-ci dit : « Une telle mer ne peut mériter meilleure perle ! » Puis le Shaykh se dirigea vers une porte de la ville qu'on nomme : la porte « darsarah ». Quand il arriva à cette porte, un homme lui adressa un mot qui le blessa. Le Shaykh prononça alors une phrase qui signifiait que jamais cette porte ne serait prospère. Depuis ce temps-là, cette porte ne connut pas la prospérité que connurent les autres portes de la ville de Hérât. Or le Shaykh sortit de la ville. Nombre de gens étaient sortis pour assister au départ du Shaykh et pour lui faire leurs adieux. Celui-ci se tournant vers ces gens, dit : « O gens de Hérât ! Je souhaite vous trouver dans la grâce, mais j'ai bien peur du jour où le mal pourrait s'abattre

sur vous. » Puis, il ne dit plus un mot ; il partit, sans vouloir rester même une heure dans la ville de Hérât.

*

UN RÉCIT DE ABDALLAH ANSARI

Anecdote : De nombreux descendants de Khâdjé Abdallâh Ansâri ont rapporté que celui-ci a dit ce qui suit. Dans ma première jeunesse, lorsque j'étais à la recherche de cette inspiration divine, je souhaitais que les portes de cette vocation s'ouvrissent devant moi. J'entrepris de nombreuses pratiques de mortification et je rendis visite aux guides de la Voie mystique et aux hommes de la Foi en leur demandant de m'aider par leur prière. Mais je tenais un langage mêlé d'injures que je proférais inconsciemment et que je réprouvais et détestais dans mon for intérieur. Plus je m'efforçais de me défaire de cette habitude d'injurier, moins elle disparaissait de mon langage ; et cela jusqu'au jour où j'allai à Nishâpur à l'époque où le shaykh Bu Sa'id s'y trouvait. J'allai lui rendre visite avec l'idée de lui demander son assistance à cette fin. Il était assis, pendant que, devant lui, un disciple tournait des navets cuits, dans du sucre en poudre, et les tendait au Shaykh qui les mangeait. J'entrai, alors que le Shaykh avait à la main la moitié d'un morceau de navet qu'il mit dans ma bouche et dont il avait lui-même mangé l'autre moitié ; depuis lors aucune injure ne sortit plus de ma bouche et je ne prononçai plus aucun propos inconvenant ; le don de la parole me fut prodigué et tout ce qui me coule aujourd'hui sur la langue provient de cette moitié de navet que le Shaykh mit dans ma bouche de sa main bénie.

*

LES DETTES DU SHAYKH

Anecdote : On a rapporté qu'une fois le shaykh Bu Sa'id s'était endetté de cinq cents dinars de Nishâpur à cause des dépenses qu'il avait faites pour les soufis. Un jour, il dit à Hasan Moaddib : « Que l'on selle le cheval pour aller rendre visite à Abu'l Fazl Forâti, le seul homme qui soit en mesure de payer ces dettes. » Ainsi le Shaykh se mit en route accompagné d'un

groupe de soufis. Un derviche partit de l'avant pour informer Abu'l Fazl Forâti que le Shaykh arrivait avec l'intention d'obtenir un emprunt et de ce que le Shaykh en avait dit à Meyhana. Abul' Fazl sortit pour recevoir notre shaykh en lui réservant un accueil grandiose. Il le reçut donc dans un bel endroit, où il organisa pendant trois jours de grands festins. Pendant ces trois jours, il ne manqua point de rendre service à notre shaykh. Le quatrième jour, avant même que le Shaykh ne soufflât mot ou qu'il n'y fît la moindre allusion, il donna de lui-même cinq cents dinars d'or de Nishâpur à Hasan et lui dit : « C'est pour les dettes du Shaykh. » Puis il compta encore cent dinars d'or de Nishâpur et les lui donna en disant : « C'est pour les frais de voyage. » Ensuite il donna encore cent dinars et il dit : « C'est pour les cadeaux de voyage. » Or Hasan Moaddib informa le Shaykh de ce qui s'était passé. Alors le Shaykh s'adressa à Abu'l Fazl et lui dit : « Quelle prière veux-tu que je fasse pour toi ? » il répondit : « Que le Shaykh fasse pour moi la prière qu'il voudra. — Je prie, dit le Shaykh, pour que Dieu te reprenne tes biens de ce monde. — Non ! Pas cette prière, car s'il n'y avait pas mes biens, les pas bénis du Shaykh ne seraient pas arrivés jusqu'ici, et son esprit ne serait pas libéré de ces soucis. » Alors le Shaykh fit cette prière : « Dieu ! Ne l'abandonne pas à ce monde ; fais que les biens de ce monde lui soient comme provisions de son voyage pour l'au-delà et non comme obstacle à sa félicité ! » La grâce de la prière du Shaykh l'atteignit, ainsi que ses descendants ; il devint l'un des hommes les plus aimés de son temps, et ses descendants parvinrent à des degrés très élevés, aussi bien en ce monde, que pour la félicité dans l'autre monde. Ils furent parmi les hommes les plus célèbres du Khorâsân.

*

LE CHANTEUR IVROGNE

Anecdote : Au temps où le Shaykh Bu Sa'id était à Nishâpur, il dit, un jour, à Hasan : « Va chercher un chanteur ! » Hasan sortit et chercha partout, mais il ne trouva personne. Il était à bout de force lorsqu'on lui indiqua un jeune homme dans une taverne. Hasan alla le chercher, mais le trouva ivre. Il revint auprès du Shaykh et lui dit : « J'ai cherché dans toute

la ville et je n'ai pu trouver qu'un jeune homme ivre. » Le Shaykh dit : « Il faut l'amener. » Hasan conduisit le jeune homme chez le Shaykh, mais le jeune homme était inconscient. Le Shaykh s'adressa à lui : « Jeune homme chante donc quelque chose. » Le jeune homme balbutia un vers, comme font les hommes ivres ; puis il s'endormit. Le Shaykh dit : « Laissez-le bien dormir. » Or, il dormit pendant un long moment. Lorsqu'il s'éveilla, il s'écria : « Où suis-je donc ? » Hasan s'approcha de lui et lui conta tout ce qui s'était passé ; il lui dit : « Le Shaykh t'avait demandé pour que tu lui chantes quelques poèmes. » Alors, le jeune homme se jeta aux pieds du Shaykh et dit : « Je fais acte de contrition. » Le Shaykh posa sa main sur la tête du jeune homme. Puis, il l'envoya au hammâm. Le jeune homme demanda au coiffeur de lui couper les cheveux. Le coiffeur lui coupa les cheveux. Le Shaykh lui envoya ses propres vêtements pour qu'on l'en vêtit. Le jeune homme entra au khânegâh et depuis lors, il y demeura pendant trente ans, au service des soufis, grâce au regard du Shaykh.

*

LA MUSICIENNE

Anecdote : Au temps où notre shaykh était à Nishâpur, il dit un jour : « Sellez mon cheval ! » On le sella. Le Shaykh le monta et le public l'accompagna. Au milieu du bazar, une musicienne ivre, le visage découvert et fardé, s'avança vers le Shaykh. Le public l'interpella et lui dit : « Ecarte-toi ! » Mais le Shaykh dit : « Laissez-la ! » Lorsque la femme s'approcha du Shaykh, il lui récita :

Tu viens dans le bazar parée et tout ivre :
O mon amie ! ne crains-tu pas d'être emmenée captive ?

La femme fut très émue, elle pleura beaucoup et se réfugia dans une mosquée du voisinage. Elle appela l'un des disciples du Shaykh. Le Shaykh dit à ce disciple : « Va voir ce qu'il en est. » La femme se dépouilla de toutes ses parures qu'elle mit dans une étoffe et qu'elle donna au soufi en lui disant : « Donne cela au Shaykh, dis-lui que je fais contrition et qu'il veuille

m'accorder sa faveur. » Le soufi prit les parures et transmit le message de la femme. Le Shaykh dit : « Que cela soit béni ! » Puis il ordonna de dépenser tout ce que la femme avait donné pour acheter du pain blanc, des parfums à brûler et du halvâ. Alors le Shaykh se dirigea vers la campagne et une foule nombreuse le suivit. Les porteurs apportèrent les mets et les posèrent devant un public vulgaire auquel le Shaykh dit : « Mangez donc ! » Mais il n'autorisa pas les soufis à participer à ce repas. Debout, dans un coin, en compagnie de ses disciples, le Shaykh regardait le vulgaire manger. Les parfums brûlaient, le Shaykh emporté par un état de joie criait : « Le vent et la fumée emportent ce qu'apporte le souffle ! » Lorsque les gens eurent achevé leur repas, le Shaykh retourna en ville. Quant à la musicienne, elle persista dans sa contrition, grâce au regard béni de notre shaykh.

*

LE PRINCE IBRAHIM YENAL

Anecdote : Au temps où notre shaykh était à Nishâpur, il prêchait, un jour, dans le khânegâh du Maître imâm Qoshayri. Lors de son retour à la rue d'Adanikubân, il rencontra Ibrâhim Yenâl qui était le frère du sultan Toghril. S'avançant vers le Shaykh, il s'inclina devant lui. Le Shaykh lui dit : « Baisse davantage la tête. » Puis, il ajouta : « Plus encore. » Ce que fit le prince, et il baissa la tête à tel point qu'elle toucha le sol. Alors, le Shaykh dit : « C'est fini, maintenant, monte sur ton cheval ! » Il monta sur son cheval et s'en alla. Le Shaykh retourna au khânegâh. Un soufi se dit, tout bas : « Que signifie cette conduite du Shaykh envers le frère du sultan Toghril ? » Le Shaykh, se tournant aussitôt vers le soufi, lui dit : « Soufi, tu ne sais pas que quiconque nous salue ne le fait que pour lui. Notre corps est le sanctuaire du rapprochement vers Sa Présence ; c'est Lui qui est le but, nous, nous n'existons point. Plus un geste de vénération est proche de l'humilité, mieux il vaut. Ainsi, nous avons ordonné à Ibrâhim Yenâl de s'abaisser devant Dieu et non pas devant nous-même. » Il ajouta : « Si la Ka'ba est désignée comme le point vers lequel doivent s'orienter tous les musulmans, c'est pour que les croyants se prosternent

devant Dieu ; mais la Ka'ba n'a point de réalité. » Le soufi se jeta aux pieds du Shaykh. Il comprit que tout ce que font les maîtres spirituels est loin de la portée de la compréhension de toute autre personne et que l'on ne peut faire objection ni à haute voix, ni tout bas, étant donné que tout ce qu'ils accomplissent ne peut être que juste.

*

MESSAGE DU MAÎTRE QOSHAYRI

Anecdote : A l'époque où notre shaykh alla à Nishâpur, pendant un an, le shaykh Abu'l Qâsim Qoshayri ne rencontra point notre shaykh. En effet, il le désavouait. On lui rapportait tout ce qui arrivait à notre Shaykh et, de même, on rapportait à notre shaykh tout ce qu'il faisait. Chaque fois que le Maître imâm Qoshayri, désapprouvant notre shaykh, prononçait un mot contre lui, on le lui rapportait. Mais le Shaykh ne disait rien. Un jour, de la bouche du maître imâm sortirent ces mots : « Tout ce que l'on peut dire de Bu Sa'id c'est qu'il aime Dieu, quant à nous, c'est Dieu qui nous aime. La différence entre lui et nous, en cette voie, c'est que nous sommes à la grandeur d'un éléphant alors que, par comparaison, le shaykh Bu Sa'id n'est qu'un moustique. » On rapporta cette parole au shaykh Bu Sa'id qui dit au rapporteur : « Va chez le maître et dis-lui : " Ce moustique, tu l'es aussi. Quant à nous, nous ne sommes rien, nous n'existons point. " » Le soufi alla chez Qoshayri et lui rapporta cette parole. Le maître imâm se décida à ne plus médire du Shaykh, et, il n'en dit plus rien. Cela dura jusqu'au jour où il assista à la réunion de prédication du Shaykh. Alors sa désapprobation se transforma en accord et en amitié, dont nous avons écrit l'histoire[19].

*

UN THÉOLOGIEN AU MOMENT DE SA MORT

Anecdote : A cette même époque où le Shaykh était à Nishâpur, un des chefs religieux était tombé malade. Le Shaykh lui rendit visite. Il s'assit auprès de lui et s'enquit de sa santé. Plusieurs intendants de cet imâm arrivèrent. L'un disait : « Pour

telle propriété, il faut telle semence » ; un autre disait : « Dans telle autre propriété, il faut procéder à telle construction. » Chacun disait quelque chose de ce genre et l'imâm donnait à chacun une réponse. Il était complètement absorbé dans ces affaires. Lorsqu'il revint à lui, il présenta ses excuses à notre shaykh, qui lui dit : « L'imâm mérite une mort meilleure que celle-ci. » L'imâm prit conscience de son tort et s'aperçut que le Shaykh avait raison, il implora la miséricorde divine.

*

LES IVROGNES DANS LE CIMETIÈRE[20]

Anecdote : En ce même temps où notre shaykh était à Nishâpur, il allait, un jour, au cimetière de Hira. Lorsqu'il arriva sur la tombe des guides mystiques, il observa un groupe d'hommes qui buvaient du vin et qui faisaient de la musique. Les soufis mécontents voulurent les censurer et les châtier. Mais le Shaykh les en empêcha. Lorsqu'il arriva près d'eux, il leur dit : « Que Dieu vous rende aussi heureux dans l'autre monde que vous l'êtes en ce bas monde. » Les hommes, ayant entendu ces paroles, se levèrent et se jetèrent aux pieds du Shaykh. Ils renversèrent les pots de vin, se repentirent et, grâce à un regard du Shaykh, ils devinrent d'honnêtes gens.

*

LE SHAYKH DANS LA VILLE DE MARV

Anecdote : Le shaykh Abu Sa'id allait à Marv-al-Rud. Lorsqu'il arriva dans la ville de Baghshur il la trouva fort désagréable, mais peuplée d'hommes bons et vertueux dont la plupart comptaient parmi les chefs religieux et les hommes pieux. On dit que trois cents jurisconsultes et chefs religieux ont vécu dans la ville de Baghshur et que le commun des hommes y était composé d'hommes justes et vertueux. Or, lorsque notre shaykh arriva là, il dit : « Cette ville est un enfer pour ces gens de paradis. » De là il partit pour Marv-al-Rud et lorsque dans cette ville le jurisconsulte Cadi Hosayn le rencontra, il lui témoigna sa fidélité. Le Shaykh y resta plusieurs jours. Or à l'occasion de la cérémonie de la circoncision de son fils, un derviche invita

le Shaykh et ses compagnons à une réception. Celui-ci, suivi des soufis, s'y rendit. Après le repas, ils s'adonnèrent à la musique et à la danse mystiques. Le Shaykh fut envahi du moment de joie et dans ce même état il remonta à cheval et accompagné des soufis, il reprit le chemin du khânegâh. En cours de route, les musiciens jouaient et chantaient même en traversant la ville. Or les gens, réprouvant cette conduite, portèrent plainte auprès du Cadi Hosayn et lui firent état de ce qui s'était passé ; le Cadi Hosayn écrivit une lettre à notre shaykh, lui disant que les gens protestaient et condamnaient sa conduite. Le Shaykh écrivit au dos de la lettre du Cadi les vers suivants :

Pour cette beauté, la mauvaise humeur est une amulette,
Sans laquelle les hommes l'auraient dévorée avec leurs re-
[gards avides.

Lorsque le Cadi lut ces vers, il fut ému et la désapprobation disparut du cœur des gens.

*

RENCONTRE AVEC BU ALI SIYAH

Anecdote : On a rapporté ce qui suit : Lorsque le Shaykh arriva dans la ville de Marv et que l'incident dont nous avons parlé plus haut se produisit entre lui, Maître Bu Ali Siyâh et Khâjdé Ali Khabbâz, il décida de quitter immédiatement cette ville pour s'en aller à la campagne. Khâdjé Bu Ali Khabbâz demeurant à la dévotion du Shaykh, l'accompagnait à pied. Lorsque le Shaykh arriva devant la maison de Khâdjé Khabbâz, celui-ci prit les rênes du cheval du Shaykh et lui dit : « Il faut que le Shaykh entre dans ma maison et qu'il m'honore de sa présence ! » Le Shaykh suivi de ses compagnons entra dans la maison du Khâdjé. Dans cette maison, il y avait une grande colonne sur laquelle reposaient plusieurs poutres, de sorte qu'elle supportait la majeure partie du poids du bâtiment. Lorsque le Shaykh remarqua cette colonne, il dit : « C'est en te tenant toute droite que tu peux supporter ce que tu supportes ! » Lorsque le Shaykh eut parlé ainsi, Khâdjé Bu Ali Khabbâz dit : « Oui, c'est vrai, Shaykh ! Cette colonne m'a coûté bien cher ! C'est à l'aide de plusieurs

chariots et au prix de pénibles efforts que j'ai pu la faire transporter. Dans toute la ville, il n'y a point de colonne plus grande qu'elle ! — Dieu soit loué ! Où sommes-nous ? Où est cet homme ? » dit le Shaykh et il quitta ce lieu immédiatement, malgré les instances de Khâdjé Bu Ali Khabbâz. Il partit de là pour le khânegâh d'Abdallah Mobârak. Il ne s'arrêta pas à Marv et il retourna à Meyhana[21].

*

RENVOI D'UN DIRECTEUR

Anecdote : Khâdjé Abu'l Fath, petit-fils du Shaykh, a rapporté ce qui suit : Au temps où le Shaykh, que sa chère âme soit sanctifiée, était à Nishâpur, un jour on avait cousu pour lui des sous-vêtements tout neufs que l'on avait lavés et étalés sur des cordes pour les faire sécher. Or le caleçon du Shaykh disparut. Chacun se demandait qui avait pu oser une telle insolence. Le Shaykh assis sous le portique du khânegâh ne disait rien. Il y avait à ses côtés un directeur mystique auquel le Shaykh témoignait une grande affection. Les soufis proposèrent ceci : « Cherchons dans toutes les chambres et fouillons tous les compagnons pour voir qui le porte. » On commença par le directeur mystique qui était assis aux côtés du Shaykh. En portant la main à ses vêtements de dessous, on vit qu'il avait revêtu le caleçon du Shaykh qui, voyant cela, dit : « Qu'on mette sa place dans la rue ! » On installa le directeur mystique à la porte du khânegâh ; il partit de là et personne ne le revit plus.

*

RÉCIT DU SHAYKH

Le shaykh Bu Sa'id a dit ce qui suit : En allant une fois jusqu'aux confins du Kuhestân, nous arrivâmes à un village que l'on nomme Toroq. Nous descendîmes dans ce village et demandâmes si autrefois un guide en soufisme y avait vécu. On nous répondit : « Oui, il y avait une fois un homme qui s'appelait Dâdâ. » Nous allâmes en pèlerinage sur la tombe de ce guide spirituel. Nous y trouvâmes une parfaite quiétude. Or une foule sortit du village. Nous lui demandâmes si quelqu'un avait connu

Dâdâ. On nous répondit : « Il y a un homme très âgé qui l'a vu. » Nous envoyâmes quelqu'un le chercher. C'était un vieillard majestueux. Nous lui demandâmes s'il avait rencontré Dâdâ. Il répondit : « J'étais tout jeune lorsque je le vis. — Qu'as-tu entendu de lui ? » lui demandâmes-nous. Il répondit : « Je n'étais pas en mesure de comprendre ses discours, mais je m'en rappelle un. » Nous lui demandâmes de le rapporter. Il dit : « Un jour un derviche, au manteau rapiécé, entra chez lui, et après l'avoir salué, lui dit : " Maître ! Je vais enlever mes chaussures pour trouver un peu de quiétude près de toi, par toi ; car j'ai parcouru le monde entier à la recherche de cette quiétude que je n'ai trouvée nulle part ; je n'ai connu non plus aucun homme quiet ni aucun homme éprouvé. " Dâdâ lui répondit : " Homme inconscient ! Pourquoi n'as-tu pas renoncé complètement à ton moi afin de trouver toi-même la quiétude et de permettre aux autres de la trouver grâce à toi ? " » Alors nous déclarâmes : « Ce maître a prodigué un conseil parfait ; ainsi nous avons trouvé ce que nous cherchions. Tu t'es donné du mal, retourne chez toi. » Puis le Shaykh s'adressant à l'un de ses compagnons dit : « Il n'est de mal que ton moi, si tu le tues, tu es sauvé ; sinon c'est lui qui te tuera et si tu l'abats tu es sauvé ; sinon c'est lui qui t'abattra ; si tu le domines tu es sauvé, sinon c'est lui qui te dominera. » Puis le Shaykh dit : « L'homme atteint un autre homme en voyageant vers lui. Mais la créature n'atteint le Créateur que par la soumission à Lui. La soumission à Lui ne se fait que par l'immolation du moi et du désir. Ils (les croyants) tueront et seront tués ; la promesse de Dieu est vraie, promesse faite dans le Pentateuque, dans l'Evangile, dans le Coran. Qui donc est plus fidèle à son pacte que Dieu ? Réjouissez-vous du pacte que vous avez contracté avec Lui ; c'est un bonheur immense. »

*

PAR QUEL NOM INVOQUER DIEU

Anecdote : Le Shaykh a dit ce qui suit. Un jour un homme athée passa devant le cercle des disciples d'Abu'l Hosayn Nuri [22]. Celui-ci parlait de Dieu, que dans le langage des soufis, on invoque par ce mot : le Réel [Haqq], en chaque langage on invoque

Dieu par un autre nom. Certains l'appellent Miséricordieux, et ce sont ceux qui ont besoin de nourriture. D'autres l'appellent Clément, et ce sont ceux qui désirent le paradis. D'autres l'appellent Souverain, et ce sont ceux qui cherchent la dignité dans ce monde. Bref, chacun l'appelle par le nom de la chose dont il a besoin. Or les soufis l'appellent Le Réel ; car c'est par Lui qu'ils procèdent à tout acte et ils ne voient rien qu'à travers Lui. Puis le Shaykh ajouta : « Le mot par lequel ils invoquent Dieu, à savoir " Le Réel " est plus pur. » Or l'athée s'adressant en ce moment à Abu'l Hosayn Nuri dit : « Que signifie le terme Réel [Haqq] quand les soufis l'invoquent ainsi ? » Abu'l Hosayn répondit : « Cela signifie que les hommes ne doivent pas Le souiller de quelque souillure que ce soit, alors qu'Il est pur et qu'Il est au-dessus de toute souillure. » Puis le Shaykh ajouta : « Il est pur [Sobhân] et au-dessus de tout ce que l'on peut dire et penser de Lui. Dans l'Evangile, dans la Bible et dans le Coran, Il est appelé de quatre-vingt-dix-neuf noms. Mais le meilleur d'entre eux c'est Le Pur [Sobhân]. Quand on dit : " Qu'Il soit pur ", c'est comme si l'on prononçait tous Ses autres noms. Mais si l'on prononce tous les autres noms de Dieu, sans dire : Il est pur, c'est comme si on ne l'avait pas invoqué. Tout dépend de ce nom. Quand on a prononcé ce nom tout est résolu, tous les péchés disparaissent. Toutes les créatures exaltent la gloire de Dieu mais toi, dans ton inconscience, tu ne l'entends pas. Le rossignol qui chante les mille airs chante les louanges de Dieu, mais toi tu n'entends que des chants. Dieu a dit : " Il n'y a aucune créature qui ne chante la gloire de Dieu et qui ne Le loue pas, mais les hommes ne comprennent pas leurs chants à la gloire de Dieu. " »

*

LE SHAYKH DANS LE RÊVE D'UN FIDÈLE

Anecdote : Le shaykh Bu Sa'id, que sa chère âme soit sanctifiée, a dit : Une fois on nous vit en songe, mort et le menton attaché tandis que nous étions en train de discourir ; alors quelqu'un s'adressant aux gens leur disait : « Ne parlez pas, mais si vous voulez parler, dites ce que dit le shaykh Bu Sa'id, à savoir : " L'homme meurt, mais Dieu est éternel. " »

Un lecteur du Coran récita ce verset devant le Shaykh : « Celui qui t'a chargé du Coran te rendra sans doute ton ancien séjour[23]. » Le Shaykh dit : « Les commentateurs ont affirmé à propos de ce verset qu'Il entend par là la promesse de la conquête de La Mecque. Quant à nous, nous disons que pour la conquête de La Mecque, Dieu n'avait pas à conférer tant de force à cette affirmation. Il entend par-là la promesse de la rencontre des frères entre eux. »

*

ANECDOTES ET ENSEIGNEMENTS

Ces paroles profitables sont sorties, çà et là, de la bouche bénie de notre shaykh.

Notre shaykh a dit : Omar-al-Khattâb[24] demanda à Ka'b-al-Akhbâr[25] : « Quel est le verset le plus court que tu aies trouvé dans le Pentateuque ? » Celui-ci répondit : « J'ai trouvé, dans le Pentateuque, ce verset : " Celui qui cherche me trouve ; celui qui cherche un autre que Moi ne me trouvera jamais ! " En face de ce verset, il était écrit : " Le désir des hommes vertueux de me rencontrer fut prolongé et moi je suis plus impatient de les rencontrer. " »

*

RECHERCHE DE DIEU

Notre shaykh a dit ceci : Bâyazid-è-Bastâmi dit : « Dieu, qu'Il soit exalté ! est isolé, il faut donc Le chercher en s'isolant. Mais toi tu le cherches par l'encre et par le papier. Tu ne le trouveras jamais ! »

Notre shaykh a dit encore : Certains sages ont dit : « Lorsque tu es venu au monde tu pleurais alors que les gens riaient. Tâche de vivre en sorte qu'à ta mort, tu sois souriant, alors que les hommes pleureront. »

Vers

Là où l'on parle de Toi, je ne fais que rire de joie
Et c'est en souriant que je rendrai mon dernier soupir !

Notre shaykh a dit ceci. Shibli a dit : « Si un seul atome de la science de l'Unicité divine était accordé à quelqu'un, cela

lui péserait si lourd qu'il serait incapable de supporter le poids d'un seul moustique. »

Vers

Depuis que je porte, en moi, l'amour de Toi
Un renard boiteux peut me chasser de la forêt.

Notre shaykh a dit : La parole la plus noble sur l'Unicité divine est celle du Prophète : « Qu'il est grand et pur Celui qui n'accorda à ses créatures aucune autre voie de Le reconnaître que celle de reconnaître l'impuissance à Le reconnaître. »

Notre shaykh a dit : Yusof ibn-al-Hosayn dit : « Quiconque se plongera dans l'océan de l'Unicité divine éprouvera chaque jour une soif plus ardente et sa soif ne sera apaisée que par la Vérité. »

*

PRIÈRE ET PRÉDESTINATION

Le Shaykh a dit ceci : Quelqu'un vint auprès de Zu al Nun al Misri et lui demanda : « Fais une prière pour moi ! » Zu al Nun répondit : « Si tu as entendu parler de la prescience divine, tu dois savoir que dans la science de l'Unicité divine, toutes les prières précèdent ton existence. Sinon comment les cris d'un témoin pourraient-ils sauver un naufragé ? »

Vers

Si je peux garder cette fidélité jusqu'au bord de la tombe ;
Je jetterai un cri de joie, mais ce sera grâce à Toi que je
[verrai cette œuvre s'accomplir.

*

PAROLE SACRAMENTELLE

Le Shaykh a dit ceci : Shibli disait souvent : « Allâh ! Allâh ! », on lui demanda : « Pourquoi ne dis-tu pas : il n'y a de divinité qu'Allâh ? » Il répondit : « J'ai peur de Le rappeler en des termes de négation et je crains que dans la partie de la phrase : " Il n'y a point de divinité ", la mort survienne et que je ne puisse parvenir à l'autre partie de la phrase : " que Dieu ". »

Le Shaykh a dit : « Il n'y a point de divinité » est la voie

vers cette inspiration divine ; « que Dieu » en est le but final. Tant que l'homme n'a pas pénétré durant des années « il n'y a point de divinité », il ne parviendra pas à « que Dieu ».

Notre shaykh a cité cette parole de Djonayd : « L'Unicité divine, que cherchent les soufis, consiste en ceci : discerner le temporel et l'éternel, s'expatrier de la terre natale, se détacher des amitiés temporelles, dépasser la science et l'ignorance et, à la place de tout cela, ne s'attacher qu'au Réel[27]. »

*

LA FOI ET LA CONFIANCE EN DIEU

Notre shaykh a dit ceci : « On demanda à Khâdjé Hasan Bushandji[28] : " Qu'est la Foi et qu'est la Confiance en Dieu ? " Il répondit : " La Foi, la Confiance en Dieu, c'est que tu manges ce que tu as devant toi et que tu mâches bien ta bouchée, avec la certitude que ce qui t'est destiné ne te sera pas enlevé. " »

Notre shaykh a cité cette parole de Bu Abdallâh-Râzi[29] : « Une fois, le froid et la faim s'emparèrent de moi ; je m'assoupis. Alors j'entendis une voix qui me dit : " T'imagines-tu que servir Dieu n'est que prier et jeûner ? Se soumettre aux décrets de Dieu est plus noble que prière et jeûne. " »

On demanda à notre Shaykh : « Qu'est le soufisme ? » Il répondit : « Ce soufisme n'est qu'impiété. » On demanda : « Mais, pourquoi, Shaykh ? » Il répondit : « Parce que le soufisme consiste à renoncer à tout autre que Lui ; or, il n'y a pas autre que Lui. »

*

LE TEMPOREL ET L'ÉTERNEL

Notre shaykh a dit : « Un jour, Djonayd était assis parmi une foule de soufis et il parlait des grâces et bontés divines. Un soufi lui dit : " Que Dieu soit loué ! " Djonayd, se tournant vers lui, dit : " Il faut prononcer la phrase de la louange tout entière, comme il est dit dans les paroles divines : Qu'Il soit Loué, Dieu, le Seigneur des Mondes ! " Le soufi demanda : " Quels sont ces mondes qu'il faut mentionner, en prononçant Son nom ? "

Djonayd répondit : " Il faut prononcer la phrase tout entière parce que, quand tu assembles le temporel et l'éternel, le temporel disparaît de lui-même à côté de l'Eternel qui seul demeure. " »

*

UN CONSEIL D'APRÈS MO'AWIYA

Le Shaykh a dit ceci : Mo'âwiya [30], fils d'Abu Sofyân dit : « Là où le fouet peut suffire, je n'use point de l'épée. En effet, s'il n'y avait qu'un seul cheveu comme lien entre les hommes et moi-même, je ne laisserais pas briser ce seul cheveu. Si les hommes le tiraient, je le lâcherais ; s'ils le lâchaient, je le tirerais. »

*

UN CONSEIL D'APRÈS KALILA ET DEMNA

Notre shaykh a dit : « Dans le livre de Kalila et Demma [31], il est dit que l'on ne peut supporter le monarque puissant qu'en se soumettant à lui. L'exemple de cette sorte de soumission est l'herbe fraîche qui s'abandonne au vent impétueux qui l'incline vers le sol de façon que, à la fin, elle a la vie sauve, tandis que le vent déracine et abat les arbres forts et grands qui refusent de s'incliner devant lui. Quand tu rencontres un lion dont tu as peur, mets-toi à terre et humilie-toi ; ainsi tu seras sauvé, car le lion est puissant mais généreux. Que la faiblesse de l'ennemi ne te trompe point ; car même un quadrupède puissant est susceptible d'être accablé et même tué par un faible brin d'épine. Le feu n'enflamme pas la mèche aussi vite que la haine peut enflammer toute une tribu. La querelle est préférable à la haine dissimulée et la blessure du bon conseil vaut mieux que la salutation de l'ennemi perfide. »

Notre shaykh a dit : « Tâcher d'éduquer le sot, c'est comme arroser la coloquinte, plus elle est arrosée, plus son fruit est amer. »

*

RECHERCHE DE LA VÉRITÉ

Notre shaykh a dit : « Est sage celui qui, lorsqu'un problème surgit devant lui, rassemble toutes les opinions et les observe avec attention, afin de choisir la meilleure d'entre elles et abandonner les autres. Cela à l'instar de celui qui, ayant perdu une pièce de monnaie dans la terre, s'il est sage, amassera la terre entourant l'endroit où l'argent est perdu et la passera au tamis, afin de retrouver la pièce de monnaie. »

*

DE LA PATIENCE

Notre shaykh a dit : Un Arabe nomade avait un fils qui mourut. Il se mit à se lamenter. On lui dit : « Patiente ! Car Dieu a promis grande récompense à ceux qui patientent ! » Il répondit : « Qui suis-je, moi, pour patienter en face de la puissance divine ? On est plus près de Lui en se lamentant de Son arrêt qu'en patientant, car cette patience noircit le cœur. »

*

DE L'AMITIÉ

Notre shaykh a dit ceci. Shibli a dit : « Il y avait une fois deux amis qui ne se quittaient jamais, ni quand ils étaient chez eux, ni en voyage. Or, il leur arriva de faire un voyage en mer. Lorsque le bateau arriva en pleine mer, l'un d'eux, étant monté sur le pont du vaisseau, tomba à l'eau. L'autre s'y précipita à sa suite. On jeta donc l'ancre ; les sauveteurs plongèrent et les sauvèrent. Alors, le premier ami se tourna vers le second et lui dit : " Si je suis tombé, que t'est-il arrivé ? " Le second répondit : " Uni à toi, j'étais absent de moi-même et j'ai reconnu que je suis toi. " »

Notre shaykh récita :

O toi dont le visage, comme la lumière du jour, est le
[guide de ceux qui croient en Dieu unique,

O toi dont les cheveux sont aussi noirs que la nuit sous la
[pierre tombale de l'impie
Je suis celui qui précède tous ceux qui t'aiment ;
A l'instar de toi qui précèdes la beauté, à l'instar de l'article
[qui précède le mot.
Les habitants de La Mecque sont fiers de la Ka'ba ; les
[Egyptiens, du Nil ;
Le chrétien, de son évêque ; le descendant de Ali, de son
[aïeul.
Mais moi je suis fier de tes beaux yeux noirs qui brillent au-
[dessus de tes deux joues, à travers ton voile.

*

LUI ET MOI

Le Shaykh a dit ceci. Un enfant s'arrêta devant le cercle de disciples de Shibli et dit :« O Abu Bakr ! Ravis-moi à moi-même et puis rends-moi à moi-même afin que ne restent que Lui et moi. » Shibli dit : « D'où te vient ce mot ? Car tu seras aveugle jeune homme ! » Celui-ci fit : « Comment faire, O Abu Bakr, pour que je devienne aveugle en Lui ? » Puis l'enfant se sauva.

Le Shaykh a récité cette poésie :

Quand tu me regardes, c'est Lui que tu vois !
Quand tu Le regardes, c'est moi que tu vois !

*

RECHERCHE ET CHOIX

Le Shaykh a dit ceci. Yahyâ Ma'âz-al-Râzi dit : « Tant que l'homme poursuit sa Recherche, la voix divine lui dit : " Tu n'as point le choix ; tu n'es point maître de ta volonté. " Et lorsque ce même serviteur parvient à l'étape de l'anéantissement de son moi, la voix divine lui dit : " Tu peux abandonner ta recherche, si tu le veux, car si tu choisis, ton choix est soumis à Notre volonté et si tu abandonne ta recherche, ton abandon est aussi soumis à Notre volonté. Ton choix est le Nôtre, de même que ta volonté est soumise à la Nôtre. " »

Vers

Puisque aujourd'hui l'Etre aimé a choisi notre amour,
C'est seulement à la Cour du roi qu'il faut chercher notre [cheval.

*

LES BIENFAITS DE DIEU

Le Shaykh a dit ceci. Abdallâh Ibn al Faradj Al'Abid dit : « J'ai compté quatorze mille bienfaits de Dieu, sous un seul aspect et en un seul jour. » On lui demanda : « Comment se fait ce compte ? » Il répondit : « J'ai compté mes respirations en un jour et une nuit ; elles étaient quatorze mille. »

*

L'ANE D'UN PROPRIÉTAIRE TERRIEN

Le Shaykh a dit ce qui suit. Un propriétaire terrien demanda à son mandataire : « Achète-moi un âne qui ne soit ni petit ni grand, de sorte qu'il me porte dans les pentes et les montées, qu'il ne manque pas de force dans les tâches pénibles, qu'il marche droit à travers les rochers, qu'il patiente si on lui donne peu à manger, qu'il engraisse si on lui donne trop ! » Le mandataire répondit : « Je ne peux point acheter toutes ces qualités, réunies en un seul être, si ce n'est chez Abu Yusof, le Cadi. Demande au Bon Dieu qu'il le transforme, pour toi, en âne. »

*

COMMENT EST DIEU

Le Shaykh a dit ce qui suit : « Un homme de la Communauté juive vint auprès du prince des Croyants Ali (que Dieu soit content de lui) et il lui dit : " Prince des Croyants ! Qui est notre Dieu et comment est-il ? " Le visage d'Ali changea de couleur ; il dit : " Notre Dieu est pur de tout attribut et au-dessus du comment. Il existera toujours comme il a toujours existé. Pour Lui, il n'y a pas de commencement. Il précède tous les commencements. Il est sans fin et sans limite ; toutes les fins disparaissent excepté Lui ; car Il est la fin de toutes les fins. " Le juif dit : " Je témoigne que quiconque affirme autre chose que cela est

dans l'erreur. Et moi, je témoigne qu'il n'y a pas de divinité qu'Allâh et que Mohammad est l'envoyé d'Allâh. " »

*

COMMENT PARVENIR A L'UNICITÉ DIVINE

Le chef de cette communauté, Djonayd, dit : « Tu ne sentiras point le parfum de l'Unicité divine tant qu'Il aura droit à une reconnaissance de ta part, reconnaissance que tu n'auras pas témoignée, car cette inspiration divine exige tout son droit. »

*

SARIYY-É-SAQATI

Le Shaykh a dit ce qui suit. Sariyy-é-Saqati tomba malade. Djonayd lui rendit visite ; et alors il prit un éventail pour l'éventer. Sariyy dit : Djonayd ! Le feu ne devient que plus vif par le vent ! » Djonayd lui demanda : « Comment ça va ? » Sariyy répondit : « Comme un esclave acheté qui n'a aucun pouvoir. » Djonayd dit : « Donne-moi un conseil. » Sariyy fit : « Ne te détourne pas de l'amitié de Dieu pour t'occuper de la compagnie de tout autre que Lui. » Alors Djonayd fit : « Si j'avais entendu ce mot auparavant, j'aurais même évité ta compagnie ! »

Le Shaykh a dit ceci : Sahl Ibn Abdallâh [32] dit :

> Le voile le plus opaque entre Dieu et Son serviteur est la prétention.

Notre shaykh a dit ceci : le Prophète dit :

> Quiconque n'agrée pas l'excuse d'un coupable qui implore son pardon, véridiquement ou faussement, ne pourra jamais se désaltérer à ma source.

Notre shaykh a dit ceci : Mohammad ibn Hosâm dit :

> Le médecin qui, pour te guérir, te donne un médicament amer est plus bienveillant pour toi que celui qui, pour te rendre malade, te donne des sucreries ; tout espion qui te

met en garde, afin que tu assures ta sécurité, est plus bienveillant que la personne qui te rassure, alors que tu aurais lieu de craindre.

*

DE LA NOBLESSE

Le Shaykh a dit : Un roi demanda à son ministre : « Quand l'homme devient-il noble ? — Il le devient, répondit le ministre, quand il parvient à réunir en lui-même sept qualités. La première est la hauteur de pensée (Himma) des hommes libres ; la seconde, la pudeur des jeunes filles ; la troisième, l'humilité des esclaves; la quatrième, la libéralité des amoureux ; la cinquième, l'autorité des rois ; la sixième, la sagesse et l'expérience des vieillards ; la septième, l'intelligence naturelle et innée. »

Le Shaykh a dit ceci : Abu Dja'far-Qâyeni dit : « J'ai entendu mon père dire : " Les hommes tirent gloire de quatre choses dont ils ont mal interprété le sens ; ces quatre choses sont : la noblesse, la richesse, la science et la piété. Ils ont imaginé que la noblesse est l'élévation provenant des ascendants, alors qu'elle est la bonté du caractère ; ils ont imaginé que la richesse est l'abondance des biens de ce monde, alors qu'il n'est de richesse que celle du cœur ; la science est la lumière que Dieu jette dans la conscience de Son serviteur ; la piété est le renoncement à tout ce que Dieu interdit. " »

Le Shaykh a dit : « Un Arabe avait une bien-aimée qui s'appelait Zohra. On lui demanda : " Désires-tu devenir Prince des Croyants et voir mourir ta bien-aimée ? — Non, dit-il, car, une fois ma bien-aimée Zohra disparue, toute la vie de la communauté sera bouleversée. " »

*

L'EXPIATION

Le Shaykh a dit ceci. Une fois, un derviche arriva à Kufa après avoir subi grand dénuement dans le désert. Accompagné d'un ami, il se rendit dans une palmeraie et demanda des dattes au propriétaire qui lui dit : « Entre ! Monte sur l'arbre, mange et emporte autant que tu voudras. » Le derviche grimpa sur un dattier tandis que son compagnon l'attendait en bas. Le

derviche, dont le pied perdit appui, tomba. Une tige de dattier s'enfonça dans son ventre et le déchira jusqu'à la poitrine. Il se regarda et, voyant son ventre déchiré, il dit : « Dieu soit loué ! Je ne suis pas mort sans me voir comme je l'ai souhaité : l'estomac vide, le ventre déchiré et sur le point de rendre le dernier soupir ; je méritais pire que cela. » Son compagnon s'élança pour bander sa blessure ; lorsqu'il lui retira sa robe, le derviche récita :

Aujourd'hui personne, hors moi, ne relèvera ma robe ;
Ma nuit est ma journée et ma journée ma nuit.

Puis il dit : « J'ai maintenant expié mes péchés. »

Le Shaykh a dit : « La Beauté de la Présence divine et sa Miséricorde couvrent le péché du serviteur. Son pardon est la manifestation de Sa Toute-Puissance et dans Son Châtiment se trouve ta confession de ta culpabilité.

*

COMMUNICATION DIVINE

Le Shaykh a dit : « Abu Bakr Kattâni [33] était un grand homme ; il avait assimilé de nombreuses sciences et s'était livré à maintes pratiques de purification intérieure ; personne n'avait atteint un degré aussi élevé que lui dans ce domaine ; l'une de ces pratiques fut la suivante : il demeura assis pendant trente ans sous la Gouttière [34] à la Mecque. Durant cette période il ne fit qu'une seule purification par jour, ce qui était pénible, car il ne dormit pas une nuit et ne connut pas le sommeil pendant toute cette période de retraite. Un jour, un vieillard vénérable s'avança vers lui de la porte de Banu-Shayba [35], le salua et lui dit : " Abu Bakr ! Pourquoi ne vas-tu pas au Maqâ-e-Ibrâhim [36] ? Beaucoup d'hommes s'y sont ressemblés pour écouter les traditions du Prophète. Un vieillard y est venu et y dicte ces augustes traditions. " Abu Bakr leva la tête et dit : " Shaykh, d'après qui ce vieillard rapporte-t-il ces traditions ? — D'après Abd al Razzâq San'âni [37], selon Mo'ammer Azhari, selon Abu Horayra [38]. — Shaykh, c'est une trop longue chaîne de transmission ; tout ce que cet homme rapporte d'après la tradition et par transmission,

je l'entends ici, sans intermédiaire. — De qui l'entends-tu ? — Mon cœur, répondit Kattâni, me rapporte directement de mon Dieu. — Quelle preuve as-tu de cela ? — Voici la preuve : tu es Khizr[39] " Et Khizr a dit : " Tant que je n'avais pas vu Abu Bakr Kattâni, je croyais qu'il n'y avait pas de maître spirituel que je ne connusse pas ; Kattâni m'a reconnu, alors que je ne le connaissais pas. " »

*

OU CHERCHER DIEU

Le Shaykh a dit : Sariyy-e-Saqati s'était installé dans le bazar de Baghdâd où il possédait une boutique dans laquelle il n'y avait rien à vendre ; un rideau était suspendu à la porte de la boutique ; il s'asseyait derrière ce rideau et il priait. Une fois quelqu'un des monts Al-Lokâm[40] vint, dans le bazar, lui rendre une visite ; il entra dans la boutique, souleva le rideau, salua et dit : « Tel maître spirituel des monts Al-Lokâm m'a chargé de te saluer. » Sariyy-e-Saqati répondit : « Ce maître était ici, c'est d'ici même qu'il s'est retiré dans la montagne ; mais se retirer dans la montagne n'est pas un acte de courage ; c'est au milieu du bazar et parmi les hommes que l'homme doit s'absorber en Dieu et ne pas laisser son cœur vide de Lui, même un seul instant. »

*

MESSAGE DIVIN A DAVID

Le Shaykh a dit ceci. « Dieu, qu'il soit exalté, envoya ce message à David : « O David ! Dis à mes serviteurs que je ne les ai pas créés pour obtenir d'eux un avantage, mais pour qu'ils obtiennent, eux, un avantage de moi.»

*

BESOIN

Le Shaykh a dit ce qui suit. Maître Bu Ali Daqqâq vint à Marv, auprès du shaykh Shabuyi ; en ce temps-là nous étions à Marv. Le shaykh Shabuyi savait par cœur le Sahih de Bokhâri ; il enseignait le Hadith (traditions du Prophète). Et c'est de lui que

nous avons appris le Sahih de Bokhâri. Or le shaykh Shabuyi avait une connaissance parfaite de cette spiritualité (mystique) ; et c'est lui qui amena le maître Bu Ali Daqqâq à cette spiritualité (mystique). C'est ainsi que le shaykh Shabuyi dit au maître Bu Ali Daqqâq : « Parle-nous un peu de cette spiritualité (mystique) ! » Le maître Bu Ali répondit : « Nous n'y avons pas accès ; nous ne pouvons pas y déployer d'éloquence. » Le Shaykh fit : « A nous de te manifester notre besoin afin que, répondant à notre besoin, ton éloquence s'épanouisse. Cette inspiration est comme un combustible et le besoin comme du feu. » Le maître accepta ; on installa la chaire ; mais en chaire, il ne parvenait pas à tenir le discours, car les gens n'y étaient pas familiers. A ce moment, le shaykh Shabuyi apparut à la porte de la Mosquée, le maître l'aperçut et il se mit à discourir. Lorsque la prédication fut terminée, le shaykh Shabuyi dit : « Toi, tu demeures ce que tu étais ; mais ceci c'était nous ; il faut le besoin ! »

Le Shaykh a dit : « Il faut le besoin, car entre Dieu et son serviteur, il n'y a pas de chemin plus court que le besoin qui pourrait faire jaillir de la pierre dure une source d'eau. C'est un principe qui appartient aux derviches et c'est la miséricorde que le Seigneur leur a accordée. »

Le Shaykh a dit ce qui suit. Une fois à midi, en pleine chaleur, je rencontrai le shaykh Shabuyi, marchant dans la poussière ; je lui demandai : « Où vas-tu Shaykh ? » Il me répondit : « Là, en dehors de la ville, il y a un khânegâh où sont réunis des derviches ; et j'ai entendu qu'à quiconque se trouve parmi eux, en plein midi, il sera accordé cent vingt miséricordes par jour ; c'est surtout par ce temps que j'y vais. »

Le Shaykh a dit : « Attachez-vous aux derviches et faites preuve d'amitié envers eux ! »

Le Shaykh a dit ce qui suit, le shaykh Bu'l Abbâs disait souvent : « Le service qu'un disciple en soufisme rend, une seule fois, à un pauvre vaut mieux que les prières surérogatoires à cent prosternations ; et s'il avale une bouchée de moins, cela vaudra mieux que les prières de toute une nuit. »

Le Shaykh a dit ce qui suit. Un soufi fit de longs voyages et parcourut le monde entier ; mais il ne s'apaisa point, ne trouvant nulle quiétude ; donc, il fut désolé et, à bout de forces, il s'endor-

mit sous un buisson d'épines en se couvrant de son manteau. Alors l'extase s'empara de lui. Il leva la tête vers le ciel et dit : « Mon Dieu, tu es avec moi, sous cette couverture, alors que je te cherchais, depuis tant d'années, dans le désert. »

*

DIEU ET LE MOI

Le Shaykh a rapporté ceci. Morta'ish dit : Je suis allé plusieurs fois, en pèlerinage à La Mecque, tout seul, sans provisions, sans monture ni bagage. Puis, je me suis aperçu que je n'avais fait tout cela que pour satisfaire les désirs de mon âme charnelle. On lui demanda : « Comment cela ? » Il répondit : « Un jour, ma mère me demanda de porter le pot à eau ; je le portai et je souffris ; j'en conclus alors que je n'avais fait tout cela que pour satisfaire les désirs de mon âme. »

Le Shaykh a dit ceci. Sofyân Thowri [42] a dit : « Si quelqu'un te dit : « Quelle excellent homme tu es ! » et, si cela te plaît plus que s'il te disait : « Quel mauvais homme tu es ! », sache que tu es encore un mauvais homme.

*

LE CARDEUR ET LE PRINCE

Le Shaykh a dit ce qui suit : Une fois, un cardeur était parvenu à la dignité de ministre. Chaque jour, il se levait de bon matin, prenait une clef, ouvrait la porte d'une chambre où il restait pendant une heure ; puis, il sortait et se rendait au service du prince. On informa le prince de ce que faisait son ministre. Le prince voulut savoir ce qu'il y avait dans cette chambre. Un jour, il y entra, à la suite du ministre et à son insu. Il y aperçut une excavation semblable à celle que les cardeurs font pour les besoins de leur métier, et le ministre les jambes allongées dans cette excavation. Il lui demanda : « Qu'est-ce ? » Le ministre répondit : « Toute cette dignité que je possède appartient, en réalité au prince ; je n'ai pas oublié mes origines ; ainsi je me le rappelle, tous les jours, pour ne pas tomber dans l'erreur. » Alors, le prince retira son anneau et dit : « Prends-le et mets-le à ton

doigt ; jusqu'à présent tu étais ministre, tu es maintenant prince ; le royaume est à toi et c'est toi qui es digne de régner. »

*

LE BON CARACTÈRE

Le Shaykh a dit ceci. Bâyazid usait d'un lion comme monture et d'une vipère comme fouet, et il disait : « Au-dessus de ce degré est le bon caractère. » Lors de la prière, il disait : « Mon Dieu, c'est à l'abri de ton voile que nous vivons ; si tu enlèves ce voile, nous serons déshonorés. »

*

DU DÉSIR

Le Shaykh a dit ce qui suit. Un jour en sortant de chez lui, Djonayd aperçut un jeune homme fâché qui lui dit : « O Shaykh, jusqu'à quand me feras-tu attendre ? » Djonayd dit : « T'ai-je promis une rencontre ? — Oui ! dit le jeune homme, j'avais prié Celui qui change les cœurs de tourner ton cœur vers moi. — Ce que tu dis est vrai. Que désires-tu ? — Je suis venu pour que tu me répondes à propos de cette sentence : " Quand tu refuses son désir à ton âme il devient sa guérison. " Djonayd dit : « Oui, ces maladies tuent les hommes ; quand on s'oppose au désir, la maladie constituée par ce désir même se transforme en guérison. »

*

PRÉDICATION D'ABU ALI DAQQAQ

Le Shaykh a dit ce qui suit. Bu Ali Daqqâq prêchait ; il était emporté lui-même par son éloquence, tandis que l'auditoire était enthousiasmé. Alors un homme lui dit : « Nous comprenons tout cela, mais où est Dieu dans tout cela ? — Comment pourrais-je le savoir ? Moi-même, je m'en lamente. — Puisque tu n'en sais rien n'en parle pas ! — De quoi parlerai-je alors ? »

*

VOYAGE

Le Shaykh a dit ce qui suit. On demande à Bâyazid : « Tu prétends que si quelqu'un part en voyage, il le fait pour Dieu qui lui tient compagnie. Pourquoi doit-il partir en voyage, puisque ce but pourrait se réaliser aussi sur place ? » Bâyazid répondit : « Parmi les terres, il y en a qui implorent Dieu : " Seigneur ! Fais-moi connaître l'un de Tes amis et illumine-moi par sa présence ! " Alors Dieu, le Vrai, qu'il soit exalté, incite un de Ses amis à voyager afin que soit réalisé le vœu de cette terre. »

*

FAQIH DE MARV

Le Shaykh a dit ce qui suit. Dans la ville de Marv, il y avait un Faqih (jurisconsulte) qui ne sortait jamais de chez lui. Une fois par hasard il était sorti et assis dans une mosquée. Quelqu'un lui apporta un modeste repas et le posa devant lui. Le Faqih tendit la main et mangea peu à peu. Lorsqu'il eut terminé, un chien surgit, l'attaqua, saisissant le pan de sa robe. Alors le Faqih fit : « Avec moi, tout ira facilement, je ne me refuse pas ; je sais Qui t'a envoyé et Qui t'a commis. Mais les autres ignorent ; je ne sais pas s'ils te laisseront faire. » Quelques instants après, le muezzin surgit avec un bâton avec lequel il frappa le chien ; celui-ci gémit. Et le Faqih se tournant vers le chien fit : « Ne t'ai-je pas dit que je ne te refusais pas mon corps, mais que j'ignorais si les autres te laisseraient faire. On ne refuse rien à un ami. »

*

LE FIQH ET LE SOUFISME

Le Shaykh a dit : « A Samarcande, un Faqih (savant jurisconsulte) demanda à un guide spirituel : « Ecris-moi quelqu'une de ces augustes paroles. » Le guide mystique répondit : « Depuis trente ans, je me suis suspendu à une seule phrase dont je ne viens pas à bout ; la voici : Celui qui empêche son âme de tomber dans les désirs [42]. »

*

IBLIS

Le Shaykh a dit : « Au jour de la résurrection, Iblis comparaîtra devant la Cour divine. Il lui sera dit : « C'est toi qui as égaré tant d'hommes. » Il répondra : « Non, je n'ai fait que les tenter, ils ne devaient pas me suivre. » Il lui sera dit : « Cela est du passé, maintenant prosterne-toi donc devant Adam [44] pour être sauvé. » Alors les Diables se tourneront vers Iblis et ils s'écrieront : « Prosterne-toi donc pour que toi et nous soyons libérés de cette épreuve. » Iblis pleurera et dira : « Si cela avait dépendu de moi, je me serais prosterné dès le premier jour. Lui, il dit : Prosterne-toi. Mais Il ne le veut pas. S'Il l'avait voulu, j'aurais dû me prosterner ce jour-là même. »

*

LES SOUFIS

Le Shaykh a dit ceci : « J'allai voir Bu Bakr Djowzaqi et je lui demandai de me citer une tradition du Prophète. Il ouvrit un cahier et me lut cette tradition : « Dieu possède deux armées, l'une dans le ciel vêtue d'habits verts, l'autre sur la terre qui est l'armée du Khorâsân. Or cette armée terrestre, ce sont les soufis qui conquerront toute la terre. »

*

L'ÉGOISME

Notre Shaykh a dit : « Dans notre village, il y avait un homme qui, une fois, fit preuve d'égoïsme. Son cheval fut tué. Ses adversaires lui dirent : " Nous allons réparer le dommage ." Mais l'homme dit : " Je ne veux que mon cheval, tel qu'il fut. " La discussion aboutit à une bataille. Des deux côtés, les hommes se rangèrent, de sorte que mille hommes furent tués, leurs femmes devinrent veuves, leurs enfants orphelins, et de nombreuses habitations furent détruites. Et tout cela ne se produisit qu'à cause de l'égoïsme de cet homme. »

*

LA ROYAUTÉ

Le Shaykh a dit ceci. Un parent du Sultan Mahmud[45] le vit en songe. Il lui demanda : « Comment se porte le Sultan ? » « Silence ! lui répondit-il, ici, il n'y a plus de Sultan ! Je ne suis rien, c'est Dieu qui est le Souverain ; ma souveraineté n'était qu'une erreur ! — Mais enfin, lui demanda-t-il, qu'est-ce qui t'advient ici ? » Il répondit : « On me tient debout et l'on m'interroge sur les moindres détails. Qu'as-tu fait de ta fortune ? A qui l'avais-tu prise ? A qui l'as-tu donnée ? Or, c'est un autre qui a pillé le trésor public et il ne me reste que regrets et douleurs. »

Le Shaykh disait : Ce qu'ils ont en main n'est que du vent ; Salomon, lui aussi, n'avait en main que du vent : « Nous avons soumis le vent à Salomon[46]. » Sache que Salomon désira la royauté. Dans l'autre monde, on le maintiendra durant quarante années, années de l'au-delà, sous le soleil ; il n'entrera dans le Paradis que quarante ans après tous les Prophètes.

*

DE LA PURETÉ

Le Shaykh a dit ceci : Bu Hafs était forgeron. Un jour, il martelait un morceau de fer. Il ordonna à ses apprentis de le marteler jusqu'à ce qu'il devînt pur. Puis il ordonna de frapper à nouveau. Ses apprentis lui dirent : « Maître ! où battrons-nous ? Le fer est purifié et il n'y a plus rien à battre. » En entendant ces mots, Bu Hafs poussa un cri, jeta le marteau, abandonna la boutique et devint un éminent guide spirituel.

Le Shaykh a dit ceci : On demanda au Commandeur des Croyants, Abu Bakr Siddiq : « Quel est l'homme à qui tu souhaiterais ressembler ? » Il répondit : « C'est l'homme que Dieu n'a pas créé. » Alors on dit à notre shaykh : « Shaykh ! que ferait-on d'un homme que Dieu n'a pas créé, qui ne pourrait rien connaître ? » Le Shaykh répondit : « Il ne s'agit pas d'une créature que vous vous représentez et que Dieu n'a pas créée ; il s'agit d'un homme que Dieu a créé en le dotant de tous les attributs et il l'a rendu si pur qu'on dirait qu'il n'a jamais été créé et qu'il a été vierge de toutes ces souillures. » (Et le Shaykh ajouta) :

Quand Bu'l Hasan Kharaqâni disait que le soufi est un être incréé, il l'entendait en ce sens. »

Le Shaykh a dit ceci. Quelqu'un dit à Abdallâh ibn al Mobârak : « J'ai amené un juif à se convertir à l'Islam ; j'ai donc coupé sa ceinture d'impiété. » Abdallâh dit : « Tu as coupé sa ceinture d'impiété ; mais qu'as-tu fait de ta propre ceinture [50] ? »

*

UN ARABE NOMADE

Le Shaykh a dit : « On demande à un Arabe nomade : connais-tu Dieu ? Il répondit : " Ne connais-je pas Celui qui m'a affamé, Qui m'a rendu pauvre et nu et Qui m'a fait errer dans les villes ? " Il disait cela alors qu'il était emporté par l'extase. »

*

LE CARACTÈRE

Le Shaykh a dit : « J'entrai chez Abd al Rahmân Solami. Me voyant pour la première fois, il me dit : « Je vais écrire pour toi, de ma main, quelque chose en souvenir. » Je lui dis : « Ecris donc. » Il écrivit ceci : « J'ai entendu mon aïeul Abu Amr ibn Nadjid al Solami dire qu'il avait entendu de Bu'l Qâsim Djonayd ibn Mohammad al Baghdâdi ce qui suit. Le soufisme est le caractère ; celui qui te fait grandir en caractère, te fait grandir en soufisme. La meilleure chose dite en commentaire du caractère, c'est ce qu'a dit le shaykh Imâm Bu Sahl al So'luki [51] : le caractère c'est s'abstenir de protester. »

Le Shaykh a dit : « Il y avait une fois un jurisconsulte (faqih) qui, venait de Azdjâh à Meyhana et prêchait dans la mosquée qui se trouve au centre de cette ville, au début de la rue Nâvsâr. Quand il terminait sa prédication, il récitait à haute voix ce verset du Coran : « Ensuite ils sont rendus à Dieu, leur véritable Maître. N'est-ce pas à Lui qu'appartient le jugement, Lui qui est le plus prompt à régler les comptes [52] ? »

*

LE PAIN DUR ET LA VAGUE

Le Shaykh répétait souvent ce qui suit : « Un homme s'embarqua dans un bateau. Ses provisions s'épuisèrent ; il ne lui restait qu'un petit morceau de pain dur qu'il porta à la bouche mais que ses dents demeurèrent incapables de broyer. Or il le brisa à la main et le jeta dans la mer. Une vague surgit et lui demanda : « Qui es-tu ? — Un morceau de pain dur, répondit-il. — Désormais, lui fit la vague, si c'est nous que tu fréquentes, tu deviendras sauce ! »

*

BANQUIER

Le Shaykh a dit ce qui suit : « Nous étions dans la ville de Marv ; nous rencontrâmes un banquier qui nous dit : " Shaykh ! Il n'autorise personne à me proposer une gorgée d'eau ou à me saluer. Tous les gens veulent se libérer de leur moi ne fût-ce qu'un instant ; mais moi je voudrais savoir, rien que pour un seul instant, où je me tiens. " A la fin de sa vie, une flamme tomba sur lui et le consuma. »

*

ESPÉRANCE

Le Shaykh a dit ce qui suit : « Un homme possédait de grands biens. Il eut l'idée de faire du commerce. Il s'embarqua sur un bateau qui se brisa ; les biens et les marchandises furent submergés ; et tous les passagers qui s'y trouvaient disparurent. Quant à lui, il demeura en vie, en s'accrochant à une des planches du bateau. Il tomba par hasard sur une île déserte. Il y demeura pendant des années dans la solitude. Un soir, envahi par le chagrin, les cheveux hirsutes, sans vêtements et le corps nu, il était assis sur le rivage et il chantonna ces vers :

Quand survint la vieillesse je fus séparé de ma famille
Qu'elle est dure la séparation lorsque surgit la vieillesse !

Alors il entendit, venant de la mer, une voix qui répondit :

Peut-être cette douleur dans laquelle je suis tombé,
Cache-t-elle une délivrance prochaine.

Le lendemain, regardant la mer, il vit s'approcher une masse énorme. Quand celle-ci arriva tout près, il vit que c'était un bateau. Celui-ci amenait les siens. Ceux-ci, en le voyant, demandèrent ce qui lui était advenu. « J'ai eu une longue aventure, répondit-il. » Puis il raconta son histoire et leur révéla de quelle ville il était originaire. On lui demanda s'il avait jamais eu un descendant. — « Oui ! répondit-il, j'avais un enfant tout jeune. » Ayant entendu cela, tous se prosternèrent, le visage contre terre. « Voici ton fils, dirent-ils, et ce bateau est le sien ; et nous sommes tous ses serviteurs. » Ensuite on l'habilla et on lui dit : « Maintenant nous allons repartir si tu le veux. » Ils s'en retournèrent et l'accompagnèrent dans son foyer.

Le Shaykh récita ces vers :

Une affaire compliquée finit toujours par se dénouer
La joie rayonne chaque fois qu'elle suit la tristesse.

*

LE POÈTE

Un jour, le Shaykh était assis dans une assemblée. Un poète se leva pour réciter un poème qu'il avait composé. Il commença ainsi :

« Que veut de moi cette évolution du temps ? »

Le Shaykh l'interrompit : « Assez ! Assez ! En commençant par parler de toi-même, tu as affadi ta poésie. »

*

LA JUSTICE DU CALIFE OMAR

Le Shaykh a dit ceci : L'Empereur de Rome envoya un ambassadeur auprès du commandeur des croyants, Omar. A son arrivée

l'ambassadeur se mit en quête du palais d'Omar. On le lui indiqua ; il fut surpris de la modestie de cette demeure. Il demanda aux personnes présentes d'avertir Omar. On lui répondit qu'il s'était rendu au cimetière. Il partit pour le cimetière à sa recherche. Il l'y trouva étendu et endormi sur le sable. Alors, l'ambassadeur dit : « Tu as jugé, tu as rendu justice, par conséquent tu dors tranquille. Mais notre empereur, ayant jugé et n'ayant pas rendu justice, a posté des sentinelles sur le toit de son palais et n'a jamais pu dormir tranquille. »

*

L'ANÉANTISSEMENT EN DIEU

Le Shaykh a dit : « J'étais à Marv. Il y avait là une vieille femme qu'on appelait Siyâri. Elle vint chez moi et me dit : « Bu Sa'id ! Je suis venue pour demander justice. » Je lui dis : « Explique-toi. » Elle déclara : « Les hommes prient Dieu, afin qu'Il ne les laisse pas à eux-mêmes, ne fût-ce qu'un seul instant ; quant à moi, je prie Dieu, depuis trente ans, de me laisser à moi-même afin que je puisse savoir qui je suis et d'où je viens ; mais cela ne m'a jamais été accordé. »

On dit au maître Bu'l Fazl-é-Hasan : « Fais une prière pour qu'il pleuve. » Il répondit : « Oui, certainement. » Or cette nuit-là une neige abondante tomba. On lui demanda : « Qu'as-tu fait ? » Il répondit : « J'ai consommé de la soupe froide au Tariné. » Il entendait : j'ai eu froid et par conséquent il a fait froid dans le monde.

Le Shaykh a dit ce qui suit : « On demanda au maître Bu'l Fazl-é-Hasan : « Fais une prière pour que ce souverain (c'est-à-dire le sultan Mahmud) soit guéri. » Il réfléchit un moment, puis il dit : « Ce propos me semble bas. » Il voulait dire : « Vous le considérez (le souverain) comme trop grand. »

Le Shaykh a dit ce qui suit : « On vit Bu Hamza Nuri dans un aspect désordonné, cheveux hirsutes et habits malpropres. Or quelqu'un dit : « Ce désordre extérieur est le signe du désordre intérieur. » Bu Hamza fit : « Absolument pas, Dieu, qu'Il soit exalté, réside dans les cœurs, donc il les protège ; Il dédaigne les corps, donc Il les ignore. »

*

Le shaykh a dit ceci : « Un homme passa devant la réunion où Yahyâ Ibn-Ma'âz-al-Râzi prêchait[53]. Il dit à Yahyâ : Comme tu connais bien la Voie et comme tu ignores le Créateur de la Voie. »

Le Shaykh a dit ceci : Abu'l Hasan Nuri[54] dit : « Les sages n'ont connu que le minimum du minimum ; car ils n'ont connu que la Voie et le guide spirituel, alors que la Vérité est au-delà de tout cela. »

Le Shaykh a dit ceci : « Le shaykh Bu Ya'Qub Nahrdjuri[55] était un éminent maître, pourtant il ne réduisit point d'une seule heure ses pratiques de dévotion ni ses luttes de purification spirituelle. Or, il n'éprouva pas, un seul moment, de joie en son cœur. Une nuit, alors qu'il priait, il entendit une voix qui lui disait : « Sache que tu n'es qu'un serviteur et repose-toi. »

Le Shaykh a dit : « Celui qui aime trois choses, l'Enfer est plus près de lui que sa veine jugulaire. Ces trois choses sont : douceur dans la parole, douceur dans la nourriture, douceur dans le vêtement. »

*

LE MEILLEUR DES HOMMES

Le Shaykh a dit : « La Voix divine ordonna à Moïse d'inviter les enfants d'Israël à choisir, les meilleurs d'entre eux. Ils choisirent mille personnes. La Voix divine dit : " Choisissez les meilleurs parmi ces mille personnes. " Ils en choisirent dix. La Voix divine ordonna de choisir la meilleure de ces dix personnes. Ils choisirent donc une seule personne. Puis la voix divine ordonna : " Que le meilleur des fils d'Israël Nous amène celui qui est le pire d'entre eux. " L'élu demanda quatre jours de délai pour réfléchir. Il chercha partout. Le quatrième jour, en passant dans une rue, il rencontra un homme réputé pour toutes sortes d'inconvenances et de vilenies. Il voulut l'amener ; mais cette réflexion lui vint à l'esprit : « Il ne faut pas juger sur les apparences ; il se peut que cet homme soit d'une grande valeur et ait atteint un haut degré de dignité. Donc, on ne peut pas sur une simple affirmation des gens le biffer d'un trait de

plume. Si les hommes m'ont choisi comme le meilleur d'entre eux, je ne dois pas me tromper. Puisque tout jugement que je porterais sur les hommes ne serait que l'effet d'une conjecture, mieux vaut porter tel jugement sur moi-même. " Donc il alla chez Moïse et lui dit : " J'ai cherché partout et je n'ai trouvé personne qui fût pire que moi-même. " Alors la Voix Divine dit à Moïse : " Cet homme est le meilleur de tous les fils d'Israël, non parce qu'il a accompli plus d'œuvres pies que les autres ; mais parce qu'il s'est jugé pire que les autres. " »

*

DE L'UNION A DIEU

Le Shaykh a dit ceci : « Bu Bakr-Vasiti dit : " Lorsque le soleil pénètre dans la chambre, par la fenêtre, des myriades de poussières apparaissent dans sa lumière ; ensuite, un mouvement de l'air fait voltiger ces poussières ; avez-vous peur de cela ? " On lui répondit : " Non. " Alors il ajouta : " Tout l'Univers, dans l'esprit du serviteur uni à Dieu, est semblable à un atome de poussière mû par le vent. " »

Le Shaykh a dit : « Shibli dit : le soufi n'est réellement soufi que si tous les hommes sont à sa charge. » Et puis le Shaykh ajouta : « Cela veut dire que le soufi est affectueux envers tous les hommes et qu'il considère comme un devoir d'obligation religieuse de supporter leur fardeau, sachant que tous agissent selon le décret divin et la volonté divine. »

*

LES CRÉATURES

Le Shaykh a cité ce propos d'Abu Othmân Maghrebi[56] : « Les créatures sont des corps moulés sur lesquels tombent les arrêts de la Toute-Puissance. »

*

UNE COLLINE QUI TE SÉPARE DE DIEU

Le Shaykh a dit ceci : « A Astarâbâd[57], j'entendis le Shaykh Bu'l Hasan Ali ibn al Mothannâ[58] dire : « Un vendredi, après la prière, je m'approchai de Shibli, dans la Grande Mosquée, à

Baghdâd. Un homme, qui portait l'habit des soufis, s'arrêta devant lui et lui demanda : « Qu'est-ce que l'union ? » Shibli lui répondit : « O toi qui questionnes au sujet de l'union, tâche de faire seulement deux pas et tu seras uni à Lui. » L'homme demanda : « Qu'entends-tu par deux pas ? » Shibli répondit : « Une colline s'élève, devant toi, qui te sépare de Dieu. » L'homme reprit : « Abu Bakr, explique-moi ce que tu entends par colline. » Shibli répondit : « Colline, ce sont notre monde et l'autre monde, ainsi que notre Seigneur a dit : « Parmi vous, il y en a qui désirent ce bas monde, d'autres qui recherchent la vie future ; mais qui donc parmi vous cherche Dieu[59] ? »

*

LA FOI EN DIEU

Le Shaykh a dit : « A Sarakhs, j'entendis le shaykh Bu'l Fazl-e-Hasan, qui était le guide spirituel de son temps, dire : « Le passé ne vaut pas d'être rappelé, le futur ne peut pas être vu ; ce qui compte, c'est l'instant présent ; c'est là le véritable sens de la Foi en Dieu. » Puis il ajouta : « L'essence de la Foi en Dieu consiste en deux choses : un réel besoin de Dieu, ce qui est le principe de la Foi ; ensuite une véritable volonté de suivre le Prophète comme exemple, ce qui impose à l'âme de renoncer à tout plaisir et à tout repos. »

*

L'AUMONE

Notre Shaykh a dit avoir entendu ce propos de son guide spirituel[60] : « Celui qui ne voit pas qu'il a plus besoin de la récompense de l'aumône faite à un pauvre que ce pauvre de cette aumône, fait vainement l'aumône. » Abu Ali Faqih a dit : « J'ai entendu de sources sûres remontant au Prophète par Abdallâh ibn 'Omar[61], cette parole : " La main droite est meilleure que la main gauche, car cette dernière est la main qui demande. " (Et Abdallâh ibn 'Omar ajoute) : " Il y a trois sortes de mains : la main haute qui est celle du Très Haut, la main moyenne qui est celle du donateur, et la main basse qui est celle du demandeur. " »

Un jour au milieu de son discours notre Shaykh dit : « Un disciple demanda à son maître, en soufisme de faire une prière en sa faveur, Il lui répondit : " Mon fils, te soumettre à l'arrêt divin vaut mieux que l'opposition à l'Instant présent. " »

Le Shaykh a dit avoir entendu ce propos de Bu Ali-Faqih : On demanda à Rabi'a[62] : « Comment as-tu atteint le degré auquel tu es parvenue ? » Elle répondit : « J'ai, sans cesse, répété cette prière : Mon Dieu ! Je me réfugie auprès de Toi contre toute occupation qui me distrairait de Toi et contre tout obstacle qui m'éloignerait de Toi. »

Le Shaykh a dit ce qui suit : « J'entendis Bu'l-Abbâs-e-Qassâb, parler dans la ville d'Amol, où on lui avait posé une question sur la signification de ce verset du Coran : " Dis : Dieu, Il est Un. " Il répondit : " Dis " est une occupation, " Lui " est une désignation, " Dieu " est une parole et le sens de l'unité divine est exempt de désignation et d'expression. »

Le Shaykh a dit ceci : On interrogea Maître Bu Ali-Daqqâq au sujet de l'audition de la musique. Il répondit : « L'audition de la musique constitue l'instant présent de chacun (Waqt) ; celui qui n'écoute pas la musique n'a pas d'oreille et celui qui n'a pas d'oreille n'a pas de foi, car Dieu dit, dans ce verset : " *Ils (les démons) sont privés de l' (le Coran) entendre*[63] " et Il dit aussi : " *Ils (les infidèles) dirent : si nous avions écouté et si nous avions réfléchi, nous ne serions pas parmi les hommes jetés dans ce brasier*[64]. " Ainsi donc la musique est la voix de la Vérité et le messager de la Vérité qui conduit les hommes de vérité, par la vérité, à la Vérité. Celui qui l'écoute de par la Vérité, parviendra à la connaissance de la Vérité ; mais celui qui l'écoute de par un désir, tombera dans l'impiété. »

Le Shaykh a dit ceci : Un jour, A'isha[65] s'approcha du Prophète alors qu'elle revenait d'une noce. Le Prophète lui demanda : « A'isha, comment s'est passée cette noce ? Etait-elle gaie ? Quelqu'un récita-t-il un poème ? »

Le Shaykh a dit : La raison pour laquelle l'audition de la musique par les amis de Dieu est une chose juste, c'est qu'ils l'écoutent de la meilleure façon. Dieu dit : « Annonce la bonne nouvelle à ceux de mes serviteurs qui écoutent la parole et qui suivent ce qu'elle contient de meilleur[66]. »

Dans la musique, l'audition de chacun porte la couleur de sa

propre existence. Il y a celui qui l'écoute de par ce bas monde, il est aussi celui qui l'écoute de par les penchants de son âme charnelle ; il y en a encore qui l'écoutent en pensant à l'amour ; il est aussi celui qui l'écoute en pensant à la séparation et à l'union. Et tout cela n'est que mal et malheur pour cette personne. Bref, lorsqu'une existence est ténébreuse, l'audition de la musique qui y correspond est aussi ténébreuse. Il se peut que quelqu'un l'écoute de par quelque spiritualité. Mais, seule est juste l'audition de celui qui l'écoute de par la Vérité ; il est de ceux qui ont le privilège des grâces divines. *Dieu est bienveillant envers ses serviteurs*[67]. Il est un serviteur qui est le propre serviteur de Dieu et qui lui appartient ; il y en a un aussi qui est un serviteur privilégié. « Ses serviteurs » désigne ceux qui ont ce privilège ; le mot « ses » signifie ce privilège ; l'aptitude de l'audition du Vrai par ceux-ci est justice même. »

*

LE MAÎTRE SPIRITUEL DU SHAYKH

Anecdote : On posa au Shaykh la question suivante : « Chaque guide spirituel a eu à son tour un guide spirituel, quel a été le tien ? Les maîtres spirituels, à force de se livrer aux exercices de mortification, ont ruiné leur corps alors que ton cou tient à peine dans le col de ta chemise ; les maîtres spirituels ont accompli le pèlerinage de la Mecque alors que tu ne l'as pas fait. Quelle est la raison de tout cela ? » Le Shaykh répondit : « Tu me demandes : " Chaque guide spirituel a eu un guide spirituel ; quel a été le tien ? " Je réponds " Cette science est celle que m'a enseignée mon Seigneur[68] " » Quant à ce qui concerne ta question, les maîtres spirituels à force d'exercices de mortification ont ruiné leur corps — alors que mon cou, dans l'état où il est, tient à peine dans le col de ma chemise — je m'étonne de voir mon cou contenu dans les sept cieux et dans l'étendue de la terre, quand je pense à toutes les faveurs dont Dieu m'a fait grâce. Quant à ta question que les maîtres spirituels ont accompli le pèlerinage de La Mecque alors que moi je ne l'ai pas fait, ce n'est pas une grande affaire que de parcourir mille parasanges pour faire le pèlerinage à une maison de pierre. Le

véritable homme est celui qui, tout en restant assis ici, voit, jour et nuit, cette maison solidement bâtie tourner autour de sa tête. »

*

RIEN FILS DU RIEN

Anecdote : Un jour, le Shaykh se rendit à une cérémonie funèbre à Nishâpur. Les bedeaux s'avancèrent vers lui, pour l'annoncer comme c'est leur coutume. Mais, quand ils le virent, ils restèrent interdits, ne sachant pas ce qu'ils devaient dire pour le présenter. Donc, ils demandèrent aux disciples du Shaykh : « Sous quel titre faut-il l'annoncer ? » Le Shaykh devina ce qu'ils disaient et, se tournant vers eux, il leur dit : « Allez et criez : Livrez passage au rien fils du rien. » Les bedeaux entrèrent et, suivant l'ordre du shaykh, ils crièrent : « Livrez passage au rien, fils du rien. » Tous les notables levèrent la tête, virent le Shaykh et ils furent émus de la modestie du Shaykh.

*

UN VERS DU POÈTE AMARA [69]

Anecdote : Khâdjé Bu'l Fath, le petit fils du Shaykh, a dit ceci : « Un jour, en présence du Shaykh, le chanteur chanta ce vers :

« Je me cacherai dans mon poème, afin que
Quand tu le réciteras, je baise tes lèvres ! »

Le Shaykh demanda au chanteur : « De qui est ce vers ? — Il est d'Amâra », répondit-il. Le Shaykh se leva alors et, en compagnie de tous les soufis, alla en pèlerinage sur la tombe d'Amâra.

*

IMMONDICES

Anecdote : Un jour le shaykh Abu Sa'id passait dans une rue. Les balayeurs nettoyaient les latrines d'où ils sortaient des immondices dans des outres. Quand les soufis arrivèrent là, ils s'en écartèrent et se mirent à s'enfuir. Le Shaykh les appela et leur dit : « Ces immondices nous parlent dans leur langage muet,

elles nous disent : « Nous sommes les mets savoureux et parfumés que vous aviez cherchés en dépensant de l'or et de l'argent et en vous imposant des peines et des fatigues indescriptibles. Il nous a suffi de passer une seule heure en votre compagnie, pour que nous soyons marqués de vos couleurs. Pourquoi donc nous éviter ? C'est à nous de vous éviter. » Quand le shaykh eut parlé ainsi une exclamation s'éleva de la foule émue qui versa des larmes.

*

KHORASAN

Anecdote : Talha-t-Ibn-Yusof Al'Attâr a rapporté ceci : J'étais depuis quelque temps auprès du shaykh Abu Sa'id ; quand j'allais le quitter, il me dit : « Lorsque tu arriveras à Baghdâd et que l'on te demandera qui tu as fréquenté pendant si longtemps et quel avantage tu en as tiré, que répondras-tu ? Diras-tu que tu as vu une figure et une barbe ? » Je fis : « Ce que le Shaykh m'ordonnera de dire. » Il reprit : « A ceux qui connaissent la langue arabe tu réciteras ces vers :

C'est du Khorâsân, ont-ils dit, que sort la gazelle
dont la beauté ne connaît pas de pareille.
Alors j'ai dit : "Ne niez donc pas ses vertus
Puisque le soleil aussi se lève du Khorâsân. "

Quant à ceux qui ne connaissent pas l'arabe, tu leur réciteras ces vers :

La fraîcheur du printemps et du paradis c'est à toi qu'elles
[sont empruntées,
C'est auprès de toi que l'on cherche un cadeau pour l'éternel
[paradis,
Formes et couleurs pour la Chine c'est auprès de toi qu'elles
[sont recherchées,
Dans tout l'Iran c'est auprès de toi que l'on tire l'heureux
[présage. »

*

HOMMES RARES

Anecdote : Khâdjé Bu'l Fath, petit fils du Shaykh, a rapporté ce qui suit : « Le Shaykh (que sa chère âme soit sanctifiée) était à Nishâpur. Un jour il se rendait à Bastaqân, Khâdjé Ali Tarsusi l'accompagnait. Chemin faisant, le Shaykh répétait ces mots, sans cesse : " Dieu ! fais de moi l'un de ces hommes rares. " Quand ils furent arrivés à Bastaqân, Khâdjé Ali demanda au Shaykh : " Chemin faisant le Shaykh répétait sans cesse : ' Dieu, fais de moi l'un de ces hommes rares. ' " Le Shaykh répondit : " Dieu qu'il soit exalté dit : ' *Rares sont parmi mes serviteurs ceux qui sont emplis de gratitude.* ' Nous voudrions être de ce nombre afin de pouvoir lui rendre grâce. " »

*

DE L'EAU POUR UN MALADE

Anecdote : Au temps où le Shaykh était à Nishâpur quelqu'un lui apporta un pot d'eau et lui dit : « Souffle dans ce pot pour un malade. » Le Shaykh souffla dans le pot, le prit et but toute l'eau d'un seul trait. L'homme dit : « Shaykh ! pourquoi as-tu fait ceci. » Il répondit : « Le souffle que nous avons exhalé dans ce pot a fait de cette eau un nectar qu'aucun autre dans le monde ne pourrait boire ; reviens demain pour que nous y exhalions le souffle de guérison. »

*

GÉNÉROSITÉ

Anecdote : Au temps où le Shaykh était à Nishâpur, un jour il alla au hammâm. Un derviche s'occupait de lui ; il massait le dos du shaykh et en passant la main sur son bras, il y ramenait la saleté de la peau du dos, suivant la coutume des masseurs, et cela afin que personne la voie. Au milieu de ces soins, il demanda au Shaykh : « Qu'est-ce que la générosité ? — La générosité, fit le Shaykh, consiste en ce que tu n'amènes pas la crasse d'un homme devant ses yeux. » Ceux qui étaient présents ont avoué que jamais personne n'avait dit mieux à ce sujet.

*

UN SONGE DU SHAYKH

Anecdote : Le Shaykh a dit ceci : « Quiconque récite mille fois, le vendredi soir, la prière de bénédiction divine pour le Prophète, l'Elu, il le verra en songe. » Nous suivîmes cette recommandation dans la ville de Marv et nous le vîmes en songe. Fâtima, au visage lumineux était assise devant lui et le Prophète avait posé sa main sur le front béni de Fâtima. Quand nous voulûmes nous avancer le Prophète dit : « Attention ! arrête-toi, c'est la maîtresse de toutes les femmes de l'univers. »

*

DE LA FAIBLESSE

Anecdote : Khâdjé Bu Bakr Moaddib a dit : Un jour, le Shaykh parlait, à voix basse, à Khatib Kufi. Puis, se tournant vers moi, il dit : « As-tu entendu ce que je disais ? — Non », dis-je. Alors le Shaykh reprit : « Je disais : la faiblesse est de deux sortes : d'abord, la mollesse dans l'action lorsque la chose est possible ; ensuite, l'effort dans sa recherche lorsqu'elle est perdue. » Au moment où le Shaykh disait cette phrase, le chanteur chantait cet hémistiche :

Ne me désaltère pas en secret, lorsqu'il est possible de le [faire ouvertement.

*

PRÉDICTIONS

Anecdote : Une fois, au temps où le Shaykh était à Nishâpur, les gens parlaient des affirmations et des prédictions des astrologues. Alors soudainement, il fut répandu parmi le vulgaire qu'au cours de cette année, tel ou tel événement se produirait. Un jour, le Shaykh dit en chaire : « Aujourd'hui, je vais vous parler des prédictions des astrologues. » Et il ajouta : « Cette année, il arrivera tout ce que Dieu voudra, tout comme l'année dernière où il arriva ce qu'Il voulut. Que Dieu bénisse le Prophète et sa famille ! » Puis il passa la main sur son visage et termina ainsi sa prédication.

*

PRIÈRE POUR LE PARDON DIVIN

Anecdote : Un jour quelqu'un demanda au Shaykh : « Fais une prière pour moi. » Alors le Shaykh récita ce vers :

> Hélas ! hélas ! Bonnes gens ! la justice a disparu du monde.
> C'est lui qui commet le péché, c'est à moi d'implorer le pardon.

Le Shaykh récitait souvent ce vers.

Le Shaykh a dit ceci : « S'il était établi que le Prince des Croyants, Ali, disait cinq fois le Takbir lors de la prière des morts, il faudrait en tirer cette conclusion que de ces cinq takbirs[70], quatre auraient dû être pour les morts et le cinquième pour l'ensemble des hommes. »

*

PAUVRETÉ ET MENDICITÉ

Un jour, lors de la prédication du Shaykh, quelqu'un s'était levé et demandait la charité aux gens ; il disait : « Je suis un homme pauvre. » Le Shaykh lui dit : « Il ne faut pas parler ainsi, il faut dire : "Je suis un mendiant, car la pauvreté est un des mystères divins. " »

*

UNE DESCENDANTE DU PROPHÈTE

Anecdote : Au temps où le Shaykh était à Nishâpur, un jour une jeune fille, Alide, dont les parents demandaient la charité aux gens, se présenta à lui. Celui-ci la fit asseoir devant lui et dit en s'adressant au public : « Cette femme est une descendante du Prophète ; vous qui prétendez à l'amitié du Prophète et qui au moment de la prière de sa bénédiction jetez des cris, faites maintenant preuve de votre amitié en actes, en vous montrant généreux pour ses descendants. » Alors il enleva lui-même son manteau qu'il offrit à la jeune fille. Toute l'assemblée suivit l'exemple du Shaykh et la jeune fille obtint ce qu'elle désirait.

*

LA POÉSIE ET LE CORAN

Anecdote : Khâdjé Hasan Moaddib a rapporté ce qui suit : Au temps où le Shaykh était à Nishâpur, les imâms et les personnalités religieuses de cette ville, par exemple, Bu Mohammad Djoveyni, Maître Bu'l Qâsim Qoshayri et Maître Ismaïl Sâbuni venaient souvent lui rendre visite et lui poser des questions ; alors ils discutaient entre eux. Un jour le Shaykh discourait en présence de ces hommes et d'autres personnalités de la ville. Au milieu de son discours, il cita ce vers :

Ami ! Je ne saurais t'oublier, même un seul instant,
Mes informateurs sont partout où tu te trouves.

Puis, le Shaykh, s'adressant aux assistants, leur demanda : « Où se trouve, dans le Coran, le sens de ce vers ? » Tous réfléchirent longtemps, puis ils dirent : « Que le Shaykh nous le dise. » Le Shaykh reprit : « Dieu a parlé en ces termes : « S'imaginent-ils que nous n'entendons pas leurs secrets et leurs confidences ? Mais si ! Nos envoyés, au milieu d'eux, écriront tout [71]. »

Tous furent surpris de la profonde intelligence du Shaykh.

*

ALI SANDALI

Anecdote : Hasan Moaddib a dit ceci : Un jour, le Shaykh prêchait. Lorsqu'il termina sa prédication, j'étais debout devant lui. Il dit : « Hasan ! Sors et fais un tour dans cette ville, pour voir qui nous y est le plus hostile et quel est, celui de tous, qui désavoue le plus le soufisme ; approche-toi de cette personne et dis-lui : " Les derviches sont dans le dénuement et ils n'ont aucun moyen d'y remédier. Il faut leur venir en aide. " » Je sortis donc et fis, en esprit, le tour de la ville. Je ne trouvai pas de plus grand détracteur du Shaykh que Ali Sandali. Pourtant, je me dis : « Peut-être cette intuition n'est-elle pas juste. » Mais de nouveau, je fis le tour de la ville en esprit et ma pensée se fixa sur cet homme. Une troisième fois, je réfléchis et ce fut

toujours sur lui que ma pensée se fixa. Je fus donc convaincu que c'était la vérité. J'allai à son khânegâh. Entouré de ses disciples, il lisait un livre. Je le saluai. Il me répondit hautainement, selon son habitude, et me dit : « Que veux-tu ? » Je répondis : « Le Shaykh vous présente ses salutations et vous fait dire que les soufis sont dans le dénuement et qu'il faut leur venir en aide. » Il était fin et moqueur. Il répondit : « Voici une importante affaire et un devoir pieux ; j'ai cru que tu étais venu me poser une question d'ordre scientifique ; va-t'en, mon ami ! J'ai affaire plus importante que de donner quelque chose à vous qui dansez, sans cesse, en haletant et en récitant :

Bien parée et dans l'ivresse, tu viens ainsi au bazar !
Amie, ne crains-tu donc pas de tomber dans quelque piège ? »

Ayant entendu ces propos, je revins auprès du Shaykh, sans avoir l'intention de lui révéler ce qui s'était passé ; et je lui dis : « Il a répondu qu'il n'avait rien à donner, pour le moment, et qu'il ferait son possible, plus tard. » Le Shaykh dit : « Il ne faut pas tromper, il faut dire les choses telles qu'elles se sont passées. » Je lui racontai donc tout ce qui s'est passé. Le Shaykh reprit : « Il faut retourner chez lui et lui porter ce message : " Orné des parures d'ici bas et enivré des faveurs de ce monde tu viens ainsi au bazar ; mais ne crains-tu pas d'être pris, demain, au bazar de la Résurrection ? Le texte sacré enseigne : ' Conduis-nous dans le droit chemin [72]. ' " » Hasan Moaddib ajoute : Je retournai chez Ali Sandali, et je lui transmis le message du Shaykh. Il baissa la tête, il réfléchit longuement, puis il dit : « Vas chez tel boulanger et demande lui cent dirhams. Avec vous qui êtes capables de commenter la chanson de cette manière, je ne cherche point querelle, et personne ne peut avoir le dessus sur vous. »

*

LE SHAYKH ABU SA'ID ET LE SHAYKH ABU MOHAMMAD DJOVEYNI

Anecdote : On a rapporté qu'au temps où le Shaykh était au khânegâh de la rue d'Adani Kubân à Nishâpur, on avait un

jour mis la nappe et le Shaykh, en compagnie des derviches, était en train de prendre un repas. Pendant ce temps, le shaykh Bu Mohammad Djoveyni arriva et salua le Shaykh. Mais celui-ci ne répondit pas et demeura indifférent. Bu Mohammad, vexé et désolé, prit pourtant place. Lorsqu'ils eurent terminé leur repas et qu'ils se lavèrent les mains, le Shaykh se leva et répondit au salut de Bu Mohammad Djoveyni ; puis il dit : « Salut est un des noms de Dieu, qu'Il soit exalté, et nous n'acceptons pas de faire mention du nom de Dieu avec une bouche impure. » Bu Mohammad fut content et dit : « Personne ne possède ce que le Shaykh tient de la Loi religieuse et de la Voie mystique. » Tous les soufis présents tirèrent profit de cet enseignement. Et voilà pourquoi les soufis ne répondent au salut de personne pendant qu'ils prennent leur repas.

*

SOUFISME ET PAUVRETÉ

Anecdote : Le Shaykh, que sa chère âme soit sanctifiée, a dit ceci. Un homme vit en songe le paradis. Il vit une nappe autour de laquelle étaient assis de nombreux hommes. Il voulut aller les rejoindre et participer au repas. Quelqu'un survint et en lui prenant la main dit : « Ta place n'est pas ici ; c'est une nappe pour ceux qui n'ont eu qu'une seule chemise et toi tu en as deux ; tu ne peux t'asseoir à côté d'eux. ». Notre Shaykh a ajouté : « A notre époque, la pratique du soufisme est arrivée au point que l'on confectionne un manteau bleu rapiécé dans lequel les gens trouvent la solution de tous les problèmes, et en se plaçant devant la cuve d'indigo, ils demandent de l'y faire tremper une deuxième fois afin de le rendre encore plus bleu. Ainsi ils s'imaginent que le soufisme est ce manteau bleu rapiécé et ils sont restés à l'étape de parure et d'ornement ; ils ont fait de ce manteau leur idole et leur objet d'adoration. Le jour où le Shaykh parlait ainsi il portait une robe à pan flottant qu'on lui avait cousue. Et il ajouta : « On nous a vêtu d'une robe rapiécée après soixante-dix-sept ans que nous avons passés en cette époque où nous avons enduré des peines et des tourments et où nous avons perpétué les veillées des nuits durant les jours. Ce n'est qu'après toutes ces épreuves que nous fûmes autorisé

à porter ce manteau rapiécé. De notre temps, n'importe qui se permet de confectionner un manteau rapiécé et de l'enfiler. »

*

LES HOMMES ET LES PIERRES

Notre Shaykh a dit ceci : Dieu, qu'Il soit exalté, dit : « Nous disions à tous : Dites, il n'y a de divinité que Dieu ; mais à Toi, nous disons : Sache qu'il n'y a de divinité que Dieu[73]. »

Or un homme de Transoxiane était présent ; il récita ce verset : « Redoutez le feu dont les hommes et les pierres seront l'aliment[74] ! » Le Shaykh, qui parlait très rarement des versets de châtiment, dit : « Puisque les hommes et les pierres ont la même valeur auprès de Toi, chauffe donc l'Enfer avec des pierres et ne brûle pas ces pauvres gens. »

*

POURQUOI LA CRÉATION

Anecdote : On a rapporté qu'une fois quelqu'un vint de Baghdâd à Meyhana pour rencontrer le Shaykh. Il lui posa cette question : « Shaykh, pourquoi Dieu a-t-Il créé ces créatures ? Avait-Il besoin d'elles ? »

Le Shaykh répondit : « Non. Il n'avait pas besoin d'elles ; mais, Il les a créées pour trois raisons : d'abord, Il avait tant de puissance qu'il Lui fallait des spectateurs ; ensuite, Il avait tant de biens qu'il fallait des consommateurs ; enfin, Il avait tant de bonté qu'il fallait des pécheurs. »

*

CE QUE DIT UN MOULIN

Anecdote : Un jour, le Shaykh, accompagné d'un groupe de soufis, arriva devant un moulin. Il arrêta son cheval et il fit halte un moment. Puis, s'adressant à ses compagnons, il leur dit : « Savez-vous ce que dit ce moulin ? Il dit : " Le soufisme, c'est ce qui est mien : je reçois grossier et je rends fin ; je tourne sur moi-même ; je voyage en moi-même afin d'éloigner de moi ce qui doit être éloigné. Un tel voyage vaut mieux que de par-

courir l'univers entier. " » Cette interprétation les remplit tous de joie [75].

*

LA POÉSIE COMME CHARME

Anecdote : On a raconté que Maître Bu Salih, qui était le lecteur de Coran du Shaykh, tomba malade en sorte qu'il fut contraint de garder le lit. Le Shaykh appela Bu Bakr Moaddib et lui dit : « Apporte du papier et de l'encre, afin que je dicte un charme pour Bu Salih. » Donc, il dicta ces vers :

« Les Houris s'alignèrent pour contempler la beauté que
[j'aime ;
l'Ange Gardien du Paradis fut tout surpris et applaudit.
Quand elle appliqua un grain de beauté sur son visage,
les hommes pieux, par crainte de perdre la foi, saisirent leur
[Coran. »

Khâdjé Bu Bark Moaddib inscrivit ces vers sur une feuille que l'on porta chez Bu Sâlih. On la lui attacha au bras. Les signes de bonne santé apparurent sur-le-champ et la maladie disparut [76].

*

PRIÈRES DIURNES ET CAMBRIOLAGES NOCTURNES

Anecdote : On posa au Shaykh une question au sujet d'un homme qui cambriolait pendant la nuit et qui priait pendant la journée. Il répondit : « Il ne serait pas étonnant que la bénédiction de ses prières diurnes le détournât de ses cambriolages nocturnes. »

*

RECHERCHE DE DIEU

Un guide mystique dit ceci au Shaykh : « Je t'ai vu en songe et je t'ai dit : " O Shaykh ! que devons-nous faire pour nous délivrer de cette âme charnelle ? " » Et le Shaykh a répondu : « Il n'y a rien à faire, en ce sens que tout a été fait et que tout

a été préétabli. On ne peut reprendre aucune chose par le commencement. Si Dieu a établi ainsi cet ordre, Il accordera Lui-même la félicité ; s'Il ne l'a pas établi ainsi, rien ne changera, même d'un seul atome, ni en plus ni en moins. Il te lancera à Sa recherche, s'Il t'a prédestiné pour cela ; en réalité ce sera Lui qui te cherchera et qui, ensuite, te lancera à Sa recherche. »

*

PAUVRETÉ

Le Shaykh a dit ceci : Selon une tradition, un groupe d'hommes vint auprès du Prophète et lui demanda ce qu'est la pauvreté. Le Prophète appela l'un des hommes du groupe et lui demanda : « Possèdes-tu cinq dirhams ? — Je les ai, dit l'homme. — Tu n'es pas un derviche », dit le Prophète. Puis il appela un deuxième homme et lui demanda : « As-tu cinq dirhams ? — Je ne les ai pas, répondit l'homme. — As-tu la possibilité d'en avoir ? demanda le Prophète. — Je l'ai, dit l'homme. — Tu n'es pas un derviche », fit le Prophète qui appela un troisième homme et lui demanda : « As-tu cinq dirhams ? — Non, dit-il. — Possèdes-tu des biens équivalents à cinq dirhams ? — Non, dit-il. — Es-tu en mesure de les posséder ? demanda le Prophète. — Non, dit l'homme. — Pourrais-tu gagner cinq dirhams en pratiquant un métier ? — Je le peux, dit-il. — Lève-toi, dit le Prophète, toi, non plus, tu n'est pas un derviche. » Il appela un quatrième homme et lui demanda : « De tout cela possèdes-tu quelque chose ? — Non, dit-il. — Si, reprit le Prophète, cinq dirhams étaient disponibles penserais-tu qu'il t'en revient une part ? — C'est le moins que je penserais, dit l'homme. — Lève-toi, dit le Prophète, toi non plus, tu n'es pas un derviche. » Il appela enfin un dernier homme. « De tout cela possèdes-tu quelque chose ? lui demanda-t-il. — Non, dit l'homme. — Si, reprit le Prophète, cinq dirhams étaient disponibles, désirerais-tu les avoir à ta disposition ? — Non, dit-il. — Qu'en ferais-tu, si tu les avais en ta possession ? demanda le Prophète. — Je les mettrais à la disposition de la communauté », dit l'homme. Le prophète dit alors : « Tu es un derviche et la pauvreté ne consiste qu'en cela. » Quand le Prophète prononça ces mots, ils furent tous émus et dirent : « O Envoyé de Dieu ! jusqu'à maintenant,

on nous a appelés derviches, alors que la véritable pauvreté est ce que tu viens de définir. Que sommes-nous donc ? » Le Prophète répondit : « Le véritable derviche, c'est lui et vous n'êtes que ses parasites. »

*

LA GUÊPE ET LA FOURMI

Le Shaykh, que sa chère âme soit sanctifiée, a dit ceci : Une fois une guêpe rencontra une fourmi qui transportait des grains de blé à sa fourmilière. Les gens la bousculaient du pied et la gênaient. La guêpe, la voyant, lui dit : « Pourquoi t'imposer de la peine et de la fatigue pour un grain ? Viens voir comment je gagne ma nourriture facilement, sans supporter tant de fatigue, pendant que tu te soumets aux humiliations. » Et elle amena la fourmi dans une boucherie où se trouvaient des viandes suspendues. La guêpe survint et se posa sur la viande suspendue, mangea à sa faim et en prit un morceau pour emporter. Cependant le boucher surgit, frappa la guêpe d'un coup de couteau et l'abattit en la coupant en deux. La guêpe tomba par terre. La fourmi survint, la prit par la patte et la traîna en disant : « Quiconque s'installe là où il le désire, sera abattu d'une manière qu'il n'aura pas désirée. »

*

KHADJÉ MOZAFFAR

Anecdote : Khâdjé Mas'ad, fils de Khâdjé Imâm Mozaffar Hamdân de Nowqân a dit ceci : Un jour le shaykh Bu Sa'id, que Dieu sanctifie sa chère âme, était avec mon père qui lui dit : « Je ne t'appellerai pas soufi, je ne dirai pas non plus que tu es un derviche, mais je te qualifierai volontiers de gnostique parfait. » Le shaykh Bu Sa'id dit : « Ce sera comme tu le diras. »

Or, Khâdjé Mas'ad a rapporté ce qui suit : Ma grand-mère Sâyéné conduisit ma mère auprès du shaykh Bu Sa'id à Nishâpur. Ma mère en ce temps-là avait douze ans et elle n'avait pas encore contracté mariage avec mon père. Le Shaykh demanda à ma mère : « Comment t'appelles-tu ? — Râhati, répondit-elle. — Que Dieu bénisse ton nom, fit le Shaykh qui ajouta : Maintenant, il faut organiser une réception pour les soufis. » Elle

répondit : « Je n'ai rien. — il faut faire la quête, dit le Shaykh. — Comment pourrai-je le faire ? » Et sur-le-champ, elle dit au Shaykh : « Je vais organiser une réception pour les soufis, donne-moi quelque chose. » Le Shaykh lui donna son manteau et sa chemise. Elle les prit et les porta à la maison de la famille Mikâlyân. Là elle trouva une mère et sa fille et leur dit : « Le shaykh Bu Sa'id m'a demandé une réception ; et comme je n'avais rien, il m'a demandé de faire la quête ; alors c'est à lui que j'ai demandé quelque chose. Il m'a donné ces deux pièces ; à combien pourriez-vous me les acheter ? » La jeune fille se leva, entra dans la chambre et revint en apportant une paire de bracelets d'une valeur de soixante dinars ; elle les posa devant moi et elle prit le manteau. La mère à son tour apporta un collier de la même valeur de soixante dinars et elle prit la chemise. Après quelques instants de pause, je dis : « Ces vêtements du Shaykh me disent quelque chose, le savez-vous ? — Non, dirent-elles. — ils disent : " Nous ne pouvons nous accommoder de personne et ici, dans cette maison, ou bien c'est nous qui resterons ou bien d'autres que nous. Avez-vous le courage de vous y opposer ? " — Non », dirent-elles ; alors j'ajoutai : « Il faut réfléchir pour trouver une solution. » Elles se levèrent et rapportèrent la chemise et le manteau et, après les avoir embrassés, les posèrent devant moi : « Vous les méritez mieux que nous, dirent-elles, et les bracelets et les colliers sont à votre disposition. » Nous nous levâmes et retournâmes auprès du Shaykh qui ordonna de faire un festin. La chemise et le manteau du Shaykh furent mis en pièces.

Après cela Sâyéné vint à Nowqân, chez Khâdjé Mozaffar où ils discutaient ensemble. Sâyéné parlait de l'annihilation et Khâdjé Mozaffar discourait sur la pérennité. Khâdjé Mozaffar fut enchanté du discours de Sâyéné et dit : « Quiconque est en accord avec toi, il l'est avec Dieu et quiconque te contredit, il contredit Dieu. » Sâyéné dit : « Pour témoigner reconnaissance de notre entente, il me faut présenter une offrande ; mais je ne possède rien ; donc je te destine Râhati. » Khâdjé Mozaffar dit : « Je suis affranchi du besoin d'une compagne. »

En effet, depuis dix ans que l'épouse de Khâdjé Mozaffar avait rejoint la Miséricorde divine, il n'avait pas besoin d'une compagne. Mais vingt ans plus tard il demanda Râhati en mariage

et Khâdjé Mas'ad naquit d'eux grâce à la bénédiction et aux faveurs du Shaykh, que Dieu sanctifie sa chère âme.

*

AU CIMETIÈRE DE HIRA

Anecdote : Abu'l Fazl Mohammad Ibn Ahmda Al Arif de Nowqân a rapporté ce qui suit. Une fois, le Shaykh et moi, nous allâmes au cimetière de Hira à Nishâpur pour assister aux funérailles d'un être cher. Lorsque le Shaykh arriva devant la tombe d'Ahmad Tâbarâni, son cheval s'arrêta. Les yeux du Shaykh demeurèrent fixés sur le tombeau et pendant un long moment il se mit à la contempler ; puis il fit avancer son cheval et dit : « Ahmad Tâbarâni me parlait. »

*

QOSHAYRI ET LE SHAYKH

Le Shaykh a dit ceci : Je me suis vu en songe en compagnie du Maître Bu Ali Daqqâq et du Maître Bu'l Qâsim Qoshayri. Nous étions assis lorsque la voix divine nous ordonna : « Levez-vous et faites chacun sacrifice de quelque chose. » Maître Bu Ali et moi-même, nous nous levâmes et pendant que nous exécutions cet ordre, Maître Bu'l Qâsim Qoshayri pleurait ; car plus il s'efforçait de renoncer aux biens du monde, moins il parvenait à accomplir le sacrifice. Or, s'il avait pu y réussir il n'aurait pas eu son pareil dans l'univers.

*

UN SERPENT AU PIED DU SHAYKH

Anecdote : On a rapporté qu'un jour le Shaykh, que Dieu sanctifie sa chère âme, se promenait. Un grand serpent arriva et pour obtenir ses faveurs, il se mit à se frotter aux pieds du Shaykh. A la vue de ce spectacle, un derviche qui accompagnait le Shaykh manifesta un grand étonnement. Le Shaykh lui dit : « Ce serpent est venu nous saluer ; désires-tu que pour toi aussi il en soit ainsi ? » L'homme fit : « Je le veux bien. » Le

Shaykh dit : « Pareille chose ne te sera jamais accordée, car tu la désires. »

*

GÉNÉROSITÉ

Anecdote : On a rapporté qu'une fois Khâdjé Ali Khabbâz, allant de Marv à Bâvard, passa par Meyhana. Le shaykh Bu Sa'id était assis dans la mosquée, entouré de Khâdjé Ahmad Nasr et d'autres guides spirituels qui parlaient entre eux. Leur conversation tomba sur l'un des grands de ce monde et Khadjé Ali Khabbâz dit : « Certes, c'est un homme généreux. » Le Shaykh dit : « Il faut être juste, la générosité est tout autre chose. De cela, on dit plutôt : sécurité ; dépenser son argent relève de la sécurité et non de la générosité. Celui-là seul est généreux dont l'esprit ne se porte sur aucune chose, sans être attaché à Dieu. »

*

LA TERRE DE LA MOSQUÉE

Anecdote : On a rapporté qu'une fois le Shaykh était assis dans la mosquée. Un brin de paille tomba sur sa barbe. Un soufi tendit la main, prit le brin de paille et le jeta dans la cour de la mosquée. Se tournant alors vers lui, le Shaykh dit : « Mon frère, n'as-tu pas craint que Dieu, puissant et grand, abatte les sept cieux sur la terre et qu'Il l'anéantisse à cause de cet acte que tu viens de commettre ? Dieu a ordonné de poser ce visage, si précieux soit-il, sur cette terre de la mosquée. *Prosterne-toi et approche-toi de Dieu*[77]. Tu n'as pas admis de voir ce brin de paille sur mon visage, comment as-tu admis de le jeter dans la maison de Dieu ! »

*

MESSAGE A QOSHAYRI

Anecdote : On a rapporté ce qui suit : Au temps où le Shaykh était à Nishâpur, il envoya ce message au Maître imâm Bu'l Qasim Qoshayri : « J'ai entendu dire que tu emploies, à ton gré, les revenus des fondations pieuses. » Maître Bu'l Qasim Qoshayri répondit : « Les fondations pieuses sont entre mes mains

et non pas en mon cœur. » Le Shaykh répliqua : « Je voudrais que tes mains fussent comme ton cœur. »

*

DU MIRACLE

Anecdote : Maître Abd-Al'Rahmân, qui était le lecteur du Coran du Shaykh, a rapporté ce qui suit : Au temps où le Shaykh était à Nishâpur, un homme vint le voir et lui dit : « Je suis venu dans cette ville et j'y suis étranger. J'ai entendu, partout, célébrer tes miracles. Fais-moi la grâce de m'en montrer un. » Le Shaykh lui dit : « Une fois, je me trouvais à 'Amol. Quelqu'un s'approcha de Bu'l Abbâs-Quassâb et lui demanda la même chose. Le shaykh Bu'l Abbâs lui dit : " N'est-ce pas un miracle que tu vois ici : le fils d'un boucher a appris le métier de son père ; mais, il eût un dévoiement et il fut ravi à lui-même ; il fut amené à Baghdâd ; puis Maître Shibli l'a envoyé de là à La Mecque, de La Mecque à Médine et de Médine à Jérusalem. Khizr lui apparut et il l'adopta. Khizr et lui restèrent en compagnie l'un de l'autre et, à la fin, il fut ramené ici. Voici que, maintenant, toute une foule s'est tournée vers lui, en sorte que les hommes fuient les tavernes et l'empire des ténèbres pour venir faire acte de contrition auprès de lui. Des hommes au cœur brûlé viennent, des quatre coins du monde, chercher Dieu auprès de lui. Y a-t-il miracle plus grand que cela ? " L'homme répondit : " Pourtant, il faut produire un miracle, afin que je puisse le voir ! " Bu'l Abbâs dit : " Regarde bien ! N'est-ce pas là une grâce de Dieu que le fils d'un boucher occupe la place d'honneur réservée aux grands de ce monde, sans que le mur s'effondre sur lui et sans que cette maison s'écroule sur lui ? Il règne, alors qu'il est sans royaume et sans fortune ; il mange son pain quotidien et il donne à manger aux hommes, alors qu'il est sans moyens et sans métier. Tout cela, n'est-ce pas un miracle ? " » Puis le Shaykh ajouta : « Entre toi et moi, c'est la même histoire. » L'homme fit : « Shaykh ! Je te demande un de tes miracles et tu me racontes l'histoire du shaykh Bu'l Abbâs ! » Le Shaykh répondit : « Quiconque s'adonne, de tout son être, à Dieu, tous ses actes seront accomplis de par Dieu. » Puis il sourit et chantonna :

Tout zéphir qui souffle de Bokhâra m'apporte
Le parfum de la rose, du musc et du jasmin ;
Tout homme et toute femme sur qui souffle ce zéphir
Se demande : est-ce de la ville de Khotan que vient ce [zéphir ?
Non, non, jamais un zéphir aussi agréable ne souffle de [Khotan.
Ce zéphir ne peut être que celui qui est passé près de [l'Etre que j'aime ;
Chaque nuit, je me tourne vers le Yémen, dans l'espoir que [tu apparaîtras ;
Car, tu es l'étoile Canope qui ne vient que du Yémen.
O mon idole, je m'efforce de taire ton nom aux hommes
Afin qu'il ne circule point de bouche en bouche,
Mais, dès que j'ouvre pour parler à quiconque
Ton nom est le premier mot qui, malgré moi, me vient [aux lèvres.

Et le Shaykh ajouta : « Lorsque Dieu purifie l'un de Ses serviteurs et qu'Il le libère de son moi, les actions, les attitudes, les gestes et les paroles de ce serviteur deviennent des miracles. »

Chapitre 3

Sur les grâces obtenues des inspirations du Shaykh, quelques-unes de ses lettres et certains poèmes récités de sa bouche bénie

Le Shaykh a dit : « La vision est une affaire qui relève du cœur et non point du discours de la langue [1]. *Mais celui qui redoute la majesté de son Seigneur et qui empêche son âme de tomber dans le désir* [2]... Tant que tu n'as pas tué le désir, tu n'es pas délivré de son empire. Il ne faut pas se contenter de proclamer : " Il n'y a de divinité que Dieu ", et puis t'imaginer que tu es croyant.

La plupart d'entre eux ne croient pas en Dieu sans être des polythéistes [3]. Dieu dit : Ils proclament leur foi du bout des lèvres, la plupart d'entre eux sont ceux qui, dans leur cœur, sont des polythéistes. Dieu, Tout-Puissant et Grand, dit : Je ne pardonnerai point le polythéisme : *Dieu ne pardonnera point qu'on Lui associe d'autres divinités, alors qu'Il pardonnera les autres péchés à qui Il voudra* [4]. Dieu dit : Je pardonnerai tout péché à qui je voudrai, excepté le polythéisme ; mais, quant à toi, tous tes organes sont emplis de doute et de polythéisme. Il faut les délivrer du doute et du polythéisme afin qu'ils touvent la quiétude

" Celui qui ne croit pas en Tâghut [5]... " Tâghut est le moi de chacun. Tant que tu n'as pas renié ton moi, tu ne crois pas en Dieu. Ton moi t'éloigne de Dieu et te dit : " Telle personne t'a fait du mal, telle autre t'a fait du bien ", te conduisant ainsi vers les créatures et cela n'est qu'association (shirk) ; rien ne relève des créatures ; tout dépend de Lui. C'est ainsi qu'il faut entendre et qu'il faut proclamer ; et lorsque tu proclames ainsi il faut que tu persévères dans ta parole. La persévérance consiste à ne plus adhérer au dualisme en proclamant l'Unicité ; car, Dieu et les créatures de Dieu font deux. »

*

PERSÉVÉRER DANS SA FOI

Quelqu'un aborda le Prophète et lui dit : « Enseigne-moi dans le domaine de la foi un précepte qui me serve de principe, en sorte que je puisse m'appuyer toujours sur ce principe. » Le Prophète répondit : « Proclame : " Je crois en Dieu ", et puis persiste en cette proclamation. Quand Dieu dit : " *Ceux qui s'écrient : notre Seigneur est Allah et puis persiste*[6] *!* ", cela signifie : ne biaisez pas à l'instar du renard de manière à surgir à chaque instant en un autre endroit. Pareille foi n'est pas une véritable foi. Croyez en proclamant : Dieu ! puis persévérez en cette proclamation. Persévérer en sa foi signifie qu'ayant proclamé sa foi en Dieu, l'on ne retourne plus vers les créatures et l'on n'y pense plus en son cœur, car les créatures sont comme si elles n'existaient pas. Jusqu'à quand faut-il donc se référer à elles ? Vois, à travers tout ce que tu observes et à travers tout ce que tu entends, l'Etre qui ne sera jamais inexistant. Aime celui dont l'existence n'a pas de limite et qui, au-delà de la limite de ton existence, existera éternellement, afin que tu existes avec Lui et que ton existence dure éternellement. »

Le Shaykh a dit : « Protester c'est de l'impiété ; se référer à un autre que Dieu, c'est l'association ; vivre en joie c'est le devoir d'obligation religieuse. »

On dit une fois au Shaykh : « Telle personne avait fait contrition ; mais elle l'a rompue. » Le Shaykh dit : « Si la contrition ne l'avait pas brisée, elle n'aurait jamais rompu la contrition. »

Le Shaykh disait souvent : « Tu es pauvre ! » Il disait aussi : « Ne cherchez pas une bien-aimée parfaite, car vous ne la trouverez pas. »

Le Shaykh a dit : « Mille amis c'est peu ; mais un seul ennemi c'est déjà trop. »

Le Shaykh dit un jour en implorant Dieu : « Mon Dieu ! pardonne à qui t'aime même à sa manière ; et ne l'interroge pas sur ses défauts. »

Une fois, on posa cette question au Shaykh : « Les hommes de Dieu ne se trouvent-ils que dans la mosquée ? » Il répondit : « Ils se trouvent aussi dans la taverne ! »

Notre Shaykh a dit : « Tout ce que j'ai acquis, je l'ai acquis

en veillant la nuit ! en soumettant complètement mon cœur, et, en distribuant libéralement ma fortune. »

On demanda au Shaykh : « Qu'est-ce que le soufisme ? » Il répondit : « Le soufisme consiste à se libérer de l'orgueil qu'on a en tête et de la fortune qu'on a sous la main et à ne pas se révolter, quoi qu'il arrive. »

Le Shaykh a dit : « Tout ce qui t'occupe en t'éloignant de Dieu est un malheur pour toi. »

Le Shaykh a dit : « Ton instant est ce qui se trouve entre deux souffles dont l'un est déjà passé et l'autre n'est pas encore arrivé. » Puis il dit : « Hier est passé ; mais où est donc demain ? Le jour c'est aujourd'hui, l'instant est un glaive tranchant. »

Le Shaykh a dit : « Le soufisme consiste en deux choses : d'abord, maintenir le regard dirigé vers une même direction, ensuite, vivre d'une vie égale. »

Le Shaykh a dit : « Dieu ! et cela suffit. Tout ce qui est autre que Lui est tentation. Il faut tuer le désir. »

Notre Shaykh a dit : « La litanie, c'est l'oubli de tout ce qui est autre que Lui. »

Le Shaykh disait souvent : « Sois un juif bien convaincu sinon ne joue pas avec la Bible. »

Le Shaykh a dit : « La quiétude de l'âme consiste en sa complète soumission et la calamité s'abat sur elle dès qu'elle cherche remède. »

Le Shaykh a dit ceci : « Quelqu'un demanda à un maître mystique : " Prie pour que telle difficulté de ma vie soit résolue. " Il répondit : " Te soumettre au décret arrêté dès le premier jour vaut mieux que de t'opposer à ton instant présent ; le bien est ce que notre Créateur a déterminé pour nous, et chercher autre chose n'est que mal et malheur. " »

Le Shaykh a dit : « Voici le tout et c'est ce qu'on peut écrire sur un ongle : immole ton moi sinon ne t'occupe pas des vaines paroles des soufis. »

Le Shaykh a dit : « Croire en l'Islam c'est se soumettre aux ordres préétemels et la foi consiste à immoler son moi. »

Le Shaykh a dit : « Lorsqu'au moment de la prière le serviteur de Dieu détourne son regard de Dieu, Il lui dit : " Je suis supérieur à tout ce que tu regardes. " Lorsque pour la seconde fois, il détourne son regard, Dieu lui dit : " Détourne-

toi de ce que tu regardes et qui te paraît plus grand et plus puissant que Moi. " Lorsque pour la troisième fois il détourne son regard, Dieu lui dit : " Vas rejoindre celui que tu observes. " »

Vers :

Sais-tu ce que m'a dit aujourd'hui l'Ami ?
Ne regarde personne d'autre que moi ; fixe tes yeux sur [moi !

Notre Shaykh dit, une fois, devant le groupe de ses fidèles : « Je le jure par Dieu Omniscient ! et ce serment est en réalité soixante-dix serments, tout homme que Dieu dirige dans une autre voie que la Sienne propre, il le détourne de la voie de la Vérité. » Puis le Shaykh récita ce vers :

Il faut abréger le long discours
Et se garder du compagnon de mauvais conseil.

Le compagnon de mauvais conseil est celui qui proclame le dualisme. Le dualisme, c'est l'impiété et il faut l'éviter. C'est ton moi qui te tente et qui crée entre toi et les hommes l'animosité. Réduire les longs discours, signifie qu'il faut proclamer qu'il n'y a que l'Un exclusivement. »

Le Shaykh a dit : « Dieu dit : *Le plus noble d'entre vous devant Dieu est le plus pieux*[7]. La piété, c'est craindre son moi. En fuyant ton moi, tu parviens à Lui. *Voilà la voie de ton Seigneur, voie qui est droite*[8]. Il n'y a que cette voie. Toute autre voie n'est qu'aveuglement. Ce n'est ni la voie de ceux qui jeûnent, ni la voie de ceux qui prient, ni celle des ascètes, ni celle des bigots, ni la voie de ceux qui se prosternent continuellement. C'est la voie au long de laquelle on se libère de son moi et c'est le droit chemin vers le Seigneur, si tu Le cherches. »

Notre Shaykh a dit : « Le soufisme est un mot, mais lorsqu'il parvient à la perfection il n'y reste que Dieu. Cela veut dire que lorsque le soufisme atteint la perfection, il n'y a plus que Dieu et tout ce qui est en dehors de Dieu n'existe plus. »

Un jour, un derviche se tenait devant notre Shaykh aussi respectueusement qu'on se tient au moment de la prière. Le Shaykh

lui dit : « Tu te tiens aussi bien qu'au cours de la prière mais ce qui serait mieux c'est que ton moi ne soit pas là. »

Le Shaykh a dit : « Tout être qui n'est pas pour Dieu n'existe point et quiconque n'est pas pour Dieu n'est personne. »

Le Shaykh a dit : « Partout où existe l'illusion de ton moi, c'est l'Enfer ; partout où ton moi n'est pas, c'est le Paradis. »

Le Shaykh a dit : « Le voile entre Dieu et sa Créature n'est ni le ciel ni la terre, c'est une illusion de toi-même et c'est ton moi qui constitue ce voile. Enlève ce voile et tu parviendras à Dieu. »

Le Shaykh a dit : « On a choisi pour les appliquer, quatre préceptes dans les quatre Livres divins :

— du Pentateuque :	*Celui qui s'abstient est rassasié*
— de l'Evangile :	*Celui qui s'isole est sauvé*
— des Psaumes de David :	*Celui qui se tait est sauvé*
— du Coran :	*Dieu suffit à celui qui met sa confiance en Lui* [*].

Le Shaykh a dit : « Que de héros qui, après avoir renoncé à leur corps, ont fait retraite et se sont abandonnés pendant des années à l'espoir de cette inspiration mystique. »

On posa à notre Shaykh la question suivante : « Où faudrait-il placer les mains pendant la prière ? » Il répondit : « Placez les mains sur le cœur et le cœur en Dieu. »

Le Shaykh a dit : « Tous les cavaliers (de la Voie mystique) ont tiré les rênes quand ils sont arrivés dans la cité de Bâyazid. Où est Bâyazid pour qu'il regarde cette course de longue haleine ? »

On demanda au Shaykh : « Quand le serviteur peut-il être libéré de son devoir d'obligation envers Dieu ? » Le Shaykh répondit : « Lorsque Dieu le libérera et cela ne dépend pas de l'effort du serviteur ; mais de la grâce, de la puissance souveraine de Dieu, de son acte et de Sa miséricorde. La première étape de cette libération consiste en ce qu'Il crée, chez le serviteur le besoin de cette tradition mystique ; puis Il ouvre devant lui la porte de contrition ; ensuite Il le conduit vers le combat

spirituel. En conséquence, le serviteur se met aux œuvres de piété, alors de ce combat spirituel contre ses désirs charnels il tire, pendant quelques temps, grand orgueil ; il a l'illusion que c'est lui qui accomplit ces œuvres de piété, qu'il est d'un autre monde ou qu'il est l'auteur d'un grand acte authentique. Après cela il se trouve à bout de forces et il ne trouve pas la quiétude. En effet, étant homme, il est un être souillé. A ce moment, il s'aperçoit que toutes les œuvres de dévotion qu'il a accomplies n'ont été faites que dans l'illusion. Alors il fait acte de contrition et reconnaît que tout ce qu'il a accompli n'a été fait que par l'aide et par la grâce de Dieu et non point par son effort propre. Considérer son propre effet n'a été qu'impiété. Ayant reconnu cela, il trouve une certaine quiétude en son cœur. Ensuite la porte de la certitude s'ouvre devant lui ; pendant quelque temps il suit ce chemin en faisant la quête et demandant à chacun quelque chose ; ainsi il s'expose aux humiliations, mais il sait de Qui tout cela lui arrive. Alors le doute disparaît de son cœur. Ensuite, c'est la porte de l'amitié divine qui s'ouvre devant lui de façon qu'il se comporte, pendant quelque temps, en ne comptant que sur cette Amitié ; et c'est durant le temps de cette Amitié que le moi se manifeste dans l'esprit de l'homme ; cependant, il supporte le blâme, c'est-à-dire qu'il accepte pour l'amour de Dieu tout ce qui lui advient sans se soucier des blâmes. A ce moment, une illusion apparaît dans son esprit qui lui fait dire : " C'est moi le fidèle de l'Amour " et il court pendant quelque temps après cette illusion ; puis il s'en libère, sans jamais trouver de repos ; et il ne se lasse pas, sachant que s'il aime, Dieu lui accorde la grâce et que tout cela vient de Son Amitié et de Sa bonté et non de son propre effort. Après avoir pris conscience de tout cela, il trouve de la quiétude et alors la porte de l'union à Dieu s'ouvre devant lui, afin qu'il puisse voir et connaître ; ainsi Dieu lui accorde la lucidité pour qu'il reconnaisse que tout dépend du Seigneur. En effet, " toutes les choses dépendent de la miséricorde divine ", c'est ainsi que le serviteur de Dieu découvre que tout est Lui et que tout vient de Lui. Et que c'est pour éprouver les hommes qu'Il les entretient dans ces illusions ; Il les induit en erreur par Sa toute-puissance ; car la toute-puissance n'appartient qu'à Lui. Alors le serviteur s'absorbe dans la contemplation des Attributs de Dieu, il recon-

naît que c'est Lui le Seigneur et reconnaît finalement qu'il ne convient pas à l'homme de dire : " moi " ou " par moi " ou " de moi ". A ce stade apparaît la véritable humilité et le serviteur est acquitté de ses devoirs d'obligation religieuse ; il devient libre et quiet. Après cela le serviteur ne désire que ce que désire Dieu. Ainsi le serviteur s'anéantit, parvenant à la quiétude, tout est Lui et lui n'est plus rien ; et maintenant il affirme sans cesse qu'il n'est rien.

« Il faut d'abord l'œuvre et après la science : savoir que tu n'est rien et que tu ne sais rien. Cette science ne s'acquiert pas aussi facilement que tu le crois ; elle ne s'acquiert pas par enseignement ni par suggestion. On ne peut pas la coudre à quelqu'un par une aiguille ni la lui attacher par un fil ; elle est le don de Dieu. Il faut qu'elle soit enseignée par Dieu. " Cette science est celle que m'a enseignée Dieu [10]. " Dieu miséricordieux a enseigné le Coran [11]. »

Le Shaykh ajouta : « Une attirance conduit l'homme à la contemplation de l'Essence divine ; alors la science devient Réalité, celle-ci devient dévoilement, celui-ci devient vision et alors la parole devient mutisme, la vie devient la mort, les explications disparaissent, les illusions s'effacent, les haines s'éteignent, l'annihilation en Dieu se complète, la pérennité se confirme, la souffrance et le mal cessent d'exister ; l'eau et la terre disparaissent, seul demeure Celui qui existe depuis toujours comme Il existait avant le temps. Dis-leur : " Que voyez-vous ? Si demain toute l'eau dont vous disposez est absorbée par la terre, Qui donc fera jaillir pour vous de l'eau limpide [12] ? " »

Le Shaykh a dit : « Les hommes souffrent parce qu'ils cherchent à réaliser leur destin avant l'instant déterminé. »

Le Shaykh a dit : « Dieu subordonne en toute circonstance son droit à ceux de ses créatures. Par Sa générosité et Sa grâce, Il passe sur le manquement à Son propre droit, et il pardonne tout ; mais Il n'admet pas le manquement au droit des créatures. En effet, la miséricorde est l'attribut de Dieu et la faiblesse est celui des créatures. » Puis il récita :

Oui ! Les hommes généreux agissent comme agit le roi
Qui jeta le regard de la générosité sur son esclave.

Un jour, le Shaykh s'adressa, au milieu de son discours, à l'un des derviches et lui dit : « Il faut craindre le désir. Si tu ne le tues pas, il te tuera et si tu ne le contiens pas, il te vaincra. »

Un jour, le Shaykh dit en chaire : « Si on vous demande après moi quels furent les principes de votre guide spirituel, dites : Il avait quatre principes : le décret de l'Instant présent, l'intuition du Cœur, les faveurs donnée du monde invisible, la puissance absolue du Vrai. »

On demanda un jour au shaykh : « Qu'est la véracité et quel est le chemin qui mène à Dieu ? » Il répondit : « La véracité est une chose précieuse que Dieu a confiée comme un dépôt à Ses serviteurs. L'âme charnelle n'a pas accès à la véracité ; car la véracité est le chemin qui conduit à Dieu ; or Dieu refuse à l'homme de désirer l'accès auprès de Lui. »

Un jour, au cours de sa prédication, le Shaykh dit : « Le soufisme est la gloire dans l'humiliation, la richesse dans la pauvreté, la souveraineté dans la servitude, le rassasiement dans la famine, le vêtement dans la nudité, la liberté dans l'esclavage, la vie dans la mort, la douceur dans l'amertume. Quiconque s'est engagé dans cette voie et ne la suit pas de cette manière sera de jour en jour plus égaré. »

Le Shaykh a dit : « L'homme doit se préoccuper de deux choses : se libérer de tout ce qui l'éloigne de Dieu ; procurer le bien-être au pauvre ; si, dans sa volonté de servir Dieu, il se conduit de cette manière, il atteindra le But. »

On demanda au Shaykh : « Par combien de chemins la créature peut-elle parvenir à Dieu ? » Il répondit : « D'après une tradition, il y a autant de chemins à Dieu qu'il y a d'atomes dans les êtres ; mais le chemin le plus court, le meilleur et le plus aisé, est de procurer le bien-être à quelqu'un. C'est le chemin que j'ai parcouru et je conseille à tous les hommes de s'y engager. »

Un derviche demanda au Shaykh : « Où faut-il chercher Dieu ? » Il répondit : « Où l'as-tu donc cherché que tu ne L'aies pas trouvé ? Si tu fais un pas avec sincérité à sa recherche, tu Le trouveras en tout ce que tu regarderas. »

On demanda au Shaykh : « Qui est le soufi ? » Il répondit : « Le soufi est celui qui, en tout ce qu'il fait, agit pour plaire à Dieu ; et par conséquent tout ce que fait Dieu, lui plaît. »

Le Shaykh a dit : « Les riches de ce bas-monde ont les plaisirs des biens de ce monde et les riches de l'autre monde ont le plaisir de la douleur. »

Le Shaykh a dit ceci : « Les maîtres mystiques de Transoxiane ont dit : " L'orgueil est l'une des étapes de l'impiété, et la douleur en est une autre sur le chemin de la Foi. " »

Le Shaykh a dit : « Les hommes voués à ce bas-monde sont la proie de Satan, prise au lasso des désirs, et les bienheureux de l'autre monde sont la chasse de Dieu, prise au lasso de la douleur.

Le Shaykh a dit : « La douleur est une forteresse que Dieu a faite pour protéger Son Serviteur contre les malheurs. »

Dieu a dit : " *Ne te réjouis pas car Dieu n'aime pas ceux qui aiment la réjouissance*[13] ", et le Prophète a dit : " Dieu aime tous les cœurs attristés. " »

Le Shaykh a dit : « Quand un problème se présente à l'esprit, il faut le dire à Dieu ; ensuite à celui qui, du monde invisible, apparaît dans l'esprit ; et il ne faut point tenir compte de soi-même. »

Le Shaykh a dit à un derviche : « Dis tout ce qui est à dire afin que rien ne reste de ce qui est à dire ; et fais tout ce qui est à faire afin que rien ne reste de ce qui est à faire. »

Le Shaykh a dit : « La richesse est une peine bien qu'on la désire et la pauvreté est une quiétude, bien qu'on y répugne. »

On a rapporté que chaque fois que l'on apportait devant le Shaykh l'un de ses petits-enfants ou arrière-petits-enfants, nouveau-né, dans la première heure de sa naissance afin qu'il lui dise dans l'oreille la formule de l'appel à la prière, le Shaykh approchait sa bouche de l'oreille de l'enfant et à la place de l'appel à la prière, il y soufflait : « Il faut maintenir cette tradition soufie. »

Le Shaykh a dit : « S'il est un cœur en lequel il n'y a pas un mystère de Dieu ou qui n'a pas d'entretien secret avec Dieu, c'est que, dans ce cœur il n'y a point de sincérité. Celui qui n'a pas de sincérité ne connaîtra pas la délivrance. » Puis le Shaykh ajouta : « D'après la tradition, le Prophète a dit : " Quand arrivera le jour de la Résurrection, la sincérité de même que l'hypocrisie, semblable à un animal, seront conduites devant le Seigneur qui dira à la sincérité : 'Va avec les tiens au Paradis' ; et il dira à l'hypocrisie : 'Va toi-même et ceux qui t'ac-

compagnent en enfer.' " Puis le Prophète récita ce verset du Coran : *Ceux qui viendront avec de bonnes œuvres en tireront profit et seront, en ce jour, protégés contre toute frayeur ; et ceux qui viendront avec de mauvaises actions seront précipités en enfer, face au feu ; espérez-vous être récompensés autrement que par ce que vous avez fait*[14] ? » Puis le Shaykh ajouta : « Cherchez donc la sincérité, car c'est dans la sincérité que vous trouverez la délivrance, dans ce monde et dans l'autre monde. Ainsi que l'a dit le Prophète : " O Ma'âz, témoigne une foi pure, peu d'œuvres te suffiront. " »

Le Shaykh a dit : « Quiconque regarde les gens avec les yeux des créatures les prendra en haine ; et celui qui les regarde avec les yeux de Dieu se réjouira de leur existence même. »

Le Shaykh a cité cette parole du Prophète : « Ce sont les pauvres de ma communauté, qui frapperont les premiers à la porte du Paradis ; et la plupart de ceux de ma communauté qui résideront au Paradis seront les faibles. D'entre les injustes de ma communauté, les entonnoirs seront conduits en Enfer. » Quelqu'un demanda au Prophète : « Lesquels sont les entonnoirs ? » Il répondit : « Les entonnoirs sont ceux qui ne se rassasient pas quand ils mangent et ne sont jamais satisfaits lorsqu'ils amassent. »

Dans une réunion, on demanda au Shaykh : « Qu'est-ce que le soufisme ? » Il répondit : « Le soufisme, c'est la patience devant les décrets de Dieu pour ce qu'Il ordonne et pour ce qu'Il défend et la soumission et l'abandon de soi-même aux arrêts de la Providence. » Puis il ajouta : « Personne ne parvient à aucun état mystique noble et élevé qui ne provienne de la patience en face de l'ordre et de la défense de Dieu, de la soumission et de l'abandon aux décrets et aux arrêts divins. »

Le Shaykh a dit : « Le savant est celui qui est sincère. Celui dont le cœur ne connaît pas la sincérité n'a pas de science dans le domaine de sa foi, ni dans le domaine de la Loi religieuse. Quelqu'un demanda au Shaykh : « Qu'est-ce que la sincérité ? » Il répondit : « Le Prophète a dit que la sincérité est l'un des mystères divins dans le cœur et dans l'âme de Son serviteur. L'objet de la sainte attention divine, ce mystère bénéficie de l'Assistance divine ; et c'est de ce mystère que provient la Foi du Croyant en l'unicité divine. Quelqu'un demanda alors au

Shaykh : « Qu'est-ce donc que ce mystère ? » Il répondit : « C'est un des attributs divins de bonté, ainsi que Dieu a dit : " Dieu est plein de bonté envers Ses serviteurs [15]. " Cette bonté divine ne s'obtient ni par l'œuvre de piété, ni par l'acquisition personnelle ; elle s'offre comme grâce et miséricorde divines. Tout d'abord Dieu crée dans le cœur du Serviteur un besoin, une nostalgie et une volonté ; ensuite, Il prête une attention particulière à ce besoin et à cette nostalgie ; puis, par Sa grâce et Sa miséricorde, Il dépose ce don divin dans ce cœur ; mais ni un ange proche de la Cour divine ni un Prophète envoyé de Dieu ne sont informés de ce don divin qui se nomme le secret divin ; et ce secret divin est identique à la sincérité. Dieu a dit au Prophète d'annoncer aux hommes : " *Dis-leur : c'est de la grâce et de la miséricorde de Dieu qu'ils doivent se réjouir. Cela leur sera plus avantageux que tout ce qu'ils amassent* [16]. " »

Le Shaykh a dit : « Celui qui vit dans le désir mourra quand il rendra l'âme et celui qui vit dans la sincérité et dans la vérité ne mourra jamais ; éternellement vivant par son cœur, il sera transféré d'une demeure à l'autre » ; puis, il récita ces vers :

O Azza [17] ! Je le jure par Celui dont je suis le serviteur
Par Celui à qui appartient le pèlerinage et tout ce que
[contient Arafât [18].
Je ne choisirai pas une autre compagne à ta place,
Crois à ma parole, les êtres généreux sont confiants.
Si tu m'appelles à toi, même le jour où une couche de
[terre me séparera de toi,
Je répondrai à ton appel alors que mes os seront transformés
[en poussière.
Charmante amie quand je me souviens de toi,
Mon cœur se déchire de désir pour toi et les regrets aug-
[mentent.

Puis dans un moment d'extase, le Shaykh récita :

Si j'étais mort et si des années s'étaient écoulées,
Ne crois point que ma tombe serait vide d'amour.
Si tu posais la main sur ma tombe en demandant : Qui
[repose ici ?
Ma voix s'élèverait : Comment va ma bien-aimée ?

Alors le Shaykh ajouta : « Ce saint mystère est l'objet aimé des croyants en quête de l'Unicité divine [Mowahhidân]. Ce mystère est éternel et il subsiste par l'attention divine ; il n'appartient qu'à Dieu et il est trop saint pour appartenir aux hommes. Il n'est que d'emprunt dans cet être humain. Quiconque est pourvu de ce mystère est vivant et celui qui en est dépourvu n'est qu'animal. »

Un jour, le Shaykh dit en chaire : « Celui qui vit en Dieu ne mourra jamais. »

Le Shaykh a dit : « Si tu désires que le Vrai existe en ton cœur, purifie ton cœur de tout ce qui est autre que Dieu. En effet, le roi n'entre pas dans une maison emplie de racaille et de populace ; il n'entre que dans une demeure évacuée où il n'y aura que lui-même et où tu n'auras pas accès auprès de lui. Comme on dit : " Sors d'ici ! c'est ma demeure. " »

Le Shaykh a dit : « Le service de Dieu comporte deux principes : la véritable pauvreté en Dieu, ce qui est un état intérieur, et la ferme volonté de suivre l'exemple du Prophète, ce qui enlève à l'âme tout repos et toute réjouissance. » Et il ajouta : « Heureux celui qui a, durant toute sa vie, le souffle pur opposé aux désirs de l'âme charnelle : chaque fois que le désir domine l'âme, ce n'est plus de l'inspiration, mais une fumée du four qui monte de la substance corporelle ; chaque fois que le désir est vaincu, c'est la lumière de la foi qui l'emporte ; alors des souffles de pureté et de fidélité sortent du corps et semblables au léger vent de l'est qui passe sur les roseraies, ils apportent le repos immédiat à tout malade qu'ils touchent et qu'ils guérissent. »

Le Shaykh a dit : « Le soufisme c'est la volonté de Dieu (agissant) dans l'homme, sans l'intermédiaire de l'homme. » Puis, il ajouta : « Cette altération, ce changement, ce trouble et cette agitation sont causés par le désir de l'âme charnelle. Là où se révèle le moindre rayon des lumières de la Vérité, il n'y aura ni lamentation ni tumulte ni altération ni changement. Etant avec Dieu on n'est pas seul ; mais, en proie au désir de l'âme, on n'a point de quiétude. » Puis il récita :

Il faut que même si son cœur est consumé, l'homme soit [souriant,
Mais de tels hommes ne se trouvent pas en grand nombre.

On demanda une fois au Shaykh : « Qu'est-ce que la générosité ? » Il répondit : « Le Prophète a dit : " N'admets pas pour ton frère ce que tu n'admets pas pour toi-même. " » Et il ajouta : « La vraie générosité consiste à pardonner aux hommes en les considérant tels qu'ils sont. Quiconque fréquente les hommes généreux sans être lui-même généreux sera couvert de honte, sans tarder. »

Le Shaykh a dit : « Dieu jette dans chaque journée trois cent soixante regards au cœur de Son Serviteur afin de voir si le Serviteur, en son cœur, est attentif à Lui. S'Il le trouve attentif, Il lui accorde davantage, l'honore davantage de Ses Faveurs et de Ses Lumières et attire son cœur vers Lui. Tant que le Serviteur n'est pas attiré par le Très-Haut, il n'accédera pas à l'harmonie dans son effort ni à la félicité dans ses œuvres pies. Comme l'a dit mon Maître : un moment d'attirance vers Dieu vaut mieux que les œuvres pies de ce monde et de l'autre. » Puis, le Shaykh a ajouté : « L'attirance vers Dieu importe plus que l'effort du Serviteur ; tant qu'il n'y a pas d'attirance, il n'y aura pas d'effort et tant qu'il n'y a pas d'effort il n'y aura pas de clairvoyance. » Et il a dit : « Celui qui cherche Dieu par la seule voie des œuvres pies ne le trouvera jamais ; quant à celui qui cherche Dieu par Dieu lui-même, il Le trouvera peut-être. »

Le Shaykh a dit : « Si le Tapis de la Grandeur et de la Grâce s'étalait, l'un de ses bords suffirait à contenir les péchés des premiers jusqu'aux derniers et si une seule des sources de la Générosité jaillissait, le pécheur rejoindrait le vertueux. »

Il a dit aussi : Ce ne sont pas les Maîtres qui sont des derviches. Si des derviches étaient des Maîtres, ils ne seraient pas des derviches. Le nom même de derviches constitue leur attribut. Quiconque cherche la voie vers le Vrai, il lui faudra passer par les derviches dont il dépendra. »

Notre shaykh a dit : « Détache-toi de tout afin que tout t'appartienne. » Puis, il récita :

La prière m'éloigne (de Lui) ; Sa générosité me donne de [l'espoir,
Mais Dieu est loin de l'une comme de l'autre.
Rien, pas même la prière, ne peut mener jusqu'à Lui,
Ni même mon cœur lorsque je L'appelle : O Toi Seul !

On demanda au Shaykh : « Quelle est la Voie ? » Il répondit : « Véracité et bienveillance ; véracité envers Dieu et bienveillance avec les hommes. Les Maîtres du soufisme s'accordent à déclarer que la bienveillance consiste à tolérer les fautes des autres : et l'homme ne méritera la dignité de commander que s'il possède deux qualités : ne pas envier ce que possèdent les hommes et fermer les yeux sur le mal qui vient d'eux. »

Le Shaykh dit un jour à un disciple : « Que tes vœux ne soient jamais réalisés. Accorder à quelqu'un la réalisation de ses vœux, c'est le mettre à la porte » ; et il ajouta : « Abandonne celui qui s'est arrêté à l'étape de ses besoins et de ses satisfactions car il est un mal pour lui et pour les hommes. » Puis il ajouta : « Chacun a besoin de quelque chose; ce dont nous avons besoin, c'est de n'avoir pas de besoins. »

Un derviche demanda à notre shaykh : « Quel est ce feu placé dans les cœurs ? » Le Shaykh répondit : « C'est le feu qu'on nomme le feu du besoin. Dieu a créé deux sortes de feux : l'un est le feu vivant, l'autre le feu mort ; le feu vivant est ce feu de besoin qu'Il a placé dans les cœurs de Ses serviteurs afin de consumer leur âme ; c'est un feu lumineux. Lorsque l'âme est brûlée, ce feu devient désir ardent qui ne s'éteindra jamais, ni dans ce monde, ni dans l'autre. Et c'est de ce désir ardent que parle le Prophète lorsqu'il dit : " Quand Dieu veut du bien à l'un de Ses serviteurs, Il allume dans son cœur un feu lumineux. " On demanda alors au Prophète : " Quel est le signe de ce feu ? " Il répondit : " Abandonner cette demeure d'illusion, aspirer à l'éternelle demeure, se préparer à la mort avant qu'elle ne survienne. " » Puis le derviche demanda au Shaykh : « Si Dieu accorde la faveur de Sa Sainte Face, le désir ardent se calmera-t-il ? » Le Shaykh répondit : « On ne saurait recevoir sa part de vision de la lune une fois pour toute. Cette vision, loin de la satisfaire, augmente la soif, tout en demeurant l'éternel objet du désir. Car, étant aujourd'hui invisible, le Visage divin le sera de même demain, tout en demeurant l'éternel objet du désir. Ses attributs sont exempts de changement. Chacun peut voir Dieu dans les limites de sa foi. C'est la lumière de la foi qui jaillit du cœur dans les yeux, et c'est par cette lumière que l'homme, dans les limites de sa capacité peut voir la Majesté et la Beauté divines. Quant au feu mort, c'est le feu de l'Enfer,

le feu des ténèbres et de la solitude. Celui que le feu vivant ne peut consumer sera brûlé par le feu mort, soit dans ce bas monde, soit dans l'autre monde. » Puis le Shaykh récita ces vers :

Ce n'est pas le feu de Nemrod qui brûla Abraham, le fils
[d'Azar.
Le fils d'Azar était déjà réduit en cendres avant de ren-
[contrer ce feu.
Tant que tu ne seras pas brûlé par ce feu, tu ne seras pas
[purifié.
Voilà le dernier mot, que tu me traites de fou ou que tu
[juges futiles mes paroles.

Le Shaykh a dit : « Sept cents maîtres du soufisme ont parlé sur le soufisme. Le premier en a dit la même chose que le dernier. Les phrases ont été diverses, mais l'idée est restée la même : le soufisme est l'abandon du superflu. Il n'y a rien de plus superflu que ton moi, car en t'occupant de ton moi, tu t'éloignes de Dieu. »

On demanda au Shaykh : « Si quelqu'un cherchait à suivre la voie mystique sans guide, le pourrait-il ? » Le Shaykh répondit : « Il ne pourrait point ; car il lui faut un guide ayant déjà suivi cette voie pour le diriger en lui indiquant chaque étape et le temps qu'il faut y stationner, pour l'avertir d'un péril éventuel, lui conseiller la manière de l'éviter ; pour le réconforter avec bienveillance, afin que grâce à ce réconfort le novice suive son chemin jusqu'au but ultime. Celui qui marche seul est pareil à un démon qui, à bout de forces dans un désert, ne sait dans quelle direction trouver son chemin ; ainsi que dit Dieu, qu'Il soit glorifié : " Pareil à celui que les démons déroutent, égaré sur terre [19]. " Le principe dans cette voie est l'obéissance au guide spirituel. Quand le novice obéit au guide, c'est comme s'il obéissait à Dieu [20]. " Celui qui obéit au Prophète obéit à Dieu. " Le guide spirituel parmi ses fidèles est comme le Prophète parmi son peuple. »

Le Shaykh a dit : « Garde-toi de fréquenter les hommes méchants. Ne te détache point de Dieu même pour choisir la compagnie des hommes bienheureux. »

Le Shaykh a dit : « Il faut beaucoup de qualités à un compagnon soufi. Le meilleur habit que puisse porter le serviteur de Dieu est celui de l'humilité ; seule l'humilité peut élever la valeur d'un serviteur. Dieu grandit celui qui s'humilie pour Lui. Dans cette voie l'humilité c'est s'abaisser, c'est s'abandonner, obéir et ne point faire montre de ses œuvres. Pour l'homme, il n'y a pas de malheur plus grand que l'orgueil. Et l'orgueil consiste à lever la tête et faire montre de son moi, comme le fit Iblis, quand il dit : " Je suis meilleur que lui[31]. " En un moment d'orgueil mille années de ses œuvres se réduisirent à néant. On dit que Iblis circule dans les marchés et dit aux hommes : " Gardez-vous de faire montre de votre moi, ne dites point ' moi ' et considérez ce qui m'advint à la suite d'un moment d'orgueil. Fierté et grandeur sont des attributs divins. Quiconque s'oppose à Dieu et se rebelle contre Lui sera abattu. " »

Le Shaykh a dit : « Le soufisme par enseignement verbal c'est un édifice élevé sur du fumier. » Puis il ajouta : « Ce n'est pas quelque chose que l'on puisse coudre à quelqu'un avec une aiguille ou que l'on puisse lui attacher par une corde. C'est une œuvre qui commence par la parole. Le sang ne coule que si tu coupes. Cette œuvre ne peut parvenir à sa fin que si le besoin en existe ; il faut en éprouver le besoin. »

Le Shaykh a dit : « Quiconque s'accorde avec nous pour cette tradition soufie, nous est apparenté même s'il est séparé de nous par des milliers d'étapes. Et celui qui n'est pas solidaire de nous dans cette tradition soufie ne nous est rien, même s'il est de nos proches parents. »

Vers :

Tu es avec moi, uni à moi, alors que nombreuses étapes
[nous séparent.

Puis il ajouta :

La disette de l'amour de Dieu s'est abattue sur nous.

Chaque fois que le Shaykh voyait arriver une caravane, il disait : « Y a-t-il parmi vous un de nos confrères portant des vêtements en lambeaux ? » Puis s'adressant à ses disciples, il disait : « Nos confrères sont peu nombreux ; ils n'ont d'attaches ni dans ce monde ni dans l'autre. »

Le Shaykh a dit : « C'est à l'instant présent qu'appartient d'arrêter la sentence et c'est le Souverain invisible qui commande. Puis il récita :

« Tes tresses sont noires, comme si elles étaient une mine de musc, on dirait que tu t'es identifiée à la grâce à force de la chercher. »

Le Shayh a dit : « Tout est facile pour tous ces hommes qui ont en face d'eux Le Clément et Le Miséricordieux ; quant à nous, tout nous est difficile, car nous avons affaire à un Tout-Puissant et à Un Victorieux.

Vers :

Sont plus inquiets ceux qui sont plus proches du Souverain
Dont ils redoutent plus que d'autres le châtiment royal.

Le Shaykh a dit : « Pour toute affaire qui survient, il faut un ami ; et sur cette voie mystique il faut des amis afin qu'ils te conduisent vers Dieu et qu'ils t'aident là où tu te lasses. »

Le Shaykh a dit : « Nous regardons de l'est à l'ouest, tout comme vous lancez un regard sur un plateau ; de même que vous voyez sur ce plateau tout ce qui s'y trouve, de même nous regardons pour voir s'il y a quelqu'un épris de cette tradition soufie ; mais nous voyons que celle-ci est scellée en ce temps. Et si quelque part dans le monde il y avait quelqu'un épris de cette tradition soufie ce serait, pour nous, un devoir d'obligation religieuse que de ramper sur notre poitrine jusqu'à lui. »

Notre shaykh a dit ceci : Le Prophète dit : « Ma communauté, alors qu'elle parviendra à sa grandeur, sera divisée en soixante-dix sectes. L'une d'entre elles sera sauvée et les autres iront en enfer. » Le Shaykh ajouta : Le Prophète entendait : « Dans l'enfer de leur moi. »

Abd-al-Rahmân, lecteur du Coran (en effet, il était lecteur de Coran du Shaykh), a rapporté ce qui suit : Un jour au moment de la musique et de la danse mystiques, le Shaykh fut envahi par l'état mystique. Tout en dansant dans le cercle des soufis présents, il jetait des cris. Lorsqu'il s'assit et se calma, nous demeurâmes silencieux. Il dit : « Sept cents guides soufis ont parlé de l'essence du soufisme. La meilleure et la plus parfaite des défi-

nitions est celle-ci : *L'emploi de l'instant présent à ce qui lui convient le mieux.* »

Le Shaykh a dit : « Le soufisme était une douleur, il devint une plume. »

Le Shaykh a dit : « Les gens attachés aux coutumes sont des morts même durant leur vie ; et les gens attachés aux vérités sont vivants même après leur mort. »

Le Shaykh a dit : « Pendant longtemps nous errions partout et le besoin de cette tradition soufie nous suivait ; nous cherchions Dieu dans les montagnes et dans les déserts ; parfois nous Le trouvions et parfois nous ne Le trouvions pas. Or maintenant nous sommes arrivés au point où nous ne nous retrouvons plus ; car de nous il ne reste que Lui ; nous sommes complètement Lui. Nous n'avons jamais existé ; c'est Lui Qui existera alors que nous ne serons plus. Maintenant, nous ne pouvons plus exister, même pour le temps d'un souffle ; alors comment pouvons-nous prétendre posséder la perception intuitive et comment pouvons-nous prétendre au soufisme ou à la piété ; à celui qui n'a rien et qui ne porte pas de nom peut-on donner un nom ? Cela est impossible et inconcevable. »

Le Shaykh a dit : « Tout bigot qui n'approuve pas que les derviches écoutent la musique n'est qu'un fainéant de la Voie mystique. »

A Nishâpur on demanda au Shaykh : « Existe-t-il un signe dans ce monde, révélant que Dieu est content de son serviteur ? — Il en existe, répondit le Shaykh ; il faut observer l'état dans lequel Dieu maintient Son Serviteur dans ce monde ; à savoir si ce serviteur est content de Dieu, ou non. S'il est content de Dieu, alors Dieu aussi est content de lui. »

Le Shaykh a dit : « Partout où on fait mention de Bu Sa'id les cœurs se réjouissent ; car de Bu Sa'id rien ne reste plus chez Bu Sa'id. »

On demanda au Shaykh : « Pourquoi peut-on voir le Vrai alors qu'on ne peut pas voir le derviche ? » Il répondit : « Parce que le Vrai, qu'Il soit exalté, existe et l'on peut voir l'existant ; mais le derviche est non-être et l'on ne peut pas voir le non-être. »

Le Shaykh a dit : « Croyants ! Sachez que vous ne serez pas laissés sans fardeau. Si vous vous chargez du fardeau de la

Vérité, vous trouverez du repos dans l'immédiat et demain vous serez dans la quiétude. Sinon, vous serez chargés d'un vain fardeau dont vous ne serez libérés ni dans ce monde ni dans l'au-delà. »

Le Shaykh a dit : « Quiconque cherche Dieu doit venir ici afin de percevoir Son parfum ; ici c'est le cercle de Dieu. Quant aux autres réunions, elles sont des réunions de science de la Loi ; là on cherche les dignités, grades et puissance ; alors qu'ici on rejette dignités, grades et puissance. La Puissance n'appartient qu'à Dieu. *La Puissance tout entière appartient à Dieu*[22]. Lui-même, dans Son propre livre a dit : " La Puissance M'appartient de toute éternité. " »

On interrogea le Shaykh à propos du sens de ce verset : « Le Souvenir de Dieu est plus ample[23]. » Il répondit : « Cela veut dire : le souvenir que Dieu accorde à Son serviteur est plus ample ; car le serviteur ne peut se souvenir de Dieu que si Dieu, le premier, se souvient du serviteur. Il est de la Grandeur divine de se souvenir du serviteur et de l'assister de sorte qu'il se rappelle son Seigneur. Mais si vous y regardez bien, c'est Dieu qui se rappelle Soi-même et le Serviteur n'y est pour rien. Le Serviteur fait le tour du monde, dans l'illusion de trouver le repos ; mais sans Lui, il n'y a de repos nulle part ; partout où tu iras, tu ne trouveras de repos que si tu es avec Dieu. Or, Dieu est partout ; tu Le vois ici même » :

J'ai couru quelque temps et j'ai meurtri mes pieds.
Mais, sans Toi, le bonheur ne m'a pas été donné.
Dès que j'ai fait serment de te rester fidèle,
Je me suis installé chez moi dans la quiétude.

Un lecteur du Coran récita ce verset en présence du Shaykh : *Ceux qui confessent leur foi et qui pratiquent les œuvres pies auront pour séjour les jardins du Paradis où ils habiteront éternellement*[24].

Alors le Shaykh récita :

Celui dont les mains et la bourse sont vides,
Que gagnera-t-il à contempler les belles, sinon la souffrance ?

Puis le lecteur du Coran psalmodia ce verset : « *Ceux-là, Dieu changera leurs méfaits en bonnes actions*[25]. »

Alors le Shaykh récita ce vers :

Tu nous conduis au bord de l'abîme en battant des mains.
Puis, tout troublé, tu t'exclames et, de regret, tu te mords [les mains.

Une fois quelqu'un demanda au Shaykh : « Qu'est-ce que la fortune ? » Il répondit : « Sur ce point, on a beaucoup parlé ; quant à nous, nous disons que la fortune est une belle rencontre. Quand elle survient, c'est la grâce pré-éternelle. La grâce divine a tout précédé au jour premier, et l'Amitié est apparue à la fin. Tout reçoit sa teinte en ce monde, hormis les cœurs qui l'ont reçue pré-éternellement ainsi que Dieu l'a dit : *C'est là, la teinte donnée par Dieu ; quelle teinte est plus belle que celle donnée par Dieu et c'est Dieu que nous adorons*[26]. »

L'amour de toi est le premier que j'ai connu.
Et le cœur n'oublie pas le premier être aimé.

Cette fortune n'est pas telle qu'on puisse la coudre avec une aiguille ou l'attacher à soi-même par un fil ou la mesurer dans une balance. Quand elle n'est pas, elle n'est pas.

La fortune est apparue à qui elle est apparue.
Sais-tu que jamais la fortune acquise ne peut égaler la fortune [accordée ?

Au cours d'une séance de prédication du Shaykh, quelqu'un se levant dit : « Shaykh ! Quel remède devons-nous chercher ? »

Il répondit : « Chercher remède dans les choses de la raison est perdition et dans les choses de l'amour, hypocrisie. Il n'y a pas de faute plus grave que de chercher remède auprès de son ennemi, contre son Seigneur et Ami. Chercher remède est un attribut de ton moi ; or, ton moi est ton ennemi. Si tu veux chercher remède, cherche-le auprès de l'homme sagace. Et depuis le premier jour de la création jusqu'à la fin du monde il n'y eut et il n'y aura pas d'homme plus sagace que le Prophète,

l'Elu de Dieu. Il faut chercher remède auprès de lui, considérer ce qu'il a prescrit et s'écarter de ce qu'il a défendu. »

Il faut abréger le long discours.
Il faut s'éloigner du compagnon de mauvais conseil.

Or ton compagnon de mauvais conseil est ton moi, *as-tu vu celui qui prend sa passion pour son Dieu* [27]. Tant que tu es attaché à ton moi, tu ne parviendras pas à la quiétude. Ton moi est ta prison ; si tu sors de cette prison tu entreras dans la quiétude éternelle. »

Une fois un derviche demanda au Shaykh : « Shaykh ! Qu'est-ce que la raison ? » Le Shaykh répondit : « La raison est l'instrument du service de Dieu. Mais par la raison, l'on ne peut pas découvrir les mystères de la divinité ; car la raison est créée et le créé ne peut parvenir à l'Eternel. »

Un derviche demanda au Shaykh : « Shaykh ! prie en ma faveur ! » Le Shaykh dit : « Que tu ne sois capable d'aucune affaire ! car, une fois apte à une affaire, tu demeures esclave de cette affaire qui devient un voile entre toi et ton Dieu. Le principe du service de Dieu est l'anéantissement : tant qu'une parcelle d'affirmation subsiste dans tes attributs, il subsiste un voile. L'affirmation est un des attributs de Dieu, l'anéantissement est l'attribut de Son serviteur. Quand Moïse a dit : " *Mande donc Aaron* [28] ", ce n'est pas qu'il se dérobait à sa mission, mais il avait trouvé le plaisir de l'anéantissement. Il disait : " Mon Dieu, laisse-moi dans mon anéantissement. Je suis las de mon être et j'en ai subi trop de mal. " La voix divine déclara : " La mission du Prophète exige l'anéantissement des caractères inhérents à l'être créé ; en effet, le Prophète, l'Elu parla le même langage dans la caverne en disant : ' Gabriel ! laisse-moi dans mon indigence. ' Mais Gabriel ordonnait : ' Lis ! ' et le Prophète répondit : ' Je ne sais pas lire ' ; en ce pays, il y a de grands personnages et il y a ceux qui gouvernent le monde ; qu'attends-tu de l'Orphelin de Bu Tâlib et du salarié de Khadidja [29]. " »

T'isoler dans la maison, ne te sauvera point
Il faut lier le pan de ta robe au mien.

Le Shaykh a dit : « Les rois ne revendent pas leur esclave ; tâchez donc de devenir l'esclave de Dieu. Car lorsqu'Il vous a accepté pour le servir et qu'Il vous fait entendre Sa voix en vous appelant : " Mon Serviteur ! " votre condition surpassera toute conjecture et tout pouvoir. »

Quelqu'un posa au Shaykh la question suivante : « Shaykh, le serviteur de Dieu cesserait-il d'être tel à cause du péché ? » Il répondit : « S'il est réellement serviteur de Dieu, non ! Notre Père Adam ne cessa pas d'être serviteur de Dieu à cause du péché ; car il était serviteur de Dieu. Tâche de servir Dieu dans n'importe quelle situation. Pécher dans l'humilité vaut mieux que servir Dieu dans l'orgueil. Adam s'humilia mais Satan manifesta de l'orgueil. S'il n'y avait pas le péché, la miséricorde divine demeurerait inutile. »

*

LE CHOIX DIVIN

On interrogea le Shaykh sur le sens de ce verset : *Ton Seigneur crée ce qu'il veut et choisit ce qu'il veut*[30]. Il répondit : « Ce qu'il faut, c'est être l'objet du choix divin ; ce qu'il faut, c'est mériter l'attention et la distinction divines. Le choix du serviteur ne vaut rien. Sans Lui, nous ne pouvons pas nous prononcer ; rien ne peut procéder de nous, rien, sans doute. Il vaut donc mieux que nous renoncions à notre être. Si l'attirance divine apparaît, le serviteur est distingué par cette attirance, préparé à l'effort et apte à la clairvoyance ; devenu clairvoyant, il devient apte à entendre. Alors, Dieu lui ordonne : *Dis : de la grâce et de la miséricorde de Dieu, qu'ils (les hommes) se réjouissent, ceci leur vaut mieux que toutes les richesses qu'ils amassent*[31]. Dieu dit : Ne te réjouis que de Notre Grâce et de Notre Miséricorde ; te réjouir de cela vaut mieux que tout ce que tu amasseras ; chacun se réjouit de quelque chose ; certains se réjouissent des biens de ce monde ; d'autres de la vie future ; d'autres encore des degrés spirituels ; d'autres encore des récompenses de bonnes œuvres ; mais nous disons que tout cela n'est que néant ; seul Dieu est et sera. " Bu'l Qâsim Bishr Yâsin enseignait cette litanie aux vieilles femmes de Meyhana : " O Toi ! O Toi qui es tout, O Toi pour qui tout est... Tu es seul

et Tu n'as pas d'associé. " Et c'est le sens de la parole divine : *Ceci vaut mieux que toutes les richesses qu'ils amassent !* O musulmans ! Celui qui porte en lui le moindre parfum de cette inspiration mystique ou celui qui se détourne de son moi devient étranger à ce monde. La parole ne se prononce qu'en réponse au besoin de celui qui porte en lui le parfum de l'Attachement. Il faut le besoin, le besoin est un élan suscité ; la volition n'y peut rien. Le besoin est un aimant qui attire vers soi tous les mystères de la vérité. »

Le Shaykh a dit : Quarante mille ans avant que Dieu n'eût créé les corps humains, Il avait créé les esprits et Il les avait gardés en Sa présence ; puis Il déversa sur eux une lumière et connaissant le lot que chacun en recevrait, selon ses capacités, Il accorda sa faveur à chacun selon ce lot. C'est ainsi que les esprits ont été cultivés et ont reçu la quiétude dans cette lumière. Les hommes qui se rapprochent dans ce monde et trouvent repos les uns en les autres avaient déjà été liés de liens d'amitié dans l'autre monde. Ici-bas, ils s'aiment de par Dieu et on les nomme « amis de par Dieu ». Etant chacun en quête de Dieu, ils se recherchent et se reconnaissent par leur amour de Dieu, comme les chevaux qui se flairent. Si l'un d'entre eux est à l'est et l'autre à l'ouest, ils ne retrouvent affection et consolation que dans le récit réciproque de leur vie et de leurs paroles à l'un et à l'autre ; et si même l'un avait vécu au I^er^ siècle et l'autre au V^e^, ce dernier ne trouverait attrait et consolation que dans le récit des paroles de celui-là. Ces hommes sont parés de la grâce divine. Rien ne peut les détourner de Dieu, ni les malheurs, ni les bonheurs, ni les étapes mystiques, ni les pouvoirs surnaturels. Celui qui s'arrête à l'une de ces choses n'est que menteur ; car les pouvoirs surnaturels, les étapes mystiques et les grades spirituels ne peuvent être confondus avec Dieu même, ce ne sont que des lots dont le serviteur de Dieu est favorisé. Quiconque s'y arrête n'est que l'adorateur de son propre lot.

Le Shaykh a dit : « O musulmans ! jusqu'à quand proférer " moi et moi ". Retenez-vous, ne dites pas ici-bas ce que vous n'oserez pas dire le Jour de la Résurrection ; ne le dites pas, car ce sera votre malheur. Cet égoïsme finira par anéantir l'homme ; c'est l'arbre de la damnation. Le premier qui dit : *moi* fut Satan [Iblis] ; son arbre de damnation étant son *moi*.

Quiconque dit *moi,* cueille le fruit de cet arbre et s'éloigne davantage de Dieu, chaque jour. Djâbir Ibn'Abd-Allâh frappa à la porte du logis du Prophète qui demanda : " Qui est là ? — C'est moi ", répondit Djâbir. Le Prophète se leva et en allant ouvrir la porte, il disait : « " Le *moi,* c'est le mal ; donc, je ne dirai point ' *moi* ' ". Parce qu'il renonça à son *moi* et qu'il était sincère et droit dans son renoncement, Dieu lui commanda : " Dis maintenant, sur notre ordre : *Dis leur : Voici mon chemin : en toute clairvoyance, je vous appelle à Dieu*[32]. " »

Quelqu'un demanda au Shaykh de commenter cette tradition : « Une heure de réflexion vaut mieux que les pratiques de dévotion de toute une année. » Le Shaykh répondit : « Une heure de réflexion sur son propre néant, vaut mieux qu'une année de pratiques de dévotion en songeant à son moi. »

On interrogea le Shaykh sur la musique mystique (Sama'). Il répondit : « Pour écouter la musique mystique (Sama') il faut avoir un cœur vivant et l'âme charnelle morte. »

Le Shaykh a dit : « Nous prêchons sans science et nous invitons sans argent. »

Le Shaykh a dit : « Longtemps j'ai cherché Dieu. Parfois je Le trouvais, parfois non ! A présent c'est moi-même que je cherche et que je ne me trouve pas. De tout mon être je suis devenu Lui. Tout est Lui. »

Durant des années je fus plongé dans le comment et le [pourquoi.
Comment donc ceci, pourquoi donc cela !
Lorsque l'homme endormi se réveilla
Il porta plus aisément sa douleur !

Le Shaykh a dit : « A l'homme, il faut de tout afin que rien ne lui manque. » L'un des grands hommes a commenté cette parole de la manière suivante : « L'homme doit passer dans tous les quartiers et avoir toutes les expériences afin que son cœur ne soit tenté par aucune chose. »

Le Shaykh a dit : « Quiconque a confiance en soi ne se connaît réellement pas et quiconque n'a pas confiance en Dieu, ne connaît pas Dieu. »

Le Shaykh a dit : « Si le pardon n'était pas la chose la plus précieuse pour Dieu, Il n'aurait pas éprouvé par le péché la meilleure de Ses créatures, c'est-à-dire Adam. »

Quelqu'un interrogea le Shaykh sur le sens de cette tradition : De celui qui connaît Dieu, la langue s'embarrasse. Notre Shaykh répondit : « C'est-à-dire, sa haine s'émousse contre les hommes. Car de toutes les créatures, le Prophète était le plus considéré, mais il n'eut jamais la langue embarrassée. »

On interrogea notre shaykh sur le sens de cette tradition : « Celui qui se connaît soi-même connaît son Dieu. » Notre shaykh répondit : « Celui qui reconnaît à soi-même le néant reconnaît à son Dieu l'Etre. »

Notre shaykh a dit : « Une des supériorités du pauvre sur le riche est qu'au moment de la mort et au jour de la résurrection chacun souhaitera d'être pauvre, ce qui est l'état de véracité, et personne à ce moment ne souhaitera la richesse. »

Quelqu'un demanda à notre shaykh : « Qu'est-ce que la victoire suprême[33] ? » Le Shaykh répondit : « Il y a deux ennemis ; l'un se trouve au dedans de ta chemise, l'autre en dehors de ta chemise. Chaque fois que Dieu t'aide à l'emporter sur l'ennemi se trouvant hors de ta chemise on appelle cela : *conquête victorieuse.* Mais chaque fois que Dieu t'aide à vaincre l'ennemi qui se trouve au-dedans de ta chemise on appelle cela : " La victoire suprême. " »

Notre shaykh a dit : « Tout ce qui ne convient pas à l'égard des hommes ne convient pas à l'égard de Dieu, et tout ce qui ne convient pas à l'égard de Dieu ne convient pas à l'égard des hommes. »

Notre shaykh a dit : « En peinant davantage, on augmente sa peine, non sa part de nourriture quotidienne. Celle-ci s'acquiert par la grâce divine et non par notre effort. »

Le Shaykh a dit : « Traîner une montagne par un cheveu est plus facile que sortir de soi-même. »

Le Shaykh a dit : « Les gens prétendent que nous sommes heureux, que nous sommes en paix ; s'ils percevaient ce que nous souffrons, ils affronteraient toutes les peines pour fuir les nôtres. »

La Shaykh a dit : « Quand Dieu amène un de ses serviteurs à la Véracité, c'est l'ordre de Son amitié avec ce serviteur qui est écrit. »

On demanda au Shaykh : « Qu'est-ce que le mal ? et qu'est-ce que le mal du mal ? » Il répondit : « Le mal, c'est ton *moi* et le mal du mal, c'est ton *moi* alors que tu l'ignores. »

Le Shaykh a dit : « Il ne s'agit pas d'un démon qui s'éloignerait par une simple récitation de : « Il n'y a de pouvoir et de force qu'en Dieu. »

Le Shaykh a dit : « Salomon demanda : " *Accorde-moi un royaume.* " » Or le royaume lui fut donné ; mais lorsqu'il s'aperçut des méfaits de la royauté et qu'il reconnut qu'il était cause d'éloignement plutôt que moyen de rapprochement de Sa présence, il dit : Qu'il ne convienne à personne d'autre après moi[34] ! »

Le Shaykh a dit : « Quand l'homme parvient à s'engager dans la voie du détachement, même le royaume de Salomon ne lui paraît plus comme une propriété disponible ; mais, s'il n'a pas atteint l'état de détachement, le surplus de sa manche dépassant de sa main lui fera l'effet d'une propriété ; c'est ainsi que le Commandeur des Croyants, Omar Ibn-al-Khattâb, coupa au couteau, dans le bazar, le surplus de sa manche. »

Le Shaykh a dit : « Tout ce qui est désir et vanité est le fait de l'âme charnelle et la respiration ne compte comme un moment de vie que si l'on procure, à ce moment, quelque repos aux Créatures. »

On posa une question au Shaykh au sujet de ce verset. « Quand la nuit l'eut enveloppé il vit un astre... » Le Shaykh répondit : « Par la " Nuit ", il faut entendre " La Nuit de l'occultation " et par " le Jour ", le Jour de l'épiphanie. »

Le Shaykh a dit : « Lorsque Dieu créa la Raison, Il la plaça en face de Lui-même et lui demanda : « Qui suis-je ? » La Raison demeura perplexe. Dieu fit donc ouvrir les yeux de la Raison par la lumière de Son Unicité et Il lui dit : « Qui suis-je ? » Elle répondit : « Tu es Dieu et il n'y a de divinité que Toi » Ainsi, pour la Raison, la connaissance de Dieu n'était possible que par Dieu Lui-même. »

*

DE LA GNOSE (MA'RIFA)

Quelqu'un demanda au Shaykh : « Qu'est-ce que la gnose [Ma'rifa] ? » Il répondit : « La gnose est ce que chantent nos enfants : « Mouche-toi d'abord puis, parle de nous. »

Le Shaykh a dit : « Il y a trois modes de rapprochement : le rapprochement par distance, ce qui est impossible ; le rapprochement par la science et la patience, ce qui est obligation ; le rapprochement par la Grâce et la Miséricorde, ce qui est possible. »

Le Shaykh a dit : « Ton instant est ce temps entre deux de tes respirations, dont l'une est déjà passée et l'autre n'est pas encore venue. » Et c'est ce dont on a déjà parlé.

Un jour, notre Shaykh dit au cours de son entretien : « Si ceux qui multiplient prières et litanies et qui comptent ce que Dieu leur doit, comptaient ce qu'ils doivent à Dieu, ils trouveraient le repos. » Puis il ajouta « Le Prophète dit : " Gardez-vous de fréquenter les morts ! " Alors, quelqu'un demanda : " Envoyé de Dieu ! qu'entendez-vous par ' les morts '. " Le Prophète répondit : " J'entends par ' les morts ' les hommes attachés à ce bas monde et qui sont nés dans la jouissance des biens de ce bas monde, car les serviteurs de Dieu ne sont pas ceux qui jouissent des douceurs de la Vie. »

Le Shaykh dit un jour, au cours de sa prédication : « La Vie est dans la science, le repos dans la sagesse et le goût de la vie dans la répétition des noms de Dieu. La récompense de la proclamation de l'Unicité Divine est la contemplation de Dieu dans le Paradis ; celle de l'accomplissement des devoirs religieux, le Paradis ; celle de l'abstention des choses défendues, la délivrance de l'enfer. »

Puis, le Shaykh récita ce verset du Coran :

« Hommes ! Vous êtes les pauvres ayant besoin de Dieu. Et Dieu seul est suffisant à Soi-même et digne de louanges[35]. »

*

LE VERBE DIVIN

Le Shaykh a dit : « Lorsque Dieu créa les esprits, Il leur adressa la parole sans intermédiaire et leur fit entendre Sa parole face à face. Il leur dit : « Je vous ai créés pour que vous me confiiez vos secrets et que je vous confie les miens, et que si vous ne le faites pas, vous me fassiez vos confidences et que je vous fasse les miennes, et que si vous ne les faites pas, vous vous entreteniez avec moi et vous me parliez, et que, si vous ne le faites pas, vous m'écoutiez. » Puis le Shaykh récita ce verset : « *Lorsqu'ils entendent les révélations faites au Prophète, tu vois leurs yeux répandre des larmes, du fait de ce qu'ils connaissent de la Vérité*[37]. » Et le Shaykh ajouta : Le Verbe est l'attribut éternel de Dieu, inhérent à Son essence ; ce Verbe n'est ni lettre ni son ; il est perceptible dans l'essence même de Dieu ; quand Il le fait entendre à Son Serviteur, sans intermédiaire de la lettre ni du son, alors c'est un entretien et un appel ; quand Il le lui communique par les moyens d'expression en créant, en la circonstance, ce qui le lui signifie, à savoir des mots, des phrases ou tout autre signe qui le manifestent, alors c'est la communication de secrets ; et quand Il crée dans le cœur de son adorateur les sens intimes de Sa parole, alors, c'est la confidence. Une des conditions de cette dernière est d'être suivie d'une science immédiate confirmant qu'il est le Verbe divin. Donc, chaque fois que les mots, communication de secrets, confidences et appel, interviennent, ils sont attribuables à ces idées. Quant à la communication et à la création du Verbe, elles sont la Parole pénétrant dans l'esprit par l'intermédiaire d'un des envoyés de Dieu. »

Le Shaykh dit un jour au cours d'un entretien : « Allez vers Dieu en un beau voyage : allez à Lui par la pensée et non au moyen de vos pieds. »

Le Shaykh a dit : « Celui qui connaît Dieu sans intermédiaire est son serviteur désintéressé ; celui qui connaît Dieu par un intermédiaire est son serviteur intéressé. »

Le Shaykh a dit : « Attache-toi à une porte qui t'en ouvrira d'autres ; et sers le Seul Maître qui fera baisser devant toi toutes les têtes. » Puis il ajouta : « Ne te presse pas et tu parviendras, car la hâte n'est pas l'attribut du Seigneur. »

On interrogea le Shaykh sur le sens de cette tradition : « Dieu ne considère ni votre apparence ni vos biens, mais Il considère vos cœurs et vos œuvres. » Le Shaykh répondit : « Tout homme vaut par son cœur car l'apparence est la coquille et le cœur est la perle ; or les rois ne prêtent point attention à la coquille ; ils observent la perle ; et les perles sont diverses ; la valeur de chaque homme est ce que vaut son cœur ; finalement, en chaque homme, ce qui compte c'est son cœur, car c'est le cœur qui aspire à la grâce et à la miséricorde divines. Dieu a dit : « *C'est la grâce divine ; Il l'accorde à qui Il veut. Dieu accorde particulièrement Sa miséricorde à qui Il veut* [38]. »

Le Shaykh a dit : « Le monde d'ici-bas est votre image et le monde d'en-haut est aussi votre image ; tout ce qui se trouve dans ce bas monde et dans l'autre est votre image ; commandement, nom, image et étapes de l'ascension mystique sont des mouvements d'apparences ; les états mystiques sont des mouvements du cœur ; mais l'Unicité divine et la gnose sont au-delà des apparences et au-delà des consciences. Le fidèle ne peut parvenir au plus profond de l'unicité divine et à la pure gnose que par l'assistance, la faveur et la grâce de Dieu. »

Le Shaykh a dit : « L'audition de la musique nécessite une foi solide, car Dieu a dit : " *Tu ne fais entendre que ceux qui croient en nos signes* [39]. » Or la musique est la nourriture de l'esprit et le remède à l'aveuglement. Elle est faite pour celui qui chemine sur la Voie mystique. Celui qui ne chemine pas sur la Voie mystique n'est pas, en vérité, apte à entendre la musique. »

Le Shaykh a dit : « Si tu es décidé à Le trouver, cherche-Le en renonçant à tout ce qui est autre que Lui. »

Le Shaykh a dit : « Le salut est dans la soumission et le malheur dans la recherche du remède. »

Le Shaykh a dit : « L'accès vers l'au-delà est interdit à celui qui aime ce bas monde. En effet le Prophète a dit : « L'amour de ce bas monde est l'origine de tous les péchés. »

Le Shaykh a dit : « Celui qui cherche la quiétude ailleurs qu'en Dieu, c'est sa mort qu'il cherche. Et le Shaykh a ajouté : « Celui qui parle à son âme charnelle, se détache de son Seigneur ; alors Dieu le laisse à lui-même, car le premier péché des amis véridiques est de parler à eux-mêmes. »

Le Shaykh a dit : « On ne peut trouver le salut que si l'on

devient comme un mort pour la recherche du remède ; car Dieu créa les hommes comme des êtres en détresse, privés de tout recours. Le plus heureux d'entre les hommes est celui dont le cœur lui fut désigné, par Dieu, comme son dernier secours. »

On posa au Shaykh la question suivante : « Qu'est-ce la loi religieuse ? Qu'est-ce la voie mystique et qu'est-ce que la vérité ? » Il répondit : « La loi religieuse, ce sont des œuvres pies pour les œuvres pies ; la Voie mystique, ce sont des caractères pour les caractères ; et la vérité, ce sont des états mystiques pour les états mystiques. Donc si quelqu'un n'a pas d'œuvres pies par des efforts de purifications spirituelles et par la soumission complète à la Tradition, il n'a point de caractère pour suivre la Voie mystique et pour se diriger dans cette voie ; et celui qui n'a pas de caractère pour suivre la voie mystique et pour se diriger, est dépourvu d'états mystiques pour parvenir à la Vérité, à la rectitude, et pour conduire les hommes au salut. »

Le Shaykh a dit : « Celui dont la vie tient à son âme charnelle vit une vie qui finira avec la disparition de cette âme ; mais celui dont la vie tient à la sincérité et à la soumission à Dieu, il reste vivant, passant d'une demeure à une autre. N'aviez-vous pas entendu la parole de l'Envoyé de Dieu (sur lui la bénédiction de Dieu) : « O gens de la demeure éternelle et de l'existence indestructible ! Vous êtes créés pour l'éternité et non pas pour entrer dans le néant ; vous passerez d'une demeure à une autre. »

*

LA RECHERCHE DE DIEU

Le Shaykh a dit : « Dieu adressa à l'un de Ses envoyés la communication suivante : « T'imagines-tu que tu M'aimes ? Si tu M'aimes, tu dois libérer ton cœur de l'attachement à ce bas monde. En effet l'attachement à ce bas-monde et l'amour de Moi ne peuvent être réunis en un même cœur. » Et le Shaykh ajouta : « Aucun serviteur de Dieu n'a renoncé à quoi que ce soit pour l'amour de Lui sans qu'Il lui rende en échange un plus grand bien ; et nul ne mena sa vie selon la volonté de Dieu et pour Dieu sans qu'Il l'ait compté à sa mort parmi Ses élus. » Alors quelqu'un demanda au Shaykh : « Où donc trouver la quiétude ? » Il répondit : « La quiétude consiste à libérer le

cœur de tout désir, car Dieu a dit : *Nous leur avons accordé une grande supériorité sur un grand nombre des êtres que Nous avons créés*[40] ce qui signifie : *Nous leur avons accordé la supériorité d'observer leurs propres fautes.* De même le Prophète a dit : « Lorsque Dieu veut du bien à l'un de Ses serviteurs, Il lui ouvre les yeux sur ses fautes. » Le Prophète a dit d'autre part : « Quiconque mène une vie pieuse en ce bas-monde, Dieu place la sagesse en son cœur, met la sagesse sur sa langue et ouvre ses yeux sur les défauts de ce bas monde ; ainsi les maux du monde deviennent des remèdes pour lui ; celui qui dit : *Il n'y a de divinité que Dieu,* jure fidélité à Dieu ; une fois soumis à Dieu, il ne lui est plus permis de Lui désobéir ; quiconque ne se réjouit pas de répéter Ses saints noms en ce monde ne jouira ni de Son paradis ni de Sa vision dans l'autre monde. »

Le Shaykh a dit : « Il n'est pas de meilleur discours que ce que nous prononçons ; mais ce serait encore mieux de ne point le prononcer. »

Une fois, un groupe de personnages était présent devant le Shaykh. L'un d'eux dit : « Nous pratiquons tout ce que nous affirmons. » Le Shaykh fit : « Nous agissons autrement ; nous mettons en pratique ce que nous pensons. »

Notre shaykh a récité ces vers :

O mon idole ! quand tu es réduite au néant, c'est alors que
[tu es existante !
Quand tu es réduite en poussière, c'est alors que tu es
[nécessairement purifiée
Tant que l'homme n'est pas purifié de ses attributs humains,
[il ne parviendra point à l'existence en Lui.

Quelqu'un posa une question à notre shaykh au sujet de l'Amour. Il répondit : « L'Amour est le filet de Dieu. »

Le Shaykh a dit : « Tu ne sais pas ; tu ne sais pas que tu ne sais pas ; et tu ne veux pas savoir que tu ne sais pas. »

Le Shaykh invoquait souvent Dieu en ces termes : « Mon Dieu, nous implorons Ta miséricorde pour tout ce qui T'arrive de notre part, et nous Te glorifions pour tout ce qui nous arrive de Toi. »

Quand le Shaykh lisait le Coran, chaque fois qu'il arrivait à

un verset contenant un serment, il disait : « Mon Dieu ! jusqu'à quand durera Ta faiblesse ! »

Le Shaykh a dit : « Tout cœur attaché à ce bas monde est un cœur troublé qui ne vaut ni le gain ni la perte. »

Hasan Basri était l'un des musulmans les plus aimés de la deuxième génération. Un jour quelqu'un lui demanda : « Comment vas-tu ? » Hasan répondit : « Mon frère ! depuis trente ans nous avons fermé la porte à notre âme charnelle, en attendant l'Ordre. » Puis le Shaykh ajouta : « Le trouble du cœur provient de l'attachement à ce monde ; tant que durera cet attachement, le cœur ne pourra se recueillir. Le Prophète a dit : « L'amour d'ici-bas est l'origine de tout péché ; ainsi celui qui commande à tous les péchés, s'installant dans la demeure du cœur, l'ouvre à tous les penchants. » Et le Shaykh ajouta : « Bu'l Qâsim é Bishr é Yâsin récitait souvent ces vers :

Etre aimé ! je viendrai, en hôte chez toi,
En cachette et loin des regards jaloux.
Vide la maison et viens à la rencontre de l'hôte
Et ne laisse personne en ta demeure avec moi. »

Puis le Shaykh ajouta : C'est une parole parfaite, ce qu'a dit le Prophète : « Heureux le serviteur dont Dieu a réduit tous les soucis à un seul. Et celui qui est exempt de soucis ne se soucie plus de la vallée dans laquelle Dieu mettra fin à ses jours. »

Le Shaykh a dit : « Tout ce qui te distrait de Dieu, ne fût-ce qu'une aiguille, est un mal ; tout ce qui est bien de ce bas monde est ton mal et ton trouble ; et tout ce qui constitue pour toi le mal, est cause de ta distraction et de ton éloignement de cet état mystique, dans ce monde et dans l'autre. » Et le Shaykh ajouta : Le shaykh Bu'l Qâsim-è-Yâsin qui était un des hommes éminents de Meyhana récitait souvent ces vers :

Celui qui s'est anéanti en Dieu vivra en Lui.
De Lui tu ne recevras la vie que si tu renonces à tout ce qui [est autre que Lui.
Veux-tu parvenir à l'étape de pureté avec des pieds souillés ?
Homme aux basses pensées, je crains que tu ne Le mérites [jamais.

On exposa ce cas au Shaykh : « Nous avons beau chercher tous les moyens, mais nous ne pouvons parvenir à cet idéal (du soufisme). » Il répondit : « Chercher un moyen n'est que perdition ; c'est l'affaire des ignorants. Dans cette voie, rien de plus dangereux que la recherche du moyen ; voici ce que je dis : « Cherchez Dieu en renonçant au moyen ; car la recherche de moyens dans cette voie n'est qu'imposture. » Puis il ajouta : « Le plus inepte des hommes est celui qui consulte l'ennemi pour rendre justice à l'ami. Ce genre de recherche de moyens provient du manque de sagesse. Il y avait un vieillard qui faisait souvent cette prière : « Mon Dieu, je me plains à Toi du manque de ma connaissance de Toi ! » Puis le Shaykh ajouta : « Sa'ïdat al-Suffiyya était l'une des femmes très pieuses de la Voie mystique, qui s'était complètement retirée dans la solitude. Le shaykh Abd-al-Rahmân a fait mention d'elle dans ses " Classes des femmes pieuses retirées dans la solitude. " Une fois des soufis allèrent en groupe pour la saluer à la porte de sa cellule et pour lui demander sa bénédiction et pour qu'elle prie pour eux. Cette bienheureuse leur dit : " Que Dieu éloigne de vous tout ce qui vous sépare de Lui. " »

Une fois, vers la fin de sa vie, notre shaykh dit : « J'ai vu en songe Bu'l Fazl-è-Hasan et je lui ai dit : " Je me suis détaché de tous mes amis. " Il répondit : " Qu'ils étaient bons tes amis lorsque tu étais attaché à eux ! Mais comme ils sont mieux maintenant que tu es détaché d'eux. " »

Le Shaykh a dit : « De rares pèlerinages où le cœur est présent, valent mieux que des pèlerinages répétés d'où le cœur est absent. »

Le Shaykh a dit : « Tu es l'esclave de ce à quoi tu t'es attaché. » Il a dit aussi : « Tant que l'homme voit de la sincérité dans ses œuvres pies, il dira : " Toi et moi " ; mais dès qu'il reconnaît la grâce et la miséricorde de Dieu, il dira : " Toi ! Toi ! " Ce n'est qu'à ce moment que son acte de piété devient vérité. »

Quelqu'un questionna notre shaykh sur la Loi, la Voie et la Vérité. Il répondit : « Ce sont les noms des étapes, et ces étapes sont propres à l'humanité charnelle. La Loi est une somme d'affirmations et de négations s'appliquant au corps et à ses structu-

res ; la Voie mystique est le cheminement vers l'anéantissement absolu ; quant à la Vérité, elle est toute perplexité. »

Bu Bakr-è-Siddiq, au moment où il allait quitter ce monde, disait : « O Toi qui guides sur le chemin ! Je suis perplexe ! » Il parlait de la perplexité devant la Vérité. Mais toutes ces paroles ne sont que des signes et parler des signes, au sujet de l'Etre qui n'a pas de signes, est impiété. »

Le Shaykh a dit : « Cette affaire n'aboutira pas tant que le patron ne quittera pas la demeure. » Puis au cours de ce même entretien il récita ces vers :

Etre aimé ! Je suis devenu tel que l'on ne peut pas m'aper-
[cevoir
A moins que l'on me fasse asseoir devant toi.
Tu es le soleil et moi, semblable au grain de poussière
On ne m'aperçoit que grâce à la lumière du soleil.

On demanda au Shaykh : « Est-ce la pauvreté qui est la plus parfaite, ou la richesse ? » Alors il récita :

Amie du Khorâsân ! Surprenante Amie !
Je m'adonne volontiers aux surprises du Khorâsân !

Et il ajouta : « Le plus parfait, le plus complet et le plus noble sont des termes appartenant au domaine de la Loi. Si Dieu accorde Sa faveur à un serviteur, sa pauvreté sera richesse et sa richesse pauvreté. L'humanité est le miroir de la divinité. Dieu n'a considéré aucune de Ses créatures après les avoir créées excepté l'homme. « *Dieu ne considéra point l'univers après qu'Il l'eut créé, à cause de Sa haine envers lui*[41]. Mais s'agissant de l'homme, il dit : *Dieu ne considère point vos visages ni vos œuvres, mais il considère vos cœurs*[42]. Pour que tout l'univers fût créé, un seul commandement suffit ; et Il dit : « *Sois ! et l'univers fut*[43]. » Mais quand arriva le tour de l'homme, Il dépassa l'étape du commandement et Il dit « *l'Etre que j'ai créé de mes mains*[44]. » Ce qui fut pour le corps ; s'agissant de l'esprit Il dit : « *J'ai insufflé en lui de Mon Esprit*[45]. »

Le Shaykh a dit : « De celui qui est capable de fréquenter n'importe qui, d'écouter n'importe qui, de manger et dormir

avec n'importe qui, n'attends nul bien ; car c'est un homme dont l'âme est livrée au Satan. »

On demanda au Shaykh ceci : « Quel est le principe de l'engagement dans la Voie mystique ? » Il répondit : « Il consiste en ce que le vouloir de l'homme se transforme en élan. Il y a une différence entre le vouloir et l'élan. Le vouloir est sujet à l'hésitation ; l'on veut agir et l'on ne veut pas agir ; mais l'élan ne saurait être ébranlé même d'un cheveu. Le vouloir est particulier, mais l'élan est général. Une révélation apparaît, un éclair jaillit, une attraction se manifeste ; alors un effort se dessine, puis la clairvoyance se fait jour ; et l'on devient l'homme libéré du Royaume. »

Un derviche demanda au Shaykh : « Qu'est-ce que le principe du service de Dieu ? » Le Shaykh répondit : « Dieu t'a créé libre. Donc sois libre comme il t'a créé. » Le derviche reprit : « Shaykh ! Ma question porte sur le principe du service de Dieu. » Le Shaykh répondit : « Ne sais-tu pas que tant que tu n'es pas libéré de ce monde et de l'autre tu n'es pas un serviteur de Dieu ? » Puis il récita ces vers :

Comme la liberté et l'amour n'étaient pas compatibles
Je me suis adonné à Son service et le fond de mon être en a [été déterminé.
Désormais je serai comme le désirait l'Etre aimé,
Entre nous il n'y aura plus ni discussion ni querelle !

Un derviche demanda au Shaykh : « Qu'est-ce que la générosité ? (Fotowat), le Shaykh répondit : « C'est à un homme de haute pensée que doit s'adresser discours sur la générosité ; il ne peut être adressé à celui qui reste attaché à son moi. » Puis il ajouta : « L'erreur de l'homme de haute pensée est une œuvre pie ; mais l'œuvre pie de l'homme attaché à son moi est une erreur. La générosité, le courage, la finesse et la courtoisie sont des plantes qui poussent dans le jardin de l'Attraction divine. Dans le jardin de l'effort, fleurissent de longues prières, des journées de jeûne, des veillées nocturnes et de nombreuses aumônes. Tout ce que l'effort établit, l'Attraction divine l'efface. »

Le Shaykh a dit : « Dans la nuit de son ascension, le Prophète aperçut des anges en groupe, tous lumineux, entourés de lumière

de toutes parts. Le Prophète a dit : " Je demandai à Gabriel : Qui sont-ils ? et Gabriel répondit : Ce sont ceux qui n'ont connu que Dieu. " »

Un jour le Shaykh dit ceci : « Voici un propos qui vous est venu du Maître véridique, Dja'far ibn-Mohammad. " Je n'ai vu rien de plus beau que la modestie des riches à l'égard des pauvres ; mais encore plus beau est le renoncement du pauvre à la richesse, du pauvre qui s'enrichit en Dieu. " » Alors le lecteur du Coran récita ce verset : « *Et la gloire appartient à Dieu, à son prophète et aux croyants*[46]. »

Notre Shaykh a dit : Notre plus grande gloire est d'être pauvre en Dieu et de nous humilier devant Lui. En effet le Prophète a dit : « Quand Dieu veut du bien à son serviteur, Il le conduit à l'humiliation de son propre moi. »

On demanda au Shaykh : « Est-ce la pauvreté ou la richesse qui est la plus parfaite ? » Le Shaykh répondit : « La perfection consiste à se passer de tout. » Puis il récita ce vers :

> Lorsque nous voyageons de nuit et que tu nous précèdes
> Il suffit à notre caravane d'invoquer ton nom pour être guidée.

Le Shaykh a dit : « Comment est-il possible que le Créateur soit conçu par le créé — ou encore, comment l'être limité pourrait-il atteindre à l'être qui n'a pas de limites ? »

Un jour, au cours d'un entretien le Shaykh dit : J'ai entendu que le Prince véridique Dja'far ibn-Mohammad Sâdiq a dit : Ne pas se passer de Dieu, c'est ne rien lui substituer et ne songer qu'à Sa toute-puissance. Celui qui proclame : Il n'y a de divinité qu'Allâh, conclut un pacte avec Dieu et une fois le pacte conclu il ne lui est plus permis de se révolter contre Lui. »

Le Shaykh a dit : « Disciple est le premier nom que porte celui qui s'engage dans la voie de Dieu, et il lui faut mille conditions pour mériter ce nom. La première est celle-ci : une fois qu'il a changé d'habit, il doit être en tout différent des autres ; que sa façon de parler ne ressemble pas à la leur ; que sa conduite ne soit pas semblable à la leur et ainsi de suite, à l'infini. »

On demanda au Shaykh : « Quel est le guide spirituel (pir) ami de la vérité et quel est le disciple véridique ? » Il répondit :

« Le guide spirituel ami de la vérité est celui en qui l'on peut trouver réunies dix qualités qui font de lui un guide accompli. La première, c'est qu'il ait connu lui-même un guide spirituel afin de pouvoir éduquer des disciples. La seconde : qu'il ait parcouru lui-même la voie spirituelle afin de pouvoir guider dans cette voie. La troisième : qu'il soit lui-même épuré et éduqué afin de devenir éducateur. La quatrième : qu'il soit généreux sans compter afin de pouvoir sacrifier sa fortune pour le bien du disciple. La cinquième : qu'il soit désintéressé quant aux biens du disciple afin de n'être jamais tenté d'en user à son profit. La sixième : qu'il se garde de donner explicitement ses conseils tant qu'il pourra les prodiguer par allusions. La septième : qu'il se garde d'user de colère et de violence, dans l'éducation du disciple, tant qu'il peut y réussir avec douceur. La huitième : qu'il ait accompli d'abord lui-même tout ce qu'il conseille. La neuvième : qu'il se soit défendu à lui-même tout ce qu'il interdit au disciple. La dixième : qu'il n'abandonne pas pour le caprice des hommes le disciple qu'il adopte pour l'amour de Dieu. S'il en est ainsi et si le maître est orné de ces qualités, le disciple ne pourra être que bon voyageur et véridique, car toute qualité que montrera le disciple sera celle du maître, qui se manifestera en lui. Quant au disciple, il faut qu'il possède au moins, dix qualités, afin d'être digne de ce nom. La première : est d'être sagace pour pouvoir comprendre les indications du guide. La deuxième : qu'il soit obéissant afin d'exécuter les ordres du maître. La troisième : qu'il ait une oreille attentive à saisir le discours du guide. La quatrième : qu'il ait une conscience clairvoyante afin de concevoir la grandeur du guide. La cinquième : qu'il soit véridique afin de ne rapporter que la vérité. La sixième : qu'il soit loyal afin de tenir tout ce qu'il promet. La septième : qu'il soit libéral afin d'être capable de se passer de tout ce qu'il possède. La huitième : qu'il soit discret afin de garder tous les secrets du maître. La neuvième : qu'il soit ouvert aux conseils afin de s'en remettre à ceux du maître. La dixième : qu'il soit chevaleresque pour pouvoir sacrifier sa vie dans cette voie. Le disciple doit être paré de ces qualités afin que le cheminement en cette voie lui soit aisé et que le but visé pour lui par le maître soit rapidement atteint. »

*

COUTUMES DES GENS DE KHANEGAH

Un jour le Shaykh parlait des gens à coutumes. Il dit : « Au début, les hommes se mettent de mauvais gré à une coutume ; puis cette coutume devient leur habitude ; ensuite cette habitude devient seconde nature qui devient réalité. » Puis s'adressant à Bu Bakr-Moaddib, il dit : « Apporte du papier et de l'encre afin que je dicte quelques chapitres au sujet des coutumes et habitudes des hommes du khânegâh. Lorsque Abu Bakr-Moaddib les eut apportés, le Shaykh dit d'écrire ceci. Sache que parmi les habitudes et coutumes des hommes du khânegâh, il existe dix principes qu'ils s'imposent comme devoir d'obligation religieuse à l'instar des Compagnons du Portique. Et on les nomme soufis parce qu'ils sont purs et qu'ils suivent la tradition de ces compagnons. Voici donc les dix principes qu'ils s'imposent comme devoirs d'obligation religieuse et qui sont conformes au Livre de Dieu Très Haut et à la tradition du Prophète.

Premièrement : ils tiennent propres leurs vêtements, ainsi qu'il est dit dans le Livre de Dieu. *Et tes vêtements purifie-les*[47]. En outre ils se purifient constamment, conformément à la parole divine : *Là, il y a des hommes qui aiment à se purifier et Dieu aime ceux qui se purifient*[48]. Deuxièmement : A la mosquée ou à l'oratoire, ils ne se rassemblent que dans une bonne intention, conformément à la parole divine : *Là, des hommes célèbrent les louanges de Dieu à l'aube et au crépuscule*[49]. Troisièmement : Ils font leur prière en groupe juste au commencement du temps de la prière, conformément à la parole divine : *Et ceux là sont ceux qui tiendront à l'observance de leurs prières*[50]. Quatrièmement : Ils prient beaucoup pendant la nuit, conformément à la parole divine : *Et dans la nuit, prie ! c'est là pour toi une œuvre surérogatoire*[51]. Cinquièmement : au moment de l'aurore ils implorent le pardon de Dieu et invoquent Son nom, ainsi que Dieu a dit : *Et à l'aurore, ils implorent le pardon de Dieu*[52]. Sixièmement : au point du jour, ils récitent le Coran tant qu'ils peuvent, ainsi que Dieu a dit : *La récitation du Coran à l'aube est faite devant témoin*[53]. Septièmement : entre la prière du soir et le coucher ils se mettent à réciter oraisons et litanies comme Dieu l'a dit : *Et dans la nuit, glorifie Dieu jusqu'au déclin des étoiles*[54].

Huitièmement : Ils font bon accueil aux pauvres, aux faibles et à tous ceux qui se réfugient auprès d'eux et ils partagent leurs peines, conformément à la parole divine : *Ne repousse pas ceux qui désirent voir Sa face, le matin et le soir*[55]. Neuvièmement : Ils ne mangent qu'en se tenant compagnie les uns aux autres, ainsi que Dieu l'a dit : *Et ceux qui sont fidèles à leurs engagements quand ils les ont contractés*[56]. Dixièmement : Ils ne se quittent pas sans s'y autoriser réciproquement ainsi que Dieu l'a dit : *Et lorsqu'ils sont avec lui pour une affaire qui leur est commune, ils ne s'éloignent point sans lui en avoir demandé la permission*[57].

Outre tout cela ils consacrent leurs moments de loisir à trois occupations : acquérir la science ou faire oraison ou assurer le repos de quelqu'un et lui fournir quelque aide. Or quiconque aimera ces hommes et qui les assistera, dans la mesure de ses possibilités, partagera la récompense et la faveur que Dieu leur accordera ainsi que Dieu l'a dit : Dieu les a exaucés en leur disant : *Je ne laisserai point perdre aucune œuvre d'aucun d'entre vous, ni des hommes ni des femmes, les uns étant comme les autres*[58]. Le Prophète a dit : Celui qui aime un groupe est de ce groupe. Et ils sont aussi dans ce groupe ceux dont le Prophète a dit : Que de pauvres hommes à l'aspect négligé et poussiéreux auxquels l'on ne prête aucune attention ! Pourtant s'ils invoquent Dieu, Il entendra leurs vœux. De ceux-là est Al Bara'ibn-Azib[59]. Dieu a dit à leur sujet : *Ceux-là sont ceux qui suivent la bonne voie, par la grâce de Dieu et par Sa Générosité. Dieu est omniscient et sage*[60].

*

PRIÈRES

Khâdjé Bu Tâhir, fils de notre Shaykh, a dit ceci : « Un jour, Khâdjé Bu Mansur Varqâni[61] vint en visite chez notre shaykh et lui dit : « Shaykh ! montre-moi un bon chemin ». Le Shaykh lui répondit : « Suis le chemin que Dieu a ordonné. — Quel est ce chemin ? — *Suis le chemin de celui qui revient à Moi*[62] ! Dieu n'a pas dit : Suis le chemin de celui qui tomba dans le malheur et qui perdit ce bas monde et la vie future. — Shaykh, avec quel viatique faut-il parcourir ce chemin ? — Dis, sans

cesse : O espoir de ceux qui espèrent ! O Confiance de ceux qui attendent ! Ne déçois point mon espérance ! Ne lasse point mon attente ! O le plus miséricordieux ! Accorde-moi la mort du Croyant et unis-moi aux hommes bienheureux ! »

*

LE MINISTRE DE TOGHRIL

C'est aussi Kkâdjé Bu Tâhir qui a rapporté ce qui suit. Un jour, le Sultan Toghril envoya quelqu'un pour convoquer Khâdjé Bu Mansur Varqâni. Celui-ci répondit qu'il n'avait pas encore accompli la prière du soir et qu'il ne pouvait pas venir. Le messager, ayant entendu cette réponse, la transmit au Sultan. Lorsque Khâdjé Mansûr, s'étant acquitté de ses prières et litanies, se présenta au Sultan, celui-ci lui dit : « Chaque fois que j'ai une affaire importante à te confier et que je te convoque, on me dit que tu psalmodies le Coran ou que tu fais tes prières et ainsi l'affaire en question reste en suspens. » Bu Mansûr répondit : « Ce que dit le Sultan est bien vrai, mais sache que je suis l'adorateur de Dieu, mais je ne suis que ton serviteur. Tant que je n'ai pas accompli les commandements de Dieu, je ne puis me consacrer à ton service. Si tu peux trouver un ministre qui ne soit pas adorateur de Dieu et qui se consacre entièrement à ton service, dans ce cas, je regagnerai mon domicile. »

Le Sultan reprit : « Certes je ne pourrai trouver un serviteur qui ne soit pas adorateur de Dieu et je n'ai aucune supériorité sur toi ; ne viens donc à mon service qu'après avoir accompli tous tes devoirs envers la Cour divine. »

Bu Mansûr regagna sa maison. Notre shaykh qui était alors à Nishâpur, fut informé de cette histoire. Il ordonna de seller son cheval afin d'aller féliciter le ministre. Quand le Shaykh sortit du khânegâh. Hasan Moaddib dépêcha un derviche pour en informer Khâdjé Bu Mansûr... En entrant dans la maison du ministre, le Shaykh le vit debout au milieu de la cour ; il lui demanda : « Pourquoi le ministre se tient-il ainsi debout au milieu de la cour ? — Depuis que je suis informé de la venue du Shaykh, je me tiens debout jugeant qu'il n'est pas convenable que le Shaykh soit debout et moi assis. » Le Shaykh dit : « Nous aussi, au jour de la Résurrection, nous n'accepterons pas d'être

assis et de vous voir debout ; nous ne nous assiérons pas avant vous. » Le ministre reprit : « Ainsi notre affaire, dans les deux mondes, est menée à bonne fin... Cependant, je redoutais ce sultan et me disais : c'est un Turc ; il faut éviter que dans un moment de colère aveugle, il ne commette un acte irréparable. » Le Shaykh dit : « Chaque fois que tu te rends chez le Sultan, récite la prière du Jour des Factions ; c'est une tradition du Prophète affirmant que si, avant de se présenter au sultan, on récite cette prière, on ne subira aucun mal et on s'en retournera ayant réalisé ses souhaits. Voici la prière : « Dieu ! Nous nous réfugions dans la lumière de Ta Sainteté, dans la grandeur de Ta Pureté et dans la bénédiction de Ta Majesté, contre toute calamité, contre tout mal, contre tout malheur qu'amènent le jour et la nuit. Sauf ce qui amène un bien de Toi, O miséricordieux ! Seigneur ! Tu es notre secours, c'est donc auprès de Toi que nous implorons secours ; Tu es notre refuge. C'est auprès de Toi que nous cherchons refuge. O Souverain ! devant Toi s'abaisse la tête des tyrans, s'humilie l'orgueil des Pharaons ! Nous nous réfugions auprès de Toi en cas d'offense envers Toi, de dévoilement de Ton Secret, d'oubli d'invoquer Ton nom, de négligence à Te rendre Grâces. Invoquer Ton nom est notre signe distinctif et faire Ton éloge est notre marque particulière dans notre sommeil, dans notre repos, dans notre mouvement, dans notre voyage, dans notre nuit et dans notre jour. Plante pour nous les tentes de Ta protection, fais-nous entrer tous dans la quiétude de Ta faveur, offre-nous le privilège de Ta bonté. O Miséricordieux ! O Clément ! O Dieu ! Excepté Toi, il n'y a point de divinité ; Tu es le seul Dieu ! Tu n'as point d'associé ; nous Te demandons pardon et nous retournons à Toi. »

*

DES LETTRES

De notre Shaykh, (que Dieu sanctifie sa chère âme) certaines sont mentionnées ici pour leur qualité salutaire.

Le sultan Tchaghri avait écrit une lettre à notre shaykh qu'il lui avait envoyée par l'intermédiaire de Khâdjé Hamuya, gouverneur de Meyhana et fidèle de notre shaykh ; dans cette lettre, il

avait présenté une demande. Notre shaykh écrivit en réponse ce qui suit : « Au nom de Dieu Clément et Miséricordieux. Que Dieu Puissant et Grand couvre de Sa protection, le grand prince, Souverain victorieux, qu'Il ne l'abandonne pas à lui-même ni aux autres créatures, qu'Il lui accorde ce qui le contentera, par Sa faveur et par Sa miséricorde, et qu'il le préserve, par Sa Grâce, de tout ce dont la conséquence est le remords, nous le conjurons par Sa Bonté et Sa Miséricorde.

La lettre du grand prince, que Dieu lui prête assistance dans les bonnes actions, nous est parvenue par Khâdjé Hamuya, que Dieu le dirige dans la voie de la justice ; elle a été lue et nous avons connu le désir qui y est exprimé. Or nous avons présenté nos excuses qui étaient explicites ; et Khâdjé Hamuya, les connaissant bien, les transmettra et il en donnera des explications. Nous souhaitons qu'elles soient agréées. Que Dieu aussi (dont le nom soit glorifié) agrée les arguments du grand prince, roi victorieux, qu'Il éloigne de lui les malheurs de ce monde et ceux de l'autre monde, qu'Il lui accorde tout ce qui constitue son bonheur et son salut ici bas et dans l'au-delà. Action de Grâce à Dieu, l'unique, qui n'a point d'associé. »

Au temps où le Shaykh était à Nishâpur, un derviche vint auprès de lui et dit : « J'ai l'intention de me rendre à Meyhana. » Le Shaykh demanda de l'encre et du papier et dit au derviche : « Il faut attendre quelques minutes pour que j'écrive quelque chose à Bu Tâhir. » Alors il écrivit : « Au nom de Dieu Clément et Miséricordieux : Paix de Dieu bienfaiteur et omniscient sur les grands et les petits, qu'Il vous protège tous de Sa Toute puissance, s'Il le veut. » Il donna la lettre au derviche pour qu'il la portât.

Sur la demande d'un prédicateur qu'il estimait le Shaykh écrivit la lettre suivante, à une personnalité : « Que la paix de Dieu (qu'Il soit exalté !), Sa miséricorde et Ses faveurs soient sur le grand maître. Ce prédicateur, homme distingué, que Dieu augmente sa science, est issu d'une famille de savants et d'hommes vertueux. Il se rend à votre haute résidence, cherchant votre proximité, souhaitant l'abri de votre prospérité et nous espérons qu'en témoignage de votre affection envers lui, il lui sera réservé la place destinée à ses pairs. C'est une demande adressée à votre bonté et à votre générosité. Salutations. »

Le prédicateur d'Azdjâh écrivit quelque chose à notre Shaykh qui lui répondit :

« Au nom de Dieu Clément et Miséricordieux. La lettre du Savant prédicateur et homme de Lettres, nous est parvenue ; que Dieu le favorise dans tout ce qui le rapproche de Lui, dans sa vie, dans sa foi et dans sa vie future. J'ai pris connaissance de tout ce qu'il tient à cœur dans la justesse de sa croyance et dans la pureté de son amitié. Il n'y a pas à s'étonner qu'il en soit ainsi, puisque les cœurs font l'objet de l'observation divine et sont éclairés par la lumière divine. Que Dieu vous accorde longue vie et vous protège de tous les maux. Quant à la regrettée défunte, que Dieu illumine sa tombe et qu'Il réjouisse son cœur par la vision de Sa Sainte face, je compose un vers qui est court, mais qui en dit long sur sa disparition.

Si toutes les femmes étaient comme celle que nous avons [perdue,
Les femmes seraient bien supérieures à l'ensemble des hom-[mes.

Khâdjé imâm ibn Abdallâh ibn Yusof al Djoveyni avait rejoint, à Nishâpur la miséricorde divine. Notre Shaykh adressa une lettre de condolérance, de Meyhana aux autorités religieuses de Nishâpur, la voici : « Au nom de Dieu Clément et Miséricordieux. Que le Salut de Dieu (qu'Il soit exalté), Sa bonté et Sa bénédiction soient sur les éminentes personnalités ; Dieu dit : " Nous sommes à Dieu et nous retournons à Lui. " Contents de son décret, soumis à son jugement et adorateurs, sous Sa souveraine puissance, nous sommes à Dieu et nous retournons à Lui. »

Au temps où le Shakyh était à Nishâpur, un derviche, chaussé de ses souliers de voyage arriva devant notre Shaykh et dit : « Je pars pour Meyhana ; y aurait-il un service à rendre ? » Le Shaykh dit : « J'ai une lettre à écrire aux enfants. » Puis il écrivit : « Au nom de Dieu Clément et miséricordieux

Vers :

Aucun artiste ne crée et ne pourrait créer, même en cent ans
Les merveilles et les beautés que donne une seule pluie

Comme un hôte à l'improviste est inévitable ayez le visage souriant, et, face à l'œuvre, ayez le front radieux ! Salut. »

Notre shaykh écrivit la lettre suivante, de Meyhana à Marv, au Faqih Abu Bakr, le prédicateur : « Au nom de Dieu, Clément et Miséricordieux. Le souvenir de l'unique et du grand savant distingué que vous êtes, est, sans cesse présent dans ma pensée et dans mes prières. Nous ne vous oublions jamais, ni vous-même, ni vos enfants. J'implore le Seigneur qu'Il vous tienne, ainsi que tous les vôtres, sous Sa protection, qu'Il vous apporte Son assistance dans ce monde et dans l'autre monde, qu'Il vous accorde tout ce qu'il y a de meilleur et de plus beau, qu'Il ne vous abandonne pas à vous-même ni aux hommes ; je Le conjure par sa Grâce. Il est le meilleur juge. Je reçois souvent les faveurs du distingué savant, que Dieu perpétue ses succès, et j'y trouve toujours de la quiétude. Mon souhait de vous revoir est si grand que je ne peux qu'espérer qu'il se réalise le plus vite possible. Veuillez recevoir notre salutation et nos compliments, pour vous-même, pour vos enfants, pour les amis et pour tous ceux qui sont autour de vous, grands et petits, si Dieu (qu'Il soit exalté), le veut.

*

POÉSIES QUI ONT ÉTÉ RÉCITÉES PAR NOTRE SHAYKH

Etre aimé ! dans ce pays de Khâravân il n'y a point d'épine,
Qui n'ait surgi contre moi et contre ma vie.
Mais avec la grâce et les caresses de ta beauté
Je n'hésite point à sacrifier cent mille fois ma vie !

Mes informateurs te suivent partout où tu te trouves ;
Il faut ou bien te donner complètement à moi, ou rompre
[le pacte de l'amour !

Au-delà de ce monde, nous possédons un autre monde ;
Au-delà du Paradis et de l'Enfer, nous avons une autre
[résidence ;
Amour et libertinage, voilà notre capital.
Mais tout autre est le monde de l'ascèse et de l'abstinence.

Il nous suffit d'un potage de lait caillé, de quelques radis
[et de boulettes de pain aux épices,
D'un mets du jour ou des restes de la veille ;
L'honneur de gouverner ne vaut pas l'humiliation d'être
[destitué,
Même si ton lustre de pèlerin de La Mecque brille jusqu'à
[Médine.

Sans cesse j'ai cherché la trace de l'Etre qui ravit mon cœur
Jusqu'à ce que le doute se perdît dans la certitude et la
[certitude dans le doute.
Je ne l'ai trouvé ni dans l'imagination ni dans la certitude.
Je n'ai trouvé nulle trace qui me permît de donner signe
[de Lui.
Quelque temps je me suis voué à l'amour et j'ai eu l'illusion
D'être moi-même un tel et l'Etre aimé tel autre ;
Mais voyez cette aventure : Ayant bien regardé j'ai constaté
[à la fin
Que de l'Ami il n'y avait pas même une image et que l'amant
[et l'Etre aimé ce n'était que moi-même.

Tout cœur auquel prête attention un maître tel que Toi
Se voue à un grand destin tout misérable et piètre qu'il ait été
Ne fût-ce qu'un faible rameau d'une pauvre plante,
Jette-lui un regard et il deviendra un cyprès de Ghâtiar.
A tout cœur caché sous les sept couches de la terre,
Jette un regard et sa pensée s'élèvera au-dessus du trône
[du Dieu.

Dans la voie de la sincérité il n'est ni foi ni impiété.
Fais un pas hors de Toi-même et reconnais la Voie.
Ame du monde ! choisis le chemin de l'abandon à Dieu.
Mieux vaut cohabiter avec le serpent noir que de coexister
[avec ton moi.

Un jour notre shaykh regardait l'arbre qui se trouvait à l'entrée de l'Oratoire qui est aujourd'hui son tombeau sacré ; le voyant couvert de feuilles jaunes, il récita ce vers :

Tes feuilles sont jaunies et mes joues sont jaunes
Toi à cause de l'automne et moi à cause de ma fidélité à [l'Etre aimé.

Une fois le chanteur chanta devant le Shaykh ces vers :
Je devins la fable du monde pour l'amour d'une belle à [l'aspect féerique
Dont l'œuvre surpasse l'ordinaire, car elle crée la prophétie.
Le Shaykh dit : Il ne faut pas réciter ce vers de cette façon ; il faut dire :
Une belle dont l'œuvre surpasse l'ordinaire, car elle te prépare [à ton néant.

Un autre jour, le chanteur chantait ce vers devant le Shaykh :
Tu n'es pas un compagnon pour moi, suis ton chemin et [va-t'en.
A Toi le Salut, à moi l'infortune !
Le Shaykh reprit : Non ! Il faut dire :
A Toi le salut, à moi la liberté.

Le Shaykh a dit : Cette nuit Ibrâhim chanta :
Il y avait l'Etre aimé et moi et puis moi et Lui !
Voilà le bonheur.
Et il ajouta : De cette manière, il y a là trois ou quatre personnes ; il faut donc dire :
Il y avait Lui et moi, donc Lui et Lui !
Voilà le bonheur !

Veux-tu devenir quelqu'un ? allège-toi de ton être.
N'aspire point à l'ivresse avant d'avoir bu.
N'abuse point des tresses des idoles
Quelles fautes commettent-elles si tu les idolâtres ?
Est-ce la faute des idoles, si tu es idolâtre ?

Depuis que ta tresse est reine et ta joue trône
Mon cœur s'est installé au pied de ce trône.
Tu me verras un jour proie du destin,
Pendu aux boucles de la tresse.

Je tiendrai dans mes mains tes boucles ambrées.
Je couvrirai de mes baisers les pétales de ton jasmin.
Je me prosternerai mille fois sur la parcelle de terre
Qu'une seule fois tu fouleras sous tes pieds,
Je baiserai mille fois la généreuse missive m'apportant une
[nouvelle de toi, de ta générosité,
Si j'y vois l'empreinte de ton sceau.
Si je parviens à saisir ta manche,
Ce n'est que par le sabre indien qu'on en séparera ma main.

O Toi, flambeau de Tarâz, depuis que je t'ai vu
J'ai cessé toute activité, toute œuvre de piété et prière
Quand je suis avec toi mes paroles profanes sont des prières
Quand je suis séparé de toi, mes prières ne sont que paroles
[profanes.

Contente-toi de peu et tu vivras heureux.
Possédant ce qui te suffit, ne cherche point le superflu.
Dans le pain sec sans condiment aucun
Et dans l'eau de la source, il y a ce qui faut et ce qui suffit.
Certes, toute parure embellit l'homme ;
Mais ce qui l'embellit le plus, c'est la parure de la chasteté.
J'aime le peuple juif tout entier
Pour amour de vous jusqu'à me faire juif.
En faisant ma prière je me tourne volontiers de ma propre
[qibla
Vers votre qibla et je prends ma prière à témoin, pour
[qu'elle en témoigne.
Et dans ma prière, j'offre pour votre amour
Et le Pentateuque de Moïse et le Coran de Mohamet.
N'étaient la médisance des adversaires et leur rancune,
J'adorerais Dieu le samedi, en compagnie de ceux qui l'ado-
[rent en ce jour.
Avec l'amour, l'entrée dans l'enfer serait bien agréable
Si, seulement, l'Etre aimé était enclin à rendre heureux
[en amour.

L'imâm Ismâïl Sâvi a dit : J'envoyai au Shaykh une lettre dans laquelle j'avais écrit : « Quelqu'un a médit de toi en ton

absence ; pardonne-lui. » Le Shaykh répondit : « Je lui pardonne », et il ajouta de son écriture bénie :

La lune de l'amour fut dégagée des nuages du tourment
Et la lumière de l'aube apparut dans les ténèbres de l'occul-
[tation.
Le zéphyr de l'excuse, soufflant avec douceur,
Rencontra l'agrément sincère venant du cœur !
D'un côté est le lion et de l'autre le glaive.
Mon pauvre cœur se trouve entre lion et glaive.

L'affaire d'un chacun est arrangée comme il le fallait.
C'est l'heure de la joie et il convient d'être joyeux.
Pourquoi faire traîner en longueur chagrin et inquiétude ?
Ta fortune accomplira d'elle-même ce qu'il te faut ;
Les conseils de tes ministres ne te sont plus utiles ;
Ton heureuse chance décrétera ce qui est convenable
La roue du ciel ne créera plus un être parmi les hommes qui
[puisse se substituer à toi,
Et celle qui te donna le jour ne mettra plus au monde ton
[égal.
Dieu ne ferme jamais, sur toi, une porte,
Sans t'en ouvrir cent autres meilleures.

Là où Tu es recherché tu sembles introuvable,
Là où tu n'es point cherché, tu surgis de la terre,
Tu inspires l'Amour et Tu combles ton amant fidèle.
Voilà donc Ta beauté, Ta grâce et Ta bonté !

Echanson ! apporte-nous le capital de la joie,
Ce vin qui scintille comme la couronne de Kobâd.
Apporte-nous ce vin qui a parfum de rose et couleur de
[rubis,
Ce vin, verrou sur la porte du chagrin et clef de la porte
[de la joie.

Elle est joyeuse chaque fois qu'elle me voit triste,
Moi qui préfère sa joie à ma tristesse.

Quand elle me voit en larmes, elle rit de joie ;
Quand elle me voit désolé, elle accroît ses minauderies.

Chacun se tourne vers un objet d'adoration, soleil, pierre
[ou morceau de bois.
Mais moi c'est vers ce visage d'art que je me tourne.

Dans la nuit obscure, lorsque tu dévoiles ton visage
L'homme aveugle voit et retrouve son chemin.
Je n'ai pas la patience d'attendre cinquante jours pour te
[voir ;
O toi, mon idole et ma souveraine, réduis la cinquantaine
[en cinq par pitié pour mes soupirs ;
Je n'attendrai pas cinquante ni cinq jours car je te désire
[à l'instant même.
Comme un barbare, j'ignore la loi de la cité et de la vie
[citadine.

Là où tu es présent, il n'y a pas trace de tristesse.
Là où tu n'es pas, il n'y a pas de cœur joyeux.
Celui qui n'a pas subi un moment la séparation d'avec Toi
Goûte une joie non moins étendue que la terre et le ciel.

Le Shaykh a écrit de sa propre main ces deux vers :

Si la vie nous séparait l'un de l'autre,
C'est par le cœur que nous demeurerions unis.
Par l'extrême tendresse de son Amour, je T'imagine en
[mon cœur.
Ainsi Ta personne m'accompagne partout où je me trouve.

Etre Aimé ! je suis devenu complètement toi
Je jure que dans cette affirmation il n'y a ni mensonge ni
[hypocrisie
Qu'importe si un jour tu te libères de ton être !
Mon idole, je demeurerai à ta place.

Autant qu'il y a dans le quartier de la bien-aimée d'amants
[et de libertins,

Autant qu'il y a d'arbres fruitiers et de poiriers,
Autant qu'il y a d'astres au ciel azuré,
Autant de saluts et de louanges à l'Etre Aimé !

Nous ne voulons ni tristesse ni inquiétude
Les cœurs tristes n'ont pas place auprès de nous !

J'éprouve du regret quand on prononce abusivement deux
[noms,
Deux noms glorieux qu'un emploi abusif a rendus vulgaires.
Le premier est celui de beauté dont on appelle toutes les
[beautés,
Le second est celui d'amoureux dont on appelle communé-
[ment tous les amoureux.
J'éprouve du regret quand on te taxe de beauté
J'éprouve du regret quand on me qualifie d'amoureux, moi
[ton serviteur !

Une fois, on chantait ces vers devant le Shaykh :

Que l'entente et la bonne humeur règnent entre nous, et
[moins de querelles,
Afin que le pacte d'amour demeure ferme entre nous.
Que l'entente et la bonne humeur règnent et jamais de
[querelles
Afin que le pacte d'amour subsiste entre nous sans brouille.

Les hommes souffrent d'excès d'abondance et de progression,
Le repos et la sécurité sont dans la pauvreté.
Choisis de ce monde un seul être
Si tu es attaché à la sagesse et à la raison.

Troisième livre

Sur la fin de l'état mystique du Shaykh

Chapitre 1

Recommandations de notre shaykh aux approches de la mort

A la fin de sa vie, lorsque la mort fut proche, le Shaykh dit : « La voix de l'Invisible m'a fait savoir ceci : Les hommes qui viennent dans cette maison ne voient que Toi ; maintenant Nous te ferons disparaître afin qu'ils ne voient que nous ! Mais c'est de moi que cette inspiration soufie a jailli ; que je sois là ou que je disparaisse, elle subsistera jusqu'à la Résurrection. »

A la fin de sa vie, le Shaykh dit : « Des khâneghâs seront construits et les hommes en habits de derviches se multiplieront. Ainsi les véritables derviches seront cachés aux yeux des hommes et deviendront protecteurs de cette communauté, de sorte que les gens les regardant ensemble, les verront semblables et les croiront identiques. »

Mon grand-père, le shaykh al islam Khâdjé Bu Sa'id, fils du Shaykh, a dit : « Vers la fin de sa vie, durant un an, chaque jour que notre shaykh prêchait, il disait au cours de sa prédication : " O musulmans ! une disette de Dieu va s'abattre sur nous ! " Et à la fin de la séance de prédication qui fut celle de ses adieux et la dernière, s'adressant aux fidèles, il dit : " Si demain l'on vous demande qui vous êtes, ne répondez pas que vous êtes des croyants, que vous êtes des derviches ou que vous êtes des musulmans ; car de tout ce que vous direz, on vous demandera des preuves, et vous serez incapables de les donner. Dites plutôt : nous sommes des subordonnés. Nos chefs nous devancent, menez-nous auprès d'eux. C'est aux chefs de répondre pour leurs subordonnés... " »

Un jour, Khâdjé Bu Mansur Varqâni, ministre du sultan Toghril, se présenta chez notre shaykh et lui demanda conseil. Le Shaykh répondit : « Le premier degré auquel peuvent parvenir les adorateurs de Dieu est la considération de la volonté

divine et le dernier des degrés auquel peuvent parvenir les prophètes est le respect du droit des croyants. Aujourd'hui ton devoir est de faire droit aux hommes. Aie l'œil fixé sur cette tradition qui demain pourrait te secourir. En effet, le prophète a dit : " Aucun d'entre vous n'entrera dans le paradis s'il n'est compatissant envers tout le peuple comme chacun de vous l'est envers les siens. " Tous ces gens sont les enfants de ta fortune. Considère-les comme tes propres enfants. Ne te laisse pas séduire par les vanités de ce bas monde et par l'affluence de la foule, car les gens sont les esclaves de leurs besoins personnels. Si tu pourvois à leurs besoins, ils t'agréeront, même si tu as beaucoup de défauts. Mais si tu ne pourvois pas à leurs besoins, ils ne te prêteront aucune attention, même si tu possèdes beaucoup de vertus. »

Vers la fin de sa vie le Shaykh, s'adressant aux derviches groupés devant lui, dit en guise de recommandation : « Vous devez aider les pauvres et vous consacrer à leur service. Il ne faut pas que les enfants se dissipent dans les jeux, que les jeunes gens se jettent dans les extravagances, que les vieillards cèdent à la bigoterie. La science des deux mondes se résume en ces mots : *Nous appartenons à Dieu et nous retournerons à Lui*[1]. La disette de Dieu s'est abattue sur nous ! La disette de Dieu ! Autrefois c'était la disette de pain et d'eau. Aujourd'hui, c'est la disette de Dieu ! Ecoutez-moi bien ; car cette inspiration mystique va finir avec moi. » Puis il passa les mains sur son visage et il termina son discours.

Au cours de la séance d'adieu, le Shaykh dit : « Dans mon enfance j'apprenais le Coran auprès de Mohammad 'Anâzi. Quand je l'eus appris complètement, on me dit d'aller chez le précepteur. Alors je dis à mon maître : " Pardonne-moi. " Il répondit : " C'est à toi de me pardonner ; retiens cette parole en souvenir de moi : 'Si tu consacres ta pensée à Dieu, ne fût-ce que le temps d'un clin d'œil, cela vaut mieux que de posséder tous les biens sur lesquels le soleil se lève.' C'est la même recommandation que je vous fais ; ne vous éloignez pas de Dieu... " Puis, il ajouta : " Sachez que ce n'est pas pour honorer ma personne que je vous ai appelé, mais pour vous aider à anéantir votre moi. Je vous ai dit : l'Etre de Dieu suffit et Il ne vous a créé que pour le néant. Si quelqu'un présentait une

somme d'œuvres pies égales à la durée de ce bas monde et de l'autre monde, elles ne vaudraient rien en comparaison d'un instant de bien-être procuré à quelque personne. Le Prophète a dit à ses compagnons en guise de recommandation : *Imprégnez-vous des attributs de Dieu.* Je vous répète ce même conseil : Engagez-vous dans la voie de Dieu. Observez toutes les créatures à travers Dieu. Regardez tous les hommes de par Dieu. Si quelqu'un regarde les hommes avec des yeux d'homme, sa haine envers eux augmentera mais celui qui pose sur les hommes le regard de Dieu, il trouve quiétude. " »

Au cours de la séance d'adieu, notre shaykh s'adressant à Khâdjé Hamuya[2] dit : « On t'appelle Hamuya (Protecteur) pour que tu protèges les hommes. Veille sur les créatures de Dieu et sois attentif aux questions qui concernent la fin de ma destinée ; car on m'amènera ici vendredi prochain et ce sera mon jour de fête. Ce jour-là, il y aura grande affluence de ceux qui seront visibles et de ceux qui demeureront invisibles. Tu dois préserver ta foi et faire en sorte que l'on me transporte sans tarder de la maison à la tombe. Car ce sera une journée très chargée... Sachez que je m'en vais et que je vous laisse en héritage quatre conseils : Balayez, lavez, cherchez et discutez. Tant que vous suivrez ces quatre conseils, vous vivrez dans la félicité, le champ de votre foi restera verdoyant et florissant et vous serez l'objet de l'admiration des hommes. Tâchez de ne rien oublier de ces quatre principes. C'est la fin. Des vestiges du passé, il ne reste plus grand-chose et ce qui restait est sur le point de disparaître. Ma tâche prend fin avec ma mort. J'ai mené à bout mes mille mois et il n'y a point de nombre au-dessus de mille. *Nous appartenons à Dieu et nous retournons à Lui...* »

*

LES DESCENDANTS DU SHAYKH

Au cours de cette même séance, le Shaykh dit : « Apportez de l'encre et du papier. » On les apporta. Alors, faisant signe à Abu'l Hasan A'radj qui était son secrétaire, il lui dit : « Ecris » ; ce dernier écrivit :

Au nom de Dieu Clément et Miséricordieux

Abu Tâhir Sa'id ibn Fazlallah, que Dieu le rende pur et

bienheureux, par Sa grâce, par Sa faveur, par Son aide et il n'y a pas de force si ce n'est de Dieu.

Abu 'Wafâ Mozaffar ibn Fazlallah, que Dieu lui accorde le succès et qu'Il l'aide... et il n'y a de force si ce n'est de Dieu.

Abu'l Alâ Nasir ibn Fazlallah...

Abu Ali Al Motahhar ibn Fazlallah...

Abu'l baqâ Mafzal ibn Fazlallah...

*

LES ENFANTS D'ABU TAHIR

Abu'l Fath Tâhir ibn Sa'id,
Abu Sa'd As'ad ibn Sa'id,
Abu'l Izz al Mowaffaq ibn Sa'id,
Abu'l Faradj al Fazl ibn Ahmad al Amiri,
Abu'l Fotuh Mas'ud ibn al Fazl.

Ensuite, le Shaykh dit : « De ces dix personnages tant qu'il en existera un seul, vestiges et inspirations vers Dieu continueront. Mais une fois que leur visage sera couvert sous une couche de terre cette spiritualité disparaîtra aussi. » Puis il ajouta : « Nous appartenons à Dieu et nous Lui retournons. »

Puis le Shaykh dit : « De ces dix hommes tant qu'il en existera un seul, après nous, les vestiges de cette spiritualité subsisteront et aspirations vers Dieu continueront ; mais une fois que leur visage sera couvert sous une couche de terre cette spiritualité disparaîtra aussi. » Alors il ajouta : « Nous appartenons à Dieu et nous lui retournons. » Après avoir prononcé ces mots, le Shaykh médita un moment, puis il leva la tête et alors que de ses yeux coulaient des larmes et que toute l'assistance pleurait, il dit : « A notre invocation par laquelle nous demandâmes au Seigneur, le Vrai : " Combien de temps cette spiritualité subsistera encore ? ", réponse fut donnée en ces termes : " Cette spiritualité subsistera encore cent ans, après quoi ne restera ni fait ni effet. Si en quelque endroit persistait encore quelque spiritualité, elle sera enterrée et les aspirations vers Dieu s'éteindront. " »

Nous avons constaté cette vérité de nos propres yeux ; car en ce mois où cent ans se sont écoulés après la déclaration du Shaykh, nous avons vu venir le temps de langueur et de trouble... Des descendants du Shaykh et de ses fidèles ne restèrent sur sa

tombe que quelques-uns, les autres endurèrent le martyre aux mains des Ghozz ou s'expatrièrent dans les coins les plus éloignés du monde où ils rendirent l'âme. Voici que depuis trente-quatre ans aucune cérémonie n'a lieu sur sa tombe sacrée...

Au cours de cette même séance, se tournant vers Khâdjé Abd al Karim, le Shaykh dit : « Ce jeune homme voulait parcourir cette voie jusqu'au bout ; mais ô jeune homme ! arrête-toi ici car tu n'y parviendras point. » Puis se tournant vers son fils aîné, il dit : « O Abu Tâhir ! lève-toi. » Quand celui-ci se leva, il le prit par son manteau et le tirant vers lui-même, il dit : « Je te consacre au service des soufis » ; puis il récita ces vers :

L'amour, veux-tu le mener jusqu'à son terme ?
Que de déplaisirs qu'il te faut accepter !
Le mal il faut l'accueillir comme si c'était du bien,
Le poison il faut le savourer comme si c'était du miel.

Ensuite il demanda à son fils : « Acceptes-tu cela ? — J'accepte », répondit celui-ci ; alors le Shaykh reprit : « Que ceux qui sont présents informent les absents que Abu Tâhir est le pôle des soufis et il faut le considérer comme l'un des grands hommes de la Voie mystique. »

Chapitre 2

Sur les circonstances de la mort de notre shaykh Abu Sa'id :

Le vendredi 27 du mois de Radjab de l'année 440, notre shaykh prêchait. A la fin de sa prédication, il récita ce poème :

O douleur ! il faut se mettre en route,
Et il faut replier ce tapis de l'Amour.

Puis, s'adressant à Khâdjé 'Alayk qui était originaire de Nishâpur et son fidèle, il dit : « Lève-toi ! Il te faut aller à Nishâpur en trois jours, revenir en trois jours et n'y rester qu'une demi-journée de façon à être de retour, ici jeudi avant la prière de midi. Là-bas tu salueras, pour moi, Mâmân, le chaudronnier, et tu lui diras : " Le Shaykh te demande de lui offrir le tissu que tu t'es réservé pour ta vie future. " » Alayk, se conformant à l'ordre du Shaykh, se mit immédiatement en route. Or, les derviches furent très soucieux jusqu'à ce qu'au matin du lundi, le premier du mois de Sha'ban, le Shaykh fît ses dernières recommandations au cours d'une séance de prédication. Ce fut au cours de cette même séance que s'adressant à Khâdjé Abd-al-Karîm, il lui dit : « Durant ma vie, tu donnais tes soins à mes ablutions ; à ma mort également, c'est à toi qu'incombera ce soin ; ne néglige rien pour la toilette de mon corps ; aide bien Hasan et veille à ce qu'aucune erreur ne soit commise et que toutes les obligations et règles de la tradition soient observées... » Donc il descendit de la chaire, après avoir terminé ses recommandations et clos la séance. Ensuite, se tournant vers Hasan, il lui dit : « Fais seller le cheval. » Quand le cheval fut sellé, il le monta et fit le tour de Meyhana, disant adieu à tous les endroits et à tous les arbres, à tous les lieux où il avait passé ses journées

de retraite, à toutes les places où il avait accompli ses pratiques de dévotion et à tous les sites qu'il avait visités autrefois. Hasan Moaddib a dit : « J'accompagnais le Shaykh à pied et je me disais qu'après la mort du Shaykh, je ferais tel service et j'agirais de telle autre façon. Je songeais à mes dettes, lorsque le Shaykh arrêta son cheval et me récita cette poésie :

O toi qui connais ma vie aussi bien que le jeu d'échecs
[d'Ahvaz
Lorsque je serai mat, le jeu sera fini pour toi. »

... Après la mort du Shaykh, Khâdjé Hasan Moaddib ne put plus assurer le service des derviches. Khâdjé Bu Tâhir et ses enfants s'en chargèrent, comme l'avait annoncé le Shaykh. Ensuite, le Shaykh rentra chez lui. Il parut souffrant. Ses enfants et ses disciples se réunirent autour de lui. Ils lui demandèrent quel verset du Coran il faudrait psalmodier devant son cercueil. Le Shayk répondit : « Ce sera une grave affaire. Il faudra psalmodier seulement ces vers :

Quoi de mieux dans ce bas monde ?
L'ami rejoignit l'Ami ; l'amant s'unit à l'Etre aimé.
Tout ce qui est passé n'est que tristesse,
Tout ce qui est présent n'est que joie.
Tout cela n'était que discours et tout ceci n'est que faits. »

Donc, au jour des funérailles les lecteurs du Coran, suivant l'indication du Shaykh, psalmodièrent ces vers, en tête du convoi funèbre.

Ce même jour, on avait demandé au Shaykh : « Préférez-vous que l'on inscrive sur votre pierre tombale la profession de foi (Shahâda) et le verset du Trône ou celui de la Bénédiction (Tabâraka). » Le Shaykh avait répondu : « Inscrire des versets du Coran, c'est là une affaire trop élevée pour moi ; il faut y inscrire ces vers :

Je te demande ou plutôt je te conseille d'inscrire
Sur ma pierre tombale lorsque je serai mort : Ci-gît un
[être éperdu d'Amour ;

Se puisse-t-il qu'un homme affligé, initié aux coutumes de
[l'Amour
Passe sur la tombe de l'exilé que je suis et me salue ! »

Puis le Shaykh ajouta : « Kothayyir adressa une poésie à Azza. » Et il dicta :

O Azza ! je jure par celui dont je suis l'adorateur,
Par le Seigneur des pèlerins et de tous ceux que rassemble
[le mont Arafât
Je ne désirerai nulle autre que toi pour amie ;
Crois-moi, car les êtres généreux sont dignes de confiance.
Si tu m'appelles à toi, même le jour où une couche de terre
[me séparera de toi,
Je répondrai à ton appel, alors même que mes os seront
[réduits en poussière.
Quand je me rappelle les moments où j'étais seul avec toi,
Mon cœur se déchire du désir que j'ai de toi et mes regrets
[augmentent.

Après la mort du Shaykh, on inscrivit ces poésies sur sa tombe en trois lignes, deux vers par ligne. Deux jours avant sa mort, alors que ses enfants et ses disciples s'étaient groupés devant lui, le Shaykh leur adressa ces paroles : « Le bienfait divin demeure ignoré tant qu'il demeure acquis. Il n'est connu que lorsqu'on l'a perdu. » La dernière parole que notre shaykh prononça fut celle-ci : « Soyez vigilant, veillez à ne pas perdre votre foi dans vos relations avec les hommes. »

Khâdjé Abd-al-Karîm a dit : « Le vendredi à l'heure de la prière de midi, le Shaykh ouvrit les yeux et dit à son fils, Khâdjé Bu Tâhir : " 'Alayk, est-il revenu ? — Non, répondit-il. " Et le Shaykh ferma les yeux. Quant à moi, je me levai et sortis. 'Alayk arriva. J'étais à la porte de la maison ; j'allai dire à Khâdjé Bu Tâhir : " 'Alayk est arrivé, apportant le tissu de lin. " Bu Tâhir en informa le Shaykh qui ouvrit les yeux et demanda à Khâdjé Bu Tâhir ce qu'il avait dit. Celui-ci répéta : " 'Alayk est arrivé. » Le Shaykh dit : " Dieu soit loué ! " Et il rendit l'âme. C'était le quatrième jour de Sha'bân de l'année 440 (12 janvier 1049). »

Alors une clameur s'éleva de la maison du Shaykh, en sorte qu'on l'entendit dans toute la ville de Meyhana et comme le Shaykh l'avait prédit, on sut que c'étaient des Djinns. Au milieu de la clameur, on entendait ces mots : « Hélas, hélas, tu es parti et tu n'as rien laissé aux créatures. »

A l'aube, nous fîmes la toilette mortuaire du Shaykh, qui avait recommandé : « Couvrez le bas de notre corps par une moitié de tissu de lin et nos épaules par l'autre moitié ; et enveloppez-nous dans notre drap de dessous. »

Khâdjé Abb Al Karîm a rapporté ceci : « Au moment où nous enveloppions le Shaykh dans le linceul, Khâdjé Bu Tâhir et tous les enfants du Shaykh étaient présents ; et moi j'étais debout du côté des pieds du Shaykh. Alors je le vis ouvrir ses yeux et désigner, de l'index de la main droite, sa jambe qu'un coin de linceul n'avait pas couverte. Tous ceux qui étaient présents aperçurent cela... Au lever du soleil on transporta le corps du Shaykh hors de la chambre et après la prière mortuaire, on le leva pour le transporter dans son tombeau. Mais, à cause d'une grande affluence, le cercueil resta immobile en l'air, jusqu'à l'heure du déjeuner où Khâdjé Hamuya, suivant la recommandation du Shaykh, écarta la foule avec un bâton et ainsi le cercueil fut porté dans la tombe où on l'inhuma... Au temps où le bienheureux sultan Sandjar, fils de Malekshâh, libéré des mains des Ghozz, rentra à Marv, l'auteur de ces lignes, accompagné d'un groupe de soufis, partit pour cette capitale pour lui souhaiter la bienvenue et solliciter une aide pour le rétablissement du sanctuaire du Shaykh. Des enfants et des parents du Shaykh, il n'y avait personne avec moi, car la plupart s'étaient réfugiés en Irâq. Lorsque j'arrivai à Marv, le gouverneur de Meyhana, qui, venu pour discuter avec le sultan des affaires de sa province, se trouvait déjà là depuis quelques jours, mais n'avait pas encore réussi à avoir une audience... Le lendemain, nous fûmes reçus par le souverain qui dit : " Meyhana est une ville bénie et le tombeau sacré du Shaykh, le lieu saint le plus précieux et le plus glorieux. " Le souverain ordonna d'offrir mille kharvars de graines pour les semailles des terrains de Khâvarân et cent kharvars pour les semailles des cultures assurant l'entretien du tombeau. Donc le gouverneur de Meyhana rentra dans sa ville et envoya des gens à la recherche des descendants et des fidèles

du Shaykh pour y ramener tous ceux qui étaient encore en vie. Une cinquantaine de personnes furent ainsi réunies ; réception des voyageurs, prières et lectures du Coran sur la tombe du Shaykh furent rétablies. L'auteur de ces lignes se consacra de nouveau à ces services et des quatre coins du pays, les pèlerins se dirigèrent vers ce haut lieu. Mais soudain, le sultan Sandjar mourut, le sultan Mahmud monta sur le trône. Alors, le combat de Dandâneghân contre les Ghozz eut lieu et l'armée du roi fut battue à Marv, une seconde fois. Ainsi, cette fois avec la victoire des Ghozz, le tombeau fut complètement ruiné, et il arriva ce qui arriva. »

Que Dieu, le Très-Haut, par sa grâce accorde de nouveau la sécurité, la justice et la prospérité au Khorâsân et au monde entier. Nous le conjurons par Sa Faveur et Sa Grâce.

Chapitre 3

De ses miracles
dont certains avaient été mentionnés
de son vivant
par sa bouche bénie
et dont certains autres
se produisirent après sa mort.

*

LA FONDATION DU KHANEGAH DE BAGHDAD[1]

Anecdote : Au début de l'état mystique de notre shaykh Abu Sa'id (que Dieu sanctifie son âme), il y avait une vieille femme qui dans la maison de notre shaykh faisait la cuisine. On l'appelait Dadâ cuisinière. Elle avait un fils nommé Bu Sa'd. Chaque fois que sa mère lui donnait un ordre, elle lui parlait en ces termes : « Hé, Dust-é-Dâdâ (ami de Dâdâ), fais telle chose. »

Un après-midi, lors de la sieste, le Shaykh s'était couché dans son oratoire et tous les soufis se reposaient également dans la mosquée. Il faisait une chaleur intense. La vieille femme confia un pot à eau à Bu Sa'd et lui dit : « Hé, Dust-é-Dadâ, va chercher un pot d'eau pour que je prépare quelque chose pour le Shaykh et les soufis. » Bu Sa'd prit le pot et alla chercher de l'eau ; mais il était pieds nus et la terre chauffée brûlait ses petits pieds. Les yeux tout en larmes, il apportait le pot sur son dos. Quand il entra dans la maison du Shaykh, celui-ci déclara : « Nous octroyons toute la ville de Baghdâd à Bu Sa'd Dust-é-Dâdâ (Bu Sa'd ami de Dâdâ), et à ses enfants en échange de ce pot d'eau. » Après cela, les gens l'appelaient Bu Sa'd Dust-é-Dâdâ, en bénédiction de la parole du Shaykh. Donc il grandit au service du Shaykh, et arriva à un tel degré qu'il devint l'un des dix compagnons du Shaykh. En effet, parmi les compagnons du Shaykh, il y en avait dix qui ont été nommés les dix compagnons, à l'instar des compagnons du Prophète qui ont été également au nombre de dix.

Pour les temps qui devaient suivre sa mort, notre Shaykh envoya chacun de ses compagnons en un pays différent, où ces hommes et leurs enfants devinrent les guides spirituels de cette communauté, encouragèrent les œuvres de piété et assurèrent la quiétude des hommes.

Or, un des derniers jours de sa vie, notre Shaykh appela Bu Sa'd Dust-é-Dâdâ et lui dit : « Nous ne pouvons pas quitter ce monde alors que Hasan Moaddib est couvert de trois mille dinars de dettes qu'il a contractées pour les soufis. Il faut que tu partes pour la ville de Ghazneyn auprès du roi de Ghazneyn et, en lui transmettant nos salutations, lui dises de notre part : " Nous avons trois mille dinars de dettes et il faut libérer notre cœur de ce souci qui nous empêche de partir de ce monde. " »

Bu Sa'd a dit ceci. Lorsque le Shaykh me parla ainsi, je pensai tout bas : « Comment pourrai-je porter ce message au roi qui ne me connaît point et qui donc pourrait lui transmettre le message du Shaykh ? » A l'instant même où cette pensée traversa mon esprit, le Shaykh s'adressa à moi : « O Bu Sa'd, sois tranquille, nous avons déjà adressé ces quelques mots au roi qui les a acceptés. »

Bu Sa'd a rapporté ce qui suit. Je chaussai immédiatement mes chaussures de voyage et retournai auprès du Shaykh qui me dit : « O Bu Sa'd, fais-nous tes adieux, car lorsque tu seras de retour, tu ne nous reverras plus ; mais attention, en rentrant à Meyhana, il ne faudra pas y rester plus de trois jours; *il faudra* repartir pour Baghdâd que nous te concédons, à toi et à tes enfants comme domaine spirituel. Attention aussi de ne pas t'attarder en aucun autre lieu que Baghdâd, car c'est dans cette ville que cette communauté trouvera beaucoup de quiétude et de faveur grâce à toi. »

Bu Sa'd a rapporté ceci. J'eus les yeux remplis de larmes. Je baisai les pieds et les mains du Shaykh, lui fis mes adieux et me mis en route pour Ghazneyn. Arrivé à la porte de cette ville, j'étais pensif, me demandant comment rencontrer le roi et lui transmettre le message. Alors il me vint à l'idée de chercher une mosquée dans le voisinage du palais du roi et de descendre dans cette mosquée, dans l'espoir que l'un des courtisans du roi y viendrait pour la prière et qu'ainsi je lui rapporterais le message afin qu'il le transmette au roi. J'entrai dans la ville

avec cette idée, me promenant sans but et ne sachant où aller. Après une longue marche, j'arrivai dans un beau quartier joyeux où je m'avançai et, au bout d'un moment de marche, j'aperçus dans la grande rue, la porte du palais royal. Devant cette porte, des estrades étaient dressées et une troupe d'hommes, la main à la ceinture, montaient la garde. Les hommes, dès qu'ils m'aperçurent de loin, s'écartèrent pour m'ouvrir le passage. Alors, je vis un beau page, assis sur une estrade et qui, me voyant, se leva et s'avança vers moi : « O Shaykh, me dit-il, assieds-toi ici jusqu'à ce que je revienne. » Je m'assis. Il entra dans le palais et, après un moment, il revint et me dit : « Es-tu le shaykh Bu Sa'd Dust-é-Dâdâ, fidèle du shaykh Abu Sa'id-é-Bu'l Khayr ? — C'est moi, répondis-je. — Lève-toi et suis-moi », me dit-il. Je me levai tout ému et entrai stupéfait dans le palais du roi. Cependant, j'étais stupéfait et je me demandais comment ces gens me connaissaient, et de qui ils avaient entendu mon nom. Le page me conduisit dans le palais et de là dans la chambre privée du roi où je le vis seul, assis sur le trône. Je le saluai. Il répondit à mon salut et me demanda si j'étais Bu Sa'd Dust-é-Dâdâ. « C'est moi, répondis-je. — Il y a quarante jours, dit-il, j'ai vu le shaykh Bu Sa'id en songe et j'ai posté ce page à la porte du palais, attendant ton arrivée. Le Shaykh m'a déjà fait le récit de ses dettes et j'ai accepté de les acquitter. Que Dieu t'accorde sa miséricorde de m'en avoir donné l'occasion, en un moment où il va nous quitter. » En entendant ces mots, je fus ému et j'eus les larmes aux yeux. Le roi donna l'ordre au page de me conduire dans une chambre, afin de me faire retirer mes chaussures de voyage. Donc, je fus conduit dans une pièce des appartements royaux où des serviteurs arrivèrent et retirèrent mes chaussures. Ils firent preuve à mon égard de prévenances appropriées au palais d'un prince. Ils m'habillèrent de beaux vêtements de soufi après m'avoir conduit au hammâm et pendant trois jours ils m'entourèrent des soins les plus attentifs. Le quatrième jour, le page vint me chercher et me dit : « Le roi t'attend. » Je me présentai au roi qui avait déjà préparé une bourse de trois mille dinars qu'il me donna en me disant : « C'est pour les dettes du Shaykh. » Puis il me donna une autre bourse de mille dinars en me disant : « C'est pour le banquet funéraire du Shaykh que l'on donnera sur sa tombe en notre

nom. » Ensuite, il m'offrit encore mille dinars à moi-même et me dit : « C'est pour toi, afin de faire acquisition de chaussures de voyage, étant donné que tu as parcouru un long chemin. » Puis il s'adressa au page : « Conduis-le, dit-il, vers la caravane du Khorâsân qui partira demain et loue pour lui une bête de somme, prépare les bagages qui lui seront nécessaires, présente-le aux notables de la caravane et dis-leur qu'il est notre protégé, qui leur est confié afin de le faire parvenir sain et sauf au Khorâsân et qu'en cours de route, on lui prodigue les soins nécessaires. »

Je fis mes adieux au roi qui me prit dans ses bras et me témoigna beaucoup d'égards. Puis le page me conduisit à la caravane, prépara mes bagages et loua pour moi une bête de somme. Il me fit ensuite ses adieux et s'en retourna. Je me dirigeai vers le Khorâsân où j'arrivai après un bon voyage. Mais, en me dirigeant vers Meyhana, j'étais chagriné et j'avais les larmes aux yeux en pensant à la mort du Shaykh. Arrivé aux abords de la ville de Meyhana, j'aperçus les enfants du Shaykh, ses fidèles et tous les soufis qui étaient venus à ma rencontre suivant l'ordre du Shaykh qui avait dit à Hasan Moaddib : « Trois jours après ma mort, Bu Sa'd Dusté--Dâdâ reviendra de Ghazneyn et te libérera de tes soucis de dettes. » Le jour de mon arrivée à Meyhana était le quatrième après la mort du Shaykh. En me voyant, tous jetèrent des cris et les lamentations recommencèrent. Je les accompagnai en pèlerinage sur la tombe du Shaykh, je leur fis le récit de mon voyage ; je donnai les trois mille dinars pour les dettes du Shaykh à Khâdjé Bu Tâhir et je lui remis les mille dinars que le roi avait offerts pour le banquet funéraire. Je lui remis aussi les mille dinars qui m'étaient offerts personnellement, en lui disant : « Faites, en mon nom, un banquet funéraire. » Donc, je ne pris rien pour moi. Ce jour-là, les dettes du Shaykh furent acquittées et le banquet funéraire fut organisé. Le jour suivant, à l'occasion de la pose de la pierre tombale, le manteau du Shaykh ainsi que ceux des fidèles qui y consentirent furent mis en pièces. Le quatrième jour, suivant l'ordre du Shaykh, après avoir fait mes adieux à ses disciples, je pris le chemin de Baghdâd. Au temps où j'arrivai là, la partie prospère de la ville se trouvait sur la rive du fleuve opposée à celle où je me trouvais. Je descendis dans une

mosquée. Après quelques jours de repos, je confiai mon histoire à un ami en lui précisant qu'il me fallait un endroit où je puisse bâtir un khânegâh pour les soufis et pour les y recevoir. Cette personne me dit : « Ici, toutes les mosquées sont à notre disposition, tu peux choisir n'importe laquelle pour y servir les soufis ; mais si tu veux bâtir un khânegâh, il faut le bâtir sur l'autre rive ; ici, ce sera impossible, car les gens sont hostiles et toi, tu manques de moyens et d'argent. Il vaut mieux écrire au calife et lui demander de t'accorder sur l'autre rive, un terrain sur lequel tu puisses bâtir un khânegâh. » J'écrivis donc une lettre au calife, prince des Croyants, lui disant : « Je suis un disciple du shaykh Abu Sa'id, venu de Meyhana pour servir ici une communauté de soufis. Que le calife veuille bien m'accorder, sur l'autre rive du fleuve, un terrain pour bâtir un khânegâh. » Le calife écrivit de sa propre main, au dos de ma lettre : « Il lui est accordé autant de terrains qu'il lui faudra, sur l'autre rive du fleuve. »

Je m'en retournai sur cette rive et choisis un terrain d'une étendue de deux mille coudées que je délimitai avec des brins de paille. Ensuite, je pris un panier et je me mis à chercher des morceaux de briques cuites dans les ruines de Baghdâd ; je les transportais sur mon dos et les rassemblais sur le terrain marqué par les brins de paille. Et cela dura jusqu'au moment où la nouvelle fut répandue qu'une caravane du Khorâsân allait bientôt arriver à Baghdâd. J'allai à sa rencontre jusqu'à Nahravân. Lorsque les gens de la caravane m'aperçurent, ils me témoignèrent beaucoup d'égards et d'amitié, car la plupart d'entre eux m'avaient souvent vu chez le Shaykh et ils connaissaient le rang que je tenais auprès de lui. Ils étaient en effet les disciples du Shaykh et certains étaient mes fidèles. En leur expliquant ma pensée de bâtir un khânegâh pour les soufis, je leur demandai de descendre chez moi pour qu'ils soient les premiers voyageurs. Il y avait parmi eux un groupe de soufis, quelques commerçants, ainsi qu'une foule nombreuse de gens simples. Tous acceptèrent de m'accompagner, ils descendirent en cet endroit et y plantèrent leurs tentes. Je repris donc mon panier pour aller faire la quête de vivres, pour eux. Chaque jour, le matin et le soir, je mettais la table et cinq fois par jour je lançais l'appel à la prière que je dirigeais moi-même. Tous les matins, assis en rond, nous réci-

tions le Coran. Que de lumière et de repos durant leur séjour ! Lors de leur départ, après avoir été témoin de mon existence et de mes services, chacun d'eux me témoigna sa bienveillance par un don et ainsi une somme importante fut rassemblée. Dès que la caravane partit, je me mis à l'œuvre pour la construction du khânegâh, j'érigeai les quatre murs, je bâtis un grand portique, une salle de prière commune, une cuisine et une grande salle d'eau, puis un immense oratoire ; ensuite je mis les portes en place et je jetai les bases des appartements et des autres constructions, en sorte que les emplacements de tous les locaux furent fixés.

Lorsque l'année suivante, le messager des pèlerins de La Mecque survint et m'avisa de l'arrivée prochaine de la caravane, j'allai au-devant d'elle jusqu'à l'Euphrate et je dis aux gens : « Au moment de votre départ pour ce voyage béni, vous aviez accepté de descendre à l'emplacement de mon khânegâh pour me faire honneur et pour plaire à Dieu, vous aviez fait quelque effort. Maintenant, à votre retour, il faut y revenir voir le résultat de votre bienveillance et compléter vos efforts. » Ils acceptèrent et descendirent dans mon khânegâh. Et quand ils aperçurent de nombreux beaux bâtiments, ils s'étonnèrent de la réalisation de tant de constructions en si peu de temps et leur confiance en moi augmenta. Tout comme auparavant, je recommençai ma quête quotidienne pour préparer le matin et le soir la nourriture des hôtes. Cinq fois par jour, je lançais l'appel à la prière que je dirigeais moi-même et chaque jour, je faisais encore de mon mieux pour leur rendre leur séjour encore plus agréable. Ainsi, au moment de leur départ, chacun d'eux me fit une offrande considérable de sorte qu'une grande somme fut réunie. Dès que la caravane partit, je me remis à l'œuvre et recommençai mon travail de construction des locaux de sorte que j'achevai l'érection d'un grand khânegâh muni de toutes les dépendances, logis, hammâms, salles de prière, et d'autres choses encore. Je couvris le sol des locaux de beaux tapis, j'équipai la cuisine de tous les ustensiles et dotai le khânegâh de tout ce qu'il fallait. Ensuite, je construisis des magasins et un caravansérail, puis un bazar des deux côtés de la porte du khânegâh. Ainsi des quatre coins du monde, les soufis se dirigèrent vers ce khânegâh et il fut répandu partout dans le monde, que Bu Sa'd avait fondé tel khânegâh

à Baghdâd et qu'il avait rendu aux soufis un service que personne n'avait rendu jusque-là. La plupart des habitants de Baghdâd me témoignèrent leur foi. Sans cesse, ces faits étaient rapportés au calife, jusqu'à une nuit, où après la prière du soir, on frappa à la porte. J'ouvris la porte ; c'était le calife, prince des Croyants, qui, accompagné des dignitaires de sa cour, comme le chambellan, le chef de sa garde et son trésorier, était venu visiter le khânegâh et me rendre visite. Je saluai le calife qui entra et, ayant regardé les bâtiments du khânegâh et la salle de prière, il y aperçut une cinquantaine de soufis et leurs guides en état de recueillement ; il leur rendit visite et il s'assit à leurs côtés. Je pris place devant le calife et dans la mesure où les circonstances me le permettaient, je fis le récit de quelques-uns des miracles du shaykh Abu Sa'id-é-Abu'l Khayr. Le calife fut très ému et heureux de témoigner sa croyance à cette communauté. Sur-le-champ, il donna cet ordre à son chambellan : « Chaque fois que Bu Sa'd viendra à notre palais, il ne faudra en aucun cas me demander audience pour lui et il faudra le faire entrer à n'importe quel moment et sans nous en avertir, le conduire dans nos appartements privés, dans n'importe quel état que nous soyons. » Puis, s'adressant à moi, il me dit : « O Abu Sa'd, nous te chargeons de toutes les affaires concernant les musulmans et nous te demandons de nous avertir de toutes les nouvelles les concernant et cela afin que, suivant tes conseils, nous donnions les ordres nécessaires pour la solution des problèmes importants. » Le lendemain de la visite du calife, je me rendis à son palais. Je fus introduit sans attendre et sans autorisation préalable, dans les appartements privés. Je m'approchai du calife, le saluai, priai pour lui et exprimai mes excuses de ne pas l'avoir mieux reçu la veille. Le calife m'accorda beaucoup d'honneurs et il me répéta ses paroles de la veille me chargeant des affaires des musulmans. En me voyant sortir de chez le calife, tous les gens étaient étonnés. Depuis lors, ils s'adressèrent à moi pour trouver une solution à leurs difficultés. J'exposais leurs problèmes au calife, qui aussitôt donnait des ordres en leur faveur. La plupart des gens de Baghdâd cherchèrent mon voisinage et bâtirent des maisons à côté de mon khânegâh, de sorte que cette rive devint la partie la plus peuplée de Baghdâd. Chaque jour, je jouissais d'un plus grand prestige auprès du

calife dont la foi en moi augmentait et cela à tel point qu'un jour, il dit : « Nous allons transférer la cour sur l'autre rive du fleuve afin de vivre en compagnie du shaykh Abu Sa'd Dust-é-Dâdâ. » Ainsi, le calife vint habiter sur cette rive et aussitôt, tous les habitants de la ville y transférèrent leurs demeures, en sorte que toute la ville fut transplantée à cet endroit et que l'autre rive tomba en ruines. Je devins aussi le Maître suprême des guides spirituels de Baghdâd et mon prestige égala celui du calife, grâce au regard du shaykh Abu Sa'id.

De nos jours, les descendants du shaykh Abu Sa'd Dust-é-Dâdâ sont toujours les chefs des guides spirituels de Baghdâd ; toutes les affaires trouvent leur solution entre leurs mains et ce sont eux qui installent le calife sur son trône. Ainsi, chaque fois qu'un nouveau calife doit monter sur le trône, le descendant le plus âgé du shaykh Abu Sa'd Dust-é-Dâdâ le conduit sur le trône en lui prenant la main et lui prêtant le premier serment de fidélité.

*

KHADJÉ BU TAHIR ET NIZAM-AL-MOLK

Anecdote : J'ai entendu Ashraf Abu'l Yamâni dire avoir entendu du shaykh Hasan Djânâruy lequel avait rapporté d'après Khâdjé Abu'l Fath qui a dit avoir entendu de son père Khâdjé Bu Tâhir, ce qui suit :

Khâdjé Bu Tâhir, fils du Shaykh, allait en son enfance à l'école. Un jour, l'instituteur le frappa, en sorte que les traces des coups restèrent sur son corps. Il rentra en pleurant et montra les marques du bâton au Shaykh. Celui-ci envoya ce message à l'instituteur : « Nous n'attendons pas de notre fils qu'il devienne un lecteur du Coran ou un directeur de prières ; nous demandons simplement qu'il puisse réciter ses prières. Il faut faire attention, ce sont des êtres que Dieu a créés et élevés par Sa Grâce et qui nous sont forts chers. Il ne faut leur faire aucun mal. » Or Bu Tâhir détestait l'école, beaucoup plus que tous les autres enfants. Il ne s'y rendait que malgré lui et avec beaucoup de peine et il était toujours en quête d'une occasion pour s'en exempter. Un jour, le Shaykh dit : « Quiconque nous informe de l'arrivée des derviches, nous réaliserons tous ses désirs. » En

effet, depuis quelques jours, aucun voyageur n'était arrivé et le Shaykh souhaitait recevoir.

Lorsque Khâdjé Bu Tâhir entendit ces mots, il monta sur le toit pour y guetter l'arrivée des derviches. Par hasard, un groupe de derviches parut, venant du côté de la ville de Tus. Bu Tâhir descendit du toit et tout content dit à son père : « Père, un groupe de derviches arrive. — Que veux-tu en récompense ? lui demanda le Shaykh. — Je demanre de ne pas aller à l'école aujourd'hui. — Soit, dit le Shaykh. — Demain non plus. — N'y va pas. — Je voudrais ne pas y aller cette semaine. — N'y va pas, fit le Shaykh. — Je voudrais ne plus jamais aller à l'école. — N'y va plus, fit le Shaykh, mais apprends cependant le chapitre de la Victoire dans le Coran et apprends-le par cœur et après cela ne va plus à l'école. » Bu Tâhir fut tout content. Puis notre shaykh leva le bras et coupa de sa propre main une branche du mûrier qui se trouve à la porte de son oratoire et l'attache à la ceinture de Bu Tâhir en lui donnant un balai : « Balaie, lui dit-il, le tapis de l'oratoire. » Bu Tâhir était occupé à balayer lorsque les derviches arrivèrent et s'approchèrent du Shaykh qui leur demanda : « Comment trouvez-vous Bu Tâhir ? — Très bien, répondirent-ils. — Eh bien, nous le destinons, lui et ses enfants, à votre service », dit le Shaykh.

Or, le Shaykh donna l'ordre à Bu Tâhir d'apprendre par cœur le chapitre de la Victoire du Coran. Quelques années après la mort du Shaykh, lorsque Nizâm al Molk exerçait la fonction de ministre de Malekshâh, la capitale du royaume était Ispahan. Or, Nizâm-al-Molk était un fidèle du Shaykh et protecteur des soufis grâce au Shaykh ; Khâdjé Bu Tâhir, qui avait contracté des dettes pour les soufis, se rendit à Ispahan, accompagné de tous les enfants du Shaykh, en vue de rencontrer Nizâm-al-Molk. Ce dernier lui réserva des attentions qu'on ne peut point décrire. En ce même temps, un alavite fort savant, mais hanafite très fanatique et opposé aux soufis, était arrivé à Ispahan, comme messager du souverain de Ghazneyn. Pendant tout le temps qu'il se trouvait à Ispahan, sans cesse il reprochait à Nizâm-al-Molk de prodiguer sa richesse à un groupe de gens qui ne savent même pas faire une ablution selon les règles de la tradition, qui ne peuvent pas accomplir une prière à deux prosternations, qui ne savent pas de combien de prosternations sont

faites les prières d'obligation et les prières surérogatoires, qui ne connaissent rien aux sciences religieuses, une poignée d'ignorants manipulés par Satan. Mais Nizâm-al-Molk répondait qu'il ne fallait pas parler ainsi à leur sujet, car ce sont des gens initiés, que le vaurien qui ne connaît pas assez la Loi de la religion pour pratiquer sa Foi n'existe pas, que les maîtres de ces hommes sont les savants religieux et des guides spirituels de la Voie mystique et qu'enfin, le but de la science religieuse est la pratique de la Foi et que ces gens-là exercent la pratique. Bref, cette discussion se prolongea et ce messager de Ghazneyn avait entendu que Khâdjé Bu Tâhir ne savait pas lire le Coran, tandis que Nizâm-al-Molk n'en savait rien. Donc, il lui dit : « Sommes-nous d'accord que le shaykh Abu Sa'id est le pôle de tous les soufis du monde entier ? — Oui, répondit Nizâm-al-Molk. — Sommes-nous d'accord, qu'après lui, c'est son fils qui est le meilleur des soufis de notre temps ? — Oui, répondit-il. — Sommes-nous d'accord que le shaykh Abu Sa'id a dit que Bu Tâhir est le pôle de tous les soufis ? — C'est vrai, dit Nizâm-al-Molk. — Hé bien, dit le messager, Khâdjé Bu Tâhir ne sait pas lire le Coran. — Mais si, dit Nizâm-al-Molk, il sait le lire. Nous pouvons l'appeler ici et tu choisiras un chapitre du Coran que je lui demanderai de lire. » On alla chercher Bu Tâhir. Celui-ci se présenta avec le groupe de soufis et les enfants du Shaykh. Lorsqu'ils s'assirent, Nizâm-al-Molk demanda au messager : « Quel chapitre doit-il lire ? — Dis-lui, répondit le messager, de lire le chapitre de la Victoire. » Nizâm-al-Molk fit signe à Bu Tâhir qui récita par cœur tout le chapitre de la Victoire. Lorsqu'il arriva au dernier verset du chapitre, Nizâm-al-Molk s'en réjouit et le messager de Ghazneyn rougit de honte. Il se leva et s'en alla tout désolé. Nizâm-al-Molk demanda à Bu Tâhir : « Quelle était la raison de votre contentement ? » Il répondit : « O Seigneur généreux, je ne sais pas lire le Coran. » Puis il conta toute cette histoire dès le début et Nizâm-al-Molk, dont la foi envers les soufis augmenta, dit : « Combien est grand le degré spirituel d'un homme qui avait pu prévoir soixante-dix ans auparavant, l'attaque dont l'un de ses enfants devait faire l'objet. »

Or, Khâdjé Bu Tâhir avait moins de dix ans lorsque le Shaykh lui avait donné l'ordre d'apprendre par cœur le chapitre de la

Victoire. Il avait quarante ans lorsque le Shaykh mourut. Il vécut encore quarante ans après la mort du Shaykh. Il est mort en l'an 480.

*

LE CHEVAL DU SHAYKH

Anecdote : J'ai entendu Ashraf Abu'l Yamâni rapporter le récit suivant d'après Mohammad Abu Ishâq qui a dit avoir entendu de son père ce qui suit. Le Shaykh possédait un cheval bai-brun, qui, fougueux, ne se soumettait à nulle autre personne ; chaque fois que le Shaykh voulait le monter, ce cheval approchait son flanc de l'estrade afin que le Shaykh l'enfourchât ; après la mort du Shaykh, on le vit rompre sa longe, pleurer, refuser de boire et de manger son fourrage. Sept jours passèrent ainsi ; le septième, on dit à Khâdjé Bu Tâhir : « Ce cheval a maigri ; il ne mange ni ne boit et il mourra bientôt. Que faut-il donc faire ? » Il répondit : « Il faut l'abattre pour que les derviches en mangent et que l'on distribue le reste entre les pauvres. » On l'abattit et chacun en porta un morceau pour obtenir une bénédiction.

*

LE SHAYKH PRÉVOIT SA MORT

Anecdote : J'entendis Maître Zayn-al-Ta'yefa Omar Showkâni dire ceci. Un jour Khâdjé Abu'l Fath, petit-fils du Shaykh, né de la fille de Showkâni, était assis auprès de son père, dans le khânegâh, et il relatait les circonstances de la mort du Shaykh en ces termes : « Trois jours avant sa mort, le Shaykh, se tournant vers nous, dit : " Jeudi prochain sera le jour de ma mort ; vendredi, il y aura si grande affluence que vous ne pourrez pas approcher mon cercueil " ; puis il ordonna d'apporter une tente qu'il fit dresser en la faisant soulever par les quatre coins, et il nous dit : " Allez sous cette tente et imaginez-vous que c'est mon cercueil. " Les enfants du Shaykh obéirent à son ordre. Trois jours après il en fut ainsi que le Shaykh avait prédit. Quand on transporta le cercueil, la presse était telle que nous, enfants du Shaykh, nous ne pûmes l'approcher. » Tandis que

Khâdjé Abu'l Fath racontait cette histoire, tous les deux pleuraient.

*

LE SONGE D'UNE DAME

Anecdote : Au début de l'état mystique du Shaykh, une dame de la noblesse de Meyhana vit en songe Adam et tous les prophètes réunis à l'endroit où se trouve aujourd'hui le tombeau du Shaykh ; elle avait reconnu l'un après l'autre Abraham, Jacob, Moïse, Jésus. En ce temps, à cet endroit se trouvait une maison que le Shaykh avait achetée ; on y gardait le cheval du Shaykh. Or le Shaykh y fit construire un bâtiment qu'il aménagea en oratoire. C'est là qu'il tenait ses séances de prédication et que les derviches se réunissaient ; lorsque le Shaykh fit bâtir cet édifice et lui donna le nom d'Oratoire (Mashhad), Khâdjé Imâm Abu'l Badr Mashriqi composa ce poème en sa présence :

Le Shaykh de notre temps construisit pour nous un édifice
En comparaison duquel tous les anciens édifices perdirent [leur prestige
Or, la Ka'ba (de La Mecque) est la direction vers laquelle [s'orientent tous les fidèles
Mais cette demeure est la direction vers laquelle s'orientent [tous les amants.

Aux approches de la mort, le Shaykh ordonna qu'on l'ensevelît dans cet édifice qui est aujourd'hui son tombeau. Alors cette dame déclara . « L'explication du songe que j'ai eu s'est manifestée : durant quarante ans j'ai attendu l'explication de mon rêve ; lorsqu'on inhuma le Shaykh, j'observai l'endroit où j'avais vu les prophètes groupés ; quarante années après ce songe apparut son explication, lorsque cet édifice devint le tombeau de cet éminent homme de Foi. »

*

LE SONGE D'UN GUIDE SPIRITUEL

Anecdote : Le shaykh Bu'l Fazl Shâmi fut un homme éminent, fort généreux et l'un des maîtres mystiques les plus connus.

Dans sa jeunesse, il voyagea beaucoup ; à la fin de sa vie, il demeura plusieurs années à Jérusalem. Une nuit, en compagnie d'un groupe de derviches, il dormait dans un khânegâh de cette ville, lorsqu'il vit en songe le shaykh Abu Sa'id, qui entrait au khânegâh tenant un plateau de sucreries, dont chacun reçut sa part ; lorsqu'il arriva au shaykh Bu'l Fazl, il lui emplit la bouche de ce qui restait des sucreries. Dans sa joie, le shaykh Bu'l Fazl se réveilla et trouva sa bouche pleine de sucreries. Aussitôt il appela le serviteur du khânegâh et lui demanda d'apporter de la lumière. Il réveilla ses compagnons, leur conta le songe et partagea entre eux les sucreries. Puis il se leva, fit ses ablutions, accomplit une prière à deux prosternations, demanda ses chaussures de voyage et appela au pèlerinage sur le tombeau du shaykh Abu Sa'id. Quelques-uns des derviches répondirent à son appel ; alors, âgé de plus de quatre-vingts ans, il partit à pied de Jérusalem vers Meyhana sans user d'aucune monture tout le long de ce chemin. Arrivé à Meyhana, il y resta quelques jours. Au moment de son retour, il convoqua tous les descendants du Shaykh et leur dit : « Je vous recommande de ne pas manquer à vénérer cet édifice et à accomplir vos devoirs envers cette noble tombe. » Puis il fit ses adieux à l'assistance et revint à Jérusalem.

*

RÉCIT D'AUTRES SONGES

Anecdote : Quelques jours après la mort du Shaykh, un des guides spirituels le vit en songe, assis sur une estrade et disant : « Qui persiste, profite. Celui qui, parmi vous, persiste à cheminer dans la voie spirituelle atteindra son but. Donc persévérez et tenez ferme pour ne pas déserter. »

Un autre des grands guides spirituels vit, en songe, longtemps après sa mort, le Shaykh qui disait : « Vous mangez le pain des derviches mais vous ne faites pas leur besogne. »

Anecdote : D'après mon grand-père, le shaykh Al Islâm Abu Sa'd fils du Shaykh, on a rapporté ce qui suit : « Une fois, je me mis en route accompagné d'un groupe de derviches ; une pluie abondante se mit à tomber ; durant plusieurs jours nous nous tînmes à l'abri et nos bêtes de somme restèrent sans four-

rage. Gagné par l'impatience, je fus amené à proférer ces mots : " Mais mon Dieu ! que fais-tu donc ? " La nuit suivante, endormi, je vis en songe le Shaykh qui me dit : " O Bu Sa'd ! A quoi bon tenir pareil langage ? Ne dis que ce qui dépend de mon intercession. " Je m'éveillai, fis acte de contrition et pleurai. »

*

PÈLERINAGE SUR LA TOMBE DU SHAYKH

Anecdote : Au cours de sa séance de prédication, à la porte du tombeau du Shaykh, j'entendis Tadj-al-Islam Abu Sa'd ibn Mohammad-al-Sam'âni dire ce qui suit : « J'accompagnai mon père au pèlerinage de La Mecque. Lorsque nous nous fûmes acquittés des rites du pèlerinage, mon père me dit : " Allons rendre visite au shaykh Abd-al-Malik Tabari. " Or, celui-ci était l'un des grands maîtres mystiques de son temps ; ses miracles étaient bien connus... » Et Tadj-al-Islam ajoute : « Nous allâmes, mon père et moi, au khânegâh de La Mecque à la recherche du shaykh Abd-al-Malik Tabari. On nous informa qu'après avoir fait la prière du matin il s'était rendu à la mosquée de Ayisha pour remettre en état l'itinéraire et les stations du pèlerinage mineur [3], casser les gros cailloux et aplanir le terrain afin que les pieds des pèlerins n'en souffrissent point, et qu'il fallait le chercher là. Donc nous y allâmes et nous nous tînmes à distance de lui. Nous le vîmes vêtu d'un manteau de derviche, le pan du manteau attaché à la ceinture, manches relevées, assis sur une pierre, et cassant avec une pioche une autre pierre. Lorsqu'il eut cassé entièrement la pierre, il se tourna vers nous. Mon père le salua. Il répondit et nous dit de nous approcher de lui, ce que nous fîmes. Mon père dit : " Je suis du Khorâsân, de la ville de Marv, et fils de Mozaffar Samâni. — Je le sais ", dit-il ; puis il demanda : " Es-tu venu ici en pèlerinage ? — Oui. — N'es-tu pas allé à Meyhana ? — Si. — As-tu fait pèlerinage au tombeau du shaykh Abu Sa'id ? — Oui. — Que fais-tu donc ici ? Pourquoi as-tu fait une si longue route ? " Il dit, et se remit à son travail. Nous lui fîmes nos adieux et nous partîmes. Et Tadj-al Islam ajoute : " Depuis que j'ai entendu ces paroles, je m'impose comme devoir d'obligation religieuse de venir ici

en pèlerinage au tombeau du Shaykh, chaque année alors que les gens vont en pèlerinage à La Mecque... " »

*

LE FILS DU SHAYKH

Anecdote : Après la mort du Shaykh, Khâdjé Nâsir, fils de notre shaykh tomba malade à Meyhana. Il se rendit à Tus pour consulter les médecins, et y demeura plusieurs jours. Quand il se fut un peu remis, il alla au cimetière de Safâlaqân, en pèlerinage aux tombeaux des guides spirituels. Rentré le soir, il se coucha et vit en songe notre shaykh qui lui dit : « Nâsir !

Toi, mon ami, qui possèdes musc du Tibet et ambre frais,
Ne prête donc pas attention aux autres parfums. »

Khâdjé Nâsir se réveilla et décida sur-le-champ de rentrer à Meyhana. Le lendemain, dès l'aube, il se mit en route et revint à Meyhana ; au cours du même mois il rendit l'âme.

*

L'AMOUR DU SHAYKH POUR LA MUSIQUE

Anecdote : L'imâm Abu Bakr Mohammad ibn Ahmad Wâ'iz-al-Sarakhsi a rapporté ce qui suit : « J'entendis Khâdjé Ahmad Mohammad-al-soufi dire ceci. Après la mort du Shaykh, un des derviches de mon khânegâh le vit en songe, et lui demanda : « Shaykh ! en ce bas-monde tu avais une grande passion pour la musique. Où en es-tu avec elle maintenant ? » Le Shaykh répondit par ce vers :

De toutes les formes de modulations de Musil et de toutes
[les mélodies de la harpe
Nous avons pu nous passer grâce aux chants de la merveil-
[leuse beauté.

Ayant entendu, le derviche poussa un cri, se réveilla et l'état d'extase le saisit. Quand il se calma nous lui demandâmes comment il se trouvait. Alors il nous conta cette histoire. »

*

LE KHORASAN ÉPARGNÉ LORS DE L'INVASION DU PRINCE DE KHARAZM

Anecdote : Lorsque le sultan Sandjar [4] fut vaincu à Samarcande, par les infidèles turcs de Khatâ, que la grande catastrophe se produisit, Atsiz, le prince de Khârazm, envahit le Khorâsân. Arrivé à Bâvard, il décida de marcher sur Khâvarân, dans l'intention de piller cette province. Quand il parvint à une parasange de Meyhana, au lieu dit Ribât-e-Sarbâlâ, le cheval qu'il montait s'arrêta ; on eut beau le fouetter, il ne bougea point. Le prince demanda un cheval de réserve et le monta. Celui-ci ne bougea pas plus que le premier. Son ministre, Khâdjé iraq-al-Sâbandi, qui lui tenait compagnie, lui dit : « Prince équitable ! On dit que cet endroit est un lieu auguste et sacré et qu'on y voit le tombeau d'un guide spirituel qui fut unique en ce monde.. Modifiez donc la décision que vous aviez prise à l'égard de ce lieu — Tu as dit vrai ; ainsi ferai-je », fit Atsiz. Aussitôt le cheval se mit en route et le prince eut désormais une foi profonde en notre shaykh. Il envoya son garde du corps particulier, en qualité d'intendant, à Meyhana et il lui dit : « Annonce aux habitants de ce lieu saint la bonne nouvelle que nous avons modifié la décision que nous avions prise à l'égard de leur ville. » Et il donna à ce garde du corps l'ordre suivant : « Tu ne devras mettre en peine personne en cette province, car nous la considérons comme notre trésor particulier. » Et il ajouta : « Nous resterons ici trois jours. » Les descendants du Shaykh et les derviches sortirent à sa rencontre. Il leur témoigna beaucoup de respect et d'honneurs. Le cousin de l'auteur du présent livre, Djamâl al-Din Abu Ruh, qui possédait des connaissances approfondies dans les branches de la science religieuse pria pour le prince, prononça un beau discours dont il consacra la plus grande part à l'état mystique, aux miracles et aux pratiques de mortification de notre shaykh. Le prince donna congé au groupe de descendants du Shaykh et retint auprès de lui Djamâl-al-Din Abu Ruh qui, après la prière du soir l'accompagna en pèlerinage au tombeau du Shaykh. Le pèlerinage accompli, le prince lui donna congé et ils convinrent que le lendemain Djamâl-al-Din lui rendrait visite au matin et que pendant trois jours il lui

tiendrait compagnie. Lorsque le prince eut regagné son camp et que les hommes prirent du repos, soudain du côté de La Mecque apparut un feu qui s'accrut d'heure en heure ; ses rayons s'étendaient sur le ciel qui se colorait de rouge ; on aurait dit que la montagne de Meyhana située à deux parasanges avait pris feu ; le feu semblait se diriger vers Meyhana et s'en approcher de plus en plus. Une clameur s'éleva du camp ; le prince se réveilla ; constatant la situation et voyant la peur de ses soldats, il battit en retraite, disant : « Le Shaykh nous met au feu ! » L'armée suivit aussitôt le prince. Lorsque les habitants de Meyhana arrivèrent au camp, tous les soldats étaient partis... Puis ils s'enquirent au sujet du feu et apprirent que les paysans, faisant la moisson de leurs céréales sur la montagne près de Meyhana, avaient allumé un feu qui, excité par le vent avait atteint une meule de paille et embrasé le ciel. Et voilà donc un des miracles de notre shaykh qui éloigna de Meyhana les troubles et la tyrannie du prince de Khârazm...

Donc un si grand feu dont la longueur était de deux parasanges et la largeur d'un parasange flambait, entourant beaucoup d'hommes et un bétail nombreux et des quantités de céréales, mais bien sûr sans avoir pu détruire, même une seule graine. Et une calamité pareille s'éloigna de Meyhana et de tout le Khâvarân, en sorte que personne n'eût à subir le moindre dommage...

Des faits surnaturels de ce genre sont si nombreux qu'il serait fort difficile de les énumérer, tous, dans les limites de ces pages ; sinon ce livre serait trop volumineux. En effet, les leçons de ses enseignements, ses miracles et les anecdotes de sa vie ont été si abondants que même recueillis dans vingt volumes en regard à la réalité de son état mystique n'auraient été qu'une goutte d'eau par rapport à la mer. C'est ainsi que j'ai entendu Khâdjé Imâm Bu'l Hasan Mâliki dire ceci : « J'ai entendu dire plusieurs guides spirituels affirmer que les gens sont stupéfaits du grand nombre de miracles du shaykh Abu Sa'id, de son pouvoir de lire dans des pensées et des états intérieurs des hommes. Mais le shaykh Abu Sa'id lui-même a dit que celui qui possède le pouvoir surnaturel de faire des miracles ne jouit d'aucune estime à la cour divine, car il est comparable à un espion et l'on sait bien évidemment le degré de dignité dont jouit un espion

à la cour d'un roi. Tâche donc de parvenir à l'amitié divine afin que tu soies tout et que tout ce qui existe t'appartienne. »

De cette parole de notre shaykh, on peut conclure qu'en comparaison du degré de spiritualité auquel il était parvenu, le pouvoir surnaturel de faire des miracles et de deviner les pensées par intuition n'étaient à ses yeux rien ; mais de l'état mystique du Shaykh, le commun des gens ne pouvait apprécier que ce qu'ils pouvaient voir. Et, ce qu'ils vouaient, ils le considéraient comme très grand, tandis que cela n'était rien du tout en comparaison de la spiritualité du Shaykh. En effet, tant que l'homme n'est pas parvenu à un degré plus élevé, il ne saurait dédaigner ses connaissances antérieures. Quant à nous autres, si nous vénérons ces miracles, c'est parce que nous ignorons la réalité des choses et que de cette réalité, nous ne voyons qu'une apparence, laquelle n'est même pas complète. Que Dieu (qu'Il soit exalté) nous accorde la clairvoyance avant la mort. Demain, nous vivrons grâce au salut de ces discours bénis.

L'auteur de ces lignes fait appel à la générosité des esprits élevés qui en lisant ce recueil éprouveront un plaisir spirituel d'être informés des états, étapes et discours de notre shaykh ou qui en seront émus, et les sollicite de ne pas oublier en cet état et en ce moment de félicité, le pauvre serviteur de Dieu que je suis, et qu'ils n'oublient pas dans leurs prières le pécheur que je suis. Qu'ils prient pour moi et si quelqu'un trouve la félicité d'être guidé grâce à ces discours bénis et à ces états mystiques élevés ou si un voyageur engagé dans cette voie de soufisme et de vérité trouve une issue grâce à ces enseignements précieux, qu'ils ne me négligent point dans leurs prières et dans leurs pensées, et que dans ces moments de retraite et d'invocation, ils se rappellent de moi si Dieu Le Très-Haut le veut.

Que Dieu (qu'Il soit loué et exalté) nous accorde le salut des bénédictions de ce Roi de la Religion, de ce Souverain des hommes de la Foi, de ce guide des hommes de la Voie mystique et de la Vérité ; qu'Il nous honore d'être des serviteurs de son auguste cour bénie, qu'Il nous accorde la faveur d'être ressuscités avec les plus humbles domestiques bénis de notre guide et cela afin qu'il intercède en notre faveur pour nos fautes et nos péchés. Que même pour le temps d'un clin d'œil, ou moins que cela, le Seigneur ne nous abandonne pas à nous-mêmes

ni aux autres hommes ; qu'Il nous accorde tout ce qu'il nous faut pour notre vie et notre Foi dans ce monde et dans l'au-delà, tout ce dont nous avons besoin pour accomplir le service de notre guide, afin d'obtenir son amitié et ses faveurs. Je le conjure par Mohammad et toute sa famille. Louange à Dieu, Seigneur des mondes, qu'Il bénisse Son envoyé, Mohammad, sur lui le Salut.

L'auteur de ces lignes fait appel à la générosité des esprits élevés, qui en lisant ce recueil éprouveront un plaisir spirituel d'être informés des états, étapes et discours de notre shaykh, ou qui en seront émus, et les sollicite de ne pas oublier en cet état et en ce moment de félicité le pauvre serviteur de Dieu que je suis et qu'ils n'oublient pas dans leurs prières le pécheur que je suis. Qu'ils prient pour moi et si quelqu'un trouve la félicité d'être guidé grâce à ces discours bénis et à ces états mystiques élevés ou si un voyageur engagé dans cette voie de vérité trouve une issue grâce à ces enseignements précieux, qu'ils ne me négligent point dans leurs prières et dans leurs pensées et que dans ces moments de retraite et d'invocation, ils se rappellent de moi, si Dieu, Le Très-Haut, le veut.

Que Dieu (qu'Il soit loué et exalté) nous accorde le salut des bénédictions de ce Roi de la Religion, de ce Souverain des hommes de la Foi, de ce Guide des hommes de la Voie mystique et de la Vérité, qu'Il ne nous en prive pas, ni l'ensemble des croyants ; qu'Il nous honore d'être des serviteurs de Son auguste Cour bénie, qu'Il nous accorde la faveur d'être ressuscités avec les humbles domestiques bénis de notre guide et cela afin que, comme il l'a dit lui-même, à savoir que c'est aux grands de répondre pour les petits, il intercède en notre faveur pour nos fautes et nos péchés et qu'il destine notre cœur à Son amitié et notre corps au service de Ses amis ; qu'Il ne nous abandonne pas à nous-même ni aux autres hommes, même pour le temps d'un clin d'œil ou moins que cela ; qu'Il nous accorde tout ce qu'il nous faut pour notre vie et notre Foi dans ce monde et dans l'au-delà, tout ce dont nous avons besoin pour le service de notre guide, afin d'obtenir son amitié et ses faveurs. Je le conjure par Mohammad et toute sa famille. Louange à Dieu, Seigneur des mondes, qu'Il bénisse Son envoyé, Mohammad, sur lui le Salut.

Notes

I. INTRODUCTION DE L'AUTEUR

1. Le mot « shaykh » et son équivalent persan « pir » dans le langage mystique musulman, désignent le directeur spirituel sous l'autorité et la direction duquel le disciple en soufisme franchit les étapes du voyage mystique. Nous avons traduit ces termes par maître, directeur ou guide spirituel, ou les avons simplement transcrits, selon les exigences du contexte.

2. Par cette généalogie, l'auteur laisse entrevoir qu'il est l'arrière-petit-fils du grand shaykh Abu Sa'id Fazlallâh ibn Abu'l Khayr.

3. Ce nom désigne deux anciennes villes. La première, dont il est question ici, était située au nord de Sarakhs, et au sud-ouest de Marv, donc au-delà de l'actuelle frontière septentrionale de l'Iran, dans la république soviétique du Turkménistan. La deuxième, qui porte toujours ce même nom, se trouve sur le chemin de Torbat-e-Haydari à Gonâbâd et à Birdjand, dans l'Iran oriental.

4. Le terme « imâm » que nous avons transcrit tout au long de cet ouvrage, sans le traduire, comporte deux significations différentes selon qu'il s'agit de la doctrine sunnite ou de la doctrine shiite. Selon la doctrine sunnite, le terme imâm désigne, dans son acception générale, le directeur de la prière publique qui peut ne pas être une autorité religieuse ; dans son acception plus restreinte, l'imâm est, toujours selon le sunnisme, le titre des quatre fondateurs des rites sunnites. Mais, dans le langage théologique shiite, le terme imâm ne s'applique qu'aux descendants directs de 'Ali, le premier imâm et le gendre du Prophète. Selon les Shiites, les imâms sont infaillibles et recevant leur science spirituelle par héritage, ils sont investis de la Khalâfa (succession) du Prophète et de la direction spirituelle des musulmans. Dans cette ouvrage dont l'auteur est un sunnite, le mot imâm, partout où il intervient, ne peut avoir que le premier sens. (Conf. *Encycl. Islam,* II, p. 503 ; ibid., IV, p. 362 : article : Shia ; Henri Corbin, *Histoire de la philosophie islamique,* chapitre II, pp. 53-149.)

5. Tribus turques qui envahirent l'Iran oriental en 548/1153, sous le règne de l'un des plus puissants princes de la dynastie seldjuqide, le

sultan Sandjar. Les dévastations causées par cette invasion sont les plus terribles que l'Iran ait connues.

6. Le mot « awliyâ » qui est un mot arabe, pluriel de « wali », « homme de Dieu, ami de Dieu », désigne, selon la spiritualité mystique et shiite, les guides spirituels qui ont la faveur de l'inspiration divine. La notion de la « walâya » « amitié de Dieu, protection spirituelle », est commune au soufisme et au shiisme. Cependant, pour les Shiites, le terme awliyâ ne désigne que les descendants de 'Ali gendre et cousin du Prophète (Conf. Hudjwiri, Kashf-al-Mahdjub, trad. anglaise de Nicholson, pp. 210-240 ; *Encycl. Islam,* IV, p. 362, article Shia ; *ibid.,* p. 1168, article « wali » ; Henri Corbin, *Histoire de la philosophie islamique,* pp. 44-70).

7. Par « torture de la terre » l'auteur fait allusion à une méthode de mise à mort qui consistait à emplir de terre la bouche de la victime. De nombreux hommes célèbres ont été tués de cette façon par les Ghozz, à Nishâpur ; entre autres, Mohammad Ibn Yahyâ, théologien connu, tué de cette façon en 549 et dont le poète Khâqâni pleure la mort dans une touchante élégie.

8. Coran, *13,* 41.

9. Coran, *43,* 21.

10. Coran, *6,* 90.

11. C'est-à-dire : le nombre mille est la dernière unité numérale. Au sujet de la séance d'adieu, voir *infra,* p. 339-340.

12. Ce livre fut intitulé par son premier éditeur Joukovski : *Halat va sokhanân e shaykh Abu Sa'id* (*Les états mystiques et les discours du shaykh Abu Sa'id*). Il a été édité une première fois à Saint-Pétersbourg, en 1899 et plusieurs fois à Téhéran.

13. Il s'agit donc d'une double filiation ; celle d'initiation à spiritualité mystique et celle de la vêture du manteau mystique ; sur ces deux questions voir *infra,* p. 62.

14. Ghyâth al Din Abu'd Fath Mohhammad Ibn Sâm est le 4e souverain de la dynastie Ghurid, qui régna près d'un siècle, jusqu'en 612/1215, sur la région montagneuse de Ghur, dans l'actuel Afghanistân. Ghyâth al Din Mohammad Ibn Sâm comme la plupart des princes de cette dynastie était mécène. Il mourut en 599/1202, après 41 ans de règne. Par le commandeur des croyants, l'auteur entend désigner le calife (Cf. Habib al Siyar 11, p. 605).

15. Kermân, province du Sud-Est de l'Iran, réputée pour ses productions de cumin. « Porter du cumin à Kermân ou porter une patte de sauterelle à Salomon » signifie rendre un service infime. Cette dernière expression est une allusion à une anecdote, qui bien qu'elle n'existe pas dans le Coran, est relatée dans certains commentaires du Coran et certains ouvrages d'histoire (Cf. Habib al Siyar 1, p. 123 ; Qisas al anbiyâ, p. 291).

16. Coran, *54,* 55.

1. Dans le texte persan : « ishân » pronom personnel de la 3e personne du pluriel, correspondant à « ils » en français. Le shaykh Abu Sa'id refuse d'employer les pronoms personnels de la première personne ; dire : « " je, nous " c'est s'affirmer et cela ne convient qu'à Dieu. » Ainsi l'emploi du pronom personnel de la 3e personne du pluriel à la place du pronom personnel de la 1re personne du singulier fut répandu, semble-t-il, parmi les soufis et le pronom « ishân » prit alors la valeur d'un substantif pour désigner les guides spirituels du soufisme.

2. Bu'l est la forme persane de « Abu'l », terme arabe qui signifie : « père de ». Donc Bu'l Khayr signifie « le père de la Bonté ». C'est un surnom désignant un homme, soit par le nom de son fils, soit par sa vertu, soit, dans le cas d'un surnom satirique, par le vice dont il a la réputation. (Cf. *E.I.*, I, p. 1184, article « Kunya ».) D'autre part, « Babu » est un diminutif de « Bâbâ » qui signifie : « père, papa ». Le suffixe « u » joint à certains mots leur confère un sens affectueux.

3. Dans le texte persan : les gens de la Soffa — allusion à un groupe de compagnons du Prophète qui avait pour abri et domicile : la Soffa, portique de la mosquée de Médine et qui, dans la tradition mystique et ascétique, représentent l'idéal de la piété et de la pauvreté (Cf. *E.I.*, I, p. 189 ; 2e éd., I, p. 274, Ahl al Soffa).

4. Dans les réunions de soufis, le Samâ', c'est-à-dire la récitation rythmée de la poésie, accompagnée de musique et de danse, était une pratique courante, pratique qui provoquait la réprobation et la condamnation des autorités religieuses littéralistes.

5. Il s'agit du sultan Mahmud de Ghazna, le plus puissant des souverains Ghaznavides et l'un des plus célèbres conquérants musulmans.

6. Ce récit, sous la forme que rapporte l'auteur, n'est pas exact ; car le Shaykh est né en 357/967 et le sultan Mahmud a pris le pouvoir à la mort de son père, Subuktakin, en 387/997. Donc au début même du règne du sultan Mahmud, le Shaykh avait déjà 30 ans, il ne pouvait donc pas être un enfant.

7. Petite ville de l'ancien Khorâsân située à l'ouest de Marv et au sud-est de la mer Caspienne.

8. Abu'l Qâsim Bishr Yâsin, savant religieux, mort en 380. Il doit sa réputation à son brillant élève qu'il a marqué de sa grande influence. C'est à lui que le Shaykh doit, en partie, sa formation spirituelle, religieuse et poétique. Nous savons, par ailleurs (Sokhanân va Hâlât) que la plupart des poésies mystiques que, plus tard, le Shaykh récitait en chaire, lui venaient de ce maître spirituel (cf. Hâlât, p. 92).

9. Marv, ville historique de l'ancien Khorâsân, actuellement située dans la République soviétique du Turkménistân et dont la fondation remonte à quelques siècles avant l'ère chrétienne. Marv fut, dès sa fondation, un centre de commerce et un lieu de transit entre l'Asie centrale, l'Asie occidentale et la Chine. Après la conquête arabe, elle devint, en outre, un centre de mouvements politiques et intellectuels et

enfin au XI[e] siècle, la capitale de l'empire Seldjuqide. L'invasion des Ghozz en 1153, puis celle des Mongols en 1221, mirent fin au rayonnement de cette grande ville.

10. Abu 'Abd Mohammad Ibn Ahmad-al-Khizri de Marv, célèbre savant religieux shaféïte ; il était le gendre d'un autre docteur shaféïte non moins célèbre, nommé Abu 'Ali Ahmad-ibn-Mohammad al-Shabuya. Il mourut vers la fin du IV[e]/X[e] siècle. (Sam'âni, *Al-Ansâb,* p. 202 ; Subki, *Tabaqat,* II, pp. 125-126.)

11. Ibn Soraydj, célèbre docteur shaféïte, Cadi de Shiraz, auteur de plus de 400 ouvrages ; il forma de nombreux disciples et mourut en 306/918.

12. Abu Ibrâhim Ismâïl-ibn-Yahyâ Mozani est le plus célèbre disciple de Shafi'i. Ce sont les disciples de Mozani qui propagèrent le rite et l'école juridique shaféites, l'un des quatre principaux rite du sunnisme, orthodoxie musulmane, en Islam (les trois autres rites étant : le rite hanafite, le rite hanbalite, et le rite mâlikite). A ces quatre écoles et rites du sunnisme, s'oppose le shiisme, théologie et rite de l'Islam iranien. Shafi'i mourut en 204/820, à l'âge de 53 ans.

14. Abu'l 'Hasan 'Ali-ibn Ibrâhim al Hosri, mystique mort à Baghdâd en 370/1174 ; Attâr fait mention de sa conversion à la doctrine de l'Imân Abu Hanifa au shafi'isme (voir : Salami, *Tabaqat,* p. 516 ; Attât, *Tazkira,* II, p. 288 ; Hodjviri, *Kashf,* traduction Nicholson, p. 160).

15. Bâyazid Bastâmi ou Abu Yazid Tayfur-ibn-'Isâ Bastâmi, mystique iranien d'ascendance mazdéenne ; né à Bastâm et mort en cette ville en 261/874.

16. L'Imâm Abu Hanifa No'man-ibn-Thâbit, fondateur du rite et de l'école juridique qui portent son nom. Il est considéré comme le fondateur de la méthode spéculative dans le domaine de la jurisprudence en Islam. C'est ainsi que les adeptes de son école sont appelés : les hommes de la méthode spéculative (Ahl al Ra'y). Abu Hanifa mourut en 150/767.

17. Dja'far Sâdiq ; Dja'far ibn-è-Mohammad Al Sâdiq, le sixième imâm shiite né en 83/702 et mort en 148/765 à l'âge de 65 ans.

18. Coran, *22,* 77.

19. Coran, *71,* 18.

20. « Hâfi » terme arabe qui signifie : « nu-pieds » ; Bishr Hâfi ascète et mystique originaire de Marv, résidant à Baghdâd où il mourut en 226/841 à l'âge de 76 ans. Dans les ouvrages didactiques et mystiques d'Attâr, les gestes et attitudes de ce mystique sont décrits au cours de quelques brèves anecdotes : Attâr, *Le livre divin,* p. 437 ; *Le langage des oiseaux,* p. 145.

21. Abdallâh ibn Ahmad ibn Abdallâh, surnommé Qaffâl junior pour le distinguer d'un autre théologien portant le même surnom et connu comme : Qaffâl Shâshi ou Qaffâl le Grand. Comme son surnom l'indique, il était serrurier et exerça ce métier jusqu'à l'âge de 30 ans. Bien qu'il ait commencé ses études à un âge très avancé, il compte parmi les plus grands théologiens du Khorâsân. Il mourut en 410, à l'âge de 90 ans. (Tabaqâ al-Shâfi'iya, III, p. 208.)

22. Sarakhs, ancienne ville du Khorâsân, située au nord-est de Mashhad et au sud de Marv, sur le territoire iranien, près de la frontière actuelle entre l'Iran et la République soviétique du Turkménistan. De nombreux hommes célèbres sont originaires de cette ville.

23. Abu 'Ali Zâhir ibn Ahmad Faqih de Sarakhs, disciple du grand théologien Abu'l Hasan Ash'ari, Cadi de Sarakhs et théologien célèbre ; il est mort en 389/998 à l'âge de 96 ans. (Tabaqât al-Shâfi'iya, II, pp. 223-224.)

24. Les Mo'tazilites sont les premiers théologiens islamiques qui créèrent une école de pensée religieuse spéculative ; faisant de la propagande de leur doctrine un devoir impérieux, ils la répandirent d'abord à Reyy, ensuite, dans tout le Khorâsân. L'allusion pleine d'amertume de l'auteur montre à quel point les théologiens Mo'tazilites avaient gagné à leur doctrine toutes les provinces orientales de l'Iran.

25. De ces anciennes villes de la région occidentale de l'ancien Khorâsân, à l'exception de Sarakhs, aucune ne subsiste de nos jours, tout au moins sous les mêmes noms.

26. Au sujet de cette science appelée Usul-è-Fiqh (principes de la science de la jurisprudence, voir : *Encycl. Islam*, IV, p. 1112).

27. Loqmân Sarakhsi est un exemple de mystique séduit et fou de l'Amour divin. Dans ce même ouvrage, nous trouvons un autre mystique ayant les apparences d'un homme déséquilibré et auquel le shaykh Abu Sa'id témoigne également un profond respect (p. 75). L'ouvrage antérieur à celui-ci où mention est faite de Loqmân est le *Kashf al Mahdjub*. Les fous de l'Amour tiennent une place importante dans les œuvres mystiques. Mawlavi a illustré les gestes et attitudes de Loqmân dans quelques anecdotes ; cf. *Mathnavi,* trad. Nicholson Book, I, p. 195, II, p. 296, III, p. 296, IV, p. 103.

28. Cette prière de Loqmân est mise en vers par Attâr dans : *Le langage des oiseaux,* traduction Garcin de Tassy, p. 209.

29. Le manteau du mystique et, en l'occurrence, la pelisse de Loqmân étant le signe extérieur de la vie spirituelle, Loqmân entend dire qu'il adopte Abu Sa'id comme disciple et qu'il l'intègre à son ordre spirituel.

30. Le shaykh ou le pir Abu'l Fazl-e-Hasan n'est connu que grâce à la réputation de son disciple, le shaykh Abu Sa'id et par l'influence qu'il exerça sur celui-ci. L'ouvrage antérieur faisant mention de lui est celui de Hudjviri, *Kashf-al-Mahdjub,* trad. Nicholson, pp. 165, 188, 227.

31. Coran, 6, 91.

32. Le terme persan : pir-è-sohbat signifie « Maître Compagnon », c'est-à-dire le guide spirituel que le disciple en soufisme fréquente en tout temps ; c'est lui qui initie le disciple à la spiritualité mystique. Si le maître d'initiation n'a pas le pouvoir d'accorder, le moment venu, l'investiture à l'initié, c'est-à-dire la remise du manteau de soufi, alors c'est une autre autorité supérieure, pir ou Maître de façon absolue, qui revêt l'initié du manteau mystique (voir pp. 63-64).

33. Abu Nasr 'Abdallâh-ibn-'Ali Sarrâdj, théologien et mystique, auteur d'un célèbre ouvrage mystique intitulé *Al Lom'a* (édité par

R.A. Nicholson, Leyden, Brill. 1914. Il mourut en 378/988 (cf. Hudjviri, *Kashf,* pp. 323-341).

34. Tus fut d'abord, au IIIe/IXe isècle, le nom d'un canton célèbre de l'ancien Khorâsân, Iran Oriental, plus tard, et jusqu'au VIIe/XIVe siècle, date à laquelle elle fut détruite, c'est le nom de la ville principale du même canton. De nos jours, Tus est la petite bourgade située au nord de Mashhad, la principale ville actuelle de l'ancien canton. Tus fut, pendant des siècles, un centre intellectuel de l'Iran oriental et fut le lieu de naissance d'une foule d'hommes célèbres.

35. Morta'ish : mystique et ascète, mort à Baghdad en 328 (*Kashf,* trad., pp. 39, 42, 43, Solami, *Tabaqat,* p. 356 ; Attâr, *Tazkirat al-awliyâ,* II, p. 85.

36. Djonayd : célèbre mystique originaire de Nahâvand, ville de l'Iran occidental ; il mourut en 297/910.

37. Sariyy-e-Saqati, soufi célèbre, oncle et maître de Djonayd, mort à Baghdâd en 257/871, à l'âge de 78 ans.

38. Abu Mahfuz Firuzân Ma'rûf Karkhi, ascète et mystique célèbre, né de parents chrétiens, passe pour avoir été initié à la vie mystique par Mûsa-al-Riza huitième imâm des Shiites. Il mourut en 200/815.

39. Dâwud al Tâ'i, originaire de Kûfa, était disciple d'Abu Hanifa dans la science du Fiqh (jurisprudence) ; mais il abandonna les sciences religieuses et se convertit à la mystique. Il mourut en 165/781.

40. Habib 'Adjami. *'Adjam* signifie généralement : *non arabe* et particulièrement : *persan.* Le surnom *'Adjami* a été donné à ce mystique iranien du IIe siècle de l'Hégire, à cause de sa connaissance imparfaite de la langue arabe, il mourut en 141/758.

41. Hasan Basri, théologien qui est à l'origine des écoles religieuses en Islam, soit par leur opposition à lui, soit par leur adhésion à ses doctrines. Par ses vertus et sa piété il est, d'autre part, considéré comme l'un des pionniers de la mystique musulmane. Parmi les adversaires les plus farouches de Hasan, il convient de signaler les shiites (cf. Lahidji ; Gowhar-e-Morâd, p. 22).

42. Comme on le constate, l'auteur trace ici la généalogie spirituelle qui fait remonter l'initiation de la spiritualité et de la science mystique au Prophète. La chaîne de généalogie varie selon les personnes et les écoles ; mais pour toutes les écoles, comme pour tous les guides spirituels de la mystique musulmane, qu'ils soient shiites ou sunnites, 'Ali, gendre et cousin du Prophète et premier Imâm des shiites, est le dernier chaînon de la généalogie spirituelle remontant au Prophète. Autrement dit, selon la doctrine soufie : 'Ali est le seul qui ait reçu cet enseignement directement du Prophète.

43. Le shârestân, dans les anciennes villes iraniennes, était la partie habitée et la ville proprement dite, qui se distinguait de la citadelle et des faubourgs.

44. Coran, *19,* 58.

45. Abd-al-Rahmân-Solami, un des mystiques les plus savants ; né à Nishâpur en 325/937, il fut initié à la vie mystique par son père et par

son grand-père. Il est l'auteur de nombreux ouvrages et notamment du *Tabaqât-al-Sûfiya.* Il mourut à Nishâpur en 412/1021.

46. Abu'l Qâsim Nasrâbâdi est originaire de Nishâpur où il passa la plus grande partie de sa vie. Il ne quitta Nishâpur que pour s'installer à La Mecque d'où — selon Attâr — il fut expulsé à cause de ses propos extatiques. Il mourut en 367.

47. Shibli (Abu Bakr) est né à Baghdâd en 247/861 de parents originaires du Khorâsân. Avant de se convertir à la vie mystique, il fut gouverneur de Damâvand, ancienne ville située au nord-est de Téhéran. Son ardeur mystique et ses propos soulevèrent la désapprobation populaire. Il mourut en 339/945.

48. On remarquera qu'à partir de Ma'ruf Karkhi c'est la lignée des imâms shiites qui constitue, selon l'auteur, la chaîne généalogique des guides spirituels du shaykh Abu Sa'id. Toutefois, le contenu de l'anecdote de la page 268 semblerait contredire les deux traditions concernant la filiation spirituelle du Shaykh. En effet, dans l'anecdote susdite, le Shaykh en réponse à ses contradicteurs qui lui reprochent de ne jamais avoir reçu l'enseignement de la spirtiualité mystique d'aucun Maître, déclare, en se référant au verset 37 de la sourate 12 du Coran : « Cette science est celle que m'enseigna mon Seigneur. »

49. Coran, *6,* 62.

50. Qibla : la direction de la Ka'ba vers laquelle tout musulman doit se tourner au moment de la prière.

51. Coran, *2,* 131.

52. Coran, *41,* 53.

53. Coran, *21,* 36.

54. Bâvard (Abivard), ville de l'ancien Khorâsân, située à l'ouest de Marv et au nord-ouest de Meyhana.

55. Coran, *2,* 246.

56. Le shaykh Abu'l 'Abbâs Qassâb est un mystique illettré, mais d'une haute expérience spirituelle et d'un esprit raffiné (Qassâb signifie : le boucher).

57. Amol : ce nom désigne deux anciennes villes. La première existe encore de nos jours et porte le même nom, elle est située sur les bords de la mer Caspienne, dans la province connue actuellement sous le nom de Mâzandarân (ancien Tabaristân). La seconde est une ville de l'ancien Khorâsân située au sud-ouest de Bokhârâ, sur la rive gauche de l'Oxus ; de nos jours, elle porte le nom de Tchârdjouy (*Encycl. Islam,* I, p. 347). La ville d'Amol dont il est question ici est celle du Tabaristân.

58. Nasa, ville de l'ancien Khorâsân, sise à deux jours de Sarakhs, à cinq jours de Marv, à un jour d'Abivard, à 6 ou 7 jours de Nishâpur (Yâqût, *Mu'djam,* sub. nom.).

59. Voir sur ce mystique : *Kashf,* trad. Nicholson, pp. 174, 353.

60. Cette anecdote a été mise en vers par Attar dans « *Le langage des Oiseaux* (Voir Garcin de Tassy — *Le langage des Oiseaux,* p. 183).

61. Abu Ali Daqqâq : l'un des plus grands mystiques iraniens,

très célèbre par son éloquence, il était le beau-père de Qoshayri, auteur de la célèbre Risâla.

62. Mohammad-ibn-Aly'iân de Nasâ (Voir *Kashf,* trad., p. 206 ; *Tabaqât-al-Sûfiyya,* pp. 435-437 ; *Nafahat-al-'Ons,* p. 210).

63. Abu Othmân Hiri, originaire de Reyy s'installa à Nishâpur, dans le district de Hirâ, d'où son nom de Hiri. Il fut un des premiers à propager le soufisme dans cette ville. Il mourut en 298/910 (*Kashf,* trad., p. 132, *Tabaqât,* p. 159 ; *Tadzira,* II, p. 59).

64. Des deux affiliations, la première est la filiation d'initiation à la mystique ; la seconde, celle de la vêture du manteau mystique.

65. Le premier de ces trois propos extatiques est de Hasayn-ibn-Mansûr-al-Hallâdj ; le deuxième de Bâyazid Bastâmi (*Encycl. Islam.,* article Shath, t. IV, p. 347).

66. Abu Bakr Mohammad-ibn-Abd-Allâh-Tabari, mystique du IVe/Xe siècle, contemporain de Solami qui transmit, d'après lui, des traditions mystiques. (Cf. *Tabaqat,* pp. 152, 229, 230, etc.)

67. Mohammad ibn-Abd Allâh Djorayri est un des mystiques les plus savants ; compagnon le plus considéré de Djonayd, il le remplaça après la mort de celui-ci à la direction des réunions de soufis. Il mourut en 311/923.

68. Le shaykh Abu'l Hasan Kharaqâni, célèbre mystique iranien, naquit en 348/959 à Kharaqân, petite bourgade de la ville de Bastâm, dans une famille de paysans. Après des études très sérieuses, il se convertit au soufisme à la suite d'une vision de Bâyazid, dit la légende ; toutefois, il est sans doute l'héritier spirituel de Bâyazid dont il glorifiait la mémoire. Il mourut en 425/1033. (*Kashf,* p. 163 ; *Tadhkira,* II, p. 201 ; L. Massignon, *Passion,* p. 246.)

69. Abu 'Abd Allâh Dâstâni, mystique du XIe siècle était proche parent du shaykh Abu'l Hasan Kharaqâni ; il mourut en 417-1026 à l'âge de 59 ans. (*Kashf,* trad., p. 164.)

70. Selon la tradition musulmane, le nombre des prophètes, depuis Adam — le premier — jusqu'à Mohammad le Sceau et le dernier, est de 124 000. Parmi ces 124 000 prophètes, on en distingue six qui avaient à révéler — chacun en son temps — une Loi nouvelle. Cf. *Encycl. Islam,* III, art. Nabi, p. 857 ; art. Rasul, p. 12, 1206 ; H. Corbin, *Histoire de la philosophie islamique,* p. 80, 98.

71. Coran, *46,* 14.

72. Coran, *19,* 13.

73. Coran, *19,* 30.

74. Coran, *76,* 1.

75. Coran, *76,* 2.

DEUXIÈME LIVRE

Premier chapitre

1. Ce chapitre comprend 110 anecdotes relatant les miracles du shaykh Abu Sa'id. Presque tous ces miracles sont de l'ordre de la

perception intuitive de la pensée des autres, parmi lesquels se trouvent souvent des adversaires incrédules ou des pécheurs.

2. Nishâpur, capitale de l'ancien Khorâsân, est l'une des plus anciennes villes de l'Iran ; sa fondation remonte à plusieurs siècles avant l'Islam. Nishâpur qui fut le lieu de naissance d'un grand nombre d'hommes illustres, fut durant tout le Moyen Age un centre important d'activités intellectuelles.

3. Tus, ancienne ville importante du canton qui portait le même nom (province du Khorâsân). Cette ancienne grande ville qui fut le berceau d'hommes célèbres, n'est plus, de nos jours, qu'une bourgade, sise au nord de Mashhad, capitale actuelle du Khorâsân.

4. Ma'shûq de Tus, comme Loqmân de Sarakhs est un « fou de l'Amour divin ». Parmi les poètes mystiques persans, c'est Attâr qui, plus particulièrement, s'est intéressé aux attitudes extravagantes et scandaleuses de Ma'shûq (Cf. *Le livre divin,* p. 96).

5. Il s'agit d'une province du royaume spirituel (Wilâya). Mais, *walâyat* signie *amitié, direction spirituelle et protection.* Ainsi *wali* est, à la fois, *ami de Dieu, aimé de Dieu* et *investi de la protection divine et de la direction spirituelle* d'une contrée.

6. Abu Ahmad Mozaffar ibn Hamdân était un notable de Tus au X^e^ siècle qui se convertit à la vie mystique. Son titre de Ostâd *(Maître),* que les auteurs mystiques mentionnent avec insistance, témoigne de la considération dont il jouissait à son époque. (*Kashf,* trad., pp. 170-171.)

7. Il arrive que les soufis, sous l'empire de l'extase et de l'ivresse mystique, enlèvent leur manteau mystique, le jettent au milieu de la réunion ou le déchirent. Cette ivresse est provoquée soit par l'audition de la poésie mystique, ou de la musique, ou par l'inspiration d'un dévoilement ; en tout cas, jeter son manteau ou le déchirer est un signe de changement dans l'état mystique. Le manteau ainsi jeté ou déchiré devient un objet sacré, bénit et, suivant la tradition, propriété commune de tous les soufis présents à la séance. Selon les cas et suivant les ordres du guide spirituel, on offre le manteau au musicien ou on le distribue, après l'avoir mis en morceaux. Il arrive aussi qu'un dignitaire achète le manteau déchiré ou jeté, et cela pour une somme ou pour une réception à laquelle sont conviés tous les soufis présents à la réunion. (*Kashf,* trad., p. 417.)

8. Sur ce mystique contemporain du shaykh Abu Sa'id (Cf. *Kashf,* trad., p. 169).

9. Cette anecdote est rapportée par Djami dans Nafahât, p. 308.

10. Littéralement : « Nous commençons par la tête » — le mot Sar (tête) ayant un double sens, le Shaykh fait ici un jeu de mots. Cette plaisanterie et la suivante au sujet de la soumission de son hôte, révèlent que le Shaykh redoutait, dès son arrivée dans la grande capitale du Khorâsân, l'opposition des autorités religieuses littéralistes à ses idées et à ses attitudes hardies.

11. Abu'l Qâsim Qoshayri, mystique et savant théologien, naquit

en 376/986 à Ostou, petite ville du Khorâsân, aujourd'hui connue sous le nom de « Qutchân ». Il résidait à Nishâpur où il jouissait d'une grande célébrité et réunissait autour de lui un grand nombre de disciples. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont un commentaire mystique du Coran et la fameuse *Risâla,* ouvrage historico-didactique et mystique. Il mourut à Nishâpur en 465/1074. Dogmatique en théologie, il fut en plein désaccord avec le shaykh Abu Sa'id et si l'on en croit les anecdotes du présent ouvrage leur rencontre donna souvent lieu à de multiples réparties.

12. La récitation rythmée de la poésie, l'audition de la musique *(samâ'),* accompagnées quelquefois de la danse mystique sont, depuis la diffusion du soufisme en Iran, des pratiques courantes chez presque toutes les écoles mystiques iraniennes. Ces pratiques inconnues du Prophète, et peut-être, peu conformes à l'esprit de l'Islam orthodoxe, provoquèrent le désaccord et la désapprobation des juristes et des théologiens littéralistes. En effet, dans le Coran, les poètes sont considérés comme des êtres insensés et ceux qui les apprécient comme des égarés. (Coran *26* — 225, 226). Quant à l'interdiction religieuse de la musique, les théologiens littéralistes se basent sur quelques traditions que les soufis renient. En effet, ces derniers contestent l'interdiction religieuse de la musique en se référant à quelques versets du Coran qu'ils interprètent et ils concluent non seulement à la licence religieuse de la musique, mais aussi et surtout à la nécessité de la musique pour l'éducation de l'esprit. (Cf. *supra,* pp. 229, 267.) Tous les traités didactiques du soufisme consacrent des chapitres importants à ces questions. Cependant la condamnation de la musique prononcée par les autorités religieuses littéralistes, suivie de répressions n'en persista pas moins.

13. Tabarestân, appelé aujourd'hui Mâzandarân, est l'une des trois provinces du Nord de l'Iran. Elle est limitée, au nord, par la mer Caspienne ; au sud, par la chaîne d'Alborz ; à l'est, par la province de Gorgân ; à l'ouest par la province de Guilan.

14. Amol, importante ville de la province de Mâzandarân.

15. Bokhârâ, grande ville de l'ancien Khorâsân ; sa fondation remonte à l'époque préislamique ; elle est située au nord de Marv, sur le cours inférieur du fleuve Zar-Afshân. Depuis la fin du IIIe/IXe siècle jusqu'à la fin du IVe/Xe siècle, Bokhârâ fut la capitale de la puissante dynastie Samanide et un important centre scientifique et commercial.

16. Doctrine religieuse qui doit son nom à Abu 'Abd-Allâh Mohammad ibn Karrâm. La doctrine de cette secte fut répandue en Khorâsân et particulièrement à Nishâpur, sous la protection de Soboktakin et de son fils Mahmud le Ghaznavide.

17. Dans le texte persan : « Les adeptes de la méthode spéculative Ashâb-e-Ra'y. » C'est en effet par cette qualification que les adeptes de l'Ecole hanafite, fondée par l'iman Abu Hanifa, sont souvent désignés.

18. Etymologiquement Râfizi signifie : *celui qui abandonne, le*

déserteur. C'est par ce terme que les sunnites, traditionistes de l'Islam, ont désigné les shiites et particulièrement les Iraniens.

19. Abu'l 'Alâ Sa'id-ibn-Mohammad, savant religieux et Cadi de Nishâpur, mort en cette même ville en 432/1040.

20. C'est-à-dire le sultan Mahmud le Ghaznavide dont le pouvoir absolu dominait toute la région orientale de l'Iran y compris Nishâpur.

21. Maqsurâ, dans les mosquées : la pièce dans laquelle se place l'imâm pour diriger la prière publique.

22. Coran *109,* 6.

23. Hosayn-ibn-Mansur-al-Hallâdj, originaire du Fars (province méridionale de l'Iran) fut initié à la vie mystique par Sahl-ibn-'Abd-Allâh Tostari. Il fit de longs voyages dans le Khorâsân et en Transoxiane. Renié par ses maîtres et accusé d'hérésie par les chefs et autorités religieuses littéralistes de Baghdâd, il fit l'objet d'un procès au cours duquel il fut condamné à mort, après avoir passé huit années en prison. Il fut décapité, puis brûlé sur un bûcher en 309/822.

24. Le fils de Qoshayri, nommé Bu Sa'id, est né selon Subki en 418, de Bânu Fâtima, fille du célèbre soufi Abu Ali Daqqâq dont Qoshayri était disciple et gendre (Cf. *Nafât al Ons,* p. 313, *ibid.,* p. 291).

25. Cette dame, née en 391, avait reçu de son père Abu Ali Daqqâq une excellente éducation. Plus tard, épouse de Qoshayri, elle enseignait les sciences religieuses de son temps et réunissait autour d'elle nombre de disciples. Très pieuse, elle avait appris le Coran par cœur, qu'elle récitait souvent.

26. Abd allâh Bâku : soufi originaire de Shiraz qui après de nombreux voyages, se retira dans sa ville natale où il mourut en 442 (Cf. *Nafahât,* p. 321).

27. Imâm al Haramayn Abu'l Maâli Abd al Malek : savant religieux shafiite, né à Nishâpur en 419/1028 et mort en cette même ville en 478/1085.

28. Il s'agit d'Abdallâh ibn Yusof, savant religieux, originaire de Djoveyn, district de Nishâpur. Il est l'un des plus grand jurisconsulte shafiite.

29. Khâdjé Nizâm al Molk, ministre le plus puissant des Seldjuqides. Né en 410/1019, il fut assassiné après 30 ans de ministère en l'an 485/1092.

30. Khotan : ancienne ville du Turkestan chinois, située d'après l'auteur de Hodud al Alam dans le territoire entre la Chine et le Tibet (Cf. *Hodud al Alam,* p. 62 ; *Encycl. Isl.* II, p. 1026).

31. Boghrâ khân : l'auteur fait sans doute allusion à la conquête de Bokhâra par Shâhâb al Dawla Hârun Boghrâ khân, de la dynastie Ilek khânide, souverain turc de Kâshghar. La conquête de Bokhârâ eut lieu en 382/992, sous le règne du prince samânide Nuh ibn Mansur (366-387). Si le récit des événements qui constituent le cadre historique de cette anecdote semble être véridique, par contre, en laissant entendre que le but de l'expédition de Boghrâ khân était le

massacre des soufis de la Transoxiane, l'auteur exagère sans doute (Cf. *Hamd allah Mostawfi, Târikh-e-Gosidé,* p. 385 ; *Encycl. Isl.* I Art. Boghrâ khân, p. 790 ; *ibid.,* III, p. 1016).

32. Coran, *74,* 28.

33. Harissa : genre de mets fait de froment cuit et de viandes broyées.

34. Zira bâ : mets préparé avec de la viande, du vinaigre et du cumin.

35. Balâl-Habashi : il s'agit de Balâl ibn Riyâh, ancien esclave qu'avait acheté, puis libéré Abu Bakr, beau-père du Prophète. Il fut l'un des premiers à se convertir à l'Islam et devint en l'an *1* de l'hégire le muezzin du Prophète (Cf. *Tarikh-e-Gozidé,* p. 210 ; *Habib al Siyar,* p. 301, p. 329).

36. Alide : descendant du Prophète, appartenant à la famille de Ali, gendre et cousin du Prophète.

37. Sayyed : étymologiquement signifie : chef, prince ; c'est le titre honorifique par lequel on désigne les Alides.

38. Abu Djahl et Abu Lahab sont deux surnoms par lesquels on avait désigné deux des adversaires les plus acharnés du Prophète. Le premier était un notable de la famille Qorayshite, famille de laquelle le Prophète était également issu. Le second était l'oncle du Prophète. Une sourate du Coran est consacrée à son châtiment. (*Encycl. Isl.,* I, pp. 85 et 99 ; Coran, sourate 111.)

39. Coran, *5,* 71.

40. Coran, *53,* 10.

41. On divise le Coran en sept parties, trente sections et soixante fractions. On notera le ton humoristique du Shaykh pour souligner le sens ésotérique des versets du Coran.

42. Abu Othman de Hira : originaire de Reyy, résidant à Nishâpur où il est mort en 298 (Cf. *Al Solami,* p. 159 ; *Attâr, Tadhkirat al Awliyâ,* p. 49).

43. Hira est le nom d'un grand district de la ville de Nishâpur ; ce district est devenu célèbre comme résidence de nombreux hommes éminents et aussi par son cimetière où furent inhumés des hommes célèbres, entre autres, le grand savant et poète Khayyâm (Cf. *Tchahar Maqala,* trad. Nicholson, p. 100 ; *Tarikh-e-Nishâpur,* p. 122).

44. Coran, *39,* 65.

45. Tanbur : instrument de musique à cordes du genre luth (Cf. Erlanger, *La musique arabe,* I, p. 218).

46. Cette anecdote assez connue fut mise en vers d'abord par le poète mystique Attâr et plus tard, par Mawlavi avec quelque modification (Cf. *Mathnavi,* trad. Nicholson, Livre I, pp. 117, 118).

47. Selon la loi musulmane, la viande de bétail est illicite si elle provient d'un animal mort naturellement, assommé ou tué par accident ou encore dévoré en partie. Pour être légalement consommable, il doit être égorgé selon certains rites.

48. Nowqân : l'une des deux villes importantes qui composaient,

au Moyen Age, le district de Tus ; de nos jours, Nowqân est l'un des quartiers de Mashad, capitale actuelle du Khorâsân.

49. Dans les ouvrages historiques, ce personnage ne figure pas parmi les ministres de Toghril.

50. Toghril Beig est le nom du premier sultan et fondateur du puissant empire Seldjuqide. C'est en 429/1038, avant de faire son entrée à Nishâpur, qu'il envoya dans cette ville son frère cadet, Ibrâhim Yenâl, en émissaire (*Encycl. Isl.*, IV, p. 872 ; Bayhaqi, pp. 550-553 ; Rahat al Sodur, p. 104).

51. Par le terme « Irâq », l'auteur entend la région occidentale de l'Iran, qui avait pour capitale l'ancienne ville de Hamadân. De nos jours encore l'Irâq ou plutôt « Arââq » désigne la région occidentale de l'Iran comprenant les villes de Hamadân, Ispahan, Malâyer, Golpaygân, Kermanshâh, Soltânâbad.

52. Abu Ali Fârmadi : l'un des plus célèbres maîtres du soufisme ; né en 402, mort en 477, il avait été à la fois disciple de Qoshayri, et du shaykh Abu'l Qâsim Gorgâni (Cf. Nafahât, p. 368).

53. Suri, Abu'l Fazl Suri ibn al Mu'tazz était le gouverneur du Khorâsân, sous le règne du sultan Ma'sud le Ghaznavide ; il est jugé par les hisotriens comme un homme dont l'autorité tyrannique, les impositions et les oppressions provoquèrent le mécontentement public, ce qui facilita la domination seldjuqide (Tarikh Bayhaqi, pp. 411, 414).

54. Au Moyen Age, un officier de police était chargé de surveiller l'exacte exécution des préceptes religieux, de découvrir et de punir les délits. On l'appelait Mohtasib.

55. Coran, *197*, 7.

56. Tradition du Prophète (Cf. Mosnad-e-Ahmad, I, p. 200).

57. Coran, *42*, 52.

58. Il s'agit sans doute d'Abd allâh ibn Yusof, père de imâm al Haramayn.

59. Le mot khâdjé (khwâdjé) que nous avons transcrit sans le traduire tout au long de cet ouvrage, est un titre que portaient au Moyen Age, en Iran, les personnalités politiques, les dignitaires et notamment les ministres de la cour d'un prince. Mais l'usage courant a fait de ce mot un titre honorifique et même un titre respectueux. Quant à khâdjé Bu Tâhir, il est le fils aîné du shaykh Abu Sa'id.

60. Bastâm : ancienne ville du Khorâsân, fondée sous les Sassanides. De nos jours, cette ville existe sous ce même nom ; elle est située au nord-est de Shâhrud, dans la région orientale de l'Iran.

61. Bâyazid : célèbre mystique musulman du III^{e}/IX^{e} siècle, originaire de Bastâm, où de nos jours son mausolée est un lieu de pèlerinage.

62. Sabzevâr : ancienne ville du Khorâsân, sise à l'ouest de Nishâpur.

63. Le Shaykh reproche à ses disciples d'une part l'orgueil que leur inspire leur prière, de l'autre, le manque de ferveur d'une prière qui aurait pu être troublée et rompue par le souci de conserver quelque

bagage, donc quelques biens insignifiants en comparaison avec la ferveur d'une véritable prière. On peut rapprocher cette anecdote de celle de Sa'di dans le Golistan (Livre II, anecdote 7, trad. Defrémery, p. 107).

64. Nur : nom d'un village proche de la ville de Bokhârâ.

65. Coran, *33*, 38.

66. Coran, *33*, 23.

67. Coran, *53*, 17.

68. Cette parole du Shaykh est rapportée sous une forme plus complète à la page 289 : « Immole ton moi, sinon ne t'occupe pas des paroles vaines des soufis. »

69. Shur signifie trouble ; shurbâ, c'est le bouillon de viande. Le Shaykh sachant par divination ce qui va arriver par la suite, y fait une allusion en se servant de la ressemblance phonétique entre shur et shurbâ.

Deuxième chapitre

1. L'auteur de ces vers est la poétesse persane Rabi'a (X° s.).

2. Le mot persan correspondant est : *duast anbuya,* petite boule faite de substances aromatiques, que l'on tient à la main et, par extension, petits fruits ayant la même qualité.

3. Khâdjé Abu Ali Sina (ou Avicenne) est l'un des plus grands médecins et philosophes du Moyen Age du monde musulman. Sa précocité et sa puissance intellectuelle le rendirent célèbre dès sa première jeunesse. Ses œuvres et ses correspondances avec les savants de cette époque répandirent sa légende dans tout le monde musulman et notamment en Iran. Sur sa vie et son œuvre, voir : l'introduction à son *Livre de Science* (traduction M. Achena et H. Massé).

Quant aux lettres échangées entre lui et le shaykh Abu Sa'id, il convient de noter que c'est toujours le shaykh Abu Sa'id qui pose des questions d'ordre philosophique, à l'instar d'un disciple à son maître et c'est toujours Avicenne qui répond aux questions du shaykh Abu Sa'id. Ainsi ces lettres constituent une série de 11 épîtres sur les divers problèmes philosophiques, en réponse aux questions posées par le shaykh Abu Sa'id. On les trouve dispersées dans les manuscrits des œuvres d'Avicenne ; quelques-unes sont éditées (Cf. Yahyâ Mahdawi, Bibliographie, p. 3).

4. Par « La soupe de la grandeur de Hasan », le Shaykh entend « la soupe pour laquelle sont sacrifiés les sentiments de grandeur et d'orgueil de Hasan... ».

5. Coran, *6*, 91.

6. Coran, *73*, 9.

7. La conclusion de cette anecdote a été formulée par Khâdjé Abdallâh Ansâri, dans une phrase rythmée dont voici la traduction : « Si tu voles dans l'air, tu n'es qu'une mouche ; si tu marches sur les eaux, tu n'es qu'un brin de paille, tâche de gagner un cœur afin d'être un homme. »

8. Cette phrase employée ici par le Shaykh, comme une réplique

à une réflexion d'un contradicteur est, en réalité, la réplique du Prophète à son plus jeune compagnon Abu'l Dardâ' qui ayant manifesté son étonnement à une opinion émise par le Prophète entendit ce dernier la confirmer, en ajoutant : « Et cela, malgré Abu'l Dardâ'. »

9. Abu Bakr ibn Mûsâ al Wâsiti, mystique célèbre du Xe siècle était originaire du Khorâsân ; il vécut à Marv où il mourut en 330/941 (*Kashf,* trad., pp. 154-155).

10. Coran, *40,* 16 ; la suite de ce verset est : « ... au Dieu unique et puissant. » Le Shaykh entend dire, non sans humour, « Moi, le shaykh Abu Sa'id, je suis d'accord que la royauté appartient au Dieu unique et puissant ; c'est donc avec le maître Bu'l Qâsim Qoshayri qu'il faut se mettre d'accord, car c'est lui qui prétend au pouvoir et à la propriété. »

11. Même réflexion de Bâyazid Bastami in *Sa'di Bustan,* chap. IV, anecdote 3, trad. Barbier de Meynard, p. 183.

12. Dans le monde musulman, au Moyen Age, les chrétiens, les zoroastriens et les juifs étaient astreints à porter, comme signe distinctif, une ceinture appelée *zonnâr.* Dès lors, ce mot prit chez les poètes mystiques une signification symbolique pour désigner irréligion, impiété et — aussi et surtout — le manque de sincérité et de véracité dans la foi qui est, selon les mystiques, la plus grande impiété.

13. Abu Mohammad Djovayni, célèbre jurisconsulte et auteur de nombreux ouvrages dans le domaine des sciences religieuses. Né à Djoveyn, localité dépendant de Nishâpur, il mourut dans cette même ville en 434/1042.

14. Si on prête foi au récit de l'auteur dans cette anecdote, cette première rencontre du Shaykh avec les seldjuqides a dû avoir lieu en 429/1037, l'année de la conquête de Nishâpur par Toghril.

15. Sayyed : titre honorifique que portait les descendants du Prophète. Sayyed Adjall était le personnage le plus pieux et le plus savant parmi les descendants de Ali, dont il était le chef ; il jouissait d'une grande estime parmi les musulmans (Cf. *Encycl. Isl.,* le mot Sharif Dozy).

16. Le shaykh Abu'l 'Abbâs Shaqqâni (de Shaqqân, bourgade sise aux environs de Nishâpur) savant religieux et mystique du Xe siècle (Cf. *Kashf,* trad., p. 168).

17. Selon la Loi islamique : le jeu, la musique, boire du vin, sont des péchés ; s'adonner à l'une ou à l'autre de ces pratiques est un délit susceptible d'être puni par n'importe quel croyant. Mais le shaykh Abu Sa'id, sans condamner ni censurer le grand maître des joueurs, lui témoigne de l'admiration. Lorsque le Shaykh répète : « Jouons le jeu » c'est, bien entendu, sur le plan de la vie spirituelle qu'il l'entend.

18. Sangâni, de Sangân, ancien village dépendant de la ville de Nishâpur.

19. Comparer cette anecdote avec celles des pages : 79, 92, 93, 95, 97, 99, 105, et notamment 216.

20. Dans la tradition musulmane et particulièrement chez les mystiques musulmans, le cimetière est un lieu de pèlerinage. Boire du vin et faire de la musique, qui sont considérés comme des péchés, sont, dans un cimetière, péchés et délits encore plus graves que tout musulman a le droit de censurer.

21. Cf. l'anecdote intitulée : « le Shaykh parmi les soufis de Marv », p. 175.

22. Dans le texte « Bu'l Hasan Nuri » que nous avons corrigé, l'un des mystiques célèbres, originaires du Khorâsân, et résidant à Baghdâd. Il est mort en 295 (Cf. Solami, Taraqât, p. 151).

23. Coran, *28,* 85.

24. 'Omar ibn al Khattâb : l'un des premiers compagnons du Prophète. Il fut après la mort de celui-ci le deuxième calife et le fondateur de l'empire musulman (*Encycl. Isl.,* III, p. 105).

25. Ka'b al Ahbâr : juif du Yémen, converti à l'Islam et réputé pour ses vastes connaissances en matière de théologie. Il mourut en 32/652 (*Encycl. Isl.,* II, p. 620).

26. Yusof ibn al Hosayn fut poète, savant religieux et maître spirituel du soufisme au III^e^/IX^e^ siècle. Né à Rey, il mourut après une longue vie en 304/916 (Cf. *Kashf,* trad., p. 136).

27. Hodjviri cite cette pensée sur l'unité, mais il l'attribue à Hosri et la commente en détail (*Kashf,* trad., p. 281).

28. Abu'l Hasan 'Ali ibn Ahmad Bushandji, de Bushandj, petite ville de l'ancien Khorâsân, près de Hérat ; il résida à Nishâpur après sa conversion au soufisme. Il y mourut en 348/959.

29. Abu 'Abd Allâh Râzi, mystique originaire de Reyy ; il vécut à Nishâpur et y mourut en 353/964.

30. Mu'awiya, fondateur du Califat Omayyade et l'un des hommes politiques les plus habiles de l'Islam.

31. Le livre « Kalilâ et Dimnâ », d'origine indienne, traduit du sanscrit en pehlevi et du pehlevi en arabe et en persan, connut grande diffusion et célébrité dans le monde islamique (*Encycl. Isl.,* II, p. 737. — Texte arabe traduit en français par A. Miquel, Paris, 1957).

32. Sahl-ibn-'Abd Allâh-e-Tostari, né en 203/818 à Tostar (Shushtar) en Khuzistân, province du Sud-Ouest de l'Iran. Il est le fondateur d'une théologie morale dont le principe est la contrition. Accusé d'impiété dans sa ville natale, il se réfugia à Basra où il mourut en 283/896 (Cf. *Kashf,* pp. 139, 195-210).

33. Abu Bakr Kattâni, mystique réputé pour ses rigoureuses disciplines ascétiques et sa longue retraite dans le sanctuaire de La Mecque où il mourut en 322/933 (Cf. Attar, Tazkirat al Awliya, Djami Nafahât ; Solami, Tabaqât, pp. 386-392).

34. Il s'agit de la Gouttière de la Ka'ba, sanctuaire musulman à La Mecque (*Encycl. Isl.,* II, p. 622 col. 2 fin et p. 623, col. 1).

35. La porte de Banu Shayba : l'arc situé face au mur nord-est de la Ka'ba (*Encycl. Isl..,* II, p. 623, col. 1 med.).

36. Maqam-i-Ibrâhim : petit édifice sur le parvis de la Ka'ba. (*Encycl. Islam.*, II, p. 623, *ibid.*).

37. 'Abd-al-Razzâq Sanâni, surnommé : Shaykh de Sanân (localité du Yémen), semble avoir été un ascète ayant choisi retraite dans le sanctuaire de La Mecque. Une épopée amoureuse dont il est le héros, écrite par le poète persan Attâr, a fait de cet ascète inconnu un personnage légendaire (Cf. Attâr, *Le langage des oiseaux,* trad. Garcin de Tassy).

38. Abu Horayra, compagnon du Prophète dont la fréquentation assidue fit de lui une autorité en matière de traditions. Il mourut en 57/676 (*Encycl. Isl.*, I, p. 96).

39. Dans la littérature persane, Khizr est une figure légendaire qui personnifie l'immortalité. Il est le guide de l'homme à la source de l'immortalité. Dans la tradition islamique, il apparaît comme un prophète invisible et éternel. Dans la tradition mystique, il apparaît sous l'aspect de prophète et d'Homme de Dieu. Khizr est initiateur et maître spirituel de tous ceux d'entre les mystiques qui sont destinés à recevoir l'enseignement de la science et de la vérité mystique, donc de leur investiture, immédiatement et directement du monde divin ; c'est-à-dire sans intermédiaire des guides mystiques dont les chaînes généalogiques remontent toujours au Prophète. Khizr, étant immortel, est contemporain de tous les mystiques auxquels il est appelé d'apparaître (Voir p. 44. *Encycl. Isl.*, II, p. 912 ; Henri Corbin, *Imagination créatrice dans le Soufisme d'Ibn Arabi,* pp. 43-44).

40. Le mont Al-Lokâm : nom ancien de la chaîne de montagnes que les géographes musulmans situent entre Antioche et Tarsus (Yaqut, *Mu'djam,* 5, V. ; Hodud-al-'Alam, pp. 35, 48, 170).

41. Il s'agit du shaykh Abu'l 'Abbâs Qassâb (voir note n° 56 livre I).

42. Sofyân Thowri, théologien traditionaliste et ascète du IIe siècle. Il mourut en 161/778, à l'âge de 64 ans (*Encycl. Isl.*, IV, p. 523).

43. Coran, *79,* 40.

44. Selon le récit de la création d'Adam, dans le Coran et dans la tradition musulmane, Satan ou Iblis apparaît comme l'ange adversaire d'Adam. Alors que tous les anges, sur l'ordre de Dieu, se prosternaient devant Adam, Iblis s'y refusa ; il fut donc damné, déchu de sa dignité d'ange et banni jusqu'au jour de la résurrection (Coran, *2,* 32 ; *7,* 10 ; *15,* 31 et suiv. ; *17,* 63 ; *18,* 48 ; *20,* 115 ; *38,* 74 et suiv.).

45. Il s'agit du sultan Mahmud, le puissant sultan Ghaznavide et célèbre pour ses richesses fabuleuses ; contemporain du shaykh Abu Sa'id ; il mourut en 421/1030, une vingtaine d'années avant celui-ci.

46. Coran, *21,* 81.

47. Abu Hafs, mystique, originaire de Nishâpur ; selon Hodjviri il mourut en 266/879 et selon Solami en 260 ou 270 (Cf. *Kashf,* trad., p. 123 et Solami, Tabaqât, pp. 105-114).

48. Abu Bakr Siddiq fut l'un des premiers compagnons du Prophète et aussi l'un des premiers croyants, puis, après la mort du Prophète, le premier Calife. Il mourut en 13/634. Le surnom : Siddiq qui

signifie : « Celui qui atteste la vérité », lui fut donné parce qu'il fut, selon certaines traditions sunnites, le premier à ajouter foi au voyage nocturne du Prophète (*Encycl. Isl.*, I, p. 82).

49. 'Abdallâh ibn Mobârak, mystique et théologien originaire de Marv, mort en 182/797, à l'âge de 63 ans (*Kashf*, trad., p. 95).

50. Sur la ceintute d'impiété (zonnâr) voir la note n° 12.

51. Abu Sahl Mohammad-ibn-Solaymân-al-So'lûki, théologien et mystique mort à Nishâpur en 367/977 (*Kashf*, trad., pp. 272, 284).

52. Coran, *6*, 22.

53. Yahyâ-ibn-Ma'âz-al-Râzi, célèbre théologien, prédicateur et ascète, originaire de Reyy. Il vécut une grande partie de sa vie dans sa ville natale ; après un voyage à Balkh, il s'installa à Nishâpur où il mourut en 258/871 (*Kashf*, pp. 122-123).

54. Abu'l Hasan Nuri, ascète et mystique (du Khorâsân) né à Baghdâd. Sa doctrine particulière est à la base d'une école mystique qui porte son nom. Il mourut en 295/907 (*Kashf*, trad., pp. 130-132).

55. Le shaykh Abu Ya'qub Nahrdjuri, mystique et théologien, ami et compagnon de Djonayd, vécut longtemps à La Mecque où il mourut en 330/941 (*Kashf*, trad., pp. 150, 158, 245).

56. Abu' Othmân Maghribi, mystique du IV^e^/X^e^ siècle. Après un long séjour à La Mecque, il alla s'installer à Nishâpur où il mourut en 373/983 (*Kashf*, p. 158).

57. Astarâbâd (ou, suivant la prononciation persane courante : Esterâbâd) ville ancienne et, aujourd'hui encore, ville la plus importante de la province de Gorgân, sise au sud de la mer Caspienne.

58. Abu'l Hasan-al-Mothannâ (Mosannâ), mystique peu connu, contemporain du shaykh Abu Sa'id. Le seul auteur persan qui ait fait mention de ce mystique est Djâmi (Nafahât-al-Ons, p. 318).

59. Coran, *3*, 146.

60. De son shaykh, c'est-à-dire Bu'l Abbâs Qassâb (voir p. 55 et la note 56).

61. 'Abdallâh-ibn-Omar, fils de 'Omar, le deuxième Calife (*Encycl. Islam.*, I, p. 29).

62. Râbi'a (Râbe'a) : Ce nom désigne deux femmes célèbres ; la première dans l'ordre chronologique : Râbea Adawiyya, est une mystique célèbre pour son extrême ascèse et pour ses propos extatiques — elle mourut en 185/801. La deuxième est une poétesse persane du début du IV^e^/X^e^ siècle dont il a été fait mention dans les pages précédentes (Cf. p. 198).

63. Coran, *26*, 212.

64. Coran, *67*, 10.

65. 'A'isha : fille d'Abu Bakr et épouse du Prophète.

66. Coran, *39*, 19.

67. Coran, *42*, 18.

68. Coran, *12*, 37.

69. 'Amâra, célèbre poète originaire de Marv ; il vécut jusqu'à la fin de sa vie dans sa ville natale où il est mort vers la fin du IV^e^/X^e^ siècle.

Le recueil de ses poèmes a disparu et l'on ne possède de son œuvre que des vers dispersés dans les anthologies et dictionnaires.

70. Le takbir, c'est prononcer la formule : « Allâho-Akbar » (Dieu est grand). Cette formule par laquelle le musulman invoque la grandeur, la toute-puissance divine, est proférée en diverses circonstances ; un quadruple takbir est prononcé, suivant la tradition remontant au Prophète, au moment de la prière mortuaire (*Encycl. Isl.*, IV, p. 658).

71. Coran, *43*, 80.

72. Coran, *1*, 5.

73. La différence entre : « dites que... » et « Sache que... » est que la première formulation est une attestation, un témoignage, alors que la deuxième relève de la science spirituelle qui n'est accordée qu'aux élites de l'humanité.

74. Coran, *2*, 22 ; *66*, 6.

75. Le contenu de cette anecdote a été mis en vers par 'Attâr dans *Mosibat-nâma.*

76. Le contenu de cette anecdote a fait l'objet d'un long commentaire intitulé l'épître Hawraïyya. Cette épître se trouve à la fin de l'édition de *Asrâr-al-Tawhid* édité par Jukovski.

77. Coran, *96*, 19.

Troisième chapitre

1. Le Shaykh fait ici allusion au problème de la vision de Dieu par l'homme, thèse soutenue par la plupart des écoles sunnites.

2. Coran, *79*, 40.

3. Coran, *12*, 106.

4. Coran, *4*, 51.

5. Coran, *2*, 257 ; Tâghut est le nom d'une idole.

6. Coran, *41*, 30.

7. Coran, *49*, 13.

8. Coran, *6*, 126.

9. Coran, *65*, 3.

10. Coran, *12*, 37.

11. Coran, *55*, 1.

12. Coran, *67*, 30.

13. Coran, *28*, 76.

13. Coran, *27*, 91.

15. Coran, *42*, 18.

16. Coran, *10*, 59.

17. Azza est le nom d'une bédouine rendue célèbre par l'amour d'un poète nommé Kothayr et par les poèmes que celui-ci lui dédia. (*Encycl. Isl.*, I, p. 553.) Le poème traduit ici de l'arabe est l'un de ceux dédiés par le poète à 'Azza. C'est ce même poème que le Shaykh dicta sur son lit de mort pour qu'on l'inscrive sur sa pierre tombale. (Voir p. 346.)

18. 'Arafât, lieu de pèlerinage, montagne et plaine du même nom situés à l'est de La Mecque (*Encycl. Isl.*, I, p. 424).

19. Coran, *6,* 70.
20. Coran, *4,*.82.
21. Coran, *7,* 11 ; allusion à la rébellion de Satan (Iblis dans le Coran) qui refusa de se prosterner devant Adam. Satan, dans la littérature religieuse et morale, apparaît comme le symbole de l'orgueil.
22. Coran, *35,* 11.
23. Coran, *29,* 44.
24. Coran, *18,* 107.
25. Coran, *25,* 70.
26. Coran, *2,* 132.
27. Coran, *45,* 22.
28. Coran, *26,* 12.
29. Allusion à la condition de l'enfance et de la jeunesse du Prophète qui grandit orphelin, sous la protection de son oncle Abu Tâlib et qui, plus tard, entra au service d'une riche veuve, Khadidja, qu'il épousa (*Encycl. Isl.,* III, p. 685).
30. Coran, *28,* 68.
31. Coran, *10,* 59.
32. Coran, *12,* 108.
33. Allusion au verset 3 de la sourate 48 où il est question du secours puissant de Dieu pour le triomphe du Prophète.
34. C'est une interprétation mystique particulière que le shaykh Abu Sa'id donne de ce verset du Coran : en effet, les deux propositions font partie d'une seule et même phrase : « Offre-moi un royaume qui ne convienne à personne d'autre après moi. » (Coran, *38,* 34.) La signification apparente de ce verset semble opposée à celle qu'en entend le Shaykh.
35. Coran, *6,* 7, 6.
36. Coran, *35,* 16.
37. Coran, *5,* 86.
38. Coran, *3,* 67.
39. Coran, *27,* 83.
40. Coran, *17,* 250.
41. Tradition provenant du Prophète.
42. Tradition provenant du Prophète.
43. Coran, *19,* 36.
44. Coran, *38,* 75.
45. Coran, *38,* 72.
46. Coran, *63,* 8.
47. Coran, *74,* 4.
48. Coran, *9,* 109.
49. Coran, *24,* 36.
50. Coran, *23,* 9.
51. Coran, *17,* 81.
52. Coran, *51,* 18.
53. Coran, *17,* 80.

54. Coran, *52,* 49.

55. Coran, *6,* 52.

56. Coran, *2,* 172.

57. Coran, *24,* 62.

58. Coran, *3,* 193.

59. Al-Barâ Ibn-è-'Azib-al-Ansâri, mort en 70 ou 72 de l'Hégire. (Voir Yâqut, *Mu'djam al Boldân,* édition Wustenfeld, tome VI, index, p. 340 et n. 5.)

60. Coran, *49,* 7, 8.

61. Le nom de Bu Mansur Warqâni ne figure pas parmi les grands ministres de Toghril. 'Aqili, auteur de *Athar al wozarâ* (biographies des ministres des dynasties musulmanes, composées au milieu du IX^e^/XVI^e^ siècle) fait mention de Khâdjé Mansur Zuzani auquel il attribue cette même anecdote (*Athar de Wozarâ,* Téhéran, p. 204.

62. Coran, *31,* 14.

63. Le mot « faction » dans le Coran s'applique aux peuples et aux tribus qui s'opposaient à la religion révélée. « Le jour des factions » est une allusion au verset 31 de la sourate 40, qui rappelle au peuple de Pharaon le jour où ces peuples éprouvaient le châtiment divin.

LIVRE III

Premier chapitre

1. Coran, *2,* 151.

2. Hamuya signifie étymologiquement : celui qui protège ; c'est le nom du gouverneur de la ville de Meyhaha au temps du shaykh.

Troisième chapitre

1. Cette anecdote rapportée sous cette forme est fausse. Si le khânegâh en question sous le nom de Bu Sa'd-e-Dust-e-Dâdâ a existé à Baghdâd, dans aucun ouvrage historique, il n'est fait allusion à un transfert de la ville d'une rive à l'autre.

2. Cette anecdote, qui avec quelques petites modifications est une copie de celle rapportée par Abu Rauh dans Hâlât (Hâlât, p. 122) est complètement fausse et en flagrante contradiction avec l'affirmation de l'auteur qui attribue des Hadith et des récits à Abu Tâhir. D'autre part, comment peut-on croire que le Shaykh, avec le grand attachement qu'il avait pour la science, a pu laisser son fils aîné illettré ?

3. Dans le pèlerinage mineur, il s'agit de 'umra et Miqât. (C. *Encycl. Isl.,* art. Miqât (Mikât), III, p. 559 ; art. Ihrâm II, p. 483 ; art. umra IV, p. 1071.)

4. Le sultan Sandjar est le dernier grand prince seldjuqide, mort en

552/1157. L'événement dont l'auteur fait mention se produisait en 535/1141, lorsque le sultan Sandjar essuya sa première défaite au cours de sa campagne contre les tribus turques Qarâ-Khitây et qu'en cette année Atsiz, prince du Khârazm, attaqua le sultan après cette défaite (Cf. *Encycl. Isl.*, art. Atsiz, I, p. 531).

Table de concordance

Les lecteurs qui savent le persan et qui désireraient comparer notre traduction avec les textes originaux trouveront ci-dessous les numéros des pages correspondantes des deux textes placés entre parenthèse. Ces numéros renvoient au texte d'Asrar al Tawid, publié par Z. Safâ, édition de Téhéran de l'année iranienne 1332. Les numéros précédés de la lettre H renvoient au texte de Hâlât publié par I. Afshât, édition de Téhéran de l'année iranienne 1349.

Invocation, 17 (3).
Introduction de l'auteur, 21 (5).
Livre I, 29 (11). Milieu natal et année d'études, 31 (15).

LIVRE I

Enseignement de Bu'l Qasim Bishr-é-Yâsin, 35 (17-H, 13).
Le soufisme et shafi'ïsme, 36 (20).
Initiation à la spiritualité mystique, 40 (24-H, 17).
Abandon des études et commencement d'une vie de retraite, 42 (27-H, 17), de blâme et de mortification (H, 31-40).
Récit du Shaykh 46 (31).
Remise du manteau mystique, 48 (35-H, 38).
Voyages, 55 (42-H, 20).
Abu Sa'id et le vieux cultivateur, 55 (43-H, 21).
Questions posées par le vieux boucher, 58 (47-H, 22).
Prise du deuxième manteau mystique, 61 (H, 23). Mystère de la vêture du manteau mystique, 62 (51). Unité mystique et égalité des religions, 64 (54).

LIVRE II

Sur l'étape médiane de l'Etat mystique du Shaykh, 73.
CHAPITRE I, sur les récits connus des miracles du Shaykh, 75 (63).
CHAPITRE I, sur les récits connus des miracles du Shaykh, 75 (65).
Le Shaykh dans la ville de Tus, 75 (65).
Le Shaykh et Nizâm-al-Molk, 76 (66-H, 62).
L'amour profane et l'amour divin, 77 (67).
Deux guides spirituels, 78 (68).
La distance qui sépare de leur Dieu les serviteurs, 79 (69).

Dieu parle-t-il à ses serviteurs, 80 (71-H, 57).
Le Shaykh dans le désert, 81 (72).
Condamnation du shaykh Abu Sa'id, 85 (77-H, 50).
Contrition d'une dame, 90 (82-H, 58).
Première rencontre avec Qoshayri, 92 (83).
Qoshayri contre les séances de musique et de danse du Shaykh, 93 (85).
Un fils de Qoshayri nommé Bu Sa'id, 94 (86). De la patience, 95 (86-H, 77).
Espion de la Cour divine, 97 (88).
La Loi religieuse et la voie spirituelle, 97 (88).
L'épouse de Qoshayri à la prédiction du Shaykh, 98 (89).
La retenue de Qoshayri, 98 (89).
Correction d'un soufi coupable, 99 (90).
Rencontre avec Abdallah Bâku, 101 (92).
Un songe de Abdallâh Bâku, 102 (93).
Le shaykh Bu Sa'id et Abdallah Bâku, 103 (94).
Un récit de Djoveyni, 103 (94).
Un récit du Gouverneur du Khorâsân, 105 (96-H, 61). Un récit du Serviteur du Shaykh, 106 (97). Un récit de Nizam-al-molk, 107 (98).
Le problème d'un guide spirituel de la Transoxiane, 108 (99-H, 73).
Le shaykh Abu Sa'id dans l'église de Nishâpur, 110 (101).
Frais d'une réception, 112 (103).
Les dettes du Shaykh, 113 (104).
Valeur des biens, 113 (105-H, 67).
Education d'un disciple, 116 (107).
Gloire de l'ascendance, 118 (110-H, 72).
Message divin, 118 (110-H, 85).
Le Cadi Sâ'îd et le Shaykh, 119 (111).
Le censeur hanafite, 120 (112). Un soufi volé, 121 (113).
Le degré de la spiritualité du Shaykh, 121 (113). Le songe d'un fidèle, 122 (114). Le songe d'un compagnon du Shaykh, 123 (114).
Prière du vieux musicien, 124 (116).
Les dettes de Hasan Moeddib, 123 (117).
La viande illicite d'un agneau, 127 (119-H, 111).
Le muezzin et le turc, 128 (120).
La conversion d'un zoroastrien, 128 (120).
La contrition du préfet de Nishâpur, 129 (121).
Deux hommes éprouvent le Shaykh, 130 (123). La conversion d'un médecin zoroastrien, 131 (123).
Une tradition du Prophète, 131 (124).
Mozaffaé-Hamdân, 132 (124).
L'intercession du Shaykh, 133 (125).
La mort d'Ibrahim Inâl, 133 (126).
Injures d'un boucher, 134 (127).
Récit d'une intuition, 135 (127).
Abu Ali Fârmadi, 136 (128).
Un disciple de Djoveyni chez le Shaykh, 138 (131).
Réveil d'un soufi, 139 (132).
Un fidèle dirige la prière, 140 (133).
Malédiction sur un prince censeur, 140 (133).
Le Shaykh et un fidèle, 141 (134).
Le vignoble d'un fidèle, 141 (134).
Le censeur de Nishâpur, 142 (137).
Voyage d'un fidèle, 143 (138).
Prière d'un enfant, 143 (138).
Réconciliation, 144 (139).
Un ancien condisciple du Shaykh, 145 (139). Ce qu'est la Foi, 145 (140).
Conversion d'un israélite, 146 (141).
Djoveyni et son mandataire, 147 (142).
Les frais d'un mariage, 148 (143).

Rencontre avec Abu'l Hasan Kharaqâni, 150 (146).
Le dernier retour à Meyhana, 156 (158).
Le soufi endormi, 159 (163).
Un soufi pèlerin de la Mecque, 160 (164-H, 63).
Fondation d'un Khânegâh, 162 (167).
L'illusion d'un soufi, 164 (169).
L'avènement des Seldjuqides, 164 (170).
Prière exaucée du Shaykh, 166 (172).
Le martyre du vieux Shabuï, 167 (173-H, 40).
Le problème des guides spirituels de la Transoxiane, 168 (175).
L'éducation d'un disciple, 171 (177).
Un fidèle du Shaykh, 172 (178).
Contrition d'un opposant, 172 (179).
L'acétisme de Bu'l Fath, 173 (179).
Quel homme était le Shaykh ?, 174 (181).
Le Shaykh à Marv, 175 (182).
Les coups de bâton des Turcomans, 176 (184).
Voyage à Sarakhs, 178 (186).
Le Cadi de Sarakhs, 179 (188).
Conversion d'un laïc au soufisme, 180 (189).
Le Shaykh dans un village de bandits, 181 (190).
Hamza le coutelier, 182 (182).
Nizâm-al-Molk, 183 (193).
Prédestination de deux disciples, 186 (196).
Le prince Mas'ud, 186 (197).
Le seul précepte du soufisme, 187 (198).
La viande d'une gazelle, 188 (198).
Un dragon, 189 (199).
Le Shurbâ, 189 (200).
Un récit de l'imam Mâlekân, 190 (200).
Un couturier et un tisserand, 190 (200).
Il ne faut s'arrêter aux apparences, 190 (201).
Traditions du Prophète présentes dans la mémoire du Shaykh, 191, (202).
La conversion d'un jeune homme à l'Islam, 192 (202).
Comment vivre, 193 (203).
Le vêtement de portefaix, 193 (203).
Le Shaykh dans la ville de Bâvard, 194 (204).
Regard du Shaykh, 195 (205).
CHAPITRE SECOND, 197 (207)
La hâte dans la bonne action, 197 (207).
Les tâches pénibles d'un soufi, 197 (207).
Qui résout nos difficultés ? 198 (208).
Le tout et le rien, 198 (208).
Mort d'un jeune enfant du Shaykh, 198 (209).
Un village nommé : « Porte de l'Ami », 199 (209).
La rencontre avec Avicenne, 199 (209).
Une expérience de mortification, 200 (211).
De la constance à garder un secret, 202 (213).
Conseil à une mariée, 202 (213).
De la patience, 203 (213).
Le savoir et le soufisme, 203 (214).
De l'élégance, 204 (214).
Le véritable homme, 204 (215).
Le désir de possession, 205 (215).
Un pas en avant, 205 (216).
Du soufisme, 206 (216-H, 92).
Parole extatique, 207 (217).
Un vers composé pour Hamza, 208 (218).
Le véritable homme, 209 (219).
Celui qui vit en Dieu, 209 (219).
Que demander à Dieu, 209 (219).
Bénédiction de la famille du Prophète, 209 (220).
Le Shaykh et l'imam Qoshayri, 210 (220).

Brin de paille sur la voie spirituelle, 211 (220).
L'illusion d'un fidèle, 211 (221).
De la quiétude, 212 (222).
Débauche d'un 'Alide, 212 (222).
Question d'Abu'Abdallâh Bâku, 213 (222).
Les habitants de l'enfer, 214 (224).
A qui appartient la royauté ? 214 (225).
La sérénité du Shaykh, 215 (225).
Les chrétiens de Nishâpur, 215 (226).
Service de Dieu, 216 (226).
Le fils du Shaykh à l'école, 216 (226).
Le blâme du Shaykh, 216 (227).
Le plaisir du Hammân, 217 (227).
Le manteau de soufi, 217 (227).
Le Shaykh et les Turcomans, 218 (229).
Une voisine du Shaykh, 218 (230).
De la joie, 219 (231).
Respect du savant, 219 (231).
Jouons le jeu, 220 (231).
Abandonne ton moi, 220 (232).
Un ivrogne voisin du Shaykh, 221 (232).
Réunion des contraires, 222 (233).
Le shaykh Abu'l Hasan Khavaqâni, 222 (234).
Le Shaykh à Meyhana et à Nishâpur, 223 (234).
Messages au gouverneur de Meyhana, 224 (235).
Propos du Shaykh, 224 (235).
Le Shaykh et le chef des Alides, 225 (236).
Le mendiant qui enviait le manteau du Shaykh, 226 (238).
Un coutelier disciple du Shaykh, 227 (238).
Dieu de Sarakhs, 228 (239).
La mort de Logmân, 228 (239).
Le pain de Dieu, 229 (240).
La musique et la danse mystique, 229 (240).
Les litanies nocturnes du Shaykh, 230 (241).
Un récit de Djoveyni, 230 (241).
Le Shaykh à Hérat, 231 (241).
Un récit de Abdallâh Ansâni, 233 (244).
Les dettes du Shaykh, 233 (244).
Le chanteur ivrogne, 234 (245).
La musicienne, 235 (246).
Le prince Ibrahim Inâl, 236 (247).
Message du Maître Qoshayhi, 237 (249).
Un théologien au moment de sa mort, 237 (250).
Les ivrognes dans le cimetière, 238 (250).
Le Shaykh dans la ville de Marv, 238 (250).
Rencontre avec Bu Ali Siyâh, 239 (251).
Renvoi d'un directeur, 240 (252).
Récit du Shaykh, 240 (253).
Par quel nom invoquer Dieu, 241 (254).
Le Shaykh dans le rêve d'un fidèle, 242 (255).
Anecdotes et enseignements, 243 (255).
Recherche de Dieu, 243 (256).
Prière et prédestination, 244 (256).
Parole sacramentelle, 244 (257).
La Foi et la confiance en Dieu, 245 (257).
Le temporel et l'éternel, 245 (257).
Un conseil d'après Mo'awiya, 246 (257).
Un conseil d'après Kalida et Dimna, 246 (258).
De l'amitié, 247 (258).
Lui et moi, 248 (259).
Recherche et choix, 248 (260).
Les bienfaits de Dieu, 249 (260).
L'âne d'un propriétaire terrien, 249 (261).
Comment est Dieu, 249 (261).
Comment parvenir à la connaissance de l'unicité divine, 250 (262).
Sariyy-é-Saqati, 250 (262).

De la noblesse, 251 (260).
Expiation, 251 (262).
Communication divine, 252 (262).
Où chercher Dieu, 253 (264).
Message divin à David, 253 (262).
Besoin, 253 (263).
Le cardeur et le prince, 255 (265).
Le bon caractère, 256 (266).
Du désir, 256 (265).
Prédication d'Abu Ali Daqqâq, 256 (266).
Voyage, 257 (266).
Faqih de Marv, 257 (266).
Iblis, 258 (267).
Les soufis, 258 (267).
La royauté, 259 (268).
Le caractère, 260 (269).
Le pain et la vague, 261 (270).
Banquier, 261 (270).
Espérance, 261 (270).
Le poète, 262 (271).
La voie mystique, 264 (273).
Le meilleur des hommes, 264 (273).
Les créatures, 265 (274).
La foi en Dieu, 266 (275).
Le maître spirituel du Shaykh, 268 (277).
Rien fils du rien, 269 (278).
Un vers du poète Amara, 269 (280).
Immondices, 269 (278).
Khorâsân, 270 (279).
Hommes rares, 271 (279).
De l'eau pour un malade, 271 (280).
Générosité, 271 (280).
Un songe du Shaykh, 272 (281).
De la faiblesse, 272 (280).
Prédictions, 272 (281).
Prière pour le pardon divin, 273 (281).
Pauvreté et mendicité, 273 (282).
Une descendante du Prophète, 273 (282).
La poésie et le Coran, 274 (282).
Ali-yé-Sandali, 274 (283).
Abu Sa'id et Djoveyni, 275 (284).
Soufisme et pauvreté, 276 (286).
Les hommes et les pierres, 277 (286).
Pourquoi la création, 277 (287).
Ce que dit un moulin, 277 (287).
La poésie comme charme, 278 (287).
Prière diurnes et cambriolages nocturnes, 278 (288).
Recherche de Dieu, 278 (288).
Pauvreté, 279 (289).
La guêpe et la fourmi, 280 (289).
Khadjé Mazaffar, 280 (289).
Au cimetière de Hira, 282, (291).
Qoshayri et le Shaykh, 282 (291).
Un serpent au pied du Shaykh, 282 (291).
De la générosité, 283 (292).
La terre de la mosquée, 283 (292).
Message à Qoshayri, 283 (293).
Du miracle, 284, (293-H, 70).
CHAPITRE III, 287 (295).
Persévérer dans sa foi, 288 (296).
Le choix divin, 308 (316).
De la gnose, 313 (321).
Le verbe divin, 314 (322).
La recherche de Dieu, 316 (324).
Coutumes des gens de Kkânegâh, 324 (330).
Prières, 325 (332).
Ministre de Toghril, 326 (333).
Lettres du Shaykh, 327 (336).
Poésies récitées par le Shaykh, 330 (339).

LIVRE III

Sur la fin de l'état

Mystique du Shaykh, en trois chapitres, 337 (346).

CHAPITRE PREMIER. — Ses recommandations aux approches de la mort, 339 (347).

CHAPITRE II. — Sur les circonstances de sa mort, 345 (354).

CHAPITRE III. — De ses miracles

après sa mort. Fondation du Khânegâh de Baghdâd, 351 (361).
Khâdjé Bu Tâhir et Nizâm-al-Molk, 358 (371 ; H 122).
Le cheval du Shaykh, 361 (367).
Songe d'une dame, 362 (376).
Songe d'un guide, guide spirituel, 362 (376).
Récit d'autres songes, 363 (376, 377).
Pèlerinage sur la tombe du Shaykh, 364 (378).
Le fils du Shaykh, 365 (383).
L'amour du Shaykh pour la musique, 365 (384).
Le Khorâsan épargné lors de l'invasion du prince de Khârazm, 366 (384).

Les chiffres entre parenthèses renvoient aux textes persans.

Index

Cet index ne contient que les noms des personnes et des villes célèbres. La konya arabe « Abu », « Abu'l », transcrite dans le texte persan et dans notre traduction sous la forme persane : « Bu », « Bu'l », est transcrite ici sous sa forme originale : « Abu », « Abu'l ».

'Abd al Karim (Khâdjé), 193, 211, 345, 347, 348.
'Abd al Malek Tabari, 364.
'Abd al Rahmân (Moqri), lecteur de Coran du shaykh, 118, 284.
'Abd al Razzâq San'âni, 252.
'Abd al Samad, 48.
'Abdallâh Ansâri, (khâdjé), 233.
'Abdallâh Bâku, 101, 102, 103, 213, 214.
'Abdallâh ibn Faradj al Äbid, 249.
'Abdallâh ibn 'Omar, 266.
'Abdallâh Mobârak, 175, 260.
Abivard (Bâvard), 40, 45, 53, 55, 164, 194, 223, 283, 366.
Abraham, 189.
Abu Abd al Rahmân Solami, 49, 58, 144, 216, 260.
Abu Abdallâh al Râzi, 245.
Abu Abdallâh Dâstâni, 66.
Abu 'Abdallâh Karrâm, 110, 142.
Abu 'Abdallâh Khizri, 36, 39.
Abu Ahmad (Ostâd-maître), 75, 77, 182.
Abu 'Ali Daqqâq, 56, 68, 98, 253, 256, 267, 282.
Abu 'Ali Fârmadi, (Tusi), 136, 137, 138, 186, 189.
Abu 'Ali Shabuyi, 253.
Abu'l Fath Mohammad ibn Sâm, (Prince ghuride), 25.
Abu'l Fazl-e-Hasan Sarakhsi, 40, 41, 42, 43, 48, 49, 54, 59, 70, 209, 228, 263, 266, 319.
Abu'l Fotuh Ghazâyeri, 98.
Abu'l Hasan Ali ibn al Mothannâ, 265.
Abu'l Hasan Bushandji, 245.
Abu'l Hasan Khâdim, 178.
Abu'l Hasan Kharaqâni, 62, 64, 66, 150, 151, 154, 155, 222, 260.
Abu'l Hasan Nuri, 242, 264.
Abu'l Hasan Râwaqi, 198.
Abu'l Hasan Sandjâri, 144.
Abu'l Hosayn Tuni, 110, 111.
Abu'l Khayr, 31, 32, 33, 34.
Abu'l Ma'âli Djoveyni imâm al Haramayn, 97, 103, 230.
Abu'l Qâsim Bishr Yâsin, 35, 36, 209, 308, 318.
Abu'l Qâsim Gorgâni, 78, 137, 186.
Abu'l Qâsim Hâkim, 174, 175.
Abu'l Qâsim Hâshemi (khâdjé), 77, 78.
Abu'l Qâsim Qoshayri, 80, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 121, 133,

136, 137, 207, 210, 214, 218, 230, 237, 274, 282, 283.
Abu'l Qâsim Rubâhi, 122.
Abu'l Qâsim Zarrâd, 164.
Abu Mansur Varqâni, 133, 325, 326, 339.
Abu Mohammad 'Abdallâh ibn al Morta'ish, 42.
Abu Mohammad Djorayri, 65.
Abu Mohammad Djoveyni, 39, 138, 147, 158, 207, 217, 222, 230, 274, 276.
Abu Nasr 'Ayâzi, 138, 195.
Abu Nasr Harazi, 92.
Abu Nasr Sarrâdj, 42, 75.
Abu Nasr Shirvâni, 148, 149, 150.
Abu 'Othmân de Hira, 122.
Abu Othmân Maghrebi, 265.
Abu Tâhir (khâdjé), fils aîné du Shaykh, 21, 50, 69, 76, 92, 100, 150, 153, 157, 160, 161, 167, 216, 325, 326, 328, 342, 343, 358, 359.
Abu Ya'qub Nahrdjuri, 264.
Adam, 17, 18, 67.
Ahmad-e-Ali, 58.
Ahmad ibn Mohammad al soufi, 365.
Ahmad-e-Nasr, 56, 57.
'A'isha, 267.
'Alayk (khâdjé), 132, 133, 172, 345.
'Ali ibn Abi Tâlib (l'imâm) 42, 49.
'Ali Khabbâz, 175, 176, 239.
Ali Sandali, 274, 275.
Ali Zayn al Abidin, (l'imâm), 49.
Al-Lokâm (les monts), 253.
Âmol, 55, 61, 66, 267, 284.
Andarmân, 56.
Arziyân, 154.
Ashraf Abu'l Yamân, 190, 358, 361.
Astarâbâd, 265.
Atsiz Khârazmshâh, 366, 367.
Azdjâh, 182, 183, 184, 193, 227, 329.
'Azza, 297.

Bâdna, 165, 171.
Baghdâd, 37, 42, 265, 270, 277, 284, 351, 352, 354, 355, 357, 358.
Baghshur, 238.
Bâj, 75.
Balâl-(e)-Habashi, 116.
Balkh, 177, 178.
Banu Shayba (la porte de), 252.
Bastâm, 152, 153, 154.
Bastaqân, 271.
Bâyazid Bastâmi, 37, 152, 153, 243, 256, 257.
Bishr Hâfi, 38.
Boghra Khân, 108.
Bokhârâ, 82, 84, 284.
Boshkhowân, 163.

Dâmghân, 153.
Darmiyun, 116.
Darré-yé-Gaz, 55.
David, 253.
Dja'far ibn Mohammad Al Sâdiq, 37. 49, 322.

L'Empereur de Rome, 262.

Ghazna (Ghazneyn), 86, 177, 352, 354.
Ghozz (les), 22, 348, 349.

Habib 'Adjami, 42, 46.
Hamuya (khâdjé), 161, 167, 191, 192, 224, 327, 328, 341.
Hamza, 208.
Hamza, le coutelier, 182, 183, 193, 194, 227.
Hasan (Sayyed Adjall, le chef des Alides) 219, 220, 225, 226.
Hasan Basri, 42, 66, 318.
Hasan Moaddib, 80, 85, 86, 99, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 149, 150, 153, 161, 165, 166, 173, 177, 186, 187, 188, 197, 200, 201, 202, 216, 219, 233, 234, 235, 274, 275, 326, 346.
Hidjâz, 100, 154.

Hira (la porte de), 201, (le cimetière de), 238, 282.
Hosayn ibn Ali, 49.

Ibn Soraydj, 36.
Ibrâhim le chanteur, 332.
Irâq, 134, 165, 166, 171, 211.
Ismail Abbâs, 122.
Ismaïl Sâbuni, 139, 145, 230, 274.
Ismâ'il Sâvi, 145.
Ispahân, 107, 183.
Israël (les enfants d'), 264.
'Izz al Din Ilbâshi, 76.

Jean, fils de Zacharie, 67.
Jérusalem (Bayt al Moqaddas), 284.
Jésus, (Le Christ), 67, 111.

Ka'b Al Akhbâr, 243.
Ka'ba (la Mecque), 100, 152, 236, 237.
Kermaniens (carrefour des), 80, 201.
Kharaqân, 151, 152, 154, 155.
Khatib Kufi, 272.
Khâvarân, 40, 208, 330, 348.
Khizr, 44, 253, 284.
Khorâsân, 22, 33, 58, 144, 164, 165, 166, 170, 258, 270, 354, 355.
Khotan, 192, 223, 285.
Khowdjân, 40.
Kufa, 164.

Loqmân de Sarakhs, 40, 41, 43, 59, 204, 228, 229.

Mahmud (le Sultan), fils de Soboktakin, 32, 259, 263.
Mahmud-e-Morid (khâdjé), 79.
Mâlekân Showkâni, 190.
Mâlik ibn Anas, 38.
Marie, 111.
Ma'ruf Karkhi, 42, 49, 65.
Marv, 36, 39, 45, 82, 108, 109, 126, 127, 166, 175, 176, 184, 188, 203, 238, 239, 240, 253, 257, 261, 263, 283, 330, 348.
Mas'ad (khâdjé) de Nowqân, 280, 281.
Ma'shuq de Tus, 75.
Mas'ud (amir), 186, 187.
Mas'ud (le Sultan Ghaznavide), 164, 165.
La Mecque (Makka), 67, 152, 162, 284.
Mikâlyân, 281.
Mo'âwiya ibn Abi Sofyan, 246.
Mohammad, (l'Elu, l'Envoyé, le Prophète), 17, 19, 24, 26, 27, 28, 37, 38, 40, 49, 50, 56, 66, 102, 111, 118, 122, 147, 160, 164, 168, 170, 201, 209, 210, 220, 250, 252, 266, 273, 279, 288, 295, 296, 297, 299, 300, 301, 303, 306, 307, 310, 311, 313, 317, 318, 321, 322, 324, 325, 340.
Mohammad Abu Nasr Khotani, 108, 109.
Mohammad ibn' Abdallâh al Tabari, 65.
Mohammad ibn' Ali Nasavi, 58.
Mohammad ibn' Ali al Qassâb, 267.
Mohammad Bâqir (l'imâm), 49.
Mohammad-e-Fazl, 55.
Mohammad Hâdjib (gouverneur du Khorâsân), 105, 106.
Mohammad' Inâzi, 33, 34.
Mohammad (Sayyed), 183, 184, 185.
Moïse, 264, 307.
Mozaffar Hamdân de Nowqân (khâdjé), 132, 198, 280, 281.
Mozani, 36.

Nasâ, 33, 39, 55, 56, 57, 58, 163, 223.
Nâsir Marvzi, 39.
Nizâm al Molk, 76, 107, 183, 184, 185, 358, 359, 360.
Now Bahâr (la porte de), 218.
Nowqân, 132, 174, 198, 281.
Nur (de Bokhârâ), 164.
Nushâbâd, 154.

'Omar Al Khattâb, 243, 262, 312.
'Omar Showkâni (Zayn al Tâyifa), 81, 98, 180.

Ostou, 39.
Othmân Hiri, 58.

Porte de l'Ami, (Dar-e-Dust), 199.
Pushang (de Herât), 161.
Pushangân, 115.

Rabi'a, 267.

Sabzevâr, 154.
Sahl ibn Abdallâh, 207.
Sâ'id (le Cadi), 85, 87, 88, 89, 90, 119, 120.
Salomon, 26, 259, 312.
Samarcande, 191, 257.
Sangâni (khâdjé), 220.
Sarakhs, 39, 40, 48, 53, 70, 82, 143, 145, 166, 174, 178, 179, 204, 228.
Sariyy-e-Saqati, 42, 49, 65, 250, 253.
Shafi'i Motallabi, 36, 37, 39.
Shukhnân (la porte de), 157.
Suri, 142, 166.

Tabarestân, 192, 207.
Tchaghri Beig, 165, 166, 327.
Tiyârân, 44.
Toghril (le Sultan), 133, 134, 165, 166, 236, 326, 339.
Toroq, 240.
La Transoxiane (Mavarâ'al Nahr), 108, 162, 168, 277.
Les Turcomans, 167, 168, 176, 177, 178, 218.
Tus, 42, 45, 75, 76, 77, 78, 79, 112, 116, 138, 159, 162, 173, 181, 198, 205, 212, 223.

Yahyâ ibn Ma'âz al Râzi, 248, 264.
Yahyâ Mâvarâ al Nahri, 160, 161, 162.
Yahyâ le Turc, 174, 175.
Yusof ibn al Hosayn, 244.

Zu Al Nun Misri, 244.

Table des matières

Introduction du traducteur 7
Invocation 17
Introduction de l'auteur 21

Premier livre

Sur des débuts de l'état mystique de notre shaykh Abu Sa'id ibn Abu'l Khayr

Le milieu natal, la jeunesse et les années d'étude 31
Le récit du shaykh Abu Sa'id 33
L'enseignement de Bu'l Qâsim Bishr-e-Yasîn 35
Le soufisme et le shafiisme 36
Rencontre avec Loqmân et initiation à la spiritualité mystique 40
L'abandon des études et le commencement d'une vie de retraite... 42
Récit du Shaykh 45
Récit du père du Shaykh 46
Remise du manteau mystique 48
Les voyages 55
Abu Sa'id et le vieux cultivateur 55
Questions posées par le vieux boucher de Yaysama 58
Prise du deuxième manteau 61
Mystère de la vêture du manteau mystique 62
L'unité mystique et l'égalité des religions 64

Deuxième livre

Sur l'étape médiane de l'état mystique du Shaykh

Chapitre I

Sur les récits connus et établis des miracles de notre shaykh

Le shaykh Abu Sa'id dans la ville de Tus 75
Le Shaykh et Nizâm al Molk 76
L'amour profane et l'amour divin 77
Deux guides spirituels 78
La distance qui sépare de leur Dieu les serviteurs 79
Dieu parle-t-il à ses serviteurs ? 80
Le Shaykh dans le désert 81
Condamnation du Shaykh 85
La contrition d'une dame 90
Première rencontre avec Qoshayri 92
Qoshayri contre les séances de musique et de danse (Sama') du Shaykh 93
Un fils de Qoshayri nommé Bu Sa'id 94
De la patience 95
L'espion de la cour divine 97
La Loi religieuse et la Voie spirituelle 97
L'épouse de Qoshayri à la prédication du Shaykh 98
La retenue de Qoshayri 98
Correction d'un soufi coupable 99
Rencontre avec le shaykh Abdallah Bâku 101
Un songe de Abdallah Bâku 102
Le shaykh Abu Sa'id et Abdallah Bâku 103
Un récit de Djoveyni 103
Un récit du gouverneur du Khorâsân 105
Un récit du serviteur du Shaykh 106
Un récit de Nizâm al Molk 107
Le problème d'un guide spirituel de la Transoxiane 108
Le shaykh Abu Sa'id dans l'église de Nishâpur 110
Frais d'une réception 112
Les dettes du Shaykh 113
La valeur des biens 113
Education d'un disciple 116
La gloire de l'ascendance 118
Le message divin 118
Le cadi Sa'id et le Shaykh 119

Le censeur hanafite 120
Un soufi volé 121
Le degré de spiritualité du Shaykh Abu Sa'id 121
Le songe d'un fidèle du Shaykh 122
Le songe d'un compagnon du Shaykh 123
La prière du vieux musicien 124
Les dettes de Hasan Moaddib 125
La viande illicite d'un agneau 127
Le muezzin et le Turc 128
La conversion d'un zoroastrien 128
La contrition du préfet de Nishâpur 129
Deux hommes éprouvent le Shaykh 130
La conversion d'un médecin zoroastrien 131
Une tradition du Prophète 131
Mozaffar-é-Hamdân 132
L'intercession du Shaykh 133
La mort d'Ibrahim Inâl 133
Injures d'un boucher 134
Récit d'une intuition 135
Abu Ali Fârmadi 136
Un disciple de Djoveyni chez le Shaykh 138
Réveil d'un soufi 139
Un fidèle dirige la prière 140
Malédiction sur un prince censeur 140
Le Shaykh et un fidèle 141
Le vignoble d'un fidèle 141
Le censeur de Nishâpur 142
Voyage d'un fidèle 143
Prière d'un enfant 143
Réconciliation 144
Un ancien condisciple du Shaykh 145
Ce qu'est la foi 145
Conversion d'un israélite 146
Djoveyni et son mandataire 147
Les frais d'un mariage 148
Rencontre avec Abu'l Hasan Kharaqâni 150
Le dernier retour à Meyhana 156
Le soufi endormi 159
Un soufi pèlerin de la Mecque 160
La fondation d'un Khânegâh 162
L'illusion d'un soufi 164
L'avènement des Seldjuqides 164
Prière exaucée du Shaykh 166

Le martyre du vieux Shabu'i 167
Le problème des guides spirituels de la Transoxiane 168
L'éducation d'un disciple 171
Un fidèle du Shaykh 172
La contrition d'un opposant 172
L'ascétisme de Bu'l Fath 173
Quel homme était le Shaykh 174
Le Shaykh à Marv 175
Les coups de bâton des Turcomans 176
Voyage à Sarakhs 178
Le cadi de Sarakhs 179
Conversion d'un laïc au soufisme 180
Le Shaykh dans un village de bandits 181
Hamza le coutelier 182
Nizâm-al-Molk 183
Prédestination de deux disciples 186
Le prince Mas'ud 186
Le seul précepte du soufisme 187
La viande d'une gazelle 188
Un dragon 189
Le Shurbâ 189
Un récit de l'imân Malekân 190
Un couturier et un tisserand 190
Il ne faut pas s'arrêter aux apparences 190
Traditions du prophète présentes dans la mémoire du Shaykh 191
Conversion d'un jeune homme à l'Islam 192
Comment vivre 193
Le vêtement de portefaix 193
Le Shaykh dans la ville de Bâvard 194
Regard du Shaykh 195

Chapitre II

Récits dont on tirera profit et anecdotes concernant les directeurs spirituels

La hâte dans la bonne action 197
Les tâches pénibles d'un soufi 197
Qui résout nos difficultés ? 198
Le tout et le rien 198
Mort d'un jeune enfant du Shaykh 198
Un village nommé « Porte de l'ami » 199

La rencontre avec Avicenne 199
Une expérience de mortification 200
De la constance à garder un secret 202
Conseils à une mariée 202
De la patience 203
Le savoir et le soufisme 203
De l'élégance 204
Le véritable homme 204
Le désir de possession 205
Un pas en avant 205
Du soufisme 206
Parole extatique 207
Un vers composé pour Hamza 208
Le véritable homme 209
Celui qui vit en Dieu 209
Que demander à Dieu 209
Bénédiction de la famille du Prophète 209
Le Shaykh et l'imân Qoshayri 210
Brin de paille sur la voie spirituelle 211
L'illusion d'un fidèle 211
De la quiétude 212
Débauche d'un Alide 212
Question d'Abdallâh Bâku 213
L'enfer 214
A qui appartient la royauté 214
La sérénité du Shaykh 215
Dans l'église de Nishâpur 215
Service de Dieu 216
Le fils du Shaykh à l'école 216
Le blâme du Shaykh 216
Le plaisir du hammâm 217
Le manteau du soufi 217
Le Shaykh et les Turcomans 218
Une voisine du Shaykh 218
De la joie 219
Respect du savant 219
Jouons le jeu 220
Abandonne ton moi 220
Un ivrogne voisin du Shaykh 221
Réunion des contraires 222
Le Shaykh Abu'l Hasan Kharaqâni 222
Le Shaykh à Meyhana et à Nishâpur 223
Messages au gouverneur de Meyhana 224

Propos du Shaykh 224
Le Shaykh et le chef des Alides 225
Le mendiant qui enviait le manteau du Shaykh 226
Un coutelier disciple du Shaykh 227
Dieu de Saraks 228
La mort de Loqmân 228
Le pain de Dieu 229
La musique et la danse mystique 229
Les litanies nocturnes du Shaykh 230
Un récit de Djoveyni 230
Le Shaykh à Hérât 231
Un récit de Abdallah Ansâri 233
Les dettes du Shaykh 233
Le chanteur ivrogne 234
La musicienne 235
Le prince Ibrâhim Yenâl 236
Message du Maître Qoshayri 237
Un théologien au moment de sa mort 237
Les ivrognes dans le cimetière 238
Le Shaykh dans la ville de Marv 238
Rencontre avec Bu Ali Siyâh 239
Renvoi d'un directeur 240
Récit du Shaykh 240
Par quel nom invoquer Dieu 241
Le Shaykh dans le rêve d'un fidèle 242
Anecdotes et enseignements 243
Recherche de Dieu 243
Prière et prédestination 244
Parole sacramentelle 244
La foi et la confiance en Dieu 245
Le temporel et l'éternel 245
Un conseil d'après Mo'âwiya 246
Un conseil d'après Kalila et Demna 246
Recherche de la vérité 247
De la patience 247
De l'amitié 247
Lui et moi 248
Recherche et choix 248
Les bienfaits de Dieu 249
L'âne d'un propriétaire terrien 249
Comment est Dieu 249
Comment parvenir à l'unicité divine 250
Sariyy-é-Saqati 250

De la noblesse 251
L'expiation 251
Communication divine 252
Où chercher Dieu 253
Message divin à David 253
Besoin 253
Dieu et le moi 255
Le cardeur et le prince 255
Le bon caractère 256
Du désir 256
Prédication d'Abu Ali Daqqâq 256
Voyage 257
Faqih de Marv 257
Le fiqh et le soufisme 257
Iblis 258
Les soufis 258
L'égoïsme 258
La royauté 259
De la pureté 259
Un arabe nomade 260
Le caractère 260
Le pain dur et la vague 261
Banquier 261
Espérance 261
Le poète 262
La justice du calife Omar 262
L'anéantissement en Dieu 263
La voie mystique 264
Le meilleur des hommes 264
De l'union à Dieu 265
Les créatures 265
Une colline qui te sépare de Dieu 265
La foi en Dieu 266
L'aumône 266
Le maître spirituel du Shaykh 268
Rien fils du rien 269
Un vers du poète Amâra 269
Immondices 269
Khorâsân 270
Hommes rares 271
De l'eau pour un malade 271
Générosité 271
Un songe du Shaykh 272

De la faiblesse 272
Prédictions 272
Prière pour le pardon divin 273
Pauvreté et mendicité 273
Une descendante du prophète 273
La poésie et le Coran 274
Ali Sandali 274
Le shaykh Abu Sa'id et le shaykh Abu Mohammad Djoveyni 275
Soufisme et pauvreté 276
Les hommes et les pierres 277
Pourquoi la création 277
Ce que dit un moulin 277
La poésie comme charme 278
Prières diurnes et cambriolages nocturnes 278
Recherche de Dieu 278
Pauvreté 279
La guêpe et la fourmi 280
Khâdjé Mozaffar 280
Au cimetière de Hira 282
Qoshayri et le Shaykh 282
Un serpent au pied du Shaykh 282
Générosité 283
La terre de la mosquée 283
Message à Qoshayri 283
Du miracle 284

Chapitre III

Sur les grâces obtenues des inspirations du Shaykh, quelques-unes de ses lettres et certains poèmes récités de sa bouche bénie

Persévérer dans sa foi 288
Le choix divin 308
De la Gnose (Ma'rifa) 313
Le verbe divin 314
La recherche de Dieu 316
Coutumes des gens de Khânegâh 324
Prières 325
Le ministre de Toghril 326
Des lettres 327
Poésies qui ont été récitées par notre Shaykh 330

Troisième livre

Sur la fin de l'état mystique du Shaykh

Chapitre I

Recommandations de notre shaykh aux approches de la mort

Les descendants du Shaykh 341
Les enfants d'Abu Tâhir 342

Chapitre II

Sur les circonstances de la mort de notre shaykh Abu Sa'id

Chapitre III

De ses miracles

La fondation du Khânegâh de Baghdâd 351
Khâdjé Bu Tâhir et Nizâm-al-Molk 358
Le cheval du Shaykh 361
Le Shaykh prévoit sa mort 361
Le songe d'une dame 362
Le songe d'un guide spirituel 362
Récit d'autres songes 363
Pèlerinage sur la tombe du Shaykh 364
Le fils du Shaykh 365
L'amour du Shaykh pour la musique 365
Le Khorâsân épargné lors de l'invasion du prince de Khârazm 366

NOTES 371

TABLE DE CONCORDANCE 393

INDEX 399

TABLE DES MATIÈRES 403

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE AUBIN 86 LIGUGÉ / VIENNE
LE 15 NOVEMBRE 1974

D. L., 4e trim. 1974. — Edit., D/1974/0075/09. — Impr., 7992.
Imprimé en France

L'intérêt porté à la poésie lyrique de la littérature mystique persane, en Occident et notamment en France, devait reléguer au second plan ce qu'on peut appeler la littérature didactique de la mystique persane. Bien à tort, car c'est elle, en vérité, qui est la source et le fondement de la première.

Il s'agit d'un ensemble de vertus et de vérités qui dans un langage simple et sous forme appropriée s'adresse au grand public. Son genre littéraire est l'anecdote, qui met en scène un moment de l'expérience intérieure, lorsqu'il se manifeste dans une attitude extérieure. Les héros en sont les grands maîtres spirituels du mysticisme dont les disciples se sont préoccupés de faire revivre les attitudes et les gestes quotidiens.

Pour ces maîtres spirituels, en effet, il s'agissait avant tout de vivre parmi les hommes et avec les hommes tout en restant uni à Dieu. Sur la base d'une conception de l'homme, comme objet immédiat de l'attention et de l'intention divines, ils ont fait du *bon comportement envers autrui* une obligation morale et religieuse. Le but étant de méditer les règles qu'ils mettaient eux-mêmes en pratique, on conçoit par-là même la place et l'importance centrale de l'anecdote.

Et pourtant l'anecdote mystique n'est pas une leçon de morale mais la description de la vertu en acte. Etant le récit du moment de l'expérience mystique, elle a pour but d'émouvoir la conscience et d'orienter la volonté. Elle n'enseigne pas, mais elle suggère; elle n'impose pas, mais elle montre.

La compilation des anecdotes mystiques et le récit des adages et dictons des maîtres spirituels ont constitué un genre à part dans la littérature persane : ainsi réunies, les anecdotes mystiques sont devenues les sources d'inspiration des poètes mystiques. On peut rappeler, à titre d'exemple, « Le langage des Oiseaux » d'Attâr, dont Mohammad Achena prépare actuellement une édition française.

Desclée De Brouwer

IMP. GROU-RADENEZ, PARIS